OEUVRES COMPLÈTES

DE

SAINT CYPRIEN.

PARIS, DECOURCHANT, IMPRIMEUR,
1, RUE D'ERFURTH.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SAINT CYPRIEN,

ÉVÊQUE DE CARTHAGE.

TRADUCTION NOUVELLE,

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE HISTORIQUE SUR LA VIE DU SAINT DOCTEUR,
ET ACCOMPAGNÉE DE REMARQUES CRITIQUES,

PAR M. N. S. GUILLON,

ÉVÊQUE DE MAROC,

AUMONIER DE SA MAJESTÉ LA REINE DES FRANÇAIS,
PROFESSEUR D'ÉLOQUENCE SACRÉE DANS LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE DE PARIS,
AUTEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE CHOISIE
DES PÈRES DE L'ÉGLISE GRECQUE ET LATINE.

Dum liber ullus erit, dum scrinia sacra litterarum,
Te leget omnis amans Christum, tua, Cypriane, discet.
(PRUDENT. PERISTEPH, *Hymn.* XIII.)

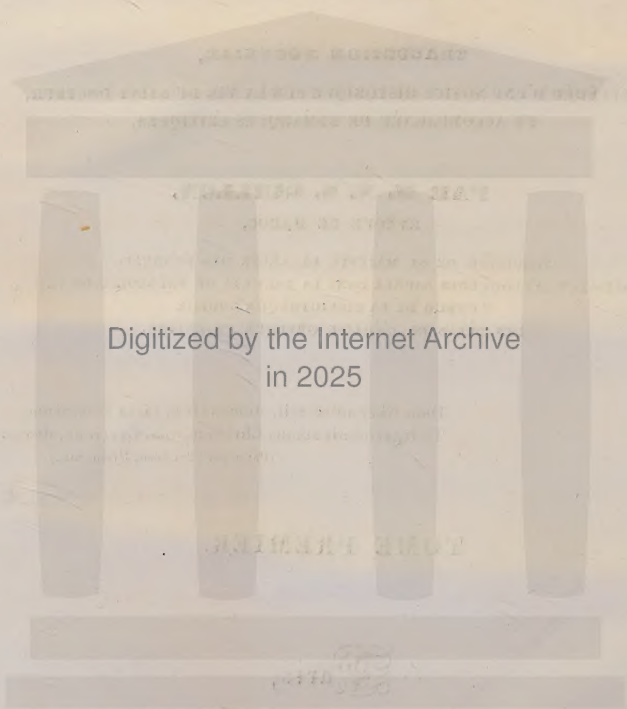
TOME PREMIER.

Paris,

J. ANGÉ ET Cie, ÉDITEURS,
RUE GUÉNÉGAUD, 19.
A. CHEREST, LIBRAIRE-COMMISSIONNAIRE,
MÊME MAISON.

Versailles,
LIBRAIRIE DE L'ÉVÊCHÉ, RUE SATORY, 28.

1837



Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/saintcyprien0001unse_u8p3

A Sa Majesté

La Reine des Français.

Madame,

Les simples fragments de saint Cyprien, contenus dans le quatrième volume de la Bibliothèque choisie des Pères de l'Eglise, avaient suffi à Votre Majesté pour lui inspirer la plus vive admiration et une estime toute particulière en faveur du saint et éloquent évêque de Carthage. Mais quelques traductions partielles étaient loin de satisfaire à l'ardente curiosité de connaître des écrits excellents, auxquels tous les siècles chrétiens ont décerné à l'envi les plus ma-

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

13,910

gnifiques éloges. Depuis longtemps Votre Majesté, Madame, désirait que la totalité des œuvres de saint Cyprien, publiée en français, en rendît la connaissance plus complète et plus populaire. Le vœu de Votre Majesté a été pour moi un ordre auquel je suis heureux d'obéir : il me répond des suffrages de tous les cœurs religieux. En me permettant de faire paraître cet ouvrage sous ses auspices, Votre Majesté m'a interdit le droit de parler d'un autre sentiment que de celui de ma reconnaissance. Ce qu'il ne m'est pas permis de proclamer ici sera suppléé abondamment par tous les hommages de la vénération et de l'amour universel.

Je suis avec respect,

Madame,

De Votre Majesté,

Le très-humble et très-obéissant serviteur et sujet,

M. N. S. GUILLON,

ÉVÊQUE DE MAROC.

PRÉFACE.

—

Au moment où nous fîmes connaître le dessein de publier notre *Bibliothèque choisie des Pères grecs et latins*, les circonstances étaient loin d'être favorables à la propagation d'un ouvrage de ce genre. Quels lecteurs lui promettre au sein même de la famille à qui il semblait plus particulièrement destiné? Le temps n'était plus où tous les ordres de citoyens s'empressaient de seconder, par les efforts et les sacrifices d'une généreuse émulation, chacune des entreprises marquées du sceau de la religion; où les noms vénérés des Pères de l'Eglise rappelaient à tous les souvenirs des productions dont le génie humain s'enorgueillissait; où un clergé nombreux et florissant, soutenant avec orgueil l'héritage qui lui fut légué par les Bossuet, les Fénelon, les Vincent de

Paul, recueillait en tous lieux les hommages que réclame l'union des vertus et des lumières. Tout avait disparu, englouti dans un vaste naufrage qui ne laissait apercevoir que des débris épars. Les monuments religieux ne se montraient aux regards que couverts encore d'un linceul funèbre. Dans le sanctuaire, des vides immenses, et dont on ne s'effrayait pas. Il est trop vrai : une léthargique indifférence s'était répandue dans tous les rangs de la société, et glaçait jusqu'à l'espérance elle-même. Les vétérans du sacerdoce, rentrés, après une si longue absence, au foyer domestique, y cherchaient en vain les nobles aliments de leurs anciennes études; la patrie elle-même semblait être devenue pour eux une nouvelle terre d'exil. Le jeune sacerdoce qu'avait recruté la seule ambition du martyre, imbu de préventions que trop de faits récents légitimaient, paraissait ne reconnaître d'autres devoirs que celui de la piété et du zèle dont il donnait en tous lieux les plus admirables exemples. Consacré tout entier à la cause des amis de la religion, il recherchait peu les moyens de la rendre respectable à ses ennemis.

Toutefois c'en était assez pour exciter les alarmes de l'incrédulité. Tandis que la philosophie moderne, décréditée par ses propres excès, se parait de tous les masques pour ressaisir le sceptre qu'elle avait traîné dans le sang, le sentiment religieux commençait à renaître au fond des cœurs. Réveillée de son engourdissement par les œuvres vraiment extraordinaires que la Providence seule avait opérées, la France entière attestait qu'il n'était pas au pouvoir des hommes qu'elle cessât d'être chrétienne et catholique.

Cependant quelques écrits parurent, semblables à ces feux que l'on voit s'élever par-dessus les eaux dormantes d'un lac ; ils brillent à travers l'obscurité de la nuit, mais ils égarent l'imprudent voyageur. Mêlés de vérités et d'erreurs, protégés par l'admiration du talent contre les censures qu'ils auraient provoquées dans d'autres temps, riches de tous les dons de l'imagination, ils affectaient la double prétention de venir révéler au monde un christianisme jusque-là inconnu, et de réconcilier les deux *puissances jalouses qui partageaient l'empire du monde,* à savoir, la philosophie et la religion [1] : comme si le fondateur du christianisme eût attendu l'apparition des nouveaux théologiens pour le perfectionnement de son ouvrage ; ou qu'il eût dépendu de ce XIX^e^ siècle d'anéantir ces oracles sacrés : « Qu'il n'y a rien de commun entre nous » et la philosophie du siècle, ce que l'Apôtre appelle » *les éléments du monde*, qui ne servent qu'à détourner » notre foi de la vérité par la recherche d'une science » profane [2]. » Accueillis avec enthousiasme, ces écrits amenèrent de dangereuses séductions, même parmi le sacerdoce, qu'ils détournèrent des études substantielles et des modèles de la saine éloquence.

Il en faut convenir [3], la jeunesse ecclésiastique

[1] M. l'abbé Lacordaire, *Considérat. sur le syst. philosoph. de M. de La Mennais,* pag. 41. Paris, 1834.

[2] S. Ambros. in Luc., VI, 13. Coloss., II, 8. I Cor., II, 1.

[3] Plus d'un bon esprit en a fait l'aveu. L'un des plus respectables directeurs du premier séminaire de France a consigné dans un écrit plein de logique et de faits ses gémissements « sur la funeste influence exercée par ces maîtres d'erreur sur » une foule de jeunes gens bons, pieux, spirituels, trompés par

qui se dévouait au ministère de la prédication, tout en s'avouant à soi-même le besoin de se choisir des guides et des modèles, ne songeait pas à les aller chercher dans des ouvrages *surannés,* dont la langue n'était pas à la portée de tous les lecteurs, devenus rares, et à peu près inaccessibles même à des fortunes opulentes, depuis que le vandalisme révolutionnaire avait décimé nos plus riches bibliothèques, comme il avait fait la génération précédente. Un clergé pauvre, peu familiarisé avec les secrets de l'art oratoire, qui avait peu de foi à ses libérateurs et à l'avenir, absorbé d'ailleurs par les pénibles fonctions de son apostolat, manquait également, et de moyens pour acquérir les trésors de la science ecclésiastique, et du loisir nécessaire pour en faire son profit. Qu'il révérât dans nos saints docteurs les oracles et les canaux de la tradition, à la bonne heure; mais ne pouvait-on pas aussi s'instruire à moins de frais? Et puis, parvenait-on à les connaître, en les lisant dans les essais informes et les vicieuses imitations qui en avaient été jusque-là publiées en français, parodies, pour la plupart, sous le nom de traductions, qui nous dérobent complétement le caractère des pensées et du génie de ces sublimes écrivains, et ne nous

» l'apparence du bien et le prestige d'une fausse éloquence, » pauvres aveugles décidés à suivre leur guide infidèle dans » tous les précipices où il les mène. De là le goût du paradoxe, » le scepticisme, les nouveautés profanes dans les idées et dans » le langage, le mépris des anciennes institutions, une con- » fiance présomptueuse dans les jugements, les résistances à » l'autorité. » M. Boyer, *Examen, etc.* préf., pag. 8, 18, 22, 33, 191.

en laissent voir que le squelette sans chaleur et sans vie ?

Ce fut au milieu de ces sinistres présages que nous hasardâmes notre *Bibliothèque choisie des Pères de l'Eglise grecque et latine.*

Je ne rappellerai pas combien d'entraves de toute espèce assaillirent cette publication. Elle excita d'abord plus de défiance que d'encouragement. Écrivain obscur, étranger, par insouciance plutôt que par vertu, à tout esprit d'intrigue et de parti, j'avais dû m'y attendre. Mes pressentiments ne faisaient que s'accomplir. La Providence toute seule daigna pourvoir au succès de l'ouvrage. Il se déclara par une explosion unanime de suffrages en faveur des Pères, et par une soudaine admiration qui le répandit tout à coup dans les classes diverses de la société. Des laïques, de simples littérateurs donnèrent le signal. C'était, en effet, pour les hommes du siècle, un nouveau monde qui s'ouvrait à leurs regards. Ils s'étonnèrent d'y rencontrer un genre toujours soutenu de beautés originales qu'ils n'avaient pas soupçonnées même dans les productions des Cicéron et des Démosthène, une dialectique nerveuse et triomphante, tout l'éclat des pensées et des images uni à l'énergie du langage, et la pompe de l'éloquence assortie sans effort à la simplicité la plus majestueuse, surtout une conviction entraînante qui n'appartient qu'à la vérité, et dont l'impression se fait sentir à l'âme plus encore qu'à l'esprit.

Mais sous quelle forme convenait-il de les reproduire ? La première condition était sans doute de les

traduire sans les défigurer, et, en les faisant passer dans un idiome étranger, de leur conserver la physionomie de leur propre langue. Une autre condition, non moins rigoureuse, était de les offrir à la curiosité générale, sous les seuls rapports vraiment faits pour l'intéresser, à la studieuse émulation des élèves du sanctuaire, en leur épargnant des recherches stériles, des questions commandées par les circonstances des temps et des lieux, des longueurs et des répétitions, dont le retranchement ne fait que les agrandir. Que tout cela se retrouve dans les recueils complets de leurs productions : l'histoire en a fait son domaine; et la postérité accueillit toujours avec reconnaissance les moindres de ces précieux monuments sauvés du naufrage des ans et des révolutions. Honneur à ces savantes congrégations qui, au prix de tant de veilles et de sacrifices, avaient pu rassembler ces riches dépouilles, l'un des plus beaux ornements de nos bibliothèques! Mais la raison et la saine critique, l'intérêt même bien entendu de nos saints docteurs et surtout de ceux qui les lisent, ajoutez à cela nos propres engagements, nous commandaient *un choix* de leurs ouvrages, et non pas une collection universelle, des modèles, non des inventaires et des encyclopédies, un COURS D'ÉLOQUENCE SACRÉE, non des sommes de théologie.

C'était là le plan que nous nous étions proposé, et qu'approuvèrent à l'avance les suffrages les plus respectables. A leur tête, nous devons placer le Clergé de France qui, dans son assemblée de 1770, par sa délibération du 27 août, invitant les amis de la reli-

gion et des lettres à s'occuper de la traduction des Pères qu'il limitait aux seuls apologistes [1], leur donnait l'avis d'éviter les controverses inutiles, les digressions *entièrement étrangères,* les redites, les détails minutieux et *tout à fait déplacés dans nos mœurs actuelles* [2], qui sont parfois mêlés à ces admirables écrits. Il exprimait hautement le vœu que les auteurs se bornassent à des traductions des passages les plus essentiels, suffisants, dit-il, pour la complète réfutation des mensonges et des erreurs de l'incrédulité moderne, et pour la victorieuse démonstration de nos vérités saintes. Dans le dessein de ranimer parmi nous le goût de la véritable éloquence qui déjà commençait à s'altérer, M. l'ancien évêque de Senez (J.-B. Ch. M. de Beauvais) entreprit un ouvrage véritablement digne de son zèle et de son talent. C'était une nouvelle bibliothèque des prédicateurs, qu'il devait publier sous le titre d'*Orator sacer*. Il se gardait bien d'en étendre le projet au delà d'une simple collection des plus beaux passages des Pères de l'Eglise, soit dans le dogme, soit dans la morale [3]. Les hommes les plus graves avaient senti à la fois et la nécessité de les reproduire dans notre langue, et l'importance d'y faire

[1] Voy. discours prélimin. du livre intitulé *les Anciens Apologistes,* pag. 21, où est rapporté le procès-verbal de l'assemblée du clergé de 1775, qui s'était déjà exprimé dans les mêmes termes, dans son assemblée de 1770.

[2] *Ibid.*, pag. 24.

[3] *Notice sur la vie et les sermons de M. de Beauvais,* évêque de Senez, par M. l'abbé de Boulogne, évêque de Troyes, en tête du tom. I de ses sermons, pag. 35. (IV vol. in-12, Paris, 1807.)

un choix : « C'est peu de lire, peu de recueillir les » ouvrages; le mérite est de choisir, de les bien or- » donner, de leur conserver leur langage [1]. » C'est là ce que nous avons tenté : notre ambition fut, non-seulement de nous rendre utile, mais de l'être de la manière la plus efficace et la plus prompte, d'ouvrir à travers cette immense forêt de l'antiquité chrétienne des sentiers où l'on pût marcher d'un pas facile et ferme; de servir en même temps et la religion, et la science, et le sacerdoce tout entier, non par de fastueuses spéculations, mais par des secours réels, mis à la portée de tous.

Certains critiques auraient désiré mieux. Ils avaient raison, quant au mérite de l'exécution. D'autres ont rendu plus de justice à la pensée et au dessein de l'ouvrage. Mais nous devons repousser l'accusation d'être hostiles à tout projet de collections générales, dépositaires fidèles des trésors de l'antiquité. Tout ce que nous nous permettons d'énoncer ici, se réduit à une simple consultation dans une cause à laquelle je ne saurais être étranger, à une question du plus au moins, où la préférence n'exclut pas le juste sentiment de reconnaissance due à ce qui est bien. Nous avons dû interroger les temps et les hommes; nous l'avons fait. Que d'autres eussent pris sur nous l'initiative par la publication de quelqu'une de ces soi-disant *Bibliothèques complètes* des Pères, destinées à

1 *Legere aut colligere parum est. Eligere, disponere, eloqui poscit laudem.* (Voy. le discours prélimin. de la *Biblioth. choisie des Pères*, tom. I, pag. 66.)

remplacer celles que la révolution a dévorées, quelle confiance et quels succès auraient-ils obtenus? Quel pasteur de campagne, quel élève de séminaire, quel littérateur économe de son temps et de ses veilles eût consenti à partager l'illusion de ces hardis architectes qui se sont présentés depuis en disant : *Venez, et faisons-nous une tour dont le sommet aille jusqu'au ciel* [1].

Nous en appelons à l'expérience. Quel profit, quelle utilité réelle recueille-t-on le plus communément de ces volumineuses compilations? On les possède, pour l'ornement, non pour l'usage; on les consulte parfois; on ne les lit guère, et le plus souvent on en est plus loin quand on les a sous la main, que quand il les faut aller chercher dans la poussière des bibliothèques. Où sont les érudits modernes qui aient eu, un seul jour de leur vie, la curiosité de connaître les doctes travaux d'un Marguerin de La Bigne, d'un Despont, d'un Le Nourry, entrepris par ces savants, pour conserver à la postérité les ouvrages des saints Pères? Ils dorment tout entiers au fond de leurs sépulcres : triste présage pour ceux qui ont la confiance de les remplacer! Quels services les Pères Combefis, Houdry, tant d'autres, ont-ils pu rendre à l'art oratoire par leurs *Bibliothèques des prédicateurs?* Les belles éditions des saints Pères tant grecs que latins, fruits d'une érudition consommée, d'une patience infatigable, souvent d'une génération entière de savants, enrichies de commentaires indispensables à

[1] *Venite, faciamus nobis turrim, cujus culmen pertingat ad cœlum.* (Gen., XI, 4.)

l'intelligence des textes, ne trouvaient parmi nous dans les derniers temps qu'une oisive admiration. Nos prédicateurs eux-mêmes, quoique si intéressés à les connaître, les négligeaient; et de là cette dégradation du ministère de la parole sainte, tant de plaies honteuses du sanctuaire dont nous gémissons encore à présent. Vous les consulteriez au besoin; vous les liriez avec assiduité : êtes-vous bien sûrs de les entendre, quand les plus habiles commentateurs sont obligés d'avouer leur impuissance, et qu'ils se combattent entre eux? Navigateur imprudent! comment avec une aussi frêle barque vous engager sur un aussi vaste océan?

Notre *Bibliothèque choisie des Pères* avait incontestablement le droit de la priorité; et certes ce n'est pas au moment où elle parut qu'elle avait à redouter ni concurrence ni rivalité. Le grand Dieu qui change à son gré les temps et les cœurs, le seul vrai souverain de l'univers, qui fait à son gré des révolutions humaines les instruments de sa providence, avait sur notre France des desseins de miséricorde. L'esprit de vie souffla sur les ossements arides. La *Bibliothèque des Pères grecs et latins* s'avança avec son modeste bagage, et fut accueillie avec indulgence. Ceux qui rejetaient leur ignorance sur l'immense collection des écrivains sacrés, et sur la difficulté de les entendre dans leur langue, elle les laissait sans excuse; elle apprenait à tous que c'étaient là les vraies sources et les seuls modèles de l'éloquence chrétienne; et cette vérité s'y trouvait portée jusqu'à la plus rigoureuse démonstration par le rapprochement continu des passages de nos plus célèbres prédicateurs des temps

modernes, avec les grands orateurs de cette vénérable antiquité.

Il nous eût été assurément bien facile d'ajouter un plus grand nombre de volumes aux vingt-cinq que nous avons publiés. On nous a fait le reproche d'avoir été *trop courts;* et pouvions-nous souhaiter de plus flatteur témoignage? Pour donner couleur à l'objection, on a dit d'abord qu'au lieu de nous réduire à envisager les Pères simplement comme orateurs, nous aurions dû les faire connaître comme philosophes. Mais était-ce là notre objet? non. Le titre de l'ouvrage annonçait un Cours d'éloquence sacrée. Or ce titre excluait toute digression étrangère. Et puis, la question de la philosophie ressortait d'elle-même de celle du mérite oratoire; car enfin peut-il exister un art de bien dire sans l'art de bien penser? Point d'orateur, dit Cicéron, à moins d'être philosophe; or la vénération universelle s'était attachée à ce nom de Pères de l'Eglise pour les investir de tous les titres qui supposent l'alliance intime de la sagesse et de la science, de l'éloquence et de la philosophie. Jamais on ne sépara l'une de l'autre. Nous n'avions donc pas eu besoin de répéter à chaque page que les Cyprien, les Origène, les Tertullien, les Lactance, les Basile, les Grégoire, les Chrysostôme, les Ambroise, les Augustin n'avaient pas moins de droits à nos hommages, comme philosophes, qu'ils en ont à notre admiration comme orateurs [1].

[1] Toutefois nous n'avons pas craint de relever le gant, en publiant, dans le cours de l'année 1835, un ouvrage sous le titre : *Histoire de la philosophie ancienne et moderne, ou Sup-*

Le second motif sur lequel porte le reproche, semblerait avoir un fondement plus plausible et un objet plus direct encore à notre traduction des Pères. Quoique nous nous soyons déjà expliqués à cet égard, sur la nécessité générale d'abréger les Pères, nous croyons à propos d'y insister, parce qu'il vient de se reproduire à l'occasion des éditions récentes de saint Chrysostôme et de saint Augustin *De simples extraits*, a-t-on dit, quelques traductions de ces grands hommes sont insuffisantes. Pourquoi ? Parce que *les loisirs studieux du prêtre demandent aujourd'hui des aliments plus substantiels, et que les études ecclésiastiques, grandissant avec le siècle, veulent plus de force et d'étendue ;* que l'on ne saurait donc trop multiplier les moyens de communication avec l'antiquité chrétienne. S'il en est ainsi, comment expliquer ces plaintes éternelles que vous entendez retentir jusque dans le sanctuaire contre l'infériorité *des enfants de lumière en présence des enfants du siècle*[1] ?

Quoi qu'il en soit, c'est cette antiquité sainte elle-même, en effet si rayonnante de gloire et de génie, dont j'invoquerai le témoignage, pour répondre avec un saint Ambroise, un saint Jérôme, un saint Bernard, avec l'Ange de l'école : Choisissez, apportez dans ces études et discernement et méthode. Non-seulement choisissez vos modèles : *Selige quos imiteris*, parce que tous ne sauraient l'être, mais choisissez

piement à la Bibliothèque choisie des Pères grecs et latins. (2 vol. in-8°.)

[1] *Filii hujus sæculi prudentiores filiis lucis in generatione suâ sunt*. (Luc., XVI, 8.)

dans chacun tout ce qu'il y a d'excellent, parce que, quelque grands qu'ils soient, ce sont toujours des hommes : *Magni homines, homines tamen*. Vous demandez pour notre jeunesse cléricale une éducation plus vigoureuse, et pour cela vous les appelez à l'école des Pères. Dieu soit loué! c'est là le vœu le plus ardent de nos cœurs, le cri de tous les amis de la religion et des lettres, le plus sûr moyen de rendre à la prédication évangélique l'éclat et l'autorité qu'elle a perdus; seulement ne manquez pas le but en le dépassant.

Certes, notre estime pour ces grands hommes s'est prononcée assez haut pour nous mettre à l'abri du soupçon de vouloir attenter à leur gloire par aucune restriction. On dit qu'ils ont leurs taches comme le soleil lui-même a les siennes; ce n'est pas à nous à les relever. On leur reproche le défaut de brièveté; nous avons été les premiers à les en défendre par les circonstances au milieu desquelles ils prêchaient, obligés de revenir sans cesse sur leurs pas en présence d'auditoires divers, incessamment renouvelés. Ne conserver d'eux que leurs beautés, ce n'est assurément pas affaiblir ni leur gloire ni leur autorité : le soleil dégagé de ses nuages n'en est que plus pur et plus radieux.

Qu'ils soient l'objet d'une prédilection spéciale, nous ne pouvons qu'y applaudir. C'est le conseil que donne aux candidats de la chaire un illustre moderne d'un grand poids dans toute cette matière. « Nous » engageons, dit M. le cardinal Maury dans son *Es-* » *sai sur l'éloquence de la chaire*, nous engageons le

» prédicateur à se fixer à deux ou trois de ces grands » maîtres qui leur paraîtront plus analogues à son » génie; et s'il veut même se borner à leurs écrits » oratoires, il y trouvera des idées assez frappantes » pour en faire habituellement l'appui de sa doctrine » et l'ornement de ses discours[1]. »

Au nombre de ces deux à trois orateurs privilégiés que cette Eminence proposait aux études spéciales des élèves du sanctuaire qui se dévouent à la prédication, nous n'hésiterons pas de placer celui dont nous publions aujourd'hui, non plus des extraits ni des traductions partielles, mais les œuvres complètes. Saint Jérôme, parlant de saint Cyprien, a dit que les mains du prêtre ne doivent pas rester un seul moment vides des œuvres de l'éloquent évêque de Carthage[2]. L'extension donnée à son article dans le quatrième volume de notre *Bibliothèque choisie* ne nous laissait pas moins regretter les lacunes que nous avions été contraints d'y laisser, et nous hâtions par nos vœux l'occasion de les réparer. Un suffrage auguste nous l'a offerte, et nous l'avons saisie avec empressement.

Ce sont donc LES ŒUVRES COMPLÈTES de saint Cyprien que nous publions aujourd'hui. Daigne le Ciel accorder à cet ouvrage la même faveur qu'à celui qui l'a précédé! C'est particulièrement aux ministres du sanctuaire que nous l'offrons, dans la confiance qu'ils accueilleront avec bonté ces écrits signalés dans tous

[1] Tom. 2, in-8°, pag. 221.

[2] *Cypriani opuscula semper in manu habeat.* (Epist. 57, *ad Læt.*, p. 596.)

les lieux de l'univers par les fruits de vie que la Providence a répandus sur eux [1]. L'Eglise catholique, qui a rendu le plus éclatant hommage à la pureté de sa foi, à sa charité si véritablement apostolique, à son amour pour la paix et l'unité [2], exalte également la beauté de son génie. « Génie en effet abondant » et souple, plein de sentiment et de chaleur, a dit le » moderne historien de l'Eglise, et ce qui est plus à » considérer dans un Africain, génie plein d'aménité, » de clarté et de netteté [3]. » La prose et les vers se sont disputé l'honneur de célébrer les éminentes qualités de l'esprit et du cœur de ce grand évêque [4]. Lactance, surnommé à bon droit le Cicéron chrétien, et qui apparemment se connaissait en éloquence, a prévenu le jugement qu'en a porté Fénelon, en affirmant que saint Cyprien a la véhémence impétueuse de Démosthènes [5]. Saint Augustin ne tarit pas sur son éloge; il voit en lui les trois genres d'éloquence; il aime à le citer; il en rapportait des passages à ses propres auditeurs, pour leur faire partager son estime. « Pour le » bien louer, dit-il, il faudrait être lui-même [6]. » Nous ne risquons pas d'affaiblir la gloire de ce grand évêque en observant qu'il marche avec scrupule sur les pas de

[1] Ceillier, *Hist. des écriv. ecclés.*, tom. 3, p. 213; Tillemont *Mém. ecclés.*, tom. 4, pag. 45, 190.

[2] Conc. Calcéd., act. 1, pag. 288, tom. 4. Conc. Labbe.

[3] Bérault Bercastel, tom. 1, pag. 412, édit. de Besançon.

[4] Saint Paulin, *Carm.* 26, pag. 293, t. 3 *Bibl. Patr.* Prudent. Peristaph., Hymn. 13. Ennodius, Hymn. 12.

[5] Lactant., *Instit. div.*, lib. 5, cap. 1. Fénelon, *Lettre à l'Académie*, pag. 303, édit. Paris, 1740.

[6] *De Doctr. christ.*, lib. 4, pag. 76, tom. 4, edit. Bened.; serm. 1294, et serm. 313, tom. 5, pag. 1258.

Tertullien dont il est le disciple fidèle [1] (à ses défauts près), mais supérieur à son modèle pour l'élocution.

Ses ouvrages se partagent en deux classes : les Traités et les Lettres, division suivie dans toutes les éditions. Celle que nous avons suivie est l'édition d'Oxfort, par Jean Fell, évêque de cette ville, qui l'a enrichie de la belle Dissertation de l'évêque de Chester, Pearson, sur la vie et les ouvrages du saint évêque (sous le titre : *Annales Cyprianici*). Il est bon d'observer qu'outre les préventions générales du parti protestant contre notre foi catholique, il se rencontre dans cette édition grand nombre de propositions hétérodoxes qui ont rendu l'évêque Fell suspect d'arianisme [2]; elle se termine par les Dissertations, au nombre de douze, du sceptique Dodwel, auquel D. Thierry Ruinart a répondu.

Le succès de cette édition n'a point fait oublier celles qui avaient été données auparavant, soit à Bâle, par Erasme (1520, 1558), soit par Morel (1564), soit par l'évêque de Saint-Omer, Pamelius, et Nicolas Rigault, qui travailla évidemment sous l'inspiration du calvinisme. Plusieurs critiques s'élevèrent; et ce fut pour en combattre les erreurs que

[1] Il avait tant d'estime pour lui, qu'il ne l'appelait que du nom de son maître. Saint Jérôme raconte avoir connu un vieillard qui dans sa première jeunesse avait eu des rapports particuliers avec saint Cyprien, et lui avoir entendu dire que le saint évêque de Carthage ne passait pas un jour sans lire Tertullien, et qu'il était dans l'usage de dire : « Que l'on me donne » le maître : *Da magistrum.* » C'était par ce nom qu'il le désignait. (*Catal.*, tom. 4, part. 4, pag. 155, édit. Martian.)

[2] *Voy.* entre autres la note 1 de la page 79.

Baluze, dans un âge déjà très-avancé, entreprit une édition nouvelle de saint Cyprien. La mort ne lui permit point de l'achever. Son travail passa dans les mains du religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, D. Prudent Marant, qui en profita habilement pour la publication des œuvres du saint évêque. (De l'Imprimerie royale, 1726, in-fol.)

Il existait une traduction en français des œuvres de saint Cyprien, par Jacques Tigeon Angevin, chanoine de Metz (Paris, 1574); elle était oubliée même du vivant de son auteur. Quelques années auparavant (1565), François de Belleforêt, encore célèbre par ses Recherches sur notre histoire de France, avait publié une traduction des *Sermons* du saint archevêque de Carthage, 1 vol. in-8°, également oubliée. En 1564, le duc de Luynes (sous le nom du sieur de Laval) fit imprimer quelques-uns de ces mêmes Traités ou Sermons. On a parlé davantage de la traduction de quelques Lettres de saint Cyprien, par Jacques Lenfant, l'historien des conciles de Bâle et de Constance (in-8°, Amsterd., 1688). L'intention de l'auteur était d'offrir à ses co-religionnaires des motifs de consolation et des règles de conduite pour les circonstances difficiles où ils se trouvaient. L'auteur calviniste n'y garde pas le caractère de modération qu'il montre habituellement dans ses histoires. Un ouvrage bien plus complet et bien plus judicieux est la traduction de toutes les œuvres de saint Cyprien par Pierre Lombert, avocat au parlement de Paris, mort en 1710, à qui l'on doit d'autres études du même genre. Cet écrivain, laborieux et disert comme tous ceux de Port-

Royal auxquels il était uni, réussit en général à rendre avec assez d'exactitude le sens du texte, jamais l'énergie de la pensée et la belle élocution de saint Cyprien. Elles disparaissent tout à fait sous sa plume pesante, incorrecte et négligée. Il disserte mieux qu'il n'écrit; on peut lire avec fruit sa préface en deux parties, dont la première raconte, dans le plus grand détail, les principaux événements de l'histoire du grand évêque de Carthage, tirée des actes contemporains, et beaucoup plus instructive que celle qui en a été publiée par D. Gervaise, quoique celui-ci ait puisé aux mêmes sources.

NOTICE HISTORIQUE

SUR

SAINT CYPRIEN,

ÉVÊQUE DE CARTHAGE, DOCTEUR ET MARTYR.

—

Saint Cyprien naquit à Carthage vers le commencement du III^e^ siècle. Sa famille tenait dans cette grande ville un rang considérable. Les soins donnés à son éducation, les heureuses dispositions qui ne tardèrent pas à se manifester en lui, ses espérances de fortune et de gloire, dirigèrent ses premiers pas vers la carrière du barreau. Elevé au sein de l'idolâtrie, le jeune Cyprien en eut bientôt pris toutes les mœurs [1]. Avec des maximes et des exemples tels qu'en donnait le paganisme, les vertus ne pouvaient être que des vices déguisés, et les vices que des actes de religion. Ses talents

[1] Dupin, *Biblioth. des aut. ecclés.*, tom. I, pag. 518.

et ses succès fixèrent sur sa personne les suffrages de toute la ville, qui voulut l'avoir pour professeur d'éloquence[1]. C'était alors une dignité autant qu'un emploi. Cyprien s'y fit la plus grande réputation[2]. Il y avait alors à Carthage un saint prêtre nommé Cecilius[3]. Cyprien eut l'occasion de le connaître, et se lia d'une étroite amitié avec lui. Frappé des discours qu'il lui entendait tenir sur l'excellence de la religion chrétienne, il commença à goûter les vérités divines et la sainteté de la morale évangélique. Mais ce n'est qu'après avoir balancé longtemps qu'il se convertit au christianisme. Son cœur avait été trop fortement pris par les vanités du siècle, pour se rendre sans combat. A la fin, la grâce l'emporta. Il reçut le baptême des mains de Cecilius, dont, par reconnaissance pour un aussi précieux bienfait, il voulut joindre le nom au sien, se faisant appeler *Thascius Cœcilianus Cyprianus*, comme il est porté dans les actes de son martyre[4]. De ce moment il renonça à toutes les habitudes de sa vie passée, et se consacra sans réserve au service du divin Maître à qui il devait sa régénération spirituelle. Le premier acte de sa nouvelle profession de foi fut de se dévouer à la chasteté et de vendre ses biens pour en distribuer l'argent aux pauvres[5].

Un tel changement de vie attira sur lui tous les regards. Il n'était encore que néophyte, lorsque le vœu unanime des chrétiens de Carthage l'appela au sacerdoce, et bientôt à

[1] Lombert, *Vie de saint Cypr.*, pag. 7, édit. in-4°.

[2] Sanct. Hieron. in cap. 3, *Jon.*, pag. 1489, tom. 3, nov. edit. D. Ceillier, *Hist. des écriv. ecclés.*, tom. 3, pag. 2.

[3] Tillemont, et Bérault Bercastel après lui, veulent que ce soit le même dont Minucius Felix a fait un des interlocuteurs de son *Dialogue*. (*Mém. ecclés.*, tom. 3, pag. 151.) Ce qui laisse plus d'un problème à résoudre.

[4] Rapportés dans toutes les édit. de ses œuvres, et dans Ruynart, *Act. martyr.*, pag. 206.

[5] Pontius, *in Vit. Cypr.*, pag. 14, édit. d'Oxfort.

l'épiscopat[1]. Sa modestie opposa d'abord de la résistance à ces empressements; mais sa maison ayant été environnée par les fidèles, il fallut céder. Dès lors il était facile de pressentir que ce n'était pas seulement un évêque, mais un martyr que Dieu donnait à son Église dans la personne de Cyprien. Tous les évêques de la province reconnurent dans son élection le jugement de Dieu. Il fut sacré en 248[2]. Toutefois on a peine à concevoir comment son ordination put trouver des contradicteurs. C'est là pourtant un fait attesté par les aveux les plus précis du saint évêque. Il s'en plaint dans plusieurs de ses lettres[3]. Il y qualifie d'*attentat sacrilége* la résistance opiniâtre que mirent à le reconnaître quelques prêtres, au nombre de cinq[4], égarés par un prétendu zèle pour la discipline, qu'ils supposaient avoir été violée à cette occasion. Saint Cyprien ne se vengea d'eux que par le silence et le pardon des injures. Cette persécution domestique eut des suites déplorables[5].

La paix dont jouissait alors l'Église ne fut pas de longue durée. Dèce, s'étant rendu maître de l'Empire, ne tarda pas à se déclarer contre le christianisme. Dès le commencement de l'an 250, un édit sanglant fut rendu par lui

[1] *Presbyterium et sacerdotium statim accepit.* (Pontius, *in Vit. sancti Cypr.*, *apud* Fell., *Oper. Santi Cypr.*, édit. d'Oxfort, p. 3.) Saint Jérôme affirme la même chose : *Post non multùm temporis electus in presbyterium, etiam episcopus Carthaginiensis constitutus est.* Ce qui n'empêche pas de croire qu'il n'y ait eu quelque intervalle entre l'une et l'autre promotion, comme l'affirme le savant auteur des *Annales Cypriennes,* mises en tête de l'édition d'Oxfort (pag. 8, col. 2).

[2] « Pearson et Tillemont prouvent qu'il faut adopter cette » date. » Note de Butler, *Vie de saint Cypr.*, à son article *Vies des saints,* trad. de l'anglais par Godescard, t. 8, éd. de Versailles, 1811, pag. 404.

[3] Entre autres dans la 39ᵉ adressée à son peuple.

[4] Ces cinq factieux s'appelaient Novat, Fortunat, Donat, Goldius et Gaïus de Didde.

[5] *Voy.* Tillemont, *Mém.*, tom. 4, pag. 53 et 94.

ST. ALBERT'S C

contre les sectateurs de la religion nouvelle, et répandu dans toutes les provinces. Ce fut le signal d'une persécution que l'historien Sulpice Sévère compte pour la septième [1]. Les païens, qui ne pouvaient pardonner à Cyprien son changement de mœurs, le désignaient pour être une de leurs premières victimes. Ils n'attendirent pas que le magistrat eût publié les mesures de rigueur ordonnées par l'édit impérial, et coururent dans la place en criant confusément : *Cyprien aux lions !* Le saint évêque, après avoir consulté Dieu sur la conduite qu'il avait à tenir, suivit le conseil que donne le Seigneur, de fuir, tant pour épargner un crime à ses concitoyens, que pour se conserver à son troupeau, et, du fond de sa solitude, continua de gouverner son Église, sans que ni l'absence ni les embarras de toute espèce l'empêchassent un moment de vaquer à tous les soins d'un aussi vaste diocèse. Sa correspondance, qui nous a été conservée à peu près tout entière, atteste avec quelle exactitude et quelle gravité il répondait à tous, à son clergé, à celui de Rome et des autres Églises, même les plus éloignées, répandant les plus salutaires instructions pour animer et soutenir la foi, prévenir les écarts du zèle et le relâchement de la discipline, pourvoyant à tous les besoins, même temporels, distribuant de ses propres deniers d'abondantes aumônes aux confesseurs détenus dans les prisons ou dans les mines, aux veuves, à tous les indigents, même aux étrangers à la foi chrétienne.

Les actes les plus célèbres de son administration furent la conduite qu'il tint à l'égard de ceux qui avaient failli durant la persécution, et la question du baptême des hérétiques. L'une et l'autre partagèrent l'Église d'Afrique. Si la foi chré-

[1] Euseb., *Hist. eccles.*, lib. 6, cap. 41. Sulpit. Sever., *Histor. sacr.*, lib. 2, c. 46.

tienne avait trouvé d'intrépides confesseurs dans les diverses classes de la société, tous les fidèles n'avaient pas manifesté le même courage. Il y en avait un grand nombre qui, pour échapper à la persécution, avaient obtenu, à prix d'argent, des magistrats la faveur de n'être pas recherchés; d'autres, plus coupables, sacrifièrent aux idoles pour sauver leur vie. Au milieu de leur défection, la voix de Cyprien n'avait pas laissé de retentir au fond de leur conscience. La plupart gémissaient de la faute qu'ils avaient commise, et, quand le feu de la persécution se fut amorti, demandaient avec instance de rentrer au sein de l'Église. Mais ses lois, alors dans toute leur vigueur, ne permettaient pas que cette grâce leur fût accordée avant d'être méritée par une longue et sévère pénitence. Pour s'en affranchir, plusieurs eurent recours aux confesseurs, et, soit par prières et par importunités, soit par surprise, ils en obtinrent des billets de réconciliation. C'était un désordre réel qui ne pouvait manquer d'exciter le zèle du sacerdoce chrétien. Cyprien, entre autres, signala son respect pour la discipline et la sagesse de son administration par un admirable tempérament de douceur et de fermeté, qui a fourni à tous les siècles chrétiens la règle la plus sûre de la conduite à tenir en semblables circonstances [1].

[1] Durant la persécution qui tint si longtemps notre clergé français exilé loin du sol de la patrie, parmi les excellents écrits auxquels elle donna lieu pour le maintien de la vérité catholique et pour l'édification des fidèles, on a remarqué particulièrement un recueil choisi de lettres de saint Cyprien, publié à Londres, en 1794, sous le titre : *Sanctus Cyprianus ad martyres et confessores, ad usum confessorum Ecclesiæ gallicanæ.* (1 vol. in-12.)

La persécution cessée, un de nos plus vénérables ecclésiastiques, M. Emery, supérieur général de Saint-Sulpice, crut qu'il était à propos de diriger le zèle des pasteurs à l'égard de ceux qui avaient donné dans le schisme, et publia l'écrit intitulé :

Quant à l'autre question, celle du baptême des hérétiques, où les esprits se trouvèrent encore plus violemment divisés, il est aujourd'hui indubitable que l'opinion de saint Cyprien n'était pas la vraie, puisque l'Église l'a repoussée, mais alors elle était douteuse, et que n'étant pas clairement décidée par la tradition apostolique, chaque évêque avait le droit de la soutenir ou de la combattre, en renvoyant sa solution au jugement de Dieu, pourvu qu'il conservât dans ses procédés et dans son langage l'esprit de modération et de charité [1]. Or, tel est l'éloge que saint Augustin donne ici à la conduite de saint Cyprien. « Ce grand homme, dit-il, épris » d'amour pour la beauté de la maison de Dieu, nous donne, » dans cette occasion, sujet de considérer plusieurs choses : » la première, de ce qu'il n'a point dissimulé son sentiment, » puis de ce qu'il l'a déclaré avec tant de douceur et de cha» rité, sans hauteur, sans emportement, ne contraignant per» sonne à obéir à son sentiment, s'en référant à la décision » des conciles, et méritant par sa fidélité inviolable à con» server le lien de la paix et de l'unité, l'honneur du mar» tyre, qui allait bientôt expier son erreur [2]. »

Le vœu le plus ardent du saint évêque était de s'associer aux dangers de ses frères. Quoique la persécution, suspendue plutôt qu'apaisée par la mort de Dèce et de ses suc-

De la conduite de l'Eglise dans la réception des ministres de la religion qui reviennent de l'hérésie et du schisme (1 vol. in-12, Paris, 1800); et c'est particulièrement le saint évêque de Carthage qui lui fournit ses autorités.

[1] Il termine par ces paroles remarquables sa réponse à Jubaian qui l'avait consulté sur cette question : « Je vous ai fait » connaître ce qui a été décidé en deux synodes : ce qui reste » à faire, c'est que chacun déclare son sentiment sans con» damner personne, sous le prétexte qu'il serait d'un autre » avis. »

[2] *Pacis atque unitatis vinculo custoditus ad martyrium provehitur.* (Sanct. Aug., *de Baptismo*, lib. 2, c. 1.)

cesseurs Gallus et Émilien, continuât à sévir dans l'Italie, et menaçât toujours l'Afrique, Cyprien résolut de quitter le lieu de sa retraite, et de revenir au sein de son Église.

Carthage commençait à peine à jouir de la présence de son évêque, une épidémie des plus meurtrières vint tout à coup désoler cette ville, et se répandit dans toutes les provinces de l'Empire. Saint Cyprien nous en a laissé une éloquente description dans son *Traité de la mortalité;* et un autre contemporain trace ainsi la peinture des ravages qu'elle exerça : « Survint, dit » Pontius, dans la *Vie de saint Cyprien,* une peste furieuse, qui, » chaque jour, emportait une multitude de victimes. La consternation était générale ; on s'enfuyait de tous côtés, on » abandonnait impitoyablement ses proches ; l'on ne rencontrait partout que des cadavres jetés hors des maisons, amoncelés les uns sur les autres, et des mourants implorant en » vain la compassion de ceux qui pouvaient encore les entendre, et qui n'en avaient pas le courage. » Certes il en fallait, selon l'expression de saint Cyprien, pour demeurer debout au milieu des ruines du genre humain.

Cette cruelle épreuve lui fournit une occasion nouvelle de faire éclater sa charité pastorale. Son premier soin fut d'assembler les fidèles, pour les exhorter, dans les termes les plus touchants, à remplir à l'égard les uns des autres les devoirs de l'humanité et de religion, sans distinction de chrétien et d'infidèle, d'ami et d'ennemi ; à vaincre le mal par le bien, à l'imitation du Dieu qui fait luire son soleil sur les méchants comme sur les bons ; à profiter de ce fléau, soit pour la réforme, soit pour le perfectionnement des mœurs. « Telle fut, » poursuit son historien, la chaleur de ses exhortations, qu'il » anima en quelque sorte de son esprit tous les membres de » son troupeau. Ils se partagèrent le soulagement des pestiférés. Ceux qui ne pouvaient les assister de leur argent, » parce qu'ils étaient pauvres, faisaient plus encore ; ils les

» assistaient de leurs personnes. Ces soins embrassaient éga-
» lement les païens. Mais comment, sous un maître tel que
» Cyprien, ne se serait-on pas empressé de participer à de
» telles œuvres, pour se rendre agréable à Dieu notre Père,
» à Jésus notre charitable Sauveur, et pour imiter l'exemple
» d'un si excellent évêque[1]? »

Saint Cyprien sut mettre à profit les apparences de paix que donnèrent les premières années du règne d'Aurélien. Le schisme et l'hérésie qui en est la compagne ordinaire désolaient l'Italie; leurs ravages se portaient jusque dans les Gaules et les Espagnes, et troublaient l'Église d'Afrique elle-même. Un évêque tel que saint Cyprien ne pouvait être spectateur indifférent d'un aussi grand mal. Par la vigueur de ses mesures et l'autorité de sa doctrine, il confond l'erreur et ses partisans, affronte les haines et les calomnies, dissipe les préventions, raffermit les consciences ébranlées, assure l'élection canonique du pape saint Corneille, en déjouant les criminelles intrigues de l'ambition et de la malveillance, fait ressortir avec éclat le dogme de l'unité catholique. Ame des conciles, oracle des évêques, Cyprien est au III^e^ siècle ce que saint Augustin devait être dans le sien.

La paix ne fut pas de longue durée. Averti par de secrètes relations de la nouvelle tempête qui allait s'élever, saint Cyprien aurait pu fuir encore. Ses amis lui en donnaient le conseil. Personne n'ignorait dans Carthage sur quelle tête porteraient les premiers coups de l'orage. Le saint évêque s'abandonna à la Providence.

Les lettres de l'empereur commandaient la plus rigoureuse enquête contre les chrétiens. Cyprien fut arrêté. Conduit

[1] Pontius, *Vit. sancti Cypr.*, pag. 5, édit. d'Oxford. Lombert, *Præf.*, pag. 60, 61. Gonthier, pag. 132. Tillemont, *Mém. eccles.*, tom. 4, pag. 120.

devant le proconsul d'Afrique, qui se nommait Paternus[1] : « J'ai ordre, lui dit celui-ci, de faire observer la religion de l'État dans toute l'étendue de mon gouvernement. Qui êtes-vous? — Cyprien. Je suis chrétien et évêque. Je ne connais et n'adore d'autre Dieu que celui qui a créé le ciel, la terre et toute la nature. C'est ce Dieu seul véritable que les chrétiens adorent, et qu'ils ne cessent d'invoquer tant pour eux-mêmes que pour le salut des empereurs et la sûreté de l'État. — Le proconsul. Vous persistez donc à vous refuser aux ordres que je dois faire exécuter? — Cyprien. Ce n'est pas lorsqu'on a eu le bonheur de connaître notre Dieu qu'il devient possible de renoncer à lui. — Le gouverneur. Il dépend de moi de vous envoyer en exil. — Cyprien. Je suis prêt à m'y rendre. — Le proconsul. Mes instructions veulent aussi que je sache de vous quels sont les prêtres chrétiens demeurant à Carthage. — Cyprien. Vos propres lois condamnent les délateurs, et notre religion nous défend de nous dénoncer nous-mêmes. » Le proconsul prononça la sentence qui l'exilait à Curube, petite ville située sur les bords de la mer, à douze lieues de Carthage.

Sa proximité de la capitale fournissait aisément au saint évêque les moyens de correspondre avec les fidèles. On ne l'y laissa pas longtemps. Paternus fut rappelé et remplacé par Galère-Maxime. Le nouveau proconsul, exécuteur plus docile encore que le précédent des volontés du maître, s'empressa de mander à Cyprien qu'il eût à se rendre à Carthage pour y attendre ce qui serait décidé sur son sort. Maxime se proposait d'aller à Utique, et d'y faire traduire son prisonnier, pour donner au peuple de cette ville le spec-

[1] Les actes de cet interrogatoire nous ont été transmis par Pontius, diacre du saint évêque, et par d'autres contemporains. Ruynart, *Act. martyr.* Lombert, *Préface des Œuvres de saint Cyprien,* p. 30. Gonthier, *Petite Biblioth.*, etc., tom. 1, p. 135

tacle de son martyre. Peut-être redoutait-il l'impression que pourrait faire sur les habitants de Carthage le souvenir de tant de vertus et de bienfaits. Cyprien demandait intérieurement que son sacrifice fût consommé sous les yeux de son peuple. Il devait être exaucé. « C'est dans sa propre ville, écrivait-il, qu'un évêque doit désirer de confesser le Seigneur, » afin que tout son peuple s'unisse en quelque sorte à la » confession de son pasteur. Ce que l'évêque dit alors, tout » son peuple semble le dire avec lui. » Maxime, de retour à Carthage, fit appeler Cyprien, et le reçut dans la maison de campagne nommée Sexti, dans un des faubourgs, où il faisait sa résidence. « L'empereur, lui dit-il, exige que vous sacrifiiez à nos dieux. — Cela m'est impossible, je suis chrétien. — Songez-y sérieusement, il y va de la vie. — Exécutez les ordres qui vous ont été donnés; pour moi, c'est à mon Dieu que je dois obéir. » Le proconsul, voyant que rien n'ébranlerait la constance du saint évêque, rendit cette sentence : « Nous ordonnons que Thascius Cyprien ait la tête tranchée. » Cyprien répondit : « Béni soit le Seigneur, qui va me délivrer » de ce corps de mort. »

De la maison du proconsul, il fut conduit au lieu de l'exécution. La plupart des fidèles étaient accourus pour le voir encore une dernière fois. Il se dépouilla lui-même de son manteau, se banda les yeux, et commanda qu'il fût donné vingt-cinq écus d'or à l'exécuteur. S'étant mis à genoux, après avoir adressé à Dieu une courte prière, il reçut la couronne du martyre. Les chrétiens présents à son supplice recueillirent son sang, et sur la fin du jour portèrent son corps dans un terrain appartenant à un officier nommé Macrobe Candide, sur le chemin d'Apelle, où il fut inhumé avec toute la pompe que la circonstance pouvait permettre. Il mourut le 14 septembre 258; sa fête se célèbre le 16 de ce mois.

Son pieux historien termine par ces paroles le récit qu'il

nous a laissé d'une vie si pleine de bonnes œuvres : « Après » avoir été un modèle de vertu évangélique, il fut, depuis » les apôtres, le premier évêque d'Afrique dont le sang ait » coulé pour la cause de Jésus-Christ. Ce n'est pas qu'il n'y » ait eu avant lui de très-saints pasteurs à Carthage, mais au- » cun d'eux n'avait souffert le martyre. Que dirai-je mainte- » nant et de la joie que je ressens de son triomphe, et de la » douleur que me cause sa perte? Je me sens comme partagé » entre ces impressions contraires. Toutefois, quel que soit » le bonheur que me donne la pensée de la gloire à laquelle » il a été appelé, il est un sentiment qui l'emporte sur celui- » là, c'est le regret de ne pas avoir partagé son sort [1]. »

[1] Pontius, *Vita sancti Cypr.*, pag. 11, édit. Oxon.

TRAITÉS

DE

SAINT CYPRIEN.

I

COMMENT LES VIERGES DOIVENT SE CONDUIRE [1].

La discipline est la gardienne de l'espérance, le soutien de la foi, la main qui nous guide dans le chemin du salut; elle cultive et augmente les dons natu-

[1] *De habitu virginum.*

Cette profession remonte aux premiers jours du christianisme. Honorée même chez les païens, elle compta bientôt chez les chrétiens grand nombre de personnes qui voulurent se consacrer à Dieu par des liens plus étroits. Elles menaient la vie ascétique, c'est-à-dire retirée, dans l'exercice continuel de l'oraison et de la pénitence, vivant soit chez leurs parents, soit dans des maisons où elles se réunissaient au nombre de deux ou trois, ne sortant que pour aller à l'église. Elles y avaient leurs places marquées. Celles qui quittaient leur sainte résolution étaient soumises à des peines canoniques.

Ce traité fut composé vers l'an 248 (ou 247). Il était bien connu de saint Augustin, qui s'est plu à en citer divers passages. Saint Jérôme partageait l'estime qu'en faisait le grand évêque d'Hippone : *Certe et beatus Cyprianus egregium de virginitate volumen edidit*, dit-il dans sa lettre 28e à la vierge Démétriade.

L'époque en paraît déterminée par le relâchement qui s'était glissé parmi les chrétiens, pendant la paix dont l'Eglise jouit pendant plusieurs années sous le règne de Philippe; car le calme qui suivit la persécution de Dèce ne dura pas assez pour occasionner les désordres que saint Cyprien reprend dans cet écrit.

rels, elle nous apprend à connaître nos devoirs et à les pratiquer, nous attache à Jésus-Christ par des liens indissolubles, et nous fait vivre d'une vie toute divine, gage des récompenses célestes et des biens immortels qui nous sont promis. Obéir à la discipline, source de salut; s'en écarter, en méconnaître les ordonnances, source de mort.

L'Esprit saint lui-même nous donne cet avis : *Tenez ferme dans la discipline, de peur que le Seigneur ne s'irrite, et que vous ne périssiez en vous éloignant de la voie droite, alors que sa colère, prompte à s'enflammer, se répandra sur vous* [1]. Dans un autre endroit, s'adressant au pécheur : *Pourquoi vous mêlez-vous d'expliquer ma loi et de parler de mon alliance, vous qui haïssez la discipline et ne tenez nul compte de mes paroles* [2] ?

Nous lisons encore que *celui qui rejette la discipline est misérable* [3]. C'est à nous de même que Salomon adresse ces oracles de la Sagesse : *Mon fils, ne négligez point la discipline du Seigneur, et ne vous découragez pas lorsqu'il vous reprend; car le Seigneur reprend celui qu'il aime* [4]. Si donc le Seigneur réprimande ceux qu'il aime, et ne les corrige que pour leur bien, c'est de la part de nos frères, et particulièrement des prêtres, un témoignage d'affection bien plutôt que de mauvais vouloir de reprendre ceux qu'ils cherchent par là à ramener à de meilleurs sentiments. Que l'on se rappelle les paroles de Jérémie anticipant par sa prophétie sur les temps où nous sommes : *Je vous donnerai*, dit-il, *des pasteurs selon mon cœur* [5].

Si nos livres saints ne cessent de nous répéter ce langage; s'il est vrai que tout le fondement de la reli-

[1] Ps. II, 12.— [2] Ps. LXIX, 17.— [3] Sap., III, 11.— [4] Prov., III, 11.— [5] Jér., III, 15.

gion et de la foi repose sur la pratique des commandements et sur la crainte du Seigneur, que devons-nous désirer avec plus d'ardeur, et poursuivre avec plus de constance, que de travailler à en pousser les racines le plus loin possible, à donner à l'édifice de la vie chrétienne la base la plus solide, de manière à ce qu'il puisse soutenir, sans en être ébranlé, tout le poids des tempêtes du siècle, afin d'arriver aux récompenses qui nous sont promises par le fidèle accomplissement de ce qui nous est ordonné? N'oublions pas ce que nous savons déjà, que nous sommes les temples de l'Esprit saint, consacrés par les eaux du baptême, purifiés de tout alliage de l'antique corruption, et qu'il ne nous est pas permis d'en violer la sainteté, sous peine d'encourir les châtiments les plus sévères. Prêtres de ces temples spirituels, nous sommes chargés de leur entretien; montrons-nous les fidèles serviteurs de celui à qui nous avons l'honneur d'appartenir. Saint Paul nous le dit à tous, qui sommes ses disciples, dirigés par lui aux saints exercices de la vie chrétienne, dans ces épîtres où il reproduit si bien les leçons de son divin maître : *Vous n'êtes pas à vous, vous avez été rachetés à un grand prix. Glorifiez le Seigneur et portez-le dans votre corps*[1]. Glorifions le Seigneur, portons-le dans un corps chaste et pur, par une observation plus régulière de ses commandements. C'est par le sang de Jésus-Christ que nous avons été rachetés : témoignons-lui par notre dévouement et par une soumission sans bornes que nous le reconnaissons pour notre rédempteur et notre souverain; veillons à ce que rien d'impur n'entre dans le temple du Seigneur; et tremblons de provoquer

[1] I Cor., VI, 19.

son courroux qui l'obligerait à s'éloigner du temple où il réside. S'il sommeille, il n'est pas sans voix, et ne nous laisse pas sans avertissements pour nous arracher à nos maladies : *Voici,* nous dit-il, *que vous avez été rappelés à la santé : allez, ne péchez plus, de peur qu'il ne vous arrive pis* [1]. Il nous donne notre règle de conduite; il ne se contente pas de nous guérir, il nous avertit de nous tenir sur nos gardes. Il ne permet pas à ce malade rendu à la santé, de lâcher la bride à tous ses caprices; mais il le retient sous le joug d'un régime sévère : parce que l'on devient plus coupable de pécher après avoir été pardonné, qu'on ne l'était avant de connaître son libérateur. Ces conseils s'adressent à tous, aux hommes comme aux femmes, à tous les âges comme à toutes les conditions. C'est pour tous un rigoureux devoir auquel nous engagent la religion et notre profession de chrétiens, de ne pas se relâcher dans l'exactitude à conserver pur et saint ce dont le Seigneur a bien voulu nous confier la garde.

C'est à vous maintenant que je m'adresse, vierges chrétiennes, vous que l'excellence de l'état que vous avez embrassé oblige à plus de perfection. Vous êtes les fleurs odoriférantes des églises, le plus bel ouvrage de la grâce divine, l'ornement de la nature, l'image de Dieu, où sa sainteté se réfléchit avec le plus d'éclat, la portion la plus illustre du troupeau de Jésus-Christ [a]. Ce sont les vierges qui font la joie et le triomphe de l'Eglise notre mère, dont elles attestent la fécondité; et plus nous voyons s'en ac-

[1] Joan., v, 14.

[a] Saint Augustin cite ces paroles dans le XXI[e] chapitre du livre IV de son ouvrage *de la Doctrine chrétienne*, comme modèle.

croître le nombre, plus aussi notre sainte mère sent redoubler son allégresse. Qu'elles écoutent ces exhortations que leur adresse moins l'autorité que l'affection, moins le droit de censurer les fautes quand il s'en commet (bien que je me reconnaisse en toute humilité pour le dernier des hommes), que le devoir de prévenir celles qui peuvent se commettre, et de manifester les appréhensions où me jette la guerre que nous fait continuellement l'ennemi de nos âmes. Non, ce n'est pas une terreur chimérique et une défiance sans motif que celle qui a pour objet l'intérêt du salut, la pratique des commandements du Seigneur et la vie éternelle, l'obligation où sont toutes les personnes vouées au service du Seigneur qui ont pris la résolution de se consacrer à lui tout entières, de s'abstenir de toute concupiscence charnelle, d'achever un ouvrage auquel s'attachent de si magnifiques espérances, de ne chercher à plaire à d'autres yeux qu'à ceux de l'Epoux céleste de qui elles attendent la récompense de la virginité, d'après l'engagement que lui-même en a pris en disant : *Cette parole ne sera pas entendue de tout le monde, mais de ceux seulement à qui il est donné de l'entendre ; car il y en a qui sont eunuques dès le ventre de leur mère, et qui sont nés tels ; il y en a que les hommes ont faits eunuques par force, et il y en a qui se sont rendus eunuques eux-mêmes pour gagner le royaume des cieux* [1]. L'ange de l'Apocalypse caractérise bien cet heureux privilége de la chasteté par ces paroles : *Ce sont ceux qui ne se sont point souillés par aucun commerce avec les personnes du sexe, car ils sont demeurés vierges, et ceux-là suivent l'Agneau partout où il va* [2]. Or, ce n'est point aux hom-

[1] Matth., XIX, 12. — [2] Apoc., XIV, 4.

mes seulement qu'est réservée la récompense de la chasteté ; mais la femme étant une partie de l'homme, tirée et formée de sa substance, c'est à la femme aussi bien qu'à l'homme que l'Ecriture s'adresse par une dénomination générale qui s'applique à l'un et à l'autre, parce qu'ils sont deux dans une même chair[1]. Si la chasteté marche à la suite de Jésus-Christ, et que la virginité doive aspirer au royaume de Dieu : qui désire plaire aux hommes, au lieu de ne chercher à plaire qu'à Dieu seul, offense Dieu, oubliant qu'il a été dit : *Ceux qui plaisent aux hommes seront couverts de confusion, parce que Dieu les a rejetés* [2]. L'Apôtre, avec la magnanimité qui lui est ordinaire : *Si je voulais*, dit-il, *plaire aux hommes, je cesserais d'être le serviteur de Jésus-Christ*[3].

Les vertus de tempérance et de chasteté ne consistent pas seulement à préserver son corps de toute souillure charnelle, mais à se défendre des vains ornements, à redouter toute parure dont la recherche ne blesse pas moins la pudeur, en un mot à être chaste de corps autant que d'esprit. C'est ce qu'entend l'Apôtre par ces sages maximes : *Celui qui n'est point marié s'occupe du soin des choses du Seigneur et des moyens de plaire à Dieu; mais celui qui est marié s'occupe du soin des choses du monde et des moyens de plaire à sa femme, et ainsi il se trouve partagé ; de même une femme qui n'est point mariée, et une vierge, s'occupe du soin des choses du Seigneur, afin d'être sainte de corps et d'esprit*[4].

Toute vierge ne doit pas seulement être chaste, elle doit encore le paraître et en avoir la réputation. Qu'à son seul aspect on la reconnaisse pour telle ; que

[1] Gen., II, 24. — [2] Ps. LII, 7. — [3] Gal., I, 10. — [4] I Cor., VII, 32.

tout chez elle soit en harmonie, et que sa mise extérieure ne démente point la pureté de l'âme. Pourquoi ces ornements, pourquoi cette parure, comme si elle avait un mari ou cherchait à en avoir? Qu'elle redoute bien plutôt d'être remarquée, si elle est réellement vierge; et qu'elle ne compromette pas l'honneur de cette prérogative, elle qui se réserve à quelque chose de préférable et de divin. Que celles qui n'ont personne à qui laisser croire qu'elles cherchent à plaire, persévèrent à être chastes d'esprit et de corps. Il n'est pas permis à la vierge de s'occuper à paraître belle, et de tirer vanité de ses ornements, elle dont toute l'étude doit être de lutter sans cesse contre la chair et d'en dompter les sensualités. Quand nous entendons l'Apôtre faire retentir ces sublimes accents: *A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la croix de notre Seigneur Jésus-Christ par qui le monde est crucifié pour moi, comme je suis crucifiée pour le monde*[1]; quelle est la vierge qui puisse tirer gloire de quelques avantages extérieurs? Saint Paul poursuit : *Car ceux qui appartiennent à Jésus-Christ ont crucifié leur chair avec les vices et les convoitises des sens*[2]. Comment donc rencontrer encore sous la chaîne des vices et des convoitises des sens celle qui fait profession d'y avoir renoncé? On vous croit vierge; où en est la preuve? Vierge en paroles, tout autre chose en réalité. Vous aspirez à l'honneur d'être chaste, et vous vous laissez prendre aux poisons de la concupiscence! *Écrie-toi*, dit le Seigneur à Isaïe : *Toute chair n'est que de l'herbe, et toute sa gloire est comme la fleur des champs.*

[1] Gal., VI, 14.— [2] Gal., V, 24.

L'herbe s'est séchée, et la fleur est tombée; mais la parole de notre Dieu demeure éternellement [1].

Il ne convient à aucun chrétien, et moins encore à une vierge, de tenir compte de ce qu'on appelle beauté extérieure. La seule chose qui ait du prix à ses yeux, c'est la parole du Seigneur. Les biens éternels, voilà l'unique objet de son ambition. S'il est permis jamais de se glorifier dans la chair, c'est quand elle est déchirée pour le nom de Jésus-Christ, quand un sexe faible se montre plus fort que les bourreaux qui s'acharnent à le torturer, quand il affronte les bûchers, les croix, les ongles de fer, les animaux féroces, pour arriver à la couronne. Voilà la noble parure de la chair, et bien préférable à tous les ornements du corps [a].

Mais il se rencontre dans le monde des personnes aisées, des femmes accoutumées à l'opulence, qui font étalage de leurs richesses, et qui nous répondent que c'est pour elles une obligation de faire usage de leurs biens. Qu'elles apprennent d'abord qu'il n'y a de riches que ceux qui le sont en Dieu, d'opulence qu'à servir Jésus-Christ, de biens réels que les biens divins et célestes, ceux qui nous mènent à Dieu, et dont nous conserverons l'éternelle possession dans le sein de Dieu. Cette autre sorte de biens dont on jouit dans le siècle, et qui n'ira pas au delà du siècle, doit partager dans notre cœur le mépris qu'il doit aux principes et aux fausses délices du monde, auxquels nous avons renoncé dans notre baptême. C'est à quoi nous exhorte l'apôtre saint Jean, par ces paroles tombées du ciel : *N'aimez ni le monde, ni rien*

[1] Isaï., XL, 6.
[a] Imité de Tertullien. (*De Spectac.*, cap. 4.)

de ce qui est dans le monde; parce que tout ce qui est dans le monde n'est que concupiscence de la chair, concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie; ce qui ne vient point du Père, mais du monde. Or le monde passe, et la concupiscence du monde passe aussi; mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement [1].

Les biens célestes, les biens éternels, voilà les seuls à rechercher. La volonté de Dieu avant tout. C'est ainsi que nous suivrons les traces et que nous observerons les maximes de celui qui a dit : *Je ne suis pas descendu du ciel pour faire ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé* [2]. Si le serviteur n'est pas plus que le maître, et que l'affranchi soit tenu d'obéir à son libérateur, nous devons, nous tous qui désirons être les disciples de Jésus-Christ, imiter ce qu'il a fait et obéir à ce qu'il nous commande. Il est écrit, et tous les jours on nous le répète, tous les jours nous l'avons sous les yeux cette maxime que chacun de nous doit retracer dans sa personne : *Celui qui dit qu'il demeure en Jésus-Christ, doit marcher lui-même comme Jésus-Christ a marché* [3].

Il nous faut donc marcher aux côtés de Jésus-Christ, et faire effort pour ne pas rester en arrière. C'est alors que le nom répond à la chose, alors que la foi est le gage de la récompense : Croire et agir. Vous êtes riche; vous nous parlez de votre opulence. Saint Paul prévient l'usage que vous devez faire de vos richesses, par cet avis qu'il donne à toutes les personnes du sexe, *de subordonner leurs ajustements à la décence et à la modestie; qu'elles ne paraissent point avec des cheveux frisés, ni avec des ornements*

[1] I Joan., II, 16. — [2] Joan., VI, 38. — [3] I Joan., II, 6.

d'or, ni de perles, ni d'habits somptueux; mais qu'elles soient vêtues comme la bienséance le demande[1]. Saint Pierre leur recommande la même réserve par ces paroles : *Que les femmes ne se parent point extérieurement d'or et d'habits précieux, mais qu'elles ne s'occupent qu'à orner leur cœur*[2].

Si nos saints apôtres renferment si rigoureusement dans les limites de la décence et de la modestie les ajustements qu'ils permettent, s'ils ne tolèrent pas la recherche des parures dans les femmes mariées qui peuvent alléguer la volonté d'un époux, à plus forte raison l'ont-ils interdite à la vierge chrétienne qui n'a point à prétexter d'autorités étrangères, et qui, seule, reste justiciable de la faute commise.

Vous êtes riche et dans l'opulence. Vous le dites, du moins; mais tout ce qu'on peut faire, on ne le fait pas toujours. Ces désirs qui s'égarent, ces premières affections qui se font jour dans le cœur, où déjà elles allument une émulation mondaine, et font naître le besoin de s'étendre au delà des bornes sévères de la décence et de la pudeur; non, rien de tout cela n'est innocent. *Tout m'est permis,* disait l'Apôtre, *mais tout ne m'est pas avantageux; tout m'est permis, mais n'est pas pour l'édification*[3]. Vous chargez votre tête d'une parure achetée à grands frais, vous allez promener en public le luxe de votre toilette : vous attirez les regards d'une jeunesse ardente et licencieuse, vous excitez des feux criminels, vous provoquez d'illégitimes espérances, vous enflammez de téméraires passions. Quand vous resteriez invulnérable, d'autres n'en sont pas moins blessés. Vous êtes pour ces cœurs imprudents le glaive qui les perce

[1] I Tim., II, 10. — [2] I Petr., III, 3. — [3] I Cor., VI, 12.

et le poison qui les tue; vous êtes sans excuse, bien que, disiez-vous, votre intention soit chaste et honnête. Ce qui vous dément, c'est ce luxe dangereux, c'est tout cet appareil d'impudicité. Vous n'êtes plus comptée parmi les vierges de Jésus-Christ, vous qui vivez de manière à plaire à d'autres qu'à lui. Vous êtes riche, et l'on vous entend dire que vous l'êtes. Sied-il bien à une vierge de vanter ses richesses, quand l'Écriture sainte met dans la bouche des réprouvés cette parole : *Que nous a servi notre orgueil et toute cette vaine pompe de richesses? toutes ces choses ont passé comme une ombre*[1] ? Saint Paul nous donne également cette instruction : *Que ceux qui achètent, soient comme s'ils ne possédaient rien; que ceux qui usent des choses de ce monde, en usent comme s'ils n'en usaient point; car la figure de ce monde passe*[2].

Pierre, à qui le Sauveur avait confié le soin de paître ses brebis et de gouverner son troupeau; Pierre, sur qui Jésus-Christ établit son Église, répond : *Je n'ai ni or ni argent*[3]; mais il possède une autre sorte de richesses, qui lui donne le pouvoir d'opérer les plus étonnantes merveilles, qui lui ouvre à lui-même une source intarissable de grâce et de gloire. Ces richesses-là, la vierge n'y a pas de droit, qui préfère être riche selon le monde à l'être selon Jésus-Christ.

Vous êtes riche enfin, et vous vous croyez en droit d'user des biens que Dieu a bien voulu mettre à votre disposition. Usez-en, à la bonne heure, mais pour un emploi utile et salutaire. Usez-en, mais de la manière que Dieu prescrit, et que son divin Fils l'a pratiqué.

[1] Sap., v, 8. — [2] I Cor., vii, 33. — [3] Act., iii, 6.

Que les indigents éprouvent que vous êtes riche; que ceux à qui le nécessaire manque, se ressentent de votre opulence. Placez ces fonds à intérêt dans les mains du Seigneur; donnez du pain à Jésus-Christ. Intéressez les pauvres en votre faveur; chargez-les de demander pour vous au Seigneur qu'il vous récompense de vos bienfaits et vous accorde la gloire promise à ses vierges. Placez vos trésors là où les voleurs ne puissent creuser pour vous les dérober; mettez-les à l'abri de la violence et des surprises; amassez-vous, de préférence à tous les biens de la terre, des biens qui vous suivront dans le ciel, des biens durables, immortels, assurés contre toutes les révolutions humaines, qui n'aient à redouter ni les ravages de la rouille ou de la grêle, ni les dévorantes ardeurs du soleil, ni l'humidité des pluies. Vous pêchez contre Dieu, par cela seul que vous prétendriez que Dieu vous les a donnés pour d'autre fin que de contribuer à votre salut. Il a donné la voix à l'homme, ce n'est pas sans doute pour qu'il en fît, lui, l'organe de chants dissolus et de paroles malhonnêtes; s'il nous a fait présent du fer pour cultiver nos champs, ce n'est pas pour que nous en fassions l'instrument du meurtre. Il a mis à notre disposition et l'encens et le vin et le feu; est-ce pour les faire servir au culte des idoles? Et parce que vos prairies regorgent de troupeaux, irez-vous y prendre la victime dont le sang doive arroser l'autel des faux dieux? Regardez donc un grand patrimoine comme une grande tentation. Il vous fut donné sans doute pour qu'il vous profitât. Comment? Pour racheter vos péchés, non pour les accroître.

Toute cette pompe dans les vêtements, tant d'artifices employés, soit pour relever la beauté, soit pour

en déguiser l'absence, ne conviennent qu'à des femmes perdues; et il n'y en a point qui soient plus envieuses de se parer que celles qui l'ont été moins de conserver leur honneur. Nous en avons la preuve dans nos livres saints, ce code sacré que Dieu lui-même nous a donné pour notre instruction; nous y avons une peinture d'une cité débauchée, étudiée dans ses parures, et condamnée à périr avec ses ajustements, ou plutôt à cause de ses ajustements mêmes : *L'un des sept anges qui avaient les sept coupes, s'approcha de moi et me dit : Je vous montrerai la condamnation de la grande prostituée, qui est assise sur la multitude des eaux, avec laquelle les rois de la terre se sont corrompus, et qui a enivré du vin de sa prostitution les habitants de la terre. Alors il me transporta en esprit dans le désert, et je vis une femme assise sur une bête de couleur écarlate, et cette femme était vêtue de pourpre et d'écarlate, toute brillante d'or, de pierres précieuses et de perles, et elle tenait à la main un vase d'or plein des abominations et des impuretés de sa prostitution* [1].

Que nos chastes vierges éloignent donc de leurs personnes ces livrées de prostitution, ces manifestes d'impudicité, ces coupables parures dont la débauche seule fait ses enseignes et ses ornements. Sous l'inspiration de l'Esprit saint qui le pénètre, Isaïe crie aux filles de Sion, pour leur reprocher ces riches tissus d'or et d'argent dont se couvre la dépravation des mœurs, ces dangereuses superfluités qui éloignent de Dieu par le charme des fausses délices du siècle. Écoutez comme il parle : *Parce que les filles de Sion se sont élevées, qu'elles ont marché la tête haute en*

[1] Apoc. XVII, 1-4.

faisant des signes des yeux et des gestes des mains, qu'elles ont mesuré tous leurs pas et étudié toutes leurs démarches, le Seigneur rendra chauve la tête des filles de Sion, et il fera tomber leurs cheveux. En ce jour-là le Seigneur leur ôtera ces parures dont elles sont si fières, leurs croissants d'or, leurs colliers, leurs filets de perle, leurs bracelets, leurs coiffes, leurs rubans de cheveux, leurs jarretières, leurs chaînes d'or, leurs boîtes de parfum, leurs pendants d'oreilles, leurs bagues, leurs pierreries qui leur pendent sur le front, leurs robes magnifiques, leurs écharpes, leurs beaux linges, leurs poinçons de diamants, leurs miroirs, leurs chemises de grand prix, leurs bandeaux et leurs habillements légers qu'elles portent en été, et leur parfum sera changé en puanteur, leur ceinture d'or en une corde, leurs cheveux frisés en une tête nue et sans cheveux [1].

Tout cela criminel aux yeux de Dieu, tout cela aliment de corruption que repousse la virginité, et qui ne saurait s'allier avec le vrai culte que Dieu réclame. Pour vouloir s'élever on tombe; au lieu de se parer on se dégrade; on se revêt de pourpre et de soie, et l'on se dépouille de Jésus-Christ ; on veut briller par l'or et les pierreries, et l'on perd les vrais ornements de l'âme : voilà les filles de Sion. Eh! qui n'éprouve pas de l'horreur et de l'aversion pour ce qu'il sait avoir été funeste aux autres? Qui peut rechercher et employer à son usage ce qui a été dans d'autres mains un instrument de mort? Si quelqu'un mourait après avoir pris tel breuvage, vous ne douteriez pas qu'il ne

[1] Isaï, III, 16-24.—Voyez, sur ce texte, les notes de Vitringa dans son savant Commentaire sur Isaïe, ou celles de Jean Fell dans son édition de saint Cyprien, pag. 71.

fût empoisonné ; vous n'auriez garde d'en courir les chances après en avoir vu les conséquences. Quelle ignorance, quelle démence n'est-ce donc pas de désirer ce qui a toujours été nuisible, et de croire que vous ne périrez pas là où vous savez que les autres ont péri? Dieu n'a pas donné à la toison de la brebis la couleur de la pourpre, ni à l'herbe du pâturage dont elle se nourrit, la vertu de teindre sa laine de leurs propres nuances. Ces bandelettes somptueuses, ces bracelets opulents, ces lourdes guirlandes de diamants qui s'entrelacent sur votre tête ou alentour de votre cou, ce n'est pas là l'ouvrage du Créateur; ou, s'il les a faits, ce n'est pas pour vous servir à masquer le visage qu'il vous a donné, et à faire apercevoir ce que le démon revendique pour être de son invention. Est-ce le Seigneur qui vous a appris à déchirer les oreilles tendres et délicates de vos enfants pour y suspendre ces futiles bijoux qui se paient si cher? Qui les a faits, si ce n'est les anges rebelles, après que, précipités du ciel, ils vinrent sur la terre apporter avec eux leurs perfides arts[a]? Ce sont eux qui ont introduit l'usage de déguiser les yeux en teignant en noir les paupières, les joues en les couvrant de vermillon pour en dissimuler la pâleur, les cheveux pour leur imprimer une teinte mensongère; en un

[a] *Quæ omnia peccatores et apostatæ angeli suis artibus prodiderunt, quando ad terrena contagia devoluti a cœlesti vigore recesserunt.* Cette opinion était fondée sur le texte mal interprété du livre de la Genèse : « Les enfants de Dieu, voyant que les filles des hommes étaient belles, prirent pour leurs femmes celles d'entre toutes ces filles qui leur avaient plu. » (Gen., VI, 2.) Elle fut adoptée par Tertullien : *Illi scilicet angeli qui ad filias hominum de cœlo ruerunt* (*de Cultu fœmin.*, lib. 1, c. 2); par Lactance, Eusèbe de Césarée et saint Augustin lui-même (*de Civ. Dei*, lib. 15, c. 23).

mot dénaturer frauduleusement toute sa personne en substituant l'œuvre de l'artifice à l'œuvre de la nature.

Je crois devoir ici donner non pas seulement aux vierges et aux veuves, mais à toutes les personnes du sexe, sans distinction, cette instruction, qu'il ne leur est pas permis d'emprunter aucune de ces couleurs étrangères, propres à altérer sur leurs personnes l'ouvrage sorti des mains de Dieu. Je le dois, et comme chrétien, parce que notre foi m'en fait craindre les dangers, et comme pasteur, parce que l'intérêt du salut de mes frères m'en commande la déclaration. Le Seigneur a dit : *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance*[1]; et l'on vient changer et intervertir ce que Dieu a fait? C'est s'attaquer à Dieu même que d'entreprendre de réformer son ouvrage. On oublie que tout ce qui vient dans le monde, c'est Dieu qui l'a fait; tout ce que l'on change, œuvre du démon. Dites-moi : Voici un portrait sorti des mains d'un peintre excellent, où l'art, rival de la nature, a parfaitement exprimé les traits de son original; son ouvrage achevé, si un autre s'avisait d'y porter le pinceau sous le prétexte de le corriger et de le perfectionner, ne serait-ce pas faire au premier un sensible affront contre lequel on aurait droit de témoigner son indignation? Et vous, vous croyez pouvoir retoucher à l'image de Dieu sans qu'il vous punisse d'une si étrange témérité[a]? Vous ne violez pas les lois de la pudeur, vous ne cherchez pas à tendre

[1] Gen., I, 26.

[a] Cette prosopopée est citée par saint Augustin dans son livre de la Doctrine chrétienne, comme exemple de l'éloquence qu'il nomme sublime (liv. 4, ch. 21), ainsi que dans son sermon 247 *de Tempore*.

les piéges de la séduction ; mais vous corrompez, vous violez ce que Dieu a fait : c'en est assez pour être mise au rang des adultères. Ces prétendus ornements, cette parure étrange, accusent l'œuvre de Dieu et mentent à la vérité. C'est une maxime de l'Apôtre : *Purifiez-vous du vieux levain, afin que vous soyez une pâte toute nouvelle, comme étant vous-mêmes des pains azimes ; car Jésus-Christ est notre agneau pascal qui a été immolé pour nous ; c'est pourquoi célébrons la pâque, non avec le vieux levain ni avec le levain de la malice et de l'iniquité, mais avec les azimes de la sincérité et de la vérité*[1].

Y a-t-il de la franchise et de la vérité à gâter par un alliage étranger les traits de la nature, à transformer les choses et à les changer par de fausses apparences? Votre maître a dit : *Vous ne pouvez faire qu'un seul de vos cheveux soit blanc ou noir*[2] ; et vous, comme si vous valiez mieux que Dieu, vous donnez un démenti à sa parole. Par un mépris sacrilége de ses saintes ordonnances, vous peignez vos cheveux, vous leur donnez une couleur de flammes[a].

Ne craignez-vous donc point qu'au jour de la résurrection votre Créateur ne vous reconnaisse plus, et qu'il ne vous rejette de sa présence, quand vous viendrez réclamer ses promesses et ses récompenses ; qu'avec l'autorité sévère d'un juge irrité, il ne vous

[1] I Cor., v, 7-8. — [2] Matth., v, 36.

[a] Comme un présage de ce qui doit leur arriver un jour. C'est-à-dire (ajoute le traducteur Lombert), vous les faites blonds, vous péchez par la tête, c'est-à-dire par la plus noble partie de votre corps ; et au lieu qu'il est écrit de Notre-Seigneur que *sa tête et ses cheveux étaient blancs comme de la laine ou de la neige* (Apoc., I, 14), vous haïssez dans vos cheveux une couleur qui les rend semblables à ceux de Notre-Seigneur.

dise : Ce n'est pas là mon ouvrage, ce n'est pas là ma ressemblance [a] ?

Vous apportez à ses pieds un visage autre que celui que vous en aviez reçu; (vous en serez sévèrement châtiées) [b].

Sont-ce là des réflexions indifférentes pour des servantes du Seigneur ? Ne sont-elles pas bien faites pour occuper leurs pensées, et pour exciter en elles les plus vives craintes ? Que les femmes mariées apprécient de leur côté la complaisance avec laquelle elles s'étudient à flatter les goûts de leurs maris par les recherches de leur parure; si le désir de leur plaire est une excuse suffisante, et si leurs maris ne deviennent pas les complices de leur faute par le consentement qu'ils y donnent.

Quant aux vierges, objet spécial de ce traité, celles qui ont recours à ces manœuvres, loin de les compter au nombre des vierges, j'opine qu'on doit les écarter soigneusement du troupeau, comme des brebis malades dont le contact ne manquerait pas d'être pernicieux à celles qui sont saines. Puisque nous nous occupons ici de la cause de la pudeur, indiquons tout ce qui lui est opposé, pour apprendre à l'éviter. Passerai-je sous silence des désordres qui, à force d'être communs, semblent avoir acquis un droit de pres-

[a] Le texte ajoute : Vous avez souillé votre corps par des drogues étrangères ; vous l'avez altéré par de fausses couleurs.

Tertullien et saint Jérôme adressent les mêmes reproches aux dames de leur temps.

[b] Littéralement : Vous ne pourrez voir Dieu, puisque vous n'avez plus les yeux que Dieu vous avait donnés, mais que vous les avez échangés contre ceux que le démon vous a faits. C'est lui que vous avez écouté; vous avez pris modèle sur les yeux rouges et peints du serpent. Parées des livrées de votre ennemi, vous serez brûlées avec lui.

cription? Il en est qui ne se font pas scrupule d'assister à des noces : là, on les voit s'associer à la licence des convives, se mêler à d'indécentes conversations, écouter et répondre des choses que la bienséance ne permet ni d'exprimer ni d'entendre, se mettre en spectacle, tenir tête à des propos immodestes, à des orgies où l'on fait assaut de libertinage, où l'on donne carrière aux passions, où l'épouse apprend à devenir infidèle et l'époux à être entreprenant! Que vient faire à ces assemblées profanes cette vierge, qui sans doute n'y cherche pas un époux? quel plaisir peut-elle goûter dans un lieu où tout est si peu en harmonie avec sa profession et ses pensées? qu'y apprend-on? qu'y voit-on? Combien une telle compagnie la rejette loin de sa sainte institution! Elle y était entrée pure : peut-être elle en sortira coupable; elle a beau rester vierge d'esprit et d'intention : ce qu'elle a vu, ce qu'elle a entendu, ce qu'elle-même a pu dire a nécessairement altéré les dispositions qu'elle y avait apportées. Que penser de celles qui se rendent aux bains publics, où elles se rencontrent pêle-mêle avec des hommes, exposées à voir et à montrer des nudités dont s'offensent la pudeur et la bienséance? Objets d'une curiosité licencieuse, peuvent-elles se défendre des coupables impressions qu'elles produisent? N'est-ce pas là provoquer et encourager de criminels désirs, de nature à compromettre et leur honneur et leur propre réputation? Vous me répondrez que c'est l'intention qui fait tout; que, quant à vous, vous n'y êtes que pour y prendre un bain de santé ou de propreté : vaine excuse qui n'absout pas du reproche d'une indiscrétion coupable. Vous vous abusez : ce bain, loin de vous laver, vous souille; loin de vous purifier, il vous cor-

rompt. Vous n'arrêtez sur personne d'impudiques regards, mais vous en êtes l'objet ; indifférente sur ce qui se passe sous vos yeux, vous ne l'êtes pas aux yeux de ceux qui vous y voient; et le plaisir impur que vous leur donnez fait votre péché.

Vous faites de ce bain un rendez-vous de spectacle, et plus obscène encore que le théâtre même. Là on dépouille toute honte ; on quitte à la fois et son vêtement et les derniers restes de la pudeur, et la virginité est soumise à un examen inquisiteur. Réfléchissez maintenant si, quand vous êtes habillée, vous pouvez répondre de votre innocence dans la compagnie des hommes, vous qui osez vous montrer nue à des yeux qui ne demandent qu'à se repaître d'aspects impurs.

Voilà la source de tant de naufrages que l'Église déplore tous les jours; de ces bruits déshonorants qui circulent sur le compte de nos vierges, et flétrissent la gloire de la modestie et de la chasteté chrétiennes. Voilà comme le démon réussit par ses perfides manœuvres à perdre les âmes. Avec une mise plus élégante, avec le désir de l'indépendance, nos vierges ne le sont plus que de nom; corrompues sans presque s'en douter, veuves sans avoir eu d'époux, infidèles à l'alliance qu'elles avaient contractée avec Jésus-Christ. Autant étaient magnifiques les récompenses qui leur étaient destinées, autant seront rigoureux les châtiments qu'elles auront à subir. Écoutez-moi donc, ô vierges, comme votre père, prêtez l'oreille à des conseils dictés par l'expérience et la crainte des dangers que vous avez à courir, par l'affectueux intérêt que je porte au salut de vos âmes. Soyez telles qu'il a plu au Seigneur de vous faire ; respectez son ouvrage ; conservez-le sans altération,

dans son intégrité; épargnez à vos oreilles, à vos bras, à votre cou ces futiles ornements qui les déchirent, les emprisonnent ou les accablent. Laissez à vos pieds la liberté de leurs mouvements, à vos cheveux leur couleur naturelle, à vos yeux l'honneur de mériter de voir Dieu. Quand vous allez au bain, que ce soit pour n'y rencontrer que des personnes de même sexe, les seules dont la compagnie ne blesse pas votre innocence. Loin de vous ces divertissements, l'écueil des mœurs, que l'Évangile réprouve, tels que noces, festins, réunions du monde que l'on n'approche pas sans danger. Fière du nom de vierge que vous portez, en possession de triompher de la chair et du siècle, montrez votre force en dédaignant la recherche des habits et des parures. On dégénère de soi-même, lorsque, vainqueur d'ennemis puissants, on ne sait pas résister à de moindres. *La voie est étroite qui conduit à la vie* [1]; on ne marche à la gloire que par un sentier dur et escarpé; c'est celui-là qui est frayé par les martyrs, par les vierges, par les justes. Évitez les chemins larges et spacieux; les agréments qui s'y rencontrent donnent la mort. C'est là que le démon est posté; il vous rit pour vous tromper, il vous attire et vous caresse, mais pour vous perdre.

Après les martyrs, ce sont les vierges qui tiennent le second rang. Si les premiers reçoivent, aux termes de la parabole, cent pour un [2], les vierges soixante. Les martyrs ne s'occupent guère de leur chair ni du siècle : la lutte qu'ils ont à soutenir est dure, laborieuse; elle ne l'est pas moins pour les vierges qui, bien que dans un rang inférieur, aspirent à d'assez magnifiques récompenses, et doivent faire preuve du

[1] Matth., VII, 14. — [2] *Ib.*, XIII, 8.

même courage. Il en coûte pour gravir les hauteurs et s'élever jusqu'à la cime des montagnes. Que de sueurs! que de pénibles efforts! Que sera-ce donc pour monter au ciel? Mais pour qui envisage le terme du voyage, les difficultés de la route s'affaiblissent. Le prix offert à la persévérance, c'est l'immortalité, c'est la vie éternelle au sein du royaume de Dieu lui-même qui nous en a donné la promesse. Continuez, ô vierges, de marcher dans la voie que vous avez embrassée; réservez-vous pour vos futures destinées. Une grande récompense vous attend, la récompense promise à la vertu, promise surtout à la chasteté. Voulez-vous savoir de quels maux elle vous affranchit, et quels avantages elle vous procure dès la vie présente? *Je multiplierai*, a dit le Seigneur à la première femme, *vos chagrins et vos angoisses; vous enfanterez dans la douleur; vous serez sous la puissance de votre mari, et il vous dominera*[1]. Cette sentence ne vous atteint point. Vous n'avez point à craindre, ni les dangers de l'enfantement, ni les peines de la maternité, ni la domination d'un mari; vous avez pour époux Jésus-Christ, et celui-là vous tient lieu de tous les hommes. Point entre vous de ces différences qui séparent les conditions humaines. *Les enfants du siècle*, vous dit Jésus-Christ, *engendrent et sont engendrés; mais ceux qui seront jugés dignes du siècle à venir et de la résurrection des morts ne se marieront point, car ils ne pourront plus mourir; parce qu'étant ressuscités ils seront semblables aux anges et aux enfants de Dieu*[2]. Vous êtes sur la terre ce que les autres ne doivent être que dans le ciel. Avant que de ressusciter, vous jouissez de la gloire de la ré-

[1] Gen., III, 16. — [2] Luc., XX, 35.

surrection; vous traversez le siècle sans être souillées par sa corruption, égales aux anges eux-mêmes, lorsque vous êtes fidèles à vos engagements. Appliquez-vous seulement à les remplir; persévérez dans vos généreuses résolutions, sans rechercher jamais d'autres ornements que ceux de la vertu. Que vos yeux, sans cesse fixés sur Dieu et sur le ciel, ne s'abaissent jamais sur les concupiscences de la chair et d'un monde terrestre. Un premier oracle recommanda aux hommes de croître et de multiplier[1]; un nouvel oracle leur apprit les priviléges de la chasteté. Le monde, à ses commencements, avait besoin de se propager par la voie de la génération. Aujourd'hui que le genre humain s'est étendu jusqu'aux extrémités du monde, ceux qui peuvent supporter la continence se font eunuques spirituels[2]. Le Seigneur ne nous y oblige pas, mais il nous y invite; il n'y a point là de commandement absolu, mais un choix déterminé par l'exercice d'une volonté libre. Parmi les habitations diverses dont se compose le royaume de Dieu son père, Jésus-Christ nous indique la meilleure. C'est à celle-là que vous tendez, assurées que le sacrifice des désirs charnels vous méritera dans le ciel les plus précieuses faveurs de la grâce. Tous ceux qui sont admis au saint baptême déposent le vieil homme dans son eau régénératrice, où, renouvelés par la grâce de l'Esprit divin, ils sont lavés de l'antique souillure, ils reçoivent une autre naissance spirituelle. Non moins heureuses, vierges chrétiennes, vous recevez dans votre consécration le sceau d'une nouvelle naissance par un surcroît de sainteté qui vous dégage des impressions de

[1] Gen., I, 28. — [2] Matth., XIX, 12.

la chair et des sens, et laisse à votre vertu l'exercice nécessaire pour parvenir à la gloire du triomphe. Écoutons l'Apôtre que le Seigneur appelle son vase d'élection, envoyé par lui pour répandre sur la terre ses divins commandements : *Le premier homme*, dit-il, *est le terrestre, formé de la terre; et le second est le céleste, qui vient du ciel. Comme le premier homme a été terrestre, ses enfants sont aussi terrestres; et comme le second homme est céleste, ses enfants sont aussi célestes. Comme donc nous avons porté l'image de l'homme terrestre, portons aussi l'image de l'homme céleste* [1].

Telle est l'image que réfléchit la virginité; l'image que portent, imprimée sur leurs personnes, les vrais disciples de Jésus-Christ, fidèles aux lois de la justice et de la religion, fermes dans la foi, humbles avec crainte, forts dans toutes les épreuves, faciles à pardonner, à exercer la miséricorde, unis entre eux par le lien d'une réciproque charité. Tels sont les devoirs que vous avez à remplir, mes chères filles; qu'ils vous soient chers, inviolables. Libres de tout autre service que de celui qui vous attache à Dieu et à Jésus-Christ, vous marchez devant les autres comme la plus grande et la meilleure part du troupeau, et les menez au Seigneur, à qui vous vous êtes consacrées. Que celles d'entre vous qui approchent du terme de la carrière y dirigent et y soutiennent celles qui en sont plus éloignées; qu'il y ait entre les unes et les autres une sainte émulation de vertu et de bonnes œuvres pour arriver à la gloire céleste. Du courage, de la persévérance : avec cela l'on arrive heureusement. Tout ce que je vous demande pour

[1] I Cor., xv, 47-49.

moi, c'est que vous ne m'oubliiez point dans le lieu où vous recevrez la récompense de la virginité [a].

[a] *Cum incipiet in vobis virginitas honorari.* Ces derniers mots laissent quelque obscurité. Certains commentateurs y découvrent l'annonce d'une persécution prochaine à laquelle saint Cyprien veut que les vierges chrétiennes se préparent par les exercices de la pénitence : *Ad martyrium præparat disciplina continentiæ,* dit Fell. Ce n'est là qu'une conjecture. L'Eglise était en paix lorsque cet écrit fut composé. Dèce ne régnait pas encore.

II.

DE CEUX QUI SONT TOMBÉS DURANT LA PERSÉCUTION [a].

La paix a donc été rendue à l'Église, nos très-chers frères ; et ce qui paraissait naguère difficile aux incrédules, impossible aux apostats, la justice toute-puissante du Dieu vengeur l'a opéré. Nous respirons enfin ; nos cœurs peuvent se rouvrir à la joie. L'orage qui grondait sur nos têtes et les vapeurs sombres dont nous étions enveloppés se sont dissipés, et nous voyons luire les rayons d'un jour plus serein. Au Seigneur en appartient la gloire ; que notre re-

[a] Le titre général de ce traité porte *de Lapsis*. Par ce mot l'antiquité chrétienne entendait particulièrement ceux dont la foi avait succombé durant la persécution. On en comptait de plusieurs classes : 1° ceux qui, amenés devant le magistrat et présentés devant un autel idolâtre, avaient brûlé de l'encens ou sacrifié, *thurificati, sacrificati ;* 2° ceux qui, joignant le blasphème à l'infidélité, avaient chargé d'opprobres le nom de Jésus-Christ, *apostatæ ;* 3° ceux qui n'avaient point sacrifié, mais avaient reçu des billets attestant qu'ils l'avaient fait, *libellatici.*

La persécution suscitée par l'empereur Dèce dès le commencement de son règne, en 249, avait fait, dit Tillemont, non-seulement beaucoup de martyrs et de confesseurs, mais un beaucoup plus grand nombre d'apostats ou de tombés (*Mém. eccl*és., t. 4, pag. 62). Saint Cyprien, qui n'y avait échappé que par une protection spéciale de la divine miséricorde, n'avait pas

connaissance en rapporte l'hommage à sa bienfaisante miséricorde. Au sein même de la persécution, nos voix n'avaient pas cessé de lui adresser nos actions de grâces : car la puissance donnée à l'ennemi n'ira jamais jusqu'à pouvoir nous empêcher, nous qui aimons le Seigneur de tout notre cœur, de toute notre âme, de toutes nos forces, de le louer, de célébrer sa gloire en tout temps et en tout lieu. Oui, le voilà ce jour que tous les vœux appelaient, et la triste, l'effroyable obscurité où nous étions plongés a cédé enfin à l'éclat de la lumière que le Seigneur vient de répandre sur tout l'univers.

Quelle joie pour nous de contempler ces illustres confesseurs dont la foi courageuse s'est montrée avec tant de gloire, de leur témoigner par nos saints embrassements et le regret de leur séparation et le désir où nous étions de les revoir! Les voilà ces généreux athlètes de Jésus-Christ, dont l'héroïque fermeté a triomphé des plus violents efforts de la persécution. Prêts à endurer et les cachots et les horreurs de la mort, vous avez constamment résisté au siècle;

cessé un seul moment de se livrer à tous les exercices du ministère épiscopal. La mort de Dèce, après trente mois de règne seulement, rendit la paix à l'Eglise et la liberté au saint évêque de Carthage : *Inde plena pax Ecclesiæ, non tantum sedata aut sopita, sed et prorsus finita persecutione a Deo indulta est*, dit l'auteur des *Annales cypriennes*, pag. 26, col. 2.

Saint Cyprien en profita pour revenir à Carthage. Son premier soin fut d'y assembler un concile qui eut lieu avant Pâques de l'an 251. (Tillemont dit 252.) Il avait pour but de régler de quelle manière on devait agir avec ceux qui avaient eu le malheur de fléchir durant la persécution. Saint Cyprien, souvent consulté à ce sujet pendant sa retraite, ne publia cet écrit qu'après en avoir donné communication à ses collègues. Il le lut en plein concile, où il obtint une approbation générale, et l'envoya à Rome.

vous avez donné à Dieu un spectacle magnifique, et un grand exemple à tous les frères appelés à vous suivre. Votre voix a fidèlement confessé Jésus-Christ, et n'a pas un moment démenti la noble profession du christianisme. Vos mains, accoutumées à nos saints exercices, ne se sont point souillées par des sacrifices impies. Vos bouches, consacrées par le céleste aliment du corps et du sang de Notre-Seigneur, ont repoussé les mets impurs offerts aux idoles. Vos têtes ne se sont pas courbées sous les voiles dont une profane superstition charge les têtes des coupables adorateurs des fausses divinités [a]. Vos fronts, purifiés par le signe de notre foi chrétienne, auraient rougi de porter d'autre couronne que celle de notre maître. Avec quelle vive allégresse l'Église vous reçoit dans son sein maternel au retour du combat! Quel bonheur, quel triomphe pour elle d'ouvrir ses portes à ces bataillons sacrés venant lui apporter les trophées conquis sur l'ennemi terrestre! Ils nous sont rendus escortés d'une troupe triomphante d'hommes et de femmes qui, dans les combats soutenus contre le siècle, ont vaincu jusqu'à la nature. Parmi eux, des vierges illustrées par une double palme et des enfants dont les vertus ont devancé les années. A leur suite, des fidèles en foule, empressés de s'associer à la gloire qu'ils se sont acquise, et jaloux de se montrer dignes de marcher sur leurs traces. Dans tous ces généreux confesseurs, même franchise dans l'expression de leurs sentiments, même fermeté dans la manifesta-

[a] *Ab impio sceleratoque velamine, quo illic velabantur sacrificantium capita captiva, caput vestrum liberum mansit.* C'était l'usage des sacrificateurs de couvrir leurs têtes de voiles retombant sur leurs épaules, particulièrement dans les cérémonies funèbres.

tion de leur foi. Appuyés sur la base immobile des divins commandements, soutenus par nos traditions évangéliques, ils ne se sont laissé ébranler ni par les arrêts du bannissement, ni par la menace des tortures, des confiscations, de la mort accompagnée des plus cruels supplices. Les édits publics marquaient à l'avance le jour où la foi devait être mise à l'épreuve; mais, pour qui se souvient d'avoir renoncé au siècle, il n'y a point de jour : celui qui compte sur l'éternité ne connaît pas les différences qui marquent le temps d'ici-bas. Loin de nous, mes très-chers frères, la pensée d'obscurcir l'éclat de cette gloire; que personne ne prétende y porter atteinte par de jalouses comparaisons. Après l'expiration du terme fixé par les édits pour que l'on eût à renoncer à la foi chrétienne, quiconque dans le temps prescrit n'a point succombé, a confessé. Le premier rang parmi les vainqueurs appartient à ceux qui, amenés devant le magistrat, ont confessé Jésus-Christ en présence des Gentils; le second, à ceux qui, par une retraite prudente, se sont soustraits à l'ennemi et réservés pour le Seigneur. De ces deux genres de confession, l'une est publique, l'autre privée. La première se montre supérieure au juge du siècle; l'autre, contente d'avoir Dieu seul pour juge, se replie sur la pureté de sa conscience et sur l'intégrité de ses dispositions : d'un côté plus d'ardeur et de résolution, de l'autre plus d'assurance mêlée de craintes. L'un était mûr quand l'heure du combat a sonné, l'autre s'est ajourné. Ce n'est qu'un sacrifice différé, qui a pour prélude l'abandon de tout ce que l'on a; l'on ne fait retraite que parce qu'on était disposé à ne pas fléchir. On était confesseur, si l'on avait été forcé de comparaître devant le tribunal.

Toutefois, à la sainte joie que nous donnent l'entrée de nos martyrs dans le ciel, la gloire acquise par nos confesseurs, et l'admirable concours de nos frères fidèles, vient se mêler une douleur profonde, en pensant qu'une partie de nos entrailles nous a été arrachée par la violence de la persécution qui s'est déchaînée contre notre Église, et l'a plongée dans le deuil. Que faire ici, mes très-chers frères? Quelles paroles vous adresser dans ce flux et reflux de sentiments divers qui se partagent ma pensée? Ce sont moins des paroles que des larmes qu'il nous faut pour exprimer l'amère douleur où me jette une plaie aussi vive que celle dont notre corps a été frappé, et les pertes lamentables dont a gémi un peuple autrefois si nombreux. Où serait le cœur assez dur, assez impitoyable, le chrétien devenu assez étranger aux impressions de la charité fraternelle, qui pût contempler d'un œil sec tant de ruines amoncelées autour de nous, tant de débris mutilés, méconnaissables? Qui serait assez maître de soi pour ne pas éprouver le besoin de s'abandonner à sa douleur, et de déplorer nos calamités par des gémissements, non par des discours? Je pleure, mes frères, je pleure avec vous; et ce n'est pas un adoucissement à la douleur qui me presse de penser que je n'ai reçu personnellement aucune blessure. Celles qui affectent le troupeau sont bien plus sensibles pour le pasteur. Comme l'Apôtre, je ramasse dans mon cœur toutes les afflictions individuelles; je porte le poids de toutes les douleurs, je gémis avec ceux qui gémissent, je me crois à terre avec ceux qui sont abattus. Les traits dont l'ennemi les a percés sont arrivés jusqu'à moi; ils m'ont pénétré tout entier; ils ont déchiré mes entrailles, et la persécution, qui n'a pas attaqué ma personne,

n'en a pas moins atteint mon âme, puisque mon affection pour ceux de nos frères qui ont été blessés me fait ressentir toutes leurs blessures.

N'oublions pas cependant, mes très-chers frères, les droits de la vérité. Les sombres vapeurs dont la persécution a pu obscurcir notre intelligence et nos sens ne doivent point nous avoir aveuglés au point de ne pas laisser arriver jusqu'à nous quelques rayons de la divine lumière, capables de nous éclairer sur ce que Dieu nous commande. En apprenant à connaître la cause de nos malheurs, nous aurons fait un grand pas vers la guérison. Dieu a voulu éprouver les siens; et parce qu'une longue paix avait étrangement altéré la discipline qui nous vient des oracles divins [a], Dieu a voulu, en nous châtiant, ranimer dans nos âmes la foi languissante et endormie. Bien que nos péchés nous eussent mérité de plus rigoureux châtiments, le Seigneur a bien voulu dans l'excès de sa clémence, a permis que, dans tout ce qui s'est fait, nous eussions à reconnaître moins une persécution qu'une épreuve. Personne qui ne fût occupé tout entier du soin d'augmenter sa fortune; on avait oublié quel usage les premiers fidèles faisaient de leurs biens au temps des apôtres, les exemples laissés par eux et dont on n'aurait dû jamais se départir; et la passion insatiable des richesses absorbait tous les intérêts. Plus de zèle dans le prêtre, affaiblissement de la foi dans les ministres du Seigneur, plus d'œuvres de miséricorde, plus de discipline dans les mœurs [b]; tous les raffinements du luxe et de la

[a] Elle avait duré trente-huit ans, au rapport de l'historien Sulpice Sévère. Les persécutions suscitées dans l'intervalle n'avaient été que partielles.

[b] Littéralement: Les hommes se peignaient la barbe et les che-

mollesse dans la recherche des parures, manœuvres artificieuses pour tromper les simples et surprendre leur bonne foi. On ne craignait pas de s'unir à des infidèles par le lien du mariage, et de prostituer à des païens les membres de Jésus-Christ; non-seulement de jurer sans motif, mais de se parjurer; d'affecter pour ses supérieurs un mépris superbe, de lancer les traits empoisonnés de la médisance, de nourrir d'implacables animosités. On voyait des évêques faits pour exhorter les autres au bien et leur servir d'exemple, on les voyait, abandonnant le soin spirituel de leurs troupeaux, se livrer à des administrations toutes mondaines, déserter et leur chaire et leur peuple, voyager çà et là loin de leurs diocèses, se livrer à des spéculations de banque et de commerce, négliger le soin des pauvres, amasser des trésors, même par des voies frauduleuses et par de criminelles usures. Que n'avions-nous pas à craindre des suites de pareils désordres, quand nos livres saints faisaient entendre à nos oreilles ces terribles menaces : *S'ils abandonnent ma loi et ne marchent pas selon mes principes, s'ils profanent mes ordonnances et violent mes commandements, j'enverrai contre eux mes verges et mes fléaux pour les châtier* [1].

Nous en étions prévenus longtemps à l'avance : La loi et ses oracles, tout était loin de nos souvenirs, et, à force de pécher, nous avons contraint le Seigneur à déployer sur nous sa justice pour nous punir et nous éprouver. Si du moins notre conversion, bien que tardive, nous avait ramenés à la crainte du

veux, et les femmes se fardaient. Ainsi l'on corrompait l'œuvre de Dieu. (Traduct. de Lombert.)

[1] Ps. LXXXVIII, 30.

Seigneur et nous eût inspiré des sentiments de résignation pour supporter nos maux avec courage! Aux premières menaces de l'ennemi, un grand nombre a trahi la foi; et c'est moins la violence de la persécution que leur volonté propre qui les a entraînés dans la chute.

Et pourtant, qu'y avait-il, dites-moi, dans ces événements de si extraordinaire et de si nouveau? Étaient-ce là de ces attaques si imprévues, qu'elles dussent prévaloir sur la sainteté du serment fait à Jésus-Christ? N'avaient-elles pas été annoncées longtemps à l'avance par les prophètes et par les apôtres? L'Esprit saint, dont ils étaient remplis, n'avait-il pas prédit par leur bouche, pour tous les temps, des adversités pour les justes et des outrages de la part des infidèles? Pouvait-on être sourd à la parole de l'Écriture, qui ne cesse de mettre dans les mains des serviteurs de Dieu les armes nécessaires pour les soutenir dans les moments de combat? *Vous adorerez*, nous crie-t-elle, *le Seigneur votre Dieu, et vous ne servirez que lui seul*[1]. Elle cherche à nous mettre à couvert des effets terribles de l'indignation du Seigneur par ces salutaires avertissements : *Ils ont adoré ceux que leurs mains ont faits, ils se sont courbés et prosternés devant eux; je ne leur pardonnerai point ce crime*[2]. *Celui qui sacrifiera à d'autres dieux qu'au Seigneur sera mis à mort*, est-il dit au livre de l'Exode[3]. Tout ce qui arrive aujourd'hui, tout ce qui arrivera dans la suite des temps, Notre-Seigneur, toujours fidèle dans l'accomplissement de ses oracles, ne nous le fait-il pas connaître dans son Évangile? N'y menace-t-il pas de supplices éternels

[1] Matth., IV, 10. Deut., VI, 13. — [2] Isaï., II, 8. — [3] Exod., XXII, 20.

ceux qui le renieront, de même qu'il promet ses plus magnifiques récompenses à ceux qui le confesseront?

Mais, hélas! toutes ces instructions s'étaient effacées de la mémoire des hommes. Quelques-uns n'ont pas seulement attendu pour se présenter aux tribunaux qu'on les y traînât, ni qu'on les interrogeât pour renier Jésus-Christ; la plupart ont été vaincus avant même d'avoir combattu. Terrassés avant l'attaque, ils ne se sont pas même ménagé la triste ressource de paraître n'avoir sacrifié aux idoles que malgré eux. C'est de leur propre mouvement qu'ils se sont portés par-devant les tribunaux, qu'ils se sont pressés de courir à la mort, comme s'ils fussent arrivés enfin au terme de leur vœu, comme s'ils n'eussent attendu qu'une occasion désirée.

Que dirons-nous de ceux qui, remis au lendemain par le magistrat, à cause des approches de la nuit, ont été jusqu'à demander la grâce de périr plus tôt? Le malheureux! prétextera-t-il, pour colorer son crime, la violence qui lui ait été faite, quand c'est lui qui s'est fait violence à lui-même pour le commettre? Quoi! alors qu'il se rendait de son plein gré au Capitole, quand il venait librement acquiescer au plus énorme de tous les attentats, ses pieds n'ont pas commencé à chanceler, ses regards à se troubler, ses entrailles à se soulever, ses mains à retomber sous leur propre poids! Quoi! ses sens n'ont pas été glacés d'épouvante? sa langue tremblante a pu proférer les paroles de l'apostasie? un serviteur de Dieu a pu soutenir une contenance ferme, ouvrir la bouche pour renoncer à Jésus-Christ, lui qui avait renoncé au démon et au monde? Quoi! dans cet autel où vous alliez sacrifier votre âme, vous n'avez pas vu votre bûcher funèbre? N'auriez-vous pas dû

fuir avec horreur cet antre du démon où vous aviez vu auparavant fumer un sacrilége encens, plutôt que d'y porter votre âme en holocauste? Qu'aviez-vous besoin d'y porter une victime, quand vous deveniez vous-même la victime du sacrifice? Ces flammes impies, allumées par vos mains, ont dévoré votre salut, vos espérances, votre foi.

Encore en a-t-on vu qui, non contents de se donner la mort à eux-mêmes, s'exhortaient mutuellement à se perdre ensemble, et se passaient tour à tour la coupe empoisonnée. Et, pour qu'il ne manquât rien à l'énormité des attentats, on a vu des pères porter leurs enfants à l'autel idolâtre, ou s'y faire accompagner par eux. Infortunés enfants, qui perdaient à leur entrée dans la vie le don précieux qui venait de leur être conféré, au jour du dernier jugement, ne seront-ils pas en droit de dire : « Ce n'est pas nous qui avons été coupables; nous n'avons point quitté la table du Seigneur pour aller de nous-mêmes nous asseoir à la table du démon; nous sommes les victimes d'une infidélité étrangère. Ce sont nos pères, ou plutôt des parricides, qui nous ont donné la mort, eux qui n'ont pas voulu que l'Eglise fût notre mère, que nous eussions Dieu pour père. Trop jeunes encore et sans expérience, nous ignorions le crime où l'on nous engageait, et nous ne sommes coupables que parce que d'autres le furent. »

De quelle excuse prétendrait-on colorer une aussi coupable faiblesse? L'amour du pays, la menace d'être dépouillé de son bien? Patrie, fortune, plutôt renoncer à tout que de sacrifier ses immortelles espérances. Êtes-vous donc entré dans le monde à d'autre condition que d'en sortir? *Sortez*, leur criait l'Esprit saint par la bouche d'un de ses prophètes, *sortez*,

retirez-vous de cette terre de corruption, ne touchez à rien de ce qui est impur. Sortez du milieu d'elle, purifiez-vous, vous qui portez les vases du Seigneur[1]. Et ces hommes qui non-seulement ont dans leurs mains les vases du Seigneur, mais qui en sont eux-mêmes les vases et le sanctuaire, à qui il est commandé de *sortir* pour n'être pas souillés par l'attouchement de ce qui est immonde, c'est-à-dire, par la participation à des viandes impures, ils restent immobiles! Une autre voix, également tombée du ciel, prescrivait aux serviteurs de Dieu ce qu'ils avaient à faire : *Sortez de Babylone, ô mon peuple, de peur de participer à ses crimes, et que vous ne soyez frappés des mêmes plaies qu'elle-même*[2]. Celui qui est dehors ne craint pas d'être associé au délit; mais celui qui reste en partage le châtiment. Voilà pourquoi Jésus-Christ nous commande, dans son Évangile et par son propre exemple, de fuir durant la persécution[3]. Car la couronne du martyre étant une grâce privilégiée qu'on ne peut recevoir que quand Dieu daigne y appeler au moment qu'il a marqué lui-même, quiconque demeure fidèle à Jésus-Christ se retire, ne renie point la foi, mais attend le moment; au lieu que celui qui, ne s'étant pas retiré, a renié Jésus-Christ, n'est demeuré que pour le renier.

Ne déguisons point la vérité; mettons la blessure à nu. La cause, l'aliment du mal, c'est l'attachement aux biens de la terre : passion aveugle qui a fait parmi nous bien des coupables. Arrêtés par ces misérables affections comme par autant de chaînes, ils se sont trouvés sans force et sans vertu; ils ont présenté au serpent tentateur une proie facile et sans défense.

[1] Isaï., LII, 11. — [2] Apoc., XVIII, 4. — [3] Matth., X, 13.

Aussi notre sage législateur, à qui l'avenir tout entier était si bien connu, disait-il : *Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez et le donnez aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel. Venez donc et suivez-moi* [1]. Si les riches agissaient de la sorte, ils ne feraient pas de leurs richesses l'instrument de leur ruine, ils auraient des trésors déposés dans le ciel, ils ne se verraient pas aujourd'hui exposés à des attaques qui les poursuivent jusqu'au sein de leurs foyers domestiques. Leur trésor étant placé dans le ciel, c'est là qu'ils porteraient et toutes leurs affections et toutes leurs démarches. Le siècle n'a plus de prise sur celui qui n'a rien qui puisse tenter le siècle. Plus d'obstacles, plus d'entraves qui empêchent de suivre le Seigneur, comme faisaient les apôtres et les chrétiens de leur temps, souvent imités depuis, lesquels, abandonnant biens et famille, quittaient tout pour s'attacher plus étroitement à Jésus-Christ. Mais comment suivre Jésus-Christ, quand on est retenu par le lien d'un patrimoine à conserver? Comment prendre son essor vers le ciel, comment y monter, quand on traîne après soi la lourde chaîne des affections terrestres ? On se croit maître de son argent, quand on en est l'esclave. Vous dites que vous possédez de l'or; non, c'est cet or qui vous possède. Saint Paul l'a dit : *Ceux qui veulent devenir riches tombent dans la tentation et dans le piége du démon, et en divers désirs inutiles et pernicieux qui précipitent les âmes dans l'abîme de la perdition et de la damnation; car le désir des richesses est la racine de toutes sortes de maux; et quelques-uns en étant possédés se sont égarés de la*

[1] Matth., XIX, 21.

foi et se sont jetés dans une infinité d'embarras et de chagrins [1]. Par quelles récompenses Notre-Seigneur ne nous excite-t-il pas au mépris des richesses! quels dédommagements ne nous offre-t-il pas à la place de ces misérables biens de la terre quand ils viennent à nous échapper! *Personne*, dit-il, *ne quittera sa maison, ou sa terre, ou son père, ou sa mère, ou sa femme, ou ses enfants, pour le royaume de Dieu, qu'il n'en reçoive sept fois autant en ce monde, et la vie éternelle en l'autre* [2]. Puis donc que nous avons pour garantie de ces promesses la vérité de ces paroles, loin d'appréhender ces sortes de pertes, nous devrions bien plutôt les désirer, puisque notre divin Sauveur nous dit encore : *Vous serez bienheureux, lorsque les hommes vous haïront et vous chasseront, qu'ils vous maudiront comme des méchants à cause du Fils de l'homme. Réjouissez-vous en ce temps-là, et tressaillez d'allégresse; car une grande récompense vous attend dans le ciel* [3].

« Mais, dit-on, les tortures étaient prêtes, et le refus de sacrifier allait être puni par les plus affreux supplices. » Que celui-là accuse les tortures, qui n'a été vaincu que par leur rigueur, à la bonne heure; on peut s'en prendre à l'excès de la souffrance, quand on ne l'a pas surmontée. On peut alors demander grâce, et répondre : « J'étais bien dans la résolution de combattre jusqu'à la fin et d'être fidèle à mes serments; mais la diversité des supplices et la longueur du martyre ont lassé ma constance. Je me promettais un courage égal à ma foi : longtemps mon âme a lutté immobile contre les pointes déchirantes de la souffrance; mais, hélas! un juge sans pitié, re-

[1] I Tim., VI, 9. — [2] Marc., X, 29. — [3] Luc., VI, 22.

doublant ses fureurs contre un corps déjà affaibli, exténué par ses premières tortures, en proie aux fouets dont j'étais déchiré; meurtrie de coups, étendue sur le chevalet, entamée par les ongles de fer, lentement dévorée par le feu, ma chair m'a manqué dans une aussi vive attaque; la nature a fléchi; ce n'est point l'âme, c'est le corps tout seul qui a succombé. » Voilà la faute qui peut aisément obtenir qu'on lui pardonne; voilà un malheur qui appelle la compassion. Ainsi avons-nous vu quelques-uns de nos frères (je citerai Castus et Æmilien), qui avaient eu le malheur de fléchir dans un premier combat, réservés à des épreuves nouvelles, racheter leur défaite par un glorieux triomphe[a]. Ils demandaient grâce, non par des larmes, mais par leurs blessures. Ce n'était point par des gémissements, mais par leurs cicatrices sanglantes, mais en exposant à nos regards les lambeaux d'une chair que le fer ou la flamme avait mutilée, qu'ils désarmaient notre sévérité. Mais vous, quelles blessures attestent votre résistance? Vous, du moins, pour pallier votre défaite, parlez-nous d'entrailles palpitantes; montrez-nous vos membres déchirés, vous qui, loin d'attendre le combat, êtes allés au-devant de l'ennemi. Venez après cela vous plaindre de violence, là où il ne faut accuser que votre lâcheté.

[a] Le texte ajoute : D'abord ils avaient cédé aux flammes, bientôt ils les ont obligées à leur céder, et ce qui avait été la matière de leur défaite est devenu l'instrument de leur triomphe. Ce n'étaient pas leurs larmes, mais leurs plaies qui priaient pour eux, et leur chair déchirée, tombant en lambeaux, était une voix éloquente qui demandait leur grâce. Le sang coulant à grands flots de leurs membres à demi consumés par le feu intercédait pour eux bien plus fortement que des ruisseaux de larmes.

Toutefois, à Dieu ne plaise que je cherche à charger les coupables! Non, je ne veux qu'exciter nos frères à la prière et à la satisfaction. J'ai sous les yeux la parole du prophète qui dit : *Ceux qui vous disent heureux vous trompent et vous égarent*[1]. Flatter le pécheur par une indulgence à contre-temps, c'est lui ménager de nouvelles occasions de pécher; c'est entretenir sa faute, et non la réprimer. Mais celui qui reprend son frère et lui donne des conseils généreux, lui ouvre la porte du salut. *Ceux que j'aime,* nous dit le Seigneur, *je les reprends et les corrige*[2]. Ainsi le prêtre du Seigneur ne doit point tromper le coupable par une complaisance pernicieuse, mais le guérir par de salutaires remèdes. Médecin ignorant! votre main timide craint de sonder cette plaie dont elle ose à peine toucher la superficie : vous laissez le venin au fond de la blessure; il y fermente, il l'aigrit. Plongez, enfoncez le fer, coupez les chairs, employez de plus vigoureux moyens. Que le malade crie et se plaigne; que sa douleur s'exhale en reproches : il changera de langage, quand vous l'aurez guéri.

Car voilà, mes frères, un nouveau genre de calamités qui désole l'Eglise de Jésus-Christ. Comme si ce n'était pas assez de tous les maux de la persécution, pour comble d'infortune, un poison séducteur, une source de mort, dont on ne se défie pas, s'est glissé parmi nous sous le nom spécieux de miséricorde. Contre la vigueur de l'Evangile, et au mépris de la loi de Dieu, l'on donne et l'on reçoit indiscrètement la paix et la communion[a]; inutile

[1] Isaï., III, 12. — [2] Apoc., III, 19.

[a] Parmi ceux qui avaient succombé, un très-grand nombre, honteux de leur faiblesse, demandaient à être réintégrés dans la communion des sacrements de l'Eglise. Mais n'ayant pas

et fausse paix, pernicieuse à ceux qui la donnent, infructueuse à ceux qui la reçoivent. On ne laisse pas aux malades le temps de guérir, au pécheur le moyen de satisfaire. La pénitence est bannie des cœurs. Les plus coupables désordres sont bientôt oubliés. On se borne au plus léger appareil; tandis que la plaie creuse et couve profondément, endormie par le vain palliatif qui la dissimule. A peine ils ont quitté l'autel du démon; les voilà dans le sanctuaire du Dieu vivant, les mains encore infectes de l'odeur de leurs offrandes abominables. Ils se sont précipités vers l'autel où s'immole la victime sainte, s'emparant de vive force du corps du Seigneur. Arrêtez, leur crient nos divins oracles : *L'homme qui, étant chargé de quelque impureté, mangera de la chair d'une victime pacifique, laquelle a été offerte au Seigneur, sera exterminé du milieu de son peuple*[1]. Téméraires! quoi! elle n'avait pas retenti jusqu'à vos oreilles, cette voix formidable de l'Apôtre, qui vous

plus le courage de supporter les rigueurs de la pénitence qu'ils n'en avaient eu à soutenir l'épreuve de la persécution, ils employaient tous les moyens pour obtenir leur rentrée. Sachant quelle vénération on portait aux confesseurs, ils les pressaient de demander grâce pour eux; ils les attendaient au passage, quand on les conduisait à la mort, ou les allaient trouver dans leurs prisons, et les engageaient par des sollicitations importunes, et par des larmes souvent affectées, à leur accorder ce qu'on appelait une cédule de paix, et dont voici la teneur : *Qu'un tel communique avec les siens*. Cette indulgence ne pouvait avoir lieu sans porter atteinte à la discipline. Le zèle de saint Cyprien eut plus d'une fois occasion de s'élever contre cet abus. « Le saint évêque se plaignait de la lâcheté des chrétiens de son temps, qui allaient, dit-il, mendier, de prison en prison, auprès des saints martyrs, des indulgences, pour se soustraire aux pénitences que prescrivaient les saints canons. Nouvelle méthode d'anéantir l'Evangile, s'écriait-il. » L'abbé Clément, *Avent*, pag. 176.

[1] Lévit., VII, 20.

disait : *Vous ne pouvez boire le calice du Seigneur et le calice des démons ; vous ne pouvez participer à la fois à la table du Seigneur et à la table des démons*[1]. Quel terrible arrêt contre ceux qui bravent insolemment cet oracle : *Quiconque*, poursuit-il, *mange ce pain, et boit le calice du Seigneur indignement, se rend coupable du corps et du sang du Seigneur*[2] ! Vous êtes restés sourds à ces terribles menaces. Au mépris de tant de salutaires avertissements, ils ont consommé l'attentat, ils ont fait violence à ce corps, à ce sang ; plus criminels encore dans leur invasion sacrilége, qu'au moment même où ils avaient lâchement renié. Sans avoir satisfait par les rigoureux exercices de la pénitence ; sans attendre que leur faute eût été expiée, que leur conscience eût été lavée par le sacrifice et par l'imposition des mains de l'évêque, que la sentence de réconciliation ait apaisé la colère du Seigneur irrité : ils osent parler de paix, parce qu'il s'est rencontré des hommes qui leur en font payer la promesse mensongère. Non, ce n'est point là une paix, mais une guerre. On n'est pas uni à l'Eglise, quand on fait divorce avec l'Evangile.

Ces pécheurs, qu'il eût fallu si longtemps éprouver, on les affranchit de la dure loi de la pénitence ; et l'on se prétend en communion avec eux. On dit qu'on leur fait grâce, quand on leur porte un coup mortel. Indulgence perfide, ou plutôt cruauté réelle ! Grêle tombée sur un fruit pas encore mûr, et qui, loin d'avancer sa maturité, la recule, ou l'en rend à jamais incapable. Comme si la brûlante haleine du vent était un bienfait pour l'arbre qu'elle dessèche, les ravages d'une meurtrière épidémie pour le troupeau qu'elle dévore, l'impétueux ouragan pour le na-

[1] I Cor., x, 21. — [2] *Ibid.*, xi, 27.

vire qu'il met en pièces! Vous enlevez à ces pécheurs la ressource des célestes espérances, qui compensaient leurs épreuves; vous éloignez du port ce navire, qui va se briser contre les écueils. Ce n'est là qu'une persécution nouvelle, et bien plus raffinée, qu'essaie l'ennemi du salut pour faire taire les remords, étouffer les gémissements d'une conscience coupable, l'empêcher de rentrer en grâce avec le Seigneur qu'elle a outragé, et qui ne demandait pour être fléchi que les pleurs de la pénitence, selon qu'il est écrit : *Souvenez-vous bien d'où vous êtes tombés et faites pénitence*[1].

Que l'on ne s'abuse point : à Dieu seul appartient la miséricorde. Celui-là seul a le droit de pardonner les péchés, qui a porté nos péchés, qui a souffert pour nous, que Dieu a livré à la mort pour nos iniquités. L'homme n'est pas au-dessus de Dieu. Le serviteur n'a pas la puissance de remettre, par un sentiment de pure commisération, les délits qui se sont attaqués à la majesté du maître, à moins d'ajouter à son crime un nouvel attentat, oubliant le formidable oracle : *Maudit est celui qui fonde son espérance sur un homme*[2]. Celui à qui les prières doivent s'adresser, celui dont il faut conjurer la justice, c'est le Dieu qui a dit qu'il renoncerait celui qui l'aura renoncé, et qui seul a reçu de son Père céleste le pouvoir de juger[3].

Nous croyons assurément que les mérites des saints confesseurs et les œuvres des justes peuvent beaucoup auprès du souverain juge[a] : toutefois, seule-

[1] Apoc., II, 5.—[2] Jérém., XVII, 5.—[3] Matth., X, 33.—[4] Joan., VI, 12.

[a] Témoignage décisif en faveur des indulgences. La seule restriction qu'y apporte le saint évêque, c'est qu'il faut de plus concourir avec leur intercession par tous les actes d'une pénitence personnelle. « Tout ce que prétend saint Cyprien,

ment pour le jour où il viendra à la fin des siècles prononcer l'arrêt de son peuple assemblé au pied de son tribunal. Jusque-là, quiconque voudrait, par une téméraire anticipation, préjuger la sentence qu'il s'est réservée, et se prétendrait le pouvoir de remettre les péchés, infidèle à la parole du Seigneur, bien loin de servir les intérêts des pénitents, ne ferait que leur porter un notable préjudice. C'est irriter le Seigneur, en n'obéissant pas à ses décrets, et laisser croire que l'on n'a pas besoin de recourir à sa justice, en s'arrogeant le pouvoir d'exercer la miséricorde au mépris du droit qui en appartient à Dieu seul.

Les âmes des martyrs déposées sous l'autel du Seigneur crient : *Jusqu'à quand, Seigneur, qui êtes saint et véritable, différerez-vous à nous rendre justice et à venger notre sang sur les habitants de la terre*[1] ? Et il leur est ordonné d'attendre quelque temps encore avec patience. Et l'on viendra nous dire que quelqu'un ait assez de mérite pour remettre indifféremment les péchés contre l'autorité du souverain juge, ou qu'il puisse défendre les autres avant que d'avoir été vengé lui-même !

Les martyrs demandent que l'on fasse quelque chose pour les prévaricateurs : oui, quelque chose de juste, de légitime, que le prêtre puisse faire sans contrevenir aux ordonnances portées par le Seigneur; quelque chose à quoi d'un côté l'on puisse consentir sans blesser la délicatesse de celui qui l'accorde, et que de l'autre on puisse obtenir sans compromettre la conscience de celui qui le demande. Les martyrs

dit D. Ceillier, c'est qu'on ne peut, en vertu des mérites des martyrs, absoudre personne en cette vie qu'on n'ait fait pénitence. » *Hist. des écriv.*, tom. 3, p. 39.

[1] Apoc., VI, 10.

demandent que l'on fasse quelque chose pour eux. Mais si l'Ecriture n'autorise point ce qu'ils demandent! Il faut donc auparavant s'assurer qu'ils ont obtenu de Dieu ce qu'ils demandent, et permis alors d'acquiescer à leur vœu. Car enfin il est difficile de constater en un moment si les droits de la majesté divine s'accordent avec l'objet des promesses que les hommes ont pu faire. Moïse avait prié pour les péchés du peuple, et ne fut point exaucé. *Seigneur,* disait-il, *je vous en conjure; ce peuple a commis un très-grand péché, et ils se sont fait des dieux d'or, mais je vous conjure de leur pardonner; sinon, effacez-moi de votre livre.* Le Seigneur lui répondit : *J'effacerai de mon livre celui qui aura péché contre moi*[1]. Cependant Moïse était l'ami de Dieu, qui lui permettait de converser avec lui face à face; malgré cela, il ne put obtenir ce qu'il demandait, et ne réussit point par sa prière à fléchir la colère du Seigneur. Dieu accorde à Jérémie de magnifiques louanges. *Avant que tu fusses conçu dans le sein de ta mère, je te connaissais,* lui dit-il, *et je t'ai établi prophète au milieu des nations*[2]. Néanmoins il lui répète souvent: *Ne me prie point en faveur de ce peuple et n'intercède plus pour eux; car j'ai résolu de ne point les exaucer, lorsqu'ils m'invoqueront dans le temps de leur affliction*[3]. Quel homme était plus juste que Noé qui, dans le déluge de crimes dont la terre était inondée, fut seul trouvé juste sur la terre? Qui fut comblé de plus de gloire que Daniel, plus ferme dans la foi qui fait les martyrs, plus avant dans la faveur de Dieu que ce prophète qui remporta tant de victoires et qui, toujours vainqueur, fut toujours épargné par la mort?

[1] Exod., xxx, 31. — [2] Joan., i, 5. — [3] *Id.*, vii, 16.

Connaissez-vous un patriarche plus zélé pour le bien que Job, plus fort dans les tentations, plus patient dans la souffrance, plus soumis et plus résigné, plus vrai dans sa foi ? Et pourtant Dieu déclare à tous ces saints patriarches qu'ils ne seront pas exaucés dans toutes leurs demandes. Le prophète Ezéchiel priait le Seigneur pour les péchés de son peuple. Dieu lui répond : *Fils de l'homme, lorsqu'un pays aura péché contre moi, et qu'il se sera endurci dans le violement de mes préceptes, j'étendrai ma main sur ce pays-là, j'y briserai la force du pain, j'y enverrai la famine, et j'y ferai mourir les hommes avec les bêtes. Et quand il s'y trouverait trois hommes tels que Noé, Daniel et Job, eux seuls seront sauvés, mais ne sauveront pas les autres*[1].

Tant il est vrai que tout ce que l'on demande ne dépend point des préventions de celui qui désire, mais de la volonté de celui qui donne, et que tout ce qui est sollicité par les hommes reste subordonné à la sanction divine. Jésus-Christ dit dans l'Evangile : *Quiconque m'aura confessé devant les hommes, je le confesserai devant mon Père ; et qui m'aura renoncé, je le renoncerai à mon tour*[2]. S'il n'est pas vrai qu'il renoncera celui qui l'aura renoncé, il ne l'est pas davantage qu'il confessera celui qui l'aura confessé. L'Evangile ne peut pas être en partie vrai, en partie faux. De ces deux propositions l'une et l'autre est nécessairement vraie, ou bien toutes deux sont fausses. S'il n'y a point de châtiment pour ceux qui auront renoncé, il n'y a point non plus de récompense pour ceux qui auront confessé. Si la foi qui a vaincu est couronnée, il s'ensuit que l'infidélité qui a succombé doit être

[1] Ezéch., XIV, 13. — [2] Luc., XII, 8.

punie. De deux choses l'une : ou l'Evangile est sans autorité, et les martyrs sont sans puissance; ou l'Evangile ne saurait cesser d'être notre loi, et les martyrs ne peuvent rien faire contre l'Evangile, puisque c'est l'Evangile qui les a faits ce qu'ils sont.

Gardons-nous bien, mes très-chers frères, de porter atteinte à la dignité des confesseurs, de dégrader leur gloire et leur triomphe. L'honneur de leur confession n'a rien à perdre. Quiconque a établi sur Jésus-Christ son espérance, sa foi, sa force et sa gloire, ne saurait rien dire ni rien faire contre Jésus-Christ. Non. Ceux qui ont accompli les commandements du Seigneur ne sauraient porter les évêques à les violer. Se prétendrait-on valoir mieux que lui, soit en bonté pour pardonner, soit en puissance, pour croire qu'il lui faille un secours étranger, et que seul il ne suffise pas à protéger son Eglise? A moins que peut-être on ne s'imagine que Dieu ignore les événements d'ici-bas, ou que sa providence soit restée spectatrice indifférente de tout ce que nous avons vu après tant d'oracles de son Ecriture faits pour éclairer les plus aveugles : *Qui a livré Jacob en proie à ses ennemis et Israël entre les mains de ceux qui le pillaient? N'est-ce pas le Seigneur lui-même qu'ils ont offensé? car ils ne voulaient pas marcher dans ses voies ni observer sa loi. C'est pourquoi il a déchargé sur eux sa colère*[1]. Et dans un autre endroit : *La main du Seigneur n'est point raccourcie pour ne pouvoir plus sauver, et son oreille n'est point devenue plus dure pour ne pouvoir plus écouter. Mais ce sont vos iniquités qui ont mis une séparation entre vous et votre Dieu; et ce sont vos péchés qui lui ont fait cacher son visage pour ne plus vous écouter*[2].

[1] Isaï., XLII, 24. — [2] *Id.*, LIX, 1-2.

Songeons donc enfin à nos iniquités, rappelons-nous comment nous vivions en public dans notre intérieur, pesons les mérites de notre conscience. Avons-nous marché dans la voie des commandements? non; au contraire, nous les avons repoussés loin de nous, toujours rebelles à la loi, aux avertissements du ciel. Quel bien pouvait-on attendre, quelle crainte du Seigneur, quelle foi pouvait-il exister dans des cœurs que les menaces et les coups même de la persécution n'arrachaient point au déréglement de leurs mœurs? Ces têtes altières ont été frappées sans pouvoir être abattues. Ces cœurs gonflés d'orgueil ont été humiliés, mais sans que rien les ait pu dompter. On est à terre, et, tout meurtri qu'on est par ses blessures, on s'emporte en menaces contre ceux qui sont debout. Et parce qu'on n'obtient pas à l'instant même la permission de recevoir le divin corps dans des mains profanes, et le sang du Seigneur dans une bouche impure, des langues sacriléges se déchaînent contre le prêtre de Jésus-Christ! Mais, ô homme égaré par la passion qui vous aveugle, vous méconnaissez la main secourable qui travaille à vous sauver; vous repoussez avec fureur l'ami qui implore pour vous la miséricorde divine, qui souffre plus que vous de votre blessure, qui pleure pour vous quand peut-être vous ne pleurez pas. Eh! n'est-ce pas là accroître votre crime, y mettre le comble? Pensez-vous que le Seigneur consente à se laisser fléchir à votre égard, quand vous-même vous vous montrez inflexible dans vos emportements à l'égard des ministres du Seigneur? Ecoutez plutôt, et retenez bien ce que nous vous disons.

Quel funeste égarement de repousser les salutaires remèdes que nous fournissent aux uns et aux autres, maîtres et disciples, les saints oracles de l'Ecriture!

Que si la menace du jugement réservé aux temps à venir vous trouve insensibles, du moins laissez-vous toucher par la crainte des châtiments dont Dieu se plaît quelquefois à punir les coupables dès la vie présente. Nous avons sous les yeux plus d'un témoignage de la justice sévère exercée contre ces malheureux apostats. Jamais ils ne restent impunis, quoique le châtiment se fasse attendre. Vous en voyez punir de temps en temps, afin de corriger les autres. Quelques-uns sont frappés pour servir d'exemple à tous. Un de ceux qui de leur propre mouvement étaient montés au Capitole pour sacrifier aux idoles, n'eut pas plutôt prononcé l'acte de son apostasie, qu'il demeura muet. Son châtiment commença par où son crime avait commencé, sa langue se trouvant réduite à l'impuissance de demander grâce et d'implorer miséricorde. Une femme s'était rendue au bain au sortir du temple où elle venait d'abjurer son baptême [a]; le démon s'étant emparé d'elle, elle se coupa la langue avec ses dents. Ainsi dans l'accès d'une rage forcenée punissait-elle et la langue qui avait été l'instrument de son crime, et la bouche impie qui s'était souillée par des viandes ou par des paroles sacriléges; il ne lui avait pas fallu d'autre bourreau qu'elle-même. Cette malheureuse ne survécut pas longtemps, et mourut dans des tourments horribles. Voici un autre fait dont j'ai été témoin.

Un père et une mère, voulant se soustraire à la persécution, avaient quitté leur maison. Dans le désordre de leur fuite, ils y laissèrent une jeune fille

[a] Il ne manquait plus à son crime que d'aller au bain après avoir commis ce qui lui avait fait perdre la grâce du bain sacré du baptême.

ST. ALBERT'S COLLEGE

encore à la mamelle, sous la garde de sa nourrice. Celle-ci la porta aux magistrats, qui lui donnèrent du pain trempé dans du vin, restés du sacrifice des apostats. Quelques jours après, l'enfant, ayant été rendue à sa mère, fut amenée par elle au lieu où les fidèles se trouvaient réunis pour la participation aux saints mystères. Elle n'y fut pas plutôt, que ne pouvant supporter nos prières, éclatant en sanglots, agitée par des mouvements convulsifs, comme si elle eût été mise à la torture, nous la vîmes manifester ce qui lui était arrivé, par tous les signes que pouvait donner un âge aussi tendre. Le sacrifice achevé, le diacre ayant commencé à distribuer le calice à ceux qui étaient présents, et le tour de l'enfant étant venu, émue par un sentiment secret que la majesté divine lui inspirait, elle détourna la tête, serrant les lèvres et repoussant le calice. Le diacre insistait ; et, malgré ses résistances, parvint à lui en faire boire quelques gouttes, qu'elle rejeta avec de nouveaux sanglots et des vomissements. La sainte Eucharistie ne put demeurer dans un corps et dans une bouche corrompus. Le sang de Jésus-Christ échappait à l'alliage impur d'un sacrilége breuvage. Par cet éclatant témoignage de sa puissance et de sa majesté, le Seigneur nous fit découvrir ce qui avait eu lieu en secret, et le crime qui était resté caché ne put échapper à la connaissance des ministres du Seigneur. Nous faisons cette remarque par rapport à l'enfant dont nous avons parlé, trop jeune pour pouvoir accuser un crime auquel elle n'avait eu qu'une participation indirecte. Mais une autre, qui, dans un âge plus avancé, maîtresse de ses actions, s'était mêlée furtivement à nos saints mystères, trouva dans l'Eucharistie non un aliment, mais un glaive, et un poison mortel dont ses entrailles furent dévorées ; elle expira

dans les convulsions les plus violentes[a]. Celle-là ce n'est point la persécution qui la punit, c'est son crime seul. Celle-là son horrible sacrilége, trahi par ses propres remords, ne resta point longtemps ni impuni ni caché. Elle avait pu tromper les hommes, Dieu se fit reconnaître à l'éclat de sa vengeance. Une autre ayant essayé d'ouvrir, sans s'être purifié les mains, le coffre[b] qui contenait l'Eucharistie, la vit entourée de flammes qui l'empêchèrent d'y porter les mains. Un homme dont la conscience était souillée osa se présenter en secret parmi les autres fidèles pour recevoir sa part de l'Eucharistie; comme il allait la manger, il ne trouva dans sa main que de la cendre. Ce seul exemple suffirait pour démontrer que Dieu se retire de celui qui le nie, que vainement l'on reçoit le gage du salut quand on le reçoit indignement, et que la sainteté étant bannie du cœur, la grâce ne laisse à sa place que de la cendre. Combien ne voyons-nous pas tous les jours de pécheurs impénitents en proie au démon qui les pousse jusqu'à la fureur et les jette dans les plus violentes agitations! Il n'est pas nécessaire de descendre dans le détail, quand les ruines en foule éparses dans l'univers attestent par leur diversité celle des châtiments autant que le nombre des coupables.

[a] Le sang du Seigneur demeura entre son gosier et son estomac, si bien qu'il l'étouffait. (Traduct. de Lombert.)

[b] *Arcam*, armoire. Au temps des persécutions, l'on permettait aux fidèles d'emporter dans leurs maisons la sainte Eucharistie pour se communier eux-mêmes, afin de se fortifier par la participation du pain sacré. Chacun avait grand soin de la déposer dans un endroit particulier, armoire ou vase, entretenu avec une extrême précaution. Nous apprenons cette coutume de saint Clément d'Alexandrie au premier livre de ses *Stomates*, de saint Cyprien, de Tertullien et de saint Ambroise. *Voy.* le saint Cyprien de Pamélius, pag. 250.

Que chacun considère moins ce qui est arrivé à d'autres que ce qu'il avait mérité qui lui arrivât à lui-même, et ne s'imagine pas avoir échappé au châtiment, parce qu'il est différé, quand c'est une raison de plus de craindre une vengeance d'autant plus formidable qu'elle aura été plus lente.

Et qu'ils ne se croient pas dispensés de faire pénitence ceux-là qui, pour n'avoir pas souillé leurs mains par d'abominables sacrifices, n'ont pas moins engagé criminellement leur conscience en recevant du magistrat des billets (à la faveur desquels ils n'étaient point recherchés comme chrétiens). La protestation déposée dans ces billets n'est-elle pas toujours un acte de renoncement à Jésus-Christ, la déclaration d'un chrétien qui se désavoue pour ce qu'il est? Ce qu'un autre a fait à sa place, c'est reconnaître qu'on l'a fait soi-même. Il est écrit : *Vous ne pouvez servir deux maîtres* [1]. On a servi le maître du siècle, en obéissant à son édit.

On a mieux aimé suivre l'ordonnance d'un homme que celle du Seigneur. Qu'importe qu'aux yeux des hommes il y ait plus ou moins de honte ou de scandale? On peut surprendre les hommes; mais que l'on n'espère pas échapper au jugement de Dieu. *Tout ce qu'il y a d'imperfection en moi, vos yeux l'ont vu,* dit le Psalmiste, *et tous les hommes sont inscrits dans votre livre* [2]. Ailleurs : *L'homme voit le visage; mais Dieu voit le cœur*[3]. Notre-Seigneur, dans le livre de l'Apocalypse : *Toutes les Églises sauront que je pénètre le fond des cœurs* [4].

Il découvre tout ce qu'il y a de plus caché, et

[1] Matth., VI, 24. — [2] Ps. CXXXVIII, 15. — [3] I Reg., XVI, 7. — [4] Apoc., II, 23.

plonge au fond des abîmes, et personne ne peut se dérober à ses yeux : *Ne suis-je Dieu que de près*, dit le Seigneur, *ne le suis-je pas aussi de loin? Celui qui se cache se dérobe-t-il à moi? et ne le vois-je point? N'est-ce pas moi qui remplis le ciel et la terre*[1]?

Il lit dans tous les cœurs, et prononcera un souverain jugement, non-seulement sur les actions de chacun de nous, mais sur nos paroles, mais sur nos pensées; il les voit à leur origine, alors qu'elles sont encore enfermées dans le plus secret de nos cœurs. Il est encore des âmes ferventes, timorées, lesquelles, n'ayant à se reprocher ni sacrifices ni billets, avaient eu seulement la pensée de se racheter par ce moyen. C'en est assez pour qu'elles s'en accusent près de nous amèrement, avec ingénuité. Portant dans leur conscience le plus rigoureux examen, elles s'en inquiètent comme d'un lourd fardeau qui pèse sur leur âme, et viennent chercher dans la pénitence la guérison de ces légères blessures. Elles savent qu'il est écrit : *On ne se moque pas de Dieu*[2]. Il n'y a ni artifice, ni dissimulation qui puisse en imposer aux regards du Seigneur. Peut-on faire à Dieu un plus sensible outrage, que de le confondre avec les hommes, et de croire que, parce que l'on échappe à la rigueur des lois humaines, on n'a plus rien à craindre de la justice divine? *Celui qui aura rougi de moi devant les hommes, je rougirai de lui devant mon Père*[3], nous dit Jésus-Christ; et l'on se donne pour chrétien après que l'on a rougi ou tremblé de le paraître! Mais le moyen d'être avec Jésus-Christ quand on n'ose pas paraître son disciple? Pourtant que l'on soit moins criminel parce que l'on ne se sera

[1] Jérém., XXIII, 23. — [2] Gal., VI, 7. — [3] Marc., VIII, 38.

point présenté en face de l'idole, parce qu'on n'aura point profané la sainteté de la foi sous les yeux d'un peuple qui s'en moque, ni souillé ses mains et sa bouche par des libations abominables : quand cela serait, pour être moins criminel, et par là pouvant plus aisément obtenir le pardon de son crime, en est-on plus irréprochable et moins soumis à la pénitence, moins tenu à l'obligation d'implorer la divine miséricorde, ne serait-ce que pour éviter d'aggraver son délit en négligeant de le réparer ?

Que chacun donc de vous confesse son péché, je vous en conjure, mes bien-aimés frères ; qu'il le confesse tant qu'il est dans le siècle, tant que sa confession est encore recevable, que la satisfaction et la rémission des péchés accordée par les prêtres du Seigneur peuvent obtenir grâce auprès de lui. Convertissons-nous dans la sincérité de notre âme ; que notre pénitence se manifeste par une douleur véritable. Implorons la miséricorde divine ; anéantissons-nous à ses pieds ; satisfaisons à sa justice par un profond repentir ; mettons en lui toutes nos espérances. Dieu lui-même nous a marqué les caractères de la vraie pénitence : *Revenez à moi*, dit-il, *de tout votre cœur dans les jeûnes, dans les larmes et les gémissements. Déchirez vos cœurs et non vos habits* [1]. Ainsi nous parle-t-il par la bouche de son prophète Joël. Revenons donc au Seigneur ; apaisons sa colère ; satisfaisons à sa justice de la manière qu'il le veut, par nos jeûnes, par nos larmes, par nos gémissements. Est-ce, dites-moi, à pareille pénitence que se fait reconnaître cet homme qui, dès le premier jour où son crime fut commis, est allé au bain se

[1] Joël., II, 12,

confondre avec les femmes pour n'en plus sortir; qui, l'estomac encore chargé de viandes et de boissons les plus recherchées, le lendemain encore a peine à digérer le dîner qu'il a fait la veille, et ne s'embarrasse pas s'il y a au monde des pauvres manquant du nécessaire? On songe bien à déplorer la mort que l'on a encourue, quand on s'abandonne à tous les emportements de la joie! l'étrange pénitent que cet homme occupé tout entier de son extérieur [a]! A qui doit-on chercher à plaire quand on a eu le malheur de déplaire à son Dieu? Quel temps donne-t-elle aux larmes et aux gémissements, cette femme qui n'en a jamais assez pour les recherches de la parure, et ne s'occupe de rien moins que de pleurer la perte des ornements spirituels dont le péché l'a dépouillée? Sous ces vêtements étrangers, sous cette robe de soie où brillent l'or et les pierreries, vous n'en êtes pas moins nue; qui n'est pas revêtu de Jésus-Christ ne porte qu'un masque hideux. Remplacez désormais par les signes de la pénitence ces ornements, ces parures artificielles dont vous chargez votre tête. Si la mort vous avait enlevé une personne chérie, vous éclateriez en gémissements, votre tristesse se produirait au dehors par vos larmes, par la négligence dans vos habits, le désordre de votre chevelure, par l'abattement de votre visage. Vous avez perdu votre âme, malheureuse! Morte spirituellement, vous vous survivez à vous-même, vous n'êtes qu'un cadavre vivant qui attend ses funérailles; et vous ne pleurez pas, vous ne versez pas des larmes amères et continuelles! Vous n'allez

[a] Littéralement : il est écrit : *Vous ne corromprez point votre barbe* (Lévit., XIX); et lui pince la sienne et se farde. (Traduct. de Lombert.)

pas ensevelir dans la retraite et cacher à tous les yeux votre honte ou votre repentir. Voilà pour vous une nouvelle chaîne d'iniquités bien plus déplorable encore, d'avoir péché et de ne pas songer à se relever de ses chutes, d'avoir commis tant de fautes et de n'avoir pas eu de larmes pour les pleurer. Ananias, Azarias, Misahel, dans la fournaise de Babylone, ne cessent pas de confesser leurs péchés; les flammes qui les environnent, le témoignage qu'ils peuvent se rendre à eux-mêmes, les faveurs signalées que leur foi et leur piété leur avaient méritées, ni le martyre qu'ils subissent, rien ne les empêche de manifester leur humilité et de satisfaire à la justice du Seigneur. Nous lisons dans l'écrivain sacré : *Azarias, se tenant debout, fit cette prière, et ouvrant la bouche au milieu du feu, il confessait ses fautes à Dieu avec ses compagnons* [1]. Daniel de même, après tant de marques éclatantes de sa foi et de son innocence; Daniel, comblé de mérites et de grâces, honoré plus d'une fois des louanges que le Seigneur daigne accorder à sa vertu, redouble de jeûnes et de mortifications; il confesse ses péchés et témoigne sa contrition par ces paroles : *Seigneur Dieu, grand et terrible, qui gardez votre alliance et votre miséricorde envers ceux qui vous aiment et qui observent vos commandements! nous avons péché, nous avons commis l'iniquité, nous avons fait des actions impies, et nous nous sommes détournés de la voie de vos préceptes et de vos ordonnances; nous n'avons point obéi à la voix de vos serviteurs les prophètes, qui ont parlé en votre nom à nos rois, à toutes les nations et à toute la terre. A vous, Seigneur, la gloire et la justice, et à nous la confusion* [2].

[1] Dan., III, 25. — [2] *Id.*, IX, 4-7.

Voilà comme agissaient ces cœurs pacifiques, simples, innocents, jaloux de plaire au Seigneur; et des personnes qui ont renié Dieu, hésitent sous nos yeux à fléchir sa justice, à implorer sa miséricorde! O nos frères, nous vous en supplions, ne rejetez pas les salutaires remèdes que nous vous présentons; obéissez à de meilleurs conseils; joignez vos larmes aux nôtres; gémissez avec nous. Nous vous supplions afin que nous puissions supplier pour vous le Seigneur. Les mêmes prières que nous faisons à Dieu pour qu'il ait pitié de vous, nous commençons par vous les adresser à vous-mêmes. Faites pénitence; faites-la pleine, entière, marquée par les démonstrations de la douleur. Gardez-vous de partager la funeste imprévoyance de quelques hommes assez aveugles pour ne pas même sentir leurs iniquités, bien loin de les pleurer; c'est là la plus terrible marque de l'indignation du Seigneur. Il est écrit : *Dieu leur a donné un esprit d'assoupissement* [1], comme parle Isaïe. Et l'apôtre saint Paul : *Ils n'ont pas aimé la vérité qui les eût sauvés; c'est pourquoi Dieu leur enverra un esprit d'erreur, afin qu'ils croient au mensonge, et que tous ceux qui n'ont point cru à la vérité et qui ont consenti à l'iniquité soient condamnés* [2]. Misérables esclaves de leurs affections charnelles, ils se rient des préceptes divins; et, par le refus de la pénitence, ils se dérobent le remède seul capable de guérir leur blessure. Avant de commettre le crime, sans prévoyance sur ses suites; après qu'ils l'ont commis, opiniâtres jusqu'à l'endurcissement. Ils avaient commencé par chanceler, ils finissent par oublier Dieu; rampants quand il fallait être debout, alors qu'il faudrait s'hu-

[1] Isaï., XXIX, 10. — [2] II Thess., II, 10.

milier et s'abattre dans la poussière, ils marchent tête levée, et se croient être forts. Ils se sont donné la paix sans attendre qu'on vînt la leur offrir. Dupes de mensongères espérances, ils font cause commune avec les apostats et les déserteurs de notre foi, et prennent l'erreur pour la vérité, pour légitime une communion qui les unit à ceux qui n'ont pas la communion; et après qu'ils ont refusé de croire à la parole de Dieu qui les avertissait de se défier des hommes, ils se livrent à des hommes qui les mettent en révolte contre Dieu. Fuyez, mes frères, fuyez autant que possible ces dangereux amis. Gardez-vous de tout contact avec eux; *leurs discours*, dit l'Apôtre, *gagnent comme la gangrène*[1]. C'est un mal contagieux qui circule et se propage, un poison subtil qui répand ses malignes influences et cause plus de morts que la persécution elle-même. Nul autre remède que l'efficacité de la pénitence; point de pénitence à la suite du crime; point de satisfaction. Lors donc qu'il y a des hommes assez téméraires pour promettre ou pour croire que l'on puisse se sauver sans pénitence, ils anéantissent l'espérance du salut.

Pour vous, bien aimés frères, que la crainte du Seigneur retient encore sur les bords du précipice, vous qui, dans votre chute même, n'avez point perdu le souvenir de votre blessure, envisagez vos fautes d'un œil pénétré de repentir et de douleur, écoutez les reproches sévères que vous adresse votre conscience, et ne désespérez pas de la divine miséricorde, toutefois sans présumer trop légèrement votre pardon. Autant le Seigneur est un père clément, autant sa justice en fait un maître redoutable.

[1] II Tim., II, 17.

Faisons de l'énormité de nos offenses la mesure et la règle de notre repentir. Une blessure profonde veut un rigoureux traitement. La pénitence ne doit pas être moindre que le crime. Quoi! il vous suffirait d'un moment pour rentrer en grâce avec le Seigneur, après que vous l'avez renié par une lâche perfidie, que vous lui avez préféré quelque misérable patrimoine, que vous avez profané, par un commerce sacrilége avec les démons, le sanctuaire que lui-même s'était consacré! Quoi! il vous en coûterait si peu pour intéresser en votre faveur le maître à qui vous avez déclaré ne plus appartenir! Ce qu'il faut faire, c'est de redoubler vos prières, de passer les jours dans le deuil, les nuits dans les veilles et dans les larmes, tout le reste de votre vie dans la plus profonde affliction, vous prosterner dans la cendre et dans la poussière ; c'est, après avoir eu le malheur de perdre le vêtement reçu des mains de Jésus-Christ, c'est de rejeter les vains ornements du siècle, de jeûner en punition de ce que vous êtes allé vous asseoir à la table du démon, de pratiquer les œuvres de justice propres à vous purifier de vos péchés, de faire d'abondantes aumônes, parce que l'aumône est un préservatif contre la mort spirituelle. Rendez à Jésus-Christ ce que le démon lui a enlevé. Plus de patrimoine qui mérite qu'on le retienne et qu'on s'y attache : ce fut toujours un écueil pour le salut. Évitons la chose même par crainte de son abus. Fuyons par crainte du voleur. On ne possède pas ces biens sans danger ; ils recèlent un glaive caché et un poison secret. N'en conservons que ce qu'il leur faut pour devenir la matière de la réparation due aux fautes que l'on a besoin d'expier. Ne perdons point de temps ; hâtons-nous d'appliquer le re-

mède à la blessure, de porter nos richesses dans le sein du souverain juge, qui nous les rendra à grand intérêt.

Voilà comme la foi était pratiquée sous les apôtres; voilà comme agissaient les premiers chrétiens, fervents, prodigues de leurs biens, qu'ils abandonnaient aux apôtres pour être distribués aux indigents; et pourtant ils n'avaient pas les mêmes fautes à expier que nous. Que l'on prie le Seigneur avec effusion de cœur, que l'on fasse réellement pénitence de ses péchés, et que l'on en demande pardon au Seigneur par toutes sortes de bonnes œuvres, on l'obtiendra du Dieu des miséricordes, qui a dit par la bouche d'Ezéchiel : *Quand vous convertissant à moi vous gémirez, alors vous serez sauvé, et vous connaîtrez où vous étiez. — Je ne veux point la mort de celui qui meurt, mais qu'il se convertisse et qu'il vive* [1]. Et par la bouche de Joël : *Retournez au Seigneur votre Dieu, car il est doux et clément, et que sa miséricorde est sans bornes, et qu'il révoque quelquefois les arrêts de sa justice* [2]. Sa clémence peut faire fléchir sa justice en faveur du repentir sincère, éprouvé par les œuvres, suppliant. C'est à de pareilles conditions qu'il pardonne, et qu'il peut agréer l'intervention des martyrs et des prêtres en faveur de ceux qui sont tombés durant la persécution. Que l'on répare ses fautes par une satisfaction encore plus abondante, que l'on cherche à apaiser, par de légitimes demandes, la colère du Seigneur irrité, on peut alors attendre de sa bonté des armes nouvelles qui donneront à celui qui s'était laissé vaincre le moyen de réparer sa défaite. Il ne craindra pas d'affronter l'ennemi, et de reparaître sur le

[1] Ezech., xxxiii, 11; xviii, 32. — [2] Joël., ii, 13.

champ de bataille, fortifié par le douloureux exercice de la pénitence. Qui satisfait de la sorte au Seigneur aura tiré de sa chute même, avec l'aide de Dieu, un accroissement de force et de courage; son retour au sein de l'Eglise procurera à cette sainte mère autant de joie que sa chute lui avait causé de douleur, et lui donnera droit non-seulement au pardon, mais à la couronne.

III.

DE L'UNITÉ DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE [a].

Jésus-Christ, parlant à ses apôtres, leur a dit : *Vous êtes le sel de la terre* [1], et à tous il recommande d'unir la prudence à la simplicité, jointe à l'innocence des mœurs. Fondés sur ces oracles, que devons-nous faire de mieux, nos très-chers frères, que d'être sur nos gardes, et de veiller soigneusement sur les piéges qui peuvent nous être tendus par un artificieux ennemi, afin de les connaître et de les éviter ! Revêtus comme nous le sommes de la personne de Jésus-Christ, la sagesse de Dieu son Père, ne permettons pas que l'on nous croie manquer de sagesse dans les intérêts du salut.

Il n'est que trop vrai : ce n'est pas la persécution seule que nous avons à craindre, et ce n'est point par des attaques déclarées que l'Eglise de Dieu se voit me-

[a] Ce traité porte dans quelques éditions le titre de *la Simplicité des pasteurs*. Le premier historien de saint Cyprien, son diacre Pontius, l'intitule : *de l'Unité*, à quoi saint Augustin ajoute *de l'Eglise* (lib. 3 contr. Cresconium, cap. 33). On a postérieurement ajouté : *de l'Eglise catholique*.

Saint Cyprien y combat le schisme de Novatien, et dans sa personne tous les hérétiques des âges postérieurs. L'hérésie a toujours accompagné le schisme.

[1] Matth., v, 13; x, 16.

nacée de perdre ses serviteurs. Il est moins difficile d'échapper à des dangers qui se montrent. L'appréhension d'un mal que l'on connaît en évite la surprise, et l'on s'apprête à la défense quand l'ennemi s'avance à découvert. Celui-là demande et bien plus de défiance et bien plus de précautions, qui, déguisant sa marche tortueuse, trompe en laissant croire à la paix, et, semblable au serpent dont le nom lui a été donné, se glisse à travers des souterrains et par des détours cachés. Tels sont ses artifices ordinaires; telles sont les perfides et cauteleuses manœuvres qu'il emploie pour faire tomber les âmes dans ses filets.

Le genre humain était encore à son enfance; déjà ses insidieuses flatteries et ses mensongères promesses avaient entraîné dans le piége d'une malheureuse crédulité nos premiers parents encore sans expérience. Il osa bien tenter ainsi jusqu'à Notre-Seigneur lui-même, en se masquant d'une trompeuse apparence; mais il n'échappa point à ses pénétrants regards, et il suffit au Seigneur de le reconnaître pour le confondre. Jésus-Christ nous apprenait, par cet exemple, à fuir la voie du vieil homme, à marcher sur les traces signalées par sa victoire, si nous voulons ne pas retomber par notre imprudence dans les piéges de la mort, à mériter par la fuite des occasions le bienfait de l'immortalité qu'il nous a acquise. Le moyen d'y arriver, quel est-il? pas d'autre que d'observer les commandements du Sauveur, seuls capables de désarmer et de vaincre la mort. C'est lui-même qui nous l'affirme : *Si vous voulez arriver à la vie, gardez les commandements*[1]; et encore : *Si vous faites ce que je vous ordonne, je ne vous ap-*

[1] Matth., xxix, 17.

pellerai plus serviteurs, mais mes amis[1]. Voilà ceux qu'il qualifie de forts et de caractères éprouvés, ceux qui sont établis solidement sur la pierre, inébranlables à toutes les tempêtes du monde : *Celui*, dit-il, *qui écoute mes paroles et les accomplit, est semblable à un homme sage qui a bâti sa maison sur la pierre; la pluie est tombée, les fleuves se sont débordés, les vents ont soufflé impétueusement contre elle, et elle n'est point tombée, parce qu'elle était fondée sur la pierre*[2]. Nous devons nous attacher à ses paroles; tout ce qu'il a enseigné et exécuté, c'est pour nous un devoir de le connaître et de le pratiquer. Eh! comment prétendre avoir la foi en Jésus-Christ, quand on ne fait pas ce qu'il a ordonné? comment obtenir les récompenses de la foi, si l'on néglige d'obéir à ce qu'elle prescrit? Sous peine de chanceler à chaque pas, de se jeter dans le vague, d'être poussé çà et là par l'esprit d'erreur, comme une poussière que le vent emporte, l'on marche, mais sans avancer vers le salut, parce qu'on n'est pas dans le chemin de la vérité.

Nous devons donc, mes très-chers frères, travailler à nous garantir, non-seulement des dangers qui se montrent à découvert, mais de ceux qui se déguisent par d'artificieuses manœuvres.

Quand l'ennemi du salut s'est-il montré jamais et plus perfide et plus adroit? Furieux de voir la lumière évangélique se répandre parmi les peuples et dissiper leurs ténèbres, le monde tout entier, jusque-là sourd, aveugle, condamné à l'infirmité, ouvrir enfin ses oreilles et ses yeux aux vérités du salut, renaître à la vie, les pieds des boiteux se redresser et

[1] Joan., xv, 14. — [2] Matth., vii, 24.

accourir à l'église, les langues des muets se délier pour chanter et pour prier; le culte de l'idolâtrie abandonné, ses temples et ses assemblées désertes, grâce aux progrès du christianisme : par un raffinement d'artifice bien propre à égarer les simples, en les trompant sous le nom même de christianisme, il a inventé le schisme et l'hérésie, à dessein d'anéantir la foi, de corrompre la vérité, de déchirer l'unité. Dans l'impuissance où il est de retenir les hommes dans la nuit de la vieille ignorance, il essaie de les engager frauduleusement dans une route nouvelle. C'est au sein de l'Eglise elle-même qu'il va saisir ses victimes; et tandis que l'on se croit échappé à la nuit du siècle, on tombe sans s'en douter, enveloppé dans des ténèbres bien plus dangereuses.

Bien que devenu étranger à l'Eglise de Jésus-Christ, à l'observation de ses commandements, on ne s'en dit pas moins être chrétien. Parce que l'on est moins enfoncé dans les ténèbres, on se croit éclairé par la lumière. Dupe des fallacieuses caresses de l'ennemi qui, comme dit l'Apôtre, *se transforme en ange de lumière*[1], on donne à la nuit le nom de jour, de vie à la mort; on prend un orgueil présomptueux pour de l'espérance, la révolte pour de la fidélité, et des paroles hypocrites pour l'expression de la vérité.

La cause du mal, quelle est-elle? C'est qu'on ne remonte pas à la source de la vérité, c'est que l'on se détache du chef, c'est que l'on s'éloigne de la doctrine descendue du ciel avec le divin maître.

Ces principes posés, il ne faut plus de longs traités, plus d'argumentation. Il devient aisé de s'assurer de la foi; il suffit de la ramener à la vérité originelle.

[1] II Cor., XI., 14.

Notre Seigneur Jésus-Christ s'adressant à Pierre : *Moi,* lui dit-il, *je te dis que tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle, et je te donnerai les clefs du royaume des cieux, et ce que tu auras lié sur la terre sera lié dans le ciel*[1]. Après sa résurrection, il lui dit : *Pais mes brebis*[2]. Bien qu'après sa résurrection il donne à tous ses apôtres une égale puissance par ces paroles : *Comme mon Père m'a envoyé, ainsi je vous envoie : recevez le Saint-Esprit. Ceux de qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis, et ceux dont vous les retiendrez, ils leur seront retenus*[3]; toutefois, pour en signaler l'unité il a fondé une chaire unique, et, par sa souveraine autorité, déterminé l'origine de cette même unité en la faisant descendre d'un seul. Sans doute que les autres apôtres étaient ce qu'était Pierre, et qu'ils partageaient également avec lui un même honneur et une même puissance; mais le point de départ c'est l'unité. La primauté est donnée à Pierre pour faire voir qu'il n'y a qu'une seule Eglise de Jésus-Christ, une seule chaire. Tous sont pasteurs, mais il n'y a qu'un seul et même troupeau, dont tous les apôtres doivent prendre soin en commun. Cette unité de l'Eglise était désignée de loin dans le Cantique des Cantiques, où l'Esprit saint, parlant au nom du Seigneur, s'exprime dans ces termes : *Ma colombe est une, elle est ma parfaite amie, elle est unique à sa mère et choisie pour être mon épouse par celle qui lui a donné la vie*[4].

Quoi! celui qui ne tient pas à cette unité de l'Eglise, prétendrait garder la foi de l'Eglise? qui combat

[1] Matth., xvi, 18. — [2] Joan., xxi, 17. — [3] Joan., xx, 21. — [4] Cant., vi, 8.

l'Eglise et se met contre elle en révolte, qui abandonne la chaire de Pierre sur laquelle Jésus-Christ a fondé son Eglise, pourrait se croire membre de l'Eglise?

Le bienheureux apôtre saint Paul n'a pas un autre langage; il pose dans ces termes le fondement sacré de l'unité : *Il n'y a parmi vous qu'un corps et qu'un esprit, qu'une espérance à laquelle vous avez été appelés, qu'un Seigneur, qu'une foi qu'un baptême, qu'un Dieu*[1]. Tel est le principe auquel nous devons rester attachés inviolablement. Cette unité nous devons la revendiquer comme un bien qui nous est propre, à nous surtout qui, à titre d'évêques, avons l'honneur de présider l'Eglise, afin de constater par notre exemple que l'épiscopat est aussi un et indivisible. Que personne donc ne déroge à cette fraternité par un langage qui la démente, que personne n'ait la coupable pensée de violer la vérité de la foi par d'infidèles dissentiments. Il n'y a qu'un épiscopat dont chacun des membres qui le composent possède solidairement une partie; comme il n'y a qu'une Eglise qui, par son inépuisable fécondité, embrasse la multitude des fidèles; de même que l'astre du jour répand une quantité de rayons, mais qu'il n'y a qu'un seul foyer de lumière; que l'arbre se partage en rameaux divers, tous provenant du même tronc et de la même racine; que la source qui dans son cours se divise en une infinité de ruisseaux, épanchant au loin ses eaux abondantes, n'en conserve pas moins son unité dans son origine. Essayez de retrancher un des rayons du soleil du centre de la lumière, la chose est impossible; coupez une des branches de l'arbre, elle se dessèche

[1] Eph., IV, 4.

et meurt; isolez un ruisseau de sa source, il va tarir et disparaître. Telle est l'Eglise : la divine lumière qui la pénètre embrasse dans son rayon le monde tout entier; mais elle vient d'un point unique qui distribue sa clarté dans tous les lieux sans que l'unité du principe soit divisée; son inépuisable fécondité propage ses rameaux sur toute la terre; elle épanche au loin ses eaux abondantes; c'est partout le même principe, partout la même origine, la même mère manifestant sa force par le nombre de ses enfants.

C'est là le sein qui nous a enfantés à la vie, le lait qui nous a nourris, l'esprit qui nous anime. L'épouse de Jésus-Christ n'admet point d'alliance adultère : elle est chaste, elle est inviolable, elle ne connaît qu'une maison, elle se dérobe à tout profane embrassement. C'est elle qui nous conserve à Dieu, c'est elle qui nous marque pour le royal héritage auquel ses enfants sont destinés par le droit de la naissance. Quiconque se sépare de l'Eglise pour s'unir à l'adultère, renonce aux promesses faites à l'Eglise; il n'a plus droit aux promesses de Jésus-Christ après qu'il a déserté l'Eglise de Jésus-Christ. Ce n'est plus qu'un étranger, un profane, un ennemi. Il n'est plus possible d'avoir Dieu pour père, alors qu'on n'a plus l'Eglise pour mère. Si quelqu'un de ceux qui étaient hors de l'arche a pu échapper à l'inondation, à la bonne heure : que ceux-là soient sauvés qui sont hors de l'Eglise. Notre maître a dit : *Qui n'est pas avec moi, est contre moi; et qui ne recueille pas avec moi, dissipe*[1]. Qui rompt la paix et la concorde de Jésus-Christ se déclare contre Jésus-Christ; qui recueille

[1] Matth., XII, 30.

ailleurs que dans l'Eglise, dissipe l'Eglise du Seigneur. Il nous dit : *Mon Père et moi ne sommes qu'une chose*[1]. Parlant du Père, du Fils et du Saint-Esprit : *Ces trois personnes*, nous dit son évangéliste, *ne sont qu'une même chose*[2]. Et l'on viendrait nous dire que cette unité, qui a pour fondement l'infaillibilité de la parole divine, pour ciment les sacrements venus du ciel, puisse impunément être rompue dans l'Eglise et anéantie par l'opposition des sentiments! Non; qui ne tient pas à l'unité ne tient pas davantage ni à la foi du Père et du Fils, ni à la vérité qui est nécessaire au salut.

Ce sacrement de l'unité, ce lien indissoluble de la concorde entre tous les membres de la famille, nous est représenté par la tunique de Notre-Seigneur, dont ses bourreaux eux-mêmes respectèrent l'intégrité, ne voulant pas la diviser, mais tirant entre eux au sort à qui la posséderait tout entière : *Elle était, cette tunique, sans couture*, nous dit l'écrivain sacré, *et d'un seul tissu depuis le haut jusqu'en bas. Les soldats se dirent entre eux : Ne la coupons point, mais jetons au sort à qui l'aura*[3]. Figure de cette unité venue d'en haut, c'est-à-dire, qui a sa source dans le ciel et dans le sein du Père, elle n'admettait nul partage, et la liaison intime indivisible de toutes ses parties en assurait l'intégralité. On ne porte plus le vêtement de Jésus-Christ, lorsque l'on divise, et que l'on met en pièces l'Eglise de Jésus-Christ. Après la mort du roi Salomon, les tribus s'étant partagées, le prophète Achias vint à la rencontre de Jéroboam, et déchirant sa robe en douze morceaux, il lui dit : *Prenez dix parts pour vous, car voici ce que dit le*

[1] Joan., x, 30. — [2] I Joan., v, 7. — [3] Joan., xix, 23.

Seigneur, le Dieu d'Israël : Je diviserai et arracherai le royaume des mains de Salomon, et je vous donnerai dix tribus. Il lui en demeurera seulement une à cause de son serviteur David et de la ville de Jérusalem que j'ai choisie d'entre toutes les tribus d'Israël[1]. Le prophète divisait sa robe pour marquer la division des douze tribus. Mais parce que le peuple chrétien ne saurait être divisé, la tunique du Sauveur, d'un seul tissu, ne fut point divisée par les soldats qui s'en étaient emparés. Une, entière, indivisible, elle était l'image du peuple chrétien qui a été revêtu de Jésus-Christ. L'inviolable unité de l'Eglise était marquée par celle de la tunique du Sauveur, comme par un sacrement qui en était le signe sensible.

Quel crime horrible! quelle perfidie! Conçoit-on un aussi furieux emportement que d'oser rompre l'unité de Dieu, déchirer la robe de Jésus-Christ, l'Eglise de Jésus-Christ, et de croire qu'on l'ait pu faire impunément? Nous lisons dans l'Evangile, et c'est Jésus-Christ qui l'a dit : *Il n'y aura qu'un troupeau et qu'un pasteur*[2]. Et vous, à l'encontre des paroles de Jésus-Christ, vous supposez qu'une même enceinte puisse admettre plusieurs pasteurs et plusieurs troupeaux. Ecoutez plutôt les tendres, les pressantes exhortations de l'Apôtre qui nous dit : *Je vous conjure, mes frères, au nom de Jésus-Christ, d'être tous dans les mêmes sentiments, et de ne point souffrir de schisme parmi vous, mais de n'avoir tous qu'un même esprit et qu'une même volonté*[3]. Et ailleurs : *Supportez-vous l'un l'autre avec charité, et travaillez à conserver l'unité d'un même esprit et la paix*[4]. Et

[1] III Reg., xi, 31.—[2] Joan., x, 16.—[3] I Cor., i, 10.—[4] Eph., iv, 2.

vous, vous vous croyez forts, vous pensez être vivant hors de l'Eglise, quand vous portez ailleurs que dans son enceinte votre tente et votre domicile! Vous oubliez qu'il fut dit à Rahab, qui autrefois en avait été la figure : *Vous rassemblerez en votre maison votre père et votre mère, vos frères et toute la maison de votre père; et si quelqu'un est trouvé hors de la porte de votre maison, son sang retombera sur sa tête, et nous n'en serons pas responsables* [1]. C'était également dans la maison que devait être mangé l'agneau pascal, que l'on y tuait en figure de Jésus-Christ, comme nous voyons au livre de l'Exode où la loi tout entière de cette cérémonie est marquée si expressément : par l'ordonnance même du Seigneur, *il sera mangé en une même maison, et vous ne porterez point dehors de sa chair* [2]. La chair de Jésus-Christ et le saint de Dieu ne peut être porté dehors, et il n'y a pour les fidèles qu'une seule maison qui est l'Eglise. C'est cette maison, c'est ce domicile de la concorde que signale l'Esprit saint dans le livre des Psaumes par ces paroles : *Dieu qui établit dans sa maison ceux qu'il a réunis* [3]; ils y résident, ils y vivent ensemble dans une parfaite union; ils persévèrent dans la concorde et dans la simplicité. Aussi l'Esprit saint, pour se rendre présent aux yeux des hommes, voulut-il se montrer sous la forme d'une colombe. La colombe est un oiseau plein de simplicité, d'une humeur égale, sans fiel, sans amertume, qui n'a point de dents pour mordre, ni de serres pour déchirer, fidèle dans ses attachements, amie de l'homme et ne connaissant que la vie domestique sous un même toit [a]. Telles sont

[1] Jos., II, 18. — [2] Exod., XII, 46. — [3] Ps. LXVII, 6.

[a] Mot à mot : ils (le mâle et la femelle) ne connaissent qu'une

les qualités auxquelles l'Eglise se fait reconnaître, tel est le modèle qu'elle présente à ses enfants. La simplicité, la charité, voilà son caractère. Elle ne veut autour d'elle que des agneaux et des brebis. Que fait dans une âme chrétienne la sanguinaire férocité des loups? qu'y fait le mortel venin du serpent? Laissez se séparer de l'Eglise ceux qui y portent de telles mœurs. Ils ne s'y rencontrent que pour faire la guerre aux colombes de Jésus-Christ, que pour infecter le troupeau de Jésus-Christ. L'amertume ne s'assortit pas avec la douceur, les ténèbres avec la lumière, la guerre avec la paix, la sécheresse avec l'abondance, ni les tempêtes avec le calme. Ce ne sont pas les bons qui se séparent de l'Eglise; il n'y a qu'une paille légère qui se laisse emporter par le vent, que les faibles arbrisseaux qui cèdent à l'orage.

Ces hommes vains, sans consistance, l'apôtre saint Jean les foudroie par ces énergiques paroles : *Ils sont sortis d'avec nous, mais ils n'étaient pas d'avec nous; car s'ils eussent été d'avec nous, ils seraient demeurés avec nous* [1]. Et voilà la cause de tant d'hérésies que l'on a vues, que l'on voit encore agiter l'Eglise. Des esprits de travers ne veulent point de la paix, il faut à l'infidélité désunion, séparation d'avec l'unité. Ainsi Dieu le permet; il le tolère, ne voulant point gêner le libre exercice de notre liberté, afin que,

seule maison. Ils font ensemble leurs petits, ils sortent ensemble, passent leur vie ensemble, s'entre-témoignent leur affection par de petits baisers, et gardent en toutes choses la paix et la concorde. (Traduct. de Lombert.)

Pline le naturaliste avait dit : *Pudicitia illis prima, et neutri nota adulteria, conjugii fidem non violant, communemque servant domum; nisi cœlebs aut vidua nidum non relinquit.* (Lib. 10, cap. 34.)

[1] I Joan., II, 19.

tandis que la vérité sondera nos esprits et nos cœurs, cette épreuve fasse connaître clairement ceux dont la foi est ferme et sincère. Saint Paul le déclare expressément : *Il faut qu'il y ait des hérésies pour faire reconnaître ceux qui sont véritablement gens de bien*[1]. Par là se distinguent les fidèles de ceux qui ne le sont pas. C'est ainsi qu'avant même le jour du dernier jugement, dès ici-bas se fait le discernement des bons d'avec les méchants, du froment d'avec l'ivraie. Vous les voyez entraînant dans leur parti des hommes téméraires comme eux, s'en établissant les chefs de leur propre mouvement; sans mission divine, sans respect pour les lois sacrées de l'ordination, sans que personne leur confère l'épiscopat, ils osent se donner à eux-mêmes le nom d'évêques, et vont s'asseoir, selon l'expression de l'Esprit saint, sur la chaire de pestilence[2]; de là ils empoisonnent la foi, trompent les peuples par un langage imposteur, habiles seulement à dénaturer les choses, et répandent autour d'eux le noir venin dont leur cœur est gonflé[3]. On les écoute : leurs mensonges se propagent avec la rapidité de la contagion, et laissent la mort au fond des cœurs, prophètes d'erreur que Dieu annonçait à son peuple quand il lui disait : *Ne prêtez point l'oreille à leurs discours, car leurs visions les trompent; ils parlent, mais ce n'est pas après le Seigneur; ils disent à ceux qui méprisent la parole de Dieu : Vous aurez la paix, vous et tous ceux qui accomplissent leurs désirs. Celui qui marche dans l'égarement de son cœur n'aura point de mal*[4]. *Je ne leur ai point parlé, et ils prophétisaient. S'ils fussent demeurés fermes sur les fondements que j'ai posés, s'ils eussent écouté mes paroles et instruit mon*

[1] I Cor., xi, 19.—[2] Ps. i, 1.—[3] II Tim., ii, 17.—[4] Jerem., xxiii, 16.

peuple, je les aurais détournés de leurs mauvaises pensées [1]. Ce sont encore les mêmes hommes auxquels le Seigneur adresse ces reproches : *Ils m'ont abandonné, moi la fontaine d'eau vive, et ils sont allés se creuser des citernes entr'ouvertes, incapables de contenir l'eau* [2]. Quand il ne peut y avoir qu'un seul baptême, ils s'imaginent être en droit de conférer le baptême, promettant la grâce de l'eau vive et salutaire du sacrement après qu'ils ont abandonné la source de vie. Administré par de telles mains, le baptême, loin d'être un bain qui lave les péchés, n'est plus qu'une source impure qui les aggrave ; les enfants qu'il engendre, c'est au démon, non au Seigneur, qu'il les donne. Enfantés par le mensonge, ils ne sont plus accessibles aux promesses de la vérité ; nés au sein de la perfidie et de l'infidélité, ils sont morts à la foi ; ils ne sauraient prétendre aux récompenses de la paix, après que leur insolente division a rompu la paix du Seigneur.

Vainement, pour justifier leurs réunions, ils se retrancheraient dans les paroles du Sauveur : *En quelque lieu que se trouvent deux ou trois personnes assemblées en mon nom, je m'y trouve au milieu d'eux* [3]. Corrupteurs de l'Evangile qu'ils citent à faux, ils tronquent les passages, retiennent ou omettent arbitrairement ce qui précède ou ce qui suit. Ils rappellent ou ils oublient selon leur génie artificieux ; comme ils se sont retranchés de l'Eglise, ainsi retranchent-ils du texte sacré ce qu'ils jugent à propos.

Rétablissons les choses. Jésus-Christ, exhortant ses disciples à l'unité et à la paix, dit : *Je vous assure que si deux de vous sont bien unis sur la terre, quoi qu'ils*

[1] Jerem., XXII, 21, 22. — [2] *Id.*, II, 13. — [3] Matth., XVIII, 23.

demandent, mon Père qui est dans les cieux le leur accordera. Car partout où il y en aura deux ou trois assemblés en mon nom, je suis avec eux [1]; pour marquer que, dans la distribution de ses grâces, il a moins d'égard au nombre qu'à l'unanimité de ceux qui les demandent. *Si deux de vous sont bien unis sur la terre:* il commence par établir l'unité comme le fondement de la concorde et de la paix qui doivent régner entre nous. Or comment peut-on s'accorder avec quelqu'un en particulier, alors que l'on ne s'accorde pas avec le corps de l'Eglise et avec la communauté des fidèles? comment deux ou trois se trouveraient-ils rassemblés au nom de Jésus-Christ, quand on est notoirement détaché de Jésus-Christ et de son Evangile? Car ce n'est pas nous qui nous sommes éloignés d'eux, ce sont eux qui se sont éloignés de nous. En se réunissant à part sous la bannière du schisme et de l'hérésie, ils ont abandonné le principe et la force de la vérité. Or Notre-Seigneur parle de son Eglise et de ceux qui y sont, quand il dit que, si, fidèles aux lois de la concorde, ils le sont également à ses saintes ordonnances, ils prient en union de cœurs, ne fût-on que deux ou trois, on pourra obtenir de la majesté divine tout ce qu'on lui demandera.

Partout où deux ou trois personnes se trouvent rassemblées en mon nom, je suis avec eux. Oui, parce qu'il les suppose simples de cœur, amis de la paix, craignant Dieu, fidèles à ses commandements. Il est avec eux, ainsi qu'autrefois avec les trois enfants de la fournaise, ainsi qu'avec les deux apôtres enfermés dans la prison, dont les portes s'ouvrirent pour laisser un libre passage à ces prédicateurs de son Evangile [2]. Il

[1] Matth., xvi, 19. — [2] Act., v, 19.

ne prétendait pas faire deux Eglises, ce divin législateur qui, en fondant la sienne, déclare si solennellement être avec deux ou trois seulement unanimes dans la prière, plutôt qu'avec un plus grand nombre dissidents de sentiments, et que la prière de peu de personnes unies parfaitement entre elles est plus puissante que celle d'un grand nombre où l'on ne s'entend pas. Aussi la première condition qu'il mettait à la prière était celle que, avant de l'offrir au Seigneur, on commençât avant tout par aller se réconcilier avec son frère, parce que les offrandes déposées sur son autel par les mains de Caïn ne sauraient lui plaire. Il n'avait point de paix à espérer de la part de Dieu, cet homme dont l'humeur farouche le mettait en guerre contre son frère.

Quelle paix peuvent donc se promettre les ennemis de leurs frères? quels sacrifices offriront-ils au Seigneur, ceux qui élèvent autel contre autel? Rassemblés entre eux, auront-ils Jésus avec eux, quand ils ne se réunissent que pour combattre l'Eglise de Jésus-Christ?

Quand même ils donneraient leur sang et leur vie pour la confession du nom de Jésus-Christ, tout leur sang répandu ne saurait laver une faute aussi énorme que celle du schisme. Rien ne l'expie, pas même la mort. Non, il n'y a point de martyre à souffrir hors de l'Eglise. On perd toute espèce de droit au céleste héritage, quand on abandonne cette Eglise que ses destinées appellent à régner sur l'univers. Jésus-Christ nous a donné la paix, il nous commande de vivre en paix, de conserver inviolablement la paix et la charité. Non, je ne connais point de martyre là où n'existe point la charité. Ecoutez l'apôtre saint Paul : *Quand j'aurais assez de foi pour transporter les mon-*

tagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. Quand je donnerais tout mon bien aux pauvres, et que je livrerais mon corps aux flammes, si je n'ai point la charité, je n'y gagnerai pas davantage. La charité est patiente, elle est douce et magnanime, elle est bienfaisante. La charité n'est point envieuse ; elle n'est point téméraire et précipitée ; elle ne s'enfle point d'orgueil ; elle n'est point dédaigneuse ; elle ne cherche point ses propres intérêts ; elle ne se pique et ne s'aigrit de rien ; elle n'a point de mauvais soupçons ; elle ne se réjouit point de l'injustice, mais elle se réjouit de la vérité ; elle tolère tout, elle croit tout, elle espère tout, elle souffre tout. La charité ne finira jamais[1]. C'est-à-dire qu'elle régnera à jamais, qu'elle unira dans l'éternité tous les cœurs que l'union fraternelle aura rapprochés sur la terre. Mais la discorde, elle est à jamais bannie du royaume du ciel. Les récompenses promises par le Dieu qui a dit : *Le premier commandement que je vous fais, c'est que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés*[2], ces récompenses magnifiques ne sont pas faites pour celui qui viole la charité chrétienne par la dissension. Point de charité, point de Dieu. C'est l'apôtre saint Jean qui nous l'assure : *Dieu,* dit-il, *est charité ; celui qui demeure dans la charité, demeure en Dieu, et Dieu demeure en lui*[3]. Il est impossible de demeurer en Dieu, quand on refuse de demeurer dans la compagnie de l'Eglise. Quand on livrerait son corps aux flammes des bûchers, à la dent des animaux féroces ; la mort ne sera point la couronne de la foi, mais le châtiment de l'infidélité ; elle ne sera point le glorieux dénoûment qui termine des combats endurés pour la religion, mais

[1] I Cor., XIII, 2 et seq. — [2] Joan., XV, 12. — [3] I Joan., IV, 26.

l'acte forcené du désespoir. Que l'on meure, on ne triomphe pas. On se donne pour chrétien, comme le démon ose se donner pour Jésus-Christ même, témoin cette parole de Notre-Seigneur : *Plusieurs viendront en mon nom qui vous diront : Je suis le Christ, et beaucoup les croiront*[1]. Mais est-on en effet le Christ parce que l'on en prend le nom et que l'on réussit à tromper ? De même, on n'a plus de droit au nom de chrétien, dès que l'on cesse d'appartenir à la foi et à la vérité de l'Evangile de Jésus-Christ. Prophétiser, chasser les démons, étonner le monde par des œuvres extraordinaires, c'est assurément quelque chose de grand et d'admirable; cela néanmoins ne suffit pas pour mériter le ciel. Pour y parvenir, il faut la justice et la droiture de cœur. Ce sont là tous oracles émanés de la bouche de notre divin Sauveur : *Plusieurs me diront en ce jour : Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom, n'avons-nous pas en votre nom chassé les démons et opéré de grands miracles en votre nom ? Et je leur dirai alors : Je ne vous ai jamais connus ; retirez-vous de moi, vous n'êtes que des ouvriers d'iniquité*[2]. Il faut être juste pour intéresser en sa faveur la justice de Dieu, obéir à ses commandements pour avoir titre à ses récompenses. Jésus-Christ dans son Evangile nous donne en deux mots l'abrégé de toute sa doctrine : *Le Seigneur votre Dieu est,* nous dit-il, *un seul Dieu*[3]. Dans un autre endroit : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de toutes vos forces*[4]. C'est là le premier commandement ; celui qui vient après est semblable au premier : *Vous aimerez votre pro-*

[1] Marc., XIII, 6.—[2] Matth., VII, 22.—[3] Marc., XII, 29.—[4] Matth., XXII, 10.

chain comme vous-même [1]. Toute la loi et les prophètes consistent dans ces deux commandements. Jésus-Christ joint ensemble l'unité et la charité pour n'en faire qu'un même commandement. Il réduit et tous les prophètes et la loi entière à ces deux seuls points. Comment donc est-il dans l'unité et dans la charité, celui-là qui, transporté par le démon de la discorde, déchire l'Eglise, détruit la foi, trouble la paix, anéantit la charité, profane l'alliance sacrée du Sauveur avec son Eglise?

Il y avait longtemps déjà, mes très-chers frères, que ce désordre avait commencé à s'introduire parmi nous; mais de nos jours il a pris de funestes accroissements, et plus que jamais nous le voyons se propager au sein de nos églises. Saint Paul nous l'avait prédit : *Dans les derniers jours, les temps seront fâcheux, car il y aura,* dit-il, *des hommes amoureux d'eux-mêmes, superbes, glorieux, avares, blasphémateurs, désobéissants à leurs parents, ingrats, impies, dénaturés, sans foi, calomniateurs, intempérants, inhumains, ennemis des gens de bien, traîtres, insolents, altiers, aimant mieux leurs plaisirs que Dieu, pieux en apparence, mais qui ruineront l'esprit de piété. De ce nombre sont ceux qui s'introduisent dans les maisons et qui traînent après eux des femmes chargées de péchés et possédées de diverses passions, qui apprennent toujours et qui ne parviennent jamais à la connaissance de la vérité; et comme Jannès et Mambrès résistèrent à Moïse, eux de même résistent à la vérité. Ce sont des hommes qui ont l'esprit corrompu et une foi dépravée. Mais ils ne feront pas grand progrès, car leur folie sera connue de tout le monde comme le fut alors celle de ces magiciens* [2].

[1] Matth., XXII, 10. — [2] II Tim., III, 1 et seq.

Nous avons sous les yeux le fidèle accomplissement de la prophétie. Nous touchons à ces jours d'épreuves que l'Apôtre nous a annoncés. Tandis que l'ennemi redouble ses fureurs, l'erreur se propage, les passions se déchaînent, l'envie allume les animosités, l'amour des richesses aveugle les cœurs, l'impiété poursuit ses ravages, l'orgueil s'exalte et croît, les discordes s'enveniment, les ressentiments s'enflamment. Est-ce une raison pour chanceler dans la foi? au contraire, c'est là même un motif de plus de nous y affermir en voyant que tout cela avait été prédit, afin que nous eussions à nous tenir sur nos gardes. C'est l'avertissement et le conseil que Jésus-Christ nous en donne : *Tenez-vous sur vos gardes; voilà que je vous ai prédit tout cela* [1]. Evitez-les donc, mes frères, je vous en conjure, ces hommes dangereux. Ecartez de votre compagnie et de vos entretiens toute espèce de rapport avec eux; la contagion en est mortelle. *Défendez vos oreilles contre leurs discours,* nous dit le sage, *n'écoutez pas les paroles d'une méchante langue* [2]. *Les entretiens malhonnêtes corrompent les meilleurs naturels* [3]. *Aveugles conducteurs d'aveugles, ils traînent avec eux dans le précipice ceux qui se laissent conduire par eux* [4]. Fuyez, fuyez bien loin tout homme, quel qu'il soit, qui est séparé de l'Eglise : c'est un pervers. Qui s'isole, se condamne.

Peut-on se croire dans la compagnie de Jésus-Christ, lorsque l'on cabale contre les prêtres de Jésus-Christ, que l'on se détache de la communion de son clergé et de son peuple, que l'on prend les armes contre l'Eglise, que l'on se met en révolte contre

[1] Marc., XIII, 23. — [2] Eccl., XXVIII, 28. — [3] I Cor., XV, 35. — [4] Matth., XV, 14.

toutes les ordonnances divines ? Appelez un tel homme l'ennemi de l'autel, un factieux en révolte contre le sacrifice de Jésus-Christ ; il parle de foi pour la trahir, de religion pour la fouler sous les pieds. Appelez-le un serviteur rebelle, un fils dénaturé, un frère perfide, celui-là qui, au mépris des évêques et des prêtres de Jésus-Christ, ose, loin d'eux, ériger un autre autel, prier dans un langage étranger, profaner par ses sacrifices menteurs la vérité de la victime du Seigneur. Il ne sait donc pas que le téméraire qui s'insurge contre Dieu ne saurait éviter le châtiment. Choré, Dathan et Abiron, qui voulurent usurper sur Moïse et Aaron le pouvoir de sacrifier, n'attendirent pas longtemps le prix de leur sacrilége audace [1]. La terre s'entr'ouvrit à l'instant sous leurs pieds, et les engloutit tout vivants. La colère céleste ne s'arrêta pas aux téméraires auteurs de la sédition ; mais leurs complices, au nombre de deux cent cinquante, furent dévorés par un feu sorti de l'autel, tant la vengeance fut prompte ! Dieu voulait par cette terrible exécution montrer qu'il vengeait sa propre cause en châtiant ceux qui substituent leur volonté propre à l'économie réglée par lui-même [2]. Ainsi, le roi Ozias ayant porté la main à l'encensoir, et voulant contre tout droit sacrifier malgré les résistances du grand-prêtre Azarias, fut frappé de lèpre sur le front, à l'endroit où l'onction sainte consacre les enfants du Seigneur [3]. Les fils d'Aaron osèrent porter sur l'autel un feu étranger, ils ne furent pas plus épargnés par le courroux du Ciel. Ils ne sont pas moins coupables qu'eux, ceux qui, méprisant la tradition divine, courent après des doctrines étrangères empruntées à des

[1] Num., XVI, 1. — [2] II Paralip., XXVI, 18. — [3] IV Reg., XV, 5.

écoles humaines. Jésus-Christ les condamne par ces paroles de son Evangile : *Vous rejetez le commandement du Seigneur pour établir votre tradition*[1]. Crime plus abominable encore que l'apostasie elle-même, parce qu'il est sans excuse. Ceux qui sont tombés durant la persécution, admis à la pénitence, tâchent d'apaiser la colère de Dieu par une pleine satisfaction; ils sollicitent les prières de l'Eglise, ils ne demandent qu'à rentrer dans son sein; et ceux-là se révoltent contre l'Eglise! La chute des premiers peut s'expliquer par la violence et le défaut de liberté; le crime des seconds est tout volontaire. Celui qui est tombé n'a fait tort qu'à lui-même; le schisme et l'hérésie furent toujours contagieux. Dans le premier cas on n'a à répondre que de son âme, dans celui-ci on en perd une foule d'autres. Nos apostats du moins témoignent leurs regrets par leurs larmes et leurs gémissements; nos schismatiques, opiniâtres dans leur péché, s'y complaisent, ils en font trophée; ils le renouvellent tous les jours; tandis que l'apostat ne s'est rendu coupable qu'au jour où il a sacrifié. Enfin celui qui est tombé durant la persécution peut se relever en méritant par le martyre de recouvrer ses droits au céleste héritage; mais le schismatique, viendrait-il à répandre son sang hors de l'Eglise, en est exclu à jamais.

Ne vous étonnez donc pas, nos très-chers frères, de voir même des confesseurs engagés dans les excès que nous déplorons. Non, la confession du nom de Jésus-Christ ne nous met pas à couvert des piéges du démon; elle ne nous donne pas une pleine assurance d'échapper toujours aux tentations et aux dan-

[1] Marc., VII, 9.

gers dont nous sommes continuellement menacés sur cette terre. Autrement, nous n'aurions pas la douleur d'apprendre que parmi eux il y en ait qui aient pu se rendre coupables de crimes honteux. Au reste, un confesseur, quel qu'il soit, n'est ni plus grand ni plus vertueux que Salomon, ni plus cher au cœur de Dieu. Tant que ce prince avait marché dans les voies du Seigneur, il fut comblé de ses grâces; il les perdit en s'éloignant du Seigneur. *Dieu*, dit l'Écriture, *suscita Satan contre Salomon* [1]. Aussi lisons-nous dans nos saintes Écritures : *Gardez bien ce que vous avez, de peur que l'on ne vous enlève votre couronne* [2]. Dieu ne dirait pas que la couronne de justice peut se perdre, et ne nous menacerait pas de ce malheur, si ce n'était une conséquence nécessaire de perdre la couronne quand on a perdu la justice. La confession du nom de Jésus-Christ est un commencement de gloire, mais n'en est pas le couronnement. Et puisqu'il est écrit qu'*il n'y aura de sauvé que celui qui aura persévéré jusqu'à la fin* [3], tout ce qui devance cette fin est moyen, et n'est point terme. Vous êtes confesseur, par là même votre confession irrite l'ennemi, et le danger s'aggrave. Vous êtes confesseur : raison de plus pour vous tenir plus fortement attaché à l'Évangile, puisque c'est l'Évangile qui vous a donné lieu d'acquérir ce glorieux titre : *Celui à qui il a été plus donné*, nous dit Jésus-Christ, *il lui sera demandé plus; et celui à qui il a été accordé plus d'honneur, on exigera de lui plus de dépendance* [4]. Le nom de confesseur ne doit être pour personne une occasion de mort, un prétexte

[1] III Reg., XI, 14. — [2] Apoc., III, 11. — [3] Matth., X, 22. — [4] Luc., XII, 48.

qui autorise l'injustice, la perfidie, la rébellion. Vous êtes confesseur, montrez-vous humble, ami de la paix, modeste, le vrai disciple de Jésus-Christ, retraçant dans sa personne celui qu'il a confessé, le Dieu dont la vie et la doctrine ne cessent de nous recommander à tous l'humilité; puisqu'il nous dit : *Quiconque s'élève sera humilié, et celui qui s'humilie sera élevé* [1], que lui-même n'a été exalté par Dieu son Père que parce qu'étant la parole, la vertu, la sagesse de Dieu son Père, il s'est humilié sur la terre, et que Dieu ne lui a donné un nom si excellent qu'en récompense de son humilité [2] : comment pourrait-il aimer l'orgueil? Vous êtes confesseur de Jésus-Christ : ne l'avez-vous été que pour devenir après blasphémateur de la majesté de Jésus-Christ? La langue qui a eu l'honneur de le confesser ne doit pas être l'organe de la médisance, de la discorde, de paroles envenimées contre ses frères et contre le sacerdoce de Jésus-Christ. Que le confesseur vienne à changer de mœurs et de langage, qu'il tombe dans le crime et flétrisse la gloire de sa confession par le déréglement de ses mœurs, que, devenu infidèle à cette Eglise qu'il avait édifiée par sa confession, il rompe le lien de l'unité et trahisse lâchement la foi qu'il a professée : il a beau se prévaloir du mérite de sa confession, il n'en sera condamné que plus rigoureusement. Judas fut du nombre des apôtres, et trahit son maître. Cependant,, de ce que Judas a prévariqué, faudrait-il en conclure que les autres aient failli? Non, assurément. De même ici, parce que quelques confesseurs auront oublié leur devoir, leur faute n'altère point le mérite des confesseurs.

[1] Matth., XXIII, 12.—[2] Philipp., II, 8, 9.

L'apôtre saint Paul nous le dit dans son épître aux Romains : *Que si quelques-uns d'entre eux ont prévariqué dans la foi, est-ce que leur infidélité anéantira la parole du Seigneur? Non, sans doute; car le Seigneur est véritable, au lieu que l'homme est menteur* [1]. Nous comptons un bien plus grand nombre d'hommes qui ont gardé inviolablement la foi et les saintes règles de la discipline. Loin de s'écarter de la paix de l'Église à laquelle ils avaient dû la grâce de leur triomphe, ils l'ont augmentée encore par l'éclatant témoignage rendu à la foi chrétienne, en s'éloignant de ces hommes perfides avec qui ils avaient partagé auparavant les honneurs du combat, ne connaissant d'autre lumière que la lumière pure de l'Évangile, aussi vénérables par leur attachement à la paix, qu'ils s'étaient montrés grands dans leur lutte sur le champ de bataille où ils ont vaincu le démon.

Ce que je désire ardemment, mes très-chers frères, ce à quoi je vous exhorte, c'est qu'il n'y ait dans toute la famille chrétienne, s'il est possible, pas un seul qui périsse; c'est que l'Église notre mère puisse voir tous ses enfants réunis dans son sein et n'y formant qu'un seul corps. Mais si le conseil salutaire que je vous donne ne peut ramener dans le chemin du salut les chefs coupables de ces schismes et les auteurs de ces malheureuses divisions; si, malgré tout, ils persistaient dans leur opiniâtre aveuglement : vous du moins qui vous étiez laissé surprendre par votre trop grande simplicité, ou tromper par les piéges que l'hypocrisie a tendus à votre bonne foi, délivrez-vous sans retard des liens que vous vous êtes

[1] Rom., III, 3.

laissé imposer, renoncez aux égarements de l'erreur, et connaissez le chemin droit et sans détour qui conduit au séjour céleste. C'est l'Apôtre qui vous en conjure : *Nous vous commandons,* dit-il, *au nom de notre Seigneur Jésus-Christ, de vous retirer de tous ceux d'entre vos frères qui se conduisent d'une manière déréglée, et non selon la tradition et la forme de vie qu'ils ont reçue de nous* [1]. Et dans un autre passage : *Que personne ne vous surprenne par de vains discours; car c'est cela qui attire la colère de Dieu sur les opiniâtres. N'ayez donc point de commerce avec eux* [2]. Il faut s'éloigner, que dis-je? il faut fuir à l'aspect des coupables; dans la crainte que si nous venions à nous joindre à ceux qui s'égarent, et à marcher comme eux dans les voies de l'erreur et du crime, nous ne nous trouvions enveloppés par notre faute dans la même prévarication, et par suite dans le même châtiment. Dieu est un, Jésus-Christ est un, l'Église est une, la foi est une. Il faut que le peuple entier des fidèles soit confondu dans une même unité par les liens de la concorde et de la charité. L'unité ne saurait être divisée, et un corps ne doit pas être déchiré en lambeaux. Tout ce qui s'éloigne du sein de l'Église, s'éloigne de la vie; il ne peut vivre dans cet état, ni respirer l'air vivifiant et sacré qui produit le salut. C'est l'avis que nous donne l'Esprit saint : *Quel est l'homme qui aime la vie et qui demande à voir des jours heureux? Gardez votre langue de tout mal, et vos lèvres des paroles trompeuses. Cherchez la paix et ne vous lassez point dans cette recherche* [3]. Celui qui est enfant de la paix doit rechercher et suivre la paix; il doit travailler

[1] II Thess., III, 6. — [2] Eph., V, 6. — [3] Ps. XXXIII, 13 15.

à tout ce qui peut la maintenir, s'abstenir par conséquent de tout discours capable de l'altérer.

Parmi les divins commandements qu'il nous a laissés, le Sauveur, peu avant sa Passion, disait : *Je vous laisse la paix, je vous donne la paix*[1]. C'est là l'héritage qu'il nous a légué; c'est à ce prix qu'il s'est engagé à nous donner tous les biens. Si donc nous sommes les héritiers de Jésus-Christ, conservons-nous dans la paix de Jésus-Christ; si nous sommes les enfants de Dieu, soyons pacifiques. *Heureux*, nous dit-il, *les pacifiques, parce qu'ils seront appelés les enfants de Dieu*[2]. Que les enfants de Dieu soient donc pacifiques, doux, simples, unis dans leurs sentiments, simples dans leur langage, affectionnés dans le commerce de la vie, remplissant tous les devoirs d'une mutuelle fraternité.

Cette union, cette concorde, elles régnaient jadis au temps des apôtres. Fidèle à la pratique des divins commandements, le nouveau peuple chrétien signalait avec éclat la charité dont il était animé. Nous lisons dans nos saintes Écritures : *Il n'y avait parmi tous les croyants qu'un seul cœur et qu'une seule âme; ils étaient tous persévérants dans la prière avec les femmes, et Marie, la mère de Jésus, et ses frères*[3]. Et de là venait l'efficacité de leurs prières, au moyen desquelles ils obtenaient de la bonté du Seigneur tout ce qu'ils demandaient; tandis que chez nous, l'affluence de nos assemblées diminuant, les ressources de la charité ont diminué en proportion. Dans ces heureux temps les fidèles vendaient leurs héritages et leurs maisons; ils en apportaient le prix aux pieds des apôtres pour le soulagement des indigents, assurés de se faire

[1] Joan., XIV, 27. — [2] Matth., V, 9. — [3] Act., III, 32.

par là des trésors dans le ciel. Aujourd'hui les plus légers sacrifices nous coûtent; et tandis que le Seigneur nous ordonne de vendre ce que nous avons [1], nous ne pensons qu'à acquérir ce que nous n'avons pas pour en grossir notre avoir. Et voilà comme la foi s'affaiblit et s'éteint parmi nous. Ah! c'est bien au temps où nous sommes que s'applique la parole de Jésus-Christ : *Quand le Fils de l'homme viendra, pensez-vous qu'il trouvera encore quelque foi sur la terre*[2]? Prédiction trop fidèlement accomplie! Crainte du Seigneur, pratique de la justice, œuvres de charité, tout est sans foi. Personne qui songe aux temps à venir, au jour du Seigneur, à sa colère redoutable, aux supplices qui attendent l'incrédulité dans une autre vie, au châtiment éternel qui punira l'infidélité. Si l'on y croyait, que de motifs d'inquiétudes et d'alarmes pour nos consciences! si l'on y croyait, on prendrait toutes les précautions nécessaires pour y échapper, et par là on n'aurait plus à les craindre. Sortons, mes frères, sortons enfin de notre assoupissement; secouons de toutes nos forces ces chaînes qui nous appesantissent, et veillons désormais à l'observation des divins commandements. Soyons tout ce que le Seigneur veut de nous quand il nous dit : *Que vos reins soient ceints; qu'il y ait dans vos mains des flambeaux allumés; soyez comme ceux qui attendent leur maître, afin que, lorsqu'il viendra et qu'il frappera à la porte, ils lui ouvrent aussitôt. Heureux les serviteurs que le maître, à son arrivée, trouvera veillants* [3]. Mettons sur nos reins une ceinture, afin que, quand l'heure de nous mettre en voyage viendra, nous soyons prêts à partir. Que

[1] Marc., x, 21. — [2] Luc., xviii, 8. — [3] Luc., xii, 35.

notre lumière brille par la pratique des bonnes œuvres, afin qu'après nous avoir guidés à travers la nuit obscure qui nous environne ici-bas, elle nous conduise enfin jusqu'à la lumière éternelle qui éclaire le royaume des cieux. Attendons avec sollicitude, et en nous tenant sans cesse sur nos gardes, l'arrivée imprévue du Seigneur, afin que, lorsqu'il viendra frapper à notre porte, notre foi s'éveille et reçoive des mains du Seigneur le prix de sa vigilance. Si nous observons fidèlement ces préceptes, si nous nous attachons à ces conseils et à ces avertissements, le démon ne pourra plus nous engourdir d'un fatal assoupissement pour mieux nous étouffer; et, dignes serviteurs de Jésus-Christ, nous mériterons d'être associés à la gloire de son royaume.

IV.

DE L'ORAISON DOMINICALE [a].

Les préceptes évangéliques ne sont, mes très-chers frères, autre chose que les commandements de notre divin maître, les fondements qui servent à l'édifice de l'espérance, les appuis de la foi, les aliments dont le cœur se nourrit, les guides qui nous dirigent dans la voie. En même temps qu'ils éclairent les intelligences des lumières de la vérité, ils assurent nos pas et nous font parvenir au royaume céleste.

Dieu avait daigné souvent parler aux hommes par ses prophètes; mais ici ce ne sont pas les serviteurs portant la parole au nom du maître; c'est le maître lui-même, c'est Dieu en personne s'énonçant par sa propre bouche. Il ne nous envoie plus des messagers chargés d'annoncer sa venue, et de commander qu'on lui prépare les voies par où il doit passer; il vient lui-même, lui-même il nous les découvre; il nous la montre cette voie qu'il éclaire des rayons de sa grâce et de sa lumière, pour nous arracher aux ténèbres de la mort où nous étions égarés depuis si

[a] Ce beau traité est cité avec éloges par saint Hilaire de Poitiers, et par saint Augustin qui le recommande particulièrement à ses religieux d'Adrumet. (*De lib. arbit*, cap. 13.)

longtemps, voulant nous y précéder et y marcher à notre tête.

Parmi les salutaires enseignements que le Seigneur a bien voulu donner à son peuple pour le sauver, il a daigné nous instruire de la manière de le prier, en nous dictant jusqu'à l'expression des demandes que nous avons à lui présenter. Sa bonté, qui nous a donné la vie, et avec elle tant d'autres biens, l'a porté à nous apprendre à le prier. Par là il nous a ménagé un accès plus facile auprès de lui, en l'abordant par les mêmes paroles que la bouche de son divin Fils a dictées.

Il avait prédit que le jour n'était pas loin où *les vrais adorateurs adoreraient en esprit et en vérité*[1]; il a accompli sa promesse. Admis par la sanctification de sa grâce à la communication de son esprit et de sa vérité, nous pouvons désormais l'adorer véritablement et spirituellement par la prière qu'il nous a laissée. Peut-il y avoir, en effet, prière plus spirituelle que celle dont l'expression même nous vient du divin Rédempteur, qui nous a envoyé son Esprit saint? En est-il de plus efficace auprès du Père céleste que celle dont son propre Fils est l'auteur? Prier autrement que dans les termes proférés par lui-même, ce serait non-seulement ignorance, mais prévarication, à l'exemple de ce peuple juif à qui il reprochait de *rejeter ses commandements pour y substituer leurs traditions*[2].

Prions donc, mes très-chers frères, de la manière que le divin législateur nous a appris à le faire. La prière qui, en s'adressant à Dieu, lui transmet ses propres paroles sorties d'une bouche si chère à son

[1] Joan., IV, 23. — [2] Marc., VII, 8.

cœur, est sûre de parvenir à son oreille. Dans le langage qui lui exprime nos demandes, le Père de Jésus-Christ reconnaîtra le langage de son Fils : habitant au fond de nos cœurs, qu'il se montre également présent sur nos lèvres; et puisque c'est lui qui veut bien intercéder auprès du Père pour nos péchés [1], quand nous lui demandons qu'ils nous soient pardonnés, n'employons pas d'autres paroles que celles de notre intercesseur, et puisqu'il nous assure que ce que nous demanderons à son Père en son nom, nous sera accordé [2], combien plus abondamment n'obtiendrons-nous pas ce que nous aurons demandé, non pas seulement en son nom, mais par ses propres paroles!

Quand nous prions, que ce soit avec une certaine méthode. La prière doit être accompagnée du calme de l'esprit et d'une crainte respectueuse. Songeons que nous sommes en la présence du Seigneur, que nous devons chercher à lui plaire par notre contenance aussi bien que par le ton de la voix. C'est un manque de bienséance de donner à la voix un essor bruyant. La prière veut un accent modeste, timide; Jésus-Christ nous commande de prier en secret, loin du bruit et de toute agitation, dans l'intérieur de nos maisons; ce qui convient mieux à la foi. Par là nous reconnaissons que Dieu est présent partout, qu'il voit et entend tout, qu'il remplit de sa majesté souveraine les lieux les plus cachés, suivant cet oracle de l'Ecriture : *Ne suis-je Dieu que de près, dit le Seigneur; ne le suis-je pas aussi de loin? Celui qui se cache, se dérobe-t-il à moi, et ne le vois-je point? dit le Seigneur. N'est-ce pas moi qui remplis le ciel et la terre* [3]? Et cet autre : *Les yeux du Seigneur contemplent en*

[1] I Joan., II. — [2] Joan., XVI, 23. — [3] Jérém., XXIII, 23-24.

tout lieu les bons et les méchants [1]. Lors donc que, réunis à nos frères et à l'évêque, nous offrons le divin sacrifice, ne perdons point de vue le précepte de la modestie qui doit régler chacune de nos actions. Que la prière ne s'évapore pas en sons confus; que l'humble demande adressée au Seigneur ne s'exhale pas en cris tumultueux; c'est le cœur que Dieu écoute, non la voix. Il n'a pas besoin qu'on l'excite par des vociférations, lui qui lit au fond des cœurs et voit les pensées des hommes, ainsi que Jésus-Christ le témoignait lui-même par cette parole de son Evangile : *Pourquoi pensez-vous du mal au fond de vos cœurs* [2]? Ailleurs nous lisons : *Toutes les Eglises sauront que c'est moi qui sonde les reins et les cœurs* [3]. Nous voyons au premier livre des Rois qu'Anne, mère de Samuel, figure de l'Eglise nouvelle, évitait soigneusement tout éclat de voix; priant dans le secret de son cœur, l'on voyait seulement remuer ses lèvres, sans qu'on entendît aucune parole : l'ardeur de sa foi suppléait à l'action de sa bouche [4]. Elle savait bien que Dieu entend le langage du cœur, et elle fut exaucée; elle obtint ce qu'elle demandait, parce qu'elle le demandait avec foi. L'Ecriture sainte en rend ce témoignage : *Elle parlait dans son cœur et elle remuait les lèvres, mais on n'entendait pas ce qu'elle disait, et Dieu l'exauça.* Nous lisons aussi dans les Psaumes : *Parlez dans vos cœurs, sur les lits où vous reposez, et soyez touchés de componction* [5]. Et dans le prophète Jérémie : *Il faut adorer Dieu en esprit* [6]. Ce que c'est qu'adorer Dieu en esprit, nous l'apprenons par l'exemple du Publicain de l'Evangile, qui s'était rendu dans

[1] Prov., xv, 3. — [2] Luc., v, 22. — [3] Apoc., ii, 23. — [4] I Reg., i, 13. — [5] Ps. iv, 5. — [6] Baruch., vi, 5.

le temple pour y prier, en même temps que le Pharisien. Le premier n'affectait pas de lever au ciel les yeux ni les mains, mais frappant sa poitrine et se reconnaissant intérieurement comme pécheur, il implorait le secours de la miséricorde divine. Le Pharisien, au contraire, bien éloigné de l'humilité du Publicain, établissait l'espérance du salut sur l'opinion où il était de son innocence, quand il n'y a personne qui soit sans péché, tandis que le Publicain confessait humblement n'être qu'un pécheur. Le Dieu qui fait grâce à l'humilité exauça sa prière. Ecoutez le récit que Jésus-Christ lui-même nous en fait : *Deux hommes*, dit-il, *montèrent au temple pour prier ; l'un était Pharisien et l'autre Publicain. Le Pharisien, se tenant debout, priait ainsi en lui-même : Mon Dieu, je vous rends grâces de ce que je ne ressemble pas aux autres hommes, qui sont injustes, voleurs et adultères, comme ce Publicain. Je jeûne deux fois la semaine, et je donne la dîme de tout ce que je possède. Le Publicain, au contraire, se tenant bien loin, n'osait pas seulement lever les yeux au ciel, mais frappait sa poitrine en disant : Mon Dieu, ayez pitié de moi, qui suis un pécheur. Je vous déclare*, dit le Fils de Dieu, *que celui-ci s'en retourna dans sa maison plus justifié que l'autre, parce que quiconque s'élève sera humilié, et quiconque s'humilie sera élevé* [1].

Quelle est donc cette formule de prière qui nous a été apportée par notre Seigneur Jésus-Christ? La voici : *Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite au ciel comme sur la terre, donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour, et remettez-nous nos dettes comme nous les remettons à ceux qui nous*

[1] Luc., XVIII, 10.

doivent, ne nous laissez pas tomber dans la tentation, mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il. Remarquons avant tout que Jésus-Christ, venu sur la terre pour y établir la paix et l'union entre tous les membres de la famille chrétienne, ne permet pas, quand on prie, que l'on prie seulement pour soi. Nous ne disons pas : Mon Père, qui êtes au ciel, ni : Donnez-moi le pain de chaque jour; mais *Notre Père, donnez-nous,* et le reste. La prière que nous lui adressons est collective, elle embrasse toute la communauté des fidèles; nous ne prions pas pour tel individu en particulier, mais pour tout le peuple, parce que tout le peuple ne forme qu'un seul et même corps. Il veut qu'un seul prie pour tous, comme lui-même nous a tous portés en lui seul. C'est ainsi que priaient les trois jeunes Hébreux de la fournaise. Le texte sacré qui nous l'apprend nous propose en même temps dans leur conduite le modèle de celle que nous devons suivre : *Tous trois glorifiaient Dieu et le bénissaient d'une même bouche* [1]. Pourtant Jésus-Christ n'était pas encore venu sur la terre révéler aux hommes comment ils devaient prier; aussi leur prière simple, animée de l'esprit de paix, trouva-t-elle grâce auprès du Seigneur. De même nous voyons qu'après l'ascension du divin Maître, « les apôtres s'unissaient » aux disciples pour prier en commun, persévérant » dans un même esprit en prière, avec les femmes » et Marie, mère de Jésus, et ses frères [2]. » Le Dieu *qui fait demeurer dans sa maison tous ceux qui n'ont qu'un même esprit* [3], ne promet de place dans son royaume qu'à ceux qui ont gardé fidèlement cet esprit de paix et d'union.

[1] Dan., III, 51. — [2] Act., I, 14. — [3] Ps. LXVII, 6.

Que de mystères contient l'Oraison dominicale, mes très-chers frères ! qu'ils sont grands et féconds en vertu, quoique courts en paroles! car nous ne pouvons rien demander à Dieu qui ne soit compris en abrégé dans cette prière céleste.

Notre Père, qui êtes au ciel. L'homme renouvelé, régénéré, rendu à Dieu par le bienfait de la divine adoption, commence par dire *notre Père*, parce qu'il en est devenu le fils. *Il est venu chez soi*, dit saint Jean, *et les siens ne l'ont pas reçu. Mais tous ceux qui l'ont reçu, il leur a donné le pouvoir d'être faits enfants de Dieu, à ceux qui croient en son nom*[1]. Celui donc qui, par sa foi dans le nom du Seigneur, est devenu son fils, doit commencer par lui en rendre grâces; il se reconnaît hautement pour être l'enfant de Dieu, puisqu'il proclame le Dieu du ciel comme étant son père; il déclare, par cette première parole, avoir renoncé, au moment de sa renaissance spirituelle, à tout autre père céleste, pour ne plus connaître que celui qu'il a dans le ciel, conformément à la maxime : *Qui dit à son père et à sa mère : Je ne vous connais point, et à ses frères : Je ne sais qui vous êtes, ce sont ceux-là qui ont exécuté votre parole et qui ont gardé votre alliance*[2]. Ainsi Jésus-Christ, dans son Évangile, nous commande de n'appeler sur la terre personne du nom de père, parce que nous n'en avons véritablement qu'un seul qui est dans le ciel[3]. A celui de ses disciples qui lui disait que son père était mort, il répondait : *Laissez les morts ensevelir leurs morts*[4], pour nous apprendre que les fidèles ont un père qui ne meurt pas.

[1] Joan., I, 11-12. — [2] Deuter., XXXIII, 9. — [3] Matth., XXIII, 9. — [4] *Ib.*, VIII, 22.

Notre Père, qui êtes aux cieux. Père de tous ceux qui croient en lui, de tous ceux qui, renouvelés par la naissance spirituelle, sont entrés dans la famille des enfants de Dieu. Parole qui est en même temps l'arrêt de condamnation du peuple juif. Ce peuple nous avait précédés dans cette glorieuse adoption ; en méconnaissant dans Jésus-Christ le Messie que leurs prophètes annonçaient, en le rejetant et le faisant mourir, ils ont renoncé à l'héritage, ils ont refusé d'avoir Dieu pour père. Comment oseraient-ils désormais lui donner le nom de Père, après la sentence terrible portée par le Sauveur, quand il leur a dit : *Vous êtes les enfants du diable, et vous voulez accomplir les désirs de votre père? Il a été homicide dès le commencement, et il n'est point demeuré dans la vérité, parce que la vérité n'est point en lui* [1]. Auparavant le Seigneur lui-même avait déjà fait retentir, par la bouche de son prophète Isaïe, ce cri de son indignation : *J'ai nourri des enfants et je les ai élevés, et après cela ils m'ont méprisé. Le bœuf connaît celui à qui il est, et l'âne l'étable de son maître; mais Israël ne m'a point connu, mon peuple ne sait qui je suis. Malheur à la nation pécheresse, à ce peuple chargé de crimes! ils ont abandonné le Seigneur, ils ont blasphémé le saint d'Israël* [2]. Un peuple pécheur ne pouvait être plus longtemps le fils de Dieu. Cette qualification est passée à nous autres chrétiens, qui l'appelons notre Père, comme ayant reçu la rémission de nos péchés, affranchis que nous sommes de l'esclavage du démon, investis du droit à la bienheureuse éternité.

Bonté ineffable de notre Dieu! il nous fallait un

[1] Joan., VIII, 44. — [2] Isaï., I, 2-4.

ordre exprès de sa part pour permettre à l'homme de l'appeler du nom de Père, et fonder sur ce titre notre fraternité avec son divin Fils.

Toutes les fois que nous prononçons ce mot, souvenons-nous, mes très-chers frères, que nous sommes tenus d'agir en enfants de Dieu, afin que si nous nous glorifions d'avoir Dieu pour père, lui aussi puisse se réjouir de nous avoir pour enfants. Faisons reconnaître dans nos personnes les sanctuaires de Dieu, où il ne dédaigne pas d'habiter. Gardons-nous bien de dégénérer de l'esprit tout céleste qui nous a été donné : *Je glorifierai*, a dit le Seigneur, *ceux qui me glorifient, et je mépriserai ceux qui me méprisent*[1]. *Vous n'êtes pas à vous*, dit son Apôtre, *car vous avez été achetés bien cher. Glorifiez et portez Dieu dans votre corps*[2].

Que votre nom soit sanctifié. Est-ce que Dieu peut avoir besoin d'être sanctifié, lui qui seul est le principe de la sainteté? Est-ce que nos prières sont utiles à la gloire de son saint nom? Nullement. Mais parce qu'il nous commande d'*être saints, parce que lui-même est saint*, nous lui demandons qu'il le soit en nous par nos œuvres. Nous lui demandons de nous faire persévérer dans la grâce de sainteté que nous avons reçue du sacrement de baptême, d'imprimer à nos paroles, à nos pensées, à toutes nos actions un caractère de sainteté qui conserve son ouvrage, en repoussant loin de nous toute atteinte des péchés qu'il condamne, de nous accorder à tous les moments de notre vie cette grâce protectrice, parce qu'il n'est pas un seul moment de notre vie où sans elle nous ne puissions tomber dans le péché.

[1] I Reg., II, 30. — [2] I Cor., VI, 19.

L'Apôtre nous apprend quelle est cette grâce de sanctification que nous devons attendre de la bonté divine, quand il nous dit : *Ne savez-vous pas que les hommes qui commettent l'injustice ne seront point héritiers du royaume de Dieu? Ne vous y trompez pas : ni les fornicateurs, ni les idolâtres, ni les adultères, ni les impudiques, ni les abominables, ni les voleurs, ni les avares, ni les ivrognes, ni les médisants, ni les ravisseurs du bien d'autrui, ne seront points héritiers du royaume de Dieu. C'est ce que quelques-uns de vous ont été autrefois; mais vous avez été lavés, vous avez été sanctifiés, vous avez été purifiés au nom de notre Seigneur Jésus-Christ et par l'esprit de notre Dieu*[1]. Telle est la sanctification où nous demandons à être conservés; et parce que notre souverain juge défend à celui qu'il a guéri et justifié de pécher sous peine *qu'il lui arrive pis*[2], nous ne cessons nuit et jour de solliciter de sa miséricorde le bienfait de cette grâce persévérante.

Que votre règne arrive. Nous demandons à Dieu l'avénement de son règne, comme nous lui avons demandé la sanctification de son nom. Son règne est éternel; il a commencé avant les temps, il durera après tous les temps. Le royaume que son divin Fils est venu conquérir, c'est nous-mêmes, nous qui sommes le prix de son sang. Délivrés par les mérites de ses souffrances de l'esclavage du siècle, nous aspirons à partager avec lui dans sa gloire son royaume, conformément à la promesse qu'il nous en a faite : *Venez,* a-t-il dit, *ô les bénis de mon Père! posséder le royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde*[3]. Le royaume de Jésus-Christ, c'est lui-même

[1] I Cor., vi, 9-11. — [2] Joan., v, 14. — [3] Matth., xxv, 34.

Chaque jour nous exprimons le vœu qu'il arrive et qu'il ne se fasse pas attendre. De même qu'il est *notre résurrection,* parce que nous ressuscitons en lui par le baptême, de même le royaume de Dieu c'est lui, parce que nous régnerons en lui. Nous avons raison de demander le royaume de Dieu, c'est-à-dire le royaume du ciel; car il y a aussi un royaume de la terre. Mais le chrétien qui a renoncé au siècle, et s'est donné tout entier à Dieu et à Jésus-Christ, regarde comme au-dessous de lui les pompes et les royautés de la terre; c'est le royaume du ciel qu'il faut à sa sublime ambition. C'est en priant sans relâche que nous mériterons de n'être pas rejetés de ce royaume, comme l'ont été les Juifs, à qui d'abord il fut promis, selon cet avertissement que nous en donne Jésus-Christ quand il nous dit que *plusieurs viendront de l'Orient et de l'Occident, et auront place dans le royaume de Dieu avec Abraham, Isaac et Jacob; mais que les enfants du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures, où il y aura des pleurs et des grincements de dents*[1]. Les Juifs furent les enfants du royaume, tant qu'ils ont été les enfants de Dieu; en perdant ce dernier titre, ils ont aussi perdu l'autre. Nous qui leur avons été substitués, avec le droit d'appeler Dieu notre père, nous avons acquis celui de demander que le royaume de Dieu nous soit donné.

QUE VOTRE VOLONTÉ SOIT FAITE SUR LA TERRE COMME DANS LE CIEL. Ce que nous demandons par là, ce n'est pas que Dieu fasse ce qui lui plaît, mais que nous puissions exécuter ce qu'il veut; car est-il rien qui puisse empêcher Dieu de faire ce qui lui plaît? Mais

[1] Matth., VIII, 11-12.

parce que l'ennemi du salut met obstacle à l'accomplissement de la volonté divine dans nos cœurs et dans nos actions, nous lui demandons avec instance que cette volonté s'accomplisse en nous; et pour qu'elle le soit, nous avons besoin de la volonté de Dieu, parce qu'il n'est personne qui soit fort par lui-même, et qu'il n'y a que la grâce et la miséricorde de Dieu qui puisse assurer notre marche dans la voie du salut. Par là Jésus-Christ apprend à l'homme à se défier de sa faiblesse, qu'il connaissait bien, puisqu'il s'en est revêtu; vous l'entendez s'écrier : *Mon Père, s'il est possible, que ce calice passe loin de moi.* Mais pour apprendre aussi à ses disciples, par son propre exemple, à faire non leur volonté propre, mais celle de Dieu : *Toutefois,* ajoute-t-il, *qu'il en soit, non comme je le veux, mais comme vous le voulez*[1]. Dans une autre circonstance, il avait dit également : *Je ne suis pas descendu du ciel pour faire ma volonté, mais celle de celui qui m'a envoyé*[2]. S'il y a dans le Fils de Dieu un abandon aussi absolu à la volonté de Dieu son Père, quelle ne doit pas être celle du serviteur à l'égard de son maître? L'apôtre saint Jean nous le recommande dans une de ses épîtres : *N'aimez pas le monde, ni rien de ce qui est dans le monde. Celui qui aime le monde n'aime point Dieu; car tout ce qui est dans le monde est, ou concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie; ce qui ne vient point du père, mais du monde. Or le monde passe, et la concupiscence du monde passe avec lui; mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement*[3]. Si nous voulons régner avec Dieu dans son éternité, il faut obéir à sa volonté dans

[1] Matth., xxvi, 39. — [2] Joan., vi, 38. — [3] I Joan., ii, 15.

le temps. Or la volonté de Dieu que Jésus-Christ nous a manifestée par ses instructions et ses exemples, c'est que nous soyons humbles dans toutes nos démarches, fermes dans la foi, réservés dans nos paroles, justes dans nos œuvres, réglés dans nos mœurs; que nous exercions les œuvres de miséricorde; que nous ne fassions de tort à personne, et que nous supportions celui qui nous est fait; que nous gardions la paix avec nos frères. La volonté de Dieu, c'est que nous l'aimions de tout notre cœur, que nous le chérissions comme notre père, et que nous le craignions comme notre Dieu; que nous ne préférions rien à Jésus-Christ, comme lui-même n'a rien préféré à nous; que nous nous attachions à son amour par des liens indissolubles; que nous embrassions sa croix avec confiance, avec persévérance; que, quand il s'agit de la gloire de son nom et de l'honneur de sa religion, nous n'ayons pas l'air de trahir sa cause par notre silence, mais que nous ayons le courage de le confesser, et de mourir, s'il le faut, pour mériter la couronne. C'est là vouloir être le cohéritier de Jésus-Christ, c'est là accomplir les commandements et faire la volonté de Dieu, *que votre volonté soit faite sur la terre comme dans le ciel;* parce que l'œuvre du salut tient à l'une et à l'autre. Composés d'une chair formée de la terre et d'une âme qui nous vient du ciel, unissant par cette double substance le ciel et la terre dans nos personnes, nous demandons que la volonté de Dieu s'exécute dans l'une et l'autre partie de notre être. Il existe entre les deux une guerre continuelle : gênés continuellement dans l'exercice de notre volonté par l'opposition qui existe entre la chair et l'esprit, la chair qui s'abaisse vers les choses de la terre, l'esprit qui se porte vers les choses

du ciel, nous implorons l'assistance divine pour en obtenir qu'elle y établisse l'harmonie en les soumettant à la volonté divine. Telle est la doctrine de l'Apôtre : *La chair*, écrivait-il aux Galates, *a des désirs contraires à ceux de l'esprit, et l'esprit en a de contraires à ceux de la chair; et ils sont opposés l'un à l'autre, de sorte que vous ne faites pas les choses que vous voudriez. Or il est aisé de connaître les œuvres de la chair, qui sont la fornication, l'impureté, l'impudicité, la dissolution, l'idolâtrie, les empoisonnements, les inimitiés, les dissensions, les jalousies, les animosités, les querelles, les divisions, les hérésies, les envies, les meurtres, les ivrogneries, les débauches, et autres crimes semblables, dont je vous déclare, comme je vous l'ai déjà dit, que ceux qui commettent ces crimes ne seront point héritiers du royaume de Dieu. Les fruits de l'esprit, au contraire, sont la charité, la joie, la paix, la patience, l'humanité, la bonté, la longanimité, la douceur, la modestie, la continence, la chasteté.* Le motif qui nous porte à demander sans relâche que la *volonté de Dieu soit faite sur la terre comme dans le ciel*, c'est que sa volonté est, par rapport à nous, que les choses de la terre le cèdent aux choses du ciel, et que l'esprit domine sur la chair.

Un autre sens à donner à ces paroles, c'est que, Notre-Seigneur nous ayant commandé d'aimer nos ennemis et de prier pour ceux qui nous persécutent, nous lui demandons de changer ces cœurs encore terrestres, de les dépouiller du vieil homme *venu de la terre*, de les transformer dans l'homme nouveau *descendu du ciel*, de les amener à l'accomplissement de sa volonté, comme Jésus-Christ l'a fait en conservant et réparant l'homme, de les rendre capables de goû-

ter les choses du ciel. Voilà ce que nous devons demander pour tous les hommes, à l'imitation du Dieu de charité, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants. Nous prions pour le salut de tous; nous demandons, pour les infidèles encore asservis aux affections de la terre, la même grâce qui nous a été faite à nous-mêmes de devenir enfants du ciel, en acquérant, comme nous avons eu le bonheur de le faire, une vie nouvelle par notre régénération dans l'eau et l'esprit.

DONNEZ-NOUS AUJOURD'HUI NOTRE PAIN DE CHAQUE JOUR. Ces paroles peuvent s'entendre dans le sens simple qu'elles présentent. Elles sont également susceptibles du sens spirituel que voici : le pain qui nous donne la vie, c'est Jésus-Christ, pain qui ne se donne pas à tous, mais qui nous appartient en propre. Comme nous disons *notre Père*, parce que Dieu n'est le père que de ceux qui le connaissent et qui croient en lui, ainsi disons-nous qu'il est notre pain à nous qui participons à son sacré corps. Nous lui demandons que le pain qui se donne chaque jour en aliment de salut, nous méritions chaque jour de le recevoir [a],

[a] Paroles bien remarquables: *Eucharistiam quotidie ad cibum salutis accipimus*. Chacun des fidèles communiait chaque jour. L'usage en venait des premiers temps apostoliques, ainsi que nous le voyons au livre des Actes. Il se maintint dans l'Occident jusqu'au temps de saint Jérôme, de saint Ambroise, de saint Augustin, comme nous l'apprennent, le premier dans sa Défense à Pammaque et plusieurs de ses lettres, le second dans le dernier chapitre de son Commentaire sur saint Luc, et au cinquième livre de son Sacramentaire; le dernier, dans sa lettre 118. Cette pratique s'altéra plus tôt dans l'Orient et depuis longtemps n'y était plus en vigueur, selon le témoignage des mêmes saint Ambroise, saint Augustin et saint Jean Chrysostôme (Homél. 61 au peuple d'Antioche). Le saint patriarche en apporte diverses causes, dans la troisième Homélie sur l'épître aux Ephésiens, et la dix-septième sur celle aux Hébreux.

et de n'en être point privés en punition de quelque péché grave, parce que n'y point participer, c'est se séparer du corps de Jésus-Christ, qui nous a dit : *Je suis le pain de vie qui suis descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement, et le pain que je donnerai, c'est ma chair que je dois donner pour la vie du monde... Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous.* (S. Jean, VI.)

Nous pouvons encore entendre ainsi l'explication de cette demande : parce que nous avons renoncé au monde, à ses pompes et à ses richesses, nous devons, pour être les vrais disciples de Jésus-Christ, ne pas demander autre chose que les premières nécessités de la vie, conformément à sa parole[1], sans inquiétude du lendemain; car à chaque jour suffit son mal[2]. N'y aurait-il pas une inconséquence réelle à désirer de vivre constamment dans le siècle, quand tous les jours on demande au Seigneur que son règne ne tarde pas à arriver? Pour fortifier notre foi et notre espérance, l'Apôtre nous dit : *Nous n'avons rien apporté dans ce monde, et il est sans doute que nous n'en pouvons aussi rien emporter. Ayant donc de quoi nous nourrir et de quoi nous vêtir, nous devons être contents. Mais ceux qui veulent devenir riches tombent dans la tentation et dans les filets du démon, et en divers désirs inutiles et pernicieux qui précipitent les hommes dans la mort et la damnation; car l'avarice est la racine de tous maux, si bien que quelques-uns s'y étant laissés aller, ont fait naufrage dans la foi et se sont engagés dans une infi-*

[1] Luc., XIV, 33. — [2] Matth., VI, 34.

nite de malheurs [1]. Vérités que confirme la parabole du riche insensé qui se réjouissait de l'abondance de sa récolte, et à qui l'on vint dire *que dans la nuit même on viendrait lui redemander son âme* [2]. *Pour être parfait,* dit Jésus-Christ, *vendez ce que vous avez et le distribuez aux pauvres, afin d'acquérir un trésor dans le ciel* [3]. Voulez-vous suivre Jésus-Christ et retracer la gloire de sa passion? Dégagez-vous de tous les embarras du siècle, faites partir en avant vos richesses : c'est le moyen de les retrouver au sein de Dieu. Ne craignez pas de manquer dans la vie présente; c'est un oracle de l'Esprit saint, que *le Seigneur ne laissera pas mourir le juste de faim* [4]. *Tout vieux que je suis,* dit David, *je n'ai point encore vu de juste abandonné, ni ses enfants demander leur pain* [5]. *Soyez donc sans inquiétude*, nous dit Jésus-Christ. *Ne dites donc pas : Où trouverons-nous à boire, à manger, de quoi nous vêtir? comme font les païens qui recherchent toutes ces choses; car votre Père céleste sait que vous en avez besoin. Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données par surcroît* [6]. Tout étant à Dieu, rien ne peut manquer à celui qui possède Dieu, pourvu qu'il ne manque pas lui-même à Dieu. Daniel, enfermé dans la fosse aux lions, n'y reste pas sans secours; Dieu lui-même pourvoit à sa subsistance, et contient la faim dévorante des animaux qui l'environnent. Élie est nourri dans sa fuite; les oiseaux du ciel fournissent à ses besoins. Humiliant contraste! hommes cruels! des animaux féroces épargnent leur victime; les corbeaux se font les nourri-

[1] I Tim., VI, 7-10. — [2] Luc., XII, 20. — [3] Matth., XIX, 21. — [4] Prov., X, 3. — [5] Ps. XXXVI, 26. — [6] Matth., VI, 31-33.

ciers du prophète : l'homme ne s'occupe qu'à tendre des piéges, qu'à exercer ses barbares vengeances.

PARDONNEZ-NOUS NOS OFFENSES COMME NOUS LES PARDONNONS A CEUX QUI NOUS ONT OFFENSÉS. Après avoir demandé la nourriture nécessaire à la vie, nous demandons le pardon de nos péchés, sans lequel nous ne pouvons arriver à la vie éternelle. Débiteurs envers la justice suprême, nous demandons la rémission des dettes contractées par nos péchés. Avertissement utile et nécessaire pour nous ramener à la connaissance de nous-mêmes, au besoin que nous avons tous les jours qu'il nous soit pardonné. *Si nous disons que nous sommes sans péché, nous nous séduisons nous-même*, dit l'évangéliste saint Jean, *et la vérité n'est point en nous ; mais si nous confessons nos péchés, il est juste et fidèle pour nous les remettre, et pour nous purifier de toute iniquité*[1]. Il nous en fait un commandement précis, auquel est attachée cette condition non moins rigoureuse, que, pour obtenir pardon, nous devons l'accorder à ceux qui se seraient rendus coupables envers nous, car *on se servira envers vous de la même mesure dont vous vous serez servi envers les autres*[2]. Jésus-Christ insiste encore avec plus de force dans un autre endroit sur cette obligation : *Lorsque vous vous présenterez pour prier, si vous avez quelque chose contre quelqu'un, pardonnez-lui, afin que votre Père qui est dans les cieux vous pardonne aussi vos péchés ; car, si vous ne pardonnez point, votre Père qui est dans les cieux ne vous pardonnera point non plus vos péchés*[3]. Vous serez sans excuse au dernier jour, puisque vous serez jugé par votre propre jugement et traité comme

[1] I Joan., I, 8-10. — [2] Matth., VII, 2. — [3] Marc., XI, 25.

vous aurez traité les autres. Dieu n'agrée point le sacrifice qui lui est offert par celui qui viole la charité fraternelle. Dans les sacrifices qu'offraient Abel et Caïn, le Seigneur regardait moins leurs présents que leurs cœurs. Le juste et pacifique Abel, présentant son offrande avec innocence, apprenait aux hommes qu'ils ne doivent approcher de l'autel du Seigneur qu'avec la crainte de Dieu, avec un cœur simple, et dans un esprit de justice et de paix. Heureux par là de mériter l'honneur d'être lui-même offert en sacrifice, et de marcher le premier en tête des martyrs, pour figurer, par la glorieuse effusion de son sang, la sanglante immolation de Jésus-Christ, lui qui avait si bien conservé la justice et la paix du Seigneur. Tels sont ceux à qui les couronnes sont promises, et que Dieu vengera avec son Fils au jour du jugement. Mais ceux qui nourrissent la discorde dans leurs cœurs ne sauraient, selon le témoignage de l'Apôtre et de l'Écriture, effacer le crime de cette division, quand même ils souffriraient la mort pour le nom de Jésus-Christ. *Qui hait son frère est homicide*[1]. Or un homicide ne peut ni prétendre au royaume du ciel, ni vivre dans la compagnie de Dieu. Celui-là qui a préféré ressembler à Judas, plutôt que de ressembler à Jésus-Christ, ne peut être avec Jésus-Christ. L'affreux crime que celui que le baptême de sang, que le martyre n'est pas capable d'expier!

ET NE NOUS INDUISEZ PAS EN TENTATION. Par là Jésus-Christ nous déclare que le démon ne peut rien contre nous qu'autant que Dieu le permet. Ainsi lisons-nous que *Nabuchonodosor, roi de Babylone, étant venu mettre le siége devant Jérusalem, Dieu la livra entre*

[1] I Joan., III, 15.

ses mains[1]. Or ce pouvoir n'est accordé au démon qu'en punition de nos péchés. Isaïe demande : *Qui a livré Jacob et Israël au pillage à ceux qui le ravagent? N'est-ce pas le Seigneur qu'ils ont offensé? Ils ont refusé de marcher dans ses voies et d'obéir à ses commandements. C'est pour cela qu'il leur a fait sentir les effets de sa colère*[2]. D'autres fois c'est pour éprouver la vertu de ses serviteurs, comme nous le voyons dans l'histoire de Job, et dans la réponse du Sauveur à Pilate : *Vous n'auriez aucun pouvoir sur moi, s'il ne vous eût été donné d'en haut*[3]. En demandant à Dieu qu'il éloigne de nous la tentation, nous nous rappelons notre faiblesse naturelle; nous nous tenons en garde contre un sentiment présomptueux de nous-mêmes; nous sommes avertis de ne rien attribuer à notre propre mérite, eussions-nous l'honneur de confesser le nom de Jésus-Christ et de verser notre sang pour sa gloire. Dans les préceptes qu'il nous a laissés sur l'humilité, il n'a pas manqué de nous dire : *Veillez et priez, afin que vous n'entriez pas en tentation; l'esprit est prompt, mais la chair est faible*[4]. Que l'homme rapporte tout à Dieu en confessant sa propre indignité. On n'obtient de sa miséricorde que ce qui lui est demandé avec l'humilité qu'accompagnent la crainte et le respect.

La prière finit par ces mots qui en sont tout l'abrégé : MAIS DÉLIVREZ-NOUS DU MAL [a]. Ce qui comprend tout ce que l'ennemi peut entreprendre contre nous dans ce monde, mais sans succès, si Dieu nous en délivre et veut bien exaucer nos prières. Après celle-

[1] IV Reg., XXIV, 11. — [2] Isaï., XLII, 24. — [3] Joan., XIX, 11. — [4] Marc., XIV, 38.

[a] Comme Tertullien, saint Cyprien ne compte que six parties ou demandes dans l'Oraison dominicale.

là, il ne nous reste plus rien à demander; car une fois assurés de la puissance du Seigneur, nous n'avons plus rien à redouter de la part du démon ni du monde.

Est-il surprenant que l'Oraison dominicale renferme en substance tout ce que nous devons demander au Seigneur, puisque c'est lui-même qui l'a faite? Ainsi l'avait prédit le prophète Isaïe[1] : *Ce sera une parole qui consomme et abrége avec justice, parce que le Seigneur fera une parole abrégée par toute la terre*[a]. Le Verbe de Dieu, Notre Seigneur Jésus-Christ, est venu sur la terre l'apprendre à tous, afin d'éclairer à la fois les savants et les ignorants. Dans ce peu de paroles, tous les préceptes. Pour cela il ne faut pas un grand effort de mémoire; un moment suffit pour apprendre tout ce qu'il y a de nécessaire à la simplicité de la foi. Ainsi, lorsqu'il a voulu enseigner ce que c'est que la vie éternelle, il l'a définie dans cette courte maxime : *La vie éternelle consiste à vous reconnaître pour le seul et vrai Dieu, et à connaître Jésus-Christ que vous avez envoyé*[2]. De même résumant en quelques paroles les premiers et les plus importants préceptes de la foi et des prophètes : *Écoutez Israël*, dit-il, *le Seigneur votre Dieu est le seul Dieu; vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit et de toutes vos forces. C'est là le premier commandement. Et voici le second qui est semblable au premier : Vous aimerez*

[1] Isaï., x, 22.

[a] Saint Paul, dans son epître aux Romains (ch. 1, vers. 28), fait allusion à ce même texte que Sacy traduit ainsi : *Car Dieu dans sa justice consumera et retranchera son peuple; le Seigneur fera un grand retranchement sur la terre.* C'est là le vrai sens du passage. Saint Cyprien l'avait lu dans d'autres versions.

[2] Joan., xvii, 3.

votre prochain comme vous-même. Il n'y a point d'autre commandement plus grand que celui-là[1]. Et ailleurs : *Faites aux hommes tout le bien que vous voudriez qui vous fût fait à vous-même. C'est là toute la loi et les prophètes*[2]. Il ne réduit pas la prière à de simples paroles; il nous a appris à prier par les actions : mais joignant l'autorité de ses exemples à celle de ses instructions, il priait fréquemment, il se retirait dans la solitude pour y prier; il y passait des nuits entières à prier. Si le Sauveur des hommes, bien qu'il fût sans péché, priait assidûment dans le temple et durant des nuits entières, combien nous, qui sommes pécheurs, ne sommes-nous pas tenus de le faire? Jésus prie non pour lui, il n'en avait pas besoin, mais pour nos péchés, mais pour tous les hommes : *Pour tous ceux qui doivent croire en lui, afin qu'ils soient tous ensemble comme vous, mon Père, êtes en moi et moi en vous*[3]. Arrêtons-nous un moment sur ces paroles. Comme son Père et lui ne sont qu'une même chose, ainsi veut-il que tous ne fassions qu'un [a]. Quel crime c'est donc de rompre l'unité, puisque Notre-Seigneur a prié particulièrement pour cela! Il a voulu sauver son peuple par la paix, parce qu'il sait bien que la discorde n'a point d'accès dans le royaume de Dieu.

Lorsque nous prions, que ce soit dans l'effusion de notre cœur; commençons par bannir de notre esprit toute pensée profane, de notre cœur toute affection sensuelle : que notre âme soit tout entière pénétrée de l'action qui l'occupe. C'est pour nous amener à ce profond recueillement qu'avant de commencer

[1] Marc., XII, 29. — [2] Matth., VII, 12. — [3] Joan., XVII, 20-21.
[a] Nous avons supprimé ici quelques répétitions.

l'Oraison le ministre du sacrifice y dispose les fidèles par ces mots : *Elevez vos cœurs;* à quoi le peuple répond : *Nous les avons élevés au Seigneur*, pour nous rappeler que Dieu seul doit remplir notre pensée, que toutes les avenues par où l'ennemi du salut voudrait s'introduire dans nos âmes lui sont fermées. Il n'arrive que trop souvent qu'il s'y fait jour et détourne notre attention. Le remède à ce mal est de prier non de bouche, mais de cœur. C'est une coupable négligence de se laisser emporter par d'oiseuses et profanes distractions d'esprit, quand toutes ses facultés doivent être absorbées par la seule pensée que c'est à Dieu que l'on parle. Eh! comment voulez-vous qu'il vous écoute, quand vous ne vous écoutez pas vous-même? Comment prétendez-vous qu'il se souvienne de vous, quand vous l'oubliez? Vous témoignez par là que vous prenez peu de soin de vous garantir des piéges de l'ennemi. Vous priez; mais en priant avec cette froideur, vous offensez sa majesté sainte. Vous veillez, c'est-à-dire que vos yeux sont ouverts, mais votre cœur est endormi; vos prières restent stériles et infructueuses. Pour porter des fruits, elles doivent être accompagnées de bonnes œuvres, fortifiées, selon le précepte de l'Écriture, par le jeûne et l'aumône. Voilà comme le centurion Corneille mérita d'être exaucé; il faisait beaucoup d'aumônes au peuple et il priait Dieu incessamment. Un jour, vers la neuvième heure, il vit clairement dans une vision un ange de Dieu qui lui dit : *Vos prières et vos aumônes sont montées en la présence de Dieu, et il s'en est souvenu*[1]. Les prières montent vite jusqu'au trône de Dieu, quand elles sont escortées des bonnes œuvres. L'archange Raphaël rend un pareil

[1] Act., x, 2.

témoignage à Tobie qui unissait également le mérite des bonnes œuvres à celui de l'aumône. *Il est glorieux*, lui dit-il, *de publier les œuvres du Seigneur. Lorsque vous priiez Dieu avec larmes, que vous ensevelissiez les morts, que vous quittiez pour cela votre table et que vous cachiez les morts dans votre maison durant le jour pour les ensevelir la nuit, j'ai présenté vos prières au Seigneur; et parce que vous étiez agréable à Dieu, il a été nécessaire que la tentation vous éprouvât. Maintenant donc le Seigneur m'envoie pour vous guérir, et pour délivrer du démon Sara, la femme de votre fils; car je suis Raphaël, l'un des sept anges qui sommes toujours présents devant le Seigneur* [1].

Le prophète Isaïe nous en fournit encore une autre preuve par ces paroles : *Rompez les chaînes de l'impiété, déchargez de tous leurs fardeaux ceux qui en sont accablés, renvoyez libres tous ceux qui sont opprimés par la servitude, et brisez tout joug qui charge les autres. Faites part de votre pain à celui qui a faim, et faites entrer en votre maison les pauvres qui ne savent où se retirer; lorsque vous verrez un homme nu, revêtez-le et ne méprisez point votre propre chair. Alors votre lumière éclatera comme l'aurore; vous recouvrerez bientôt la santé; votre justice marchera devant vous et la gloire du Seigneur vous servira de garde; alors vous invoquerez le Seigneur, et il vous exaucera; vous crierez vers lui, et il vous dira : Me voici* [2].

Voilà comme le Seigneur promet d'écouter et de secourir tous ceux qui, dégagés des passions qui tyrannisent le cœur, empressés de répandre leurs aumônes dans le sein des pauvres, conformément à ses

[1] Tob., XII, 7-12. — [2] Isaï., LVIII, 6-9.

préceptes, méritent que Dieu fasse ce qu'ils lui demandent, par cela même qu'ils exécutent fidèlement ce que Dieu leur ordonne. Saint Paul, assisté par ses frères dans une pressante nécessité, qualifie les bonnes œuvres autant de sacrifices devant Dieu. *J'ai été,* dit-il, *comblé de vos biens, et j'ai reçu ce que vous m'avez envoyé par Epaphrodite comme un excellent parfum, et comme un sacrifice très-agréable au Seigneur*[1]. Donner aux pauvres, c'est donner à Dieu avec usure; c'est offrir un sacrifice d'agréable odeur.

L'histoire de Daniel et de ses trois compagnons nous apprend quelles étaient les heures où ce saint prophète et les trois jeunes Hébreux qui signalèrent leur foi et leur courage invincible au temps de la captivité, s'adonnaient particulièrement à la prière. C'étaient : la troisième, la sixième et la neuvième heure du jour, faisant de ce nombre de trois la figure anticipée du mystère de la Trinité [a]. Ainsi les adorateurs du vrai Dieu distinguaient autrefois le temps de leurs prières. Ce fut à l'heure de tierce que le Saint-Esprit descendit sur les disciples et les remplit de grâce, selon la promesse que Notre-Seigneur leur en avait faite. Ce fut à l'heure de sexte que S. Pierre étant monté au haut de la maison où il se rencontrait, Dieu lui apprit de bouche, et par une vision, à admettre tout le

[1] Phil., IV, 18.

[a] L'institution du bréviaire pour les clercs et de l'adoration perpétuelle ont pris leur source dans le devoir de la prière fréquente si fort recommandé à tous les chrétiens par Notre-Seigneur et par tous les saints docteurs des temps apostoliques. Les Grecs appellent ce pieux exercice du bréviaire *Hotologium,* parce qu'il marque les diverses mesures du jour et de la nuit. Leur bréviaire se divise en deux parties dont l'une, qui contient l'office du soir, est appelée μεσονύκτιον; l'autre, celui du matin, qui comprend matines, laudes, les petites heures, vêpres et complies.

monde indistinctement au baptême, qu'auparavant il faisait difficulté de conférer aux Gentils ; et enfin Notre-Seigneur ayant été crucifié à l'heure de sexte, ce fut à l'heure de none qu'il lava nos péchés dans son sang, et qu'il consomma sa victoire par sa mort, pour nous racheter et nous vivifier. Maintenant, le temps de la prière s'est multiplié avec les mystères : nous devons prier le matin, pour célébrer la résurrection de Notre-Seigneur. Aussi voyons-nous que ce temps a été marqué par l'Esprit saint dans le livre des Psaumes : *Vous êtes mon roi et mon Dieu,* s'écrie le saint roi David; *c'est donc à vous que j'adresserai ma prière, et je vous ferai entendre ma voix dès le matin. Dès le matin je me présenterai devant vous, et je vous contemplerai* [1]. Un autre prophète (c'est Osée): *Ils viendront vers moi de grand matin, disant : Allons, retournons au Seigneur notre Dieu* [2]. Le soir, au coucher du soleil, nous devons prier, par honneur pour Jésus-Christ, vrai jour, vrai soleil, afin qu'il nous éclaire et qu'il hâte son avénement, pour nous donner la grâce de la lumière éternelle. Que Jésus-Christ soit le vrai jour, le Saint-Esprit nous l'apprend dans les Psaumes, par ces paroles : *La pierre que les architectes ont rejetée est devenue la principale pierre de l'angle ; elle a été ainsi placée par le Seigneur, et nous le voyons avec étonnement, c'est lui qui est le jour qu'a fait le Seigneur ; marchons et nous réjouissons en lui* [3]. Il est de même le véritable soleil, témoin ces paroles de Malachie : *Le soleil de justice se lèvera pour vous, qui craignez la majesté du Seigneur, et vous trouverez votre guérison sous ses ailes* [4]. Puis donc qu'aux termes de l'Écriture, Jésus-Christ est le

[1] Ps. v, 2. — [2] Osée, vi. — [3] Ps. cxvii, 22. — [4] Malach., iv, 2.

vrai jour, le véritable soleil, il n'y a point d'heure du jour où nous ne devions prier Dieu. La nuit elle-même ne doit pas rester étrangère à la prière. Ah! quand peut être sans lumière celui qui porte la lumière dans son cœur? quand est-ce qu'il ne fait pas jour et soleil pour celui de qui Jésus-Christ est le jour, le soleil? Puisque nous sommes toujours en Jésus-Christ, c'est-à-dire dans la lumière, nous ne devons pas, même durant la nuit, cesser de prier. Ainsi priait la sainte veuve dont il est parlé dans l'Évangile : *Demeurant sans cesse dans le temple, servant Dieu jour et nuit, dans les jeûnes et dans les prières*[1]. Quelle leçon pour les Gentils, qui n'ont pas encore été éclairés par cette divine lumière! Quelle leçon pour les Juifs, qui l'ont perdue, et qui s'opiniâtrent à marcher dans les ténèbres! Quant à nous, mes bien-aimés, qui persévérons dans cette lumière, nous qui savons ce que nous a valu le bienfait de la grâce qui nous a été donnée, et qui ne l'avons pas oublié, ne mettons point ici de différence entre la nuit et le jour. Croyons marcher toujours dans la lumière, sans nous embarrasser désormais des ténèbres auxquelles nous avons échappé. Que la nuit n'apporte point d'interruption à nos prières, de relâchement à notre ferveur dans la prière. Régénérés par la divine miséricorde, commençons à être ici-bas ce que nous devons être un jour; et comme dans le paradis il n'y aura plus qu'un jour qui ne sera suivi d'aucune nuit, veillons dès à présent durant la nuit comme durant le jour. Prière, action de grâces éternelle. Anticipons sur cette bienheureuse éternité par l'assiduité de nos prières et de nos actions de grâces.

[1] Luc., II, 37.

V.

TRAITÉ CONTRE DÉMÉTRIEN [a].

Jusqu'ici, Démétrien, je m'étais contenté de mépriser les impiétés que vous vomissez avec tant de chaleur contre le seul et vrai Dieu qu'adorent les chrétiens. Je croyais qu'il valait mieux laisser tomber les propos insensés d'un ignorant, que de les provoquer en y répondant. C'est ce que me dictaient les maximes sacrées de nos livres divins : *Ne parlez point*, nous disent-elles, *à un insensé, de crainte qu'il ne se moque de ce que vous lui direz*[1]... *Ne répondez point à l'insensé selon sa folie, de peur de lui ressembler à lui-même*[2]. Il nous est ordonné de renfermer dans notre cœur les vérités saintes et de ne pas les exposer à être foulées sous les pieds des animaux immondes. *Ne donnez point*, nous dit le Sei-

[a] Gouverneur d'Afrique selon Tillemont (*Mém.*, tom. IV, pag. 123). D'autres lui donnent la qualité de proconsul ; Fell la lui conteste. (*Notæ in Cyprian.*, p. 129.) Mais qu'importe? Ses fonctions ou son crédit lui donnaient assez de puissance pour persécuter les chrétiens avec acharnement. Il accusait les chrétiens d'être cause de tous les fléaux qui désolaient l'Empire. Saint Cyprien lui adresse à lui-même sa réponse. Lactance et saint Jérôme parlent de ce traité.

[1] Prov., XXIII, 9. — [2] *Ib.*, XXVI, 4.

gneur, *les choses saintes aux chiens, et ne jetez point vos perles devant les pourceaux, de peur qu'ils ne les foulent aux pieds, et qu'ils ne se jettent sur vous et ne vous déchirent* [1].

Dans les fréquentes visites dont vous m'honoriez, entrevoyant que leur secret motif était le désir de disputer et d'outrager notre croyance par vos blasphèmes plutôt que la curiosité de vous instruire et d'écouter nos raisons, j'ai regardé comme très-inutile d'entrer en conférence avec vous. C'est perdre son temps que de présenter un flambeau à un aveugle, de donner de bonnes raisons à un sourd, des avis sages à qui ne peut les sentir. Telles sont les réflexions qui m'avaient engagé à garder le silence, dans l'espoir de triompher de vos emportements par la patience ; puisque ni mes leçons ne pourraient rien gagner sur votre indocilité, ni le langage de la religion sur votre déchaînement, ni la modération sur la fougue de votre caractère. Mais aujourd'hui que vous faites retentir ce cri : que c'est par tout l'Empire une plainte générale contre les chrétiens, qu'on accuse de la fréquence des guerres qui s'élèvent, des fléaux de la famine, de la mortalité, des inondations qui se succèdent sans relâche [a] ; le silence n'est plus de saison ; on le regarderait, non comme résignation de notre part, mais comme l'aveu de notre impuissance à nous défendre. Je vous répondrai donc, à vous, Démétrien, et à ceux que vous pourriez avoir entraînés dans vos iniques préventions contre nous. Tel qui se prête à de mauvaises impressions, sur la foi du mensonge

[1] Matth., VII, 6.

[a] Tertullien : *Si Tiberis ascendit ad mœnia, si Nilus non ascendit in arva, si cœlum stetit, si terra movit, si fames, si lues ; statim : Christianos ad leonem.* (*Apolog.*, cap. 40.)

qui le trompe, se rendra à la vérité quand elle se sera montrée à ses regards.

Vous dites donc que c'est à nous qu'il faut imputer les calamités diverses qui accablent aujourd'hui la société tout entière; et cela, parce que nous n'adorons pas vos dieux. Comme vous êtes peu au fait des secrets de la divine Providence, il faut vous apprendre, en premier lieu, que le monde est sur son déclin, qu'il est bien loin d'avoir la même force et la même vigueur qu'il avait autrefois. Nous n'avons pas besoin, pour le prouver, du témoignage de nos saintes Écritures. Il nous suffit de prêter l'oreille à la voix du monde lui-même, qui accuse sa décrépitude, et, par un dépérissement successif, nous annonce sa prochaine destruction. L'hiver ne nous donne plus ses pluies abondantes qui fécondent les semences; l'été n'a plus les vives ardeurs qui mûrissent les fruits; le printemps a perdu sa douce température, et l'automne ses bénignes influences; partout la nature épuisée devient avare de ses dons. Tout dégénère, la milice dans les camps, l'intégrité dans le barreau, la bonne foi dans l'amitié, l'habileté dans les arts, la gravité dans les mœurs. Croyez-vous que l'on puisse être, sur le retour de l'âge et sous les glaces de la vieillesse, ce que l'on fut dans la première sève de la jeunesse? Voyez le soleil à son couchant, ses feux amortis ne lancent plus que de pâles rayons. La lune au déclin de sa course cesse de briller à l'horizon. L'arbre jusque-là riche de son feuillage et de ses fruits, atteint par la vieillesse, perd sa fécondité avec la belle parure de ses rameaux. La source de qui l'onde auparavant jaillissait avec abondance, finit par n'amener qu'un simple filet d'eau. Tel est l'arrêt porté sur le monde; telle est la loi établie par

le souverain Créateur : que tout ce qui a commencé prenne fin; que, dans toutes choses, le point de la perfection en soit le terme, et qu'une dégradation insensible en amène nécessairement la destruction. Quand donc vous reprochez aux chrétiens que tout empire à mesure que le monde vieillit, c'est comme si les vieillards s'avisaient de nous reprocher les incommodités de l'âge, l'altération de leurs organes, l'affaiblissement de leurs forces et le dépérissement de leur corps. Autrefois la vie se prolongeait par delà plusieurs siècles; maintenant à peine en peut-elle atteindre un seul. Combien aujourd'hui de vieillesses précoces, et qui commencent dès le berceau! Le premier pas que l'on fait en entrant dans la vie mène à ce dénoûment, et tout ce qui prend aujourd'hui naissance présente les caractères de cet affaiblissement général. Faut-il s'étonner que tout dégénère dans le monde, puisque le monde tout entier lui-même marche à la décrépitude? Vous vous plaignez de ces fréquentes guerres, de ces stérilités et de ces famines qui nous dévorent, de tant de fléaux meurtriers, dont les ravages, autrefois inconnus, consument aujourd'hui l'espèce humaine; mais tout cela avait été prédit pour les temps où nous sommes. Nous devions nous attendre à voir les maux se multiplier, se produire dans les formes les plus diverses, et manifester l'approche du dernier jugement, par la successive accumulation des maux que la colère de Dieu épanche sur la terre. La cause de ces désolations, ce n'est point, comme vous affectez de le répandre, sans autre fondement que l'ignorance où vous êtes de la vérité, ce n'est point parce que nous n'adorons pas vos dieux, c'est parce que vous, vous n'adorez pas le vrai Dieu. Arbitre et dominateur suprême de

tout l'univers, c'est lui qui dispose à son gré de tous les événements; rien n'arrive dans le monde que par son ordre ou par sa permission. Lors donc qu'il arrive de ces événements, auxquels il est impossible de méconnaître la colère du Ciel qui se venge, qui faut-il en accuser, ou les chrétiens, par qui il est honoré, ou vous seuls, dont les crimes ont provoqué son courroux? vous, qui ne songez pas même à le chercher, ni à le craindre; vous, qu'une vaine et mensongère superstition éloigne de lui, et empêche que l'unique Dieu de tous soit l'objet du culte et des vœux de tous? Ecoutez ces oracles : *Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous ne servirez que lui seul*[1]. — *Vous n'aurez point d'autre Dieu que moi*[2]. — *N'allez point après des dieux étrangers pour les adorer et les servir, et ne m'obligez point par vos crimes à vous perdre*[3]. Voici dans quels termes un de ses prophètes, rempli de son divin Esprit, vous dénonce sa colère et ses vengeances : *Voici ce que dit le Seigneur Dieu tout-puissant : Parce que ma maison est déserte, et que chacun de vous se hâte d'aller en sa maison, le ciel ne versera plus ses pluies, et la terre ne produira plus ses fruits; et je ravagerai la terre, le blé, le vin, l'huile, les hommes et les bêtes, et tous leurs travaux*[4]. Un autre[5] fait éclater de semblables menaces : *Je ferai pleuvoir sur une ville, et ne ferai point pleuvoir sur une autre. La pluie tombera d'un côté, et le côté où elle ne tombera pas séchera. Deux ou trois villes viendront dans une même ville pour boire, et ne pourront se désaltérer; et après cela*

[1] Deut., VI, 13. — [2] Exod., XX, 3. — [3] Jér., XXV, 4. — [4] Agg., I, 9. — [5] Amos., IV, 7.

vous ne vous convertirez point au Seigneur[a]. Vous l'entendez : le Seigneur irrité menace; il se venge, il vous châtie, parce que vous ne vous convertissez pas à lui. Et cependant, opiniâtre dans votre indocilité, vous vous étonnez, vous murmurez de ce que les rosées du ciel ne viennent plus étancher la soif de la terre, de ce qu'un sol aride et poudreux produit à peine quelques germes bientôt avortés, que vos vignes soient mutilées par la grêle, vos oliviers emportés par des ouragans impétueux; vous vous plaignez que vos fontaines tarissent, que l'air soit infecté par des miasmes pestilentiels, que des maladies contagieuses assiégent l'espèce humaine, quand vos péchés vous montrent la source toujours renaissante de ces calamités, quand votre endurcissement ne fait qu'irriter de plus en plus le courroux céleste! Dieu en agit ainsi pour corriger les mé-

[a] Lactance et saint Jérôme reprochent à saint Cyprien d'avoir objecté à l'ennemi du christianisme des autorités empruntées à nos livres saints qu'il ne connaissait point. Ils regrettent qu'il ne l'ait pas combattu par le seul raisonnement. On répond qu'outre que Démétrien n'était pas tout à fait étranger au langage de la religion dont les oracles lui avaient été souvent indiqués par le saint évêque, dans ses conférences antérieures avec lui, saint Augustin, qui savait bien de quelle manière il fallait traiter avec les païens, n'en use pas autrement que saint Cyprien, et ne fait point difficulté d'alléguer contre eux des passages de l'Ancien Testament : « Et vous païens, dit-il, » écoutez-moi; écoutez ce que dit le prophète. Ce n'est pas » moi qui ai écrit ceci, le livre où on le lit se trouve dans les » archives des Juifs. Mon ennemi me sert de témoin; deman» dez-le-lui; ouvrez et croyez. » (*De cinq. hæres.*, c. 7.) Puis il rapporte des textes de l'Ancien et du Nouveau Testament. Ailleurs : « C'est, dit encore ce saint docteur, une folie ridicule » de prétendre que les prophètes des Hébreux ne sont pas pro» pres à convaincre les païens, puisqu'il est de notoriété pu» blique que c'est par ces prophètes qu'un si grand nombre de » païens a été converti. » (*Contr. Faust. Manich.*, lib. XIII, c. 1.

chants ou pour les punir. Son Écriture le déclare en termes formels : *C'est en vain,* dit le Seigneur par la voix d'un de ses prophètes, *que j'ai frappé vos enfants, ils ne se sont pas corrigés*[1] ; et le prophète répond : *Vous les avez frappés, et ils ne l'ont pas senti ; vous les avez affligés, et ils n'ont pas voulu rentrer dans leur devoir*[2]. Dieu châtie, et on ne le craint point ! les fléaux de sa colère se succèdent sans interruption, et les cœurs restent insensibles ! Que serait-ce s'il gardait le silence ? Jusqu'où les hommes ne porteraient-ils pas leur sacrilége audace, s'ils n'avaient rien à redouter de sa justice ? Vous vous plaignez que les éléments ne soient pas à l'ordre de vos besoins ou de vos plaisirs ; mais je vous demande : Servez-vous Dieu, vous qui voulez que toutes choses vous servent ? lui obéissez-vous, vous qui faites de toute la nature la tributaire de vos caprices ? Vous exigez de votre esclave qu'il vous soit tout dévoué. Homme d'un jour ! cet esclave est-il moins homme que vous ? Entré dans le monde aux mêmes conditions, votre égal par sa naissance et par sa mort, pourvu des mêmes organes, doué tout aussi bien que vous d'une âme raisonnable, appelé aux mêmes espérances, soumis aux mêmes lois, tant pour la vie présente que pour le temps à venir ; vous le contraignez bien à vous obéir, à vous être assujetti ; et s'il lui arrive d'oublier un moment le droit que vous avez de lui commander, s'il néglige d'exécuter vos ordres avec une rigoureuse précision, malheur à lui ! Maître impérieux, exécuteur impitoyable des droits de votre domination, vous n'épargnez ni les coups, ni les fouets, ni les privations ; vous le châtiez par les sup-

[1] Jer., II, 30.— [2] *Ib.*, V, 3.

plices de la faim et de la soif; vous le dépouillez; souvent vous le chargez de chaînes et l'enfermez dans les cachots. Misérable! tandis que vous savez si bien faire valoir votre qualité de maître sur un homme, vous ne voulez pas reconnaître le maître et le Seigneur de tous les hommes! Plaignez-vous encore des plaies dont la colère du Ciel frappe vos incurables iniquités! Mais attendez-vous à plus encore : à des cachots d'où l'on ne sort plus, à des feux vengeurs qui ne s'éteindront jamais, à des châtiments qui ne finiront pas. Représailles légitimes! on n'a point voulu prêter l'oreille à ses menaces; il sera sourd aux gémissements qui imploreront trop tard sa miséricorde. *Enfants d'Israël*, avait-il dit par la voix d'un prophète, *écoutez ce que dit le Seigneur. Voici qu'il va juger les habitants de la terre, parce qu'il n'y a plus sur la terre ni miséricorde, ni justice, ni connaissance de Dieu, mais abomination, mensonge, meurtres, brigandages, adultères, incestes. C'est pourquoi la terre sera désolée avec tous ses habitants, avec les bêtes de la campagne, avec les serpents de la terre, les oiseaux du ciel; et les poïssons mêmes de la mer seront enveloppés dans leur ruine*[1]. Dieu fait éclater son indignation; il sévit contre les coupables qui refusent de le reconnaître; et ils s'opiniâtrent dans leur aveuglement! il accuse, il punit leurs impostures, leurs débauches, leurs artifices, leurs emportements, leurs impiétés; et personne ne se convertit! Ces terribles prédictions s'accomplissent sous nos yeux; et ils restent fermés à la lumière! Enchaînés dans un cercle d'adversités qui nous laissent à peine le temps de respirer, nous n'en avons pas

[1] Osée, IV, 1.

moins le loisir d'être méchants; et au milieu des dangers qui nous pressent, nous sommes plus occupés de condamner les autres que de nous condamner nous-mêmes! Vous avez de l'humeur de ce que Dieu s'irrite, comme si, en vivant mal, vous méritiez que Dieu vous fît du bien; comme si tout ce qui vous arrive n'était pas encore moindre que ce que vous méritez! O vous qui vous faites le juge des autres! sondez les secrets replis de votre conscience; ou plutôt, parce que vous avez cessé de craindre ou de rougir d'offenser Dieu, et que vous semblez vous faire de vos péchés mêmes des titres à la considération, regardez-vous vous-même des mêmes yeux avec lesquels les autres vous voient à nu et tel que vous êtes. Vous êtes dominé par l'orgueil ou par l'avarice; la colère vous emporte à des excès qui vont jusqu'à la cruauté; vous vous livrez aux prodigalités du jeu, à de crapuleuses débauches, à une jalousie basse qui vous dévore, à des faiblesses honteuses qui vous dégradent, à des violences qui vous jettent dans la barbarie; et vous vous étonnez que la colère de Dieu redouble les châtiments dont elle punit le genre humain, quand chaque jour voit redoubler les motifs de sa colère! Vous vous plaignez des invasions de l'ennemi, quand, à défaut de l'ennemi, la paix elle-même nous est funeste! Vous vous en prenez à l'ennemi du dehors : et quand les Barbares ne viendraient pas des extrémités du monde menacer notre liberté, les calomnies, les injustices, les abus de la puissance, ne nous font-ils pas au dedans une guerre et plus dangereuse et plus implacable? Vous accusez la stérilité et la famine; comme s'il fallait s'en prendre à la stérilité elle-même, plutôt qu'aux crimes des hommes! vous qui, spéculant sur la misère publique, l'aggravez

impitoyablement par vos calculs usuraires ! Vous vous plaignez que le ciel nous refuse des pluies fécondes : mais les greniers s'ouvrent-ils aux besoins de l'indigence ? que la terre produise moins de fruits : mais ceux qu'elle vous donne, les partagez-vous avec ceux qui n'en ont pas ? que les mortalités nous assiégent : mais quels sont les secours accordés aux malades ? Les morts eux-mêmes ne font qu'exciter l'avarice, qui en dévore la dépouille. Si lâches à remplir les devoirs les plus sacrés ; si empressés à courir après des gains sacriléges ; toujours bien loin du lit des mourants ; toujours ardents à disputer la succession des morts, il semble qu'on ne les avait abandonnés durant leur maladie, que de peur qu'ils n'en réchappassent : car s'emparer ainsi de la fortune du mort, n'est-ce pas témoigner que l'on formait des vœux contre sa vie ?

Un aussi formidable appareil des vengeances divines n'est pas encore capable de nous ramener à la règle et à l'amour du devoir. Et au milieu de ce carnage affreux de tout un peuple ; au milieu de tous ces morts amoncelés autour de nous, personne ne pense que soi-même on est mortel. De tous côtés on s'agite, on s'empresse, on ne songe qu'au pillage, qu'à l'invasion ; on ne s'occupe pas même de masquer ses brigandages ; nulle hésitation, nulle crainte. Il semble que ce soit chose permise, une sorte de devoir, et que ne pas attenter au bien d'autrui, ce soit faire tort à son propre bien. Les voleurs publics conservent du moins dans leurs excès une ombre de retenue ; ils choisissent et des lieux écartés et des solitudes profondes ; ils ont grand soin d'envelopper leurs crimes des voiles et du silence de la nuit. L'avarice marche tête levée, et, assurée par sa propre audace, elle étale

au grand jour son insatiable cupidité. De là les fausses délations, les empoisonnements, tant de forfaits dont l'audace effrénée trouve une sauvegarde dans l'impunité. Les coupables, ils pullulent et ne trouvent partout que des complices. Point de juste qui soit en droit de les punir. Comment réprimer les méchants, quand il n'y a plus de frein qui les arrête, que les plus discrets n'ont pas le courage ou la pudeur de parler, et qu'il n'y a plus de juge qui ne se mette à l'encan. Aussi nos divins oracles nous apprennent-ils pourquoi Dieu, pouvant, s'il voulait, empêcher les calamités, leur laisse un libre cours en punition des péchés qui les provoquent : *Est-ce que la main du Seigneur est impuissante pour vous sauver?* demande un prophète. *Est-ce qu'il a appesanti votre oreille et l'a rendue sourde? Ce sont vos péchés qui ont mis un mur de séparation entre lui et vous, et qui l'obligent à détourner de vous son visage, afin qu'il ne soit point ému de compassion* [1]. Que chacun se rende compte de ses iniquités; qu'il porte la sonde au fond de sa conscience, et l'on cessera de s'en prendre à Dieu ou aux chrétiens, en reconnaissant qu'il n'a que trop mérité le châtiment qu'il endure. C'est là sur quoi nous insistons particulièrement dans nos discours; la principale apologie que nous opposons à vos persécutions, où Dieu n'est pas plus épargné que ses serviteurs. Pour vous ce n'est pas assez que votre vie soit souillée par mille abominables désordres, par les attentats les plus monstrueux, par une insatiable et sanguinaire avarice, pas assez que des superstitions mensongères vous détournent de la religion véritable; qu'il n'y ait parmi vous ni crainte de Dieu ni désir de le connaî-

[1] Isaï., LIX, 1.

tre; c'est pour vous un besoin de persécuter avec le plus inique acharnement les serviteurs de Dieu, fidèles adorateurs de sa majesté et de son nom. Vous ne l'honorez pas, et vous ne voulez pas même qu'on l'honore; et quand vos faveurs se prodiguent à ceux qui ont choisi pour objet de leur culte de vains et ridicules simulacres, l'ouvrage de la main des hommes, des idoles monstrueuses et abominables; votre haine s'appesantit sur l'adorateur du vrai Dieu. Partout vos temples regorgent du sang des animaux égorgés en l'honneur de vos fausses divinités, et sont noircis de la fumée de vos sacrifices; Dieu seul, ou n'a point d'autels, ou il faut se cacher pour l'adorer. Des crocodiles, des cynocéphales, des serpents, des pierres, voilà vos dieux; il n'y a que le seul Dieu véritable que l'on ne révère pas sur la terre, ou que l'on ne puisse pas révérer impunément. Des hommes qui sont justes, innocents, chéris de Dieu, ou vous les bannissez, ou vous les dépouillez de leurs biens, ou vous les chargez de chaînes, ou vous les condamnez aux bêtes, aux flammes, ou vous les faites périr par le glaive. C'est un regret pour vous de voir finir nos souffrances ou de les voir abréger. Vous aimez à prolonger nos tortures, pour nous déchirer lentement, multiplier notre agonie, enchérir sans cesse sur votre cruauté, et sans cesse imaginer de nouveaux supplices.

Qu'est-ce donc que cette rage insatiable de barbarie? Que veut dire cette soif implacable du sang chrétien? Mais de deux choses l'une : ou c'est un crime d'être chrétien, ou ce n'en est pas. Si c'est un crime, pourquoi ne condamnez-vous pas à mort aussitôt après qu'on s'est avoué tel? Si ce n'en est pas un, pourquoi tourmenter un innocent? Je ne

dois être mis à la torture qu'au cas où je le nierais. A la bonne heure, si je dissimulais par la crainte du supplice; mais quand je suis le premier à confesser hautement, à répéter que je le suis, le premier à insulter à vos dieux; que je n'en fais pas mystère; que je le déclare, non en secret, obscurément, mais en présence de tout le peuple, au pied des tribunaux, sans craindre d'irriter encore davantage et votre haine et vos bourreaux; que je vous reproche hautement à vous et à vos dieux votre imposture; pourquoi vous adresser à mon corps, qui est faible, à une chair que la violence des tortures mettra bientôt hors de combat? c'est mon intelligence qu'il faudrait plutôt attaquer. Essayez-vous à ma vertu, livrez assaut à ma foi, engagez le combat par la discussion, et triomphez, si vous le pouvez, de ma raison.

Que si vos dieux sont ce que vous les dites, qu'ils prennent en main leur propre cause; qu'ils entreprennent de venger leur divinité; qu'ils fassent voir ce qu'ils peuvent en faveur de ceux qui les servent, s'ils ne peuvent rien contre ceux qui ne les servent pas. C'est vous qui les défendez, ce n'est pas eux qui sont capables de se défendre eux-mêmes. Vous êtes donc plus puissant qu'eux; et loin de leur rendre vos hommages, c'est vous qui avez plutôt le droit d'en exiger de leur part. Quelle honte de vous prosterner devant des idoles qui ne peuvent se passer de vous, d'implorer la protection de ceux qui ont besoin de la vôtre! Oh! si vous aviez la curiosité de les voir, de les entendre, toutes les fois que nous les conjurons par nos exorcismes; que, par les brûlants aiguillons de nos paroles, nous les contraignons à quitter les corps qu'ils tenaient obsédés; que, tourmentés par la puissance divine et par des fouets invisibles,

ils confessent en pleurant et en gémissant le jugement à venir! Venez, venez reconnaître par vous-même la vérité de ce que nous vous disons. Et puisque vous dites que ce sont là vos dieux, croyez au moins à vos dieux! Si vous voulez n'en croire qu'à vous-même, celui qui maintenant vous obsède et vous aveugle saura bien se faire entendre; il vous dira que ces dieux, à qui vous adressez des prières, nous en adressent à nous; qu'ils nous redoutent quand vous êtes à leurs pieds; qu'ils tremblent en notre présence comme de misérables esclaves, eux que vous regardez comme vos maîtres. Au moins pourrez-vous reconnaître votre erreur, en les voyant, en les entendant confesser, sur notre simple appel, ce qu'ils sont, et découvrir à vos propres yeux leurs impostures et leurs prestiges.

Quelle faiblesse, ou plutôt quelle démence n'est-ce donc pas de ne vouloir point sortir de ses ténèbres pour embrasser la lumière; que d'aimer mieux demeurer engagé dans la mort éternelle que de vivre dans l'espérance d'une bienheureuse immortalité! de fermer l'oreille aux menaces du vrai Dieu, quand il vous dit : *Celui qui sacrifiera à d'autres dieux qu'au Seigneur sera exterminé*[1]; et encore : *Ils ont adoré ceux qu'ont fait leurs mains, ils se sont courbés et humiliés devant eux; je ne leur pardonnerai point ce crime*[2].

Quoi! vous dégrader de la sorte et ramper aux pieds de ces fausses divinités! vous courber lâchement devant d'impuissantes idoles et de vains simulacres forgés par des mains mortelles! Vous à qui les mains du Dieu qui vous créa ont imprimé cette stature droite,

[1] Exod., xxii, 20. — [2] Isaï., ii, 8.

élevée, qui vous distingue des animaux courbés à terre, vous oubliez que vous êtes fait pour le ciel. Laissez donc vos regards se diriger d'eux-mêmes vers le lieu où Dieu réside. Cherchez-le par-dessus cette terre. Pour éviter de tomber plus bas, portez plus haut vos pensées et vos affections! Adorateur des démons, vous risquez d'être enveloppé dans leur ruine. Vous vous précipitez à l'aveugle dans l'abîme où ils sont tombés. Réservez-vous pour les hautes destinées où vous appelle la dignité d'homme. Soyez réellement ce que Dieu vous a fait. Mettez votre âme à l'unisson de votre corps, qui ne pose sur la terre que par ses extrémités. Pour connaître Dieu, commencez par vous connaître. Laissez là des idoles inventées par le mensonge et l'ignorance; convertissez-vous au Seigneur: il suffit de recourir à lui pour en être exaucé; croyez à Jésus-Christ, Fils de Dieu, que Dieu son Père a envoyé pour nous donner la vie et nous racheter; cessez de persécuter les serviteurs de Dieu et de son Christ : ils sont sous la protection du Ciel. C'est pour cela que jamais on ne nous voit nous défendre quand nous sommes arrêtés, ni chercher à nous venger de vos tyranniques violences, bien que nous formions un peuple nombreux. Nous supportons en silence toutes vos tortures, parce que nous savons avec certitude que nos souffrances sont comptées, et que plus l'injustice dont nous sommes les victimes est criante, plus la vengeance sera éclatante autant que légitime. Jamais on n'a persécuté notre religion, que le Ciel ne se soit déclaré contre ses oppresseurs. Sans en aller chercher la preuve à des époques reculées, vous venez tout récemment de sentir la main vengeresse du Dieu qui nous protége, par la chute des rois et des empires, que vous avez vus disparaître en un mo-

ment, par l'anéantissement de tant de fortunes, les défaites d'armées si puissantes, l'appauvrissement de vos légions «. Dira-t-on que le hasard ait tout fait, quand nos saintes Écritures l'avaient prédit dans ces termes : *A moi la vengeance*, dit le Seigneur, *et je l'accomplirai*[1]? *Ne dites pas*, avait dit l'Esprit saint lui-même : *Je me vengerai de mon ennemi ; mais reposez-vous sur le Seigneur, pour le temps où il vous protégera*[2]. Il est donc manifeste que les fléaux dont vous êtes accablés arrivent, non par nous, mais pour nous, comme effets de la vengeance de Dieu.

« Mais, direz-vous, ils n'épargnent pas plus les chrétiens que les autres? »

Oui, mais avec cette différence que les disgrâces du monde, sensibles pour ceux qui, mettant leur joie et la gloire dans le monde présent, n'ont point de récompenses à espérer dans le monde à venir, n'enlèvent rien à ceux qui, indifférents sur les biens et sur les maux de la vie, sont assurés des biens futurs. Resserrés dans le cercle étroit de cette vie d'un moment, toujours prête à leur échapper, qu'ils arrêtent leur félicité à ces étroites limites : par-delà, il n'y a pour eux que châtiments et douleurs. Mais il n'en est pas ainsi de nous. Non, pour nous il n'est point d'adversités qui nous abattent, point de fléaux qui nous accablent, point d'infirmités qui excitent nos murmures. Vivants par l'esprit plutôt que par la chair, nous trouvons dans la force de l'âme de quoi sur-

« Voir à ce sujet l'ouvrage de Lactance, sous le titre *de la Mort des persécuteurs* (Bibliothèque choisie des Pères, t. III, pag. 482); et Orose, au liv. VII de son *Histoire*, ch. 31. Sur les révolutions qui agitèrent l'Empire à cette époque, consultez Tillemont *Hist. des empereurs*, tom. III.

[2] Deut., XXXII, 35.— [1] Prov., XX, 22.

monter la faiblesse du corps. Ce qui est pour vous sujet de peine et de terreur n'est pour nous qu'une épreuve, un soutien. Pouvez-vous croire que nous voyons les disgrâces des mêmes yeux que vous, quand vous êtes les premiers témoins de la manière si différente dont elles nous frappent, vous et nous? Ce n'est parmi vous que reproches, que clameurs. Nous, loin de nous plaindre, calmes et résignés au sein de la souffrance, nous ne savons que bénir et remercier Dieu; nous, indifférents sur la bonne ou la mauvaise fortune, tranquilles, inaltérables, nous laissons gronder autour de nous les flots orageux du monde, en attendant l'accomplissement des divines promesses. Tant que nous sommes enchaînés dans les liens du corps, il faut bien que nous soyons assujettis à la commune destinée du corps; et ce n'est qu'en se séparant de ses semblables par la mort, que l'homme s'affranchit des maux qui pèsent sur tout ce qui est homme. Enfermés, bons ou méchants, dans une même enceinte, nous en partageons tous ensemble les accidents divers, jusqu'au discernement qui sera fait des uns et des autres, à la consommation des siècles, pour assigner aux uns et aux autres l'immortalité des récompenses et des châtiments.

Il n'y donc a point ici de parité entre vous et nous, sous le prétexte que, durant notre commun séjour dans ce monde, comme vous sous la dépendance du monde et des sens, nous payons un égal tribut aux exigences du monde et de la chair. Car puisque tout ce qui est châtiment n'existe que par le sentiment de la douleur qui l'accompagne, il est clair que les événements qui ne nous affectent pas de la douleur que vous en ressentez, ne sont pas pour nous des châtiments. Ce qui nous arme contre eux, c'est l'espérance qui nous

soutient et la foi qui nous anime; c'est la constance de la vertu ferme, inébranlable sous les ruines du monde qui s'écroule; c'est la résignation à des souffrances que souvent même nous embrassons avec joie, assurés que nous sommes que notre Dieu ne nous manquera pas, comme il s'y est engagé par ces paroles de son Esprit saint : *Le figuier ne fleurira plus, et les vignes ne pousseront plus; l'olivier trompera l'attente et ne donnera plus d'olives, et les campagnes ne porteront plus de grain pour la nourriture de l'homme; les brebis seront enlevées des bergeries, et il n'y aura plus de bœufs dans les étables; mais moi je me réjouirai dans le Seigneur; je tressaillerai de joie en Dieu, mon Sauveur* [1]. Non, le fidèle serviteur de Dieu, appuyé sur le solide fondement de la foi et de l'espérance, ne saurait être abattu par les adversités inséparables de la condition humaine. Que ses vignes et ses oliviers trompent son espoir, que ses champs frappés de stérilité ne lui laissent de perspective que l'indigence : qu'est-ce que cela fait au chrétien qui voit sa place dans un paradis où l'attendent tous les trésors de la grâce et les biens ineffables du royaume céleste? Rien n'altère la sainte joie dont le pénètrent ses intimes communications avec le Dieu qu'il adore; et la contemplation des béatitudes qui lui sont promises le remplit d'un courage qui l'élève au-dessus de toutes les disgrâces du siècle. Nous savons que purifiés du limon d'une naissance terrestre par le baptême qui nous a régénérés dans l'Esprit saint, morts au monde et ne vivant désormais que pour Dieu, ce n'est qu'après nous être réunis à Dieu que nous serons mis en possession des biens éternels auxquels

[1] Habac., III, 17.

nous aspirons. Jusque-là, faut-il conjurer l'invasion étrangère, obtenir les eaux du ciel dans les temps de stérilité, écarter ou diminuer les fléaux qui pèsent sur l'Empire? nous prions, nous implorons la miséricorde divine, jour et nuit nous supplions au pied de nos autels pour votre salut, nous intercédons pour la paix publique, pour votre salut auprès de la justice du ciel. Bannissez donc de vos esprits la prévention qu'il n'y ait pas de différence entre nous chrétiens, et vous ennemis déclarés de notre Dieu; et de ce que nous ne sommes pas plus exempts que vous des maux qui font le commun apanage de l'humanité, n'allez pas en conclure que vous n'êtes pour rien dans les causes qui les amènent. Dieu lui-même vous répond par ses oracles sacrés, où il est prédit que sa colère viendra s'appesantir sur les oppresseurs de la vérité, et que si nous ne devons pas rester sur cette terre sans persécutions, nous ne resterons pas non plus sans vengeance. Lui-même il s'est engagé à nous défendre; et combien, dès le temps présent, de témoignages éclatants de sa colère vengeresse, sans parler de ce jour terrible du dernier jugement, que la sainte Ecriture vous dénonce par ces termes : *Poussez des cris et des hurlements, parce que le jour du Seigneur est proche; jour sans pardon et sans miséricorde où le Tout-Puissant viendra pour tout perdre*[1]. Et encore : *Voici le jour du Seigneur qui va venir; jour cruel, plein d'indignation et de fureur, qui vient comme une fournaise ardente, et tous les étrangers et les méchants seront consumés comme une paille, dit le Seigneur*[2]. Ce qu'il appelle les *étrangers*, ce sont ceux qui, n'ayant pas été régénérés par la nais-

[1] Isaï., XIII, 6-9. — [2] Malach., IV, 1.

sance spirituelle qui fait les enfants de Dieu, sont en dehors de sa famille; ceux-là seuls pouvant échapper à la divine colère, qui auront été marqués du sceau de Jésus-Christ reçu au baptême. Un autre prophète nous fait une description plus énergique encore de ce jour terrible où le Seigneur enverra ses anges pour ravager l'univers et faire périr le genre humain tout entier, en leur disant : *Allez, massacrez, n'épargnez personne; tuez tout sans qu'aucun n'échappe, vieillards, jeunes hommes, vierges, femmes et enfants; mais ne touchez à pas un de ceux qui seront marqués du signe* [1]. Quel est donc ce signe? dans quelle partie du corps est-il imprimé? Le Seigneur l'avait indiqué déjà : *Passez*, avait-il dit à ce prophète, *au travers de la ville, au milieu de Jérusalem, et marquez un tau sur le front des hommes qui gémissent et qui sont dans la douleur de voir toutes les abominations qui se font au milieu d'elle* [2]. Le Seigneur nous témoigne encore que ce signe appartient à la Passion et au sang de Jésus-Christ, et que quiconque s'en trouvera marqué sera sauvé. *Ce sang, dont sera marquée chaque maison où vous demeurerez*, dit-il au livre de l'Exode, *servira de signe en votre faveur. Je verrai ce sang, et je passerai vos maisons, et la plaie de mort ne vous touchera point lorsque je frapperai toute l'Egypte* [3]. Ce dont l'agneau pascal avait été la figure s'est accompli à la lettre dans la personne de Jésus-Christ. Le peuple juif ne put être sauvé de la plaie dont l'Egypte fut frappée que par le sang et le signe de l'agneau; ainsi, au moment de cette effroyable dévastation de tout l'univers, il n'y aura de sauvés que ceux où l'on reconnaîtra le sang et le signe de Jésus-Christ.

[1] Ezech., IX, 5. — [2] *Id.*, 4. — [3] Exod., XII, 13.

Pensez donc à vous sauver, tandis qu'il en est temps encore; et puisque la fin du monde approche, commencez à craindre le Seigneur et convertissez-vous à lui. Ne vous abusez pas sur cette vaine domination que vous exercez dans le siècle sur les hommes vertueux qui se courbent sous votre joug sans se plaindre. L'ivraie et les mauvaises herbes dominent aussi dans nos campagnes au milieu des blés les plus fertiles. Cessez de dire que les calamités dont vous gémissez viennent de ce que nous n'adorons point vos dieux ; apprenez plutôt que ce sont les effets de la juste colère de notre Dieu. Parce que vous refusez de le reconnaître dans ses bienfaits, il veut vous contraindre à le reconnaître dans ses vengeances. Commencez, quoique bien tard, à le chercher; lui-même vous y exhorte par ces paroles de son prophète : *Cherchez Dieu, et votre âme vivra*[1]. Apprenez enfin à connaître Jésus-Christ ; de sa bouche sacrée est sorti cet oracle : *La vie éternelle consiste à vous reconnaître pour le seul Dieu véritable, Seigneur, et avec vous Jésus-Christ que vous avez envoyé*[2]. Croyez à son infaillible parole ; croyez à la vérité de ses prédictions, dont vous voyez l'accomplissement; croyez à ce Dieu qui récompensera par une éternité de bonheur la foi de ses adorateurs, et châtiera l'incrédulité par une éternité de supplices. A ce jour terrible, quel triomphe pour la foi chrétienne! quel supplice pour l'infidélité d'avoir refusé de croire quand il en était temps, et de ne commencer à croire que quand il n'y a plus d'espérance de revenir en arrière! Supplice éternel, châtiment inépuisable, une flamme toujours dévorante s'acharne sur ses victimes qu'elle poursuit,

[1] Amos., v, 6. — [2] Joan., xvii, 3.

qu'elle pénètre sans jamais se consumer. Pas un moment de trève ni de relâche. Combien nous serons consolés de nos tribulations passagères, en les voyant à notre tour, durant l'éternité tout entière, punis par la vengeance céleste, ces cruels persécuteurs qui dédaignaient d'abaisser sur nous un regard de pitié durant les jours de notre pèlerinage sur la terre; quand, déchirés par le ver qui ne meurt pas et par les feux qui ne s'éteindront jamais, au sein des plus affreuses angoisses, accablés par la honte et par le désespoir[1], en présence des justes couronnés et triomphant de ceux qui les opprimèrent autrefois, et qui leur ravissaient le prix de leurs labeurs, ils s'écrieront en gémissant : *Les voilà ces hommes pour qui nous n'avions que d'insolents mépris : ils nous semblaient être des insensés ; c'étaient nous, nous seuls qui l'étions. Quelle différence! les voilà ces vrais enfants de Dieu, réunis à la famille du Père céleste, associés à ses immortelles félicités. Egarés que nous sommes tous des voies de la vérité, nous fermions les yeux à la lumière de la justice, et nous sommes plongés pour toujours dans ces affreuses ténèbres*[2]. Triste dénoûment de votre orgueil et d'une fastueuse opulence qui s'est dissipée comme l'ombre ! Repentirs stériles, souffrances cuisantes, pleurs et désespoir sans fin, prières jamais exaucées !

Trop tard, hélas ! ils seront bien obligés de croire à des tourments éternels, ces hommes qui n'auront pas voulu croire à d'éternelles récompenses. Tandis qu'il en est temps encore, mettez donc et votre vie et votre salut en sûreté. Nous vous offrons en ce moment et nos sentiments et nos conseils paternels dans la vue

[1] Isaï., LXVI, 24. — [2] Sap., V, 2 et suiv.

de votre salut; et parce qu'il ne nous est pas permis de haïr, et que jamais nous ne sommes plus agréables à Dieu que quand nous souffrons patiemment les injures sans chercher à nous en venger, nous vous y exhortons de tout notre cœur. Tandis que vous le pouvez encore, qu'il vous reste encore à parcourir quelque partie de votre carrière mortelle, hâtez-vous de satisfaire à Dieu; sortez des ténèbres épaisses de la superstition, et ouvrez les yeux à la brillante lumière de notre religion sainte. Bien loin d'envier vos avantages, de réserver pour nous seuls la connaissance des bienfaits de Dieu, nous cherchons à les répandre; nous n'opposons à votre haine que la charité, et pour les tourments, les supplices que vous nous faites endurer, nous vous montrons le chemin qui mène à la vie et au bonheur. Croyez et vivez, et après nous avoir tourmentés dans le temps, venez vous enivrer avec nous pendant l'éternité des joies célestes. Après cette vie, plus de pénitence, plus de satisfaction efficace; c'est uniquement ici-bas que la vie ou se perd ou se conserve, ici-bas que l'on se sauve par la foi et par la piété. Que personne ne se laisse arrêter par la considération du nombre et de l'énormité de ses fautes; que personne ne désespère de son salut : tant que l'homme est sur la terre, il lui reste encore le temps du repentir; les chemins de la miséricorde divine lui restent toujours ouverts, et il n'en coûte pas beaucoup pour chercher et pour découvrir la vérité. Bien que vous touchiez de près au terme de votre vie mortelle, demandez au seul Dieu véritable le pardon de vos péchés, implorez sa miséricorde, professez son culte : vous êtes assuré d'en obtenir grâce, et la mort ne sera pour vous qu'un passage à l'immortalité. Tel est le bienfait que vous obtiendrez de Jésus-Christ;

tel est le glorieux privilége qu'il nous a mérité par la victoire de sa croix sur la mort. Son sang versé pour nous nous a rachetés; il a réconcilié l'homme avec Dieu son Père; il nous a donné la vie en imprimant sur notre chair mortelle le sceau de la céleste régénération. Marchons tous, s'il est possible, sous cette bannière sacrée; elle est pour nous le chemin de la vie, elle nous montre la route qui mène au paradis, au royaume des cieux. Devenus par elle les enfants de Dieu, nous vivrons à jamais avec lui; renouvelés par le sang du divin Rédempteur, nous triompherons à jamais avec lui, dans la compagnie de Jésus-Christ, associés à sa gloire, à ses immortelles félicités, faisant retentir à jamais le cantique d'actions de grâces. Peut-on n'être pas heureux, peut-on n'être pas à jamais reconnaissant, lorsque de la mort l'on passe à l'assurance de l'immortalité ?

VI.

DE LA VANITÉ DES IDOLES [a].

Que les idoles ne sont pas des dieux ; qu'il n'y a qu'un seul Dieu ; qu'il faut croire à Jésus-Christ pour être sauvé.

Que ceux dont le paganisme a fait des dieux ne méritent pas ce titre, pour s'en convaincre il suffit de remonter à leur histoire. C'étaient des rois dont la reconnaissance des peuples avait conservé la mémoire apres leur mort [b]. On leur érigea des temples, on voulut perpétuer leur souvenir par des statues, on offrit des sacrifices, on institua des fêtes en leur honneur ; et ce qui n'avait été que l'expression d'un simple regret devint par la suite un objet de culte. Vérifions les faits par quelques exemples. Mélicerte et Leucothoé ayant été précipités dans les eaux de la mer, on en fit des dieux marins. Les deux jumeaux Castor et Pollux meurent et renaissent l'un après l'autre. Esculape foudroyé devient un dieu. Hercule

[a] Il est facile de reconnaître que ce traité n'est qu'un extrait de Tertullien.

[b] Pline : *Hoc est vetustissimus referendi gratiam bene merentibus mos, ut numinibus adscribantur.* (*Hist. nat.*, lib. II, cap. 7.)

se fait brûler sur le mont Œta pour mériter son apothéose[a]. Apollon fut un simple berger à qui Admète avait donné le soin de ses troupeaux. Neptune, employé par Laomédon pour lui construire une muraille, fut assez mal récompensé de son travail. On fait voir en Crète la caverne qui servit de retraite à Jupiter, et l'on y montre encore son tombeau. Saturne, chassé par son fils, aborde dans l'Italie et donne à la contrée où il s'était tenu caché le nom de *Latium*. Il y avait porté la connaissance de l'écriture, de la monnaie, de l'agriculture, qui lui doivent leur origine dans ce pays; d'où vient que l'on nous parle de l'épargne ou trésor de Saturne, qu'on lui met une faux dans la main, peut-être aussi pour désigner son antiquité. Il était venu se réfugier chez Janus; les mots de Janicule, et de janvier donné à l'un des mois de l'année, attestent l'hospitalité donnée par lui au roi fugitif. On le représente à deux visages, parce que ce mois tient le milieu entre l'année qui finit et l'année qui commence. Il est notoire que les peuples de la Mauritanie mettent leurs rois au nombre des dieux, et qu'ils ne se mettent pas même en peine de justifier cette qualification. De là la multiplicité des religions. Le culte des dieux se diversifie chez les différents peuples, et subit tous les changements qu'il plaît à chacun de lui imposer, parce que l'unité de Dieu n'est pas reconnue par tous, mais que chacun d'eux s'attache au culte qui lui vient de ses ancêtres. Alexandre le Grand, dans un écrit remarquable adressé à sa mère, lui mandait qu'il avait fait découvrir par

[a] Cicéron s'en moquait : *Non video quo pacto ille cui in monte Œtheo illatæ lampades fuerunt, ut ait Accius, in domum æternam patris ex illo ardore pervenerit.* (Lib. II, *de Nat. Deor.*)

force à un prêtre ce mystère de la naissance des dieux [a]. On savait les noms des rois qui en avaient été les ancêtres, et parce que la mémoire s'en était perpétuée, de là l'usage de les honorer et de célébrer des sacrifices en leur honneur. S'il a pu naître des dieux quelque part, pourquoi n'en verrions-nous pas naître encore aujourd'hui ? à moins que peut-être il n'en faille accuser la vieillesse impuissante de Jupiter, ou que Junon ne soit devenue incapable d'être mère [b]. A quel titre croyez-vous ces dieux en état de servir les Romains, quand ils n'ont pu défendre contre la puissance romaine les peuples qui les adoraient ? Ces Romains eux-mêmes avaient leurs dieux indigènes ; nous les connaissons. Qu'était-ce que ce Romulus, devenu dieu, grâce au mensonge attesté par le serment de Proculus ? Qu'étaient-ce que Picus, Tiberinus, Pilumnus, Consus, celui-là dont Romulus, après son perfide enlèvement des Sabines, fit un dieu sous le nom de dieu des conseils ou de l'artifice ? Tatius trouve une idole dans un cloaque, il en fait une déesse qu'il appelle Cloacina [c]. Hostilius érige en divinités la crainte et la pâleur. Après lui, la fièvre et deux prostituées, Acca

[a] Tertullien : *Quod Ægyptii narrant, et Alexander digerit, et mater legit.* Athénagore et saint Augustin affirment l'anecdote. Y avait-il moyen d'en douter, après le récit qu'en fait Plutarque dans sa *Vie d'Alexandre* ?

[b] Tout ce qu'il y avait de Romains lettrés avait lu dans Pline le naturaliste : *Matrimonia quidem inter deos credi, tantoque ævo ex his neminem nasci, et alios esse grandævos, semperque canos, alios juvenes atque pueros, atricolores, aligeros, claudos, ovo editos, et alternis diebus viventes, morientesque, puerilium prope deliramentorum est.* (*Hist. nat.*, lib. II, c. 7.)

[c] *Cloacinæ simulacrum in cloaca maxima repertum Tatius consecravit, et quia cujus esset effigies ignorabat, ex loco illi nomen imposuit.* (Arnob., lib. I.)

et Flora, obtiennent des autels [a]. Et la preuve que les Romains ont inventé les noms qu'ils ont déifiés, c'est qu'ils comptent parmi leurs divinités un certain *Viduus* qui, en séparant l'âme du corps, rend celui-ci *veuf;* dieu malencontreux qu'ils relèguent hors des murs, lui faisant son procès, plutôt qu'ils ne lui rendent hommage. Ils ont aussi leur dieu Scansus, ou des degrés, Forculus (*a foribus*), des postes, Limentinus (*a limine*), du seuil de la porte, leur déesse Cardea (*a cardinibus*), des gonds, Orbana (*ab orbitatibus*), des pertes de parents. Voilà les dieux que Rome adore. On nous parle encore de Mars de Thrace, de Jupiter en Crète, de Junon honorée à Argos, à Samos, à Carthage, de Diane en Tauride, de la mère des dieux qui avait son temple sur le mont Ida, des monstrueuses divinités de l'Egypte. Pour peu qu'ils eussent eu de pouvoir, ils auraient sauvé et leur pays et leurs propres autels. Enée fuyant en Italie y porte avec lui ses pénates vaincus. Nous avons une Vénus chauve [b]. Lequel était plus déshonorant pour elle, ou d'être dépouillée de ses cheveux, ou de s'être laissé blesser par Diomède dans Homère?

Quant à la prospérité des empires, c'est la fortune plutôt que le mérite qui la détermine.

Avant la domination romaine, nous comptons l'empire des Assyriens, des Mèdes, des Perses, des Grecs, des Egyptiens; les révolutions humaines amè-

[a] Cicéron : *Amor, dolus, metus, labor, invidentia, fatum, senectus, mors, tenebræ, miseria, querela, gratia, fraus, pertinacia, Parcæ, Hesperides, somnia : quos omnes erebo et nocte natos ferunt : aut igitur hæc monstra probanda sunt, aut primo tollenda.* (*De Nat. Deor.*, lib. III.)

[b] *Urbe a Gallis capta, obsessi in Capitolio Romani cum ex mulierum capillis tormenta fecissent, ædem Veneri calvæ consecraverunt.* (Lactant., lib. I, c. 20.)

nent à leur tour les Romains sur la scène. Si vous voulez vous reporter à l'origine de cette nation, il n'y a pas de quoi en tirer vanité. Un ramas se forme de malfaiteurs et de brigands; ils offrent un asile à tous les crimes; leur nombre grossit par l'impunité. Romulus mérite par un fratricide l'honneur d'être le roi de ces aventuriers. Pour s'établir dans la contrée par des mariages, il simule des unions avec des voisins qu'il divise. Rome pille, saccage, trompe pour accroître le nombre de ses citoyens. Elle n'avait contracté ses premières alliances qu'en violant les droits sacrés de l'hospitalité, et suscitant à ses alliés des guerres implacables. La plus haute magistrature dans la république romaine, c'est le consulat. Son histoire commence comme celle de la royauté. Brutus fait égorger ses fils pour mettre sa dignité consulaire sous la protection du meurtre. Ce n'est donc pas le respect pour les choses de la religion, pour les auspices et les augures qui a fait la fortune de Rome. Les empires obéissent à une destinée qui en détermine la durée selon le temps voulu par la Providence. Régulus respectait les augures; il n'en tombe pas moins au pouvoir des ennemis. Mancinus fut fidèle à ses dieux, qui ne le préservèrent pas du joug. Les poulets consultés par Paul Emile étaient de bon appétit; il n'en laissa pas moins sa vie à Cannes [a]. Les auspices et les augures s'opposaient à la traversée de César en Afrique en hiver, il s'en moqua et n'en vint que plus facilement à bout du voyage et de la conquête. Le secret de toutes les fausses religions et de l'ascendant

[a] Cicéron : *Flaminius non paruit auspiciis, itaque periit cum exercitu. At anno post, Paulus paruit : num minus cecidit in Cannensi pugna cum exercitu ?* (*De Divin.*, lib. II.)

qu'elles ont pris sur les peuples s'explique par la séduction exercée sur des imaginations crédules et ignorantes, aisément égarées par des prestiges qui les aveuglent et ne permettent pas à la vérité de parvenir jusqu'à elles. C'est l'ouvrage de certains esprits menteurs et vagabonds qui, après s'être dégradés de leur céleste origine, en s'associant aux passions de la terre, ne s'occupent qu'à perdre les hommes et à les entraîner avec eux dans leur ruine. Ils sont connus chez les poëtes sous le nom de démons. Socrate se vantait d'avoir un de ces esprits familiers qui le dirigeait dans toutes ses actions. Ce sont eux qui produisent ces effets magiques dont on s'effraie ou dont on s'amuse. Le premier de ces imposteurs, nommé Hostanes [a], convenait qu'il était impossible de voir quelle forme avait le vrai Dieu, et que les véritables anges se tiennent près de son trône. Platon est d'accord avec lui sur ce point. Ce philosophe, qui croyait à l'unité de Dieu, nous parle également d'anges et de démons. Hermès Trismégiste ne reconnaît comme lui qu'un Dieu, qu'il qualifie incompréhensible, d'une nature ineffable, inappréciable. Ces esprits donc se tiennent enfermés dans les statues et les images des idoles, partageant avec elles les honneurs qui leur sont décernés. Ce sont eux qui inspirent leurs prêtres, animent les entrailles des victimes, dirigent le vol des oiseaux, président aux sorts, profèrent les oracles, mêlent perpétuellement le vrai et le faux, également trompés et trompeurs. Ils assiégent la vie de

[b] Pline : *Primus exstat (ut quidem invenio) commentatus de ea Ostanes, Xerxem regem Persarum bello quod is Græciæ intulit, comitatus ; ac velut semina artis portentosæ sparsit, obiter infecto quæcumque commeaverat, mundo.* (*Hist. nat.*, lib. xxx, c. 1.)

terreurs, troublent le sommeil, s'insinuent secrètement dans les corps, qu'ils obsèdent de convulsives agitations, de maladies désespérantes, pour en obtenir des sacrifices dont ils s'engraissent, et se faire payer le bienfait de leurs prétendues guérisons. Le seul service que l'on puisse en attendre, c'est qu'ils cessent de tourmenter. Ils ne s'étudient qu'à détourner les hommes du vrai Dieu, et les porter à la superstition, se donnant eux-mêmes pour objet de leur culte. Malheureux qui, enchaînés à un éternel supplice, ne cherchent que des complices de leur révolte pour en faire les compagnons de leur châtiment. Toutes les fois que nous les conjurons au nom du seul Dieu véritable, ils obéissent à notre commandement, ils se font connaître par leurs propres aveux, et sont contraints de sortir des corps qu'ils possèdent. Vous les verriez aussitôt, cédant à la parole d'un chrétien et à l'opération d'une puissance secrète, témoigner par leurs hurlements, par leurs pleurs et leurs supplications, qu'ils sont tourmentés, déchirés de coups, dévorés par les flammes, confesser en présence de ceux même qui les adorent, d'où ils viennent, et à quel moment ils se retirent. Ou ils s'échappent à l'instant même, ou ils ne s'éloignent que graduellement, selon le plus ou moins de foi du malade ou de mérite de la part de l'exorciste. C'est ce qui fait qu'ils préviennent contre nous les esprits des peuples, afin qu'on nous haïsse avant de nous connaître, de peur que si l'on nous connaissait, on ne voulût nous ressembler, ou que du moins on ne pût nous condamner.

Il n'y a donc qu'un seul Seigneur, qu'un seul Dieu maître de l'univers, de qui l'excellente nature n'admet point d'égal, parce que dans elle seule réside la toute-puissance.

Le spectacle des choses humaines nous présente quelque image de cette souveraine puissance qui n'appartient qu'à Dieu. Où vit-on jamais deux royautés à la fois, ou commencer sans ombrage, ou finir sans effusion de sang? A Thèbes, Etéocle et Polynice, rivaux en montant sur le trône, et durant toute leur vie ennemis l'un de l'autre, ne cessent pas de l'être même après leur mort. A Rome, un même trône ne peut porter les deux fils de Rhéa, sortis du même sein maternel. Pompée et César s'unissent par les liens du sang, et sont bientôt désunis par la jalousie du pouvoir. S'étonnerait-on qu'il en soit ainsi de l'homme, quand ce caractère d'unité se fait reconnaître dans toutes les scènes de la nature? Une ruche d'abeilles n'admet qu'une reine, le troupeau un seul chef; à plus forte raison un seul maître dans le monde, qui par sa parole ordonne tout ce qui est, le gouverne par sa sagesse, le soutient par sa puissance. Inaccessible à nos sens, il échappe à notre vue, à l'espace, à toutes nos compréhensions. La seule définition à donner de son être, c'est qu'il est au-dessus de toute définition. Quel temple pourrait être digne de lui [a]? L'univers tout entier est son temple. Chétif mortel, qui tiens si peu de place dans la plus étroite enceinte, et m'y trouve encore au large, je prétendrais enfermer la Divinité dans un édifice de quelques pieds? Son vrai sanctuaire, c'est l'âme du fidèle, c'est là qu'elle veut être adorée. Ne

[a] Tertullien : *Nec minus templa quam busta despuimus.* (*De Spect.*, c. 10.) Minuc. Felix : *Templa ut busta despiciunt.* Sur quoi le savant Fell fait cette judicieuse observation : que les chrétiens n'ont jamais été sans églises ou oratoires, lieux consacrés au culte du Seigneur. (*Notæ in Cypr.*, p. 10.) Voy. aussi notre *Bibliothèque choisie des Pères*, t. III, pag. 312, note.

lui cherchez point de nom; son nom, c'est Dieu. Multipliez les termes là où il faut distinguer les espèces par des désignations particulières qui les caractérisent. Dieu est un, Dieu est seul; ce mot embrasse son essence tout entière. Il est un, présent partout par son immensité. Le seul instinct naturel le proclame toutes les fois que l'idée de l'auteur de notre être vient se retracer à notre esprit. Rien de plus commun que d'entendre s'écrier : *Dieu, Dieu est témoin, que Dieu vous garde, que Dieu vous le rende, comme Dieu voudra, si Dieu le permet.* N'y a-t-il pas un crime impardonnable à refuser de reconnaître celui qu'il n'est pas possible d'ignorer? Que ce Dieu soit Jésus-Christ, comment avons-nous été sauvés par lui, j'ai à vous faire connaître ici l'économie de sa providence. Les Juifs avaient été d'abord la nation chérie de Dieu. Marchant autrefois dans les voies de la justice, tant qu'ils obéirent aux commandements du Seigneur, leur Etat fut au comble de la prospérité; les familles s'y multipliaient. Mais depuis ils s'abandonnèrent à l'oisiveté, à l'esprit de révolte et d'orgueil; fiers du nom de leurs pères, ils méconnurent les ordonnances divines, et ils perdirent la grâce qui leur avait été donnée. Pour apprécier jusqu'où ils portèrent le désordre et l'oubli de la religion, il suffit, à défaut de leurs propres déclarations, de jeter les yeux sur les dernières années de leur histoire Bannis de leur pays et de leur Etat, fugitifs, vagabonds, sans domicile, ils sont dispersés par les contrées étrangères. Dieu leur avait prédit qu'avant l'expiration du siècle, et quand le monde lui-même toucherait à sa fin, il appellerait à la place de cette nation infidèle de nouveaux adorateurs, choisis indifféremment parmi tous

les peuples du monde, qui sauraient mieux profiter de ses bienfaits, et recueilleraient l'héritage qu'ils n'avaient pas su conserver. Pour amener cette heureuse révolution, le Verbe de Dieu, sa parole éternelle, son Fils, proclamé à l'avance par tous les prophètes comme devant être le docteur et la lumière du genre humain tout entier, a été envoyé sur la terre pour être le dispensateur des grâces de Dieu. Il en est la sagesse, la vertu, la raison, la gloire. Jésus-Christ se fait homme; il s'incarne dans le sein d'une vierge; la divinité s'unit à l'humanité. Jésus-Christ est ce Dieu que nous adorons ; à la fois Dieu et homme, Dieu pour rouvrir la voie qui mène à Dieu son père, homme pour que l'homme pût devenir ce qu'est Jésus-Christ. Les Juifs savaient bien qu'il devait venir, puisque les oracles des prophètes n'avaient d'autre objet que le Messie; mais, parce que les mêmes oracles caractérisaient deux événements, l'un où il paraîtrait comme homme, l'autre où il doit se manifester comme Dieu, ils ont méconnu le premier, offensés de sa vie obscure et des abaissements de sa passion, et n'ont voulu admettre que le second, où il fera éclater sa puissance : aveuglement qui était la punition de leurs péchés. Ils l'ont poussé au point de n'avoir pas des yeux pour voir l'auteur de la vie séjournant au milieu d'eux, quand leurs crimes les avaient rendus indignes même de vivre. Alors même que Jésus-Christ justifiait avec tant d'éclat les prédictions de ses prophètes par ses œuvres surnaturelles, chassant les démons d'une seule parole, guérissant les lépreux, rendant la vue aux aveugles, aux boiteux et aux paralytiques l'usage de leurs membres, ressuscitant les morts, commandant aux démons, apaisant les tempêtes, trouvant les tombeaux dociles,

les Juifs s'opiniâtraient à ne voir en lui qu'un homme, à cause de la chair dont il était revêtu, et ne donnaient à ses miracles d'autre principe que la puissance de la magie. Les principaux de la nation, c'est-à-dire ceux qu'il confondait par sa doctrine et sa sagesse, transportés d'une fureur aveugle, se saisirent de lui et le livrèrent au gouverneur romain Ponce Pilate, demandant à grands cris qu'il fût crucifié et mis à mort. Toutes ces circonstances étaient prédites et par lui-même et par tous les prophètes qui l'avaient devancé. Il avait déclaré qu'il devait souffrir la mort pour la vaincre, et ressusciter après pour attester sa majesté et sa puissance : ce qui s'est accompli à la lettre. Attaché à la croix, il prévient les bourreaux, en rendant l'esprit au moment où il voulut; et le troisième jour il ressuscita par sa propre vertu. Sorti du tombeau, il se fit voir à ses disciples dans la même chair, visible, palpable, pleine de force et de vigueur, qu'il avait eue auparavant, séjournant au milieu d'eux durant quarante jours, leur apprenant ce qu'ils devaient pratiquer et apprendre aux autres. Après ce terme, il monta au ciel, porté sur une nue, afin de présenter victorieux à son Père l'homme qu'il a aimé, dont il s'est revêtu, et qu'il a délivré de la mort. Nous attendons à présent son futur avénement, où il descendra du ciel, dans l'appareil d'un juge redoutable, pour châtier le démon et juger le genre humain. Avant de quitter la terre, il ordonna à ses apôtres d'aller par tout le monde prêcher sa parole, ramener à la lumière ceux qui sont dans les ténèbres, et les appeler à la connaissance de la vérité. Il veut que la foi de ses disciples soit courageuse, qu'il n'y ait point d'équivoque dans la confession du nom chrétien; c'est pour cela qu'il permet qu'elle soit éprouvée par

les persécutions diverses auxquelles nous sommes en proie. La souffrance qui rend témoignage à la vérité sert à son triomphe. Dieu le permet ainsi, afin que Jésus-Christ soit manifesté non-seulement par la voix de ses prédicateurs, mais par le sang de ses martyrs, comme étant son divin Fils envoyé aux hommes pour les sauver. C'est en conséquence de cette foi que nous nous attachons à lui, que nous marchons sur ses traces, sous son enseigne, à la lueur du flambeau qu'il nous présente, fondés sur la promesse qu'il nous a faite de la possession du royaume céleste et de Dieu son Père, pour ceux qui le cherchent et qui espèrent en lui. Ce qu'il est dans sa gloire, nous le serons un jour avec lui, si nous le prenons pour modèle durant la vie.

VII.

DE LA MORTALITÉ OU DE LA PESTE [a].

Quoique nous comptions parmi vous, mes très-chers frères, un grand nombre de fidèles dont la force d'âme et la courageuse résignation les élèvent au-dessus des terreurs de la mortalité qui nous afflige, pareils à la roche ferme, inébranlable au milieu des flots impétueux qui viennent se briser autour d'elle sans l'ébranler, ils soutiennent avec calme tous les chocs même les plus violents ; pour eux les calamités humaines ne sont que des épreuves dont ils triomphent, bien loin d'en être abattus. Néanmoins, parce qu'il se rencontre aussi parmi le peuple chrétien des personnes chez lesquelles le manque de caractère,

[a] Ce fléau, qui ravagea tout l'Empire durant douze années, avait commencé sous Gallus vers 253. De l'Ethiopie, où il se déclara, il se répandit dans toutes les provinces romaines. Sozime a écrit que jamais, de mémoire d'homme, il n'y avait eu de peste aussi furieuse. S. Grégoire de Nisse en a fait une description des plus pathétiques (t. 3, p. 575). Saint Ponce assure, dans la Vie de saint Cyprien, qu'elle porta la frayeur dans tous les esprits : « Tout le monde fuyait pour l'éviter ; » l'on avait la cruauté de jeter ses proches hors des maisons, » comme si l'on eût pu chasser aussi la mort avec la maladie. » Les chrétiens donnèrent partout l'exemple de la plus héroïque charité. Saint Denys d'Alexandrie rend à ceux d'Afrique ce glorieux témoignage.

une foi faible et chancelante, les attraits d'une vie douce et mondaine, la délicatesse du sexe, et, ce qui entraîne à de plus fâcheuses conséquences, de fausses préventions empêchent la générosité chrétienne de déployer tout ce qu'elle a de grand et d'héroïque; j'ai cru qu'il n'était point permis ici de dissimuler ni de garder le silence, et que je devais à la vérité, autant du moins que j'en suis capable, d'opposer à cette molle et lâche tiédeur des principes plus assurés et le langage que nous fournissent les oracles émanés de la bouche du Seigneur, afin que déjà appartenant à Dieu et à Jésus-Christ, l'on parvienne à se rendre digne de Dieu et de Jésus-Christ. Celui qui est engagé dans la milice du Seigneur, et qui, marchant sous son étendard sacré, aspire aux célestes récompenses, doit se faire reconnaître au noble courage avec lequel il affronte, sans en être effrayé, les tempêtes et les épreuves du monde. Qu'ont-elles de surprenant ces épreuves, après que le Seigneur les a si solennellement annoncées? N'était-ce point pour nous y préparer et nous fortifier à l'avance contre leurs agressions, qu'il a prédit qu'il y aurait partout des guerres, des famines, des tremblements de terre et des mortalités?

Pour empêcher que nous fussions trop brusquement surpris par leur invasion, il n'a pas manqué de nous donner l'avis que c'était surtout aux temps où nous sommes qu'on verrait ces calamités se répandre avec le plus de violence. La prédiction s'accomplit, et quand la menace est justifiée par l'événement, nous devons conclure que la promesse ne le sera pas moins. *Alors*, ajoutait-il, *que vous verrez arriver toutes ces choses, sachez que le royaume de Dieu est proche*[1].

[1] Luc., XXI, 31.

Il approche, mes très-chers frères, ce royaume de Dieu. Le monde passe; nous touchons aux récompenses et aux joies de la vie éternelle; nous sommes aux portes du salut, de ce paradis où règne une immortelle paix. Nous en avions été bannis, il nous a été rendu. Le ciel à la place de la terre, tout ce qu'il y a de plus grand et de plus durable à la place de ces biens d'un jour si misérables! Quel motif donc de s'inquiéter, de se troubler? Quel est le chrétien qui puisse se livrer à la crainte et à la tristesse dans les circonstances où nous sommes?

Permis de redouter la mort à qui il est indifférent d'aller à Jésus-Christ; permis de ne vouloir point aller à Jésus-Christ, quand on ne croit pas avoir commencé de régner avec Jésus-Christ. Il est écrit que *le juste vit de la foi*[1]. Si vous êtes juste, si vous vivez de la foi, si vous croyez véritablement en Dieu, pourquoi, devant aller à Jésus-Christ, assuré comme vous l'êtes des promesses du Seigneur, ne pas embrasser l'occasion qui se présente de vous unir à Jésus-Christ? pourquoi ne pas plutôt se féliciter d'être mis bientôt à couvert des attaques de l'ennemi du salut? Un juste véritable, c'était le vieillard Siméon. Plein de foi, il obéissait exactement aux ordonnances du Seigneur[2]. Il lui avait été répondu d'en haut qu'il ne mourrait pas qu'auparavant il n'eût vu Jésus-Christ. A l'aspect du divin enfant apporté par sa mère dans le temple, reconnaissant en esprit que c'était là le Christ dont on lui avait annoncé la naissance, et qu'il n'avait plus que quelques moments à passer sur la terre, dans les transports de la joie que lui donne l'approche du Sauveur, il s'empresse de recevoir l'enfant dans ses

[1] Rom., I, 17. — [2] Luc., II, 29.

mains, et bénissant Dieu, il s'écrie : *Maintenant, Seigneur, laissez aller en paix votre serviteur selon votre parole, puisque mes yeux ont vu le Seigneur que vous avez envoyé.* Il en a fait l'authentique reconnaissance. Pour le serviteur de Dieu, il n'y a de paix, de liberté, de tranquillité parfaite que quand, affranchi des agitations du monde, il est parvenu au port où s'apaisent toutes les tempêtes, et que la mort l'a mis en possession de la bienheureuse immortalité.

Qu'est-ce en effet que ce monde autre chose qu'un champ de bataille où nous sommes sans cesse aux prises avec l'ennemi du salut, obligés de lutter éternellement contre les traits qu'il nous lance de toutes parts? C'est l'amour des richesses, c'est la volupté, c'est l'emportement, c'est l'ambition qui nous attaquent ; ce sont les plaisirs des sens et les séductions du siècle qui nous font une guerre sans relâche. L'âme assiégée, investie de tous côtés par un ennemi posté autour de chacune de ses issues, a peine à les garder, et plus encore à ne se laisser pas entamer. Vous domptez l'avarice, la cupidité s'élève. Vous venez à bout de celle-ci, l'ambition la remplace. Vous satisfaites l'ambition, la colère s'enflamme, l'orgueil se gonfle, l'intempérance parle à vos sens, l'envie vous empoisonne de ses préventions, la jalousie absorbe le sentiment. On veut vous contraindre à blasphémer contre la loi divine, à jurer contre votre conscience : voilà les persécutions que chaque jour ramène avec soi, les dangers auxquels nous sommes perpétuellement exposés. Toujours sous le glaive du démon, pouvons-nous, alors que la mort précipite ses approches, pouvons-nous ne pas plutôt souhaiter d'aller nous réunir à Jésus-Christ? Il nous dit : *En vérité, en vérité je vous le dis, vous serez dans l'affliction*

et dans les pleurs, tandis que le siècle sera dans la joie; mais votre affliction sera changée en joie[1]. Où est l'homme qui ne désire d'être exempt de tristesse, qui ne s'empresse de courir là où il espère recouvrer la joie? Mais quand viendra-t-il cet heureux changement qui nous est promis par ces autres paroles de Jésus-Christ : *Je vous verrai après cela, et votre cœur se réjouira, et personne ne vous enlèvera votre joie*[2]. Or il n'en existe point d'autre réelle pour le chrétien que celle qui le rapproche de Jésus-Christ. Quel aveuglement donc, quel travers d'esprit de donner ses affections à un monde qui n'a que des afflictions, des misères et des larmes à nous offrir, plutôt que de les diriger vers une joie que rien ne pourra jamais nous enlever!

Cela vient de ce que nous manquons de foi, que l'on ne croit pas aux promesses du Dieu qui est l'infaillible, l'immuable vérité. Mais quoi, vous donnez créance à un homme qui vous fait quelque promesse; vous le croyez sur la foi de la gravité de ses mœurs et de l'autorité de sa réputation; vous ne vous permettriez pas de le soupçonner capable de vous tromper; et quand c'est Dieu lui-même qui vous engage sa parole, vous balanceriez à le croire! Il vous promet l'immortalité au sein de l'éternelle béatitude, et vous auriez de la défiance!

Je le dis hautement : c'est là méconnaître le Seigneur, se rendre coupable du crime d'incrédulité à l'égard de Jésus-Christ qui nous a appris à croire; c'est là porter au sein de son Eglise le manque de foi.

Combien il nous est avantageux de sortir du monde, notre divin maître, notre adorable Sauveur ne nous

[1] Joan., xvi, 20. — [2] *Ib.*, 22.

le laisse pas ignorer. Voyant ses disciples s'affliger de la nouvelle qu'il leur donnait de les quitter bientôt : *Si vous m'aimiez*, leur dit-il, *vous vous réjouiriez de ce que je m'en vais à mon Père*[1] : leur manifestant par là que nous devons nous réjouir plutôt que de nous plaindre de la mort des personnes qui nous sont chères. Saint Paul n'avait pas oublié ces maximes, quand il dit dans une de ses épîtres : *Ma vie, c'est Jésus-Christ, et mourir m'est un gain*[2]. Et certes, que ne gagne-t-on pas à échapper aux piéges du siècle, à n'avoir plus à redouter ni la contagion du péché et des vices de la chair, ni les déchirantes sollicitudes, ni les artifices empoisonnés de l'ennemi du salut, et sitôt que Jésus-Christ vous appelle, s'aller plonger dans les joies du paradis!

Il est vrai, et l'on s'en étonne, on murmure que la contagion ne ménage pas plus les fidèles serviteurs de Dieu que les idolâtres. Le chrétien pourrait-il avoir la prétention d'être ici-bas exempt de tout mal, de goûter à son aise les jouissances du siècle, sans payer tribut à ses adversités, pour être ensuite admis au bonheur céleste? Mais que peut-il y avoir dans le monde qui ne nous soit commun avec tous ceux qui l'habitent, tant que nous participons avec eux à la même chair? Nous sommes rapprochés par la souffrance de tout le reste du genre humain ; ce qui nous en sépare, c'est l'esprit qui nous anime. Jusqu'au moment où cette chair corruptible se revêtira de l'incorruptibilité, que ce corps mortel recevra l'immortalité, et où Jésus-Christ nous introduira près de Dieu son père, il faut bien que tout ce qui fait l'apanage de l'humanité n'admette nulle exception.

[1] Joan., XIV, 28. — [2] Phil., I, 21.

Ainsi que la sécheresse de la terre en dévore les sucs nourriciers, la famine n'épargne personne : qu'une irruption soudaine mette la cité au pouvoir de son ennemi, le fléau de la captivité pèse sur tous les habitants; que les nuages suspendus dans l'air refusent d'épancher leurs ondes, la sécheresse se fait sentir à tous; qu'un vaisseau se brise contre les rochers, tout ce qu'il portait fait également naufrage. Fièvres, ophthalmies, maladies de toute espèce qui affligent l'espèce humaine, nous n'en sommes pas plus dispensés que vous, par cela seul que nous sommes hommes comme vous. Il y a plus : le chrétien, qui sait à quelle condition il l'est, n'ignore pas qu'il ne doit s'attendre à d'autre privilége qu'à souffrir davantage dans le monde, à raison du plus grand nombre de combats qu'il a à soutenir contre le démon. Nos saintes Écritures n'ont pas manqué de nous en avertir : *Mon fils, lorsque vous entrerez au service de Dieu, demeurez ferme dans la justice et dans la crainte, et préparez-vous à la tentation... Acceptez de bon cœur tout ce qui vous arrivera, et au temps de votre humiliation conservez la patience; car l'or et l'argent s'épurent par le feu : de même les serviteurs de Dieu s'éprouvent dans le fourneau de l'adversité*[1]. Job, survivant à ses biens, à ce qu'il avait de plus cher; Job, tout couvert de plaies, et devenu, quoiqu'encore vivant, la pâture des plus vils insectes; Job ne fut point vaincu, mais éprouvé. Vous l'entendez, supérieur par son héroïque patience à toutes les tribulations, dire : *Je suis sorti nu du sein de ma mère, je m'en retournerai nu dans la terre. Le Seigneur me l'avait donné, le Seigneur me l'a ôté : il n'est arrivé*

[1] Eccl., II, 1-5.

que ce qui a plu au Seigneur; que le nom du Seigneur soit béni[1]. Sa femme l'excitait à murmurer contre Dieu et à se plaindre de l'excès de ses souffrances; il lui répond : *Vous avez parlé comme une insensée. Si nous avons reçu les biens de la main de Dieu, pourquoi n'en souffririons-nous pas aussi les maux*[2]? A quoi l'Écriture ajoute : *En tout cela Job ne dit rien qui offensât Dieu.* Aussi mérita-t-il ce glorieux témoignage que lui rendit le Seigneur : *N'as-tu point considéré mon serviteur Job?* dit-il à Satan, *car il n'a point d'égal sur la terre : c'est un homme simple et droit; il craint Dieu, et fuit le mal*[3]. Tobie, après tant de bonnes œuvres, après avoir signalé sa charité par tant d'héroïsme et de traits glorieux, loin de se laisser abattre par la perte de la vue, ne fit que croître encore dans la crainte et dans l'amour du Seigneur. Sa femme essayait de l'en détourner, en disant : *Où sont maintenant vos bonnes œuvres? Vous voyez tout ce que vous souffrez.* Affermi, inébranlable dans la crainte du Seigneur, le saint patriarche puise dans ce sentiment toute la force nécessaire pour résister à tous les maux qui l'assiégent, aux reproches de sa femme, aux atteintes de la douleur, et pour mériter de plus en plus, par son héroïque résignation, les faveurs du Seigneur et l'honorable témoignage qui lui est rendu par l'ange Raphaël. Voici dans quels termes : *Il est glorieux de publier les œuvres du Seigneur. Lorsque vous priïez Dieu avec larmes et que vous ensevelissiez les morts, que vous quittiez pour cela votre table, et que vous laissiez les morts dans votre maison durant le jour pour les ensevelir durant la nuit, j'ai présenté vos prières au Seigneur; et*

[1] Job., I, 21. — [2] *Ib.*, II, 10. — [3] *Ib.*, I, 8.

parce que vous étiez agréable à Dieu, il a été nécessaire que la tentation vous éprouvât. Maintenant donc le Seigneur m'a envoyé pour vous guérir et pour délivrer du démon Sara, la femme de votre fils; car je suis Raphaël, l'un des sept anges qui sommes toujours présents devant le Seigneur [1].

Tous les justes de tous les temps ont montré la même patience. Les apôtres nous en ont appris la nécessité par la doctrine qu'ils nous ont enseignée de la part de leur maître. Ils nous ont appris surtout, par leur exemple, à ne jamais murmurer dans l'adversité, mais à recevoir avec résignation et à supporter avec courage tout ce qui peut nous arriver de fâcheux dans le cours de notre vie mortelle. C'était là la pierre d'achoppement des Juifs sans cesse en révolte contre Dieu. *Qu'ils cessent de murmurer contre moi,* leur disait le Seigneur au livre des Nombres, *et ils ne mourront pas* [2]. Gardons-nous donc, mes très-chers frères, de murmurer dans l'adversité : souffrons patiemment les disgrâces qui nous arrivent; souvenons-nous de ces paroles de l'Écriture, que *le sacrifice agréable au Seigneur, c'est celui de l'esprit qu'abat la contrition; le Seigneur ne méprise point le cœur contrit et humilié* [3]. Au livre du Deutéronome, le Saint-Esprit nous parle ainsi par la bouche de Moïse : *Le Seigneur votre Dieu vous affligera et vous enverra la famine, et l'on connaîtra ce que vous avez dans le cœur, et si vous avez bien ou mal observé ses commandements* [4]. Et encore : *Le Seigneur votre Dieu vous tente, pour voir si vous l'aimez de tout votre cœur et de toute votre âme* [5].

C'est par là qu'Abraham plut au Seigneur, parce

[1] Tob., XII, 7, 12-13. — [2] Num., XVII, 10. — [3] Ps., L, 18. — [4] Deut., VIII, 2. — [5] *Ib.*, XIII, 3.

que, pour plaire au Seigneur, il consentait à immoler son fils unique. Mais vous, qui ne pouvez supporter la perte d'un fils dont la loi commune de la mortalité vous a privé, que feriez-vous si Dieu vous commandait de l'immoler de votre main? La crainte de Dieu, la foi dans ses promesses doivent vous tenir prêt à tout événement. Que vous perdiez vos biens, que la maladie exerce ses fureurs sur vos membres déchirés et sanglants, que la mort arrache d'entre vos bras une épouse, des fils, des parents chers à votre cœur; qu'elle vous condamne à d'amères séparations : ne voyez à tout cela que des épreuves, non des griefs contre la Providence. La foi du chrétien, bien loin de s'en laisser abattre ou intimider, n'en doit au contraire que se montrer avec plus d'énergie; puisque l'assurance qu'il a des biens futurs l'élève au-dessus du sentiment des maux présents. Point de victoire qu'après le combat, point de couronne qu'après la victoire. C'est la tempête qui signale l'habileté du pilote; le champ de bataille, le courage du soldat. Il est aise de vanter sa force loin du danger. Je vous attends à l'épreuve de l'adversité pour croire à votre parole. L'arbre que de profondes racines attachent à la terre n'est point ébranlé par les assauts que lui livrent tous les vents déchaînés à la fois contre lui. La forte construction du navire ne permet pas à l'eau de pénétrer dans l'intérieur du bâtiment. Le souffle des vents n'a de prise que sur la paille légère, sans consistance; celle-ci échappe, mais le grain reste. Voyez l'Apôtre; éprouvé par les naufrages, par les flagellations, par les tortures dont tout son corps fut travaillé, se plaint-il d'être abattu sous le poids des tribulations? Non : elles n'ont servi qu'à le purifier; elles n'ont servi qu'à le mettre au creuset. *De peur*,

dit-il lui-même, *que je ne m'élevasse de la grandeur de mes révélations, Dieu a permis que je ressentisse dans ma chair un aiguillon qui est l'ange et le ministre de Satan, pour me donner des soufflets. C'est pourquoi j'ai prié trois fois le Seigneur de m'en délivrer ; mais il m'a répondu : Ma grâce vous suffit; car ma puissance éclate davantage dans la faiblesse de l'homme*[1].

Si donc la maladie, les infirmités, quelque fléau viennent exercer sur nous leurs ravages, c'est pour épurer notre vertu, pour couronner notre foi, si elle est persévérante; ainsi qu'il est écrit : *La fournaise éprouve les vases du potier, et les afflictions éprouvent les justes*[2].

Ce qui nous distingue véritablement des infidèles, c'est que les adversités leur donnent à eux l'occasion de s'emporter à des plaintes, à des murmures, et à nous de nous fortifier au sein de la douleur dans l'exercice de la vertu et de la foi, au lieu de nous décourager. Tel est le mal dont nous sommes aujourd'hui affligés, et qui se déclare par les plus fâcheux symptômes : une dyssenterie opiniâtre absorbe les forces du malade; un feu brûlant dessèche les organes de la respiration, circule dans les entrailles qu'il dévore, et pénètre jusque dans la moelle des os; des vomissements que rien n'arrête vous tiennent dans un état de convulsion habituelle; les yeux se chargent d'un sang enflammé; dans les uns, les jambes, ou d'autres parties du corps, tombées en putréfaction, se détachent d'elles-mêmes; dans d'autres l'activité du poison se communique à tout le corps, qu'elle jette dans une langueur à laquelle il n'échappe que par la perte de la faculté de marcher, de voir ou

[1] II Cor., XII, 7. — [2] Eccl., XXVII, 6.

d'entendre. Quelle force de courage ne faut-il pas pour soutenir sans en être ébranlé ces violents assauts de la contagion et de la mort! quelle sublime résignation pour demeurer ferme parmi les ruines où s'abat la nature humaine, et n'être point renversé avec ceux qui ne mettent point leur espérance dans le Seigneur! Loin de nous plaindre, félicitons-nous, saisissons avec reconnaissance l'occasion de manifester notre foi; et en nous courbant sous le poids de la souffrance que Jésus-Christ nous envoie, marchons dans la voie étroite où lui-même a marché pour recueillir bientôt des mains du souverain Juge la récompense promise à la foi qui sait l'imiter.

Ah! qu'il craigne de mourir celui-là que la renaissance par le baptême et par l'Esprit saint n'ont point affranchi du feu de l'enfer, qui n'a point le sceau de la croix et du sang de Jésus-Christ; qu'il craigne de mourir celui que la mort du tombeau jette dans la mort de l'éternité, et réserve à des châtiments qui ne finiront jamais; qu'il craigne de mourir celui qui en prolongeant son séjour ici-bas y gagne du moins l'avantage de reculer la vengeance qui le condamne à des supplices et à des gémissements sans terme.

Plusieurs de nous, dites-vous, meurent victimes de la mortalité. Dites plutôt qu'il sont délivrés du siècle avant les autres. La mortalité n'est un fléau que pour les Juifs, les Gentils et les ennemis de Dieu; pour les serviteurs de Dieu, elle n'est que le mode de leur affranchissement. De ce que la mort frappe également les bons et les méchants, vous concluez qu'elle est la même pour les uns et pour les autres. Erreur. La mort est pour les premiers le terme de leurs épreuves, pour les autres le commencement de leur punition. Une mort prompte accélère la récom-

pense du juste, le supplice du méchant. Aveugles et ingrats que nous sommes, nous ne voulons pas apprécier le bienfait d'une bonté pleine de miséricorde. Libres de toute sollicitude pour leur chasteté, les vierges quittent la vie sans avoir à redouter désormais les menaces et les brutalités de leurs persécuteurs; l'enfance échappe aux écueils qui environnent sa faiblesse, pour aller recevoir le prix de l'innocence et de la pureté. Grâce à un trépas anticipé, la femme délicate n'a plus à braver ni les poursuites de la licence, ni les violences de la cruauté sanguinaire. La peur de la contagion enflamme les tièdes, imprime aux courages abattus une sainte énergie, donne aux plus lâches une noble audace; elle excite les déserteurs à revenir, les païens à renoncer à leur incrédulité; elle ouvre le champ du repos à ceux qui ont blanchi dans les combats du Seigneur; l'arène aux jeunes athlètes nouvellement enrôlés dans sa milice, et aguerris, pour le jour de la persécution, par le fléau dont nous avons à gémir.

Un autre avantage qui en résulte, et celui-là n'est pas moins précieux, pas moins nécessaire, c'est qu'avec toutes ses horreurs, il nous met à même d'éprouver la foi de chacun de nous : si l'on est secourable aux malades; si les proches remplissent à l'égard les uns des autres les devoirs de la religion; si les maîtres ont de la compassion pour leurs serviteurs dans la souffrance; si le médecin accourt aux cris qui l'implorent; si les naturels violents compriment les saillies de l'humeur; si les avares oublient, aux approches de la mort, leur fureur insatiable d'amonceler; si l'orgueilleux ploie son front altier; si le méchant renonce à son arrogance; si les riches qui voient mourir leurs héritiers disposent en faveur des

indigents. N'y eût-il d'autres fruits à recueillir des calamités qui nous affligent, n'est-ce pas pour le chrétien, pour le vrai serviteur de Jésus-Christ, un précieux avantage de désirer la mort en apprenant à braver le martyre? Parlez-moi d'épreuves, à la bonne heure, non de funérailles; de nobles exercices qui nous donnent la gloire de la constance et nous font mériter les couronnes.

Ce qui vous afflige de mourir aujourd'hui, c'est, m'allez-vous dire peut-être, que m'étant préparé à confesser le nom de Jésus-Christ, et pleinement dévoué à tout souffrir pour lui, je me vois prévenu par la mort qui m'enlève le martyre que j'espérais. D'abord, ce n'est pas à la liberté de votre choix, mais à la pure grâce de Dieu que le martyre est subordonné. Pouvez-vous dire avoir perdu ce que vous ne sauriez répondre avoir mérité d'obtenir? En second lieu, l'œil qui *scrute les cœurs et les reins*, qui pénètre les choses les plus cachées, vous voit, il vous juge, il vous approuve, et parce qu'il connaît vos généreuses dispositions, il saura bien vous en tenir compte. Caïn n'était pas encore meurtrier de son frère alors qu'il portait son offrande à l'autel, et déjà le crime qu'il méditait était présent aux yeux du Seigneur. Et de même qu'il voit dans l'âme du coupable le crime dont il a conçu la funeste pensée, de même il aperçoit dans l'âme de son serviteur la résolution du martyre. Il vaut bien mieux que le martyre manque au courage du chrétien que le courage du chrétien au martyre. Tel que vous serez au jour où Dieu vous appellera, tel vous serez jugé, ainsi qu'il le déclare lui-même: *Et toutes les églises sauront que je scrute les cœurs et les reins*[1]. Ce qu'il nous demande, ce n'est pas notre

[1] Apoc., II, 23.

sang, mais notre foi. Abraham, Isaac et Jacob n'ont point eu leur sang à donner, ils n'en ont pas moins mérité par leur foi et leur justice d'être les premiers des patriarches, et de présider le banquet céleste où se réunit tout ce qu'il y a de chrétiens justes et fidèles aux yeux de Dieu.

Pour dissiper tous nos doutes sur l'attention maternelle avec laquelle la divine Providence s'occupe des véritables intérêts de ses serviteurs, apprenez ce qu'elle a fait à l'égard d'un de nos collègues dans l'épiscopat. Il était à l'article de la mort; ne la voyant s'approcher qu'avec inquiétude, il demandait à Dieu de prolonger ses jours, lorsqu'il se présenta à lui un jeune homme éclatant de majesté et de lumière, tel qu'il eût été difficile à des regards mortels d'en soutenir l'aspect, à moins d'un rayon de la céleste gloire qui déjà se révèle à l'homme à ses derniers moments. Lui adressant la parole d'un ton qui témoignait quelque mécontentement : « Vous craignez, lui dit-il, de souffrir; vous répugnez à sortir de ce monde; que voulez-vous que je fasse pour vous? » Reproche que nous devons nous appliquer à nous-mêmes, plus jaloux d'échapper à la tempête que d'aborder au port. Dieu sert bien mieux nos intérêts en n'accédant pas à tous nos désirs. L'avertissement ne s'adressait à cet évêque prêt à quitter la vie, que pour nous être transmis à tous. Ce n'était pas lui qui avait besoin de le recevoir, il touchait au moment du sacrifice, mais bien chacun de nous, qui l'attendons. En voyant un évêque réprimandé pour avoir demandé un plus long séjour sur la terre, apprenons ce qu'il y a pour nous de plus avantageux.

Moi-même, qui suis le dernier des ministres du Seigneur, combien de fois, dans les révélations par-

ticulières qui m'ont été faites, n'ai-je pas reçu de la part de Dieu l'ordre de prêcher en public et toujours, que nous ne devons point pleurer ceux de nos frères que Dieu appelle à lui, pour les sauver des dangers du siècle? Eh! ne savons-nous pas qu'ils ne sont point perdus pour nous, qu'ils ne font que nous précéder de quelques jours, que ce n'est point une séparation, mais un voyage qui nous éloigne de leurs personnes en nous laissant l'espérance de les revoir? Regrettons-les, ne les pleurons point; ne prenons point les vêtements du deuil, tandis que dans une meilleure patrie ils ont reçu les ornements du triomphe. Ne donnons pas aux infidèles le prétexte trop légitime de nous mettre en contradiction avec nous-mêmes, en pleurant ceux que nous disons être vivants dans la compagnie de Dieu, comme s'ils avaient cessé de vivre et que nous ne dussions jamais les revoir.

C'est là prévariquer à notre foi et à nos espérances; c'est autoriser à croire que notre langage n'est qu'hypocrite et mensonger. A quoi bon faire montre de courage dans l'expression, et en manquer dans l'action? L'apôtre saint Paul blâme hautement ceux qui s'attristent sur la mort de leurs proches. *Nous ne voulons pas*, dit-il, *que vous ignoriez, nos très-chers frères, ce que vous devez savoir touchant ceux qui dorment, afin que vous ne vous en attristiez pas, comme font les autres hommes qui n'ont point d'espérance; car si nous croyons que Jésus est mort et ressuscité, nous devons croire aussi que Dieu amènera avec Jésus ceux qui se seront endormis avec lui*[1]. Ceux qui se désolent sur la perte des personnes qui leur sont chères sont, selon l'Apôtre, des gens sans

[1] I Thess., IV, 13.

espérance. Pour nous qui vivons d'espérance, nous qui croyons en Dieu, nous, assurés que Jésus-Christ a souffert pour nous et qu'il est ressuscité, qui demeurons en Jésus-Christ et devons un jour ressusciter par lui et dans lui, pourquoi répugnerions-nous nous-mêmes à sortir du monde? pourquoi pleurons-nous ceux qui en sortent, comme s'ils étaient perdus pour nous, après que Jésus-Christ nous a dit : *Je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi, quand il viendrait à mourir, vivra, et celui qui vit et croit en moi ne mourra jamais* [1]? Si nous croyons en Jésus-Christ, si nous avons confiance en ses promesses et que nous ne devions mourir jamais, allons donc avec confiance, avec joie à Jésus-Christ. La mort qu'il nous faut subir auparavant est le passage à l'immortalité. Il ne nous est pas possible d'arriver autrement à la vie éternelle. Il n'y a point là de séparation, mais un changement de lieu, un simple voyage pour un séjour meilleur. Eh! qui n'aspire pas à changer pour être mieux? Qui est-ce qui ne forme pas des vœux pour être plutôt transformé dans la céleste gloire, en entendant l'Apôtre nous dire : *Notre conversation est dans le ciel, d'où nous attendons notre Seigneur Jésus-Christ, qui transformera notre corps tout vil et abject qu'il est, pour le rendre conforme à son corps glorieux* [2].

Telle est la félicité qui nous est promise par notre Seigneur Jésus-Christ, lorsqu'adressant pour nous ses prières à Dieu son père, afin d'en obtenir que nous soyons avec lui à jamais dans son royaume céleste, participants à ses immortelles béatitudes, il lui dit : *Mon Père, je désire que ceux que vous m'avez*

[1] Joan., XII, 25. — [2] Phil., III, 20.

donnés soient où je serai, et qu'ils contemplent la gloire que vous m'avez donnée avant la création du monde[1].

Appelés que nous sommes au séjour qu'habite Jésus-Christ, à ce grand jour du royaume céleste, loin de nous attrister, nous devons bien plutôt nous réjouir de notre départ de ce monde, nous reposant sur la promesse du Seigneur et sur la vérité de sa parole. Heureuse translation qui nous rappelle celle du patriarche Hénoch, dont il est dit au livre de la Genèse : *Hénoch plut au Seigneur, et on ne le trouva plus, parce que Dieu le transporta*[2].

C'est une vérité que l'Esprit saint lui-même a confirmée par la plume de Salomon : que ceux qui ont le bonheur de plaire à Dieu sont d'ordinaire enlevés les premiers et délivrés avant les autres, de peur qu'un plus long séjour dans le monde ne les exposât aux dangers de la contagion. *Il fut enlevé*, lisons-nous, *de peur que la malignité* (du siècle) *ne le pervertît, car Dieu le chérissait. C'est pourquoi il se hâta de le tirer du milieu de l'iniquité*[3]. C'est ainsi que dans les Psaumes l'âme fidèle embrasée d'amour pour son Dieu se hâte d'aller à lui, et lui dit : *Que vos demeures sont aimables, Dieu des vertus! mon âme brûle d'entrer dans la maison du Seigneur*[4].

L'on ne demande à demeurer longtemps dans le monde qu'autant que le monde nous plaît, qu'il nous attire par ses décevantes caresses et nous attache par le charme des plaisirs de la terre. Mais vous chrétien, puisque le monde vous hait, pourquoi aimez-vous qui vous hait ? pourquoi ne pas plutôt vous attacher à Jésus-Christ, qui vous a racheté et qui vous aime? Écoutez son apôtre saint Jean : *Gardez-vous*, dit-il,

[1] Joan., XVII, 24. — [2] Gen., V, 24. — [3] Sap., IV. 11 14. — [4] Ps., 83, 1.

d'aimer le monde et rien de ce qui est dans ce monde; Celui qui aime le monde n'aime point Dieu; car tout ce qui est dans le monde n'est que convoitise de la chair, ou convoitise des sens, ou ambition, ce qui ne vient point de Dieu, mais du monde. Or, le monde passera avec toutes ses convoitises, au lieu que celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement comme Dieu même (I Jean, II, 15).

Plutôt, mes frères, constants dans nos résolutions, fermes dans notre foi, courageux dans notre vertu, plutôt soyons prêts à obéir sans réserve à la volonté du Seigneur, bannissons de nos cœurs la crainte de la mort, pour nous occuper de la pensée de l'immortalité qui la suit. Pour justifier notre foi par nos mœurs, interdisons-nous ces pleurs sur la mort des personnes qui nous sont chères; et quand l'heure du départ aura sonné pour nous-mêmes, partons, à la voix du Seigneur, sans regret, avec joie. Ce qui doit faire la règle générale de conduite pour tous les temps de la vie devient un bien plus rigoureux devoir aujourd'hui, que nous voyons le monde s'écrouler, affaissé sous le poids des maux qui l'obsèdent. Témoins de tant de désastres, et menacés de calamités plus déplorables encore, estimons comme le plus grand bienfait d'être appelés avant le temps. Si vous habitiez une maison dont les murs et les combles, ébranlés par le ravage insensible des ans, vous fissent présager une ruine prochaine, ne vous empresseriez-vous pas d'en sortir? Si, vous trouvant en mer, vous étiez surpris par une tempête furieuse qui, soulevant les flots avec violence contre votre navire, menaçât de l'engloutir, ne vous presseriez-vous pas de gagner le port pour éviter le naufrage? Vous voyez le monde qui chancelle et croule par parties; et vous ne remerciez

pas la divine Providence! Vous ne vous félicitez pas vous-même de ce qu'un départ plus avancé vous sauve de ces ruines, et de ce vaste naufrage, et de tant de fléaux conjurés !

Nous devons considérer, nos très-chers frères, et méditer sans cesse que nous avons renoncé au monde, que nous n'y séjournons quelques moments que comme étrangers et voyageurs. Embrassons donc le jour bienheureux qui introduira chacun de nous dans sa demeure tranquille, qui, nous ayant délivrés du monde et détachés des liens de la chair, nous rétablira dans le paradis, et nous donnera entrée dans le royaume céleste. Quel est l'étranger qui, loin de sa patrie, ne se hâte point d'y revenir? le voyageur qui, battu par la tempête, ne fasse des vœux pour se retrouver au sein d'une famille chérie? Notre patrie, c'est le paradis; notre famille, ce sont les patriarches. Pourquoi donc ne courons-nous pas revoir notre patrie et embrasser nos parents? Grand nombre de nos amis, de nos frères, de nos enfants nous y attendent déjà, sûrs de leur salut, et encore en peine du nôtre. Quelle joie pour eux et pour nous de nous revoir, de nous embrasser réciproquement! quel triomphe délicieux de jouir d'une vie où il n'y a plus à craindre de mourir, et du royaume céleste avec l'assurance d'en posséder à jamais les ineffables béatitudes! C'est là que nous verrons l'illustre cœur des apôtres et des prophètes, tous rayonnants de gloire et d'allégresse [a], ces milliers de martyrs couronnés

[a] Il est facile de reconnaître que S. Ambroise avait présentes à la pensée, dans la composition du *Te Deum laudamus,* les paroles du saint évêque de Carthage qui terminent cet éloquent traité.

des palmes de la victoire, et les vierges triomphantes qui, par l'héroïsme de leur vertu, ont surmonté les concupiscences de la chair et des sens, et les chrétiens miséricordieux récompensés de leurs aumônes versées dans le sein des pauvres : fidèles aux préceptes du Seigneur, ils ont envoyé leurs trésors dans le ciel, et ils les y retrouvent. Hâtons-nous, mes très-chers frères, de les aller rejoindre ; demandons-le avec ardeur ; unissons tous nos vœux pour arriver le plus tôt possible au bonheur de nous trouver avec Jésus-Christ dans sa gloire. Que le Seigneur, que son divin Fils voient dans nos cœurs et ces pensées et ces empressements ; plus nous les aurons manifestés, plus aussi nous devons nous attendre à de magnifiques récompenses.

VIII

DE L'AUMONE [a].

Combien, mes très-chers frères, de témoignages des plus signalés de la bonté divine nous manifestent le tendre intérêt que Dieu le Père et Jésus-Christ ont bien voulu nous accorder, et qu'ils ne cessent encore de donner à notre salut! Pour nous racheter et nous redonner la vie, le Père éternel a envoyé son Fils sur la terre; celui-ci, pour réparer notre nature, a consenti à venir dans le monde. Il n'a pas dédaigné se faire le fils de l'homme pour faire des hommes les

[a] Ce traité a pour titre *de Opere et Eleemosynis*, des bonnes œuvres et des aumônes. Le diacre Ponce semble le désigner sous le titre *de Misericordia*. Saint Cyprien veut que les œuvres de miséricorde soient vivifiées par les bonnes œuvres; l'antiquité chrétienne n'a jamais séparé les unes d'avec les autres. Saint Jérôme et saint Augustin ont témoigné l'estime qu'ils faisaient de cet éloquent traité (Hieron., *Epist. ad Pammach.*; Aug., *Contr. Julian., etc.*). L'éditeur anglais de saint Cyprien affirme que le saint évêque de Carthage y réunit tout ce qu'il est possible de dire de plus pressant sur le devoir de l'aumône, et qu'une sorte d'inspiration divine l'avait dicté à son auteur, peut-être dans le pressentiment des calamités de tout genre qui bientôt allaient fondre sur l'Afrique vers l'an 254, époque de sa composition (Jo. Fell, p. 137). On croit qu'il fut composé en 253, la première année du règne de Valérien (D. Ceillier, *Hist. des Ecriv.*, t. III, p. 57).

enfants de Dieu; il s'est abaissé pour nous relever de la profonde misère où nous étions; il a été couvert de plaies pour nous guérir de nos blessures; il s'est réduit à l'esclavage pour nous affranchir, et s'est soumis à la mort pour nous procurer l'immortalité : autant de bienfaits et de prodiges ineffables de la miséricorde divine. Mais quel surcroît, quel excès de clémence et de générosité de sa part! Non content de racheter l'homme, il veut encore lui ménager abondamment les moyens de pourvoir à son propre salut. Après avoir guéri par sa venue dans le monde les plaies empoisonnées dont l'artificieux serpent avait chargé la postérité d'Adam depuis la naissance des siècles [a], il a donné à l'homme une loi la plus salutaire, lui recommandant de ne plus pécher, de peur qu'il ne lui arrivât pis. D'une part, un tel précepte était un lien puissant qui nous assujettissait au devoir de ne rien faire qui pût compromettre l'innocence que nous avions recouvrée; d'autre part aussi notre faiblesse naturelle nous en rendait incapables, à moins d'un nouveau bienfait de la tendresse paternelle de notre Dieu qui, en nous découvrant les effets de la justice et de la miséricorde, ouvrît sous nos yeux un nouveau moyen d'assurer notre salut, en nous purifiant par des aumônes de toutes les souillures que nous pouvions contracter par la suite. C'est ce que l'Esprit saint lui-même nous déclare dans l'Ecriture : *Les péchés*, dit-il, *sont lavés par la foi et par les aumônes* [1]. Ce qui ne doit pas s'entendre des péchés commis avant le baptême, puisque ceux-là se trouvent effacés par le sang de Jésus-Christ qui nous a imprimé

[a] S. Augustin cite ce témoignage en faveur du péché originel (*Contr.* II *epist. Pelag. ad Bonif.*, lib. IV, c. 48).

[1] Prov., XV, 27.

le sceau de la sanctification. La même Ecriture nous dit encore : *Comme l'eau éteint le feu, de même aussi l'aumône expie les péchés* [1]. C'est-à-dire que comme l'eau du baptême éteint le feu de l'enfer, ainsi les aumônes et les bonnes œuvres absorbent les feux du péché ; et que, comme nous en avons une fois obtenu le pardon dans le baptême, la pratique habituelle des œuvres de miséricorde renouvelle en quelque sorte la vertu de ce sacrement, et nous fait encore obtenir la même grâce. C'est ce que Notre-Seigneur nous enseigne dans son Evangile. Comme on reprochait à ses disciples de ce qu'ils mangeaient avant de s'être lavé les mains, il répondit : *Celui qui a fait le dehors, n'a-t-il pas fait aussi le dedans ? Néanmoins, donnez l'aumône selon ce que vous avez de bien, et vous serez purifiés de tous vos péchés* [2]. Voulant dire par là que ce ne sont pas les mains qu'il faut nettoyer, mais le cœur ; qu'il faut avoir plus de soin de purifier les taches du dedans que celles du dehors, parce que l'esprit ne saurait être pur, que le corps ne le soit aussi ; ajoutant en même temps que le moyen de nous purifier est de faire l'aumône. Le Dieu des miséricordes nous enseigne à pratiquer la miséricorde ; et parce qu'il est jaloux de conserver ce qui lui a coûté si cher, il nous apprend à nous purifier par l'aumône des taches dont nous avons été souillés depuis notre baptême. Reconnaissons donc, mes très-chers frères, l'ineffable bienfait que nous procure la bonté divine, et dans l'impuissance où nous sommes d'échapper à toutes blessures, profitons du moins du remède qui nous est offert.

Que personne ne se flatte d'être assez pur, assez irréprochable pour croire, sur la foi de son innocence

[1] Eccli., III, 33. — Luc., XI, 40-41.

prétendue, n'avoir pas de blessure à guérir par le remède qui nous est proposé. Il est écrit : *Qui osera se glorifier d'avoir le cœur chaste et d'être exempt de péché* [1] ? L'apôtre saint Jean, dans son épître : *Si nous disons que nous sommes sans péché, nous nous trompons nous-mêmes, la vérité n'est point en nous. Mais si nous confessons nos péchés, le Seigneur est indulgent, il est juste et il nous les pardonnera* [2]. Si donc personne n'est exempt de péché, et qu'il n'y ait qu'orgueil ou folie à se prétendre sans péché, quel besoin n'avons-nous pas de la clémence divine, et quelle bonté de sa part de nous avoir fourni les moyens de nous guérir de blessures auxquelles elle sait bien qu'il nous devenait impossible d'échapper!

Dieu n'a cessé jamais d'avertir son peuple dans ses Écritures tant anciennes que nouvelles, de l'exciter continuellement aux œuvres de miséricorde; et l'Esprit saint, dans les divins cantiques qu'il inspirait, exhorte sans cesse au précepte de l'aumône quiconque aspire au royaume du ciel. *Criez de toutes vos forces*, dit-il à Isaïe, *et ne vous y épargnez point. Faites retentir votre voix comme une trompette, et prêchez hautement à mon peuple ses péchés, et à la maison de Jacob ses iniquités* [3]. A la suite de ces reproches, où se manifeste son indignation contre le pécheur, après l'avoir menacé que quand il essaierait de fléchir sa colère par des prières et par des jeûnes, dans la cendre et le cilice, rien de cela ne serait suffisant : il finit par lui laisser entrevoir une ressource, celle de l'aumône : *Partagez votre pain avec celui qui en manque*, dit-il, *et recevez dans votre maison les pauvres qui sont sans asile. Habillez celui qui est nu ; et*

[1] Prov., XX, 9. — [2] I Joan., I, 8. — [3] Isaï, LVIII, 1.

ne méprisez point ceux de votre nation; et alors votre lumière éclatera tout d'un coup comme celle de l'aurore, vous serez paré de riches ornements, la justice marchera devant vous, et une splendeur divine vous environnera. Alors vous n'invoquerez pas plutôt le Seigneur, qu'il vous exaucera, et vous parlerez encore qu'il vous dira : Me voici[1]. Ce moyen de nous rendre Dieu propice, c'est Dieu lui-même qui nous le propose. La conduite à tenir après avoir péché, il veut bien nous la tracer, à savoir : les bonnes œuvres par lesquelles on satisfait à Dieu, les aumônes par lesquelles on rachète ses péchés. Nous lisons dans Salomon : *Enfermez votre aumône dans le sein du pauvre, et elle vous obtiendra de vous délivrer de tout mal*[2]. Dans un autre endroit : *Celui qui se bouche les oreilles pour ne pas entendre les cris du pauvre criera lui-même au Seigneur qui ne l'exaucera point*[3]. Pourquoi ? parce qu'on se rend indigne de la miséricorde divine, quand on n'exerce pas soi-même la miséricorde. Vous ne méritez plus que vos prières trouvent accès auprès de Dieu quand celles du pauvre n'en ont point eu auprès de vous. L'Esprit saint nous le témoigne au livre des Psaumes : *Heureux celui qui a les yeux ouverts sur les besoins du pauvre et de l'indigent ; le Seigneur le délivrera dans les jours mauvais*[4]. Ces oracles étaient présents au cœur de Daniel, lorsque le roi Nabuchodonozor, effrayé d'un songe sinistre, eut appelé le prophète près de lui dans le dessein d'en obtenir de lui l'explication, et de se mettre à couvert du danger qui le menaçait ; celui-ci lui indique l'aumône comme préservatif : *O roi, agréez le conseil que je vous donne*, lui répond-il,

[1] Isaï., LVIII, 7. — [2] Eccli., XXIX, 15. — [3] Prov., XXI, 13. — [4] Ps. XL, 1.

rachetez vos péchés par les aumônes, et vos iniquités par les œuvres de miséricorde envers les pauvres ; peut-être que le Seigneur vous pardonnera vos offenses[1]. Parce que le prince négligea cet avis, il tomba dans les calamités qui lui avaient été prédites, et qu'il aurait pu éviter par des aumônes. L'ange Raphaël nous en fournit encore la preuve ; il recommande de faire l'aumône avec joie, avec largesse, par ces paroles : *La prière est bonne avec le jeûne et l'aumône, parce que l'aumône délivre de la mort et efface les péchés*[2]. Par où il témoigne que nos prières et nos jeûnes ont besoin d'être fortifiés par l'aumône, que la prière seule manquerait son efficacité si elle n'était jointe aux bonnes œuvres ; mais qu'aussi les bonnes œuvres empruntent leur efficacité de l'aumône, que le privilége de l'aumône est d'écarter les dangers et de délivrer les âmes de la mort. C'est un ange qui nous affirme ces vérités. Ce n'est pas moi qui les invente, mes très-chers frères ; non, puisque c'est de la bouche de l'ange Raphaël que nous les apprenons ; et son témoignage est confirmé par un fait que rapporte le livre des Actes, où nous voyons la preuve que l'aumône a le pouvoir, non pas seulement de délivrer de la seconde mort de l'âme, mais de la première. Tabithe, *remplie*, dit le texte sacré, *de bonnes œuvres*[3], tomba malade et mourut. L'apôtre saint Pierre est appelé ; la charité qui l'anime ne lui permet pas de différer ; il accourt et se rend auprès du corps inanimé. Il se voit environné de femmes veuves en pleurs qui lui montrent les habits et les présents divers qu'elles avaient reçus de la défunte. Ce qui parlait le plus haut en sa faveur, c'étaient moins les pleurs de

[1] Dan., IV, 24. — [2] Tob., XII, 8. — [3] Act., IX, 36.

la reconnaissance que les actes de sa propre charité. L'apôtre sentit bien que des vœux exprimés de la sorte ne pouvaient manquer leur effet, et que le Sauveur ne refuserait pas son assistance à des veuves dans la personne de qui lui-même avait été vêtu. S'étant donc mis en prière, à genoux, ce digne avocat des veuves et des pauvres, dépositaire de si puissantes prières, les reporte au Seigneur, et s'adressant à ce corps sans vie[a] : *Tabithe*, dit-il, *levez-vous au nom de Jésus-Christ*[1]. Celui qui avait dit dans son Evangile que tout ce qui serait demandé à Dieu en son nom serait accordé[2], ne manqua pas à son apôtre, de qui la parole reçut à l'instant même son accomplissement. La mort s'arrête; l'esprit de vie revient animer ces membres glacés, et au milieu de l'étonnement et de l'admiration générale, Tabithe est rendue à la lumière du jour : tant les œuvres de charité sont puissantes! La sainte femme à qui ces veuves avaient dû les bienfaits d'une généreuse assistance dans leurs besoins dut à son tour aux prières de ces mêmes veuves son retour à la vie.

Parmi les divins commandements et les préceptes donnés par Jésus-Christ, il n'en est point qui soit plus fréquemment répété que celui de l'aumône. Que nous dit ce grand maître de la vie spirituelle, qui nous dirige dans le chemin du salut, qui vivifie la foi de ses disciples et leur prodigue les moyens de vivre

[a] *Conversus ad corpus, quod in tabula jam lotum jacebat.* Déjà lavé et étendu sur un ais, comme traduit Lombert. Le texte sacré ne mentionne pas cette dernière circonstance, et marque seulement qu'après sa mort, Tabithe fut portée dans une chambre haute, *in superiore tabulato* (Act., IX, 37). Quant à l'usage de laver les corps, il se pratiquait dès la plus haute antiquité.

[1] Act., IX, 40. — [2] Joan., XIV, 13.

éternellement? Il nous défend de nous attacher aux biens de la terre, et nous recommande de songer plutôt à amasser des trésors dans le ciel. *Vendez ce que vous avez et faites l'aumône. Ne vous faites point des trésors sur la terre, où la rouille et les vers les corrompent, et où les voleurs les déterrent et les dérobent; mais faites-vous des trésors dans le ciel, où il n'y a ni rouille, ni vers, ni voleurs qui les déterrent et les dérobent; car où est votre trésor, là aussi est votre cœur* [1]. En quoi consiste la perfection, après même que l'on a accompli les préceptes de la loi? C'est de lui encore que nous allons l'apprendre : *Si vous voulez être parfait, allez,* dit-il, *vendez tout ce que vous avez, et le donnez aux pauvres; et vous aurez un trésor dans le ciel; et puis, venez, et suivez-moi* [2]. Dans un autre endroit, il déclare que pour acquérir la grâce céleste et le salut éternel, aucun sacrifice ne doit coûter, afin d'être mis en possession de cette perle précieuse, si précieuse en effet, puisqu'elle a coûté à Jésus-Christ son sang, et que ce n'est pas l'acheter trop chèrement que la payer d'une portion de son patrimoine. Ecoutons ses paroles : *Le royaume du ciel est semblable à un marchand qui cherche des pierreries, et qui, en ayant trouvé une de grand prix, va vendre tout ce qu'il a et l'achète* [3]. Ceux qui mettent au nombre de leurs occupations les plus chères le soin d'assister et de nourrir les pauvres, il les appelle les enfants d'Abraham; témoin sa réponse à Zachée, qui, lui ayant dit : *Je donne dès maintenant la moitié de mon bien aux pauvres, et si j'ai fait quelque tort à quelqu'un, je lui en veux rendre quatre fois autant;* Jésus répond : *Grâce a été faite aujourd'hui à cette*

[1] Matth., VI, 19-21. — [2] *Ib.*, XIX, 21. — [3] *Ib.*, XIII, 45.

maison, parce que celui-ci est aussi enfant d'Abraham [1]. En effet, si Abraham *a été juste à cause qu'il a cru à Dieu* [2], celui qui fait l'aumône pour accomplir le commandement de Dieu croit aussi à Dieu, le craint, et en assistant les pauvres, le fait dans la vue de Dieu; car il ne les assiste que parce qu'il croit et espère dans les promesses de Dieu; qu'il sait bien que son Ecriture ne peut mentir quand elle dit que les arbres sans fruit, c'est-à-dire les hommes sans bonnes œuvres, seront jetés au feu, et que les miséricordieux sont appelés au royaume du ciel. Ceux qu'il nomme fidèles, ce sont ceux qui font de bonnes œuvres; et quiconque n'en fait point, il les exclut de ses promesses : *Si vous n'avez pas été fidèles dans les richesses trompeuses, qui vous confiera les véritables? et si vous n'avez pas été fidèles dans un bien étranger, qui vous mettra en possession de ce qui vous est destiné* [3]?

Mais peut-être vous appréhendez que vos aumônes n'épuisent votre patrimoine, et ne vous réduisent à manquer vous-même. Détrompez-vous; montrez plus de confiance et de courage. Ce que l'on emploie au service de Jésus-Christ n'est jamais perdu. Ce n'est pas de moi-même que je parle, mais sur la foi de nos saints oracles, et d'après l'autorité des paroles de Dieu même. *Celui qui secourt les pauvres*, dit l'Esprit saint par la bouche de Salomon, *ne manquera jamais; mais celui qui détourne les yeux de dessus eux sera réduit à une extrême misère* [4]. De même l'apôtre saint Paul, inspiré par l'Esprit saint : *Dieu, qui donne la semence à celui qui sème, et aux hommes le pain qui les nourrit, vous donnera ce dont vous aurez besoin pour vivre, multipliera la semence de vos charités et augmen-*

[1] Luc., XIX, 8. — [2] Rom., IV, 3. — [3] Luc., XVI, 11-12. — [4] Prov., XXVIII, 27.

tera le fruit de votre justice, afin que vous soyez riches en tout... Ces aumônes, ajoute-t-il, *ne profitent pas seulement à ceux qui les reçoivent, mais elles produisent des fruits abondants à cause du grand nombre d'actions de grâces que l'on en rend à Dieu*[1]. Les prières des pauvres pour leurs bienfaiteurs attireront sur ceux-ci de nouvelles bénédictions du Ciel. C'est pour confondre l'incrédulité et la défiance, que Jésus-Christ, dans son Evangile, pénétrant les pensées secrètes de ces hommes qui se refusent au devoir de l'aumône, leur dit : *Ne soyez point inquiets pour le lendemain, en disant : Où trouverons-nous à manger, à boire, à nous vêtir? car les Gentils se mettent ainsi en peine de toutes ces choses ; mais votre Père sait vos besoins. Cherchez premièrement le royaume de Dieu, et toutes ces choses vous seront données*[2]. Elles seront données à ceux qui désirent le royaume et la justice de Dieu; elles leur sont acquises pour le jour du jugement, en récompense de leurs bonnes œuvres.

Vous craignez de vous appauvrir en faisant l'aumône : en la refusant, vous appauvrissez votre âme. Misérable! pour un peu d'or, renoncer à votre salut! Vous tremblez pour votre patrimoine; vous ne tremblez pas pour vous-même! Vous êtes sourd à la voix de l'Apôtre qui vous crie : *Nous n'avons rien apporté dans ce monde, et nous n'en saurions rien emporter non plus. Pourvu donc que nous ayons de quoi vivre et nous vêtir, il nous suffit; car ceux qui veulent devenir riches tombent dans la tentation et dans les piéges du démon, et sont possédés de beaucoup de mauvais désirs qui précipitent les hommes dans la mort et dans la damnation ; car l'avarice est la racine de tous maux,*

[1] II Cor., IX, 10-12. — [2] Matth., VI, 31.

et quelques-uns, s'y étant laissés aller, ont fait naufrage dans la foi et se sont engagés dans une infinité de malheurs [1].

Vous appréhendez que l'abondance de vos charités ne préjudicie à votre patrimoine. Mais quand avez-vous vu le juste manquer du nécessaire? Il est écrit : *Le Seigneur ne permettra point que le juste meure de faim* [2]. Il envoie à son prophète des corbeaux pour le nourrir dans le désert; à Daniel, enfermé dans la fosse aux lions, une subsistance miraculeuse; et vous craignez qu'en faisant une œuvre où la gloire de Dieu est intéressée, vous ne vous dérobiez à vous-même les moyens de subsister? Mais Jésus-Christ répond à ces injustes défiances et à ce manquement de foi par ces paroles : *Voyez les oiseaux du ciel; ils ne sèment pas, ils ne moissonnent pas, ils n'amassent point dans les greniers; et cependant votre Père céleste les nourrit : ne valez-vous pas mieux qu'eux* [3]? Quoi! Dieu lui-même prend soin de la nourriture des oiseaux; des hommes même qui ne croient rien devoir à la divine Providence, il ne les laisse manquer de rien; et vous chrétien, vous serviteur de Dieu, vous dévoué à la pratique des bonnes œuvres, vous avez peur que Dieu ne délaisse celui qu'il aime! Croyez-vous donc que Jésus-Christ ne nourrira pas ceux qui le nourrissent, et qu'il puisse refuser quelque part des biens de la terre à ceux à qui il assure les biens du ciel?

Eh! d'où vous vient une aussi injuste défiance? elle a quelque chose d'inique et de sacrilége. Quoi! dans le domicile de la foi, une aussi coupable infidélité! Vous vous dites le disciple de Jésus-Christ, et vous ne croyez pas à sa parole! un tel langage irait mieux

[1] I Tim., VI, 7. — [2] Prov., X, 3. — [3] Matth., VI, 26.

dans la bouche du Pharisien. Notre-Seigneur, parlant dans l'Evangile du précepte de l'aumône, donne le sage, l'important conseil de faire des biens d'ici-bas des amis qui nous reçoivent dans les tabernacles éternels [1]. L'écrivain sacré dit que les Pharisiens qui l'entendaient, gens passionnés pour les richesses, se moquaient de lui. Ils ne sont aujourd'hui que trop communs dans l'Eglise, ces hommes qui, comme les Pharisiens d'autrefois, ferment obstinément leurs yeux et leurs cœurs à la lumière des célestes avertissements. Il ne faut pas s'étonner que ces sortes de chrétiens fassent peu de cas des avis qui leur sont adressés par les ministres de Jésus-Christ, quand ils n'ont que du mépris pour ceux de Jésus-Christ même. Pourquoi vous flatter de ces vaines imaginations, comme si, en effet, la prévoyance de l'avenir et la crainte de manquer devaient vous empêcher d'être charitable? Pourquoi ces futiles excuses et ces prétextes mensongers dont vous affectez de vous couvrir? Soyez de meilleure foi; et puisqu'il vous est impossible de tromper l'œil de celui qui lit au fond des cœurs, confessez au moins le faible du vôtre. N'est-il pas vrai que c'est l'avarice qui vous obsède, et qu'elle a répandu dans votre cœur des ténèbres épaisses qui vous empêchent de voir la lumière de la vérité? Vous êtes l'esclave, le captif de votre argent. Garrotté, enchaîné par tous les liens de la convoitise, vous êtes retombé dans la captivité d'où Jésus-Christ vous avait tiré. Vous tenez à l'argent, votre argent ne vous sauvera pas; vous ne pensez qu'à grossir votre trésor, votre trésor retombera sur vous; vous oubliez la réponse de Jésus-Christ à ce riche qui se réjouissait dans l'espérance d'une bonne récolte : *Insensé! cette nuit même on vous demandera*

[1] Luc., xvi, 14.

votre âme, et à qui reviendra tout ce que vous avez amassé[1]? Attaché à votre or, veillant à sa garde nuit et jour, vous condamnant à la solitude, occupé du seul soin d'accroître votre richesse, vous ne faites qu'accroître votre supplice. A quoi bon tant de soins? Plus vous vous serez enrichi dans le monde, plus vous vous serez appauvri devant Dieu. Partagez votre revenu avec Jésus-Christ. Associez Jésus-Christ à vos possessions de la terre, si vous voulez qu'il vous associe à la possession de son royaume du ciel.

Qui que vous soyez, qui vous croyez riche en ce monde, vous êtes dans une étrange erreur. Ecoutez ce que vous dit Jésus-Christ dans l'Apocalypse; écoutez les justes reproches qu'il vous adresse : *Vous dites : Je suis riche et opulent, je n'ai besoin de rien; et vous ne savez pas que vous êtes malheureux et misérable, pauvre, aveugle, et nu. Je vous conseille d'acheter de moi de l'or éprouvé au feu pour vous enrichir, et des habits blancs pour vous revêtir, de peur qu'on ne voie votre nudité honteuse; mettez aussi un collyre sur vos yeux afin que vous voyez clair*[2]. Achetez de Jésus-Christ, de vos biens terrestres, *cet or éprouvé* par l'aumône qui, comme un feu purifiant, vous nettoiera de vos taches spirituelles; achetez *des habits blancs*, la robe du nouvel Adam, pour la substituer à l'habit du vieil homme, d'Adam qui ne nous a laissé qu'une nudité honteuse. Vous, femme opulente, achetez un *collyre* apprêté par les mains de Jésus-Christ, non emprunté à l'artifice des démons[a], pour en oindre vos yeux,

[1] Luc., XII, 20. — [2] Apoc., III, 17.

[a] Dans le texte : *Inunge oculos tuos non stibio diaboli, etc.*, sorte de vermillon dont on teignait les paupières. Les femmes étaient dans cet usage chez les Juifs et les Romains. Saint Cyprien et Tertullien s'en plaignent dans plusieurs endroits; le dernier surtout dans son traité *de l'habillement des femmes*.

pour les guérir et vous mériter par vos aumônes et vos bonnes œuvres de jouir un jour de la vue de Dieu. Telle que vous êtes, qui vous dites chrétienne ! non, ce n'est pas avec de pareilles dispositions que vous pouvez servir l'Eglise. Vous n'avez pas d'yeux pour voir le pauvre; comment le verraient-ils à travers les nuages sombres dont ils sont enveloppés ?

Vous êtes riche, opulent; et vous croyez célébrer les mystères [a], vous qui ne daignez pas regarder les dons qui sont offerts au Seigneur [b]; vous qui venez au lieu où se fait l'oblation, sans apporter votre part du sacrifice [c]! Comparez-vous avec la pauvre veuve dont il est parlé dans l'Evangile, laquelle, n'ayant pour tout bien que deux oboles, s'en dépouille pour en faire don au Seigneur. Notre-Seigneur l'a vue, et considérant moins le don et la qualité du bienfait que la valeur du sacrifice : *En vérité*, dit-il, *je vous déclare que cette veuve a donné plus qu'aucune autre. Car les autres n'ont donné que de leur abondance, au lieu que celle-ci a donné de son indigence même* [1].

[a] *Dominicum celebrare te credis* (soit la solennité du dimanche, *dies dominica*, soit la sainte Eucharistie, aussi appelée *dominicum*). Saint Paul recommandait aux chrétiens de son temps de mettre à part chez soi le premier jour de la semaine, chacun selon ses facultés, pour les besoins des indigents (I Cor., XVI, 2). Saint Augustin témoigne avec quelle religieuse fidélité cet usage était pratiqué : indépendamment de cette offrande, chacun apportait avec foi, le même jour du Seigneur, le pain qui devait être consacré à l'autel, pour la communion eucharistique.

[b] Saint Augustin a dit : *Erubescere debet homo idoneus, si de aliena oblatione communicat* (Serm. 213, *de tempore*).

[c] Tillemont traduit : « Quoique vous ne jetiez pas seulement les yeux sur le tronc, que les Hébreux appellent *Corban* (*Mém.*, t. 4, p. 127), et la Vulgate *Corbona*.

[1] Luc., XXI, 3.

Bienheureuse femme qui a mérité l'éloge du souverain juge, avant même le jour du jugement! Quelle honte pour nos riches et nos opulents du siècle! une pauvre veuve déclarée plus libérale qu'eux avec leurs trésors stériles! Les dons qui nous ont été faits, c'est aux veuves et aux orphelins qu'ils reviennent : en voici une qui donne, au lieu de recevoir. Par là nous apprenons quel châtiment est réservé aux riches avares, puisque les pauvres eux-mêmes ne sont pas dispensés du devoir de donner. Et pour montrer que c'est à Dieu même que ces charités sont faites, et que quiconque les fait attire sa grâce et mérite sa récompense, Jésus-Christ les appelle des dons *faits à Dieu*, parce qu'en effet : *Qui secourt le pauvre, prête à Dieu à usure* [1].

Ce n'est donc pas, mes très-chers frères, une excuse légitime pour se défendre de la pratique des œuvres de miséricorde, que de prétexter les besoins de sa famille; puisque c'est à Jésus-Christ que s'adressent nos aumônes, ainsi qu'il le déclare lui-même. Ce n'est pas à des serviteurs comme nous que nous donnons, mais à Jésus-Christ. Lui préférer nos enfants, c'est méconnaître cet oracle émané de sa propre bouche : *Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi; et celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi, n'est pas non plus digne de moi* [2]. Dès l'ancienne loi, pour ranimer la foi et rappeler aux hommes l'amour de préférence qui est dû à Dieu, on lisait dans le livre du Deutéronome : *Qui a dit à son père et à sa mère : Je ne vous connais point, et à ses frères : Je ne sais qui vous êtes, qui n'a point connu ses propres enfants, ce sont ceux-là qui ont exécuté*

[1] Luc., xxi, 4. — [2] Matth., x, 37.

votre parole et qui ont gardé votre alliance [1]. Et certes, si nous aimons Dieu de tout notre cœur, il n'y a ni père ni enfants qui puissent prévaloir sur Dieu dans notre affection. Voilà le sens dans lequel l'évangéliste saint Jean nous dit que ceux-là n'aiment point Dieu, qui n'exercent point la charité envers leurs frères : *Comment celui qui, étant riche, voit son frère dans le besoin et ferme ses entrailles à la compassion, peut-il avoir l'amour de Dieu* [2] ? En effet, puisque Dieu récompensera à grand intérêt les aumônes faites aux pauvres, que c'est à Jésus-Christ lui-même que sont données celles qui sont faites aux derniers de nos frères, quel motif peut-il y avoir de préférer les choses de la terre aux intérêts du ciel ?

La pauvre veuve de Sarepta, dont il est parlé au troisième livre des Rois, avait épuisé toutes ses provisions au temps de la famine. Il ne lui restait qu'un peu de farine et d'huile dont elle avait fait un pain cuit sous la cendre, dernier repas qu'elle eût à préparer pour elle et pour ses enfants, après quoi il n'y avait plus qu'à mourir de faim. Lorsque survient le prophète Élie qui lui demande de quoi manger, elle n'hésita point sur ce qu'elle avait à faire. Une mère ne devait-elle pas faire passer ses enfants avant le prophète ? Elle ne voit que Dieu. Occupée du seul soin de plaire à Dieu, elle offre avec empressement, avec joie, ce qui lui est demandé ; elle donne non de son superflu, mais de son nécessaire, elle ne se réserve rien ; l'étranger est préféré à ses propres enfants ; la miséricorde prévaut sur la faim ; elle ne pense qu'à sauver la vie de son âme plutôt que celle de la chair. Aussi Élie, figure de Jésus-Christ, pour montrer que Dieu ne laisse point

[1] Deut., xxxiii, 9. — [2] I Joan., iii, 17.

sans récompense les œuvres de miséricorde, répond-il à cette généreuse femme : *Voici ce que dit le Seigneur : La farine qui est dans ce pot ne manquera point, et l'huile qui est dans ce petit vase ne diminuera point jusqu'au jour où le Seigneur doit faire tomber la pluie sur la terre* [1]. Ce qui s'accomplit à la lettre. Vous le voyez, cette mère, loin de rien retrancher à ses enfants de ce qu'elle donnait au prophète, ajoutait à leur avoir. Et pourtant cette sainte femme ne connaissait pas encore Jésus-Christ ; elle ignorait ses préceptes. Etrangère au mystère de sa croix et de sa passion, elle ne lui donnait point à boire et à manger pour le sang qu'il a répandu pour nous. Combien donc devient plus coupable le chrétien qui, se préférant soi-même et ses enfants à Jésus-Christ, refuse de partager avec les pauvres les biens qu'il a en abondance !

Vous m'allez répondre que vous avez un grand nombre d'enfants. Mais c'est précisément parce que vous en avez beaucoup, que vous devez donner davantage. Plus vous en avez, plus vous avez de personnes pour qui prier, pour qui implorer la miséricorde de Dieu sur leurs péchés, plus de consciences à purifier, plus d'âmes à sauver ; et comme, en raison de leur nombre, vous êtes obligé de travailler et de dépenser davantage pour leur fournir les ressources nécessaires à l'entretien du corps, ainsi êtes-vous tenu par le même motif de multiplier les sacrifices pour leur assurer la vie spirituelle et les biens du ciel. Job avait beaucoup d'enfants ; plus il en avait, plus il offrait de sacrifices au Seigneur, et parce qu'il est impossible que nous ne tombions chaque jour dans beaucoup de fautes, il

[1] III Reg., XVII, 14.

n'en laissait point passer un seul sans immoler une victime d'expiation. L'Ecriture rend de lui ce témoignage : *Job, qui était un homme juste et droit, avait sept fils et trois filles, et il les purifiait en offrant pour eux autant d'holocaustes qu'il avait d'enfants, et immolant un veau pour leurs péchés* [1]. Si donc vous aimez véritablement vos enfants, si vous avez pour eux de l'affection, une tendresse de père, votre vœu le plus cher, c'est de les mettre sous la protection de Dieu par de bonnes œuvres. Ne bornez pas vos pensées et vos affections à ce père, que les infirmités et le temps peuvent leur enlever ; étendez-les jusqu'à celui que les années et les vicissitudes n'atteignent pas. Déposez dans ses mains les richesses que vous destinez à vos héritiers ; c'est là le tuteur que vous devez à vos enfants. C'est lui qui en prendra soin ; lui qui les couvrira de sa majesté divine contre toutes les agressions ! Un patrimoine confié à Dieu ne redoute ni les édits de confiscation, ni l'invasion du fisc, ni l'avidité d'un injuste compétiteur. On est sûr de son héritage quand il est sous la garde du Seigneur. Voilà réellement ce qui s'appelle pourvoir à l'avenir de ses enfants, assurer leur héritage comme le doit faire un tendre père. Nos Livres saints vous en répondent ; écoutez leurs oracles : *Je suis bien vieux*, dit le prophète-roi, *et je n'ai vu jamais le juste abandonné, ni ses enfants manquer de pain. Il donne et prête tout le jour, et sa postérité sera en bénédiction* [2]. Et Salomon : *Celui qui vit bien et sans reproche laissera des enfants heureux après soi* [3]. Vous méconnaissez donc, vous trahissez le devoir de père, si vous ne travaillez pas à procurer à vos enfants leurs véritables avantages, si votre affection chré-

[1] Job., I, 2-7. — [2] Ps., XXXVI, 26. — [3] Prov., XX, 7.

tienne et religieuse ne les conserve pas pour l'éternité. Vous vous occupez du soin de les enrichir pour la terre plutôt que pour le ciel, vous les mettez sous la garde du démon plutôt que sous celle de Jésus-Christ, vous vous rendrez à leur égard doublement criminel en négligeant d'assurer à vos enfants la protection du Dieu qui vous les a donnés, et en les autorisant par votre exemple à plus aimer l'argent que Jésus-Christ. Nos livres saints vous offrent, dans la personne de Tobie, le modèle que vous devez vous proposer. Quels étaient les salutaires préceptes que ce vertueux père donnait à son fils? *Mon fils*, lui disait-il, *écoutez ce que je vous dis. Servez Dieu avec sincérité, et tâchez de lui plaire en toutes choses. Recommandez à vos enfants d'être gens de bien et de faire l'aumône, de se souvenir de Dieu et de bénir son nom en tout temps... Mon cher fils, ayez Dieu dans le cœur tout le temps de votre vie, et prenez bien garde de violer ses commandements. Ne cessez jamais de bien faire et évitez le mal, et Dieu vous tiendra compte de vos bonnes œuvres. Donnez l'aumône de votre bien, et ne refusez aucun pauvre ; cela fera que Dieu ne vous refusera rien. Si vous avez beaucoup, donnez beaucoup ; si vous avez peu, ne laissez pas de donner de ce peu-là, et ne craignez point quand vous faites l'aumône ; vous vous amassez un riche trésor pour le temps de la nécessité ; car l'aumône délivre de la mort et ne laisse pas tomber l'âme dans les ténèbres. L'aumône est un excellent don du Ciel, elle sera le sujet d'une grande confiance devant le Dieu suprême pour tous ceux qui l'auront faite* [1].

Quel est, mes très-chers frères, ce don qui nous est garanti par Dieu même, et où il veut intervenir comme

[1] Tob., IV, 6 et seq.

témoin ? Quand les païens font des largesses au peuple, ils s'estiment fort heureux d'avoir des proconsuls, des empereurs pour témoins. Ils y mettent un appareil d'autant plus fastueux, qu'ils s'attendent à des spectateurs d'un ordre plus relevé. Combien n'est-il pas plus glorieux de répandre ses largesses en présence de Dieu et de Jésus-Christ! Quelle émulation pour les chrétiens d'avoir pour témoins toutes les légions des esprits bienheureux, pour objet, non pas une course de char ou l'honneur du consulat, mais l'acquisition d'une vie éternelle ; pour prix, non de vains et fugitifs applaudissements, mais les récompenses immortelles du royaume des cieux !

Pour achever de confondre ces cœurs arides et froids, dans qui l'amour des richesses étouffe dans leurs germes tous les fruits du salut, et forcer à rougir de leur bassesse ces âmes dégradées par l'avarice : que chacun de vous, mes frères, se figure le démon accompagné de ses suppôts, de ses nombreux serviteurs qu'il engage à sa suite dans les voies de la perdition et de la mort ; figurez-vous-le osant paraître tout à coup au milieu de nous, sous les yeux de Jésus-Christ, opposant aux disciples de Jésus-Christ les sujets qu'il s'est faits, s'adressant à Jésus-Christ lui-même et le prenant pour juge de la comparaison : Moi je n'ai point enduré pour ceux que vous voyez avec moi les outrages et les verges, moi je n'ai point souffert pour eux le supplice de la croix, ni versé mon sang, je ne les ai point rachetés au prix de ma vie ; je n'avais pas non plus un royaume céleste à leur promettre, point de paradis, point de glorieuse immortalité : et pourtant voyez quelle magnificence dans les présents qu'ils m'ont faits! quel zèle, quel dévouement dans mon service! Pour arriver à quelque

poste brillant, rien ne leur coûte, ni dépenses ni sacrifices; et qu'ils viennent à échouer, que ces spectacles donnés au peuple n'aient pas le bonheur de lui plaire, on s'en venge par des sifflets et des insultes : heureux encore si ce même peuple épargne les jours de ses bienfaiteurs! Et vous, ô Christ! montrez-m'en de tels parmi les vôtres; montrez-m'en parmi les disciples formés à votre école, destinés à des biens célestes en échange des biens de la terre. Parmi ces riches qui regorgent de superflu, montrez-m'en, si vous pouvez, qui vous fassent d'aussi magnifiques présents, qui vendent ou engagent pour vous leurs héritages, qui consentent à perdre ce qu'ils ont, pour courir après les trésors du ciel que vous leur promettez. Et puis ces présents que l'on me fait, à qui profitent-ils? à quels pauvres donnent-ils du pain, des vêtements, de quoi rassasier leur faim, étancher leur soif. Personne n'y gagne; tout s'y consume partagé entre ceux qui donnent ces spectacles et ceux qui les regardent; criminelles prodigalités qui se réduisent à une curiosité vaine qui s'étourdit un moment! Vous, du moins, vous êtes vêtu, nourri dans ces pauvres, et vous promettez la vie éternelle à ceux qui les assistent. Comptez maintenant le nombre de ces prédestinés à des béatitudes éternelles, et le nombre de ces esclaves qui se laissent traîner par moi à la mort.

Mes frères, qu'aurez-vous à répondre? Ces riches que leur sacrilége dureté jette dans un incurable aveuglement, comment les pourrons-nous défendre? Quelle excuse alléguerons-nous? Hélas! il n'est que trop vrai; nous ne valons pas en nombre les serviteurs du démon, nous qui n'avons pas le courage de faire le moindre sacrifice pour le Dieu qui nous a donné tout son sang!

Jésus-Christ nous a laissé une loi ; il nous a instruits de nos devoirs, proposé des récompenses à ceux qui les remplissent, des châtiments à ceux qui les enfreignent ; il a prononcé l'arrêt des uns et des autres, déterminé leur sort pour l'éternité : de quel prétexte se couvrira celui qui n'aura pas obéi et sera trouvé les mains vides de bonnes œuvres et d'aumônes ? Après que le serviteur aura refusé de faire ce qui lui est commandé, le maître n'aura-t-il pas bien le droit d'exécuter sa menace ? Or, voici dans quels termes il s'est expliqué : *Lorsque le Fils de l'homme viendra dans sa majesté accompagné de tous ses anges, il s'asseoira sur le trône de sa gloire ; et toutes les nations étant assemblées devant lui, il séparera les uns d'avec les autres, comme un berger sépare les brebis d'avec les boucs ; et il placera les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche. Alors le roi dira à ceux qui seront à sa droite : Venez, vous qui avez été bénis par mon Père, possédez le royaume qui a été préparé dès le commencement du monde. Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'ai eu besoin de logement, et vous m'avez logé ; j'ai été nu, et vous m'avez revêtu ; j'ai été malade, et vous m'avez visité ; j'étais en prison, et vous m'êtes venu voir. Alors les justes lui répondront : Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim, et que nous vous avons donné à manger, ou avoir soif, et que nous vous avons donné à boire ? Quand est-ce que nous vous avons vu sans logement, et que nous vous avons logé, ou nu, et que nous vous avons revêtu ? Et quand est-ce que nous vous avons vu malade ou en prison, et que nous sommes venus vous visiter ? Et le roi leur répondra : Je vous dis en vérité qu'autant de fois que vous l'avez fait à l'égard de l'un de ces*

plus petits de mes frères, c'est à moi-même que vous l'avez fait. Il dira ensuite à ceux qui seront à la gauche : Retirez-vous de moi, maudits ; allez au feu éternel qui avait été préparé pour le diable et pour ses anges. Car j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire ; j'ai eu besoin de logement, et vous ne m'avez pas logé ; j'ai été sans habits, et vous ne m'avez pas revêtu ; j'ai été malade et en prison, et vous n'êtes pas venu me visiter. Alors ils lui répondront aussi : Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim ou avoir soif, ou sans logement ou sans habits, ou malade ou dans la prison, et que nous avons manqué à vous assister? Mais il leur répondra : Je vous dis en vérité qu'autant de fois que vous aurez manqué à rendre assistance à l'un de ces plus petits, vous avez manqué à me les rendre à moi-même. Et alors ceux-ci iront dans le supplice éternel, et les justes dans la vie éternelle [1].

Qu'est-ce que le Sauveur pouvait nous dire de plus pressant pour nous engager à l'aumône, que de déclarer que tout ce qui est donné au pauvre est donné à lui-même ; que c'est l'offenser personnellement que de ne pas secourir l'indigent ; que si nous refusons notre pitié à un homme notre semblable, cet homme est le représentant de Jésus-Christ souffrant, suppliant dans la personne de ce pauvre que nous dédaignons. Tous, tant que nous sommes, qui avons la crainte du Seigneur, et qui, déjà pleins de mépris pour le monde, savons nous élever vers les divines espérances, travaillons, par l'ardeur de notre foi et de notre zèle, par l'exercice continuel des bonnes œuvres, à nous

[1] Matth., xxv, 31 et seq.

faire de nouveaux mérites pour arriver à la possession du Seigneur. Ne refusons pas à Jésus-Christ des vêtements terrestres quand il nous offre une robe d'immortalité, quelques aliments qu'il implore de notre charité, pour siéger un jour à son banquet céleste avec Abraham, Isaac et Jacob. Semons largement pour recueillir avec abondance. Travaillons à assurer notre salut, tandis que nous en avons le temps : c'est l'avertissement que nous donne l'Apôtre : *Pendant que nous en avons le temps, faisons du bien à tous, mais principalement à ceux qui demeurent dans la maison de la foi; et ne nous lassons point de faire le bien, puisque, si nous ne perdons point courage, nous en recueillerons le fruit en son temps* [1].

Rappelons-nous ce que faisaient les fidèles des temps apostoliques, dans ces jours heureux où l'Eglise offrait le spectacle des plus éclatantes vertus, où la foi était dans sa primitive ferveur. Ils vendaient leurs maisons et leurs héritages, et s'empressaient d'en venir déposer le prix aux pieds des apôtres, pour être distribué aux pauvres. Ils se dépouillaient sur la terre pour acquérir dans le ciel des possessions immortelles. Les bonnes œuvres ne tarissaient pas, parce que la charité était unanime. *La multitude de ceux qui croyaient,* dit le livre des Actes, *n'agissait que par une même âme et par un même esprit. Personne ne considérait ce qu'il possédait comme lui appartenant, mais comme étant le bien de tous* [2]. C'est être là véritablement enfant de Dieu, puisque c'est imiter sa justice. Tout ce qui est à Dieu est commun à tous. Il n'y a personne d'exclu de la participation de ses bienfaits; sa bonté généreuse les confère également à tout le genre humain. Ainsi

[1] Gal., VI, 9. — [2] Act., IV, 32.

le jour luit pour tous, le soleil répand partout ses rayons, la pluie, le vent, le sommeil, la clarté de la lune et des étoiles se donnent indifféremment à tous. Celui qui fait participer ses frères aux biens qui sont en sa possession, devient l'image du Dieu, père de tous les hommes.

Quelle sera, mes très-chers frères, la gloire et la joie des âmes fidèles dans ce grand jour où Jésus-Christ fera le recensement de son peuple, pour distribuer les récompenses qu'il a promises ; où il échangera des biens d'un jour, et quels biens ! contre des biens sans mesure et sans terme, alors qu'il nous présentera à son Père, sanctifiés par ses mérites, réparés par son sang pour l'immortalité, rétablis dans nos anciens droits au paradis, mis enfin en possession de son royaume céleste ! Que ces pensées s'impriment fortement dans nos cœurs. Nourrissons-en notre foi ; qu'elles soient l'objet de nos plus chères affections ; faisons-les fructifier par la grandeur de nos bonnes œuvres. C'est quelque chose d'excellent et de divin que l'aumône. Elle est la consolation des fidèles, le gage et l'assurance du salut, le fondement de notre espérance, le bouclier de notre foi, le remède de nos péchés. Autant elle est grande, autant elle est facile : elle n'a point à craindre les édits des persécuteurs. C'est une couronne qui s'acquiert sans combats, un don de Dieu et des plus signalés, aussi nécessaire aux faibles qu'honorable pour les forts, utile à tous pour mériter, avec la grâce spirituelle, d'avoir Jésus-Christ pour juge, Dieu pour débiteur. Travaillons avec ardeur à l'obtenir, cette palme glorieuse qui nous attend au terme de la carrière où nous aurons pour spectateurs de nos combats Dieu et Jésus-Christ. Déjà élevés au-dessus du monde, qu'aucun de ses faux biens ne

retarde notre course. Avec ces dispositions, que le jour de la mort ou de la persécution vienne à nous surprendre : le Seigneur ne manquera point de nous accorder la récompense que nous aurons méritée. Pour les vainqueurs, une couronne de lis pendant la paix la couronne de couleur de pourpre dans la persécution.

IX.

DES AVANTAGES DE LA PATIENCE [a].

Dans le dessein où je suis, mes très-chers frères, de vous parler de la patience, de vous en exposer les avantages et les bienfaits, par où pourrai-je commencer mieux qu'en réclamant de votre part la patience qui m'est nécessaire à ce moment même pour être favorablement entendu de vous? Point de fruits à recueillir de ce qui nous est dit, et de ce que l'on se propose d'apprendre, à moins de l'écouter avec une patiente attention. Aussi, de tous les moyens que les oracles du Ciel nous indiquent pour nous diriger dans la voie qui nous fait parvenir aux divines récompenses promises à la foi et à l'espérance chrétiennes, je n'en vois point de plus propre à nous conduire dans le sentier de la vie présente, ni à nous procurer une plus éclatante gloire dans la vie future. Attachés comme nous

[a] *De bono patientiæ.* Saint Cyprien composa ce traité dans le fort de ses contestations au sujet du baptême des hérétiques. Son but est d'y faire voir que les dissentiments entre les frères ne sont jamais une raison suffisante pour troubler la paix et altérer la charité. On le rapporte à l'an 256. Saint Augustin en fait mention dans son quatrième livre du baptême contre les Donatistes, et le pape Jean II en cite un passage dans une de ses lettres adressée à quelques sénateurs.

le sommes à la loi de Dieu, par les hommages de la crainte et de l'amour, la vertu de patience doit être l'objet de nos plus chères affections et de nos plus constants efforts.

Les philosophes se vantent d'en faire profession aussi bien que nous. Mais dans leur école, la patience est aussi vaine que leur sagesse est mensongère. Car enfin, où peut être la patience et la sagesse de quiconque ignore la sagesse et la patience de Dieu? N'est-ce pas Dieu lui-même qui nous l'apprend? lui qui, parlant de ces hommes qui se prétendent sages dans le monde, nous dit, par la bouche de son prophète : *Je perdrai la sagesse des sages, et anéantirai la prudence des prudents* [1] ? C'est dans le même sens que le bienheureux apôtre saint Paul, rempli qu'il était du Saint-Esprit, acquittant la mission qui lui avait été donnée d'appeler et de former les Gentils à la foi, pose ce fondement : *Prenez garde de vous laisser surprendre par la philosophie et par de vaines et trompeuses subtilités, qui ne sont appuyées que sur des traditions humaines, que sur les principes d'une science mondaine, et non sur la doctrine de Jésus-Christ, car en lui seul réside toute la plénitude de la divinité* [2]. Ecrivant aux Corinthiens : *Que personne ne s'y trompe. Si quelqu'un parmi vous pense être sage selon le monde, qu'il devienne insensé pour être sage. Car la sagesse du monde n'est que folie aux yeux de Dieu. Selon qu'il est écrit : Je surprendrai les sages par leur fausse prudence* [3]. Et ailleurs : *Le Seigneur pénètre les pensées des sages, et il sait combien elles ne sont que folie* [4]. Si donc il n'y a point chez ces

[1] Isaï., xxix, 24. — [2] Coloss., ii, 8. — [3] I Cor., iii, 18, 19, 20. — [4] Job, v, 13.

philosophes de vraie sagesse, il n'y a pas davantage de patience véritable; car si, pour être patient, il faut être doux et humble de cœur, et que l'expérience nous les fasse voir pleins d'eux-mêmes, s'admirant tout seuls dans les conceptions de leur esprit, et, par cela seul, dans l'impuissance absolue de plaire au Seigneur, il devient manifeste qu'il n'y a point de vraie patience dans des cœurs où domine le sentiment d'une orgueilleuse indépendance et d'une liberté altière, qui s'emporte sans règle et sans frein, incapable de commander aux mouvements impétueux des passions.

Pour nous, mes très-chers frères, qui sommes philosophes, non de bouche, mais de fait; ne faisant point consister la sagesse dans le manteau, mais dans les œuvres, et la vertu dans le témoignage d'une bonne conscience, plutôt que dans la renommée; nous qui aspirons à être grands, moins dans notre langage que dans notre vie, pratiquons, comme de véritables serviteurs de Dieu, la patience telle que notre divin Maître nous l'a enseignée par ses instructions et ses exemples. C'est là une qualité qui nous est commune avec Dieu. C'est lui qui en est la source, c'est de ce principe sublime qu'elle tire tout ce qu'elle a d'éclat et de valeur. Son origine et sa grandeur émanent du Père céleste. Une vertu qui est si chère à Dieu doit être aimée des hommes. Quel titre de recommandation pour un bien, que d'être agréable à une si haute majesté! Si nous reconnaissons Dieu pour notre Seigneur et notre Père, imitons la patience du Dieu notre Seigneur et notre Père : des serviteurs doivent obéir à leur maître; il est indigne à des enfants de dégénérer de la vertu de leurs pères. Or, quelle patience dans notre Dieu! il voit les hommes, au mé-

pris de sa majesté et de l'honneur qui lui est dû, ériger des temples profanes à l'œuvre de leurs mains, s'abandonner à de sacriléges adorations; et il le souffre avec patience. Il n'en fait pas moins naître le jour et luire son soleil sur les bons et sur les méchants; et quand il fait descendre sur la terre les rosées du ciel, il n'excepte personne de ses bienfaits, et prodigue indifféremment des pluies vivifiantes sur les champs du juste et de l'injuste[1]. C'est avec la même mesure toujours constante d'une parfaite égalité que nous voyons les éléments servir indifféremment au coupable et à l'innocent, à l'homme religieux et à l'impie, aux cœurs reconnaissants et aux ingrats. C'est pour les uns et pour les autres que soufflent les vents, que coulent les eaux des fontaines, que les blés croissent et nous donnent les moissons, que la vigne nous prodigue ses trésors, que les arbres se chargent de fruits, que les forêts étalent la pompe de leur feuillage, et les prairies s'émaillent de fleurs. Et quoique la justice de Dieu soit irritée par nos offenses fréquentes et journalières, il suspend les effets de son indignation, et attend avec patience le jour qu'il réserve au châtiment. Bien qu'il ait en main la vengeance, il aime mieux exercer une longue patience; sa bonté tient la punition suspendue, et la diffère pour donner à la malignité du pécheur le temps de s'épuiser et de se retirer de cette fange impure, où elle va roulant; car il dit lui-même : *Je ne veux pas la mort du mourant; j'aime bien mieux qu'il revienne et qu'il vive*[2]. Et par la bouche d'un autre prophète : *Revenez au Seigneur votre Dieu; car il est bon et miséricordieux, plein de patience et de douceur, et il révoque quelque-*

[1] Matth., v, 45.— [2] Ezech., xviii, 32.

tois les arrêts de sa justice contre les iniquités des hommes[1]. De même saint Paul, rappelant les pécheurs à la pénitence : *Est-ce*, dit-il, *que vous méprisez les richesses de sa bonté, de sa patience et de sa longanimité? Ne savez-vous pas qu'il n'use de cette patience et de cette bonté que pour vous amener à pénitence? Et vous, par votre endurcissement et votre impénitence, vous vous amassez des trésors de colère pour le jour de la vengeance et de la révélation du juste jugement de Dieu, qui rendra à chacun selon ses œuvres*[2]. Il appelle juste le jugement de Dieu, parce qu'il vient tard, parce qu'il est toujours différé; et pourquoi? afin que la longue patience du Seigneur donne au coupable le temps de revenir à la vie; et le châtiment ne vient frapper le pécheur que quand la pénitence ne peut plus être pour lui un moyen de salut.

Mais pour vous faire encore mieux comprendre, mes très-chers frères, que la patience tient son essence de Dieu, et que l'homme patient, doux et miséricordieux est l'image de Dieu son Père, écoutez-le lui-même donnant, dans son Evangile, les leçons du salut, et nous exposant les commandements de cette loi qui mène à la perfection : *Vous savez*, dit-il, *qu'il a été écrit : Vous aimerez votre prochain et haïrez vos ennemis ; mais moi je vous dis : Aimez vos ennemis, et priez pour ceux qui vous persécutent, afin que vous soyez les enfants de votre Père qui est dans les cieux, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et pleuvoir sur les justes et sur les injustes. Car si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, à quelle récompense aurez-vous à prétendre? Les Publicains*

[1] Joël., II, 13. — [2] Rom., II, 3 et seq.

ne le font-ils pas aussi? Et si vous ne saluez que vos frères, que ferez-vous de plus pour les autres? Les païens eux-mêmes ne le font-ils pas aussi? Soyez donc parfaits comme votre Père céleste est parfait[1]. Par où il nous apprend que l'on devient enfant de Dieu, que l'on atteint à la perfection, que l'on est régénéré dans une naissance toute céleste, quand on retrace dans sa personne la patience divine, et que l'on fait ainsi éclater, par ses œuvres, ce caractère auguste de ressemblance avec Dieu lui-même, que le péché d'Adam avait fait disparaître. Quelle gloire de ressembler à Dieu! quel bonheur d'acquérir par ses mérites une vertu qui nous met en rapport avec les attributs de sa divine essence!

Cette doctrine, mes très-chers frères, notre Seigneur Jésus-Christ ne s'est pas contenté de la prêcher, il nous en a donné l'exemple. Et parce qu'il avait déclaré n'être descendu sur la terre que pour accomplir la volonté de Dieu son père[2]; parmi les admirables témoignages de vertus qui nous font reconnaître dans sa personne l'expression de la majesté divine, il s'est attaché à nous rendre sensible, par sa patience, celle de Dieu son père. Voyez-le dès son entrée dans le monde : tous les actes de sa vie mortelle sont marqués à ce caractère. Il commence par se dépouiller de la gloire dont il jouit au séjour céleste, et il ne dédaigne pas, lui, le fils de Dieu, de se revêtir d'une chair semblable à la nôtre[3]; et, bien qu'il n'y eût point en lui de péché, il consent à porter les péchés d'autrui. Il renonce pour un temps à l'immortalité, et veut bien subir la loi de la mort et mourir innocent pour sauver les coupables. Quoique

[1] Matth., v, 43, 44, 45, 48. — [2] Joan., vi, 38. — [3] I Petr., ii, 22.

maître de tout, il reçoit le baptême des mains de son serviteur; et celui qui vient remettre les péchés ne dédaigne pas de laver son corps dans les eaux de la régénération. Il jeûne durant quarante jours, lui qui pourvoit avec tant d'abondance aux besoins de tous; il endure et la faim et la soif, afin de rassasier d'un pain céleste ceux qui sont affamés de la parole et de la grâce de Dieu. Il entre en lice avec le démon, se laisse tenter par lui, et, se bornant à triompher de son ennemi, il s'en tient, pour le réprimer, à de simples paroles. Avec ses disciples, ce n'est pas un maître qui déploie l'autorité du commandement; c'est un frère plein de bienveillance, et qui aime avec une tendre affection. Il va jusqu'à laver les pieds de ses apôtres, afin qu'à la vue d'un Dieu agissant ainsi à l'égard de ses serviteurs, nous apprenions comment nous devons agir envers nos égaux. Et ne vous étonnez pas de cette conduite envers des disciples soumis, quand vous le voyez supporter jusqu'au bout, avec tant de patience, l'infidélité de Judas, admettre son ennemi à sa table, ne point révéler en public sa trahison, qu'il connaissait pourtant si bien, et ne pas se refuser aux embrassements du perfide apôtre [1]. Quelle admirable patience encore envers les Juifs! Il n'oppose à leur incrédulité que des moyens de persuasion; à leur ingratitude, que la condescendance et des bienfaits; à leurs contradictions, que des réponses pleines de douceur; à leur orgueil, qu'une clémence inaltérable; à leurs persécutions, qu'en y cédant avec humilité : toujours empressé, jusqu'à l'heure fatale de sa passion et de sa mort, de ramener les meurtriers des prophètes, éternellement en révolte contre Dieu.

[1] Matth., xxvi.

Au moment même de subir le supplice de la croix, avant que ses bourreaux en fussent venus à cet excès de cruauté de le faire mourir et de verser son sang, quelle patience au milieu des outrages dont il est chargé, et des insultes dont il est le jouet ! quel courage à supporter et les ignominies et les crachats, lui à qui, peu de temps auparavant, un peu de salive avait suffi pour rendre la vue à un aveugle[1] ! Celui au nom duquel nous voyons aujourd'hui ses disciples flageller le démon et ses anges, c'était lui qui endurait alors la flagellation ; il se laissait couronner d'épines[2], lui qui couronne ses martyrs de guirlandes immortelles ; on le frappait au visage à poings fermés[a], lui qui distribue des palmes aux victorieux ; on le dépouillait de ses vêtements, lui qui revêt ses élus d'un vêtement immortel ; il était abreuvé de fiel, lui qui nous a préparé une viande céleste ; on lui donnait à boire du vinaigre, lui qui nous présente le breuvage du salut. L'innocent et le juste, ce n'est pas dire assez, celui qui est l'innocence, la justice même, est confondu parmi les scélérats. La vérité par essence succombe sous les faux témoignages ; le Juge suprême est mis en jugement, et le Verbe de Dieu se laisse mener comme une victime, sans se plaindre. Et tandis qu'au-

[1] Joan., IX, 6. — [2] Matth., XXVII, 29.

[a] Le latin porte : *Palmis in faciem verberaretur qui palmas veras vincentibus tribuit.* Ce que l'ancien traducteur a rendu ainsi : « On l'a frappé au visage de branches de palme, lui qui donne des palmes véritables aux victorieux. » Nous ne croyons pas que le mot *palme* ait ici un autre sens que son acception usuelle dans la langue latine, de paume de la main. L'Evangile ne dit point que les bourreaux de Jésus-Christ l'aient frappé avec des branches de palmier. Aussitôt (dit saint Matthieu) on lui cracha au visage et on le frappa à coups de poings : *Palmis in faciem ejus dederunt.* (Trad. de Sacy, *Matth.*, XXVI, 67.)

tour de la croix du Sauveur les astres se troublent, les éléments se confondent, la terre tremble, les ténèbres de la nuit obscurcissent la clarté du jour, le soleil, refusant d'éclairer le crime du peuple déicide, dérobe ses feux et ses rayons; Jésus n'ouvre pas la bouche pour se plaindre; il ne semble pas ému, il ne fait point éclater sa majesté divine, au moins au temps de sa passion. Il souffre tout, jusqu'à la fin, patiemment, persévéramment, afin de faire voir la patience parfaite et consommée dans la personne du Christ. Et après tout cela, il reçoit encore à lui ses propres meurtriers, s'ils reviennent à lui et se convertissent, et sa patience inépuisable ne ferme son Eglise à personne. Ces adversaires déclarés contre lui, ces blasphémateurs, ces ennemis implacables de son nom, qu'ils se repentent de leurs péchés, qu'ils reconnaissent les fautes dont ils se sont rendus coupables, non-seulement il leur pardonne, mais il les admet à ses récompenses et leur promet son royaume céleste. Quoi de plus patient et de plus généreux! Le sang de Jésus-Christ vivifie celui-là même qui a versé le sang de Jésus-Christ. Telle est la patience de notre Jésus. Ah! s'il n'en était pas ainsi, l'Eglise ne compterait pas Paul au nombre de ses apôtres. Si donc, nous aussi, mes très-chers frères, nous sommes membres de Jésus-Christ, si nous en sommes revêtus dans le baptême, s'il est la voie qui nous conduit au salut; nous qui marchons sur les traces salutaires de Jésus-Christ, suivons les exemples qu'il nous donne, ainsi que nous le recommande l'apôtre saint Jean, par ces paroles : *Celui qui dit qu'il demeure en Jésus-Christ doit marcher par où il a marché le premier*[1];

[1] I Joan., II, 6.

et saint Pierre, sur qui Notre-Seigneur a bien voulu fonder son Eglise : *Jésus-Christ a souffert pour nous, vous laissant l'exemple afin que vous marchiez sur ses pas ; il n'a point commis de péché, et jamais aucun mensonge n'est sorti de sa bouche ; lorsqu'on lui disait des injures, il n'en rendait point ; quand on le maltraitait, il n'a point répondu par des menaces ; mais il s'est livré lui-même à celui qui le jugeait injustement*[1].

Rappelons-nous encore, et les patriarches, et les prophètes, et les justes généralement, précurseurs et représentants du Messie. La vertu qu'ils ont pratiquée avec le plus d'éclat, ç'a été la patience, qu'on les a vus exercer avec un courage vraiment héroïque et jamais démenti. A commencer par Abel, le premier des martyrs, qui ouvrit aux justes la carrière des souffrances[2] : il n'opposa nulle résistance aux fureurs de son frère ; mais il se laissa égorger avec une inaltérable douceur. Abraham, plein de confiance dans la parole de Dieu, et devenu par sa foi le père des croyants, quand il fut éprouvé dans la personne de son fils, ne balança point à en faire le sacrifice ; mais il obéit aux commandements de Dieu avec la plus entière soumission[3]. Isaac, figure de l'immolation du Sauveur, ne laissa échapper aucun murmure, au moment où son père l'offrit en sacrifice. Jacob, poursuivi par son frère Esaü, quitta son pays sans se plaindre, et poussant la patience jusqu'au rôle de suppliant, il apaisa, par des présents et des paroles de paix, les injustes persécutions de son ennemi. Joseph, vendu par ses frères, et jeté dans une terre étrangère, ne se contenta pas de leur pardonner,

[1] I Petr., II, 21. — [2] Gen., IV, 2. — [3] *Ib.*, XXII et XXVII.

mais leur donna le blé qu'ils étaient venus chercher, sans le leur faire acheter ni par argent ni par des reproches[1]. Moïse fut souvent en butte aux mépris que lui suscitaient l'ingratitude et la perfidie de son peuple[2]. Peu s'en fallut qu'il ne fût lapidé par lui; ce qui ne l'empêcha pas de prier pour lui le Seigneur. Mais quels miracles d'une patience toute chrétienne ne voyons-nous pas éclater en David, qui fut la tige de notre Sauveur, selon la chair? Combien de fois n'eut-il pas l'occasion de se défaire de Saül, son persécuteur déclaré, qui en voulait à sa vie[3]? Néanmoins, ayant ce prince dans sa puissance, il épargna ses jours, et, bien loin d'user de représailles, il se déclara vengeur de sa mort. Enfin, tant de prophètes massacrés inhumainement, tant de confesseurs honorés des palmes du martyre, c'est à la patience qu'ils ont dû les couronnes dont ils jouissent dans le ciel. Car il n'y a point de couronne pour la souffrance et pour la mort, à moins d'être méritée par la patience.

Voulez-vous, mes très-chers frères, mieux connaître encore les avantages et la nécessité de la patience? Considérons l'arrêt prononcé contre Adam dès l'origine des siècles, si peu après la naissance du genre humain, en punition de sa désobéissance et de la transgression faite par lui des commandements de Dieu. Nous apprendrons combien nous devons être patients dans ce monde, puisque nous ne naissons que pour être éprouvés par les tribulations et les souffrances. *Parce que vous avez écouté la voix de votre femme*, lui dit le Seigneur, *et que vous avez*

[1] Gen., XXXVII et XLV — [2] Exod., XXXII, 11. — [3] II Reg., XX et XXIV.

mangé du fruit de l'arbre que je vous avais seul interdit, la terre sera maudite pour vous dans toutes vos œuvres, et vous n'en tirerez de quoi vous nourrir tous les jours de votre vie qu'avec beaucoup de travail et de gémissements. Elle vous produira des épines et des chardons, et vous vous nourrirez de l'herbe des champs. Vous mangerez votre pain à la sueur de votre visage, jusqu'à ce que vous retourniez en la terre, d'où vous avez été tiré; car vous êtes poussière, et vous retournerez en poussière[1]. Telle est la chaine qui nous lie, tous tant que nous sommes, jusqu'au moment où la mort rompra nos liens pour nous enlever au monde présent. Le travail et les gémissements, voilà notre lot chacun des jours de notre vie. Nous ne pouvons manger qu'un pain acheté par la souffrance et détrempé de nos sueurs. En conséquence de cet arrêt, chacun de nous, à l'instant de sa naissance, fait son entrée dans le monde par des larmes; et, bien qu'étranger à tout ce qui l'environne, ce nouvel habitant de la terre sait déjà trop bien qu'il est condamné aux pleurs; une sorte d'instinct naturel lui fait déplorer déjà les tourments qui l'attendent dans une vie qui sera terminée par la mort. Dès ses premiers pas dans la carrière, il accuse, par ses larmes et ses gémissements, les travaux et les agitations qui en rempliront toute l'étendue.

Or, point de contre-poids plus puissant à ces épreuves laborieuses que la patience. Utile et nécessaire à tous, elle l'est particulièrement à nous, qui sommes exposés à plus d'attaques de la part du démon; qui, tous les jours sur un champ de bataille,

[1] Gen., III, 17.

sommes continuellement en présence d'un ennemi vieilli dans les combats; nous qui, outre les tentations diverses et perpétuelles dont il nous assiége, sommes encore sous le joug de persécutions qui nous obligent de renoncer à nos biens, de souffrir les rigueurs de la prison et la pesanteur des chaînes, de sacrifier nos vies, de braver le tranchant de l'épée, la dent des animaux féroces, les flammes des bûchers, tous les genres de torture et de martyre, sans autres armes que celles de la foi et de la patience. Car Jésus-Christ lui-même nous l'a prédit par ces paroles : *Je vous ai dit ceci, afin que vous ayez la paix en moi; vous aurez des afflictions en ce monde, mais prenez courage, j'ai vaincu le monde*[1]. Si donc ayant renoncé au monde et au démon, nous sommes exposés à de plus fréquentes et de plus furieuses attaques de la part du monde et du démon, combien plus ne devons-nous pas nous armer de patience, pour nous en faire une égide contre tant d'hostilités? C'est encore notre divin Maître qui nous donne ce précepte : *Celui,* nous dit-il, *qui aura persévéré jusqu'à la fin sera sauvé*[2]. *Si vous persistez dans ma parole, vous serez véritablement mes disciples; et vous connaîtrez la vérité, et la vérité sera votre sauvegarde*[3].

Il faut souffrir, mes très-chers frères, il faut persévérer, afin que, déjà initiés à l'espérance de la vérité et de la liberté, nous puissions parvenir à la vérité, à la liberté elles-mêmes. Par cela seul que nous sommes chrétiens, nous participons au bienfait de la foi et de l'espérance; mais, pour recueillir les fruits de la foi et de l'espérance, il nous faut le

[1] Joan., xvi, 33. — [2] Matth., x, 22. — [3] Joan., viii, 31.

mérite de la patience. Car ce n'est pas à la gloire de ce monde que nous aspirons, mais à la gloire de la vie future. *Nous sommes sauvés par l'espérance*[1], dit saint Paul; or, quand on voit ce qu'on a espéré, ce n'est plus espérance : car comment espérerait-on ce qu'on voit déjà? Que si nous espérons ce que nous ne voyons pas encore, nous l'attendrons par la patience. C'est donc pour cela que la patience est nécessaire, afin d'achever ce que nous avons commencé, et de posséder, avec la grâce de Dieu, ce que nous croyons et espérons. Ailleurs, enfin, l'Apôtre, s'adressant aux justes, aux serviteurs fidèles, qui se font des trésors en dépôt dans les mains du céleste rémunérateur, les exhorte à la patience, en leur disant : *C'est pourquoi, tandis que nous en avons le temps, faisons du bien a tous, mais principalement à ceux qui, ayant la foi, sont de la famille du Seigneur; et ne nous lassons point d'en faire, car nous en recueillerons le fruit en son temps*[2]. Il nous avertit de ne pas nous décourager par impatience dans le bien, de ne pas nous laisser détourner ou vaincre par les tentations, de ne pas nous arrêter au milieu de la course, au risque de perdre la gloire qui en est la récompense, et le mérite d'avoir bien commencé, pour finir mal; car il est écrit : *La justice du juste ne lui servira de rien, s'il vient a s'égarer*[3]; et ailleurs : *Gardez bien ce que vous avez, de peur qu'un autre ne reçoive votre couronne*[4]. Toutes paroles qui nous exhortent à persévérer dans la patience, afin de remporter la couronne que nous sommes tout prêts à saisir.

Mais la patience ne borne pas ses avantages à la

[1] Rom., VIII, 24. — [2] Gal., VI, 10. — [3] Ezech., XXXIII, 12. — [4] Apoc., III, 11.

possession des biens acquis. Elle nous défend encore contre les maux. Secondant les impressions de l'Esprit saint, pénétrée des pensées du Ciel, elle oppose sa propre force aux œuvres de la chair et des sens qui nous attaquent par violence ou par séduction. Examinons en effet quelques-unes de ces œuvres seulement; cela suffira pour nous faire connaître les autres. L'adultère, la fraude, l'homicide, sont des crimes mortels. Que la patience soit fortement enracinée dans votre cœur, l'adultère n'aura point d'accès dans une chair devenue le temple de Dieu; une vie innocente et toute dévouée à la justice ne sera point souillée par la contagion du mensonge, et des mains consacrées par la sainte Eucharistie ne se tremperont point dans le sang. La charité est le lien qui unit tous les membres de la famille chrétienne : elle est le fondement de la paix, le ciment et la base de l'unité. La charité surpasse et la foi et l'espérance; elle passe avant les bonnes œuvres et le martyre même; elle demeurera éternellement avec nous dans le sein de Dieu. Otez-lui la patience, elle tombe sans appui. Otez cette sève vivifiante des vertus chrétiennes, tout languit, tout meurt. Saint Paul, parlant de la charité, lui donne pour compagne la patience. *La charité*, dit-il, *est courageuse, elle est douce, elle ne porte envie à personne, elle ne s'enfle point, elle ne se met pas en colère, et ne pense point le mal; elle aime tout, elle croit tout, elle supporte tout*[1]. D'où lui vient cette faculté d'une persévérance à toute épreuve? sinon de la patience, qui lui fait tout endurer. Ailleurs : *Supportez-vous*, dit-il, *l'un l'autre avec charité, et travaillez à conserver l'union*

[1] I Cor., XIII, 4.

de l'esprit par le lien de la paix[1]. Témoignant qu'il n'est pas possible de conserver l'unité, ni la paix, si l'on ne se supporte l'un l'autre fraternellement, et si la patience n'intervient comme le lien de la concorde.

Que dirai-je des autres devoirs du christianisme, de ne point jurer, ni médire; de ne pas réclamer contre le tort qui nous est fait; *de présenter l'autre joue à celui qui nous frappe; de pardonner à son frère, non pas seulement septante fois sept fois,* mais en toute circonstance quelconque; d'aimer ses ennemis; *de prier pour ceux qui nous haïssent et nous persécutent*[2]? Comment observer ces commandements, si l'obéissance n'est assurée par la patience? Nous en avons un bel exemple dans saint Étienne, cruellement lapidé par les Juifs; il ne demande point à Dieu de venger sa mort, mais de pardonner à ses bourreaux : *Seigneur,* disait-il, *ne leur imputez pas ce péché*[3]. Tel a dû se montrer le premier martyr de Jésus-Christ : ouvrant aux confesseurs d'après lui la glorieuse carrière du martyre, il devait être, non-seulement le prédicateur des souffrances de son maître, mais l'imitateur de son inaltérable patience. La colère, l'esprit de dissension et d'inimitié doivent être bannis du cœur du chrétien. Que la patience y règne, et ces passions n'y auront point d'accès; ou si elles voulaient s'y introduire, elles en seraient bientôt chassées comme d'un sanctuaire de paix, où le Dieu de charité aime à établir sa demeure. Aussi l'Apôtre nous donne-t-il cette instruction : *Prenez garde de ne point contrister l'Esprit saint de Dieu, dont vous avez été marqués pour le jour de la rédemption. Que toute aigreur, que tout emportement, toute*

[1] Eph., IV, 2. — [2] Matth., VII. — [3] Act., VII, 59.

colère, toute clameur, tout murmure, soient exclus du milieu de vous[1]. Car si le chrétien entré au port, au sortir des agitations qui, comme les flots d'une mer orageuse, bouleversent les sens, a commencé à goûter le calme et la tranquillité de Jésus-Christ, il ne doit donner accès en son cœur à aucun mouvement de colère et d'inimitié, lui à qui il n'est pas permis de rendre le mal pour le mal.

La patience n'est pas moins nécessaire pour supporter les diverses épreuves auxquelles la chair est soumise, telles que les fréquentes infirmités, toujours si pénibles, si déchirantes, dont nous sommes journellement tourmentés. Car, depuis que le péché de notre premier père nous a fait perdre la vigueur du corps, avec le privilége de l'immortalité; que la mort a amené avec elle les infirmités, et que nous ne pouvons recouvrer notre force primitive qu'avec l'immortalité; avec des corps aussi fragiles, nous avons toujours à lutter, toujours à combattre, ce qui ne peut se faire qu'avec le secours de la patience. Dieu, pour nous éprouver, nous envoie diverses sortes d'afflictions : ce sont des tentations qui nous assiégent, des revers dans notre fortune; c'est la fièvre qui nous brûle, une plaie qui nous ronge, la mort qui frappe ce que nous avons de plus cher. Rien qui établisse mieux la différence entre les méchants et les bons. Les premiers, dans l'adversité, s'emportent en murmures, en blasphèmes, et s'abandonnent à l'impatience; les autres n'y voient que des épreuves, conformément à cette parole de l'Écriture : *Soyez ferme dans la douleur, et souffrez patiemment d'être humilié; car l'or et l'argent sont éprouvés dans le feu*[2].

[1] Eph., IV, 30. — [2] Eccl., II, 4.

Ainsi Job fut éprouvé, et mérita, par sa patience, de parvenir au plus haut degré de gloire. Combien le démon ne lança-t-il pas de traits contre lui ! que de tourments il lui fit endurer ! Il l'afflige par la perte de ses biens et de sa nombreuse famille. Cet homme, si distingué par son opulence, ce père, plus riche encore par ses enfants, un seul moment lui enlève et son opulence et ses enfants ; et ses membres, dévorés intérieurement par les ulcères qui les rongent, sont en proie aux morsures des vers qui le consument au dehors. Et, pour que rien ne manque aux disgrâces qui l'éprouvent, le démon arme contre lui jusqu'à son épouse elle-même ; fidèle à son antique usage, qui lui a fait employer, dès le commencement, le ministère des femmes pour séduire et pour tromper. Inébranlable au milieu de tant et de si violentes attaques, qui viennent l'assaillir de toutes parts, la patience du saint homme triomphe, et ne s'occupe que de bénir Dieu. Tobie, après avoir fait éclater sa justice et sa miséricorde, est éprouvé par la perte de ses yeux ; et le courage avec lequel il supporta son aveuglement lui mérita les faveurs signalées du Dieu qui couronne la patience.

Essayons, mes très-chers frères, de mettre plus encore en évidence les fruits de cette vertu, en lui opposant les funestes conséquences de l'impatience. Comme la patience est une grâce de Jésus-Christ, ainsi l'impatience est l'œuvre du démon. Et, de même que celui en qui Jésus-Christ habite est patient, ainsi il n'y a qu'impatience dans celui qui est possédé de la malice du démon.

Remontons jusqu'au commencement. Le démon supporta impatiemment que l'homme eût été fait à l'image de Dieu. La peine qu'il en conçut fut cause

de sa perte et de la nôtre. Adam, impatient de manger du fruit de vie que Dieu lui avait défendu, tomba dans la mort : faute d'avoir mis sous la garde de la patience la grâce qu'il avait reçue de son Créateur. Caïn ne fut le meurtrier de son frère que parce qu'il ne put souffrir que Dieu regardât favorablement ses offrandes et ses sacrifices. Ésaü fut déchu de son droit d'aînesse, et perdit le privilége de sa naissance, pour n'avoir pas su endurer la faim. Le peuple juif avait commencé par l'impatience ce long cours d'infidélités et d'ingratitude qui composent son histoire. Tandis que Moïse s'entretenait avec Dieu, ce peuple, ne supportant pas l'absence de son législateur, osa demander des dieux profanes, se faire précéder dans sa marche par un veau d'or, l'ouvrage de ses mains ; et, toujours emporté par son impatience, toujours indocile aux avertissements de Dieu, il prélude, par le meurtre des prophètes et des justes, au meurtre du Seigneur, et au plus exécrable déicide.

C'est encore l'impatience qui enfante les hérésies dans l'Église, et qui, armant la révolte contre la paix et la charité chrétiennes, renouvelle les excès de la synagogue, et engendre les haines ouvertes et furieuses. Et, pour ne pas m'engager dans ces détails, disons, d'un seul mot, que tout ce que la patience édifie d'honorable, l'impatience le détruit et l'anéantit. Après donc avoir balancé, et les avantages de la patience, et les maux de l'impatience, attachons-nous, mes très-chers frères, avec le dévouement le plus absolu, à la patience, qui nous fait habiter avec Jésus-Christ, afin d'arriver à Dieu par Jésus-Christ. Abondante, inépuisable, la patience n'est point renfermée dans des bornes étroites ; sa vertu s'étend au loin. Sa fécondité, sa richesse en font un grand fleuve qui se

partage en divers canaux, tous sortis d'une même source, pour aller se répandre en divers lieux, et porter avec eux la fertilité ; en sorte que tout ce que nous faisons de bonnes œuvres tire d'elle son principe, et se rapporte à elle comme à sa fin. C'est la patience qui nous rend recommandables auprès de Dieu, et nous retient dans son service. C'est elle qui calme la colère, modère la langue, gouverne l'esprit, maintient la paix, entretient la discipline, arrête les assauts des passions, réprime les saillies de l'humeur, éteint le feu des divisions, règle l'usage des richesses, et console les pauvres dans leur indigence. Dans les vierges, elle est la sauvegarde de leur innocence ; dans les veuves, de leur laborieuse chasteté ; dans les époux, des saints nœuds de leur union. Elle inspire l'humilité dans la bonne fortune, la résignation dans la mauvaise, la douceur dans les outrages et les mauvais traitements. Elle nous apprend à pardonner sans délai à ceux qui nous ont offensés, à demander avec instance pardon à ceux qui ont à se plaindre de nous. Elle triomphe des tentations, supporte les persécutions, consomme les souffrances et le martyre. C'est elle qui prête à notre foi un fondement inébranlable, qui élève jusqu'au ciel l'édifice de notre espérance ; elle dirige notre marche dans les sentiers que Jésus-Christ nous a ouverts, et nous fait mériter d'être vraiment les enfants de Dieu, par une heureuse conformité avec notre père.

Mais, comme il nous est parvenu, mes très-chers frères, que plusieurs d'entre vous, aigris, soit par le ressentiment, soit par la souffrance des maux qu'ils ont eu à essuyer, désireraient obtenir une prompte vengeance de ceux qui se portent contre eux à de si violents excès, sans vouloir attendre la réparation qui

doit en être faite au jour du dernier jugement ; nous les exhortons d'embrasser avec nous la patience, et parmi les tempêtes de ce monde, où nous sommes exposés aux insultes des Juifs, des païens ou des hérétiques, d'attendre patiemment le jour de la vengeance, et de ne pas chercher à le prévenir par des plaintes et des jalousies indiscrètes. Car il est écrit : *Attendez-moi*, dit le Seigneur, *jusqu'au jour de ma résurrection glorieuse. Car j'ai résolu d'affaiblir les peuples et les rois, et de décharger ma colère sur eux* [1]. Et dans l'Apocalypse : *Ne scellez point les paroles de prophétie que contient ce livre ; car le temps approche où ceux qui font du mal aux autres leur en feront encore davantage ; où ceux qui sont souillés d'impureté le seront encore plus ; où celui qui est juste le deviendra encore plus, et où le saint acquerra une plus grande sainteté ; je m'en vais venir bientôt ; et j'ai ma récompense avec moi, pour rendre à chacun selon ses œuvres* [2]. C'est pour cela que l'on commande aux martyrs qui crient et demandent à être promptement vengés, d'attendre encore, et d'avoir patience jusqu'à ce que le temps soit venu, et le nombre des martyrs accompli. *Comme l'ange*, y lisons-nous, *eut ouvert le cinquième sceau, je vis, sous l'autel de Dieu, les âmes de ceux qui avaient été tués pour sa parole et pour la confession de son nom ; et ils se mirent à crier à haute voix : Seigneur, qui êtes saint et véritable, jusqu'à quand différerez-vous à nous faire justice, et à venger notre sang sur ceux qui habitent la terre ?* Alors on leur donna à chacun une robe blanche, et on leur dit de se tenir en repos encore un peu de temps, jusqu'à ce que le nombre des serviteurs de

[1] Soph., III, 8. — [2] Apoc., XXII, 10.

Dieu, leurs frères, qui devaient souffrir la mort comme eux, fût accompli. Mais quand arrivera-t-il ce jour où Dieu vengera le sang innocent ? Le Saint-Esprit le déclare par la voix du prophète Malachie, dans ces termes : *Voici le jour du Seigneur, qui vient allumé comme une fournaise ardente, et tous les étrangers et les méchants seront comme de la paille qu'il consumera* [1], dit le Seigneur. Nous lisons la même chose dans les Psaumes, où l'arrivée du Seigneur dans la pompe de sa majesté est ainsi décrite : *Dieu viendra visiblement. Notre Dieu ne demeurera plus dans le silence. Le feu brûlera tout devant sa face, et l'on entendra une effroyable tempête. Il appellera devant lui le ciel et la terre, pour faire la séparation de son peuple. Assemblez-lui tous ses saints, tous ceux qui gardent son alliance et ses sacrifices ; et les cieux publieront sa justice, et que c'est lui qui est le véritable juge* [2]. Et dans le prophète Isaïe : *Le Seigneur viendra comme un feu, et son char sera comme un tourbillon de vent, afin d'exercer ses vengeances ; car ils seront jugés par le feu et frappés de l'épée.* Et encore : *Le Seigneur et le Dieu des batailles s'avancera et terminera la guerre. Il commencera le choc, et criera d'une voix puissante à ses ennemis : Je me suis tu jusqu'ici, mais me tairai-je toujours* [3] ? Quel est donc celui qui dit : Je me suis tu, mais je ne me tairai pas toujours ? C'est celui-là qui s'est laissé conduire au sacrifice comme la brebis ; qui n'a point ouvert la bouche, comme l'agneau sans voix sous la main de celui qui le tond ; c'est celui-là qui n'a point crié, ni fait entendre sa voix dans les places publiques ; celui-là qui n'a opposé aucune résistance, pas la plus légère con-

[1] Malach., IV, 1. — [2] Psal., XLIX, 3. — [3] Isai., XLII, 13.

souffrances, la patience de Notre-Seigneur. Rendons un hommage entier à la foi de son avénement. Que des serviteurs ne soient pas assez hardis pour vouloir être vengés avant leur maître. Travaillons plutôt, appliquons-nous de tous nos efforts à conserver une patience invincible, dociles aux ordres du Seigneur, afin qu'au jour de la colère et des vengeances nous ne soyons pas punis avec les pécheurs, mais glorifiés avec les justes qui auront eu la crainte de Dieu.

X.

DE L'ENVIE ET DE LA JALOUSIE [a].

Être envieux du bien d'autrui n'est, dans l'opinion commune, qu'une faiblesse de peu d'importance. Avec cette opinion, on ne s'en défie pas, on y tombe sans s'en douter, on s'y abandonne en aveugle. Si les yeux les plus clairvoyants s'y laissent surprendre, le défaut de prévoyance rend inévitable le danger que l'on ne soupçonne pas. Vainement le Seigneur nous commande de nous armer de précautions sévères, de veiller avec la plus scrupuleuse attention, pour ne pas permettre que notre adversaire, qui n'est jamais oisif et ne cesse pas un moment de nous tendre des piéges, ne s'insinue dans nos cœurs, qu'il y jette l'étincelle qui produit l'incendie, de peur que le mal ne vienne à s'accroître, et que l'orage, ne nous surprenant dans la sécurité où nous laisse un calme per-

[a] Cet écrit, justement loué par saint Augustin et saint Jérôme, fut composé dans le même esprit que le traité *de la Patience*, et adressé par son auteur à l'évêque Jubaien. Son historien insinue que les efforts du saint archevêque de Carthage ne furent pas infructueux, et que par la sagesse de ses conseils il désarma cette jalousie empoisonnée qui vient de la malignité de l'envie. On le croit composé vers l'an 256.

fide, n'amène un déplorable naufrage. Nous sommes donc obligés, mes très-chers frères, de veiller sur nous, de travailler de toutes nos forces à prévenir les attaques de l'ennemi, d'aller au-devant des traits qu'il ne cesse pas un moment de lancer contre nous, conformément à l'avis que nous en donne l'apôtre saint Pierre par ces paroles : *Soyez sobres et veillez; car le démon, votre ennemi, tourne autour de vous, comme un lion rugissant cherchant qui il pourra dévorer*[1]. Infatigable dans ses poursuites, il nous assiége, il rôde, cherchant le faible de la place, essayant par où faire brèche et pénétrer dans l'intérieur. Il présente à nos yeux des images attrayantes et des plaisirs faciles; il attaque la pudeur par l'organe de la vue, celui de l'ouïe par les charmes de la musique, propre à énerver la vigueur chrétienne, en jetant les sens dans la langueur et la mollesse. Il excite la langue à la médisance, la main à des voies de fait et à des actes sanguinaires; il s'empare du cœur tout entier par l'amour de l'argent, engage les gains illicites, les marchés frauduleux, l'espérance d'arriver le plus tôt possible à la fortune, n'importe les moyens; il tente par l'appât des honneurs mondains, pour nous détourner de ceux qui nous attendent dans le ciel; il fait briller à nos yeux l'éclat des faux biens, pour nous faire perdre de vue les véritables. Quand il ne réussit pas à tromper par ses artifices, il menace au grand jour, à front découvert; tantôt persécuteur déclaré, tantôt ennemi occulte, toujours implacable, toujours également redoutable, soit dans la guerre, soit dans la paix.

Nous devons donc, mes très-chers frères, nous tenir

[1] I Petr., v, 8.

continuellement les armes à la main, pour résister à ses embûches ou à ses persécutions, toujours prêts à la défense, comme il l'est à l'attaque. Mais parce qu'il lui est plus ordinaire encore de nous combattre par la ruse que par la violence, et que les traits qu'il nous lance causent des blessures plus dangereuses quand ils sont ménagés dans l'ombre que quand ils se laissent voir, c'est particulièrement à ceux-là que nous devons apporter le plus d'attention. De ce nombre est l'envie et la jalousie. Si l'on veut examiner la chose de près, il sera facile de se convaincre qu'il n'est point de vice dont il faille plus se défier, comme étant l'un de ceux dont on s'aperçoit le moins, et dont les conséquences deviennent les plus graves, puisque, l'envie excite la haine du frère contre le frère : passion malheureuse qui nous rend homicides de nous-mêmes sans le savoir. Pour en être bien convaincus, remontons jusqu'à sa source. Voyons quand et comment elle a commencé sur la terre ; la connaissance de son histoire nous apprendra mieux à l'éviter, par l'horreur qu'elle nous inspirera. C'est par elle que, dès l'origine du monde, le démon se perdit lui-même, et entraîna le genre humain dans sa perte. Ange de lumière sorti des mains de Dieu, glorieux et cher à son créateur, il jeta sur l'homme, créé à l'image de Dieu, un regard jaloux ; l'envie s'allume dans son cœur ; il en est puni à l'instant. Victime avant même d'entraîner son complice dans sa ruine, captif avant d'en faire son prisonnier, son propre meurtrier avant de donner la mort à l'homme, il s'etait dégradé de ses brillants avantages avant de ravir à celui-ci son immortalité. L'horrible crime, mes frères, que celui qui a précipité l'ange du haut du ciel, qui a fait déchoir une créature si excellente du haut point d'élévation où

elle était, et fait tomber le trompeur dans ses propres filets! Du ciel, l'envie descend sur la terre, où elle poursuit le cours de ses attentats et des calamités. Hélas! l'ange rebelle n'y a trouvé que trop d'imitateurs, selon cette parole de l'Écriture : *La mort est entrée dans le monde par l'envie du diable, et ceux qui se rangent à son parti deviennent ses imitateurs* [1]. A peine existe-t-il deux frères sur la terre, l'envie s'empare du cœur de l'un des deux pour en faire le meurtrier de l'autre; et le juste Abel tombe immolé sous les coups de Caïn. Rien n'arrête le bras du fratricide, ni la voix de la nature, ni l'énormité du forfait, ni la crainte du Seigneur, ni la menace du châtiment. L'innocence succombe; incapable de nuire, elle est victime du malfaiteur, et périt sans opposer la moindre résistance. C'est l'envie qui excite l'animosité d'Ésaü contre Jacob. Jaloux de la bénédiction que leur père avait donnée à Jacob, Ésaü en devient le persécuteur. Les frères de Joseph n'attentent contre ses jours que parce que celui-ci leur exposant avec candeur le songe qui lui prédisait un heureux avenir, ils en conçurent contre lui une jalousie mortelle. Quel autre sentiment avait pu porter Saül à conspirer contre la vie de David, à le persécuter avec acharnement, sans égard pour ses vertus, pour sa douceur et son héroïque patience? Parce qu'après sa victoire sur Goliath, le peuple avait fait éclater sa joie et son admiration en l'honneur du jeune berger, le prince s'abandonne aux transports de la jalousie. Pour ne point multiplier les détails, arrêtons-nous à un seul exemple, celui d'un peuple entier dont l'envie a causé sa ruine. La jalousie dont les Juifs étaient envenimés

[1] Sap., II, 24.

contre Jésus-Christ les empêche de croire à sa parole; elle ferme leurs yeux à l'éclat de ses miracles, et les aveugle au point d'en être les détracteurs opiniâtres.

Considérez, mes frères, les ravages que fait une si funeste passion; et que tant d'expériences nous apprennent à défendre de ses atteintes des cœurs consacrés à Dieu. Profitons du malheur des autres, et devenons sages à leurs dépens.

Et ne croyez pas que les effets de la jalousie soient circonscrits dans des bornes étroites; non : ils s'étendent fort loin, et ce vice n'est pas moins fécond qu'il est pernicieux. L'envie est la racine de tous les maux, la source d'une foule de calamités, une pépinière d'incalculables désordres. De là les haines, les animosités; de là l'avarice et ses suites criminelles. On n'a pas assez de ce que l'on a, on ne pardonne pas à un autre d'avoir davantage; de là l'ambition et ses excès. Jaloux de l'élévation d'autrui, on oublie sa propre infériorité, on ne tient pas compte, ni des dispositions de la Providence, ni des préceptes de notre divin Législateur; on éloigne de son esprit la pensée du dernier jugement. L'orgueil s'exalte, la colère s'allume; elle enfante les projets sanguinaires, les perfides machinations, les emportements de l'impatience, les fureurs de la discorde. On n'est plus maître de soi; plus rien de sacré; on brise le lien de la paix; on viole tous les devoirs de la charité fraternelle; on ment à la vérité; on rompt l'unité par les schismes et les hérésies; on déchire la réputation du prêtre. Envieux de son évêque, on va se plaignant partout de n'avoir pas été nommé à sa place, on refuse de lui obéir, on se met en révolte déclarée contre lui; l'envie devient rebellion et s'attaque à la dignité plus encore qu'à la personne.

Quelle indigne faiblesse! quelle pitié d'envier la vertu à autrui, ou son bonheur; de haïr en lui, ou ses propres mérites, ou les bienfaits de Dieu; de faire son malheur du bonheur des autres, d'être tourmenté de leur prospérité, de s'affliger de leur gloire, de nourrir dans son cœur ces chagrins, autant de bourreaux qui le déchirent et le dévorent! De quel sentiment de joie l'envieux est-il désormais susceptible? Pour lui nul repos ni jour ni nuit. Les autres passions, arrivées au terme de leurs vœux, s'y arrêtent: l'adultère, quand il est consommé, s'endort au sein de sa criminelle jouissance; l'assassin, quand il a dépouillé sa victime, oublie le sang qu'il a versé; il suffit au faussaire d'avoir menti. Il n'en est pas ainsi de l'envieux: nulle trève, nulle relâche à ses pernicieux desseins; plus il fait de mal, plus il en veut faire. Voyez l'envieux: sur son visage, l'expression de la menace; son regard est farouche, ses lèvres tremblantes; pâle, grinçant des dents; s'il parle, c'est pour exhaler la fureur, proférer des injures; sa main est avide de meurtre; à défaut de glaive, sa haine lui tient lieu d'armure. Écoutez l'Esprit saint, au livre des Psaumes: *Ne portez point envie à celui à qui tout réussit heureusement... Le méchant forme des desseins contre le juste, et il grince des dents contre lui; mais le Seigneur se rira de lui, parce qu'il voit que le jour de sa ruine approche*[1]. L'apôtre saint Paul trace ainsi le caractère des envieux: *Ils ont sur leurs lèvres un venin d'aspic; leur bouche est remplie de malédiction et d'amertume; leurs pieds sont vites pour répandre le sang; leur conduite ne tend qu'à opprimer les autres et à les rendre malheureux. Ils ne*

[1] Ps., XXXVI, 7-12.

connaissent point la voie de la paix, et ils n'ont point la crainte de Dieu devant les yeux [1]. Les blessures de l'épée sont moins graves, moins dangereuses que celles de l'envie; elles se guérissent plus aisément, parce qu'on les voit : au lieu que les autres, étant secrètes, on ne songe ni à les guérir ni même à les apercevoir. O vous qui livrez votre cœur à cette malheureuse passion, vous avez beau vouloir faire du mal à celui que vous haïssez, vous ne parviendrez jamais à lui en faire autant qu'à vous-même. Il peut échapper à vos coups, se dérober à votre puissance : il vous est impossible de vous soustraire à vous-même; en tous lieux, vous traînez votre plus mortel ennemi; il est avec vous, il est dans vous. C'est une chaîne qui vous enlace de mille nœuds, vous garrotte de toutes parts, et qu'il vous devient impossible de briser. On s'opiniâtre à poursuivre celui que Dieu protége; on se plonge dans un malheur sans remède, en haïssant un homme qui n'en est que plus heureux pour être persécuté.

Les disciples de Jésus-Christ lui demandaient un jour *quel était le plus grand d'entre eux* [2]. Le Sauveur, pour étouffer dans leurs cœurs tout germe de jalousie, répondit : *Celui qui sera le moindre parmi vous sera grand.* Par ce mot il coupait court à tout sujet, à toute occasion d'envie et de jalousie parmi eux. Il n'est pas permis aux disciples de Jésus-Christ de connaître cette criminelle passion. Point de rivalité entre eux. C'est par l'humilité seule qu'ils s'élèvent, qu'ils apprennent à plaire au Seigneur. L'apôtre saint Paul, nous exhortant à faire des œuvres de lumière, après être sortis des ténèbres où nous

[1] Rom., III, 13-18. — [2] Luc, XXII, 26.

étions : *La nuit,* dit-il, *est passée et le jour s'est approché; quittons donc les œuvres de ténèbres, et revêtons-nous des œuvres de lumière. Marchons avec bienséance comme dans le jour, sans nous laisser aller aux débauches et aux ivrogneries, aux dissolutions et aux impudicités, aux querelles et aux envies*[1]. Si les ténèbres ont fait place à la lumière dans votre cœur, si le jour y est entré avec ses clartés, et si vous êtes vraiment enfants de lumière, faites les œuvres de Jésus-Christ, parce que la lumière, le jour, c'est Jésus-Christ. Pourquoi retomber dans la nuit de l'envie? pourquoi vous envelopper dans cette nuit obscure? pourquoi éteignez-vous la lumière de la paix et de la charité? Pourquoi revenir au démon, à qui vous aviez renoncé, et ressembler à Caïn? L'envieux, celui qui hait son frère, l'apôtre saint Jean prononce hautement *qu'il se rend homicide; et vous savez bien,* ajoute-t-il, *qu'aucun homicide n'a la vie éternelle demeurante en lui*[2]. Et encore : *Celui qui se vante d'être dans la lumière, et qui hait son frère, est encore dans les ténèbres : il marche dans les ténèbres, et il ne sait où il va, parce que les ténèbres lui ont offusqué la vue*[3]. Car, marchant dans les ténèbres et ne sachant où il va, il court, sans le savoir, au feu de l'enfer, faute d'être éclairé par Jésus-Christ, notre véritable, notre seule lumière. C'est lui qui nous l'affirme : *Je suis la lumière du monde; celui qui me suivra ne marchera point dans les ténèbres, mais aura la lumière de la vie*[4]. Celui-là suit Jésus-Christ, qui observe ses commandements, qui marche par le chemin qu'il nous a tracé, qui fait ce que lui-

[1] Rom., XIII, 12. — [2] I Joan., III, 19. — [3] *Ib.*, II, 9-11. — [4] Joan., VIII, 12.

même a fait et enseigné! *Jésus-Christ,* nous dit l'apôtre saint Pierre, *a souffert pour nous, vous donnant l'exemple, afin que vous marchiez sur ses pas* [1]. De quels noms Jésus-Christ appelle-t-il le peuple qui est à lui? du nom de *brebis,* pour montrer quelle doit être l'innocence des chrétiens; des agneaux, pour en reproduire la simplicité. Pourquoi ces loups cachés sous la peau de brebis? Pourquoi ces faux chrétiens déshonorent-ils le troupeau de Jésus-Christ? Porter le nom de chrétiens, et ne pas vivre conformément à cette profession, c'est prévariquer contre la sainteté de ce nom auguste, c'est abandonner la voie du salut : puisque, encore une fois, on ne marche dans la voie qu'autant que l'on observe les commandements; qu'il n'y a de sage que celui qui écoute et qui accomplit les paroles du Maître, et que l'on ne peut être grand dans le royaume des cieux qu'à la condition de faire ce qu'il a fait; que, pour instruire les autres utilement, il faut pratiquer le premier ses instructions. Or, parmi les salutaires préceptes donnés par Jésus-Christ à ses apôtres, que leur a-t-il recommandé plus souvent que de s'entr'aimer les uns les autres, comme lui-même nous a aimés? Comment garder la paix ou la charité du Seigneur, lorsque l'on ouvre son cœur à ce sentiment de jalousie qui repousse la paix et la charité? L'apôtre saint Paul, énumérant les avantages de la paix et de la charité, après avoir avancé comme une vérité certaine que ni la foi, ni l'aumône, ni le martyre même ne pouvaient suppléer la charité, *la charité,* ajoute-t-il, *est généreuse, elle est bienfaisante, nullement jalouse* [2]; pour nous faire voir qu'il faut, pour être charitable,

[1] I Petr., II, 21. — [2] I Cor., XIII, 1.

avoir le cœur généreux, bienfaisant, inaccessible à l'envie. Dans un autre endroit, exhortant celui qui est déjà rempli du Saint-Esprit, devenu l'enfant de Dieu par la régénération spirituelle, à ne s'occuper plus que des choses divines et spirituelles : *Je n'ai pu, mes frères,* leur dit-il, *vous parler comme à des personnes spirituelles, mais comme à des personnes encore charnelles, comme à des enfants en Jésus-Christ. Je ne vous ai nourris que de lait et non de viandes solides, parce que vous n'en étiez pas capables ; et à présent même vous ne l'êtes pas encore, parce que vous êtes encore charnels ; et, puisqu'il y a parmi vous des jalousies et des disputes, n'est-il pas visible que vous êtes charnels, et que votre conduite est bien humaine*[1] ?

Foulons sous les pieds les vices et les passions de la chair, triomphons généreusement des sens, mes très-chers frères, si nous ne voulons pas retomber sous le joug du vieil homme. *Ne vivons pas selon la chair,* vous dirai-je encore avec l'Apôtre ; *car si vous vivez selon la chair, vous mourrez ; mais si vous faites mourir par l'esprit les passions de la chair, vous vivrez ; car tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu sont enfants de Dieu*[2]. Si nous sommes les enfants de Dieu, si nous avons commencé à en être les sanctuaires, si, honorés des grâces de l'Esprit saint, nous menons une vie sainte, spirituelle : détachons nos regards des choses de la terre pour les porter sur les choses du ciel, et diriger nos affections vers ce but sublime ; soyons conséquents avec nous-mêmes en ne faisant rien qui ne soit digne de Dieu et de Jésus-Christ. L'Apôtre nous y exhorte : *Si vous êtes ressuscités avec Jésus-Christ, cherchez les choses du ciel*

[1] I Cor., III, 1. — [2] Rom., VIII, 13.

où Jésus-Christ est assis à la droite de Dieu; goûtez les choses du ciel et non celles de la terre; car vous êtes morts, et votre vie est cachée avec Jésus-Christ en Dieu. Mais lorsque Jésus-Christ, qui est votre vie, viendra à paraître, vous paraîtrez aussi avec lui dans la gloire [1]. Morts et ensevelis par rapport au vieil homme et à ses convoitises charnelles, ressuscités en Jésus-Christ par la céleste régénération, ne pensons et ne faisons que ce qui est agréable à Jésus-Christ, ainsi que le même apôtre nous l'enseigne par ces paroles : *Le premier homme a été tiré du limon de la terre, et le second est descendu du ciel. Tel qu'a été le terrestre, tels sont ceux qui l'imitent. Comme donc nous avons porté l'image de l'homme terrestre, portons aussi l'image de l'homme céleste* [2]. Or nous ne pouvons pas porter l'image de l'homme céleste si nous ne ressemblons à Jésus-Christ. Car vous commencez proprement à n'être plus ce que vous étiez et à devenir ce que vous n'étiez pas, lorsque vous donnez des marques de votre naissance divine, lorsque vous ne démentez point par vos actions la qualité d'enfants de Dieu, lorsque vous l'honorez par votre bonne conduite, et méritez par là qu'il vous honore, selon ce qu'il dit lui-même : *J'honorerai ceux qui m'honorent, et mépriserai ceux qui me méprisent* [3]. C'est pour nous apprendre à faire cet honneur à Dieu et à lui ressembler comme ses enfants, que Notre-Seigneur nous dit dans son Evangile : *Vous savez qu'il est écrit : Vous aimerez votre prochain et haïrez votre ennemi. Mais moi je vous dis : Aimez vos ennemis et priez pour ceux qui vous persécutent, afin que vous soyez les enfants de votre Père céleste qui fait luire son soleil*

[1] Coloss., III, 1. — [2] I Cor., XV, 47. — [3] I Reg., II, 30.

sur les bons et sur les méchants, et pleuvoir sur les justes et sur les injustes [1]. Si les hommes s'applaudissent et se font gloire d'avoir des enfants qui leur ressemblent, si la joie qu'ils en ressentent est en proportion de la fidélité de cette ressemblance, quelle douce satisfaction pour le cœur de notre Dieu de voir se reproduire les traits de leur divin Père dans la vie des enfants que lui a donnés leur naissance spirituelle! Quelle gloire et quel avantage d'être tels que Dieu ne puisse pas dire de nous : *J'ai engendré des enfants, je les ai agrandis, et ils se sont élevés contre moi* [2]. Méritons plutôt d'entendre ces consolantes paroles : *Venez, les bien-aimés de mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde* [3].

Fortifions-nous, mes frères, de ces graves pensées; opposons-les aux traits de l'ennemi ; méditons les saintes Ecritures, ne négligeons pas les bonnes œuvres, ayons en vue Jésus-Christ; prions, et prions sans relâche; persévérons dans la pratique des bonnes œuvres; occupons-nous-en continuellement, afin que toutes les fois que l'ennemi viendra nous assaillir, il trouve toutes les entrées de notre cœur fermées et défendues. Il n'y a pas pour le chrétien une seule couronne à prétendre, à savoir celle du martyre. La paix a aussi ses couronnes; il y a des victoires de plus d'un genre à remporter sur notre ennemi. Surmonter la volonté, c'est être le martyr de la continence; vaincre la colère, dompter son ressentiment, mépriser l'argent, triompher de l'avarice, c'est l'œuvre et la conquête de la patience, le mérite de la foi, le fruit de l'espérance dans les biens futurs; défendre

[1] Matth., v, 43. — [2] Isaï., i, 2. — [3] Matth., xxv, 34.

son cœur des impressions de l'orgueil dans la prospérité, c'est méditer la gloire de l'humilité. Vous assistez les pauvres dans leurs besoins, vous avez droit aux trésors du ciel; vous êtes inaccessible aux mouvements de l'envie, fidèle aux lois de la charité, vous recevrez le prix de la charité. La lice nous est toujours ouverte : en tout temps, en tous lieux, nous pouvons cueillir les palmes de la justice. O vous, qui avez pu jusqu'ici donner accès dans votre cœur à l'envie et à la jalousie, secouez ces liens honteux, commencez à entrer dans le chemin de la vie éternelle. Arrachez de votre cœur ces ronces et ces épines venimeuses, afin que désormais la semence du Seigneur y fructifie et produise une abondante moisson[a]. Aimez ceux contre qui vous avez eu jusqu'ici des préventions et des animosités. Imitez les gens de bien si vous le pouvez ; sinon, réjouissez-vous au moins de ce qu'ils sont meilleurs que vous. Unissez-vous à eux d'affection, afin d'avoir part à leurs mérites et que le lien de la charité fraternelle vous fasse leur cohéritier. Vos dettes ne vous seront remises qu'autant que vous remettrez ce que l'on vous doit ; vos sacrifices ne seront agréés qu'autant que vous y apporterez un esprit de paix. Vos sentiments et vos actions n'auront une direction avouée de Dieu qu'autant que vous les aurez formés sur la loi sainte que Dieu lui-même nous

[a] Le texte ajoute : Vomissez le fiel et le poison de la discorde ; purifiez votre esprit du venin du serpent, afin que Jésus-Christ ôte par sa douceur toute l'amertume de votre âme. Si vous prenez la nourriture et le breuvage eucharistique comme le sacrement de la croix, le bois qui adoucit les eaux de Mara et qui en était la figure, adoucira votre cœur, et il ne faudra point d'autre remède pour vous rendre la santé. Servez-vous des mêmes choses qui vous ont blessé pour guérir vos blessures. (Traduct. de Lombert.)

a donnée, conformément à cet avis du sage : *Que le cœur de l'homme pense à ce qui est juste, afin que Dieu conduise ses pas*[1]. Or, vous avez bien des choses à penser : Pensez au paradis, d'où Caïn s'est vu repoussé pour avoir été envieux de son frère; pensez à cette glorieuse adoption d'enfants de Dieu, qui n'est faite que pour les cœurs pacifiques ; à ce royaume céleste auquel ne seront admis que ceux dont la régénération spirituelle et la fidèle pratique de la loi auront fait les vivantes images de Dieu et de Jésus-Christ ; pensez que nous sommes en la présence de Dieu ; que ses yeux sont ouverts sur nous ; qu'il nous jugera et que nous aurons à lui rendre compte de notre vie entière; qu'enfin l'unique moyen d'arriver au bonheur de le voir un jour, c'est de lui plaire par nos œuvres, et de se rendre digne de sa grâce en ce monde, pour jouir de sa gloire dans l'autre.

[1] Prov., xvi, 1.

XI.

A FORTUNAT. — EXHORTATION AU MARTYRE [a].

Vous voudriez, mon cher Fortunat, pour les temps de persécution et de calamité où nous sommes, et où déjà nous entrevoyons, avec le malheureux avénement de l'Antechrist, la fin prochaine du monde et les jours de la consommation; vous voudriez, dis-je, un recueil des passages de l'Ecriture le plus propres à exciter et à soutenir la foi de nos frères dans le combat qui s'apprête; et vous désirez que je m'occupe de ce travail. J'ai dû acquiescer à ce vœu que les circonstances rendaient si nécessaires, et, en espérant plus du secours de la grâce que de mes faibles moyens, mettre à la disposition de nos frères les armes spirituelles que nous fournissent les divins commandements. Il ne nous suffit pas de faire retentir notre voix à l'oreille du peuple de Dieu avec

[a] Cet écrit porte indifféremment le titre d'Epître ou de Traité. Il ne présente qu'un tissu de textes de l'Ancien et du Nouveau Testament.

La persécution qui menaçait l'Eglise et qui ne tarda pas à se développer avec fureur, est celle de Valérien. D'abord favorable aux chrétiens, ce prince changea bientôt ses pacifiques dispositions dans une guerre cruelle qui donna à l'Eglise un grand nombre de martyrs, entre autres le pape saint Sixte, son diacre saint Laurent, et saint Cyprien.

l'éclat de la trompette; c'est bien plus particulièrement par les oracles sacrés, émanés de la propre bouche du Seigneur, que nous devons encourager la sainte émulation de ses serviteurs fidèles. Eh! quoi de plus important et de plus digne de notre ardente sollicitude, que de préparer, par de continuelles exhortations, le peuple, que la divine Providence a confié à nos soins, et l'armée, dont nous avons l'honneur d'être les chefs, à résister courageusement aux attaques de l'ennemi du salut? On n'est point un bon soldat sans s'être auparavant aguerri aux exercices du camp. L'athlète qui veut remporter le prix dans la carrière doit avoir fait l'épreuve de ses forces pour mériter la couronne. Nous avons affaire à un ennemi vieilli dans les combats. Depuis à peu près six mille ans déjà, le démon ne cesse de faire à l'homme une guerre implacable; il s'est exercé dès longtemps à toutes les manœuvres, et l'habitude l'a rendu savant en artifices. Malheur au soldat qui n'est point sur ses gardes! l'habile tentateur profite de son inexpérience, de son imprudente sécurité, pour le surprendre, l'investir et en triompher. Mais aussi, que, fidèle aux préceptes du Seigneur, on se tienne fortement attaché à Jésus-Christ, on est sûr de la victoire; car avec le nom de Jésus-Christ on est invincible.

Pour ne pas m'exposer, mon très-cher frère, à des longueurs fatigantes pour celui qui lit et celui qui écoute, j'ai rédigé dans une suite de chapitres les sujets à traiter, distribués sous des titres divers qui indiquent à chacun ce qu'il doit connaître et pratiquer, me proposant moins de vous envoyer un travail de ma composition, qu'une matière à développer. Ce simple dessein m'a paru devoir être d'une utilité plus générale. Si je vous faisais présent d'une robe

toute faite, elle serait toujours mienne en servant à l'usage d'un autre; mais peut-être aussi que, n'ayant pas été faite pour lui, elle n'irait pas à sa taille. Celle que vous recevez aujourd'hui est tissue de la laine et de la pourpre de l'agneau qui nous a rachetés et vivifiés. Vous serez libre de l'ajuster à votre taille; elle vous deviendra d'autant plus chère qu'elle vous sera plus propre. Vous la pourrez communiquer également aux autres pour leur usage personnel; ils pourront tous s'en revêtir à leur gré, en couvrir leur ancienne nudité, se parer des vêtements de Jésus-Christ, et avec eux de la céleste grâce par laquelle les âmes sont sanctifiées.

J'ai d'ailleurs réfléchi, mon très-cher frère, que ce qu'il y avait de mieux à faire dans un sujet où il s'agit de la plus pressante nécessité, celle d'exhorter au martyre, c'était d'aller droit au but, de s'en tenir rigoureusement aux paroles par lesquelles Jésus-Christ exhorte ses disciples à la généreuse confession de leur foi, et conséquemment à laisser là tout langage humain, tout préambule oiseux, tout commentaire qui ne ferait qu'embarrasser la marche, à mettre en avant les sacrés oracles comme autant d'armes à donner à nos athlètes. Ce seront les clairons et les trompettes qui retentiront aux oreilles et au cœur des fidèles, animeront leur courage, soutiendront leurs forces pour résister à toutes les épreuves. Pour nous, qui, avec la permission du Seigneur, avons donné à nos chrétiens le premier baptême, préparons-les à recevoir le second, bien plus excellent encore, d'un ordre plus relevé, plus illustre. Celui-ci, il est conféré par les mains des anges, il fait le triomphe de Jésus-Christ et de Dieu son Père; après lui, il n'y a plus à craindre de retomber dans le péché, il imprime à notre foi le

sceau de la perfection; il ne nous enlève au monde que pour nous unir aussitôt à Dieu. Le premier nous absout et nous purifie; l'autre nous récompense et nous couronne.

Que l'objet de nos vœux les plus empressés, les plus ardents, soit donc d'obtenir un bienfait qui, de serviteurs de Dieu, nous rend ses amis.

TITRES DES CHAPITRES SUIVANTS.

I. Pour exhorter nos frères à confesser généreusement le nom de Jésus-Christ, et les armer contre la persécution, il faut montrer en premier lieu que les idoles, ouvrage de la main des hommes, ne sont pas des dieux. Car l'ouvrage n'est pas plus grand que l'ouvrier, et elles ne peuvent secourir personne, puisqu'elles ont besoin elles-mêmes du secours des hommes pour les empêcher de périr. Il ne faut point non plus adorer les éléments, puisqu'ils n'existent, dans l'ordre de la Providence et d'après le commandement du Seigneur, que pour servir aux besoins de l'homme.

II. Après avoir détruit le culte des idoles et des éléments, il faut établir qu'il n'est permis d'adorer que Dieu seul.

III. A la suite de ces principes, exposer les châtiments dont la justice divine menace ceux qui sacrifient aux idoles.

IV. Insister en outre sur ce que Dieu ne pardonne pas aisément l'idolâtrie.

V. Que sa colère contre les idolâtres s'est prononcée au point d'ordonner que l'on mette à mort ceux qui ont conseillé à d'autres de sacrifier aux idoles et de leur rendre un culte.

VI. Qu'après avoir été rachetés et vivifiés par le sang de Jésus-Christ, nous ne lui devons plus rien préférer, puisque lui-même ne nous a rien préféré, et qu'au contraire il a préféré

pour l'amour de nous la pauvreté aux richesses, la servitude à la domination, la mort au privilége de ne pas mourir; que nous devons donc préférer les richesses et les délices du paradis à une pauvreté de peu de durée, un royaume éternel à une servitude passagère, l'immortalité à la mort, Dieu et Jésus-Christ au démon et à l'Antechrist.

VII. Qu'ayant eu le bonheur d'échapper à l'oppression du démon et aux filets du siècle, nous devons bien prendre garde d'y retomber, sous prétexte des persécutions, et ne pas perdre ce que nous avons acquis.

VIII. Qu'il faut plutôt persévérer dans la foi et dans la vertu pour attirer la plénitude des grâces de Dieu et parvenir à la couronne.

IX. Que les adversités et les persécutions n'arrivent que pour nous éprouver.

X. Qu'il ne les faut point appréhender, parce que Dieu est plus puissant pour nous protéger que le démon pour nous vaincre.

XI. Et afin que personne ne soit surpris et effrayé des épreuves et des persécutions que nous avons à subir ici-bas, prouver qu'il a été prédit que le monde nous haïra, qu'il excite de violentes tempêtes contre nous, afin que l'accomplissement même de cette prédiction serve à nous assurer des récompenses qui nous ont aussi été promises pour l'avenir : que les Chrétiens ne doivent point s'étonner de cette conduite de Dieu à leur égard, vu que dès le commencement du monde les gens de bien ont été exposés aux disgrâces, opprimés, mis à mort par les méchants.

XII. Terminer par le tableau des récompenses qui attendent les justes et les martyrs après les travaux et les épreuves qu'ils ont à endurer aujourd'hui, et que tout ce que nous avons à souffrir dans la vie présente n'est rien en comparaison de ce que nous recevrons dans la vie future.

CHAPITRE PREMIER.

Que les idoles ne sont point des dieux, et qu'il ne faut point adorer les éléments.

Cela se prouve par le psaume 113e : « Les idoles » des nations ne sont que de l'or et de l'argent, et » l'ouvrage des mains des hommes. Elles ont une » bouche et ne parlent point, des yeux et ne voient » point. Elles ont des oreilles et n'entendent rien, et » il n'y a point de souffle dans leur bouche [1]. Que » ceux qui font de pareils dieux leur deviennent sem- » blables [2]. » Au livre de la Sagesse de Salomon : « Ils » ont cru dieux toutes les idoles des nations qui ne » se peuvent servir de leurs yeux pour voir, ni de » leurs narines pour respirer, ni de leurs oreilles pour » entendre, ni de leurs mains pour toucher, ni de » leurs pieds pour marcher. Car c'est un homme qui » les a faites, et un homme qui a reçu son esprit » d'ailleurs. Or, un homme ne peut faire un dieu sem- » blable à lui, puisque étant mortel, il ne saurait, avec » ses mains criminelles, faire qu'un ouvrage mort. Et » lui-même vaut mieux que ceux qu'il adore, parce » qu'au moins il a vécu, au lieu que ces idoles n'ont » jamais vécu [3]. » De même dans l'Exode : « Vous ne » vous ferez point d'idole ni d'image de quoi que ce » soit. » Pour les éléments, voici ce qu'en dit Salomon : « Ils n'ont point reconnu l'ouvrier par ses ouvrages, » mais ils ont pris pour les dieux et les maîtres de la

[1] Ps cxiii, 12. — [2] Ps. cxxxiv, 17. — [3] Sag., xv, 15.

» terre le feu, ou le vent, ou l'air, ou les étoiles, ou » la mer, ou le soleil, ou la lune. Que, s'ils les ont » crus des dieux parce qu'ils étaient charmés de leur » beauté, qu'ils conçoivent de là combien celui qui » en est le dominateur doit être plus beau; car c'est » l'auteur de toute beauté qui a donné l'être à toutes » ces choses; si c'est qu'ils ont admiré le pouvoir et » les effets de ces créatures, qu'ils comprennent de là » combien est encore plus puissant celui qui les a » faites [1]. »

CHAPITRE II.

Qu'on ne doit adorer que Dieu seul.

Au Deutéronome : « Vous adorerez le Seigneur vo- » tre Dieu, et ne servirez que lui seul [2]. » Dans l'Exode : « Vous n'aurez point d'autres dieux que moi [3]. » Et encore au Deutéronome : « Reconnaissez, reconnais- » sez que je suis Dieu, et qu'il n'y en a point d'au- » tre que moi. C'est moi qui ferai mourir et qui ren- » drai la vie, qui frapperai et qui guérirai, sans que » personne se puisse sauver de mes mains [4]. » Dans l'Apocalypse : « Je vis un autre ange voler par le mi- » lieu du ciel, qui portait l'Evangile éternel pour » l'annoncer sur la terre à toutes les nations, les » tribus, les langues et les peuples, et qui criait à » haute voix : Craignez Dieu et donnez-lui gloire, » parce que le temps de son jugement est venu; ado- » rez celui qui a fait le ciel, la terre, la mer, et tout

[1] Sag., XIII, 1. — [2] Deut., VI, 13. — [3] Exode, XX, 3. — [4] Deut., XXXII, 39.

» ce qu'ils contiennent [1]. » Notre-Seigneur, dans l'Evangile, faisant mention des deux premiers commandements : « Ecoutez, dit-il, Israël : le Seigneur » votre Dieu est le seul Dieu. Vous aimerez le Seigneur » votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme » et de toutes vos forces. C'est là le premier com- » mandement. Le second lui est semblable : Vous » aimerez votre prochain comme vous-même [2]. Toute » la loi et les prophètes sont renfermés dans ces deux » commandements [3]. » Et encore : « La vie éternelle » consiste à vous connaître, vous qui êtes le seul Dieu » véritable, et Jésus-Christ que vous avez envoyé [4]. »

CHAPITRE III.

Menaces que Dieu fait à ceux qui sacrifient aux idoles.

Dans l'Exode : « Celui qui sacrifie à d'autres qu'au » Seigneur sera mis à mort [5]. » Au Deutéronome : « Ils ont sacrifié au démon et non à Dieu [6]. » Dans Isaïe : « Ils ont adoré ceux que leurs mains ont faits, » et ils se sont courbés et prosternés devant eux; je » ne leur pardonnerai point ce crime [7]. » Et encore : « Vous leur avez fait des effusions et offert des sacri- » fices; après cela mon indignation ne s'enflammera- » t-elle pas [8]? » dit le Seigneur. Dans Jérémie : « Ne » courez point après des dieux étrangers pour les » servir et les adorer, et ne faites point des choses qui » m'obligent à vous perdre [9]. » Dans l'Apocalypse :

[1] Apoc., XIV, 6. — [2] Marc., XII, 29. — [3] Matth., XXII, 40. — [4] Jean, XVII, 3. — [5] Ex., XXII, 20. — [6] Deut., XXXII, 17. — [7] Isaï., II, 8. — [8] *Ib.*, LVII, 6. — [9] Jér., VII, 6.

« Si quelqu'un adore la bête et son image, et qu'il en » reçoive le caractère sur son front ou dans sa main, » il boira du vin de la colère de Dieu préparé dans le » calice de son indignation, et sera puni par le feu et » par le soufre à la vue des saints anges et de l'agneau. » La fumée de leurs supplices s'élèvera dans les siè- » cles des siècles ; et quiconque adorera la bête et son » image n'aura repos ni jour ni nuit [1]. »

CHAPITRE IV.

Dieu ne pardonne pas aisément l'idolâtrie.

Moïse, dans l'Exode, demande pardon pour le peuple tombé dans le crime de l'idolâtrie, et ne l'obtient pas : « Il est vrai, Seigneur, ce peuple a commis un » grand crime : ils se sont fait des dieux d'or ; mais » je vous supplie de leur pardonner, ou de m'effacer » de votre livre [2]. Et le Seigneur dit à Moïse : J'efface- » rai de mon livre celui qui aura péché contre moi. » Jérémie, de même, priant pour le peuple, Dieu lui dit : « Ne me priez point pour ce peuple, et ne me » demandez rien pour eux ; car je ne les exaucerai » point lorsqu'ils m'invoqueront au temps de leur » affliction [3]. » Ezéchiel annonce aussi cette même colère de Dieu à ceux qui pèchent contre lui : « Le » Seigneur m'a parlé et m'a dit : Enfant de l'homme, » quelque terre que ce soit qui pèche contre moi, » j'étendrai ma main dessus et consumerai sa subsis- » tance, et lui enverrai la famine, et en exterminerai

[1] Apoc., XIV, 9. — [2] Ex., XXXII, 31. — [3] Jér., VII, 16.

» les hommes et les bêtes. Et quand il y aurait au » milieu d'elle trois hommes comme Noé, Daniel et » Job, ils ne sauveront personne, mais eux seuls se- » ront sauvés [1]. » Au premier livre des Rois : « Si un » homme offense un homme, on peut apaiser pour » lui le Seigneur; mais si un homme offense Dieu, » qui priera pour lui [2] ? »

CHAPITRE V.

Dieu a une telle aversion de l'idolâtrie, qu'il commande qu'on fasse mourir ceux qui conseillent aux autres de sacrifier et de servir aux idoles.

Au Deutéronome : « Si votre frère, ou votre fils, » ou votre fille, ou votre femme que vous chérissez » beaucoup, ou un ami que vous aimez à l'égal de » vous-même, vous sollicite secrètement et vous dit : » Allons, servons les dieux étrangers, les dieux des » nations, vous ne l'écouterez point et n'aurez point » compassion de lui, mais vous l'irez déceler et dé- » noncer, et vous serez le premier à mettre la main » sur lui pour le faire mourir, et ensuite tout le peu- » ple le lapidera, parce qu'il a tâché de vous détour- » ner du Seigneur votre Dieu [3]. » Et Dieu ajoute qu'il ne faut pas même pardonner à toute une ville lorsqu'elle tombe dans l'idolâtrie : « Si dans quelqu'une » des villes que le Seigneur votre Dieu vous donnera » pour habiter, vous en entendez qui disent : Allons » servir les dieux étrangers, que vous ne connaissez » point, vous passerez au fil de l'épée tous ceux qui

[1] Ezéch., XIV, 12. — [2] 1 Rois, II, 25. — [3] Deut., XIII, 6.

» sont dans cette ville-là, et la brûlerez afin qu'elle » demeure éternellement déserte. Elle ne sera jamais » rebâtie, afin d'apaiser la colère de Dieu; et il vous » comblera de ses grâces et de ses bénédictions si » vous écoutez sa parole et observez ses préceptes [1]. » Ce fut pour obéir à ce commandement que Mathatias [2], poussé d'un zèle divin, tua celui qui s'était approché de l'autel pour sacrifier aux idoles. Que si ces préceptes touchant le culte de Dieu et le mépris des idoles ont été observés avant l'avénement de Jésus-Christ, combien le doivent-ils être davantage maintenant qu'il est venu, et qu'il ne nous a pas seulement exhortés par des paroles, mais par des actions, qu'il a consenti à souffrir toute sorte d'affronts et d'indignités, jusqu'à être crucifié, pour nous apprendre à souffrir et à mourir à son exemple? Si bien que nous serons sans excuse si nous n'endurons pour celui qui a tant enduré pour nous, et si nous refusons de souffrir pour nos propres péchés ce qu'il a souffert pour ceux d'autrui. C'est ce qui lui fait dire dans l'Evangile : « Quiconque me confessera devant les hommes, » je le confesserai devant mon Père qui est aux cieux; » et quiconque me renoncera devant les hommes, je » le renoncerai aussi devant mon Père qui est aux » cieux [3]. » Et l'apôtre saint Paul : « Si nous mourons » avec Jésus-Christ, nous vivrons avec lui. Si nous » souffrons avec lui, nous régnerons avec lui. Si nous » le renonçons, il nous renoncera [4]. » Et saint Jean : « Qui nie le Fils ne reconnaîtra point le Père; mais » qui confesse le Fils, reconnaît et le Fils et le Père [5]. » Et Notre-Seigneur, nous exhortant au mépris de la mort : « Ne craignez point, dit-il, ceux qui tuent le

[1] Deut., 12. — [2] I Mach., II, 24. — [3] Matth., X, 32. — [4] II Tim., II, 11. — [5] Jean, II, 23.

» corps et qui ne peuvent tuer l'âme; mais craignez » plutôt celui qui peut perdre dans l'enfer et l'âme » et le corps [1]. » Et encore : « Celui qui aime son » âme ici-bas la perdra; mais celui qui hait son âme » en ce monde la conservera pour la vie éternelle [2]. »

CHAPITRE VI.

Après avoir été rachetés et vivifiés par le sang de Jésus-Christ, nous ne lui devons plus rien préférer.

Notre-Seigneur dit dans l'Evangile : « Celui qui » aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas » digne de moi; et celui qui ne prend pas sa croix » pour me suivre n'est pas non plus digne de moi [3]. » Au Deutéronome : « Ceux qui disent à leur père et à » leur mère : Je ne vous connais point; et à leurs en- » fants : Je ne sais qui vous êtes, gardent vos pré- » ceptes et votre alliance [4]. » L'apôtre saint Paul : « Qui nous pourra faire perdre l'amour que nous » avons pour Jésus-Christ? Sera-ce l'affliction, ou les » angoisses, ou la persécution, ou la faim, ou la nu- » dité, ou les périls, ou le glaive, selon qu'il est écrit : » On nous égorge tous les jours pour l'amour de » vous, et l'on nous regarde comme des brebis desti- » nées à la boucherie? Mais parmi tous ces maux nous » demeurons victorieux pour l'amour de celui qui » nous a aimés [5]. » Et encore : « Vous n'êtes plus à » vous, car vous avez été achetés bien chèrement. » Glorifiez et portez Dieu dans votre corps [6]. » Et ail-

[1] Matth., x, 28. — [2] Jean, xii, 25. — [3] Matth., x, 37. — [4] Deut. xxxiii, 9. — [5] Rom., viii, 35. — [6] I Cor., vi, 19.

leurs : « Jésus-Christ est mort pour tous, afin que » ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, » mais pour celui qui est mort et ressuscité pour » eux [1]. »

CHAPITRE VII.

Etant une fois échappés à la puissance du démon et aux filets du monde, il faut prendre garde de n'y plus retomber et de ne pas perdre ce que nous avons acquis.

Dans l'Exode, le peuple juif, figure des Chrétiens, après avoir été délivré par une visible protection de Dieu de la cruelle servitude de Pharaon et de l'Egypte, c'est-à-dire du démon et du siècle, ingrat et infidèle envers Dieu, murmure contre Moïse, et ne songeant qu'aux incommodités qu'il souffrait dans le désert, sans se souvenir du bienfait de sa délivrance, demande de retourner en Egypte, c'est-à-dire de rentrer dans la servitude du siècle d'où il avait été tiré; au lieu de mettre sa confiance en Dieu, et de croire que celui qui avait pu le sauver des mains du démon et des piéges du monde, était assez puissant pour le protéger et le conserver. « Pourquoi, disent-ils, nous avez- » vous fait sortir d'Egypte? Il nous valait mieux ser- » vir les Egyptiens que de mourir dans ce désert. Et » Moïse dit au peuple : Espérez bien et prenez cou- » rage, et voyez ce que le Seigneur va faire aujour- » d'hui pour vous sauver. Le Seigneur lui-même com- » battra pour vous, et vous n'aurez plus rien à dire [2]. » Notre-Seigneur de même, nous avertissant de ne plus

[1] II Cor., v, 15. — [2] Ex., xiv, 11.

retourner au démon ni au siècle à qui nous avons renoncé et d'où nous sommes sortis, dit dans son Evangile : « Quiconque après avoir mis la main à la » charrue regarde derrière soi n'est point propre pour » le royaume de Dieu [1]. » Et encore : « Que celui qui » se trouvera dans le champ ne retourne point en ar- » rière. Souvenez-vous de la femme de Loth [2]. » Et afin que personne ne soit empêché de le suivre par l'amour des biens ou de ses proches, il ajoute : « Qui » ne renonce pas à tout ce qu'il a, ne peut être mon » disciple [3]. »

CHAPITRE VIII.

Il faut persévérer dans la foi et dans la vertu pour attirer la plénitude des grâces de Dieu et remporter la couronne.

Aux Paralipomènes : « Le Seigneur sera avec vous » tant que vous serez avec lui. Mais si vous l'aban- » donnez, il vous abandonnera aussi [4]. » Dans Ezé- » chiel : « La justice du juste ne lui servira de rien » du jour qu'il viendra à s'égarer [5]. » Notre-Seigneur dans l'Evangile : « Celui-là seul sera sauvé qui per- » sévérera jusqu'à la fin [6]. » Et encore : « Si vous ob- » servez fidèlement mes paroles, vous serez vérita- » blement mes disciples, et vous connaîtrez la vérité, » et la vérité vous délivrera [7]. » Et nous avertissant de nous tenir toujours prêts : « Que vos reins, dit-il, » soient ceints, et vos lampes allumées ; et soyez

[1] Luc, IX, 62. — [2] *Ib.*, XVII, 31. — [3] *Ib.*, XIV, 33. — [4] II Paral., XV, 2. — [5] Ezéch., XXXIII, 12. — [6] Matth., X, 22. — [7] Jean, VIII, 31.

» comme des serviteurs qui attendent que leur maître » retourne de la noce; afin que lorsqu'il viendra et » frappera à la porte, ils lui ouvrent aussitôt. Heureux » les serviteurs que leur maître à son arrivée trouvera » veillants [1] ! » Le bienheureux apôtre saint Paul de même nous exhorte par ces paroles à faire croître notre foi de jour en jour pour la porter à son comble : « Ne savez-vous pas que quand on court dans la car- » rière, tous courent, mais un seul remporte le prix? » Courez donc en sorte que vous le remportiez. Or, » tous les athlètes gardent une exacte tempérance, et » ce n'est que pour gagner une couronne corruptible, » au lieu que vous en attendez une incorruptible [2]. » Et encore : « Celui qui s'est enrôlé au service de Dieu » ne se doit point embarrasser des affaires séculières, » afin de plaire à celui à qui il s'est donné. De plus, » quand on combat dans les lieux des exercices, l'on » n'est point couronné si l'on ne combat comme il » faut [3]. Je vous conjure, mes frères, par la miséri- » corde de Dieu, de lui offrir votre corps comme une » hostie vivante, sainte et agréable à ses yeux, et de » ne vous point conformer au siècle, mais de vous » transformer par un renouvellement d'esprit pour » connaître la volonté de Dieu, et ce qu'il faut faire » pour lui plaire et être parfait [4]. » Et ailleurs : « Nous » sommes enfants de Dieu, et si nous sommes ses » enfants, nous sommes par conséquent ses héritiers » et les cohéritiers de Jésus-Christ, pourvu toutefois » que nous ayons part à ses souffrances, afin d'avoir » part à sa gloire [5]. » Dans l'Apocalypse : « Gardez » bien ce que vous avez, de crainte qu'un autre ne

[1] Luc, XII, 35. — [2] I Cor., IX, 24. — [3] II Tim., II, 4. — [4] Rom., XII 1. — [5] *Ib.*, VIII, 17.

» prenne votre couronne [1]. » Nous avons, dans le livre de l'Exode, un exemple qui nous apprend à persévérer constamment : c'est lorsque Moïse, pour vaincre Amalec, figure du démon, tenait ses mains élevées en haut, pour désigner la croix du Sauveur; il n'avait le dessus que tant qu'il demeurait ferme dans cette posture, les mains toujours élevées : « Lorsque Moïse » levait les mains en haut, dit l'Ecriture, Israël avait » l'avantage; mais lorsqu'il les abaissait, Amalec était » victorieux. Cependant les mains de Moïse étaient » lasses et appesanties. C'est pourquoi ils prirent une » pierre, et l'ayant mise sous lui, il s'y assit. Et Aaron » et Hur lui soutenaient les mains des deux côtés; » ainsi ses mains ne se lassèrent point jusqu'au cou- » cher du soleil. Josué mit donc en fuite Amalec, et » fit passer son peuple au fil de l'épée. Alors le Sei- » gneur dit à Moïse : Ecrivez ceci, afin que le souve- » nir s'en conserve dans ce livre, et faites-le entendre » à Josué; car j'effacerai la mémoire d'Amalec de » dessous le ciel [2]. »

CHAPITRE IX.

Les afflictions et les persécutions ne sont que pour nous éprouver.

Au Deutéronome : « Le Seigneur votre Dieu vous » tente pour voir si vous l'aimez de tout votre cœur, » de toute votre âme et de toutes vos forces [3]. » Dans Salomon : « La fournaise éprouve les vases du potier, » et la tribulation les gens de bien [4]. » Saint Paul té-

[1] Apoc., III, 11. — [2] Exod., XVII, 11. — [3] Deut., XIII, 3. — [4] Eccl., XXVII, 6.

moigne la même chose quand il dit : « Nous nous glo-
» rifions des afflictions, parce que nous savons que
» l'affliction produit la patience, la patience l'épreuve,
» et l'épreuve l'espérance. Or, l'espérance ne nous
» trompe point, parce que l'amour de Dieu a été ré-
» pandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous
» a été donné [1]. » Saint Pierre, dans son Épître : « Mes
» chers frères, ne soyez point surpris des afflictions
» qui vous arrivent et qui ne sont que pour vous
» éprouver, et ne vous en abattez point comme d'une
» chose bien extraordinaire. Mais toutes les fois que
» vous avez part aux souffrances de Jésus-Christ, ré-
» jouissez-vous, afin que vous soyez aussi comblés
» de joie lorsqu'il découvrira sa gloire. Vous êtes
» bienheureux si vous souffrez des affronts pour le
» nom de Jésus-Christ, car c'est une marque que sa
» puissance et sa majesté, qu'ils blasphèment, réside
» en vous [2]. »

CHAPITRE X.

Il ne faut point appréhender les persécutions, parce que Dieu est plus puissant pour nous protéger que le diable pour nous vaincre.

Saint Jean le prouve dans son Épître quand il dit : « Celui qui est en vous est plus grand que celui qui
» est dans le monde [3]. » Au psaume CXVII[e] : « Je ne crain-
» drai rien de ce que les hommes peuvent me faire,
» car Dieu est mon aide et mon support [4]. » Et en-
core : « Les uns mettent leur confiance en leurs cha-
» riots, et les autres en leurs chevaux ; mais, pour

[1] Rom., v, 3. — [2] I Petr., IV, 12. — [3] I Joan., IV, 4. — [4] Ps. CXVII, 6.

» nous, nous la mettons au nom du Seigneur notre » Dieu, que nous invoquons[a]. Aussi, ils se sont em- » barrassés et sont tombés; au lieu que nous, nous » sommes relevés et demeurons debout [1]. » Le Saint-Esprit montrant encore en termes plus forts qu'il ne faut point appréhender les armées du démon, et que, lorsqu'il nous fait une plus rude guerre, nous en devons d'autant mieux espérer, parce que c'est cela même qui ouvre aux gens de bien l'entrée du ciel et du salut, il dit au psaume XXVI : « Quand une armée » viendrait camper auprès de moi, cela ne me ferait » pas peur. Quand la guerre s'allumerait contre moi » de toutes parts, cela ne servirait qu'à me remplir » d'espérance. Tout ce que je demande au Seigneur, » et que je lui demanderai toujours, c'est que je » puisse demeurer toute ma vie dans sa maison [2]. » L'Écriture déclare encore dans l'Exode que notre vertu et notre force augmentent par les afflictions, quand elle dit : « Plus ils les opprimaient, plus ils » croissaient en nombre et en force [3]. » La protection divine nous est aussi promise dans l'Apocalypse au milieu de nos souffrances : « Ne craignez rien de ce » que vous avez à souffrir [4]. » Et celui qui nous promet cette protection n'est autre que celui même qui dit par le prophète Isaïe : « Ne craignez point, car je » vous ai racheté et appelé par votre nom; vous êtes » à moi. Quand vous passeriez au milieu de l'eau, je » suis avec vous; l'eau ne vous submergera point. » Et quand vous passeriez au travers du feu, la flamme » ne vous brûlera point, parce que je suis le Seigneur » votre Dieu, le saint d'Israël qui vous protége [5]. »

[a] Je lis *invocabimus*, avec deux manuscrits cités par Rigaut.

[1] Ps. XIX, 8. — [2] Ps. XXVI, 5. — [3] Exod., I, 12. — [4] Apoc., II, 10. — [5] Isaï., XLIII, 1.

Notre-Seigneur promet de même, dans l'Evangile, que l'assistance de Dieu ne manquera point à ses serviteurs dans les persécutions : « Lorsqu'ils vous livreront, » dit-il, ne vous mettez point en peine de ce que vous » direz ; ce que vous devez dire vous sera donné sur » l'heure. Car ce n'est pas vous qui parlez, mais c'est » l'esprit de votre Père qui parle en vous [1]. » Et encore : « Souvenez-vous donc bien de ne point prémé- » diter ce que vous direz pour votre défense ; car je » vous donnerai moi-même une bouche et une sagesse » à laquelle vos ennemis ne pourront résister [2]. » C'est ainsi que, dans l'Exode, Moïse hésitant et craignant d'aller trouver le peuple, Dieu lui dit : « Qui » a donné une bouche à l'homme, ou qui a formé le » muet et le sourd, celui qui voit et celui qui est » aveugle? N'est-ce pas moi? Allez donc, je serai » dans votre bouche, et vous apprendrai ce que vous » aurez à dire [3]. » Et certes il n'en coûte pas beaucoup au Seigneur d'ouvrir la bouche de l'homme qui est à lui, et d'inspirer à ses confesseurs l'assurance de parler, lui qui, au livre des Nombres, fait même parler une ânesse contre le prophète Balaam. Que personne donc, pendant la persécution, ne pense aux efforts que fait le démon pour le vaincre ; songeons plutôt à l'assistance que Dieu nous promet ; ne nous laissons point abattre par l'injustice des hommes, mais relevons-nous par la pensée de la protection divine, puisque cette protection sera plus grande à proportion que notre foi sera plus forte, et qu'il n'y a que notre peu de confiance qui nous empêche de recevoir ce qu'un Dieu tout-puissant nous peut donner.

[1] Matth., x, 19. — [2] Luc., xxi, 14. — [3] Exod., iv, 11.

CHAPITRE XI.

Il a été prédit que le monde nous haïrait et exciterait des persécutions contre nous; et cela ne doit point paraître étrange à des chrétiens, puisque dès le commencement du monde les gens de bien ont été exposés à des tribulations, opprimés, mis à mort par les méchants.

Notre-Seigneur nous en avertit dans l'Evangile en ces termes : « Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a » haï le premier. Si vous étiez du monde, le monde ai- » merait ce qui serait à lui; mais parce que vous n'êtes » pas du monde et que je vous en ai séparés, c'est pour » cela que le monde vous hait. Souvenez-vous de » cette parole que je vous ai dite, que le serviteur » n'est pas plus grand que le maître. S'ils m'ont » persécuté, ils vous persécuteront aussi [1]. » Et encore : « Le temps viendra que quiconque vous fera » mourir croira rendre un service à Dieu; mais ils » vous traiteront de la sorte, parce qu'ils ne con- » naissent ni mon Père ni moi. Or, je vous dis ceci, » afin que, lorsque ce temps-là sera venu, vous vous » souveniez que je vous l'ai dit [2]. » Et : « En vérité, » en vérité, je vous dis que vous pleurerez et vous » affligerez, et que le monde se réjouira. Vous serez » tristes; mais votre tristesse se changera en joie [3]. » Et encore : « Je vous ai dit ceci, afin que vous trou- » viez la paix en moi; car vous aurez des afflictions » dans le monde. Mais prenez courage, j'ai vaincu le » monde [4]. » Et comme ses disciples lui demandaient les signes qui précéderaient son avénement et la fin du monde, il leur répondit : « Prenez garde que per-

[1] Joan., xv, 18.—[2] *Ib.*, xvi, 2.—[3] *Ib.*, xvi, 20.—[4] *Ib.*, xvi, 33.

» sonne ne vous trompe; car plusieurs viendront en » mon nom, disant : Je suis le Christ; et ils en sur- » prendront beaucoup. Vous entendrez aussi parler » de guerres et de tumultes; mais que cela ne vous » trouble point, car il faut que cela arrive, et ce n'est » pas encore la fin. On verra se soulever peuple » contre peuple, et royaume contre royaume; et il » y aura des pestes, des famines et des tremblements » de terre en divers lieux. Et tout cela ne sera encore » que le commencement des douleurs. Alors on vous » livrera aux magistrats pour être tourmentés, et on » vous fera mourir; et vous serez en haine à toutes » les nations, à cause de mon nom. Alors aussi plu- » sieurs seront scandalisés, et se haïront et se trahi- » ront l'un l'autre. Il s'élèvera un grand nombre de » faux prophètes, qui en séduiront plusieurs. Et » parce que le crime sera florissant, la charité de » bien des gens se refroidira. Mais celui-là sera sauvé » qui persévérera jusqu'à la fin. Et cet Evangile qui » annonce le royaume de Dieu sera prêché par toute » la terre pour servir de témoignage à toutes les na- » tions, et c'est alors que la fin doit arriver. Lors » donc que vous verrez l'abomination de la désolation, » prédite par le prophète Daniel [1], régner dans le lieu » saint, que celui qui lit ceci l'entende. Alors, que » ceux qui seront dans la Judée s'enfuient sur les » montagnes; que celui qui est sur son toit ne des- » cende point pour emporter quelque chose de sa » maison, et que celui qui est à la campagne ne re- » tourne point quérir ses habits. Mais malheur aux » femmes qui seront grosses ou nourrices en ce » temps-là! Priez Dieu que votre fuite n'arrive point

[1] Dan., IX, 27.

» l'hiver ni le jour du sabbat; car la misère de ce » temps sera si grande, qu'il n'y en a point eu de » même depuis le commencement du monde, et qu'il » n'y en aura jamais de semblable. Et si ces jours-là » n'avaient été abrégés, personne ne serait sauvé; » mais ils seront abrégés en faveur des élus. Alors, » si quelqu'un vous dit : Le Christ est ici, ou il est » là, ne le croyez point; car il s'élèvera de faux » Christs et de faux prophètes, qui feront de grands » miracles et des prodiges surprenants, jusqu'à sé- » duire, s'il était possible, les élus mêmes. Prenez y » donc garde, je vous en avertis auparavant. Si donc » on vous dit : Le voici dans le désert; n'y allez » point : Le voici dans la maison; ne le croyez » point. Car, comme un éclair paraît tout d'un coup » d'orient en occident, ainsi sera l'avénement du » Fils de l'homme. Partout où sera le corps mort, » les aigles s'y assembleront. Mais aussitôt après ces » jours d'affliction, le soleil s'obscurcira et la lune » ne donnera plus sa lumière, les étoiles tombe- » ront du ciel, et les vertus des cieux seront ébran- » lées. Alors le signe du Fils de l'homme paraîtra » dans le ciel, et tous les peuples de la terre se la- » menteront, et verront le Fils de l'homme venir au » milieu des nuées, environné de gloire et de majesté; » et il enverra ses anges avec une trompette et grand » bruit, qui rassembleront ses élus des quatre coins » du monde et d'une extrémité du ciel à l'autre[1]. »

Ne soyez donc point surpris de ce qui arrive maintenant aux chrétiens, comme si c'était quelque chose de nouveau et d'extraordinaire, puisque les gens de bien et ceux qui tâchent de plaire à Dieu par la pu-

[1] Matth., xxiv, 4.

reté et l'innocence de leurs mœurs ont de tout temps marché par le sentier étroit et difficile des peines et des afflictions. C'est ainsi que, dès la naissance du monde, le juste Abel fut tué par son frère, Jacob obligé de fuir, Joseph vendu, David persécuté par Saül, et Elie par Achab, à cause qu'il soutenait courageusement l'honneur de Dieu. Le grand-prêtre Zacharie est tué au milieu du temple, proche l'autel, et immolé comme une victime au lieu même où il offrait des victimes à Dieu. En un mot, quelle foule de martyrs, dont la mémoire nous est en vénération, nous présentent dans leur personne d'illustres exemples de foi et de courage! Les trois enfants de Babylone, Ananias, Azarias et Misahel, tous trois de même âge, unis par les liens de la plus étroite amitié, inébranlables dans leur fidélité et leur vertu, plus forts que les flammes et les tourments dont on les menaçait, crient qu'ils ne servent que Dieu seul, qu'ils ne connaissent que lui, qu'ils n'adorent que lui. « Roi, » disent-ils à Nabuchodonosor, nous n'avons rien à » vous dire là-dessus; car le Dieu que nous servons » nous peut aisément retirer de la fournaise ardente, » et il nous délivrera de vos mains. Mais, quand il ne » le ferait pas, sachez que nous ne servirons point vos » dieux et n'adorerons point la statue d'or que vous » avez fait dresser [1]. » Et Daniel, consacré à Dieu et rempli du Saint-Esprit, s'écrie de même : « Je n'a- » dore que le Seigneur, mon Dieu, qui a créé le ciel » et la terre [2]. » Tobie aussi, conservant toujours un cœur libre et généreux au milieu de sa captivité, confesse Dieu hautement, et publie sa grandeur et sa puissance : « Je le confesse, dit-il, dans le pays » où je suis captif, et je prêche son pouvoir à une

[1] Dan. III, 16. — [2] Tb. XIII, 4.

» nation perverse et méchante [1]. » Que dirai-je des sept frères Machabées, pareils en courage aussi bien qu'en naissance [a]? Ne séparons point de ces sept généreux enfants leur héroïque mère qui en fut la tige et l'origine [b]. Quelle admirable confession! quelle foi! quelle magnanimité! Le roi Antiochus [2], ce tyran ou plutôt cet Antechrist, voulant les obliger à souiller leur bouche en mangeant de la chair de pourceau, les fit battre cruellement de verges, mais sans pouvoir ébranler leur constance. Honteux de n'avoir rien pu gagner sur ses victimes, il commanda qu'on mît le feu à des chaudières, et quand elles furent toutes rouges, il y fit jeter le premier des Machabées qui avait parlé le plus hardiment, après lui avoir fait

[1] Tob., XIII, 7.

[a] Le texte ajoute : « Et accomplissant le nombre de sept comme la figure de la perfection. Ils sont sept frères unis dans la gloire d'un même martyre, comme les sept premiers jours auxquels Dieu a créé le monde, qui contiennent les sept mille ans (peut-être de sa durée), comme les sept esprits bienheureux qui se tiennent toujours en la présence de Dieu; comme les sept lampes dans le tabernacle de Moïse; comme les sept chandeliers d'or de l'Apocalypse; comme les sept colonnes de Salomon, sur lesquelles la sagesse a élevé une maison; comme les sept enfants, au premier livre des Rois, dont la femme stérile accoucha; comme les sept femmes dans Isaïe, qui ne prennent qu'un mari et qui en veulent toutes porter le nom; comme les sept églises auxquelles écrit saint Paul, et les sept auxquelles Notre-Seigneur s'adresse dans l'Apocalypse aussi bien qu'à leurs anges.

[b] Laquelle a ensuite enfanté sept églises, comme celle qui a été premièrement et uniquement fondée sur saint Pierre par la parole même de Jésus-Christ. Et ce n'est pas sans mystère que ces sept enfants n'ont que leur mère pour compagne de leurs souffrances, et non pas leur père. Car cela nous apprend que les martyrs n'ont point d'autre père que Dieu même, suivant cet avertissement que Notre-Seigneur nous donne dans l'Evangile : *N'appelez personne sur la terre votre père, car vous n'avez qu'un père qui est au ciel* *.

* Matth., XXIII, 9.

[2] II Mach., VII.

couper la langue; ce qui fut d'autant plus glorieux au martyr, qu'il était raisonnable qu'une langue qui avait confessé le nom de Dieu fût envoyée la première à Dieu. Le tyran inventa encore de plus cruels supplices contre le second; car, avant que de le tourmenter dans ses autres membres, il lui fit arracher la peau de la tête avec les cheveux. En quoi il fit paraître qu'il en voulait à Dieu même, puisque Jésus-Christ étant la tête de l'homme et Dieu la tête de Jésus-Christ, il persécutait Dieu et Jésus-Christ dans la tête du martyr qu'il faisait écorcher. Mais lui, se confiant en ses souffrances et plein de l'espérance de la résurrection future, s'écria : « Malheureux que tu es, » tu nous ôtes la vie présente; mais le Maître du monde » nous ressuscitera pour la vie éternelle, suivant l'ordre » immuable de ses lois [1]. » On demanda la langue au troisième pour la couper, et il la donna aussitôt, ayant déjà appris de son frère à mépriser ce supplice. Il présenta les mains avec une pareille constance, heureux d'imiter par là Notre-Seigneur, qui étendit les siennes sur la croix. Le quatrième, méprisant les tourments avec un semblable courage, pour rabattre l'orgueil du roi, lui dit : « Il vaut mieux que les » hommes nous fassent mourir, et mettre notre con- » fiance en Dieu, qui doit nous ressusciter pour la » vie éternelle; car, pour toi, tu ne ressusciteras » point pour la vie [2]. » Le cinquième, ne foulant pas seulement aux pieds les divers supplices dont on le tourmentait, mais prévoyant encore par l'esprit de Dieu ce qui devait arriver, prédit au roi qu'il verrait bientôt les effets de sa colère et de sa vengeance : « Parce que vous êtes puissant parmi les hommes,

[1] II Mach., VII, 9. — [2] *Ib.*, 14.

» dit-il, quoique vous soyez mortel comme eux, vous » faites ce que vous voulez. Mais ne pensez pas pour » cela que Dieu nous ait abandonnés; attendez un » peu, et vous verrez les terribles fléaux qu'il va en- » voyer sur vous et sur votre race [1]. » Quelle consolation pour ce martyr, et quel soulagement au milieu de ses supplices, de ne pas tant songer aux maux qu'il souffrait qu'à ceux que devait bientôt souffrir son bourreau! Le sixième ne mérite pas seulement d'être loué pour son courage, mais encore pour son humilité; car il ne fit point vanité de ses souffrances et de la gloire de sa confession, mais attribua à ses péchés la persécution du roi, et à la justice de Dieu la vengeance qui la devait suivre. Il fit voir que les véritables martyrs sont modestes, et bien qu'ils espèrent que Dieu les vengera, ils ne s'enorgueillissent jamais de leur martyre. « Ne vous y trompez pas, lui » dit-il, nous sommes cause de ce que nous endurons, » parce que nous avons péché contre notre Dieu; mais » ne vous imaginez pas pourtant que cet attentat » que vous commettez contre sa majesté demeure im- » puni [2]. » Leur admirable mère de même, sans être ébranlée ni par la faiblesse de son sexe, ni par la perte de tant d'enfants, les regarda mourir d'un visage assuré, et considéra leur supplice, non comme des peines, mais comme un honneur; si bien qu'on peut dire que cette constance qu'elle témoigna à voir ainsi ses enfants tourmentés fut une espèce de martyre qui égala en quelque sorte le leur. Mais son courage n'en demeura pas là; car, après la mort de ces six frères, comme il en restait encore un plus jeune, le roi lui promettant des richesses et des

[1] II Mach., VII, 16. — [2] *Ib.*, 18.

honneurs pour tâcher de le fléchir et se consoler au moins par la victoire d'un seul de la honte qu'il avait d'avoir été vaincu par les autres, et voulant engager sa mère à l'y exhorter, elle l'exhorta en effet, mais comme une mère de martyrs, comme une mère qui se souvenait de la loi de son Dieu, comme une mère qui n'aimait pas ses enfants mollement, mais d'une affection mâle et généreuse; elle l'exhorta, dis-je, à confesser le nom de Dieu, et à ne se point séparer de ses frères dans la gloire de leur martyre, ne s'estimant véritablement leur mère qu'autant qu'elle les avait engendrés pour Dieu. L'armant donc et le fortifiant, et l'enfantant plus heureusement que la première fois : « Mon fils, lui dit-elle, ayez pitié de moi, » qui vous ai porté neuf mois dans mes entrailles, qui » vous ai nourri et allaité pendant trois ans, et vous » ai conduit à l'âge où vous êtes. Je vous prie, mon » fils, regardez le ciel et la terre et tout ce qu'ils » contiennent, et considérez que Dieu les a créés de » rien, aussi bien que les hommes. Ne craignez donc » point ce bourreau; mais rendez-vous digne de vos » frères et souffrez généreusement la mort, afin que » j'aie la joie de vous voir avec eux[1]. » Cette mère mérite de grandes louanges d'avoir ainsi encouragé son fils à la vertu; mais elle en mérite encore de plus grandes de ne s'être point prévalue de la gloire de six martyrs, ni cru que les prières de ses autres enfants pussent servir à celui-ci s'il venait à renoncer à sa religion, et de lui avoir persuadé plutôt de souffrir avec eux, afin de se trouver avec eux au jour du jugement. Enfin, cette généreuse mère meurt aussi avec ses enfants; car il n'était pas à propos que celle

[1] II Mach., VII, 27.

qui avait engendré tant de martyrs ne prit point de part à l'honneur de leurs triomphes, et qu'elle ne suivit pas ceux qu'elle avait envoyés devant elle à Dieu. Pour éviter que personne ne trompe et ne se laisse tromper par des billets [a] ou par quelque autre artifice de cette sorte, ne passons point sous silence Eléazar. Les ministres du prince lui ayant offert de lui apporter des viandes dont il lui était permis de manger, pour faire croire qu'il avait mangé de celles offertes aux idoles selon le commandement du roi, il ne voulut point consentir à cette supercherie, et dit qu'il était indigne de son âge et de son honneur de souscrire à un pareil artifice, qui scandaliserait les autres et les induirait en erreur, s'imaginant qu'Eléazar, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, aurait trahi lâchement la loi de son Dieu pour suivre des coutumes étrangères, et que le peu de temps qui lui restait à vivre n'était pas si considérable qu'il voulût, pour le ménager, offenser Dieu et s'exposer à des supplices éternels. Après donc avoir subi de longues et cruelles tortures, sur le point d'expirer il dit en gémissant : « Seigneur, dont la science est sainte et » admirable, vous savez qu'ayant pu me délivrer de » la mort, je souffre dans mon corps de très-sensibles » douleurs, mais que dans l'âme je sens de la joie de » les souffrir pour votre crainte [1]. » Merveilleuse foi! d'avoir plutôt songé à Dieu, qui le devait juger, qu'au

[a] Au temps des persécutions, quelques personnes se rachetaient avec de l'argent ; d'autres, après avoir eu la faiblesse de céder, demandaient aux saints confesseurs et en obtenaient souvent, à force d'importunités, des billets de réconciliation qui les dispensaient de la pénitence voulue par les lois ecclésiastiques. Saint Cyprien ne cesse de s'élever contre ce désordre dans ses lettres et dans ses autres traités.

[1] I Mach., VI, 30.

roi Antiochus, qui le tourmentait, et d'avoir compris qu'il ne lui eût de rien servi pour son salut de tromper les hommes, puisque Dieu, qui est le juge de notre conscience et qui est le seul à craindre, ne peut être trompé ni moqué ! Si donc nous nous sommes véritablement donnés à Dieu, si nous marchons sur les anciennes et saintes traces des justes, ne faisons point difficulté de passer par les mêmes épreuves et les mêmes souffrances, nous estimant heureux de nous rencontrer en un temps où la foi et la vertu sont si florissantes, qu'on ne peut plus compter, comme autrefois, le nombre de ceux qui signalent leur valeur par le martyre, suivant ce témoignage de l'Apocalypse : « Après cela je vis une grande multitude, » que personne ne pouvait compter, de toute nation, » de toute tribu, de tout peuple et de toute langue, » qui étaient debout devant le trône et devant l'A» gneau. Ils avaient des robes blanches avec des » palmes en leurs mains, et chantaient à haute voix : » Grâces soient rendues à notre Dieu qui est assis » sur le trône et à l'Agneau qui nous ont sauvés ! » Alors un des vieillards, s'adressant à moi, me dit : » Qui sont ceux-ci qui sont vêtus de robes blanches, » et d'où sont-ils venus ? Je lui répondis : Seigneur, » vous le savez. Et il me dit : Ce sont ceux qui ont » passé par de grandes afflictions, et qui ont lavé et » blanchi leurs robes dans le sang de l'Agneau. C'est » pourquoi ils sont devant le trône de Dieu, et le » servent jour et nuit dans son temple [1]. » Que personne donc ne croie qu'il soit difficile d'être martyr, puisque le nombre des martyrs est innombrable.

[1] Apoc., VII, 9.

CHAPITRE XII.

Des récompenses qui attendent les justes et les martyrs après les travaux et les souffrances de cette vie.

Le Saint-Esprit le déclare par Solomon, lorsqu'il dit : « Quoiqu'ils soient tourmentés devant les hommes, ils ne laissent pas d'être remplis de l'espérance de l'immortalité. Pour quelques légères peines ils recevront de grandes récompenses, parce que Dieu les a éprouvés et trouvés dignes de lui. Il les a éprouvés comme l'or dans la fournaise, et reçus comme un holocauste, et il songera à eux quand le temps sera venu. Ils jugeront les nations et domineront sur les peuples, et le Seigneur régnera éternellement en eux [1]. » Le même Salomon décrit la vengeance qui sera faite de ceux qui nous persécutent, et leur repentir en ces termes : « Alors les justes s'élèveront avec une grande hardiesse contre ceux qui les auront accablés d'afflictions, et qui leur auront ravi le fruit de leurs travaux. Ceux-ci les voyant seront saisis de trouble et d'une horrible frayeur, et dans l'étonnement d'une félicité si subite et si imprévue, ils diront en eux-mêmes avec larmes et avec douleur : Voilà ceux que nous méprisions autrefois et qui étaient le sujet de nos railleries. Insensés que nous sommes, nous pensions que leur vie fût une folie, et que leur fin dût être sans honneur, et maintenant les voilà parmi les enfants de Dieu, et au nombre des saints. C'est donc

[1] Sap., III, 4.

» ainsi que nous nous sommes égarés du chemin de » la vérité. La lumière de la justice ne nous a point » éclairés, et le soleil de l'intelligence ne s'est point » levé pour nous. Nous nous sommes lassés dans la » voie d'iniquité et de perdition. Nous avons marché » dans des chemins rudes et difficiles, et avons ignoré » celui du Seigneur. Que nous a servi notre orgueil, » et quel avantage retirons-nous de cette vaine montre » de nos richesses? Toutes ces choses ont passé comme » une ombre [1]. » Au psaume cxv^e^, il est parlé aussi de la récompense du martyre : « La mort des saints » du Seigneur, dit David, lui est précieuse [2]; » et au psaume cxxv^e^, de la peine du combat, et de la joie de la récompense : « Ceux qui sèment avec larmes re- » cueilleront avec joie. Ils pleuraient quand ils je- » taient leur semence sur terre; mais ils viendront » avec allégresse chargés de leurs gerbes [3]. » Et au psaume cxviii^e^ : « Heureux ceux dont les mœurs sont » pures, et qui se conduisent selon la loi de Dieu! » Heureux ceux qui imitent ses souffrances, et qui le » cherchent de tout leur cœur [4]! » Notre-Seigneur, le vengeur des persécutions que le monde nous fait souffrir, le rémunérateur de notre constance et de notre foi, nous dit dans son Évangile : « Heureux » ceux qui auront souffert persécution pour la jus- » tice, car le royaume du ciel est à eux [5]! » Et en- » core : « Vous serez bien heureux lorsque les » hommes vous haïront, vous sépareront, vous » chasseront, et vous décrieront comme des mé- » chants à cause du Fils de l'homme. Réjouissez-vous » alors et soyez bien aises, car une grande récom-

[1] Sap., v, 1. — [2] Ps., cxv, 5. — [3] Ps., cxxv, 7. — [4] Ps., cxviii, 1. — [5] Matth., v, 10.

» pense vous attend au ciel [1]. » Et en un autre endroit : « Celui qui perdra sa vie pour l'amour de » moi, la sauvera [2]. » Ce n'est point seulement à ceux qui auront subi des supplices, et qui auront été mis à mort, que ces divines récompenses sont réservées. Si les souffrances manquent à nos désirs, et que notre foi soit toujours pure, toujours constante; si, pleins de mépris pour le monde et pour tout ce qui est dans le monde, nous avons tout quitté pour nous attacher à Jésus-Christ et pour le suivre, alors Jésus-Christ saura nous récompenser, en nous environnant de toute la gloire et de toute la félicité des martyrs. Il y a engagé sa parole. « Personne ne quittera sa mai» son ou sa terre, ou son père et sa mère, ou ses » frères, ou sa femme, ou ses enfants pour le royaume » de Dieu, qu'il n'en reçoive sept fois autant dès ce » monde et en l'autre la vie éternelle [3]. » Il est dit la même chose dans l'Apocalypse. « Je vis, dit-il, les » âmes de ceux qui avaient été mis à mort pour le nom » de Jésus et pour la parole de Dieu; » et il ajoute : « Et qui n'avaient point adoré la bête ni son image, » ni reçu son caractère sur leur front ou dans leur » main, qui devaient vivre et régner avec Jésus» Christ [4]. » Non-seulement ceux qui ont souffert la mort vivront et régneront avec Jésus-Christ, mais aussi tous ceux qui, demeurant fermes dans leur foi et conservant toujours la crainte de Dieu, n'adoreront point l'image de la bête et refuseront d'obéir à ses édits détestables et sacriléges. Que la récompense doive être plus grande que les souffrances, nous en avons pour garant l'Apôtre, qui, ravi jusqu'au ciel où il ouït des paroles ineffables [5], se glorifie

[1] Luc, VI, 22.—[2] *Ib.*, IX, 24.—[3] *Ib.*, XVIII, 29.—[4] Apoc., XX, 4.—[5] Rom., VIII, 18.

d'avoir vu le Seigneur Jésus par la lumière de la foi, d'autant plus croyable qu'il parle de ce qu'il a appris et de ce qu'il a vu. » Les souffrances de cette vie, dit-» il, n'ont point de proportion avec la gloire qui sera » un jour découverte en nous[a]. »

Où donc est le chrétien qui ne soit pas disposé à travailler de toutes ses forces à mériter l'honneur de devenir l'ami de Dieu, d'entrer aussitôt en possession de l'immortelle joie de Jésus-Christ, d'être admis aux divines récompenses, et d'être affranchi des dures épreuves de la vie présente? Le soldat qui combat sous les drapeaux du prince met sa gloire à rentrer au sein de sa patrie, triomphant de son ennemi vaincu. Quelle gloire et plus légitime et plus réelle attend l'athlète de Jésus-Christ, qui revient au paradis victorieux du démon terrassé, rapportant le noble trophée de sa victoire! Dans le même lieu d'où l'ennemi qu'il vient d'abattre à ses pieds avait réussi autrefois à chasser le père de la race humaine, il présente au Seigneur la plus agréable de toutes les offrandes, une foi qui n'a pas été souillée, un courage qui n'a pas fléchi, une piété signalée par les plus honorables épreuves. Quelle gloire de se trouver aux côtés de Jésus-Christ, au jour solennel où il viendra tirer une vengeance éclatante de ses ennemis, d'être le cohéritier de son royaume, d'être associé à l'immortelle félicité des esprits célestes, de partager avec les patriarches, les prophètes et les apôtres le royaume dont il a été mis en possession! Est-il persécution, est-il des tortures qui puissent prévaloir contre d'aussi magnifiques espérances? Le chrétien demeure inaccessible aux menaces du démon et du

[a] Tout ce qui précède est de la traduction de Lombert.

monde, quand il s'appuie sur d'aussi solides fondements, et que la foi est son appui. La tyrannie nous repousse de la terre; elle nous ouvre le ciel; l'Antechrist nous menace, mais Jésus-Christ nous protége; la mort nous frappe, mais elle nous enfante à l'immortalité, elle nous enlève au monde pour nous rendre au paradis. Pour une vie de quelques jours, une vie qui ne finira jamais. Du sein des tourments et des angoisses, le martyr sort plein d'allégresse et rayonnant de splendeur. Le même moment qui ferme ses yeux et lui dérobe le monde et ses habitants, les ouvre aussitôt pour contempler Dieu et Jesus-Christ! Enlevé à la terre pour se voir à l'instant même transporté dans le ciel! Voilà ce dont se doivent pénétrer notre esprit et nos pensées, voilà ce qu'il nous faut méditer jour et nuit. Athlètes de Jésus-Christ, si la persécution nous trouve dans ces sentiments, rien ne pourra triompher de notre courage dans la lutte que nous aurons à soutenir; ou si le Ciel ne nous appelle point à verser notre sang, et que la mort vienne nous surprendre avant qu'il nous soit donné de confesser notre foi dans les supplices, notre fidélité, qui déjà s'apprêtait au martyre, ne sera point sans récompense. Dans les temps de persécution, c'est le courage, ce sont les combats extérieurs qui sont couronnés; dans les temps de paix et de tranquillité, c'est la fidélité intérieure et la pureté parfaite d'une conscience irréprochable.

XII.

DES DEUX ESPÈCES DE MARTYRES [a].

(ADRESSÉ A FORTUNÉ.)

Je ne saurais trop remercier la divine Providence, mon cher Fortuné, d'abord de vous avoir inspiré la pensée de faire un appel à mon ministère, en m'engageant à réunir dans un court traité tout ce qu'il peut y avoir de plus propre à exciter le courage de nos frères, appelés à combattre comme nous, et à leur présenter les armes les plus nécessaires pour repousser, avec la grâce de l'Esprit saint, les assauts de la persécution; ensuite d'avoir daigné seconder mes efforts pour exécuter ce que vous m'aviez demandé.

Elle a permis que notre vœu à l'un et à l'autre ne restât point stérile : le vôtre en accomplissant votre pieux désir [b], le mien en faisant tourner au profit de tout le troupeau la correspondance de l'amitié. Vous m'écrivez que ce livre a singulièrement ranimé l'ardeur et le courage de nos généreux athlètes; que les

[a] Quelques expressions peu mesurées, des anachronismes palpables ont fourni aux critiques modernes des raisons légitimes pour ranger ce traité parmi les œuvres apocryphes.

[b] Le latin porte : *Hoc est quod mei Fortunati pium desiderium bene fortunavit.* Cette expression, en effet païenne, est si peu ordinaire à l'antiquité apostolique, qu'elle a suffi pour faire rejeter ce livre du catalogue de ceux de saint Cyprien.

faibles et les plus timides y ont gagné des dispositions telles qu'elles nous font espérer de leur part, avec le soutien du Seigneur, la victoire au jour du combat. Dans cette confiance, la bonté divine ayant daigné rendre l'ouvrage utile, j'ai bien volontiers accédé à la demande exprimée par votre dernière lettre, d'ajouter un nouvel écrit sur les deux espèces de martyres, dont l'un consiste à confesser Jésus-Christ en présence des bourreaux et des supplices; l'autre, moins éclatant, ne demande pas moins l'héroïsme de la foi et toute la force d'en haut. Plaise à Dieu que celui-ci ne profite pas moins à nos frères! Car de même qu'il n'y a rien de saint que ce qui est sanctifié par le Seigneur, ni rien de puissant à moins d'être soutenu par sa main toute-puissante; de même ne devons-nous nous attendre à aucun succès, qu'à ceux qu'il veut bien accorder à nos efforts. Je commence donc sous les auspices et de vos prières et de la grâce du Seigneur.

Le mot *martyr* (comme tout le monde le sait, même sans savoir le grec, d'où il tire son étymologie) signifie *témoin*. Affecté particulièrement à ceux qui sont morts en confessant la foi de Jésus-Christ, et qui ont scellé de leur sang la foi à Jésus-Christ en présence des infidèles, il peut également s'appliquer à tous ceux dont la vie pure et innocente rend témoignage à l'Evangile; non qu'il ait besoin de notre profession de foi, lui qui est à lui-même le principe de son éternelle gloire. Ni les honneurs qu'il reçoit de notre part ne sauraient ajouter à sa majesté souveraine, ni les hommages qu'on lui refuse ne peuvent en obscurcir l'éclat. Mais tel est l'ordre établi par sa bonté, par sa sagesse et sa puissance, qu'il demande à être glorifié au milieu des hommes par les hommes.

Comme il a voulu que ses anges eussent le gouvernement du monde, bien que leur intervention ne lui fût nullement nécessaire, il daigne employer le ministère des hommes dans une foule de circonstances où il pourrait agir par lui-même, en vertu de cette absolue puissance à qui il suffit de vouloir pour exécuter. Ainsi, bien que la souveraine indépendance de sa grandeur s'élève infiniment au-dessus de toutes les choses de la terre, vous l'entendez parler dans les Ecritures comme s'il était réellement affecté de nos hommages ou de nos offenses. Par exemple, au livre du Deutéronome, le Seigneur se plaint à Moïse *de ce qu'il avait péché contre lui au milieu des enfants d'Israël, aux eaux de contradiction, à Cadès, au désert de Sin, lui et son frère Aaron, et de ce qu'ils n'avaient pas rendu gloire à sa sainteté devant les enfants d'Israël* [1]; c'est pourquoi il ne leur sera pas donné à l'un et à l'autre d'entrer dans la terre promise, l'objet de tant de vœux et d'espérances, et qu'il leur est permis seulement de voir de loin [1]. On sait que dans la langue hébraïque les mots *sanctifier* ou *glorifier le Seigneur* sont synonymes; l'Ecriture nous en fournit grand nombre de témoignages. Dans l'Oraison dominicale nous disons : *Que votre nom soit sanctifié;* c'est-à-dire qu'il soit glorifié. Saint Paul, dans sa lettre aux Corinthiens, les exhorte à glorifier le Seigneur en portant Jésus-Christ dans leurs corps. De même que le nom de Dieu est glorifié par la bonne vie de ses fidèles adorateurs, dans qui il agit par la grâce de son Esprit saint et opère tout le bien qu'ils font; de même les mauvais exemples donnés par ceux qui professent son culte et le démentent par leurs œuvres, exposent

[1] Deut., xxxii, 59.

ce saint nom aux blasphèmes des infidèles. Le courage du soldat, la probité du serviteur honorent celui qui les commande, comme aussi leurs infidélités dans leur service retombent sur le général ou sur le maître, par la raison que leurs mœurs se règlent la plupart du temps sur celles des personnes de qui ils dépendent. La conduite de ceux-ci a beau être exempte de tout reproche, on ne saurait empêcher le préjugé public d'apprécier les mœurs des serviteurs par celles des maîtres. Il est donc ordinaire de voir ici nos livres saints en conformité avec le langage populaire. Dans le Lévitique, parlant de celui qui aurait sacrifié à l'idole de Moloch : celui-là, est-il dit, *a souillé la sainteté de mon nom*[1]. Ce qui a été sanctifié par les hommes, peut être souillé, mais le nom du Seigneur conserve toute sa gloire, alors qu'il est profané par les hommes, comme une accusation calomnieuse ne souille pas le juste sur qui elle tombe. Dans le prophète Ezéchiel[2], Dieu se plaint que son nom soit souillé parmi les Gentils, par les mœurs criminelles du peuple d'Israël; et l'apôtre saint Paul, reprochant aux Juifs de violer les commandements de la loi qu'ils faisaient profession d'honorer, leur dit : *Vous êtes cause, comme dit l'Ecriture, que le nom de Dieu est blasphémé parmi les nations*[3]. Je vous ai déjà cité les paroles de notre divin Rédempteur dans l'Oraison dominicale, où il est dit *que votre nom soit sanctifié*, c'est-à-dire qu'il soit honoré, glorifié parmi les hommes, par leurs actions et dans leurs personnes. Il est glorifié quand c'est son esprit qui domine dans nous, qui règle nos pensées et nos actions, et les assujettit sur la terre à sa volonté comme dans le ciel

[1] Lev., xx. — [2] Ezech., xx, 39. — [3] Rom., II, 24.

où elle règne souverainement. L'homme ne pouvant rien par lui-même, tout ce qu'il fait de bien tourne à la gloire du Seigneur qui *a placé le trésor de sa grâce dans les vases de terre où nous le portons, afin que l'on connaisse que la grandeur de la puissance qui est en nous est de Dieu et non pas de nous*[1].

Quoique la vie tout entière du véritable chrétien soit un témoignage continuel rendu à Dieu et à son divin fils Jésus-Christ, il n'en est point de plus éclatant que celui qui résulte de l'effusion de son sang versé pour la cause de Jésus-Christ : c'est la preuve que, pour lui, on n'a tenu nul compte de la vie et que l'on s'est courageusement exposé à la mort. Les miracles de Jésus-Christ attestaient sa toute-puissance divine, particulièrement aux yeux des incrédules; car c'était surtout pour eux qu'ils s'opéraient, comme le déclare l'apôtre des Gentils[2]; mais donner sa vie pour Jésus-Christ, a offert dans tous les temps un témoignage plus efficace. Que de maladies déclarées incurables cédaient à sa simple parole! que d'aveugles rendus par lui à la lumière! que de paralytiques guéris! que de morts ressuscités! et cependant, peu croyaient en lui, et l'on disait même en sa présence *qu'il chassait les démons au nom de Beelzébuth*[3]. A peine le sang de ses martyrs a-t-il commencé à être répandu, le règne de Satan s'ébranle, le monde est vaincu. Il y en a trois, nous dit l'évangiliste saint Jean, qui rendent témoignage dans la terre, l'esprit, l'eau et le sang, et ces trois sont une même chose[4]. Ce qu'il connaît de plus puissant, il le place au dernier rang. Il avait été donné à Jean-Baptiste de voir l'Esprit saint descendre, sous la forme d'une colombe, sur la

[1] II Cor., IV, 7. — [2] *Ib.*, XIV, 22. — [3] Luc, XI, 18. — [4] I Joan., V, 8.

tête de Jésus-Christ au jour de son baptême. Cette faveur fut-elle partagée par d'autres ? c'est ce que nous ne savons pas ; elle lui fut accordée spécialement pour qu'il n'eût plus à douter si Jésus-Christ était en effet celui qui allait baptiser dans le Saint-Esprit et dans le feu [1]. Saint Jean l'évangéliste vit sortir de son côté, entr'ouvert après sa mort par la lance du soldat, de l'eau et du sang [2]. D'autres le virent-ils également ? nous ne pouvons l'affirmer. Il suffit qu'il l'ait vu et qu'il en rende témoignage. Mystère ineffable, signe sensible du bain sacré qui efface les péchés. Il fallait que le sang du Sauveur fût mêlé à l'eau ; autrement celle-ci eût été sans vertu ; car à quoi bon l'abolition des péchés, sans la vie sanctifiante qui nous est conférée par les mérites du sang de Jésus-Christ ? *Ces trois ne font qu'un ;* soit parce que c'est le même Dieu, qui, par l'opération de l'esprit, de l'eau et du sang, nous manifeste à tous son infinie bonté et son admirable puissance ; soit parce que tous les trois concourent au même témoignage, ce qui en fait voir le parfait accord ; comme, dans notre langage humain, nous disons que des personnes liées entre elles par une étroite amitié n'ont qu'une seule âme [a].

[1] Luc., III, 16. — [2] Joan., XIX, 34.

[a] Suit une assez longue digression, que, par respect pour notre texte, nous ne nous permettrons pas d'abréger :

« Cherchons dans un ordre de choses plus sensibles et matérielles une analogie avec les trois principaux agents de l'économie animale de l'homme : lorsque le jeu des poumons s'opère par le double mouvement qui reçoit et donne la respiration, c'est l'indice de l'existence ; on *respire* parce que l'on vit, on *expire* quand on meurt. De là, chez les Latins, le mot *esprit* ou *souffle ;* ἄνεμος ou *vent,* chez les Grecs. Le corps humain est mu par des esprits d'une singulière subtilité, circulant du cœur, où ils ont leur source, dans les diverses parties

On ne s'étonne pas de voir Jésus-Christ fait homme respirer à la manière des hommes; mais en l'entendant du haut de sa croix jeter un grand cri, et ne rendre l'esprit qu'après avoir réitéré ce grand cri, on fut à même de se convaincre qu'il était vrai homme et vrai Dieu; homme obéissant à la loi de la nature, cessant de vivre en exhalant son dernier soupir; Dieu, puisqu'il ne meurt qu'en jetant un grand cri contre les lois de la nature, et par là témoignant que s'il meurt, c'est par sa volonté propre libre, indépendante [1]; et quel homme en pourrait faire autant? Le Centurion présent à sa mort ne s'y trompa point; il reconnut l'efficacité du témoignage que rendait alors l'esprit de Dieu : *Le Centurion qui était là présent vis-à-vis de lui,* dit l'évangéliste saint Marc, *voyant qu'il était mort en jetant ce grand cri, dit : Celui-là était vraiment le Fils de Dieu* [2]. Quoi de plus impuissant qu'un

du système où ils sont généralement répandus, principalement par les canaux artériels. Qu'ils viennent à tarir, leur absence indique la mort; qu'ils soient arrêtés dans leur cours, c'est une langueur qui présage et amène une destruction inévitable. Nous découvrons aussi dans le corps humain une humeur naturelle que les médecins connaissent, je crois, sous le nom de *phlegme*, également répandu dans sa totalité; dont l'usage ne se fait nulle part sentir mieux que dans le sens du goût, résidant entre la langue et le palais; de telle sorte, que sans lui le palais ne pourrait rien goûter. C'est le mélange intime de ces éléments qui constitue le corps de l'homme : point de sang sans esprit et phlegme; point de vie là où ils manquent. Tout animal meurt aussitôt qu'il perd et son sang et ce que la médecine appelle l'humeur radicale; c'est la lampe qui s'éteint faute d'huile. Mais c'est trop nous arrêter sur ces détails physiques, bien que nous ne les jugions pas inutiles pour vous faire mieux comprendre une mystérieuse opération qu'il vous est important de connaître. L'étude de la nature nous apprend quelle est l'influence de ces principaux ressorts de l'économie animale pour entretenir la vie ou pour la détruire. »

[1] Matth., xxvii, 50. — [2] Marc., xv, 39.

corps privé de vie? mais rien de plus puissant que la mort avec l'esprit. Il était tout à fait contraire au cours des choses naturelles, que du côté d'un corps sans vie sortît du sang et de l'eau. Pour qu'il ne manquât rien à la plénitude du témoignage, Jésus mort épanche sur nous tout son esprit, pour nous donner la vie, et il répand tout ce qu'il y avait d'eau dans son corps pour nous laver, tout ce qu'il restait de sang à son cœur pour nous conférer la grâce de ses sacrements. Peut-être fais-je mal d'établir quelque distinction là où il y a unité parfaite, non pas dans l'œuvre des choses naturelles, mais dans l'essence des martyrs. Si l'on peut y admettre quelque distinction, c'est celle qui résulte spécialement du témoignage du sang dans lequel consiste la vie; ce que l'Ecriture reconnaît en cet endroit, et qui se trouve constaté par la défense faite par le Seigneur de manger le sang d'aucun animal [1]. Ajoutez que, dans le corps, ce qu'on aperçoit le mieux, c'est le sang plutôt que l'esprit ou souffle et l'eau.

Jésus-Christ, le plus excellent des martyrs, qui combat et triomphe dans ses saints confesseurs, fut durant sa vie une pierre d'achoppement, je ne dis pas seulement aux yeux des Pharisiens et des Scribes, mais de ceux même qui l'approchaient de plus près et calomniaient ses actions les plus pures. Mais sa mort fait changer de langage non pas seulement à ceux qui lui étaient attachés, mais à ceux qui étaient dans les plus violentes préventions contre lui; et jamais ce mot de l'Apôtre ne se vérifia avec plus d'éclat, que *la force de Dieu se manifeste dans la faiblesse*[2]. Jésus-Christ meurt; la tyrannie de Satan est dé-

[1] Lev., III, 17. — [2] II Cor., XII, 9.

truite, l'enfer dompté; le ciel est rouvert. Cette victoire était précisément celle que le Sauveur, aux approches de la mort, demandait à Dieu son Père : Mon Père, lui disait-il, le moment est venu de glorifier votre fils, afin que votre fils vous glorifie[1]. Quoi de plus méprisable qu'un corps sans vie, fût-ce même celui d'un empereur? il n'inspire de crainte à personne. Jésus-Christ meurt; rien de plus fort dans la nature. Le voile du temple se déchire, la terre tremble, les pierres se fendent, les morts ressuscitent, le soleil s'éclipse et refuse sa lumière. Jamais, durant sa vie, sa puissance ne s'était signalée d'une manière aussi éclatante. Bientôt après il fait tomber devant lui toutes les barrières du tombeau, et se fait voir plein de vie à ses disciples. Témoignage solennel de la puissance de ce sang divin, lequel était seul capable d'abattre la barrière qui séparait le genre humain d'avec Dieu; seul, d'abolir à jamais la sentence de mort qui pesait sur toute la postérité d'Adam, et nous courbait sous le joug de Satan. Car enfin, était-ce le sang des boucs et des taureaux, simple présage du sacrifice des chrétiens, qui pouvait opérer un semblable prodige? Non, il était réservé au sang de l'Agneau, dont Jean-Baptiste avait dit : *Voici l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde*. Il ne dit pas les péchés de tel ou tel, mais le péché universel du monde entier. Sang propitiateur, qui *crie* vers le ciel *avec bien plus d'efficacité que celui d'Abel*[2]! Celui-là ne s'élevait de la terre que pour crier vengeance; le sang de Jésus-Christ, du haut de sa croix, ne fait entendre que les accents de la miséricorde. Introduit dans notre bouche et dans nos entrailles,

[1] Joan., XVII, 2. — [2] Hebr., XII, 24.

ce sang propitiateur, si nous le buvons dignement, ne fait entendre à nos cœurs que les consolantes paroles de la paix et de la réconciliation ; d'où résulte, au moins dans un sens spirituel, le triple témoignage dont parle saint Jean : Que *l'esprit de Jésus*, qui nous a été donné pour gage, *crie : Mon père, mon père* [1], pour certifier que nous sommes devenus les enfants de Dieu. L'eau où nous avons contracté une naissance spirituelle nous crie que tous nos péchés nous ont été remis ; et si l'on pouvait encore en douter, le sang ajoute tout le poids de son témoignage en nous criant : Pourquoi balanceriez-vous à croire ? Pourquoi auriez-vous peur de la tyrannie du démon ? Voilà le prix de la rançon que vous a obtenue le Fils de Dieu. Si Dieu n'avait pas voulu que vous vous sauviez, il n'aurait pas pour vous livré son fils à la mort.

La plus grande preuve d'amitié que l'on puisse donner, c'est de mourir pour ce que l'on aime. S'il est vrai que rien ne témoigne plus l'affection que de donner sa vie pour ses amis, que doit-on penser de la manière dont notre Dieu nous aime, puisque c'est pour des ennemis qu'il est mort ? Son sang versé pour les pécheurs en a fait les amis, les enfants de Dieu. Afin de cimenter à jamais l'alliance faite avec les hommes, Jésus-Christ nous a laissé sa propre chair à manger, son propre sang à boire, voulant que nous trouvassions notre aliment et notre breuvage dans ce même sang qui avait fait notre rédemption.

C'était par le sang répandu sur tout le peuple que l'Ancien Testament avait reçu sa sanction, comme saint Paul l'expose dans son admirable lettre aux

[1] Gal., IV, 6.

Hébreux[1]. De même, il fallait le sang de Jésus-Christ pour sceller et confirmer le Nouveau Testament, le Testament et le Pacte de la grâce et de la rémission des péchés, opérée par le sang de l'Agneau sans tache, qui a bien voulu prendre sur lui le péché de tout le genre humain, ce péché que chacun des enfants d'Adam apporte avec lui en venant au monde, et dont la contagion s'étend à tous les péchés que l'on commet par suite de ce funeste héritage. Telle est, au reste, l'excellence de Jésus-Christ, qu'il semblerait téméraire de rapprocher de lui aucun autre homme que ce soit, si lui-même n'avait daigné nous rassurer à ce sujet en donnant à ses disciples le nom d'amis, celui de ses frères, de ses cohéritiers à de simples serviteurs. De même qu'il a glorifié Dieu son père et sur la terre et dans le ciel par l'ineffable témoignage qu'il lui a rendu, ainsi veut-il que son témoignage soit consommé par celui de ses saints pour identifier les souffrances du Maître et celles des disciples. Peut-être cette proposition étonne et paraît hasardée; elle n'est que l'expression rigoureuse de la pensée de saint Paul, quand il écrit aux fidèles de Colosses : *Moi, Paul, qui me réjouis maintenant dans les maux que je souffre pour vous, et qui accomplis dans ma chair ce qui reste à souffrir à Jésus-Christ, en souffrant moi-même pour son corps qui est l'Eglise*[2]. Qui ignore, mes frères, quelle abondante moisson et quels fruits précieux a produits cette Eglise arrosée du sang des apôtres et des généreux confesseurs qui les ont suivis? Plus le nombre des martyrs s'est multiplié, plus l'Eglise s'est étendue : plus cette vigne dont Jésus-Christ fut la tige féconde a propagé ses

[1] Hebr. IX, 17. — [2] Col., I, 24.

rameaux de l'orient à l'occident, du midi au septentrion. Deux siècles et demi se sont écoulés depuis les temps du Sauveur, et les conquêtes évangéliques ont été plus loin que l'empire romain après tant de siècles, de combats et de triomphes. Des peuplades indomptables, que les armes de ces fiers vainqueurs du monde essayèrent vainement de soumettre à leur domination, ont cédé sans efforts à l'impression victorieuse de ce sang innocent, qui les a pénétrés et remplis d'une sainte ivresse. Des cœurs de roche, les pécheurs les plus endurcis se laissent amollir, et augmentent le bercail de ce Prince des pasteurs, qui a bien prouvé qu'il était le bon pasteur, en donnant sa vie pour ses brebis, nous laissant à nous l'exemple de mourir pour celles qui nous sont confiées, si nous voulions en être les pasteurs plutôt que les mercenaires.

Les disciples n'ont pas d'autre langage que le Maître. Saint Paul déclare qu'il se réjouit dans ses souffrances, qui lui fournissent l'occasion d'achever ce qui manque à celles de Jésus-Christ; et pourquoi? *Parce que*, ajoute-t-il, *j'ai été établi ministre de son Eglise, selon la charge que Dieu lui a donnée pour l'exercer envers vous, afin que je m'acquitte pleinement du ministère de la parole de Dieu*[1]. Ailleurs, il écrit qu'il a accompli l'Evangile. Or, puisque les martyrs en mourant consomment les souffrances de Jésus-Christ, ainsi le sang des pasteurs répandu pour la foi en confirme les promesses. Point de preuve, encore une fois, plus concluante en faveur de la vérité chrétienne que cette multitude de saints confesseurs qui l'ont scellée de leur sang. C'est là justifier les oracles du Maître, c'est accomplir l'Evangile.

[1] Col., I, 25.

Mais, nos très-chers frères, un sentiment bien douloureux vient affliger mon cœur. Tandis que ce sang, à peine épanché sur la terre, devrait avoir conservé toute sa chaleur dans les âmes des fidèles, combien n'en est-il pas autour de nous où la charité s'est refroidie? Et, ce qui ajoute encore à l'amertume de cette pensée, c'est de voir jusqu'à des pasteurs, en trop grand nombre, qui, non contents de ne pas opposer leurs corps aux agressions des loups, se sont faits loups eux-mêmes, égorgeant et perdant les âmes simples, par des doctrines dépravées, par le scandale de leurs mœurs. Adonnés aux plaisirs de la table, aux spéculations de l'intérêt ou de l'ambition, si loin d'accomplir la parole de Dieu, qu'ils en font un trafic, qu'ils y mêlent des doctrines impies qui la corrompent, oubliant que le Prince des pasteurs leur demandera un compte sévère de ces brebis pour lesquelles il a versé son sang; ils n'échapperont point au châtiment qui les attend. Mais laissons là les reproches, et pensons plutôt à nous exhorter mutuellement à bien remplir la tâche qui nous est imposée.

Revenons au témoignage. Trois sortes de témoignages ont été rendus à Jésus-Christ. Il les attend de notre foi comme une dette sacrée que nous avons à acquitter. Ceux qui se présentent au baptême, nous leur devons la connaissance des éléments de la foi; à ceux qui l'ont reçu, des connaissances plus étendues. Confirmons-les par les fruits de l'Esprit saint, les engageant à vivre d'une vie céleste. Ne craignons pas, s'il le faut, de donner notre vie pour le troupeau qui nous est confié; donnons-la avec joie, et glorifions Dieu à notre tour par l'effusion de notre

[1] Joan., x, 8.

sang; et pour que l'on ne s'étonne point de nous entendre dire que nous pouvons glorifier Dieu par notre mort, que l'on se rappelle les paroles de l'évangéliste saint Jean, parlant de saint Pierre : *Le Seigneur lui ayant dit : Lorsque vous étiez plus jeune, vous vous ceigniez vous-même et vous alliez où vous vouliez; mais lorsque vous serez vieux, un autre vous ceindra et vous mènera où vous ne voulez pas*[1]. A quoi il ajoute : *Or, il dit cela pour marquer par quelle mort il devait glorifier Dieu*[2]. Tout ce qu'il y a eu de justes sur la terre depuis l'origine des siècles ont glorifié Dieu par leur mort.

Car, donner aux pauvres, jeûner, prier, vaquer aux divers exercices de la piété, n'est souvent qu'un masque dont se couvre l'hypocrisie; mais le sacrifice de la vie, on ne s'y détermine volontairement qu'avec l'intime conviction qu'il ne peut arriver rien de fâcheux à celui qui persévère dans la divine charité.

Toutefois, on n'est pas martyr pour être mis à mort; car les malfaiteurs sont condamnés à cette peine. Ce qui fait le martyr, ce n'est pas le supplice, mais la cause[a]. Nous en voyons, dans les histoires des hommes, se la donner, les uns par lâcheté, pour terminer des souffrances qu'ils n'ont pas le courage d'endurer; d'autres par orgueil ou par aliénation d'esprit. Ce n'est pas là rendre témoignage à Dieu, que de faire ce qu'il défend et ce que les lois humaines elles-mêmes n'autorisent pas. Il y a bien de la différence entre la férocité brutale qui attente à ses propres jours, et la modeste résignation du mar-

[1] Joan., XXI, 18. — [2] *Ib.*, 19.

[a] *Non supplicium facit martyrem, sed causa.* Adage commun dans saint Cyprien, saint Augustin, saint Jean Chrysostôme, et cent fois répété d'après eux.

tyr, qui s'abandonne tout entier à la volonté de Jésus-Christ, de qui il attend toute sa force. On a vu des hommes venir à bout, par certains procédés, de rendre leurs corps insensibles à la douleur. C'est par là que les malfaiteurs échappent à la violence des tourments. Il en est qui, par un stoïcisme affecté, s'élèvent au-dessus du sentiment de la souffrance; mais le courage froid et tranquille qui soutient la mort et ses tortures sans les braver ni les craindre, c'est là ce qui n'appartient qu'aux martyrs de Jésus-Christ. On ne les voit pas, eux, répondre aux menaces de la tyrannie par des défis insolents, ni aux coups des bourreaux par les accents de la fureur. Ils gémissent, mais pour plaindre l'aveuglement de leurs persécuteurs, plutôt que leurs propres afflictions. Le Dieu qu'ils portent dans leur cœur met sur leurs lèvres ces paroles, que lui-même fit entendre du haut de la croix où il expirait : *Mon Père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font*[1]. Ainsi, Étienne, sous la grêle de pierres qui l'accable, calme au milieu de ses meurtriers, prie, à l'exemple de son maître, pour ceux qui le lapident, et n'arrête ses regards que vers le ciel, unique objet de ses espérances, à l'exemple de Jésus-Christ, qui se laisse conduire à la mort sans se plaindre[2], agneau muet sous le fer qui l'immole[3]. Si quelque parole échappe de sa bouche, c'est pour manifester sa résignation et sa douceur dans des circonstances où son silence n'aurait pas eu la même autorité. Quel calme dans les paroles qu'il adresse au disciple qui le trahit, à l'insolent serviteur qui le frappe à la joue, dans les réponses qu'il fait à Anne, à Caïphe, à Pilate! et

[1] Luc., XXIII, 34. — [2] Act., VII, 62. — [3] Isai., LIII, 7.

quand les Pharisiens, fiers de leur triomphe, *le blasphémaient en branlant la tete et vomissant contre lui les plus amères moqueries*[1], il se contente de s'écrier : *Mon Père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font*[2].

Ce n'est donc pas la mort en général qui fait le témoignage, mais une mort telle que celle du Fils de Dieu, telle que celle de saint Etienne. Plein de force et de douceur, celui-ci s'avance d'un pas ferme au milieu de ses bourreaux, le visage calme, rayonnant comme celui d'un ange, priant, à l'exemple de Jésus-Christ, pour les meurtriers qui le lapident[3], les yeux fixés vers le ciel, où il mérite d'apercevoir, assis à la droite de Dieu son père, celui dont la protection le rendait supérieur à ses bourreaux. Qui craint Dieu ne craint pas les hommes. Qui soupire pour le ciel quitte la vie sans regret. Pour lui, comme pour l'Apôtre, *la mort est un gain*[4]. Et n'est-ce pas le plus grand de tous, d'échanger cette vie passagère, et semée de tant de maux, contre une vie immortelle?

Jésus-Christ a voulu nous servir ici de modèle, ainsi que pour tout le reste. A l'approche du moment où il va consommer son sacrifice, de ce moment où le héros doit, selon le langage profane, étaler le plus intrépide courage, vous le voyez retiré loin des regards des hommes sur une montagne écartée, et là prosterné à terre, baigné d'une sueur de sang, poussant sa prière bien avant dans la nuit, abandonner son âme à toutes les impressions de la plus vive douleur, et lui permettre d'être *triste jusqu'à la mort ;* pour nous apprendre à ne nous pas laisser abattre

[1] Matth., xxvii, 39. — [2] Luc., xxiii, 34. — [3] Act., vi, 15. — [4] Phil., i, 21.

dans le désespoir, si nous éprouvons une répugnance naturelle à mourir, alors que les horreurs de la mort nous environnent.

S'il n'y avait rien de pénible et de douloureux à mourir, il n'y aurait rien de si héroïque dans le martyre. Ce qui en fait le mérite, c'est de triompher de la douleur. Avoir peur de la mort, c'est l'instinct de la nature; mais vaincre la nature et la douleur par la grandeur de son courage, c'est le prodige de la grâce. Paul peut tout, mais soutenu de la force de celui qui l'anime. Eh! comment triompher de notre faiblesse naturelle? En ne donnant rien à nos propres forces, en nous humiliant profondément, veillant et priant sans relâche, conformant notre volonté tout entière à celle du Seigneur; lui disant, dans toute l'effusion de notre cœur : *Que ce calice passe loin de moi; toutefois, que votre volonté soit faite, et non la mienne*[1].

J'ai connu des hommes (et puis-je me le rappeler sans verser encore des larmes?) dont on admirait le courage, lesquels, au moment d'obtenir la couronne, ont lâché pied, et renié Jésus-Christ après l'avoir longtemps confessé. Ils comptaient sur leurs forces; et, en présence des chevalets, des ongles de fer, des lames ardentes, des glaives et des bûchers, de cet épouvantable appareil, qui effraie jusqu'à l'imagination, pleins de l'idée qu'ils étaient assez forts pour se mesurer tout seuls avec ces tortures affreuses étalées sous leurs yeux, ils ont perdu l'honneur du combat. Calculer dans sa pensée jusqu'à quel point on est capable de souffrir, c'est s'exposer à perdre le martyre. Pour demeurer ferme jusqu'au bout, il faut

[1] Matth., xxvi, 39.

s'abandonner exclusivement à la volonté de Dieu, n'attendre de secours que de lui seul. Pour cela, il n'y a qu'un seul moyen ; à savoir, une foi vive et fervente, qui ne chancelle point, qui n'interroge point, ne s'embarrasse point jusqu'où peut aller la cruauté du tyran, ni la faiblesse de l'homme ; mais ne voir que la toute-puissance du Dieu qui combat et triomphe dans ses membres.

Pour en revenir donc à notre point de départ : de même que Jésus-Christ en mourant s'est fait voir plus fort qu'il ne l'avait été dans le cours de sa vie, de même a-t-il voulu que la mort de ses confesseurs ressemblât à la sienne par ses prodigieux effets. Quoi de plus faible en apparence que d'être traîné au supplice chargé de chaînes, condamné par une sentence flétrissante, d'être livré aux tortures, à la mort, et d'être le jouet de la cruauté des bourreaux ! On a vu plus d'une fois les tyrans les plus impitoyables attendris par ces spectacles de sang. Mais en voyant les tombeaux des martyrs guérir les maladies, mettre en fuite les démons vaincus et rugissant de leur défaite, jeter l'épouvante au cœur des plus fiers monarques, renverser les idoles, et opérer les œuvres les plus surnaturelles, c'est alors qu'il a bien fallu reconnaître la force et la puissance du sang des martyrs.

Ce que nous disons du docteur des Gentils s'applique également à tous les martyrs. Le corps de l'Apôtre est faible ; mais on disait de lui *que ses Epîtres étaient graves et fortes. Lorsqu'il est présent, il paraît bas en sa personne, et méprisable en son discours* [1] ; mais comme sa mort l'a rendu puissant !

Nous le savons ; il n'est pas donné à tous les con-

[1] II Cor., x, 10.

fesseurs de manifester en mourant la même allégresse à souffrir, de même que tous ne succombent pas au même genre de mort. Les trois jeunes Hébreux de la fournaise chantaient des cantiques au Seigneur, comme ils l'auraient fait au pied de leur oratoire; le brasier ardent dont ils étaient investis se changeait pour eux en un lieu de rafraîchissement; Daniel jeté dans la fosse aux lions était protégé par ces cruels animaux, bien loin d'en éprouver la rage sanguinaire. L'apôtre saint André, selon une tradition respectable, marchait à la mort en faisant éclater sa joie. Il en est qui n'expirent qu'à la suite de longues et cruelles tortures, d'autres à qui la mort est refusée à l'excès de leurs souffrances. Le vrai martyr sai en tout s'abandonner à la volonté du Seigneur. Dieu connaît mieux que nous ce qu'il y a de plus utile à chacun, et ce qui contribue le mieux à sa gloire. Quant à nous, une seule chose doit occuper nos pensées : *Soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes au Seigneur*[1]. Que nous soyons éprouvés dans notre chair ou dans notre esprit, peu importe; pourquoi s'inquiéter si l'on aura plus ou moins à souffrir? Fiez-vous seulement à celui pour qui vous avez à combattre : *Il ne permettra pas que vous soyez éprouvé au delà de vos forces, et vous promet de vous rendre vos épreuves profitables* [2]. Il permet encore que quelques-uns de ses élus fléchissent dans la persécution, pour leur faire reconnaître leur faiblesse, et les ramener ensuite au combat avec une force nouvelle qui les fait triompher. Ainsi Pierre renia trois fois son maître, afin qu'instruit par son expérience combien il était impuissant par ses seules

[1] Rom., XIV, 8. — [2] I Cor., X, 13.

forces, il confirmât ses frères, comment? en leur apprenant à se défier d'eux-mêmes, et à placer toute leur confiance en Dieu.

Mais il est temps de vous entretenir d'une autre sorte de martyre, sur lequel il est d'autant plus important de s'expliquer avec netteté, qu'il est moins manifeste et qu'il appartient à tous les temps; car l'Église n'a pas toujours à combattre les Néron, les Dioclétien [a], les Dèce, les Maximin. Pourtant elle ne manquera jamais d'ennemis; et jusqu'à la fin des siècles, le démon ne cessera pas de mettre à l'épreuve ceux qui reconnaissent Jésus-Christ pour maître.

Peut-être Jésus-Christ accordera-t-il à son Église de plus heureux jours, où elle n'aura pas à craindre les édits de proscription. Mais à défaut de persécuteurs, toujours des combats, toujours des martyrs; et l'Église, perpétuellement les armes à la main, exilée ici-bas, n'a des joies que pour ceux de ses enfants morts dans la profession fidèle du nom de Jésus-Christ : les tombeaux où leurs restes sont déposés deviennent un objet de vénération; on y accourt avec empressement. Mais le ciel tout entier, les esprits bienheureux et les justes qui règnent avec Jésus-Christ applaudissent également au bonheur des âmes pieuses, qui rendent aussi témoignage à Jésus-Christ par l'innocence et la sainteté de leurs mœurs.

Dieu n'est pas seulement glorifié par la profession de foi qui se manifeste par les paroles[1], et que l'Apôtre

[a] Saint Cyprien, décapité en 258, n'a pas pu connaître la persécution de Dioclétien, qui ne monta sur le trône qu'en 284. Peut-être n'y a-t-il là qu'une erreur de copiste, et faudrait-il substituer le nom de Valentinien à celui de Dioclétien. Cette conjecture est de Pamélius.

[1] Rom., x, 10.

déclare nécessaire pour obtenir le salut; il ne l'est pas moins par la confession des œuvres. Ce n'est point là une opinion arbitraire de ma part. Si elle a besoin d'être appuyée de l'autorité de nos saintes Ecritures, écoutez Jésus-Christ qui dit : *Que votre lumière luise devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Dieu qui est dans les cieux* [1]. D'où vient cette expression de saint Paul : *Ils glorifiaient en moi le Seigneur.* Les oppositions rendront cette vérité plus sensible : de même que le nom du Seigneur se trouve compromis et déshonoré par ceux de ses serviteurs qui vivent mal ; de même il est honoré par le bon exemple que donnent ceux qui vivent bien. L'Apôtre condamne la fausse sagesse de ces anciens philosophes qui, connaissant Dieu, ne le glorifiaient pas comme Dieu. Ils faisaient profession de sagesse ; ce n'étaient que des insensés s'égarant dans leurs criminelles passions[2], sacrifiant à de vaines idoles, corrompant la vérité du témoignage qu'ils rendaient à la Divinité par le démenti qu'ils donnaient à sa justice, à sa vérité, à son unité; la confondant avec l'ouvrage des hommes. Au reste, ce qui donne à notre proposition la plus éclatante évidence, c'est cette parole du bienheureux apôtre saint Paul dans son épître aux Corinthiens : *Rachetés comme vous l'êtes d'un grand prix, glorifiez et portez Dieu dans votre cœur* [3]. Le Fils de Dieu ne nous a rachetés au prix de tout son sang, et ne nous a lavés de nos péchés qu'à la condition que nous mènerions désormais une vie digne de lui. Nous portons imprimé sur notre front le sceau du monarque souverain de l'univers. Quoi !

[1] Matth., v, 16. — [2] Rom., i, 21. — [3] I Cor., vii, 23.

avec le sceau de Jésus-Christ, les œuvres de Bélial! n'est-ce pas là déshonorer le signe sacré auquel on nous reconnaît pour chrétiens? Un général s'applaudit d'un soldat combattant sous ses ordres; il y voit un titre de gloire pour lui-même; ainsi Dieu se glorifie-t-il de ceux qu'il a rachetés, qu'il a purifiés de leurs péchés, qu'il a sanctifiés par la grâce de son Esprit saint, quand par la sainteté de leurs mœurs ils témoignent que cette grâce n'a point été stérile en eux. Si l'Apôtre se glorifie dans la piété de ses disciples, s'il les appelle *sa joie et sa couronne*, lui qui ne faisait que leur communiquer un bienfait que lui-même avait reçu, combien plus le Seigneur n'est-il pas en droit de se glorifier du service que lui prêtent des disciples pour qui il a donné sa vie? Dans le livre de Job, le Seigneur parle à Satan : *N'as-tu pas*, lui dit-il, *considéré mon serviteur Job? car il n'a point d'égal sur la terre : c'est un homme simple et droit, il craint Dieu et fuit le mal*[1]. N'est-ce pas là tirer gloire de la manière dont on le sert? Et saint Paul : *Je rends grâces à Dieu qui nous fait toujours triompher en Jésus-Christ, et qui répand par nous, en tous lieux, l'odeur de la connaissance de son nom; car nous sommes devant Dieu la bonne odeur de Jésus-Christ*[2]. — *La bonne renommée vaut mieux que les parfums les plus précieux*[3], à quoi l'Écriture aime à la comparer : non pas que Dieu se glorifie à la manière des hommes, par un secret retour d'orgueilleuse complaisance sur soi-même; sa gloire, il la fait consister à nous sauver. C'est pour cela que l'Apôtre ajoute aux paroles que nous venons de citer, que nous sommes la bonne odeur de Jésus-Christ, *soit à*

[1] Job., I, 8. — [2] II Cor., II, 14-15. — [3] Eccl., VII, 2.

l'égard de ceux qui se sauvent, soit à l'égard de ceux qui se perdent[1]; des premiers, en qui éclate sa miséricorde, des seconds parce qu'il fait éclater par eux sa justice.

Le cours de la discussion nous a amenés à parler de la confession des péchés comme propre à glorifier Dieu. Nous en avons la preuve dans l'histoire d'Achan, rapportée au livre de Josué, lequel *ayant enlevé contre la défense du Seigneur un manteau d'écarlate, et deux cents sicles d'argent, avec un lingot d'or de cinquante sicles*, en punition de cette infidélité Dieu permit qu'Israël tournât le dos à l'ennemi. *Josué dit à Achan : Mon fils, rendez gloire au Seigneur le Dieu d'Israël, confessez-lui votre faute, et déclarez-moi ce que vous avez fait, sans en rien cacher*[2]. Achan confessa son crime, dont il fut puni à l'instant, *et la fureur du Seigneur se détourna de dessus le peuple d'Israël*[3]. Par cette confession furent glorifiées à la fois et la sagesse du Seigneur et sa justice : sa sagesse, en ce que rien ne demeure caché à ses yeux; sa justice, elle prouvait que ce n'était pas sans raison que Dieu avait permis qu'une poignée d'ennemis prévalût contre le peuple d'Israël; et que nul homme ne peut violer impunément la loi du Seigneur. Ce qu'Achan avait pris furtivement était peu de chose, mais c'était une leçon donnée à tout le peuple, à qui l'exemple de cette sévérité apprenait ce qu'il faut craindre de la négligence dans le service de Dieu; combien il est dangereux de prétendre lui en imposer; comme si rien lui pouvait être caché, ou qu'il pût favoriser les prévaricateurs. Achan, tout Juif qu'il était, fut puni sévèrement pour un seul péché qui lui paraissait de

[1] II Cor., II, 15. — [2] Jos., VII, 10 et suiv. — [3] *Ib.*, 26.

légère importance. Tout le peuple reçut ordre de le lapider. Par ce châtiment corporel, il sauvait son âme; car Dieu ne juge pas deux fois dans une même cause.

Mais à quelle rigueur ne doivent pas s'attendre ceux qui, *ayant été une fois éclairés, ont goûté le don du ciel, ont été rendus participants du Saint-Esprit; qui se sont nourris de la sainte parole de Dieu et de l'espérance des grandeurs du siècle à venir, et qui, après cela, sont tombés en de criminelles rechutes, crucifiant de nouveau le Fils de Dieu, et l'exposant à l'ignominie* [1]! D'autant plus misérables que, dans cet état, ils méconnaissent le remède de la pénitence, qui leur rouvrirait le chemin du salut, qu'ils se refusent aux maternelles invitations de l'Eglise, qui les presse de travailler à leur guérison! Quelle plaie vive et profonde pour l'Eglise! Pour elle, quelle ignominie! Sans doute, elle ne va pas jusqu'à la personne de Jésus-Christ son chef, et qui regarde comme fait à lui-même ce qui est fait à son corps et à chacun de ses membres. Au contraire, quelle joie pour toute l'Eglise, lorsque le pécheur, se relevant de sa chute par la pénitence, se réconcilie avec elle! et non pas pour elle seulement, mais pour le ciel même; c'est Jésus-Christ qui nous l'assure : *Je vous le dis, il y aura dans le ciel plus de joie pour un seul pécheur qui fait pénitence, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence* [2]. Le Sauveur termine par ces mots sa parabole du bon pasteur, qui laisse là ses quatre-vingt-dix-neuf brebis pour aller à la recherche de la brebis égarée, et qui, l'ayant retrouvée après bien des courses et des fatigues, la charge sur ses épaules pour la

[1] Hebr., VI, 4 et suiv. — [2] Luc., XV, 7.

rendre au bercail [1]. De même pour la parabole des dragmes retrouvées [2]. Toutefois n'en concluez pas que le pécheur rentré en grâce soit plus cher au cœur de Dieu et de ses anges que le juste persévérant dans l'innocence. L'Ecriture parle ici à la manière des hommes, pour dire combien la conversion du pécheur est agréable au Seigneur, qui ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive.

Il n'est pas rare de voir des fautes, même des plus graves, commises par des justes, tourner, grâce à la miséricorde divine, au plus grand bien de l'Eglise; témoin l'exemple du Prince des apôtres et du Docteur des nations; témoin les scandales donnés par Marie-Magdeleine, longtemps pécheresse, devenue depuis la gloire de l'Eglise, et l'un des fondements de la maison de Dieu, dont elle fait la consolation. Au reste, il n'est pas ici question de la vraie et parfaite justice, mais de cette justice pharisaïque, au sujet de laquelle il est dit : *Ce ne sont pas les sains, mais les malades qui ont besoin de médecin* [3]. Ceux à qui Jésus-Christ adressait ce langage étaient des malades, des hommes qui, enflés de leur prétendue fidélité aux observances de la loi, se croyaient n'avoir pas besoin du médecin.

D'après cette règle, ne négligeons rien, mon très-cher frère, pour exhorter sans cesse les fidèles à faire que leur vie entière soit un martyre, c'est-à-dire un témoignage rendu à Dieu par la sainteté de la vie. Autrement le martyre qui viendrait à la terminer n'en serait pas un. Ce serait bien vainement que l'on aurait vaincu ses bourreaux, si l'on se laisse vaincre par ses passions, dominer par l'envie, par la haine,

[1] Luc, xv, 4. — [2] *Ib.*, 8. — [3] *Ib.*, v, 31.

par l'avarice, l'orgueil et la sensualité. S'y abandonner, c'est en quelque sorte renoncer à la foi, et, tout en reconnaissant de bouche Jésus-Christ pour maître, se donner en effet le démon pour Dieu. La vie entière du chrétien doit être un martyre, c'est-à-dire un témoignage rendu à Dieu; autrement le martyre de sang lui-même serait sans mérite.

Que l'on n'accuse pas cette doctrine d'une excessive sévérité; elle n'est que l'expression simple des oracles de la vérité éternelle. Quelque chose que vous préférez à Dieu devient Dieu pour vous. Or, il n'est pas possible de servir deux maîtres[1]. Dieu est un; il nous est ordonné de l'aimer de tout notre cœur, de toute notre âme, de toutes nos forces[2]. Dire : Je crois en un seul Dieu, et servir l'avarice, la volupté, la mollesse, c'est mentir à soi-même; criminelle inconséquence, qui met les sentiments en contradiction avec le langage. On rend témoignage à Dieu par ses discours, on est par le fait l'adorateur du démon. Le témoignage des œuvres est plus puissant que celui des paroles : *Tous ceux qui disent Seigneur, Seigneur, n'entreront pas pour cela dans le royaume des cieux*[3]; cet honneur est réservé à ceux qui font la volonté du Père céleste. Il y a dans les œuvres un langage éloquent qui se fait entendre, alors même que la langue est muette. Aussi Jésus-Christ nous dit-il dans son Evangile : *Les œuvres que mon Père m'a donné pouvoir de faire rendent témoignage pour moi que c'est mon Père qui m'a envoyé*[4]. De même que par vos bonnes œuvres vous glorifiez le Seigneur, de même par vos mauvaises œuvres vous semblez dire : *Il n'y a pas de Dieu;* le Très-Haut n'y regarde pas

[1] Matth., VI, 24.—[2] *Ib.*, XXII, 37.—[3] *Ib.*, XVIII, 3.—[4] Joan., V, 36.

de si près; *A-t-il véritablement la connaissance de toutes choses*[1] ? Qu'une bouche chrétienne s'ouvrît pour proférer de tels blasphèmes, qui pourrait les entendre sans frémir d'horreur? De quelle affliction ne sommes-nous pas pénétrés quand nous apprenons que tel, cédant à la violence des tourments, a renié Jésus-Christ; qu'il a sacrifié à l'autel de Jupiter! Sacrilége impiété! crime tellement abominable, que la vue ou le simple récit en glacent d'horreur. Nous tremblons que le Ciel irrité ne fasse tomber sur nous-mêmes ses foudres vengeurs, que la terre ne s'entr'ouvre sous nos pas. Comment se fait-il que là où la prévarication est la même, nous n'en soyons pas également émus? Pourquoi de notre part cette lâche indifférence qui nous rend complices de l'impiété? Cessons de nous abuser en parlant de ces faux chrétiens; cessons de nous abuser, nous et les autres; et considérez ce qu'écrit à ce sujet l'apôtre saint Paul à son disciple : *Ils font profession de connaître Dieu, mais ils le renient par leurs œuvres*[2]. Le même, parlant d'une veuve qui néglige son ménage : *Celle*, dit-il dans sa première épître à Timothée, *qui n'a pas soin des siens, et particulièrement de ceux de sa maison, a renoncé à la foi et est pire qu'un infidèle*[3]. Si l'on renonce à la foi pour négliger simplement les intérêts de sa famille, que sera-ce du crime de ceux qui sont adonnés à la passion de l'argent ou de la table? C'est encore de ces faux chrétiens que parle le même apôtre dans son épître aux Philippiens, où il dit *qu'ils auront pour fin la damnation, ceux-là qui font leur Dieu de leur ventre*[4]; et dans l'épître aux Romains : *Ces sortes de gens ne servent point Jésus-*

[1] Ps., XIII, 1; X, 3; LXXII, 11. — [2] Tit., I, 16. — [3] I Tim., V, 8. — [4] Phil., III, 19.

Christ notre Seigneur, mais ils servent leur sensualité[1]. Dans le langage ordinaire de l'Ecriture, les mots honorer, servir, adorer, sont synonymes. Parlant de l'avarice, il s'exprime avec encore plus de force dans sa lettre aux Colosses : *Faites mourir les membres de l'homme terrestre qui est en vous, la fornication, l'impureté, les abominations, les mauvais désirs, et l'avarice qui est une idolâtrie*[2].

Nous détestons ceux qui vont se courber au pied de l'autel de Diane. Combien ne sont-ils pas plus détestables encore, ceux qui se prostituent à l'amour de l'argent, et lui offrent tous les jours des sacrifices? Si l'avarice est une idolâtrie, celui qui est dominé par l'amour de l'or, qui tient enfermé soigneusement ce qu'il a acquis par héritage ou par son industrie, et refuse d'en faire participer les indigents; ceux qui ne songent qu'à accumuler leurs biens par toutes les manœuvres de l'intrigue, de l'usure, de l'artifice, de la violence et de la fraude, par la calomnie et l'oppression, quelle idée pouvez-vous vous faire de pareils chrétiens? Et ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que cette idolâtrie se rencontre non-seulement parmi les laïques, mais que des évêques même n'en soient pas exempts. L'intempérance est de nos jours si commune parmi nos chrétiens d'Afrique, qu'à peine elle passe pour être un vice. Ne voyons-nous pas, aux fêtes commémoratives des martyrs, des chrétiens en entraîner d'autres dans les lieux où l'on ne se rend que pour y boire avec excès? Est-ce donc là un crime moindre que celui de sacrifier un bouc à Bacchus? Quant à moi, je ne balance pas à prononcer contre le chrétien. Que le tyran nous dise : Renonce

[1] Rom., xvi, 18. — [2] Col., iii, 5.

à ton Christ, sacrifie à Jupiter, sois des nôtres, sinon tu vas périr; souvent la langue seule est coupable, le cœur réclame, la main offre l'encens, au fond du cœur on tient à Jésus-Christ. Quelque criminel que soit cet acte d'idolâtrie, ce qu'il a d'impie semble s'excuser par la fragilité humaine. Là, c'est le démon qui vous presse par la voix du persécuteur. Ici encore, c'est lui qui, par la voix de votre concupiscence, vous dit : Renonce à Jésus-Christ, et tu seras riche; sacrifie à l'argent, et laisse là ton Jésus. Et que vous promet-il? de l'or, de l'argent, qui ne vous servent qu'autant que vous les mettez en circulation. Il ne vous dit pas : Sacrifie ou meurs. Il vous dit : Repais tes regards de ce métal; procure-toi de l'argent à tout prix, pour en jouir quelques jours, au risque de perdre à jamais ton âme. Et à la voix du séducteur vous courbez les genoux, vous obéissez à Satan, vous renoncez à votre Dieu, pour devenir l'esclave du démon. Jésus-Christ a beau vous dire de son côté : Sois à moi pour vivre éternellement, méprise ces richesses d'un jour, et je te promets en échange de t'en récompenser au centuple dans ce monde, et de te rendre éternellement heureux dans l'autre; laisse là les biens de la terre pour les biens du ciel : Jésus-Christ est délaissé; et le démon, qui n'a rien de semblable à vous promettre, le démon, qui ne vous promet que pour vous tromper, obtient tous les hommages et les adorations. O honte! ô infamie! n'est-ce pas là le dernier abaissement de l'idolâtrie! Où est la proportion entre ce que l'on perd et ce que l'on embrasse? Comment s'y était-il pris autrefois pour séduire nos premiers parents? Quelle récompense avait-il fait briller à leurs yeux? Il les tenta par l'appât d'un fruit défendu, qui fut pour eux une source de mort. Il leur disait,

en les trompant : *Vous ne mourrez point, mais vous serez comme des dieux connaissant le bien et le mal*[1]. Ils le crurent, et, trompés par le serpent, à quel maître ils renoncèrent, et pour qui ? De quelles félicités ils se déshéritèrent, et cela pour se précipiter dans un abîme de maux ! Hélas ! cet esprit de ténèbres qui séduisit Ève sous la forme du serpent, c'est le même qui nous tente aujourd'hui encore par l'organe de ses ministres, par ses satellites, la volupté, l'amour des richesses et des honneurs, dont les perfides attraits nous détournent du service de Jésus-Christ. Il nous parle par nos concupiscences toujours vivantes au fond de notre cœur. Il ne nous dit pas : Sacrifie ou meurs ; il n'étale pas sous nos yeux le formidable appareil des chaînes, des verroux, des chevalets, des ongles de fer, des bûchers, des glaives ou des croix ; il se borne à nous dire : Oublie ton Dieu, renonce à l'héritage de la vie céleste ; livre-toi à tes passions, sois adultère, et goûte les plaisirs. Quels plaisirs, grand Dieu ! que des jouissances de si courte durée, auxquelles le corps seul prend sa part, et qui sont mêlées de tant d'amertumes, puisqu'elles ont pour cortége la honte, le danger, et par-dessus tout le secret déchirement de la conscience ! Voilà quels festins vous prépare le démon ! voilà à quelles conditions il vous engage à son service ! Quelle solde promet-il à ceux qu'il enrôle sous ses drapeaux ? quelle solde ? L'Apôtre va vous répondre : La mort[2]. Et quelle mort ? celle qui, à l'ordre de la tyrannie, vous jette sous la tombe ? Non : mais la mort de la gehenne, celle-là qui ne finira jamais. Le bourreau est-il plus puissant que le démon ? Celui-ci ne peut que faire violence à

[1] Gen., III, 5. — [2] Rom., VI, 23.

notre nature; il nous sollicite au mal, et ne peut rien de plus; il n'abat que celui qui consent à se laisser abattre; on en triomphe pour peu qu'on le méprise. La conséquence, c'est que l'on est plus pardonnable de renier Jésus-Christ en présence des bourreaux que de se livrer volontairement aux suggestions du démon. Croire à sa parole, c'est abjurer Jésus-Christ. Le démon, c'est le père du mensonge; ses promesses, de quelques spécieuses couleurs qu'elles soient enveloppées, ne furent jamais qu'artifice, imposture, sources de mort. Ne venez donc pas nous dire pour excuse que, si vous êtes pécheur, si vous aimez l'argent, si vous êtes avide d'honneurs, de vengeance et de plaisirs, vous êtes loin de renoncer à Jésus-Christ. Jésus-Christ vous répond : *Vous ne pouvez servir deux maîtres.* Ce qui vous fait peur, c'est le nom d'apostat, de libellatique [a]. Vous l'êtes, et pis encore. Ceux-là, ils n'ont fait que céder à la rigueur des supplices; la faiblesse humaine a succombé; ils ont parlé le langage de l'impiété, malgré le cri de leur conscience. Vous, dans l'espoir d'une misérable récompense, vous allez de vous-même tomber sous le joug dont vous avez été racheté par le sang de Jésus-Christ, vous qui n'étiez plus à vous, mais à votre Rédempteur, qui vous a conquis au prix de tout son sang. Au jour de votre baptême, vous vous êtes déclaré comme attaché à sa milice, inscrit sur les registres de son église, initié à ses sacrements; vous avez été marqué du sceau de son esprit, qui s'est

[a] *Thurificati aut libellati cognomen. Thurificatus*, celui qui avait sacrifié aux idoles en brûlant de l'encens sur leur autel : c'était l'apostasie déclarée; *libellatus*, celui qui, pour se soustraire soit au crime de renoncer à la foi, soit au danger de la confesser, s'était fait donner des billets, ou par le magistrat ou par les confesseurs.

donné à vous comme gage des promesses qui vous sont faites; vous vous êtes engagé à renoncer pour jamais au démon, à ses pompes et à ses plaisirs; vous l'avez maudit; vous avez scellé par un serment solennel la foi au Rédempteur; et quand, infidèle à tant de promesses, vous vous laissez enchaîner par mille passions, vous venez vous vanter de n'être pas encore un apostat ni un libellatique!

Qu'après avoir prêté serment à César, un soldat vînt à déserter son drapeau pour passer dans le camp ennemi [a], et là se livrer complaisamment à des actes qu'il savait être des plus contraires aux volontés de son prince, ne mériterait-il pas la peine capitale comme coupable de désertion, de parjure, d'une insigne perfidie? L'écouterait-on de sang-froid alléguer pour sa défense : Moi, je ne suis pas déserteur, je n'ai pas renoncé à César. Ne lui répondrait-on pas : Qu'importe que vous ne vous soyez pas donné explicitement pour déserteur, quand vous l'êtes, et plus encore pour le crime d'abandonner votre drapeau, et d'être allé servir le tyran et le plus irréconciliable ennemi de votre légitime souverain? Le nom d'apostat vous fait horreur : l'êtes-vous moins? Quelle différence entre l'apostat et vous, quand l'un et l'autre, foulant aux pieds la loi de Jésus-Christ, vous vous rangez du parti de Satan? Qu'importe une profession de bouche quand le cœur est en proie aux vices que réprouve la profession du christianisme? Il n'y a plus là qu'hypocrisie, une prochaine disposition à renier Jésus-Christ à la moindre impression de la peur qui fait les apostats et les libellatiques. Entre

[a] *Si quis miles... profugeret ad Turcam.* Interpolation évidente. Le nom de Turc n'était pas connu du temps de saint Cyprien.

ces deux partis, qui n'admettent ni conciliation ni alternative, il faut être tout un ou tout autre. C'est la même différence qu'entre la lumière et les ténèbres, la paix et la guerre, la vie et la mort, Dieu et Bélial, ainsi que le prononce l'Apôtre dans une de ses épîtres aux Corinthiens : *Quel accord entre Jésus-Christ et Bélial? Quelle union peut-il y avoir entre la justice et l'iniquité? Quelle société entre le fidèle et l'infidèle*[1] ? Suivre Bélial, c'est renier Jésus-Christ, quels que soient et les discours et l'extérieur.

En voulez-vous une preuve palpable et sans réplique? Supposez que le tyran vous demandât simplement de sacrifier, sans exiger aucun blasphème contre la personne de Jésus-Christ : si vous sacrifiez, ne sera-t-il pas évident que par cela seul vous avez renoncé Jésus-Christ, bien que votre bouche n'ait rien exprimé d'attentatoire à sa divinité; de même que ceux qui sont adonnés à la magie (travers d'esprit dont la grâce divine m'a guéri, comme de tous les autres désordres dont je fus souillé tant que j'ai été revêtu du vieil homme) [a] renoncent tacitement à Jésus-Christ, en conséquence du pacte fait avec le démon, père de cette abominable science. On ne demandait pas aux Machabées autre chose que de manger d'une viande défendue. Il n'en fallut pas davantage pour les armer, eux et leur mère, d'un courage

[1] II Cor., VI, 14.

[a] Ce passage laisserait croire que saint Cyprien, avant sa conversion, se servait de la magie pour se livrer à ses passions déréglées. Cette opinion se trouverait accréditée par certains textes de saint Grégoire de Nazianze, de Prudence et d'autres après eux. Si l'accusation était vraie, il serait étonnant qu'elle eût échappé à son premier historien Pontius, son diacre, et aux écrivains les plus exacts. Saint Cyprien lui-même, rendant compte de sa vie passée à son ami Donat, n'en parle point.

supérieur à toutes les tortures. Ils savaient que violer la loi de Dieu, c'était désavouer le législateur lui-même. Et des hommes qui ont vieilli dans la mollesse, dans la débauche, esclaves de l'avarice, chargés de crimes que les législations païennes ne laissent pas impunis; des hommes, dont la vie entière est une longue apostasie du christianisme, voudraient encore passer pour chrétiens! Pécheurs scandaleux, ils tirent une sorte de vanité de leurs excès; et toutefois, bien loin d'en rougir, on les voit se présenter sans pudeur dans l'assemblée des saints, et venir se confondre parmi le troupeau du Seigneur! Que l'Eglise les tolère dans son sein : son indulgence maternelle craindrait en les aigrissant de troubler le peuple de Dieu. Mais à quoi sert de n'être pas exclu de l'assemblée des fidèles si l'on a mérité de l'être? Subir la sentence serait le remède du crime qui l'aurait provoquée; la mériter sans l'encourir, c'est le comble du mal. Mais c'est en vain qu'on les rencontre sous les voûtes de nos édifices sacrés, quand ils sont devenus étrangers à la compagnie de Dieu, et qu'ils se sont retranchés de son corps mystique.

On ne réfléchit pas assez combien les vrais fidèles s'éloignent de tout ce qui se ressent de l'idolâtrie; ils évitent avec soin l'approche des édifices qui lui sont consacrés, et jusqu'à la rencontre des images des faux dieux. Qu'est-ce, en effet, que l'idolâtrie? Aux termes de saint Paul [1], ce n'est rien; ses temples, ouvrages de la main des hommes, ne sont rien, non plus que les sacrifices et les viandes immolées en l'honneur de ses fausses divinités. Et cependant nous avons parmi nous des chrétiens qui consentiraient

[1] Act., xvii, 24.

plutôt à mourir qu'à manger des viandes offertes aux idoles, à mettre le pied dans le temple de Jupiter ou d'Apollon. Toucher du bout du doigt quelque chose entaché de paganisme serait à leurs yeux un acte d'idolâtrie. Je suis loin de condamner cette délicatesse de conscience, pourvu qu'elle soit conséquente à elle-même. Mais aussi ces mêmes hommes qui porteront ce scrupule respectable jusqu'à une sorte de superstition, nous avons aussi la douleur de voir que sur d'autres objets d'une tout autre importance ils conservent la plus aveugle sécurité. Ce qui souille l'âme, ce n'est pas cet attouchement, cette rencontre dans un temple païen; c'est l'impureté, c'est la détention du bien d'autrui, c'est l'hypocrisie, et les autres déréglements de cette espèce. Quelle contradiction d'avoir peur d'entrer dans un temple profane et de profaner le temple de l'Esprit saint? *Ne savez-vous pas,* écrivait saint Paul aux Corinthiens, *que vous êtes le temple du Seigneur, que l'Esprit saint réside en vous? Si quelqu'un viole le temple de Dieu, malheur à lui*[1]*....Vous n'êtes pas à vous; vous appartenez au Seigneur*[2]. Membres de son corps, vous êtes devenus le temple de l'Esprit saint, le sanctuaire où il fait ses délices d'habiter parmi les enfants des hommes, où il aime à recevoir une hostie pure. En changer la destination, y introduire les abominations que raconte Ezéchiel d'après la vision mystérieuse qui lui en fut faite[3], en chasser l'Esprit saint pour lui substituer les idoles de Mammon, de Vénus, de Bacchus, et d'autres prétendues divinités, quand d'un autre côté l'on tremblerait de se trouver dans quelqu'un des lieux où elles sont honorées; c'est

[1] I Cor., III, 17. — [2] *Ib.*, VI, 19. — [3] Ezech., VIII.

s'abuser étrangement. L'on ne se joue pas de Dieu [1]. Accordons-nous donc avec nous-mêmes en fait de religion; ne condamnons pas dans autrui ce que l'on aurait bien plus de droit de nous reprocher à nous-mêmes. Sur certains points, ombrageux à l'excès sous prétexte de conscience, sur d'autres, indulgents pour nous-mêmes jusqu'au scandale. Engagés à Jésus-Christ par la solennelle profession que nous avons faite, rendons-lui témoignage par nos œuvres, glorifions-le par une obéissance pleine et entière à ses commandements; prouvons la franchise de notre foi, la vérité de notre amour pour lui.

L'Apôtre nous a prévenus que quiconque veut vivre avec piété en Jésus-Christ, doit s'attendre à des persécutions [2]. A défaut de tyran, de bourreaux, de persécuteur qui en veuille à nos vies ou à nos biens, nous portons au dedans de nous-mêmes un ennemi qui nous donne journellement l'occasion du martyre. N'y eût-il que les maux communs à la condition mortelle, et que les justes partagent avec les méchants, c'est être martyr que de s'y résigner, et de les supporter avec calme, avec action de grâces; et l'on n'est point privé de la gloire qui s'attache à ce titre, pour ne pas répandre son sang en l'honneur de Jésus-Christ. Le refuseriez-vous au saint patriarche Abraham, à son fils Isaac, au bienheureux Job? Imaginez-vous tortures plus cruelles que les déchirements intérieurs auxquels le premier fut en proie, lorsqu'il reçut de Dieu l'ordre d'immoler son fils unique, un fils l'espérance de sa postérité? Refuseriez-vous le titre de martyr à ce même fils obéissant sans murmurer, se laissant garrotter par les mains

[1] Gal., VI, 7. — [2] II Tim., III, 3.

d'un père, et étendu sur le bûcher sans pâlir à la vue du glaive levé sur sa tête? Quel martyr a jamais souffert autant que Job? Les justes de l'Ancien Testament de qui parle saint Paul ont tous, depuis Abel jusqu'au temps de Gédéon, été éprouvés dans leur foi. Ils n'ont pas tous versé leur sang. Vous n'en comptez même que bien peu qui soient morts de mort violente; et cependant l'Apôtre leur applique à tous cet éloge, que *c'est par leur foi que les anciens Pères ont reçu de Dieu un témoignage si avantageux*[1]. Il est vrai que l'Église distingue le martyr proprement dit, c'est-à-dire celui qui laisse sa vie dans les tortures, d'avec le confesseur qui survit à ses souffrances, professant constamment le nom de Jésus-Christ sous la menace de la mort, prêt à la subir, l'appelant même par ses vœux. Pour avoir droit à la palme du martyre, Dieu se contente que l'on ait crucifié sa chair avec ses affections déréglées, que l'on soit réellement mort avec Jésus-Christ, qu'enseveli avec lui dans le baptême, on ne vive plus que pour lui. Disons-le particulièrement des saints religieux, et de nos vierges qui le sont véritablement. Ce n'est point la solitude du désert, ni le cilice et la bure, ni l'abstinence des viandes qui constituent la vraie dévotion. Trop souvent, cet extérieur mortifié cache une âme en proie à tous les vices du siècle. Nous en avons la preuve sous les yeux dans le changement de mœurs qui s'y fait remarquer, du moment où on les fait passer à quelque charge ecclésiastique. Vous les voyez bientôt subjugués par les sensualités, irascibles, haineux, vindicatifs. Pourquoi? parce qu'ils se sont plus appliqués à dompter leur chair que leur esprit, contre l'avis de saint Paul : que les dehors

[1] Hebr., xi, 2.

de la pénitence ne sont pas ce qu'il y a de plus nécessaire, et que la piété seule est utile à tout.

Ce n'est pas que je blâme les austérités de la pénitence, ni ces mortifications nécessaires pour tenir la chair en servitude; mais prenez garde que ce ne soient aussi des illusions du malin esprit si fécond en artifices, et qui se transforme en ange de lumières, pour tromper les simples, en leur faisant croire que c'est là l'essentiel de la religion, qu'il suffit de mater son corps pour être saint, et passer pour tel à ses yeux et à ceux des autres, quand sous ces dehors de pénitence, on porte un cœur souillé de vices abominables. C'était là cette justice des Pharisiens que Jésus-Christ condamne comme plus criminelle que tous les vices des Publicains. C'était là la dévotion de ces vierges folles, qui se croient arrivées au comble de la perfection évangélique, parce qu'elles vivent retirées du monde, bien que nourrissant dans leur cœur les passions de l'avarice, de l'orgueil, de l'envie, de la médisance. Ainsi de ces prétendues veuves qui ne refusent rien à leurs délicatesses, et méconnaissent le véritable esprit du christianisme. En définitive, tout chrétien qui l'est véritablement, quelle que soit la condition où la Providence l'a placé, a ses combats à soutenir, sa croix à porter. Qu'il la porte avec patience, avec courage : il rend au Seigneur un témoignage qui le glorifie; seulement qu'il ne s'en rapporte pas l'honneur à lui-même : autrement ce ne serait pas glorifier Dieu, mais s'honorer soi-même. Dans cette lice ouverte à l'âme fidèle, l'ennemi contre lequel elle a à lutter, c'est le démon. Dieu est son témoin et son juge, son théâtre; ce n'est pas seulement l'Église et le Ciel, mais la multitude des infidèles eux-mêmes : *Vous êtes devenus spectacle pour le*

monde, pour les anges et pour les hommes, écrivait saint Paul aux Corinthiens. Si nous y sommes vainqueurs, les anges applaudissent, l'Église s'en réjouit, Jésus-Christ s'en glorifie dans ses membres. Si nous nous laissons vaincre par notre lâcheté, le démon et ses anges triomphent de notre défaite, l'incrédule en prend occasion d'insulter à notre foi ; ils font rejaillir sur Dieu même leurs insolentes railleries : les voilà, disent-ils, ces hommes qui se vantent d'être rachetés de la tyrannie du démon, se donnent pour morts au monde, et n'en sont pas moins que nous les esclaves de Satan, qu'ils prétendent mettre sous le joug. A quoi leur servent et le baptême où ils disent s'être dépouillés du vieil homme, pour se revêtir de ce nouvel Adam d'origine céleste, et cet Esprit saint qui règle leurs actions à sa volonté ? Pourquoi avoir toujours à la bouche le mot d'Évangile, quand leur vie entière contraste si fort avec les ordonnances de leur Évangile? Quel opprobre pour l'Église d'entendre de pareils reproches, et de n'avoir rien à y répondre? Tout ce qu'il y a de fidèles ne sont-ils pas réduits à baisser les yeux, à rougir toutes les fois que l'on vient nous apprendre que telle de nos vierges qui avait pris Jésus-Christ pour époux, viole son engagement sacré! Quel deuil pour toute l'Église, et particulièrement pour les pasteurs, alors que l'un des athlètes de Jésus-Christ, vaincu par la violence des tourments, abandonne les drapeaux de son divin Maître! Quel triomphe au contraire pour le démon!

Si donc, mes très-chers frères, nous aimons réellement notre Dieu, si nous lui demandons du fond du cœur : *Que votre nom soit sanctifié,* veillons sur nous-mêmes ; ne permettons pas que ce nom soit déshonoré ; glorifions-le par notre mort et par notre

vie, conformément à ces paroles de l'Apôtre : *Faites toutes choses sans murmures et sans disputes, afin que vous soyez irrépréhensibles et sincères, et qu'étant enfants de Dieu, vous soyez sans tache au milieu d'une nation dépravée et corrompue, parmi laquelle vous brillez, comme des astres dans le monde, portant en vous la parole de vie, pour être un sujet de gloire au jour de Jésus-Christ*[1], notre roi, spectateur de nos combats, à qui doit être rapporté comme à son chef tout ce qui se fait dans chacun de ses membres. Glorifions-le devant les hommes, pour qu'il nous glorifie devant ses anges, à ce jour solennel où il viendra, nous dit saint Paul, *se faire glorifier dans ses saints*[2]. Point de couronne à prétendre, à moins d'avoir généreusement combattu. Voyez ceux qui aspirent à une couronne corruptible, ils se dévouent à toutes les privations, et ne négligent rien de ce qui peut contribuer à leur succès : que ne devons-nous pas faire, nous qui prétendons aux couronnes incorruptibles de la vie éternelle, au royaume du ciel?

Qu'ici l'on me demande comment on peut être martyr sans verser son sang, j'ai déjà répondu : Quiconque pratique la justice avec la disposition de mourir plutôt que de se départir de ses saintes règles, sa volonté lui tient lieu de martyre. Ce sont moins les désirs que les effets que Dieu regarde, moins les témoignages extérieurs que les affections de l'âme. Car enfin, pourquoi serait-il privé de la gloire du martyre, celui à qui il n'a pas tenu de le consommer? De même, quoique dans le sens contraire, vivre dans la disposition de renoncer à Jésus-Christ, sitôt qu'il y aura quelque risque à courir, ou pour ses biens,

[1] Phil., II, 15. — [2] II Thess., I, 4.

ou pour son repos, ou pour sa vie, c'est vivre en apostat pour mourir de même. Vous renoncez à lui pour un peu d'argent : ferez-vous difficulté de le renier, si l'on vous sollicite par la menace de l'opprobre, de la prison ou de la mort? Au moindre accès de fièvre vous allez consulter un empirique; préférerez-vous endurer des tortures pires que la mort si l'on vous somme de renoncer à Jésus-Christ? Mille et mille fois on vous a vu, pour un vain caprice, pour une jouissance d'un moment, oublier la loi de Jésus-Christ : ferez-vous moins de cas de la vie, quand il faudra la donner pour Jésus-Christ? Ce n'est point le tyran qui fait de vous un apostat, c'est vous-même qui allez aux pieds du tyran faire acte d'apostasie. Comme il n'y a qu'une manière de combattre, ainsi devons-nous présenter aux fidèles une seule et même armure pour arriver au martyre, l'armure de la foi qui combat et triomphe dans les martyrs. On ne succombe en présence des bourreaux que faute de foi. Il faut donc prier Dieu, le prier sans cesse pour qu'il veuille bien augmenter en nous la foi. C'est lui qui la donne; c'est à lui que revient l'honneur de la victoire. Inculquons fortement dans les cœurs quel crime horrible c'est que l'idolâtrie, de quelque nom qu'elle se masque; avec quelle sévérité Dieu le punissait dans l'ancienne loi; rappelons que l'adoration du veau d'or coûta la vie à plusieurs milliers des enfants d'Israël. Mettons en parallèle les deux espèces d'idolâtrie; l'une publique, qui consiste à sacrifier aux fausses divinités; l'autre privée, qui consiste à violer la loi du Seigneur, pour suivre les mouvements de sa concupiscence et obéir à Satan. Comparons d'un côté le Seigneur avec tous ses biens, de l'autre le démon avec tous les maux dont il est le principe.

Comparons et le séjour et la compagnie qui nous attendent; d'un côté les enfants de Dieu, les esprits bienheureux, l'héritage de l'immortalité; de l'autre les enfants de Bélial, les démons, les victimes de l'enfer. Comparons et les combats et les récompenses. Pour quiconque aura fortement médité ces différences, la victoire n'a plus rien de coûteux. Combien de chrétiens dont la foi semble flottante sur leurs lèvres, anéantie dans leur cœur, ou languissante! on fait bien la profession de croire avec le livre du Deutéronome que *le Seigneur Dieu est un : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et ne serviras que lui seul;* chaque jour on récite de bouche les paroles du Symbole : Je crois en Dieu le Père tout-puissant. Est-ce croire en Dieu que de ne pas mettre en lui toute sa confiance? Est-ce professer l'unité de Dieu, seul souverain Seigneur, que de sacrifier au démon de la luxure, de la mollesse, de l'avarice, que d'être esclave de son ventre et du monde? Les païens croient à plusieurs dieux; et vous qui n'en croyez qu'un, vous vous imaginez avoir atteint la perfection : où est votre mérite? Les Juifs croyaient aussi qu'il n'y a qu'un seul Dieu; et ils blasphèment journellement contre le nom du Fils de Dieu dans leurs synagogues. Les démons n'en sont pas moins convaincus que vous, et ils tremblent à ce nom auguste. Si vous croyez véritablement en Dieu, croyez à ses divins attributs, à sa justice, à sa vérité; qu'il récompensera les bons, qu'il punira les méchants. Croyez qu'il n'y a pour chacun de nous d'espérance de salut que par son Fils mort pour nos péchés; croyez qu'il ne peut arriver aucun mal à ceux qui se seront abandonnés tout entiers à sa volonté, et qui auront persévéré dans l'attachement à son service. Voilà ce qui s'appelle

croire en Dieu le Père, en Jésus-Christ son Fils, à son Esprit saint, à l'unité de Dieu, à son Église sainte, corps mystique de Jésus-Christ, hors de laquelle il n'y a point de salut, et dans le sein de laquelle il n'y a plus de maux à redouter. Qui s'attache à cette pierre, demeure immobile contre toutes les attaques des tentations. Par exemple : on vous a outragé de paroles; et voilà qu'aussitôt le désir de la vengeance s'empare de votre cœur; dites-vous à vous-même : Le démon a suscité contre moi cet homme pour abattre ma constance et pour me perdre; mais que me dit le Maître que j'ai l'honneur de servir : *Heureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre; à moi la vengeance, et je vous ferai justice*[1]. Que vous dit Jésus-Christ par la voix de son Apôtre? *Ne vous vengez pas vous-même, mais laissez passer cette colère*[2]. L'ennemi du salut, au contraire : Satisfaites votre ressentiment, et renoncez à la vie éternelle. Jésus-Christ vous dit : *Triomphez du mal par le bien, et ne résistez point au mal que l'on veut vous faire, et vous partagerez avec mon Fils la possession du royaume des cieux*[3]. Le démon vous dit par l'accent de votre concuspiscence : Commettez cet adultère; jouissez de ce plaisir d'un moment, attachez-vous à mon service : et quelle sera votre récompense? les châtiments de l'enfer. Le Seigneur de son côté : Fuyez les plaisirs de ce monde, et vous recevrez au centuple la récompense, la paix de la conscience dans la vie présente, et la béatitude éternelle dans l'autre. Choisissez entre l'un et l'autre. Le démon vous dit comme autrefois à Ève : Vivez au gré de vos désirs. De même pour toutes les occasions où vous êtes tenté; opposez à

[1] Matth., v, 4. — [2] Rom., xii, 19. — [3] Matth., v, 39.

l'ennemi le bouclier de l'Écriture, où Dieu vous parle comme s'il était présent. Ramassez dans les eaux du torrent les pierres qui vous serviront à terrasser le superbe Goliath [1]. Prenez modèle sur Jésus-Christ, qui, dans sa tentation au désert, n'employa point d'autre arme pour réduire le tentateur au silence. Qu'il revienne à la charge, qu'il fasse jouer toutes ses batteries, ne vous en effrayez pas. Il ne peut rien contre le Dieu tout-puissant qui est avec vous. Répétez avec saint Jean : *Celui qui est dans nous est plus fort que celui qui est dans le monde ;* avec Jésus-Christ : *Ayez confiance, parce que j'ai vaincu le monde* [2]. Que l'athlète de Jésus-Christ, exercé par ces saintes méditations, en vienne hardiment au combat, il éprouvera de jour en jour combien son ennemi est peu redoutable. Toutefois gardons-nous bien de nous relâcher dans les moments de trêve qu'il pourrait nous laisser. Ayons toujours l'œil ouvert sur les piéges qu'il nous tend, et disons avec le saint prophète Habacuc : *Je demeurerai ferme dans le lieu où j'ai été mis en sentinelle ; je me tiendrai immobile dans ma forteresse* [3], pour ne laisser dans mon cœur aucun accès par où l'ennemi puisse y pénétrer et saisir sa proie. Le rempart le plus ferme à lui opposer, c'est la sobriété, la prière accompagnée de la méditation de l'Écriture, qui, *tout entière inspirée d'en haut, est utile pour instruire, pour enseigner, pour corriger et pour conduire à la justice et à la piété, afin que l'homme de Dieu soit parfait, étant propre et parfaitement préparé à tout bien* [4]. Elle vous fournira au besoin tous les traits les plus capables de repousser les attaques du serpent

[1] I Reg., xvii, 40.—[2] Joan., xvi, 33.—[3] Habac., ii, 1.—[4] II Tim., iii, 16.

ennemi : point de maladie de l'âme à laquelle elle ne soit en état d'opposer le remède le mieux approprié ; et vous présentera dans l'histoire des justes, et particulièrement dans celle de Jésus-Christ, les modèles les mieux faits pour exciter notre émulation ou pour nous consoler dans nos disgrâces.

Parlons maintenant de ces maux qui font l'apanage de notre condition humaine, ou qui nous arrivent comme par hasard ; ceux-là même tournent au profit de la piété chrétienne. Par exemple (et puis-je rien choisir de plus sensible ?) vous venez tout à coup à perdre vos biens : c'est la guerre, c'est un naufrage ou des voleurs qui vous les ont enlevés. Au lieu de penser aussitôt de recourir à la justice, de chercher par des moyens peu dignes d'un chrétien à réparer la perte que vous avez subie, dites-vous à vous-même : C'est Dieu qui m'éprouve, il veut s'assurer si je l'aime de tout mon cœur ; il me l'avait donné, il me l'ôte, que le nom du Seigneur soit béni. Remerciez-le du bien que vous teniez de sa libéralité ; remerciez-le de la soustraction qu'il vous en fait pour éprouver votre foi. Si vous le dites dans le même esprit que le saint homme Job, vous en serez récompensé comme lui. Le Seigneur apprécie non ce que vous avez perdu, mais votre résignation ; de même que dans l'aumône faite au pauvre, il regarde non ce qui a été donné, mais dans quel esprit. La mort vous ravit à la fleur de son âge un fils, l'unique objet de votre affection ; la mortalité vous prive de ce que vous avez de plus cher, d'une épouse, de vos enfants, de vos amis ; supportez-le avec patience, et dites-vous : Dieu en a disposé comme il a voulu ; apparemment que c'était pour notre bien ; que son nom soit béni ! Telles maladies vous affligent non moins

déchirantes que les plus cruelles tortures[a], éloignez de votre pensée et de votre bouche tout blasphème, toute plainte, et dites avec David, avec le grand-prêtre Héli : Dieu est le maître *de faire tout ce qui lui paraît bon.* Par là les maux que l'on supporte pour le nom de Jésus-Christ tournent au profit du chrétien et à la gloire de Jésus-Christ. Qu'arrivera-t-il? Peut-être le Seigneur, apaisé par cette abnégation de vous-même, éloignera-t-il les tribulations, ou les adoucira; du moins y gagnerez-vous l'avantage de rendre plus tolérables par votre patience des maux que l'impatience n'aurait fait qu'irriter. Ne cessons pas de nous faire les uns aux autres ces raisonnements, par lesquels nous sommes assurés de glorifier le Dieu que nous servons. Soyons ses martyrs, qui que nous soyons, non pas seulement dans l'adversité, mais dans la prospérité; dans l'adversité, en adorant sa main paternelle qui nous châtie et nous corrige; dans la prospérité, en bénissant sa miséricorde qui tempère nos épreuves par les consolations qu'elle y mêle. Ce plan de conduite fera de notre vie entière un témoignage continuel, par lequel nous manifesterons aux fidèles et aux infidèles la sagesse, la bonté, la miséricorde et la volonté de Dieu le Père, de Jésus-Christ son Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

[a] Enumération des maladies : pleurésie, ischiasis (jaunisse), goutte, paralysie, calcul, ulcération du rein ou de la vessie.

XIII.

DE LA GLOIRE DU MARTYRE.

On a publié, sous le nom de notre saint évêque de Carthage, un traité qui a pour titre : *De la louange du Martyre;* mais l'on convient généralement qu'il n'est point de saint Cyprien. L'affectation, la dureté et l'obscurité de langage ne permettent pas de le lui attribuer; c'est ainsi qu'en parlent Tillemont, D. Ceillier, Cave, Dupin. Les premières périodes surtout en sont presque inintelligibles. Il est adressé à Moïse, Maxime et autres confesseurs de Rome; on le rapporte à l'an 250, avant qu'ils eussent souffert pour la foi. Ce qu'il offre de plus remarquable, c'est le passage suivant : « J'étais présent, dit l'auteur, et je » dois ce témoignage à la vérité, lorsque d'impitoya- » bles bourreaux s'acharnaient sur les victimes aban- » données à leur fureur, sans pouvoir ébranler leur » constance; j'ai entendu des spectateurs dire : Il » y a là quelque chose de grand et d'héroïque, il » est impossible de le dissimuler, à souffrir de la » sorte, et à conserver toute la force de son âme au » milieu d'aussi cruelles tortures. D'autres, se mê- » lant à la conversation, ajoutaient : Cet homme a, » je crois, des enfants; il est marié, et il a sa femme » dans sa maison. Cependant ni la considération de

» ses enfants, ni le soin que l'on doit à des person-
» nes chères, ne le font point changer de résolution.
» On devrait bien examiner la chose à fond, et re-
» chercher quelle est la valeur des motifs qui le font
» agir ; car enfin, quelle que soit cette religion, il n'est
» pas possible qu'il n'y ait là quelque chose de grand
» qui fait braver les tortures et la mort. Telle est en
» effet la force du martyre, qu'elle oblige à croire
» celui-là même qui en veut à votre vie. »

Dans la peinture qu'il fait des supplices des damnés dans les enfers, son génie descriptif semble avoir fourni à la poésie les pinceaux dont elle a crayonné ce séjour lamentable du crime et du désespoir. « L'en-
» fer, dit-il, retentit incessamment de sanglots, de
» gémissements et d'imprécations ; à travers l'épaisse
» obscurité que forme une nuit éternelle, s'élèvent des
» tourbillons de flammes échappées du sein d'un bra-
» sier ardent qui ne s'éteint jamais. De ce feu, pareil
» à un vaste incendie, sortent des colonnes enflam-
» mées qui se partagent pour s'appesantir sur les ré-
» prouvés et varier leurs tourments, en proportion des
» crimes qu'elles punissent. Ici une mort lente les
» poursuit sous des formes diverses et les dévore sans
» les anéantir. Ceux-ci traînent après eux de lourdes
» chaînes, ceux-là restent affaissés sous un poids qui
» les écrase, ceux-là roulent perpétuellement préci-
» pités dans un abîme, où les tient suspendus une
» main toute-puissante et impitoyable ; d'autres, en-
» chaînés à une roue toujours en mouvement, tour-
» nent avec elle sans pouvoir s'en détacher un seul
» moment, déchirés à la fois et par le feu et par le fer
» qui les investissent de toutes parts. »

Il met en contraste le paradis, dont il fait également une description poétique semblable à celles des

Champs-Elyséens, tracée par les pinceaux d'Homère, de Virgile ou de Fénelon.

L'auteur termine en demandant que les prières des martyrs lui obtiennent la grâce d'être associé lui-même à l'honneur de leur confession et à la gloire de leur triomphe.

XIV.

DES SPECTACLES[a].

Cyprien au peuple fidèle, salut.

Autant je suis profondément affligé lorsqu'il ne se présente point à moi d'occasion de vous écrire en dédommagement à la peine que j'éprouve à être éloigné de vous, autant je sens renaître ma joie et mon bonheur, quand je puis correspondre avec vous par lettres. Je me crois, dans ces moments-là, près de vous. Tout assuré que je suis de l'entière confiance que vous donnez à mes paroles, la meilleure preuve est dans le fait. L'exactitude à ne laisser échapper aucune occasion ne laisse nulle équivoque sur ce sentiment. En conséquence, bien que je ne doute nul-

[a] Il s'est élevé quelques doutes sur le véritable auteur de ce traité, écrit en forme de lettre et adressé au peuple fidèle par un évêque qui regrette de n'avoir pas autant qu'il le voudrait le moyen de communiquer avec ses diocésains ; ce qui convient à saint Cyprien éloigné de son troupeau par la persécution. Tous les critiques s'accordent à dire qu'il est excellent, plein d'esprit et de piété. Tel est le jugement qu'en portent Tillemont, D. Ceillier. Lombert et Fell n'en parlent point, par la raison que Pontius a gardé le silence sur cet écrit du saint évêque. Il fut composé dans le temps où les exorcismes étaient encore fréquents dans l'Eglise, et où les fidèles portaient l'Eucharistie dans leurs maisons.

lement de votre fidélité à remplir tous les devoirs de la vie chrétienne, ni de votre attachement à la profession qui vous lie, cependant, comme nous ne voyons que trop de personnes défendre la cause du vice, lui accorder faveur et protection, au point de s'en faire hautement les apologistes, et, ce qui est pis encore, osent faire le procès à nos saintes Écritures, dont elles se prévalent pour autoriser les plus criminels désordres, ne voyant dans les plaisirs que l'on va chercher au spectacle, qu'une distraction innocente (car tel est de nos jours l'affaiblissement de la discipline ecclésiastique et la décadence des mœurs, qui va toujours se précipitant, que, non content de chercher des excuses au mal, on s'efforce même de le légitimer) : fondé sur ces considérations diverses, j'ai cru devoir vous adresser cette courte instruction, moins dans le dessein de vous rien apprendre, que de vous rappeler ce que vous savez.

Les maux dont il est le plus difficile de triompher sont ceux qui reviennent le plus habituellement, parce qu'ils ont pour eux l'exemple du grand nombre qui les soutient, et l'autorité des prétextes qui les défendent.

Des disciples de l'Évangile, des hommes qui se donnent pour chrétiens, ne se font pas scrupule de produire nos saintes Écritures à l'appui des superstitions du paganisme unies si intimement aux spectacles, et ne rougissent pas d'allier la parole de Dieu avec l'idolâtrie. Toutes les fois que le chrétien assiste à des représentations dont l'objet est d'honorer quelques-unes des fausses divinités du paganisme, c'est les reconnaître, c'est abjurer le vrai Dieu, fouler aux pieds sa divine religion. Je rougis, en vérité, de rapporter les raisons qu'ils allèguent.

« Montrez-moi, nous dit-on, dans l'Écriture une loi » qui les défende. Bien loin de là, nous y voyons un » David qui danse devant l'arche. Il y est parlé du » char d'Elie, d'instruments et de chœurs de musi- » que, de combats du cirque, de couronnes décernées » aux athlètes. Pourquoi donc le chrétien fidèle crain- » drait-il de voir ce que l'Esprit saint n'a pas craint » d'écrire? »

Je répondrai d'abord qu'il vaudrait beaucoup mieux ne savoir pas lire que de lire de cette manière. C'est travestir nos livres saints que d'employer à l'apologie du vice des expressions et des exemples qui n'y sont proposés que comme leçons de vertu. Ce n'est pas à des spectacles qu'ils nous appellent, ils ne veulent qu'encourager de salutaires exercices par la comparaison avec l'ardeur que les païens mettent à de frivoles et oiseux divertissements. Non, l'intention de nos livres saints n'est pas d'autoriser les égarements du paganisme, mais de ranimer notre émulation par la perspective des récompenses célestes promises en échange des laborieuses épreuves auxquelles il faut les acheter. L'enlèvement d'Elie sur un char de feu n'a rien de favorable à la cause des spectacles du cirque; car il n'y est pas pour y disputer le prix de la course. David, dansant devant l'arche, n'imite pas les obscènes mouvements des pantomimes, où sont retracées les débauches de la Grèce. Les instruments divers introduits dans la musique des Hébreux [a] servaient au culte du Seigneur, non à celui des idoles. N'invoquez donc pas la pres-

[a] *Nabla*, *æra* (*seu tympana*) *tibiæ et cytharæ*. On peut voir sur ces instruments de musique la savante dissertation de D. Calmet sur la musique des anciens. (*Bible de Vence*, t. VI, p. 141 et suiv.)

cription en faveur des spectacles, œuvres du démon qui a transporté à de profanes usages ce qui fut légitime dans son principe. Quand la sainte Ecriture n'en parlerait pas, la pudeur seule prescrirait contre les spectacles. Ce qu'il faudrait remarquer de son silence, c'est qu'elle a plus dit en se taisant, que si elle s'était expliquée par des défenses expresses. Quelle humiliante idée ne nous donnerait-elle pas de chrétiens à qui il aurait fallu exprimer de pareilles défenses! Dans les préceptes que l'on donne, il est communément plus à propos de ne pas tout dire. Souvent même on court risque de donner de dangereuses impressions sur les choses dont on veut interdire l'usage[a]. C'est par cette sage et délicate réserve que nos saintes Écritures ne parlent point des spectacles; mais, à défaut de textes précis, la morale sévère qu'elles nous prêchent parle assez haut, et la raison seule suffirait pour nous les interdire. Nous n'avons qu'à nous consulter nous-mêmes, et à faire un retour secret sur la profession à laquelle nous sommes engagés, pour nous éloigner de ces divertissements qui la déshonorent. Toute sentence qui n'emprunte rien que de sa propre vérité, en devient plus imposante. Que dit l'Ecriture? que nous défend-elle? Elle ne permet pas de regarder le mal qu'elle défend de commettre; elle a condamné les danses et les spectacles, en détruisant l'idolâtrie qui les avait enfantés, et qui a mis au jour tous ces

[a] Le poëte latin l'a dit :

Nitimur in vetitum semper, cupimusque negata.

Nous nous portons habituellement vers le mal, et la défense même qui nous en est faite est une sorte d'attrait qui nous le fait désirer.

monstres de vanité et de dissolution. Et certes, avez-vous un spectacle où il n'y ait des idoles? Avez-vous un jeu public sans sacrifice, un combat du cirque qui n'ait pour objet une consécration instituée par le paganisme? Que fait le chrétien fidèle au milieu de ces assemblées profanes? Si l'idolâtrie lui fait horreur, quel peut y être son langage? Voué à la sainteté, de quel œil savoure-t-il ces criminels plaisirs et ces superstitions impies? Il y prend goût, donc il les aime. Qu'il sache du moins que tout cela est l'œuvre des démons. De quel droit vient-il prononcer dans l'église les paroles de l'exorcisme, après qu'il est allé autoriser par sa présence dans les spectacles des plaisirs qu'il a abjurés? Par les vœux de son baptême il a renoncé aux pompes du démon pour suivre Jésus-Christ : vient-il renoncer à Jésus-Christ comme il a fait au démon? C'est l'idolâtrie, je le répète, qui a enfanté ces jeux diaboliques, pour attirer à elle les chrétiens par la séduction des yeux et des oreilles. Les jeux du cirque furent établis par Romulus, en l'honneur de son dieu Consus qui lui avait inspiré, disait-il, le conseil d'enlever les Sabines. D'autres furent institués à l'occasion d'une famine dont Rome fut affligée, et dédiés depuis à Cérès et à Bacchus, à d'autres idoles et à des morts; pas un de ces spectacles, imités des Grecs, où la musique, le langage, les acteurs, ne fussent sous l'invocation de tels ou tels démons. Tout ce que l'on y voit, tout ce que l'on y entend, si vous remontez à son institution, s'y rapporte, soit à une idole, soit à un mort, toujours au démon, comme à son auteur. Fécond en artifices, le démon, voyant que l'idolâtrie exposée à découvert n'inspirerait que de l'horreur, la fait entrer dans les spectacles, pour en corriger l'odieux par

l'attrait du plaisir. Est-il nécessaire d'entrer dans un plus long détail? Parlerai-je des sacrifices monstrueux dont ces jeux sont accompagnés, où l'on voit un homme qui se substitue lui-même au ministre de l'autel, s'immoler de ses propres mains, et, recueillant dans une coupe son sang qui coule à grands flots, en fait une libation à son idole qui n'en a jamais assez; où, du rang de ces spectateurs enivrés de plaisir, s'échappent des cris qui demandent la mort de quelques-uns d'entre eux, pour donner aux autres une leçon de cruauté sanguinaire, comme si ce n'était pas assez que l'on y apporte sa férocité individuelle, sans venir encore l'exciter par les publics encouragements? Nourrie délicatement, une bête féroce attend le jour où, en présence de sa victime, elle donnera au peuple assemblé le spectacle d'une cruauté plus ardente; elle a son maître qui la dresse, et qui saura bien l'empêcher d'être moins féroce. Parlerai-je de tant d'autres scandales auxquels l'idolâtrie donne un appui déclaré? parlerai-je de ces combats futiles, de ces misérables débats entre les concurrents, sur les couleurs, sur les chars, de l'importance que l'on attache à la vitesse d'un cheval, à l'infériorité d'un autre, quelle joie quand l'un obtient le prix de la course, quel chagrin quand l'autre reste en arrière? Il faut tenir registre des années de chacun d'eux; il faut connaître quels étaient les consuls d'alors, faire une longue étude des générations passées, compter ses aïeux et toute sa généalogie. Que de travail pour tous ces riens, ou plutôt quelle bassesse, quelle honte de se tant intriguer, et de charger sa mémoire de ces puériles connaissances, de manière à ce qu'elle ne trébuche pas dans l'énumération que l'on en fait! Demandez au chrétien ce

qui se passe dans ces jeux, il l'ignore, ou bien tant pis pour lui s'il ne l'ignore pas. Demandez-lui encore ce qu'il a rencontré sur son passage : il sera forcé de répondre en rougissant [a] qu'il n'y est arrivé qu'en ayant sous les yeux des lieux de prostitution, des nudités effrontées, les monuments de la plus infâme débauche, et d'une corruption qui s'est répandue dans toutes les classes de la société. Je ne l'accuserai point de s'y être arrêté; mais il a vu ce qu'il n'est pas permis de faire; mais ses regards ont savouré ces honteux trophées de l'idolâtrie; mais il n'a pas tenu à lui de traîner, dans sa personne, l'Esprit saint dans ce repaire de corruption, alors qu'il s'est présenté à ce spectacle impur, au sortir du redoutable sacrifice, les mains encore chargées de la sainte Eucharistie; amalgamant le corps de Jésus-Christ à ceux des plus infâmes courtisanes, et trouvant quelque plaisir à des spectacles où l'on n'assiste que pour se damner. Parlerai-je encore des bouffonneries dégoûtantes du théâtre? Mais on rougirait de rapporter ce qui s'y dit; on rougirait même d'accuser ce qui s'y passe : les manéges des personnages, les stratagèmes mis en œuvre par des intrigues adultères, les coupables faiblesses du sexe, les plaisanteries indécentes, l'autorité des pères de famille, tantôt avilie par le ridicule, tantôt dégradée par le scandale de leurs propres mœurs, immolée à la risée publique, sous des qualifications devenues proverbiales. Et, bien que cette cruelle licence n'épargne ni sexe ni rang, c'est à qui courra au-devant de ses traits. On se plaît à voir ce qui fait la honte publique; on

[a] Je laisse à de plus hardis à traduire fidèlement les expressions qui suivent.

s'y réunit pour se dire que l'on a du temps à perdre ou pour apprendre comment on le perd. On accourt à ces cloaques où vient s'engloutir la pudeur publique; on s'y familiarise avec le crime, on s'apprend à n'être pas moins dissolu en secret qu'on ne le paraît en public; et sous l'empire des lois on s'accoutume à faire tout ce qui est proscrit par les lois. Je le demanderai encore: que fait là le chrétien fidèle, lui à qui il n'est pas permis d'égarer sa pensée sur aucun objet criminel? quel plaisir peut-il trouver à ces images corruptrices? veut-il y dépouiller sa pudeur, et s'apprivoiser avec la licence? Ce que l'on s'habitue à voir, on apprend à le faire. Ces femmes perdues qu'une dégradation malheureuse asservit au libertinage, elles se cachent du moins, elles n'oseraient pas se produire au grand jour, et renferment leur honte dans les repaires que leur assigne l'autorité publique. Mais là le crime ose affronter tous les regards, et la prostitution vous poursuit à chaque pas; là, l'adultère vient étaler à tous les yeux sa honte tout entière. Un acteur efféminé supplée à la parole par l'expression étudiée d'une pantomime qui met tous ses membres en convulsion. Il s'annonce; la ville entière s'émeut, c'est à qui dévorera de ses regards cet être ni homme ni femme qui vient retracer quelque scène de la fabuleuse antiquité. On se passionne pour tout ce qui est défendu. Des attentats que le temps avait dérobés à la connaissance de la postérité, se trouvent reproduits, comme s'il ne suffisait pas à la passion de se repaître des maux présents, sans qu'elle s'approprie par la représentation les égarements des âges antiques.

Non, il n'est pas permis à des chrétiens, il ne l'est sous aucun prétexte, d'assister à ces sortes de diver-

tissements que la Grèce nous envoie escortés de ses arts dangereux. Voyez : celui-ci vous étourdit des sons rauques du clairon guerrier; celui-là vous attriste par les accents de sa flûte larmoyante[a].

Que dirai-je de tout ce puéril et ridicule travail, des clameurs extravagantes de la scène tragique? Quand l'idolâtrie ne les réclamerait pas comme étant de son domaine, toujours leur vanité, qui s'accorde si peu avec le sérieux de la vie chrétienne, nous fait un devoir de les fuir. Sans compter l'extravagance de ces acteurs qui viennent se faire battre comme s'ils n'avaient rien de mieux à faire, prêtant leurs visages aux coups qui leur sont assénés comme dédommagement à leurs estomacs affamés, et qui mettent leur bravoure à soutenir la faim par delà les forces humaines pour gagner après cela la palme de la gloutonnerie. Quoi de plus indécent que ces luttes où deux athlètes s'enlacent l'un dans l'autre et s'étreignent par d'impudiques embrassements? N'importe qui est le vainqueur; toujours est-ce la pudeur qui est foulée sous les pieds. En voilà un qui danse nu, un autre qui fait preuve de vigueur en lançant en l'air un globe d'airain. Et l'on met de la gloire à tout cela! quelle démence! Et l'on y court! Mais s'il n'y avait point de spectateurs, il n'y aurait point de ces vains et criminels passe-temps, à la fois impies et pernicieux. Je l'ai déjà dit vingt fois : le devoir du chrétien est de les

[a] Le texte ajoute : Ou bien ce sont des chœurs où la voix humaine retentit à grand bruit, mêlée aux instruments. Un joueur de flûte, promenant avec effort sur les trous dont elle est percée le souffle provenu des organes supérieurs de la respiration, en fait sortir des sons tantôt plus sourds, tantôt plus éclatants, au moyen de l'air qu'il agite par ses ouvertures, et chante avec ses doigts; comme si ce n'était pas assez de la langue que le Créateur nous a donnée.

fuir, d'en défendre sévèrement ses yeux et ses oreilles. Avec la pente naturelle qui nous entraîne vers le mal, que sera-ce si nous y sommes excités par l'exemple? et s'il ne faut pas même de choc étranger pour précipiter notre chute, le moyen de tenir contre l'impulsion qui nous pousse? Repoussons-les bien loin même de notre pensée.

Il y a pour le chrétien d'autres spectacles et bien préférables à choisir; il a d'autres plaisirs et bien plus profitables sans sortir de lui-même. Pour ne point parler de ceux qui échappent encore à ses sens, n'est-ce pas un assez attrayant spectacle que les magnificences de la nature qui est sous ses yeux; que le lever et le coucher de l'astre brillant du jour qui détermine la constante succession du jour et de la nuit; que l'aspect de la lune de qui le mouvement régulier dans son irrégularité marque le cours du temps; les chœurs des étoiles étincelantes à travers l'obscurité des nuits; l'ordre qui règne parmi les saisons dont l'année se partage; le retour périodique des jours et des nuits; cette masse de la terre suspendue et balancée avec les montagnes, avec les fleuves et les rivières qui l'arrosent; ces vastes mers bordées de leurs rivages et que l'agitation de leurs flots rend si redoutables? Voyez l'admirable harmonie qui enchaîne toutes les parties de l'univers; l'air qui s'étend sur nos têtes entre le ciel et la terre animant tout par les pluies vivifiantes qui s'épanchent du sein des nuages, par la douce chaleur qui le pénètre; cette foule d'animaux dont les espèces diverses ont chacune une région qui leur est propre, l'air pour les oiseaux, dans les eaux les poissons, sur la terre l'homme, tant de merveilles de la divine toute-puissance: voilà certes des spectacles dignes des regards du chrétien. Où est

le théâtre construit par des mains humaines que vous puissiez comparer avec les œuvres du Seigneur? Vos plus gigantesques édifices, que sont-ils auprès de nos montagnes? Les lambris dorés de vos palais le cèdent à l'éclat des astres qui brillent au firmament. On cesse de s'extasier sur les productions des hommes, quand on réfléchit que l'on est le fils de Dieu. C'est se dégrader que d'admirer quelque chose après Dieu. Que le vrai disciple de Jésus-Christ s'applique à l'étude de nos saintes Ecritures : elles lui fourniront les spectacles dignes de sa foi. Elles feront passer sous ses yeux les scènes de la création de l'univers, celle des animaux et de l'homme et de sa merveilleuse structure, du monde plongé dans l'iniquité puni par les eaux du déluge. Il verra les justes récompensés, les méchants châtiés; les mers s'entr'ouvrant pour laisser un libre passage au peuple de Dieu, un fleuve entier sorti d'un rocher pour abreuver ce même peuple dans le désert, le ciel pourvoyant à sa nourriture, les eaux des rivières se repliant sur elles-mêmes pour laisser leur lit à sec; la foi triomphante des éléments et des animaux féroces, les tombeaux s'entr'ouvrant, les victimes qu'ils recélaient rendus à la vie, et les morts secouant la poussière du sépulcre au jour du dernier jugement, et Satan, cet antique ennemi du genre humain qu'il avait séduit si longtemps, enfin terrassé et gisant sous les pieds de Jésus-Christ. Le beau, l'admirable spectacle, mes frères! qu'il est doux, qu'il est nécessaire au chrétien d'avoir sans cesse les yeux fixés sur l'objet de ses espérances et le gage de son salut! Pour en jouir, il ne faut pas même le secours des yeux, ni les libéralités d'un préteur ou d'un consul; il ne faut que se rendre agréable au Dieu père de

notre Seigneur Jésus-Christ, qui est seul, qui est avant tout et par-dessus tout, principe de tout, à qui appartiennent la louange et l'honneur dans les siècles des siècles. Amen.

XV.

DE LA RÈGLE ET DU MÉRITE DE LA CHASTETÉ [a].

Je ne crois pas avoir omis aucune des obligations de mon ministère, en essayant par de continuels efforts, et particulièrement par des traités en conformité avec nos principes évangéliques, de vous pénétrer de plus en plus de la foi et de la science divine Est-il en effet entreprise plus utile à l'Eglise de Dieu, et qui soit plus en rapport avec les devoirs attachés à l'épiscopat, que de puiser l'enseignement que nous devons à notre troupeau dans les paroles émanées de l'esprit et de la bouche de Dieu même, pour nous ouvrir les routes qui conduisent au royaume du ciel? Telle est la tâche qui m'est imposée, le vœu que je ne cesse de former, et que je travaille à remplir incessamment, même dans la retraite qui me sépare de vous, en suppléant à ma présence par mes lettres. Mon but, en vous excitant à la foi par ces entretiens écrits, c'est de vous fortifier dans la profession de la vérité évangélique, de vous armer contre les attaques de toute sorte que le démon ne cesse de nous porter. Je ne me croirai plus éloigné de vous tant que je serai rassuré sur vos sentiments.

Mais dans tous les desseins que l'on peut se proposer

[a] On doute que cet écrit soit de saint Cyprien.

dans l'intérêt du salut et de la vie éternelle, il n'en est point qui puisse tourner à bien et contribuer au succès de l'œuvre, à moins d'être soutenu par la grâce du Seigneur. Non-seulement nous exposons sous vos yeux les oracles que nous présentent nos saintes Ecritures, mais nous les accompagnons de prières adressées au Seigneur pour qu'il daigne nous communiquer à tous, à nous comme à vous, les trésors de ses sacrements, et nous donner les forces nécessaires pour accomplir ce que nous connaissons. Ce qu'il y aurait de plus dangereux, ce serait, après avoir connu la volonté du Seigneur, de se ralentir dans la pratique fidèle de ses commandements.

Bien que je n'aie pas manqué, vous le savez, à vous y exhorter (et l'objet le plus ardent de mes désirs fut toujours de vous voir avancer d'un pas ferme dans les voies de la perfection), j'insisterai particulièrement sur le devoir de la pureté, devoir auquel vous êtes fidèles, sachant que vous êtes le temple de l'Esprit saint, les membres du corps de Jésus-Christ appelés aux célestes espérances par une élection privilégiée; consacrés pour la foi, destinés au salut, les enfants de Dieu, les frères de Jésus-Christ adoptés par son Esprit saint, n'étant plus redevables à la chair par le bienfait de la régénération spirituelle, n'ayant plus rien qui soit à nous que notre volonté propre que nous avons consacrée à Jésus-Christ en reconnaissance de la rédemption qu'il nous a procurée, pour qu'il veuille bien en la dirigeant l'empêcher de se dépraver. Si l'Apôtre appelle l'Église l'épouse de Jésus-Christ, je vous le demande, à quelle pureté ne sommes-nous pas obligés, nous membres d'une Eglise qui n'est épouse et mère qu'en conservant sa virginité?

Mon but n'étant, dans cet écrit, que de vous don-

ner des avis généraux, je ne m'étendrai pas, ce qui serait assez facile, sur les louanges de la chasteté; il serait superflu de faire l'éloge de cette vertu à des personnes qui, comme vous, la pratiquent si bien. Le plus beau panégyrique que l'on puisse en faire, c'est l'exemple que vous en donnez, et la gloire que vous recevez d'elle. Elle vous dirige dans les bonnes œuvres que vous faites; vous, à votre tour, vous en rehaussez l'éclat par ces mêmes œuvres. Grâce à vous, elle a montré tout ce qu'elle peut, et mis en lumière les biens auxquels vous aspirez. Un aussi heureux accord entre le précepte et l'exemple ne laisse plus de perfection à désirer.

La chasteté est l'honneur du corps, l'ornement des mœurs, la sainteté des sexes, le lien de la pudeur, la source de la modestie, la paix dans l'intérieur des maisons, le principe de l'union. La chasteté ne s'étudie à plaire qu'à elle-même; toujours timide parce qu'elle est mère de l'innocence, elle ne connaît d'ornement que sa propre pudeur, elle croit n'être jamais ni plus belle ni mieux parée que quand elle déplaît aux méchants; elle est à elle-même sa propre gloire, elle nous signale aux yeux du Seigneur, nous rend chers au cœur de Jésus-Christ, nous unit à lui par les liens les plus intimes. Elle éloigne de nous toute idée déshonnête, établit la paix dans nos sens; heureuse, elle répand le bonheur sur tous ceux en qui elle réside; ceux mêmes qui ne la possèdent pas n'oseraient s'en faire les accusateurs. Elle imprime le respect à ses ennemis mêmes, et n'a point de plus grands admirateurs que ceux qui l'ont attaquée sans avoir pu la vaincre[a]... L'impudicité est toujours détestable, elle

[a] Il y a à cet endroit et dans le reste du paragraphe des

déshonore ceux qui la servent, et n'épargne pas plus le corps que l'âme. Elle dénature l'homme, le réduit tout entier en esclavage. Elle commence par flatter celui dont elle veut faire sa victime, elle étouffe dans l'âme les dernières étincelles de la pudeur, y allume les passions les plus furieuses, y fait taire la conscience, amène l'endurcissement, ruine les espérances de l'avenir, bouleverse les familles en y introduisant des fruits adultères, franchit toutes bornes, jusqu'à confondre les sexes et violer toutes les lois de la nature.

Parmi les personnes qui se consacrent à la chasteté, le premier rang appartient aux vierges, le second aux continents, le troisième aux personnes mariées, toujours glorieuse, quelque degré qu'elle occupe. Garder la chasteté conjugale au milieu de tant de combats des sens, s'imposer des privations et se refuser ce qui pourrait s'accorder sans crime, suppose une vertu bien forte. Avoir conservé une chasteté intacte dès la première enfance et dans toutes les périodes de la vie jusqu'à l'âge le plus avancé, c'est la preuve d'un grand empire sur soi-même ; à moins de dire que l'on a eu le bonheur d'ignorer les besoins de la chair ; les vaincre quand on les connaît, c'est vertu, pourvu que l'on reconnaisse que cette vertu est un don de Dieu lorsqu'elle se fait remarquer dans l'homme.

Ce n'est pas un précepte nouveau que celui qui nous commande d'être chastes. Ses premiers prédicateurs remontent à la naissance du genre humain. L'homme et la femme, créés l'un pour l'autre, ne l'ont été qu'à la condition de s'appartenir exclusivement l'un à

lignes qu'il serait impossible de traduire sans réveiller des images que la bienséance ne saurait admettre.

l'autre. *Ainsi*, dit le texte sacré, *ils ne sont plus deux, mais une seule chair*[1]. Par cet oracle l'unité revient à son principe, et la séparation n'est pas permise. C'est dans le même sens que l'Apôtre appelle l'homme le chef de la femme, unis ensemble pour être chastes[2]. Une tête étrangère ne saurait s'adapter à d'autres membres; ainsi des membres par rapport à la tête. De l'accord des parties résulte l'harmonie du tout. La discorde, la désunion des membres romprait le pacte établi par Dieu lui-même. Après avoir dit que l'homme est le chef, la tête de la femme, saint Paul ajoute : *Celui qui aime sa femme s'aime soi-même, car nul ne hait sa propre chair; mais il la nourrit et l'entretient, comme Jésus-Christ fait l'Eglise*[3]. Il confond dans un même commandement le devoir de s'aimer et d'être chastes, en proposant pour modèle l'amour de Jésus-Christ pour son Eglise.

Jésus-Christ, interrogé sur la question de l'indissolubilité du mariage, lui a rendu un éclatant témoignage en prononçant que *quiconque aura quitté sa femme, si ce n'est en cas d'adultère, la fait devenir adultère, et que quiconque épouse celle que son mari aura quittée, commet un adultère*[4]. De là la sévérité de l'ancienne loi à l'égard des adultères qu'elle condamnait à la peine de mort[5]. Voilà pourquoi l'Apôtre nous dit : *La volonté de Dieu est que vous soyez saints et purs, que vous vous absteniez de la fornication; parce que nos membres sont les membres de Jésus-Christ*; et que c'est un crime monstrueux *d'attacher à Jésus-Christ ses propres membres, pour en faire les membres d'une prostituée*[6]. Celui qui s'en

[1] Gen., II, 23. Matth., XIX, 6. — [2] I Cor., XI, 3. — [3] Eph., V, 23, 29. — [4] Matth., V, 32. Lev., XX, 10. — [5] I Thess., IV, 3. — [6] I Cor., VI, 15.

est rendu coupable mérite d'être livré à Satan pour le châtiment de sa chair[1]. Jamais le royaume du ciel ne s'ouvrira aux adultères. Les autres péchés ont lieu sans que le corps y participe. C'est là proprement le péché de la chair. A ce devoir d'être chastes viennent se réunir tous les autres préceptes du Maître, qu'il serait superflu de rappeler, à vous surtout, mes frères, qui les mettez si bien en pratique. Point d'excuse pour l'adultère, pas même la nécessité où il s'est trouvé de prendre telle femme pour épouse.

Le législateur a fait des ordonnances pour les mariages qu'il a déclarés indissolubles; il n'en a pas fait pour les vierges, dont l'excellence est supérieure; la virginité va de pair avec la pureté des anges[a]; et l'obligation de lutter sans cesse contre la chair, donne à la victoire des vierges un mérite qui l'emporte sur la nature des esprits célestes. Qu'est-ce que la virginité autre chose que la méditation pratique de la vie future? La virginité n'appartient proprement à aucun sexe; c'est une enfance prolongée[b], c'est la victoire sur les voluptés. La virginité n'a point de fils; elle fait mieux, elle les méprise; point de fécondité,

[1] I Cor., v, 5.

[a] On lit dans le texte : *Si ulla prava hominum ausa leges supergredi conantur*, que nous traduisons ainsi : Si quelquefois les criminelles entreprises des hommes essayent de se mettre au-dessus des lois. Les commentateurs que nous avons consultés avouent que leur sagacité est ici en défaut; et nous conviendrons avec eux que tout cet endroit nous paraît obscur. *Est autem locus ille mutilus*, dit l'un des plus habiles d'entre eux. Nous sommes de cet avis.

[b] Un moderne prédicateur a reproduit heureusement ces images dans un sermon *sur la Pudeur*, prêché à la cour de Louis XV : « Aimable pudeur, c'est vous qui nous unissez à l'a-» gneau. Vierges! vous changez la terre en ciel; vous égalez » l'homme aux anges; vous êtes la couronne des vertus. Char-» mante liberté, perpétuelle enfance, etc. » (L'ancien évêque de Sènez, *Serm.*, t. III, p. 67.)

mais aussi point de veuvage ; heureuse de n'avoir à éprouver ni les douleurs de l'enfantement, ni à pleurer la perte des enfants. Qu'est-ce encore que la virginité ? Une liberté pleine : point de mari qui l'assujettisse à son commandement, point de passions dont elle soit tributaire ; libre qu'elle est des liens du mariage, du siècle, des enfants, la persécution n'a pour elle rien de redoutable, puisque, assurée de sa foi, elle peut en provoquer les attaques[a].

Après avoir exposé sommairement le devoir de la chasteté, produisons-en un exemple. Le précepte a bien plus de force quand il est rendu sensible par des faits. Le premier que nous montrent nos livres saints, est celui du chaste Joseph[1]. Ce jeune Hébreu, le digne fils du saint patriarche Jacob, plus illustre encore par sa vertu, avait excité par ses révélations la jalousie de ses frères qui le vendirent à des Ismaélites. Transporté dans l'Egypte, esclave de Putiphar, il s'en était concilié l'affection par son service, par la pureté de ses mœurs, et par son exactitude à tous ses devoirs : qualités que relevait encore en lui la grâce de son langage et de sa jeunesse. Elles fixèrent sur lui les yeux de l'épouse de son maître, et firent naître dans son cœur d'autres sentiments que ceux qui étaient commandés par la bienséance. Cette femme, s'abandonnant à une criminelle passion, ayant attiré son jeune esclave dans un endroit écarté de la maison où elle était sans témoins, voulut profiter de l'occasion favorable pour essayer par des promesses

[a] Ce n'est pas avec cette profusion d'images que Tertullien, saint Grégoire de Nazianze, saint Jérôme, saint Jean Chrysostôme, saint Cyprien lui-même, ont vanté les avantages de la chasteté.

[1] Gen., XXXIX, 4 et suiv.

ou par des menaces de triompher de son innocence. Joseph s'arracha d'auprès d'elle, et en fuyant laissa dans ses mains son manteau. Ce qui aurait dû servir de témoignage de sa chasteté, cette femme impudique en fit l'instrument d'une accusation. Joignant le mensonge à l'effronterie, elle supposa que c'était elle qui avait été outragée; et pour se venger du mépris qui avait été fait d'elle, se plaignit et à ses gens et à son mari, que l'étranger avait cherché à lui faire violence. Putiphar, n'entendant que sa femme, et transporté de colère, fit mettre en prison l'innocent jeune homme. Mais le Seigneur fut avec Joseph, et prit soin de sa vengeance. Dieu lui donna d'expliquer les songes des deux officiers renfermés avec lui dans la même prison, et le rendit à la liberté. Joseph, qui avait eu tant de dangers à courir dans la maison de son maître, trouva à la cour du roi Pharaon de quoi lui faire oublier ses disgrâces passées, et mérita que Dieu le récompensât des preuves qu'il avait données de sa chasteté et de son innocence.

Produisons un autre exemple : celui-ci c'est une femme qui nous le fournit. Les livres saints nous parlent de Suzanne, fille d'Helcias, mariée à Joachim. Sa beauté était remarquable, sa vertu l'était encore davantage; nul apprêt n'en relevait l'éclat : simple, chaste, elle tenait de la nature tous ses agréments. Deux vieillards, oubliant et la loi divine et leur âge avancé, s'enflammèrent à sa vue, et osèrent lui déclarer une passion criminelle. Suzanne résiste à leurs efforts ; ceux-ci menacent, et accusent l'innocence du crime même dont ils avaient voulu se rendre coupables. Suzanne ne chercha son appui que dans le Seigneur : tout autre secours eût été impuissant pour elle. Le Seigneur entendit la voix de la chasteté. Tan-

dis que victime de la calomnie on la conduisait à la mort, Dieu lui suscitait un libérateur, et elle fut vengée de ses ennemis. La chasteté remporta une double victoire : la première sur l'impureté qui l'assiégeait, et l'autre sur la mort. Je ne finirais pas si je voulais multiplier les exemples; ces deux suffisent, parce qu'ils complètent la défense de la chasteté.

Passion tyrannique, l'impudicité ne cède pas, comme on le voit, dans ces deux malheureux vieillards, aux impressions que devrait laisser la pensée d'une vie sans reproche; au contraire, elle s'en fait souvent un attrait de plus pour exciter la brutalité de ses désirs. Nulle considération ni pour la beauté; au contraire, celle-ci ne fait que la provoquer sans que l'on songe qu'elle n'est qu'une fleur d'un moment, dont on veut jouir avant qu'elle se fane; ni pour un âge déjà avancé, déjà loin de la bouillante ardeur de la jeunesse, où l'effervescence du sang allume dans les veines les feux d'un incendie, et présente tant de dangers à la pudeur; ni pour la solitude et les retraites les plus cachées, où, parce que l'on est sans témoin, l'on se croit sans juge et l'on se flatte de l'impunité; ni pour l'autorité des commandements; ni pour les indiscrétions de ses complices, tous écueils contre lesquels viennent se briser les plus sages conseils. On oublie les récompenses promises à la victoire, les bontés de Dieu; on brave les reproches, les menaces, les châtiments, la mort même. Non, rien de plus cruel, de plus impérieux, de plus désolant que d'avoir abandonné une fois les lois de la chasteté. Voyez au contraire dans les deux exemples que nous avons cités : quel dénouement! Dans le premier, Joseph mérite d'aller s'asseoir sur les degrés du trône du roi; dans le second, Suzanne, fidèle aux

lois de la chasteté conjugale, est vengée avec éclat de ses ennemis. Nous devons avoir sans cesse présents à la mémoire et ces exemples et ceux qui leur ressemblent pour les méditer jour et nuit [a].

Rien qui réjouisse l'âme fidèle plus délicieusement que le témoignage d'une bonne conscience. Triompher de la volupté, c'est la plus belle victoire ; il n'en est point de plus glorieuse que celle que l'on remporte sur ses passions. Vaincre son ennemi, c'est ne vaincre qu'un homme ; triompher de la volupté, c'est triompher de soi-même. Il y a plus de mérite à vaincre l'ennemi du dedans que l'ennemi du dehors. De tous les maux, celui-ci est le plus dangereux. Les autres on en a peur ; celui-ci vous attaque en vous caressant. Rien de plus difficile à vaincre que l'instrument dont s'arme votre ennemi pour vous attaquer. Imposer silence aux passions, c'est triompher de la crainte, car la crainte prend sa source dans les passions. Vaincre ses passions, c'est triompher du péché, c'est montrer que l'on foule sous les pieds l'ennemi du genre humain. Par là on s'assure une paix inaltérable et le bienfait de la liberté, conquête la plus difficile à obtenir pour les cœurs bien nés. Ne cessons donc pas, mes frères, de méditer les lois qui nous commandent d'être chastes : étude facile qui n'exige aucunes recherches. Le plaisir qu'il faut aller chercher est hors de nous [b] : la vraie source du plaisir

[a] Tout ce paragraphe est obscur dans le texte, chargé d'ellipses et de néologismes. Tous les éditeurs y ont échoué ; tous terminent les interprétations qu'ils en donnent par ces mots : *Sed neque hoc perspicuum locum reddit.* Nous ne croyons pas avoir été plus heureux.

[b] D'autres éditions substituent au mot plaisir, *voluptas*, celui de volonté *quæ enim illa consommata voluntas*. Nous suivons la leçon de Pamelius.

est en nous; point de frais d'acquisition ; il suffit de consulter son propre cœur.

Qu'est-ce en effet que la chasteté ? sinon l'honnêteté des sentiments qui veille à la garde des sens, pour garantir la pudeur des deux sexes, en lui donnant pour sceau la sévérité des principes, assurer, avec l'honneur conjugal, la légitimité des enfants. La première règle pour la pratiquer, c'est la religieuse délicatesse à observer et à méditer les saints commandements, la courageuse disposition à la foi, et à l'accomplissement de tous les devoirs de la vie chrétienne; c'est, après cela, l'attention rigoureuse à éviter tous regards déshonnêtes qui se porteraient sur des objets immodestes, tels que sculptures, images, productions de cette sorte; c'est de ne se permettre rien de ces artificieux ornements qui ne sont propres qu'à exciter dans les autres de coupables désirs. On est loin d'être chaste quand on aspire à enflammer les cœurs, même en se promettant de conserver sa pudeur; éloignons de nous toutes parures pour qui la beauté n'est pas un ornement, mais un instrument de désordre. Toute recherche pour ajouter à la beauté, présage de travers d'esprit et de difformité réelle. Laissez à vos membres leur liberté, et ne violentez pas l'œuvre du Créateur. On est toujours misérable quand on veut être autre que ce que l'on est. Pourquoi vouloir changer la couleur de ses cheveux ou de ses yeux par des teintes artificielles? Pourquoi se regarder au miroir, à moins de craindre de s'y reconnaître? La femme honnête l'est jusque dans sa mise. Elle ne sait ce que c'est que d'être adultère même en peinture. Mêler l'or à ses vêtements, c'est trafiquer de la corruption. A quoi bon cet alliage de métaux pesants et de tissus légers? qu'à charger les

épaules d'un poids incommode, et à manifester l'extravagance de vos désirs. A quoi bon ces pierres précieuses dont on charge sa tête, et dont la valeur, sans compter la main-d'œuvre, excède les dépenses à chaque mois? Ce n'est point là la parure d'une femme, mais la preuve de ses déréglements. A quoi bon ces anneaux qui ne peuvent ni entrer dans les doigts ni en sortir? est-ce pour l'usage ou bien pour la vaine gloire de témoigner que l'on est riche? Que de peines l'on se donne pour faire voir que les femmes d'une nature si délicate savent mieux que les hommes porter la charge de leurs vices !

Mais pour revenir à notre point de départ, hommes et femmes, tous doivent être inviolablement fidèles aux lois de la chasteté, dans les limites convenables à chacun. Le corps ne tarde pas à se ressentir de certains dangers où l'entraîne avec elle la chair qui est toujours chancelante. Sous le prétexte de sentiments naturels qui portent à désirer la propagation de l'espèce humaine, on se laisse entraîner par la sensualité, et l'on devient criminel en dépassant les bornes de la continence. Il faut des efforts de vertu pour résister à ces piéges du démon; il faut pour les surmonter le concours de la grâce de Jésus-Christ, ainsi que le demande l'Apôtre; détacher autant que possible son âme de toute affection charnelle, l'isoler d'un coupable consentement, châtier ses vices pour en concevoir de la haine, avoir présente à la pensée la laideur et la bassesse du péché, appeler au secours de la tentation la pénitence avec ses regrets sur les fautes que l'on a commises, s'abstenir de tout

[a] Toutes ces pensées sont évidemment empruntées à Tertullien dans son traité *de Cultu fœminarum*, et peut-être à saint Cyprien lui-même, *de Habitu virginum*.

regard curieux sur les personnes étrangères, mesurer ses paroles, sa joie : un rire immodéré décèle une âme légère qui n'est pas maîtresse d'elle-même ; s'abstenir même de plaisirs honnêtes et légitimes, ne rien permettre à ses sens, de peur de l'abus qui s'y attache, réfléchir souvent combien il y a de gloire à vaincre, de honte à être vaincu.

Ne manquons pas de dire que l'adultère n'est point un plaisir, ce n'est qu'un échange de honte. Quel plaisir peut-il y avoir dans ce qui tue à la fois l'âme et la pudeur? C'est à l'âme à s'emparer du corps pour en réprimer les aiguillons, en dompter les orageuses saillies. L'empire sur le corps lui a été donné pour en soumettre les membres ; c'est l'écuyer habile qui est chargé de mettre sous le joug les coursiers impétueux, de les diriger par les rênes des préceptes divins, pour empêcher que le char emporté hors de la limite n'aille se précipiter lui et son conducteur. Mais avant tout, demandons l'assistance divine contre tous les dangers qui menacent notre salut. C'est de Dieu seul que nous pouvons attendre ce secours. Celui qui a daigné créer l'homme, peut seul l'assister dans ses besoins. Je vous transmets ce peu de paroles que j'ai dictées, non dans l'intention de faire un livre, mais de vous envoyer une simple exhortation. Lisez nos saintes Ecritures, vous y trouverez sur cette matière des exemples propres à confirmer les préceptes que nous vous donnons, et qui ont encore plus d'autorité.

XVI.

LES TROIS LIVRES DES TÉMOIGNAGES CONTRE LES JUIFS.

ADRESSÉS A QUIRINUS.

—

Préface des deux premiers livres.

Cyprien à Quirinus son fils, salut.

J'ai dû, mon très-cher fils, satisfaire vos religieuses intentions, et céder aux instantes prières que vous m'avez faites, pour obtenir de moi quelques instructions puisées dans l'enseignement prêché par notre divin Maître à ses disiples dans les saintes Ecritures, afin que, délivrés des ténèbres de l'erreur, éclairés de la vive et pure lumière dont il est la source, nous puissions marcher dans le chemin qui conduit à la vie, soutenus par la grâce de ses sacrements. Quant à la forme de ces instructions, je me suis attaché à celle que vous m'aviez demandée. Je les réduis à un simple abrégé, évitant de m'étendre trop prolixement; et, selon que ma mémoire me le suggérait, distribuant l'ouvrage en chapitres distincts, bornés aux sujets les plus importants. C'est moins un travail complet, qu'un recueil de matériaux pour ceux qui voudraient s'en occuper. Cette forme d'abrégé n'est

pas sans avantages : elle empêche que l'esprit du lecteur ne s'éparpille en quelque sorte dans un trop long discours ; elle fixe les objets sous un point de vue plus précis ; et la mémoire s'en accommode mieux. Les deux premiers livres vous offriront une dimension à peu près égale. Dans le premier, je m'attache à prouver que les Juifs, ainsi que leurs prophètes l'avaient annoncé longtemps auparavant, se sont éloignés de Dieu, et ont perdu la grâce qui leur avait été donnée autrefois, et promise pour l'avenir; qu'à l'ancien peuple de Dieu a été substitué le peuple chrétien, dont la foi a mérité la protection divine qui l'a appelé de toutes les nations et de toutes les contrées de la terre. Le second livre traite de l'Incarnation de Jésus-Christ, de son avénement parmi les hommes, de l'accomplissement des prédictions qui l'annonçaient au monde, des preuves qu'il a données que c'est lui qui fut l'objet des prophéties. Cette lecture pourra suffire pour vous initier dans les premières notions de la foi. A mesure que vous vous fortifierez, et que votre intelligence se développera, vous profiterez encore davantage en donnant une étude plus approfondie à l'Ancien et au Nouveau Testament, et en vous nourrissant de la lecture complète de nos livres sacrés. Pour le moment, contentez-vous de ce peu que je vous envoie, puisé à la source de la vérité émanée de Dieu. Il vous sera libre par la suite d'y boire à longs traits, et de vous y désaltérer pleinement, lorsque vous viendrez, à mon exemple, puiser à la source même. Je souhaite, mon très-cher fils, que vous soyez toujours en parfaite santé.

TITRES DES CHAPITRES DU PREMIER LIVRE.

I. Que les Juifs se sont rendus grièvement coupables envers Dieu en abandonnant son culte pour celui des idoles.

II. Qu'ils n'ont point cru les prophètes, mais les ont fait mourir.

III. Qu'il avait été prédit qu'ils ne connaîtraient point Notre-Seigneur, et refuseraient de le recevoir;

IV. Qu'ils ne comprendraient point le sens des saintes Ecritures, mais que l'intelligence en serait donnée dans les derniers temps après que Jésus-Christ serait venu.

V. Que les Juifs ne peuvent rien entendre aux Ecritures, s'ils ne croient auparavant en Jésus-Christ.

VI. Qu'ils devaient perdre Jérusalem, et être chassés de la terre qu'ils avaient reçue en partage.

VII. Qu'ils devaient perdre la lumière que Dieu leur avait donnée.

VIII. Que la première circoncision, qui était charnelle, a été abolie, et la seconde, qui est spirituelle, promise et prédite.

IX. Que la première loi donnée par Moïse devait cesser.

X. Qu'il serait donné une nouvelle loi.

XI. Qu'il y aurait une économie nouvelle et un nouveau Testament.

XII. Que l'ancien baptême serait abrogé et remplacé par un nouveau.

XIII. Que le joug ancien serait ôté pour faire place au nouveau.

XIV. Que les anciens pasteurs céderaient à de nouveaux pasteurs.

XV. Que Jésus-Christ serait la maison et le temple de Dieu, et qu'ainsi l'ancien temple cesserait pour donner lieu au nouveau.

XVI. Que l'ancien sacrifice serait aboli, et qu'il en serait célébré un nouveau.

XVII. Que l'ancien sacerdoce finirait, et qu'il viendrait un nouveau prêtre qui demeurerait éternellement.

XVIII. Qu'un autre prophète comme Moïse a été promis qui donnerait un nouveau Testament, et qui serait bien plus obéique lui.

XIX. Que deux peuples ont été prédits, l'un plus grand et l'autre moindre, c'est-à-dire les Juifs et les Chrétiens.

XX. Que l'Eglise, qui auparavant avait été stérile, aurait plus d'enfants que la Synagogue.

XXI. Que les Gentils croiraient plutôt en Jésus-Christ que les Juifs.

XXII. Que les Juifs perdraient le pain et le calice de Jésus-Christ, et généralement toutes ses grâces, et que nous les recevrions; et que le nouveau nom de Chrétiens serait béni sur la terre.

XXIII. Que les Gentils parviendraient plutôt que les Juifs au royaume des cieux.

XXIV. Que les Juifs ne peuvent obtenir le pardon de leurs crimes, ni se laver du sang de Jésus-Christ qu'ils ont fait mourir, que dans son baptême, et qu'en passant à l'Eglise et lui obéissant.

LIVRE PREMIER

DES TÉMOIGNAGES CONTRE LES JUIFS [a].

CHAPITRE PREMIER.

Que les Juifs se sont rendus grièvement coupables envers Dieu, en abandonnant son culte pour celui des idoles.

Le peuple dans l'Exode dit à Aaron : « Çà, faites-» nous des dieux qui marchent devant nous; car » nous ne savons ce qu'est devenu Moïse, cet homme » qui nous a fait sortir d'Egypte[1]. » Au même livre Moïse dit au Seigneur : « Il est vrai, Seigneur, ce » peuple a commis un grand crime. Ils se sont fait » des dieux d'or et d'argent; mais je vous supplie » de leur pardonner ou de m'effacer de votre livre. » Et le Seigneur dit à Moïse : J'effacerai de mon li-» vre celui qui m'aura offensé[2]. » Au Deutéronome : « Ils ont sacrifié aux démons et non à Dieu[3]. » Au livre des Juges : « Les enfants d'Israël péchèrent » en la présence du Seigneur et du Dieu de leurs » pères qui les avait tirés d'Egypte, et suivirent les » dieux des nations d'alentour. Ils offensèrent le Sei-» gneur, et laissèrent Dieu pour servir Baal[4]. » Et au même endroit : « Les enfants d'Israël continuèrent

[a] Traduction de Lombert en grande partie.

[1] Exod., XXXII, 1. — [2] *Ib.*, 31. — [3] Deut., XXXII, 17. — [4] Juges, II, 11.

» toujours à offenser Dieu. Ils suivirent Baal et des » dieux étrangers, et abandonnèrent le Seigneur et » son culte[1]. » Et dans Malachie : « Juda a été dé- » laissé, et l'abomination a été faite en Israël et en » Jérusalem. Car Judas a profané le sanctuaire du » Seigneur où il mettait ses affections, et y a intro- » duit des dieux étrangers. Le Seigneur exterminera » celui qui fait ces choses, et il sera humilié dans les » tentes de Jacob[2]. »

CHAPITRE II.

Que les Juifs n'ont point cru les prophètes, mais les ont fait mourir.

Dieu le dit dans Jérémie : « Je vous ai envoyé les » prophètes mes serviteurs. Je vous les envoyais de- » vant le jour[3], mais vous ne me vouliez point écou- » ter ni être attentifs lorsque je vous disais : Que cha- » cun de vous quitte sa mauvaise voie et ses méchan- » tes pensées, et vous demeurerez éternellement dans » cette terre-ci que je vous ai donnée et à vos pères. » N'allez point après des dieux étrangers pour les » servir et les adorer, et ne m'obligez pas à vous » perdre. Et vous ne m'avez point écouté[4]. » Au troi- sième livre des Rois, Elie dit à Dieu : « Mon zèle s'est » échauffé pour la gloire du Seigneur Dieu tout-puis- » sant, car les enfants d'Israël vous ont abandonné. » Ils ont démoli vos autels et tué vos prophètes, si » bien que je suis demeuré tout seul, et encore cher- » chent-ils à m'ôter la vie[5]. » Dans Esdras : « Ils vous

[1] Juges, II, 11. — [2] Malach., II. 11. — [3] Jer., VII, 25. — [4] *Ib.*, XXV, 4. — [5] III Rois, XIX, 10.

» ont quitté, et n'ont tenu compte de votre loi, et ils » ont tué vos prophètes qui les conjuraient de retour- » ner à vous[1]. »

CHAPITRE III.

Qu'il avait été prédit que les Juifs ne connaîtraient point Notre-Seigneur, et refuseraient de le recevoir.

Dans Isaïe : « Ciel, écoutez ; terre, prêtez l'oreille, » car voici ce que dit le Seigneur : J'ai engendré des » enfants, je les ai agrandis, et ils m'ont méprisé. Un » bœuf connaît celui à qui il appartient, et un âne » connaît l'étable de son maître ; et Israël ne m'a point » connu, mon peuple n'a point su qui je suis. Mal- » heur à cette nation perverse, à ce peuple rempli de » péchés ! Race maudite, enfants malheureux, vous » avez abandonné le Seigneur et mis en colère le » saint d'Israël[2]. » Dieu dit encore dans le même prophète : « Allez, et dites à ce peuple : Vous entendrez » de vos oreilles, et vous ne comprendrez point ; vous » verrez de vos yeux, et vous n'apercevrez point ; » car j'ai appesanti le cœur de ce peuple-ci. Ils ont » ouï dur et fermé les yeux, de peur qu'ils ne voient, » n'entendent et ne comprennent, et que retournant » à moi je ne les guérisse[3]. » Il dit encore dans Jérémie : « Ils m'ont abandonné, moi qui suis la source » d'eau vive, et ils se sont fait des citernes rompues » qui ne peuvent contenir l'eau[4]. » Dans le même prophète : « La parole du Seigneur leur est devenue

[1] II Esdras., IX, 26. — [2] Isaï., I, 2. — [3] *Ib.*, VI, 9. — [4] *Ib.*, II, 13.

» en exécration, et ils ne la sauraient souffrir. » Et encore : « La tourterelle et l'hirondelle connaissent » en quel temps elles doivent venir ou s'en aller, et » les oiseaux de la campagne savent quand la saison » leur est propre, mais mon peuple n'a point connu » le jugement du Seigneur. Comment dites-vous : » Nous sommes sages et la loi du Seigneur est avec » nous? C'est en vain que les écrivains ont taillé leur » plume ; c'est inutilement que les docteurs et les » savants ont interprété la loi, et leur travail retour- » nera à leur confusion, puisque ceux-ci ont rejeté » la parole du Seigneur[1]. » Dans Salomon : « Les » méchants me cherchent et ils ne me trouveront » point; car ils ont haï la sagesse, et n'ont point voulu » recevoir la parole de Dieu[2]. » Au psaume XXVII^e^ : « Rendez-leur ce qu'ils méritent pour n'avoir pas » compris les ouvrages du Seigneur[3]. » Au psaume LXXXI^e^ : « Ils n'ont point connu ni compris; ils mar- » cheront dans les ténèbres[4]. » Dans l'Evangile selon saint Jean : « Il est venu chez soi, et les siens ne » l'ont point reçu. Mais il a donné à tous ceux qui » l'ont reçu et qui croient en lui, le pouvoir d'être » faits enfants de Dieu[5]. »

CHAPITRE IV.

Qu'il a été prédit que les Juifs ne comprendraient point le sens des Ecritures, mais que l'intelligence en serait donnée dans les derniers temps après que Jésus-Christ serait venu.

Dans Isaïe : « Toutes ces paroles seront pour vous

[1] Jer., VIII, 7. — [2] Prov., I, 28. — [3] Ps. XXVII, 6. — [4] Ps. LXXXI, 5. — [5] Joan., I, 11.

» comme les paroles d'un livre scellé, lequel si vous » donnez à lire à un homme qui sait lire, il dira : Je » ne puis, car il est scellé. Mais en ce jour-là les » sourds entendront ce qui est contenu dans ce livre, » et les aveugles, dont les yeux sont couverts de té- » nèbres et d'obscurité, verront[1]. » Dans Jérémie : « Vous comprendrez ces choses dans les derniers » temps[2]. » Dans Daniel : « Fermez ces paroles et scel- » lez ce livre jusqu'au temps de la consommation que » plusieurs les verront et les reconnaîtront ; car lors- » que la dispersion se fera, l'on comprendra toutes » ces choses[3]. » Dans la première épître de saint Paul aux Corinthiens : « Je suis bien aise, mes frères, que » vous sachiez que nos pères ont tous été sous la » nuée[4]. » Et dans la seconde aux mêmes : « Leurs » esprits sont demeurés aveuglés jusqu'aujourd'hui, » ce même voile étant encore sur leurs yeux lorsqu'ils » lisent le Vieux Testament, parce qu'il ne s'ôte que » par Jésus-Christ. Ainsi jusqu'à cette heure, lors- » qu'on leur lit Moïse, ils ont un voile sur le cœur. » Mais sitôt qu'ils se convertiront au Seigneur, le » voile sera ôté[5]. » Notre-Seigneur, après sa résur- rection, dit dans l'Evangile : « C'est ce que je vous » ai dit lorsque j'étais encore avec vous : qu'il fallait » que tout ce qui a été écrit de moi dans la loi de » Moïse, dans les prophètes et dans les psaumes, fût » accompli. Alors il leur ouvrit l'esprit pour leur » faire entendre les Ecritures, et leur dit : Il fallait, » selon qu'il est écrit, que le Christ souffrît et res- » suscitât le troisième jour, et qu'on prêchât en son » nom par toutes les nations la pénitence et la rémis- » sion des péchés[6]. »

[1] Isaï., xxix, 11-18. — [2] Jer., xxiii, 20. — [3] Dan., xii, 4. — [4] I Cor., x, 1. — [5] II Cor., iii, 13. — [6] Luc., xxiv, 44.

CHAPITRE V.

Que les Juifs ne peuvent rien entendre aux Ecritures, qu'ils ne croient auparavant en Jésus-Christ.

Dans Isaïe : « Si vous ne croyez, vous ne compren-» drez point [1]. » D'où vient que Notre-Seigneur dit dans l'Evangile : « Si vous ne me croyez ce que je suis, » vous mourrez dans vos péchés [2]. » Or, que la justice et la véritable vie consiste dans la foi, le prophète Habacuc le déclare quand il dit : « Le juste vivra de ma » foi [3]. » D'où vient qu'Abraham, le père des nations, crut, ainsi qu'il est marqué dans la Genèse : « Abra-» ham crut Dieu, et cela lui fut imputé à justice [4]. » Ce que saint Paul répète dans son épître aux Galates : « Abraham, dit-il, crut Dieu, et cela lui fut imputé à » justice. Vous voyez donc que ceux qui sont enfants » de foi sont enfants d'Abraham. Aussi Dieu, pré-» voyant qu'il devait justifier les nations par la foi, » prédit à Abraham qu'elles seraient toutes bénites » en lui [a]. Ceux donc qui appartiennent à la foi sont » bénits avec le fidèle Abraham [5]. »

CHAPITRE VI.

Que les Juifs devaient perdre Jérusalem, et être chassés de la terre qu'ils avaient reçue en partage.

Isaïe le leur prédit en ces termes : » Votre terre

[1] Isaï., VII, 9. — [2] Joan., VIII, 24. — [3] Abac., II, 4. — [4] Gen., XV, 6. — [5] Galat., III, 6.

[a] Comme dans le père de ceux qui croient.

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

» sera désolée et vos villes brûlées. Des étrangers » mangeront vos biens à vos yeux. La fille de Sion » sera saccagée et ruinée par des nations étrangères; » elle sera abandonnée comme une cabane dans » les vignes, comme une serre dans un potager, et » comme une ville démantelée. Et si le Seigneur des » armées ne nous eût laissé quelques-uns de notre » race, nous serions devenus comme Sodome et Go- » morrhe[1]. » Et Notre-Seigneur dans l'Evangile : « Jérusalem, Jérusalem qui tues les prophètes, et qui » lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois » ai-je voulu rassembler tes enfants comme une poule » rassemble ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas » voulu! Voici venir le temps que vos maisons de- » meureront désertes[2]. »

CHAPITRE VII.

Que les Juifs perdraient la lumière que Dieu leur avait donnée.

Dans Isaïe : « Venez, marchons à la lumière du » Seigneur, car il a abandonné son peuple, la mai- » son d'Israël[3]. » Et dans l'Evangile selon saint Jean: » Il y a eu une lumière véritable qui éclaire tout » homme qui vient au monde. Il a été dans le monde, » et le monde a été fait par lui, et le monde ne l'a » point connu[4]. » Dans le même Evangile : « Celui qui » n'a pas cru est déjà condamné, parce qu'il n'a pas » cru au nom du Fils unique de Dieu. Et la cause » de cette condamnation, c'est que la lumière étant

[1] Isaï., I, 7. — [2] Matth., XXIII, 37. — [3] Isaï., II, 5. — [4] Joan., I, 9.

» venue dans le monde, ils ont mieux aimé les ténè-
» bres que la lumière[1]. »

CHAPITRE VIII.

Que la première circoncision, qui était charnelle, a été abolie, et la seconde, qui est spirituelle, promise et prédite.

Dans Jérémie : « Voici ce que dit le Seigneur à
» ceux de Juda et de Jérusalem : Défrichez vos terres
» et ne semez point sur des épines. Circoncisez-vous
» pour votre Dieu, circoncisez vos cœurs, de peur que
» ma colère ne s'allume comme un feu, et ne con-
» sume tout sans qu'on puisse l'éteindre[2]. » Moïse dit aussi : « Dans les derniers jours Dieu circoncira
» votre cœur et le cœur de vos enfants, afin que vous
» aimiez le Seigneur votre Dieu[3]. » Dans Josué : « Le
» Seigneur dit à Josué : Faites-vous de petits couteaux
» bien affilés, et circoncisez une seconde fois les en-
» fants d'Israël[4]. » Saint Paul aux Colossiens : « Vous
» avez été circoncis d'une circoncision qui ne se fait
» pas avec la main et qui consiste dans le retranche-
» ment de la chair, mais de la circoncision de Jésus-
» Christ[5]. » De plus, Adam, le juste Abel, et Enoch qui fut si agréable à Dieu qu'il le transporta hors du monde, n'ont point été circoncis, non plus que Noé qui fut réservé tout seul pour la réparation du genre humain, tandis que les autres hommes furent submergés; ni le grand-prêtre Melchisédech dont le sacerdoce a été le modèle de celui de Jésus-Christ.

[1] Joan., III, 18. — [2] Jer., IV, 3. — [3] Deut., XXX, 6. — [4] Jos., V, 2. — [5] Coloss., II, 11.

Outre que les femmes ne recevaient point ce signe, et que tous doivent être marqués du signe du Seigneur.

CHAPITRE IX.

Que la première loi donnée par Moïse cesserait.

Dans Isaïe : « Alors on verra ceux qui scellent la » loi pour ne la point apprendre : Et il dira : J'attends » Dieu qui a détourné sa face de la maison de Jacob, » et je me confierai en lui [1]. » Et dans l'Évangile : « Tous les prophètes aussi bien que la loi ont pro- » phétisé jusqu'à Jean [2]. »

CHAPITRE X.

Qu'une nouvelle loi serait donnée.

Dans le prophète Michée : « La loi sortira de Sion, » et la parole du Seigneur de Jérusalem. Et il jugera » plusieurs peuples, et il convaincra et confondra les » nations les plus puissantes [3]. » Dans Isaïe : « La loi » sortira de Sion, et la parole du Seigneur de Jéru- » salem, et il jugera les nations [4]. » Dans l'Évangile selon saint Mathieu : « Et l'on entendit une voix sor- » tir de la nuée qui disait : C'est là mon Fils bien- » aimé en qui j'ai mis toute mon affection : écoutez- » le [5]. »

[1] Isaï., VIII, 16. — [2] Matth., II, 13. — [3] Mich., IV, 2. — [4] Isaï., II, 3. — [5] Matth., III, 17.

CHAPITRE XI.

Qu'il y aurait une économie nouvelle et un nouveau Testament.

Dans Jérémie : « Voici venir le temps, dit le Seigneur, que je ferai une nouvelle alliance avec la maison d'Israël et avec la maison de Juda. Elle ne sera pas comme celle que je fis avec leurs pères lorsque je les pris par la main pour les faire sortir d'Egypte : car ils l'ont violée, et c'est pourquoi je les ai abandonnés, dit le Seigneur. Mais voici quelle sera l'alliance que je contracterai alors avec la maison d'Israël, dit le Seigneur : En leur donnant mes lois, je les graverai dans leurs esprits, si bien que je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple ; et ils n'auront plus besoin de se dire l'un à l'autre : Connaissez le Seigneur. Car ils me connaîtront tous depuis le plus petit jusqu'au plus grand, parce que je leur pardonnerai leurs crimes et ne me souviendrai plus de leurs péchés [1]. »

CHAPITRE XII.

Que l'ancien baptême serait abrogé et remplacé par un nouveau.

Dans Isaïe : « Oubliez tout ce qui a précédé et ne vous souvenez plus des choses anciennes. J'en vais faire de nouvelles, et tout à l'heure, et que vous

[1] Jer., XXXI, 31.

» verrez. Car je tracerai un chemin dans le désert, » et ferai couler des fleuves dans un lieu où il n'y » a point d'eau pour abreuver ma race choisie, mon » peuple que j'ai acquis afin qu'il publie ma gran- » deur [1]. » Dans le même prophète : « S'ils sont[a] al- » térés au désert de l'eau de la pierre, la pierre s'ou- » vrira, les eaux couleront, et mon peuple boira [2]. » Dans l'Evangile selon saint Matthieu, saint Jean-Baptiste dit : « Pour moi, je vous baptise dans l'eau pour » vous porter à la pénitence ; mais celui qui vient » après moi est plus puissant que moi, et je ne suis » pas digne de porter ses souliers. C'est lui qui vous » baptisera dans le Saint-Esprit et dans le feu [3]. » Dans l'Évangile selon saint Jean : « Si l'on ne renaît » de l'eau de l'Esprit, l'on ne peut entrer au royaume » de Dieu. Car ce qui est né de la chair est chair, et » ce qui est né de l'Esprit est esprit [4]. »

CHAPITRE XIII.

Que le joug ancien serait ôté pour faire place au nouveau.

Au second psaume : « Pourquoi les nations se sont- » elles remuées, et pourquoi les peuples ont-ils formé » de vains projets? Les rois de la terre ont conspiré » ensemble, et les princes se sont ligués contre le » Seigneur et contre son Christ. Rompons, ont-ils » dit, les chaînes dont ils nous veulent lier, et se- » couons leur joug [5]. » Notre-Seigneur dit aussi dans

[1] Isaï., XLIII, 18. — [2] *Ib.*, XLVIII, 21.
[a] D'après l'édition de Rigaut.
[3] Matth., III, 11. — [4] Joan., III, 5. — [5] Ps., II, 1.

l'évangile selon saint Mathieu : « Venez à moi vous » tous qui êtes las et surchargés, et je vous soulagerai. » Portez mon joug, et apprenez de moi que je suis » doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos » de vos âmes. Car mon joug est doux et mon fardeau » léger [1]. » Dans Jérémie : « En ce jour-là j'ôterai leur » joug [a] et briserai leurs chaînes, et ils ne serviront » plus à d'autres qu'au Seigneur leur Dieu, et je » leur donnerai David pour roi [2]. »

CHAPITRE XIV.

Que les anciens pasteurs céderaient à d'autres nouveaux.

Dans Ezéchiel : « C'est pourquoi voici ce que dit » le Seigneur : Je m'en vas venir trouver les pasteurs » pour leur redemander compte de mes brebis, et » j'empêcherai à l'avenir qu'ils ne les mènent paître. » Je les arracherai de leur bouche, et les ferai paître » moi-même avec jugement [3]. » Dans Jérémie : « Je » vous donnerai des pasteurs qui seront selon mon » cœur, et ils vous conduiront avec sagesse [4]. » Dans le même prophète : « Peuples, écoutez ce que dit le » Seigneur et l'annoncez aux îles les plus éloignées, » et dites : Celui qui a dispersé Israël le rassemblera, » et le gardera comme un pasteur garde son trou- » peau; car le Seigneur a racheté Jacob et l'a déli- » vré de la puissance du plus fort [5]. »

[1] Matth., xi, 28. — [2] Jer., xxx, 8.
[a] Le joug de leur cou.
[3] Ezech., xxxiv, 10. — [4] Jer., iii, 15. — [5] *Ib.*, xxxi, 10.

CHAPITRE XV.

Que Jesus Christ serait la maison et le temple de Dieu, et qu'ainsi l'ancien temple cesserait pour donner lieu au nouveau.

Au second livre des Rois : « Le Seigneur parla à Na-
» than et lui dit : Allez, et dites à mon serviteur David :
» Voici ce que dit le Seigneur : Vous ne me bâtirez
» point une maison pour y faire ma demeure[1]. Mais
» lorsque vos jours seront accomplis, et que vous dor-
» mirez avec vos pères, je susciterai après vous votre
» fils qui naîtra de votre semence, et j'affermirai son
» royaume. C'est lui qui me bâtira une maison pour
» ma gloire, et je rendrai son trône aussi durable
» que les siècles. Je serai son père et il sera mon fils,
» sa maison sera florissante[a], et son royaume de-
» meurera éternellement en ma présence[2]. » Notre-Seigneur dans l'Evangile : « Il n'y aura pierre de ce
» temple qui ne soit démolie[3]. Et : Après trois jours
» un autre sera élevé sans que personne y mette la
» main[4]. »

CHAPITRE XVI.

Que l'ancien sacrifice serait aboli, et qu'il en serait célébré un nouveau.

Dans Isaïe : « Qu'ai-je à faire de la multitude de vos

[1] I Paralip., VII, 3. — [2] *Ib.*, 11.
[a] Ou, recevra la foi.
[3] Matth., XXIV, 2. — [4] Joan., II, 19.

» sacrifices? dit le Seigneur. J'en suis fatigué. Je ne » veux plus d'holocaustes, ni de graisse d'agneaux, » ni de sang de taureaux et de boucs. Car qui vous » demande toutes ces choses [1] ? » Au psaume XLIX[e] : « Je ne mangerai point de la chair des taureaux, ni » ne boirai le sang des boucs. Offrez à Dieu un sa- » crifice de louange, et rendez vos vœux au Très- » Haut. Invoquez-moi dans le temps de votre afflic- » tion, je vous délivrerai, et vous me glorifierez [2]. » Au même psaume : « Le sacrifice de louange m'ho- » norera, et je ferai voir le salut de Dieu à celui qui » viendra à moi par cette voie [3]. » Au psaume IV[e] : « Offrez un sacrifice de justice, et espérez au Sei- » gneur [4]. » Dans Malachie : « Vous ne me plaisez » point, dit le Seigneur, et je ne veux plus de vos sa- » crifices. Car depuis l'orient jusqu'à l'occident mon » nom est illustre parmi les nations; et partout on » m'offre de l'encens et un sacrifice pur. Car ma » gloire est grande parmi les nations, dit le Sei- » gneur [5]. »

CHAPITRE XVII.

Que l'ancien sacerdoce finirait, et qu'il viendrait un nouveau prêtre qui demeurerait éternellement.

Au psaume CIX[e] : « Je vous ai engendré devant » l'étoile du jour. Le Seigneur a juré, et il ne s'en » dédira point, que vous êtes le prêtre éternel selon » l'ordre de Melchisédech [6]. » Au premier livre des

[1] Isaï., I, 11. — [2] Ps. XLIX, 14. — [3] *Ib.*, 24. — [4] *Ib.*, IV, 6. — [5] Malach., I, 10. — [6] Ps. CIX, 4.

Rois, Dieu dit au grand-prêtre Héli : « Je me susciterai » un prêtre fidèle qui fera toutes choses selon mon bon » plaisir, et je lui construirai une maison durable. Il » passera à jamais en la présence de mes oints, et » celui qui restera de votre race viendra adorer, por- » tant une obole et un pain [1]. »

CHAPITRE XVIII.

Qu'un autre prophète comme Moïse a été promis, qui donnerait un nouveau Testament et serait bien plus obéi que lui.

Au Deutéronome : « Le Seigneur m'a dit : Je sus- » citerai d'entre eux un prophète comme vous, et » je lui mettrai mes paroles dans la bouche, et il » leur dira ce que je lui commanderai. Quiconque » n'écoutera point ce que ce prophète dira en mon » nom, je le châtierai [2]. » C'est de lui que Jésus-Christ parle dans l'évangile selon saint Jean, lorsqu'il dit : « Examinez les Ecritures, puisque vous y » croyez trouver la vie éternelle, ce sont elles qui » rendent témoignage de moi ; et cependant vous ne » voulez pas venir à moi pour recevoir la vie [3]. Ne » pensez pas que ce soit moi qui vous accuserai de- » vant le Père, c'est Moïse, en qui vous espérez, qui » sera votre accusateur. Car si vous croyiez Moïse, » vous me croiriez aussi, puisque c'est de moi qu'il » a écrit. Mais comme vous ne croyez pas ce qu'il a » écrit, comment croirez-vous ce que je vous dis [4] ? »

[1] I Rois, II, 35. — [2] Deut., XVIII, 18. — [3] Joan., 5, 39. — [4] *Ib.*, 45.

CHAPITRE XIX.

Que deux peuples ont été prédits, l'un plus grand et l'autre moindre, c'est-à-dire les Juifs et les Chrétiens.

Dans la Genèse : « Le Seigneur dit à Rebecca : » Deux nations sont dans votre ventre, et deux peu- » ples sortiront de vos entrailles, qui s'élèveront l'un » contre l'autre. L'un demeurera victorieux, et le » plus grand sera soumis au moindre [1]. » Dans Osée : « J'appellerai mon peuple ceux qui n'étaient point » mon peuple, et ma bien-aimée celle que je n'ai- » mais point [2]. Et il arrivera qu'au même lieu où on » leur avait dit autrefois : Vous n'êtes point mon peu- » ple, on les appellera les enfants du Dieu vivant [3]. »

CHAPITRE XX.

Que l'Eglise qui auparavant avait été stérile, aurait plus d'enfants que la Synagogue.

Dans Isaïe : « Réjouissez-vous, stérile, qui n'en- » fantez point; poussez des cris de joie vous qui ne » concevez point, parce que celle qui est délaissée » aura plus d'enfants que celle qui a un mari. Car le » Seigneur dit : Elargissez vos tentes le plus que » vous pourrez et prenez vos alignements. Ne mé- » nagez point la place, faites vos mesures longues,

[1] Gen., xxv, 23. — [2] Osée, II, 24. — [3] *Ib.*, I, 10.

» et plantez de bons pieux. Etendez-vous à droite et » à gauche, car votre postérité héritera des nations » et peuplera les villes désertes. Ne craignez point, » vous demeurerez victorieuse. N'ayez point de honte » de ce qu'on vous rebute maintenant, car cet op- » probre sera couvert d'un éternel oubli[1]. » C'est ainsi qu'Abraham ayant eu d'abord un fils de sa servante, Sara demeura longtemps stérile, et fort tard, étant déjà vieille, elle enfanta, selon la promesse de Dieu, son fils Isaac, qui était la figure de Jésus-Christ. C'est ainsi que Jacob épousa les deux filles de Laban, premièrement, l'aînée, Lia, qui était chassieuse et figurait la Synagogue; et puis Rachel, la cadette, qui était plus belle et représentait l'Eglise, et qui demeura longtemps stérile, après quoi elle accoucha de son fils Joseph, qui était aussi la figure de Jésus-Christ. Nous voyons de même au premier livre des Rois qu'Elcana ayant épousé deux femmes, Phenenna et Anne, la première lui donna des enfants, mais l'autre demeura stérile, et n'eut Samuël, qui était la figure de Jésus-Christ, que par une grâce particulière de Dieu qui l'accorda à ses instantes prières. Et nous lisons au même livre : « Celle qui était sté- » rile a fait sept enfants, et celle qui avait beaucoup » d'enfants n'a plus de vigueur[2]. » Or, ces sept enfants sont les sept Eglises : d'où vient que saint Paul a écrit aux sept Eglises. Et l'Apocalypse en fait aussi mention pour conserver le nombre de sept, comme les sept jours auxquels Dieu créa le monde, comme les sept anges qui demeurent continuellement en la présence de Dieu, ainsi que l'ange Raphaël le dit dans Tobie, comme les sept lampes différentes

[1] Isaï., LIV, 1. — [2] I Rois, II, 5.

dans le tabernacle de Moïse, comme les sept yeux du Seigneur qui contemple le monde, comme la pierre à sept yeux selon Zacharie, comme les sept esprits et les sept chandeliers dont parle l'Apocalypse, et comme les sept colonnes sur lesquelles la Sagesse a bâti sa maison.

CHAPITRE XXI.

Que les Gentils croiraient plutôt en Jésus-Christ que les Juifs.

Dans la Genèse : « Le Seigneur Dieu dit à Abra-» ham : Sortez de votre pays, de votre parenté et de » la maison de votre père, et vous en allez en la terre » que je vous montrerai. Je vous élèverai sur un » grand peuple, et vous bénirai et rendrai votre nom » célèbre. Je bénirai celui qui vous bénira, et mau-» dirai celui qui vous maudira, et toutes les tribus » de la terre seront bénites en vous[1]. » Au même livre : « Isaac bénit Jacob, et dit : L'odeur qui sort de » mon fils est comme l'odeur d'un champ fertile que » le Seigneur a béni. Que Dieu répande sur votre » terre la rosée du ciel qui la rende féconde, et lui » fasse porter une grande quantité de froment, de vin » et d'huile. Les nations vous obéiront et les princes » vous adoreront, et vous serez le maître de votre » frère, et les enfants de votre père se prosterneront » devant vous. Celui qui vous maudira sera maudit, » et celui qui vous bénira sera béni[2]. » Et en un autre endroit du même livre : « Joseph voyant que

[1] Gen., XII, 1. — [2] *Ib.*, XXVII, 27.

» son père avait mis sa main droite sur la tête d'E-
» phraïm, en eut de la peine, et il prit la main de
» son père pour l'ôter de dessus la tête d'Éphraïm
» et la mettre sur celle de Manassé, lui disant : Non
» pas comme cela, mon père, celui-ci est l'aîné, met-
» tez votre main sur sa tête. Mais Jacob n'en voulut
» rien faire, et lui dit : Je le sais bien, mon fils, je
» le sais bien. Celui-ci, à la vérité, sera le chef d'un
» grand peuple et puissant; mais son frère le cadet
» sera encore plus grand que lui, et sa postérité de-
» viendra nombreuse parmi les nations [1]. » Et encore :
« Juda, vos frères vous donneront mille louanges,
» vous dompterez vos ennemis, et les enfants de vo-
» tre père vous adoreront. Juda est un jeune lion.
» Vous êtes retourné des bois, mon fils, quérir de la
» proie. Vous vous êtes couché et endormi comme
» un lion et comme un lionceau. Qui le réveillera?
» Les princes ne manqueront point dans la maison
» de Juda, jusqu'à ce que celui qui est mis en dé-
» pôt vienne, et c'est lui qui est l'espérance des na-
» tions. Il liera son ânon à la vigne, et le petit de
» son ânesse à un cep [a] de vigne. Il lavera sa robe
» dans le vin et son habit dans le sang de la vigne.
» Ses yeux sont plus beaux et plus vifs que le vin, et
» ses dents plus blanches que le lait [2]. » De là vient
que dans les Nombres il est dit de notre peuple :
« Voilà un peuple qui se va lever comme un lion [3]. »
Au Deutéronome : « Nations, vous serez à la tête, et
» le peuple incrédule à la queue [4]. » Dans Jérémie :
« Écoutez le son de la trompette. Et ils ont répondu :
» Nous ne l'écouterons point. C'est pourquoi les na-

[1] Gen., XLVIII, 17.
[a] *Elices* sont proprement des pampres de vigne.
[2] Gen., XLIX, 8. — [3] Nombr., XXIII, 24. — [4] Deut., XXVIII, 44.

» tions et leurs conducteurs l'écouteront[1]. » Au psaume XVII[e] : « Vous m'établirez pour chef des » nations. Un peuple que je ne connaissais point » m'a servi, il m'a obéi sitôt qu'il a ouï parler de » moi[2]. » C'est de cela même que Dieu dit dans Jé- » rémie : « Je vous ai connu devant que je vous for- » masse dans le ventre de votre mère, et sanctifié » avant que vous en sortissiez, et je vous ai établi » prophète parmi les nations[3]. » Dans Isaïe : « Je l'ai » donné pour témoin aux nations, pour chef et pour » maître aux Gentils[4]. » Dans le même prophète : « Les nations qui ne vous connaissaient point vous » invoqueront, et les peuples qui ne savaient qui » vous étiez auront recours à vous[5]. » Et encore : « En ce jour-là il sortira un rejeton de la racine de » Jessé qui commandera à toutes les nations. Les » Gentils espéreront en lui, et sa mort lui sera glo- » rieuse[6 a]. » Et en un autre endroit du même prophète : « Terre de Zabulon, terre de Nephtali, che- » min de la mer, et vous qui êtes proches de la mer, » peuple des Gentils qui demeurez au delà du Jour- » dain et qui marchez dans les ténèbres, voici une » grande lumière. Vous qui habitez dans la région de » l'ombre de la mort, la lumière se lèvera sur vous[7]. » Dans le même Isaïe : « Voici ce que dit le Seigneur » Dieu au Christ mon Seigneur, que je tiens, dit-il, » par la main droite, afin que les nations l'écoutent. » Je romprai les armées des rois devant lui, et lui » ouvrirai les portes des villes[8]. » Et encore : « Je » viens rassembler toutes les nations et les langues ; » ils viendront et verront ma gloire, et je les mar-

[1] Jer., VI, 17. — [2] Ps. XVII, 47. — [3] Jer., I, 5. — [4] Isaï., XLV, 4. [5] *Ib.*, 5. — [6] *Ib.*, XI, 10.

[a] *Ou*, et son repos lui sera honorable.

[7] Isaï., IX, 1. — [8] *Ib.*, XLV. 1.

» querai d'un signe, et j'en enverrai de ceux qui » seront échappés, vers les nations éloignées qui » n'ont point ouï parler de mon nom ni vu ma » gloire, et ils annonceront ma gloire aux nations[1]. » Et : « Ils ne se sont point convertis pour toutes ces » choses. Il élèvera donc un signe pour le montrer » aux nations éloignées, et il les attirera des extré- » mités de la terre[2]. » Dans le même prophète : « Ceux » à qui il n'avait point été annoncé le verront, et » ceux qui n'avaient point entendu parler de lui le » connaîtront[3]. » Et : « J'ai été découvert de ceux » qui ne me cherchaient point. J'ai été trouvé de » ceux qui ne me demandaient point. J'ai dit : Je » viens trouver un peuple qui ne m'a point appelé » par mon nom[4]. » Saint Paul dans les Actes des Apôtres : « Vous étiez les premiers à qui il fallait » annoncer la parole de Dieu. Mais puisque vous » l'avez rejetée, et que vous vous êtes vous-mêmes » jugés indignes de la vie éternelle, nous allons aux » Gentils, suivant cette parole de Dieu dans l'Écri- » ture : Je vous ai établi[a] pour être la lumière des » Gentils, et pour porter le salut jusqu'aux extrémi- » tés de la terre[5]. »

CHAPITRE XXII.

Que les Juifs perdraient le pain et le calice de Jésus-Christ et généralement toutes ses grâces, et que nous les recevrions ; et que le nouveau nom de Chrétiens serait béni sur la terre.

Dieu le déclare dans Isaïe lorsqu'il dit : « Ceux

[1] Isaï., LXVI, 18. — [2] *Ib.*, V, 25. — [3] *Ib.*, LII, 15. — [4] *Ib.*, LXV, 1.
[a] Il dit cela à Jésus-Christ, et non aux apôtres.
[5] Act., XIII, 46.

» qui me servent mangeront; et vous, vous aurez » faim. Ceux qui me servent se réjouiront; et vous, » vous serez couverts de confusion. Le Seigneur vous » fera périr, au lieu que ceux qui me servent auront » un nouveau nom qui sera béni sur la terre[1]. » Et : « Il élèvera un signe pour le montrer aux nations » éloignées, et il les attirera des extrémités de la » terre. Elles viendront promptement et allègrement, » et elles n'auront ni faim ni soif[2]. » Dans le même prophète : « Le souverain Dominateur, le Seigneur » des armées va ôter tout ce qu'il y a de fort et de » robuste dans Jérusalem et dans Juda, il en va ôter » ce qui sert à donner de la vie et des forces, le » pain et l'eau [3]. » Au psaume XXXIII[e] : « Goûtez » et voyez combien le Seigneur est doux : heureux » l'homme qui espère en lui. Craignez le Seigneur » Dieu, vous tous qui êtes ses saints; car il n'y a point » de disette pour ceux qui le craignent. Les riches » ont manqué et ont eu faim, mais ceux qui cher- » chent le Seigneur ne manqueront d'aucun bien[4]. » Notre-Seigneur dit aussi dans l'Évangile selon saint Jean : « Je suis le pain de vie : celui qui vient à » moi n'aura point faim, et celui qui croit en moi » n'aura jamais soif[5]. » Et : « Si quelqu'un a soif, » qu'il vienne et qu'il boive. Celui qui croit en moi, » des fleuves d'eau vive couleront de son ventre, » comme dit l'Écriture[6]. » Et encore : « Si vous ne » mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez » son sang, vous n'aurez point la vie en vous[7]. »

[1] Isaï., LXV, 13. — [2] *Ib.*, V, 26. — [3] *Ib.*, III, 1. — [4] Ps. XXXIII, 8. — [5] Joan., VII, 35. — [6] *Ib.*, 37. — [7] *Ib.*, VI, 54.

CHAPITRE XXIII.

Que les Gentils parviendront plutôt que les Juifs au royaume des cieux.

Notre-Seigneur le dit dans l'Évangile : « Plusieurs » viendront d'Orient et d'Occident, et auront place » avec Abraham, Isaac et Jacob au royaume des » cieux; au lieu que les enfants du royaume seront » jetés dans les ténèbres, où il y aura pleurs et » grincements de dents [1]. »

CHAPITRE XXIV.

Que les Juifs ne peuvent obtenir le pardon de leurs crimes, ni se laver du sang de Jésus-Christ qu'ils ont fait mourir, que dans son baptême, et qu'en passant à l'Eglise et lui obéissant.

Dieu le dit dans Isaïe : « Je ne vous pardonnerai » point vos péchés. Quand vous étendrez vos mains » je détournerai ma face de vous, et quand vous multi- » plierez vos oraisons je ne vous exaucerai point, car » vos mains sont pleines de sang. Lavez-vous, puri- » fiez-vous, ôtez de devant mes yeux la malice de » votre cœur; cessez de mal faire, apprenez à bien » faire, rendez justice, protégez celui qui souffre in- » jure, prenez en main la cause de l'orphelin, dé- » fendez la veuve, et après cela venez, et voyons qui » a tort, dit le Seigneur. Quand vos péchés seraient » rouges comme du vermillon, je les rendrai blancs » comme de la neige; quand ils seraient rouges comme » l'écarlate, je les rendrai blancs comme la laine. » Si vous me voulez écouter, vous mangerez les biens » de la terre; mais si vous ne le voulez pas, l'épée » vous exterminera, car c'est le Seigneur qui parle [2]. »

[1] Matth., VIII, 11. — [2] Isaï., I, 15.

TITRES DES CHAPITRES DU SECOND LIVRE.

I. Que Jésus-Christ est le premier-né et la sagesse de Dieu, par qui toutes choses ont été faites.

II. Que Jésus-Christ est la sagesse de Dieu. Du mystère de son incarnation, de sa passion, du calice et de l'autel, et de la mission des apôtres pour prêcher l'Evangile.

III. Que Jésus-Christ est aussi la parole de Dieu.

IV. Que Jésus-Christ est la main et le bras de Dieu.

V. Qu'il est aussi ange et Dieu.

VI. Que Jésus-Christ est Dieu.

VI. Que Jésus-Christ Dieu devait venir pour éclairer et sauver le genre humain.

VIII. Qu'étant Fils de Dieu dès le commencement, il devait être encore engendré selon la chair.

IX. Que le signe de sa naissance est qu'il naîtrait d'une vierge un homme Dieu, fils de l'homme et fils de Dieu.

X. Que Jésus-Christ devait être Dieu et homme tout ensemble, pour pouvoir être médiateur entre nous et son Père.

XI. Qu'il devait naître de la race de David selon la chair.

XII. Qu'il devait naître dans Bethléem.

XIII. Que son premier avénement devait être humble.

XIV. Que c'est le Juste que les Juifs devaient faire mourir.

XV. Qu'il est la brebis et l'agneau qui devaient être égorgés; et du mystère de sa passion.

XVI. Qu'il a aussi été appelé pierre.

XVII. Que cette pierre deviendrait ensuite une montagne qui remplirait toute la terre.

XVIII. Que dans les derniers temps cette montagne serait découverte, et que les nations y viendraient, et tous les gens de bien y monteraient.

XIX. Que Jésus-Christ est un époux qui a pour épouse l'Eglise, de laquelle naîtraient des enfants spirituels.

XX. Que les Juifs l'attacheraient en croix.

XXI. Que toute vertu et tout pouvoir est en la passion, et au signe de la croix.

XXII. Que tous ceux qui sont marqués au front du signe de la croix sont sauvés par la vertu de ce signe.

XXIII. Qu'à sa passion il y aurait des ténèbres en plein midi.

XXIV. Qu'il ne serait point vaincu par la mort, ni ne demeurerait dans les enfers.

XXV. Qu'il ressusciterait le troisième jour.

XXVI. Qu'après sa résurrection, il recevrait du Père tout pouvoir, et que ce pouvoir serait éternel.

XXVII. Qu'on ne saurait parvenir à Dieu le Père que par son Fils Jésus-Christ.

XXVIII. Qu'il doit venir juger le monde.

XXIX. Que c'est le roi qui doit régner éternellement.

XXX. Qu'il est juge et roi.

LIVRE II

DES TÉMOIGNAGES CONTRE LES JUIFS.

CHAPITRE PREMIER.

Que Jésus-Christ est le premier-né, et la sagesse de Dieu par qui toutes choses ont été faites.

Dans les Proverbes de Salomon : « Le Seigneur » m'a faite le commencement de ses voies. Il m'a » établie sur ses œuvres avant les siècles. Le Sei- » gneur m'a engendrée dès le commencement avant » qu'il créât la terre, avant qu'il fît les abîmes, » avant que les fontaines d'eau coulassent, avant que

» les montagnes fussent placées, et avant toutes les » collines. Il a fait les régions, et les lieux habitables » et inhabitables sous le ciel. Lorsqu'il préparait le » ciel j'étais présente, et lorsqu'il lui choisissait sa » place. Lorsqu'il formait de grosses nuées au-dessus » des vents, lorsqu'il faisait sourdre des sources éter- » nelles sous le ciel, lorsqu'il établissait les fonde- » ments de la terre, j'étais avec lui disposant toutes » ces choses. C'est moi en qui il prenait son con- » tentement, et je m'égayais aussi tous les jours et » en tout temps en sa présence quand il se réjouissait » après que l'univers fut achevé [1]. » Dans le même Salomon en l'Ecclésiastique : « Je suis sortie de la » bouche du Très-Haut avant toute créature. C'est » moi qui ai fait naître dans le ciel une lumière éter- » nelle, et qui ai couvert de nuée toute la terre. » J'ai fait ma demeure en des lieux hauts, et ai mis » mon trône dans une colonne de nuée. J'ai fait le » tour du ciel, ai pénétré les abîmes les plus pro- » fonds, marché sur les flots de la mer, et été par » toute la terre. J'ai tenu le premier rang parmi tous » les peuples et toutes les nations, et j'ai foulé aux » pieds par ma propre force les cœurs des plus grands » et des plus petits. En moi est toute l'espérance de » la vie et de la vertu. Passez à moi, vous tous qui » désirez de me posséder [2]. » Au psaume LXXXVIII^e : « Je l'établirai le premier-né et au-dessus de tous » les rois de la terre. Je lui garderai toujours » ma miséricorde, et l'alliance que je ferai avec lui » sera inviolable. Je ferai subsister sa race éternel- » lement. Que si ses enfants abandonnent ma loi et » ne marchent pas selon mes préceptes, s'ils profa-

[1] Prov., VIII, 22.— [2] Eccl., XXIV, 5.

» nent mes ordonnances et n'observent pas mes com-
» mandements, je châtierai leurs péchés avec la verge,
» et leurs crimes par des fléaux, mais je ne retirera
» point ma miséricorde de dessus eux [1]. » Notre-Seigeur dit dans l'évangile selon saint Jean : « La vie
» éternelle est de vous reconnaître pour le seul vrai
» Dieu, vous et Jésus-Christ que vous avez envoyé.
» Je vous ai glorifié sur la terre, j'ai achevé l'ouvrage
» que vous m'aviez donné à faire. Maintenant donc
» glorifiez-moi aussi en vous-même de cette gloire que
» j'ai eue avant que le monde fût fait [2]. » Saint Paul aux Colossiens : « Il est l'image du Dieu invisible,
» et le premier-né de toute créature [3]. » Et au même endroit : « Il est le premier-né des morts, afin qu'il
» fût le premier en tout [4]. » Dans l'Apocalypse : « Je
» suis Alpha et Oméga, le commencement et la fin.
» Je donnerai gratuitement à boire de la source de
» l'eau de la vie à celui qui a soif [5]. » Qu'il soit aussi la sagesse et la vertu de Dieu, saint Paul le témoigne dans sa première épître aux Corinthiens : « Les Juifs
» demandent des miracles, et les Gentils veulent de
» la sagesse et du raisonnement. Mais pour nous,
» nous prêchons Jésus-Christ crucifié, qui est un scan-
» dale pour les Juifs et une folie pour les Gentils ;
» mais qui est la vertu et la sagesse de Dieu pour les
» uns et pour les autres quand ils sont appelés [6]. »

[1] Ps. LXXXVIII, 27. — [2] Joan., XVII, 3. — [3] Coloss., I, 15. — [4] *Ib.*, 18. — [5] Ap., XXI, 6. — [6] I Cor., I, 22.

CHAPITRE II.

Que Jésus-Christ est la sagesse de Dieu. Du mystère de son incarnation, de sa passion, du calice et de l'autel ; et de la mission des apôtres pour prêcher l'Evangile.

Dans les Proverbes de Salomon : « La Sagesse s'est » bâti une maison sur sept colonnes. Elle a immolé » ses victimes, mêlé son vin dans une coupe, dressé » sa table et envoyé ses serviteurs convier hautement » à venir boire de sa coupe, disant : Qui est l'insensé ? » qu'il vienne à moi. Et elle a dit à ceux qui manquent » d'esprit : Venez, mangez de mes pains, et buvez le » vin que je vous ai mêlé. Laissez la folie et cher- » chez la prudence, et réformez votre science par » l'intelligence [1]. »

CHAPITRE III.

Que Jésus-Christ est aussi la parole de Dieu.

Au psaume XLIV[e] : « Mon cœur a produit une bonne » parole, je dis mes œuvres au roi [2]. » Au psaume XXXII[e] : « Les cieux ont été formés par la parole de Dieu, et » toute leur beauté par le souffle de sa bouche [3]. » Dans » Isaïe : C'est une parole qui consomme et abrége » avec justice. Car le Seigneur fera une parole abré-

[1] Prov., IX, 1. — [2] Ps. XLIV, 1. — [3] *Ib.*, XXXII, 6.

» gée par toute la terre [1]. » Au psaume cvi[e] : « Il » a envoyé sa parole et les a guéris [2]. » Dans l'Évangile selon saint Jean : « Au commencement était la » parole, et la parole était en Dieu, et la parole était » Dieu. Elle était en Dieu dès le commencement. » Toutes choses ont été faites par elle, et rien n'a » été fait sans elle. Ce qui a été fait était vie en elle, » et la vie était la lumière des hommes, et la lumière » luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point » comprise [3]. » Dans l'Apocalypse : « Je vis le ciel » ouvert, et il parut un cheval blanc, et celui qui » était monté dessus s'appelait le fidèle et le véritable, » qui juge selon la justice et l'équité. Il combattait » et était vêtu d'une robe teinte de sang, et son nom » est, la parole de Dieu [4]. »

CHAPITRE IV.

Que Jésus-Christ est la main et le bras de Dieu.

Dans Isaïe : « Est-ce que la main de Dieu n'est pas » assez puissante pour vous sauver, ou qu'il est de- » venu sourd, qu'il ne vous exauce point ? Mais c'est » que vos péchés mettent une séparation entre vous » et Dieu, et c'est à cause de vos péchés qu'il a dé- » tourné sa face de vous pour ne vous faire point mi- » séricorde. Car vos mains sont souillées de sang et » vos doigts de crimes. Vos lèvres ont proféré le men- » songe, et votre langue médite l'injustice. Personne » ne parle selon la vérité, et il n'y a point de juge- » ment équitable. Ils se confient en des choses vai-

[1] Isaï., x, 23. — [2] Ps. cvi, 20. — [3] Joan., i, 1. — [4] Apoc., xix, 11.

» nes et disent des niaiseries. Ils conçoivent la dou-
» leur et enfantent le crime [1]. » Dans le même pro-
phète : « Seigneur, qui a cru à ce qu'il a ouï de nous,
» et à qui le bras de Dieu a-t-il été découvert [2] ? » Et :
« Voici ce que dit le Seigneur : Le ciel est mon trône,
» et la terre l'appui de mes pieds. Quelle demeure
» me construirez-vous? ou quel sera le lieu où je me
» reposerai? car ma main a fait toutes ces choses [3]. »
Et encore : « Seigneur mon Dieu, votre bras est puis-
» sant, et ils ne le savaient pas; mais quand ils le sau-
» ront ils seront confus. » Dans le même prophète :
« Le Seigneur a découvert son bras saint à la vue
» de toutes les nations. Toutes les nations jusqu'aux
» extrémités de la terre verront le salut que Dieu en-
» voie [4]. » Et en un autre endroit du même prophète :
« Je vous ai fait comme les roues d'un chariot qui
» écrasent ce qu'elles rencontrent, et comme une
» herse neuve et pointue, et vous herserez les mon-
» tagnes, et briserez les collines, et les mettrez en petits
» morceaux, et les vannerez, et le vent les empor-
» tera, et les tourbillons de vent les disperseront. Mais
» pour vous, vous vous réjouirez dans les saints d'Is-
» raël, et les indigents seront pleins d'allégresse; car
» lorsqu'ils chercheront de l'eau et n'en trouveront
» point, et que leur langue sera toute desséchée de
» soif, moi qui suis leur Seigneur et leur Dieu, le
» Dieu d'Israël, je les exaucerai et ne les abandon-
» nerai point. Je leur découvrirai des fleuves dans les
» montagnes, et des sources au milieu des plaines.
» Je changerai les déserts en étangs, et la terre al-
» térée en canaux. Je mettrai dans une terre sans
» eau des cèdres, du buis, de la myrrhe, des cyprès

[1] Isaï. LIX, 1. — [2] *Ib.*, LIII, 1. — [3] *Ib.*, LXVI, 1. — [4] *Ib.*, LII, 10.

» et des peupliers, afin qu'ils voient, qu'ils connais-
» sent, qu'ils sachent et qu'ils croient que c'est la
» main du Seigneur qui a fait ces choses, et le saint
» d'Israël qui les a montrées [1]. »

CHAPITRE V.

Que Jésus-Christ est ange et Dieu.

Dans la Genèse il est dit d'Abraham : « L'ange du
» Seigneur l'appela du ciel et lui dit : Abraham,
» Abraham. A quoi il répondit : Que vous plaît-il?
» Et l'ange ajouta : Ne mettez point votre main sur
» l'enfant, et ne lui faites point de mal. Car je con-
» nais maintenant que vous craignez votre Dieu, puis-
» que vous n'avez point épargné votre fils bien-aimé
» pour l'amour de moi [2]. » Au même livre Jacob dit :
« L'ange du Seigneur m'a dit en songe : Je suis le
» Dieu que vous avez vu en la maison de Dieu, où
» vous me consacrâtes un monceau de pierres en
» monument, et me fîtes un vœu [3]. » Dans l'Exode :
« Or Dieu allait devant eux pour leur montrer le che-
» min; le jour comme une colonne de nuée, et la
» nuit comme une colonne de feu [4]. » Et après :
« L'ange de Dieu qui allait devant l'armée des en-
» fants d'Israël partit [5]. » Au même livre : « Je m'en
» vas envoyer mon ange devant vous pour vous garder
» durant le chemin, et pour vous introduire dans la
» terre que je vous ai destinée. Respectez-le et faites

[1] Isaï., XLI, 15. — [2] Gen., XXII, 11. — [3] *Ib.*, XXI, 13. — [4] Ex., XIII, 21. — [5] *Ib.*, XIV, 19.

» ce qu'il vous dira, et ne lui désobéissez point, et » il ne manquera pas de vous assister, car mon nom » est en lui [1]. » D'où vient que lui-même dit dans l'Évangile : « Je suis venu au nom de mon Père, et » vous ne me voulez point recevoir ; lorsqu'un autre » viendra en son propre nom, vous le recevrez [2]. » Au psaume cxvii[e] : « Béni soit celui qui vient » au nom du Seigneur [3]. » Dans Malachie : « J'ai » fait avec Lévi un pacte de vie et de paix, et » je lui ai donné ma crainte, afin qu'il me craignît, » et qu'il marchât en la présence de mon nom. La » loi de la vérité a été dans sa bouche, et l'injustice » ne s'est point trouvée sur ses lèvres. Sa langue » reprenant avec douceur, il a marché avec nous, et » en a détourné plusieurs du mal. Car les lèvres du » prêtre garderont la science, et on s'instruira de » lui de la loi, parce que c'est l'ange du Tout-Puis- » sant [4]. »

CHAPITRE VI.

Que Jésus-Christ est Dieu.

Dans la Genèse : « Dieu dit à Jacob : Levez-vous » et montez en Béthel, et y demeurez, et dressez-y » un autel à ce Dieu qui vous apparut lorsque vous » vous enfuyiez de votre frère Esaü [5]. » Dans Isaïe : « Voici ce que dit le Seigneur, le Dieu des armées : » Les Ethiopiens qui sont si riches et si opulents,

[1] Exod., xxiii, 20. — [2] Joan., v, 43. — [3] Ps. cxvii, 24. — [4] Mal., ii, 5. — [5] Gen., xxxv, 1.

» et ces grands hommes de Saba passeront vers vous, » et seront vos esclaves; ils marcheront après vous » chargés de chaînes, et ils vous adoreront et vous » prieront, parce que Dieu est en vous, et qu'il n'y a » point d'autre Dieu que vous. Car vous êtes Dieu » et nous ne le savions pas, le Dieu et le Sauveur » d'Israël. Tous ceux qui s'opposent à vous seront » couverts de confusion et de honte [1]. » Dans le même prophète : « Voici la voix de celui qui crie dans le » désert : Préparez la voie du Seigneur, dressez les » sentiers de notre Dieu. Tout ruisseau sera rempli » d'eau, et toute montagne et colline sera abais- » sée. Tous les chemins tortus seront redressés, et » les rudes aplanis. La gloire du Seigneur éclatera, » et toute chair verra le salut de Dieu, car c'est le » Seigneur qui parle [2]. » Dans Jérémie : « C'est celui- » ci qui est notre Dieu, et nul autre ne sera estimé » au prix de lui. C'est lui qui est l'auteur de toute » sagesse, et qui l'a donnée à Jacob son serviteur et » à Israël son bien-aimé. Après cela il a été vu sur » la terre et a conversé avec les hommes [3]. » Dieu dit aussi dans Zacharie : « Ils passeront par un détroit » de mer, et ils frapperont les flots, et les fleuves les » plus profonds demeureront à sec. L'orgueil des » Assyriens sera humilié, et le sceptre ôté de l'É- » gypte. Je les fortifierai dans le Seigneur leur Dieu, » et ils se glorifieront en son nom, dit le Seigneur [4]. » Il dit encore dans Osée : « Je ne suivrai pas tous les » mouvements de ma colère, et ne permettrai point » qu'Ephraïm périsse entièrement. Car je suis Dieu, » et non un homme saint en vous. Je n'entrerai point » dans la ville, j'irai après Dieu. » Au psaume XLIV[e] :

[1] Isaï., XLV, 14. — [2] *Ib.*, XL, 3. — [3] Bar., III, 36. — [4] Zach., X, 11.

« Votre trône, mon Dieu, est éternel, et le sceptre de » votre empire est un sceptre de justice. Vous avez » aimé la justice et haï l'injustice; c'est pourquoi » Dieu, votre Dieu, dis-je, vous a oint d'une huile » de joie plus que tous ceux qui ont part à votre » gloire [1]. » Au psaume XLV[e] : « Arrêtez-vous et re- » connaissez que je suis Dieu. Je serai glorifié parmi » les nations, je serai glorifié par toute la terre [2]. » Au psaume LXXXI[e] : « Ils n'ont point connu ni compris, » ils marcheront en ténèbres [3]. » Au psaume LXVII[e] : « Célébrez les louanges de Dieu, chantez des canti- » ques à sa gloire; faites un chemin à celui qui » monte vers le couchant; son nom est Dieu [4]. » Dans l'Evangile selon saint Jean : « Au commencement » était la parole, et la parole était en Dieu, et la pa- » role était Dieu [5]. » Dans le même Evangile, Notre-Seigneur dit à saint Thomas : « Mettez ici votre doigt, » et voyez mes mains, et ne soyez plus incrédule, » mais fidele. Thomas répondit et lui dit : Mon Sei- » gneur et mon Dieu! Jésus lui dit : Parce que vous » m'avez vu, vous croyez. Heureux ceux qui croient » et qui n'ont point vu [6]. » Saint Paul aux Romains : « Je désirais moi-même d'être séparé de Jésus-Christ » pour mes frères et pour ceux qui sont d'un même » sang que moi selon la chair, c'est-à-dire pour les » Israélites à qui appartient l'adoption, la gloire, » l'alliance, la loi, le culte et les promesses de Dieu; » et qui ont pour pères ceux dont est sorti selon la » chair le Christ qui est le Dieu et le maître de toutes » choses, et béni dans tous les siècles [7]. » Dans l'A- pocalypse : « Je suis Alpha et Oméga, le commence-

[1] Ps. XLIV, 7. — [2] *Ib.*, XLV, 11. — [3] *Ib.*, LXXXI, 5. — [4] *Ib.*, LXVII, 33. — [5] Joan., I, 1. — [6] *Ib.*, XX, 27. — [7] Rom., IX, 3.

» ment et la fin. Je donnerai gratuitement à boire » de la source de l'eau de la vie à celui qui a soif. » Celui qui sera victorieux possédera toutes ces choses comme son héritage; je serai son Dieu et il sera » mon Fils [1]. » Au psaume LXXXI[e] : « Dieu s'est trouvé » dans l'assemblée des dieux et il juge les dieux [2]. Là » même j'ai dit : Vous êtes tous des dieux et les enfants du Très-Haut : mais vous mourrez comme des » hommes [3]. » Si les gens de bien et ceux qui observent les commandements de Dieu, se peuvent appeler dieux, combien plutôt Jésus-Christ doit-il être appelé Dieu, lui qui est Fils de Dieu? Aussi lui-même dit dans l'Evangile selon saint Jean : « N'est-il pas » écrit dans la loi : J'ai dit que vous êtes des dieux? » S'il appelle dieux ceux qui ont entendu la parole » de Dieu, et que l'Ecriture ne puisse être détruite, » pourquoi dites-vous que je blasphème, moi que » mon Père a sanctifié et envoyé au monde, parce » que j'ai dit que je suis Fils de Dieu? Si je ne fais les » œuvres de mon Père, ne me croyez point. Mais si » je les fais, croyez au moins à mes œuvres, si vous » ne me voulez pas croire moi-même, et reconnaissez » que le Père est en moi et moi dans le Père [4]. » Dans l'Evangile selon saint Mathieu : « Vous l'appellerez » Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous [5]. »

CHAPITRE VII.

Que Jésus-Christ viendrait pour éclairer et sauver le genre humain.

Dans Isaïe : « Vous dont les mains sont débiles et

[1] Apoc., XXI, 6. — [2] Ps. LXXXI, 41. — [3] *Ib.*, 6. — [4] Joan., X, 34. — [5] Matth., I, 23.

» les genoux tremblants, prenez courage et soutenez-
» vous. Vous qui êtes timides, ne craignez rien. Notre
» Dieu fera justice; il viendra lui-même et nous sau-
» vera. Alors les yeux des aveugles seront ouverts, et
» les oreilles des sourds dégagées. Alors le boiteux
» sautera comme un cerf, et la langue des muets sera
» libre; parce que l'eau a jailli dans le désert, et
» qu'un ruisseau a coulé dans une terre altérée [1]. »
Dans le même prophète : « Ce ne sera point un an-
» cien ni un ange, mais le Seigneur lui-même qui les
» délivrera, parce qu'il les aimera et leur pardonnera,
» et lui-même les rachètera [2]. » Et encore : « C'est moi,
» qui suis le Seigneur Dieu, qui vous ai appelé avec
» justice pour vous prendre par la main, et je vous for-
» tifierai. Je vous ai donné à mon peuple pour être
» le gage de son alliance et la lumière des nations,
» pour ouvrir les yeux des aveugles, tirer des liens les
» captifs, et de la prison ceux qui sont assis dans les
» ténèbres. Je suis le Seigneur Dieu, c'est mon nom.
» Je ne donnerai point ma gloire à d'autre, ni ma
» puissance à des idoles [3]. » Au psaume XXIVe : « Sei-
» gneur, montrez-moi vos voies et enseignez-moi vos
» sentiers. Conduisez-moi à votre vérité, et instruisez-
» moi; car vous êtes le Dieu qui me sauvez [4]. » D'où
vient que Notre-Seigneur dit dans l'Evangile selon
saint Jean : « Je suis la lumière du monde : celui qui
» me suivra ne marchera point dans les ténèbres, mais
» aura la lumière de la vie [5] ? » Dans l'Evangile selon
saint Matthieu, l'ange Gabriel dit à saint Joseph :
« Joseph, fils de David, ne craignez point de retenir
» avec vous Marie votre femme : car ce qui naîtra

[1] Isaï., XXXV, 3. — [2] *Ib.*, LXIII, 9. — [3] *Ib.*, XLII, 6. — [4] Ps. XXIV, 4. — [5] Joan., VIII, 12.

» d'elle vient du Saint-Esprit. Elle enfantera un fils, » et vous le nommerez Jésus, parce que ce sera lui » qui sauvera son peuple et le délivrera de ses pé- » chés [1]. » Dans celui selon saint Luc : « Zacharie fut » rempli du Saint-Esprit et prophétisa, disant : Béni » soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, qui a pourvu à la » rédemption de son peuple, et nous a suscité un » Sauveur puissant dans la maison de son serviteur » David [2]. » Là même, l'ange dit aux bergers : « Ne » craignez point, car je vous annonce qu'aujourd'hui » dans la ville de David, il vous est né un Sauveur » qui est Jésus-Christ [3]. »

CHAPITRE VIII.

Que Jésus-Christ étant Fils de Dieu dès le commencement, il serait encore engendré selon la chair.

Au psaume IIe : « Le Seigneur m'a dit : Vous êtes » mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui. De- » mandez-moi, et je vous donnerai les nations pour » votre héritage, et toute l'étendue de la terre pour » votre possession [4]. » Dans l'Evangile selon saint Luc : « Sitôt qu'Elizabeth eut entendu Marie qui la saluait, » son enfant tressaillit dans son sein et elle fut rem- » plie du Saint-Esprit, de sorte qu'elle s'écria : Vous » êtes bénie sur toutes les femmes, et le fruit de » vos entrailles est béni. Et d'où me vient ce bon- » heur que la mère de mon Seigneur me vienne trou- » ver [5] ? » Saint Paul aux Galates : « Lorsque les temps

[1] Matth., I, 20. — [2] Luc., I, 67. — [3] *Ib.*, II, 10. — [4] Ps. II, 7. — [5] Luc., I, 41.

» ont été accomplis, Dieu a envoyé son Fils né d'une » femme [1]. » Dans l'épître de saint Jean : « Tout esprit » qui confesse que Jésus-Christ est venu dans une » chair véritable, est de Dieu. Mais celui qui nie qu'il » soit venu de la sorte n'est point de Dieu, mais a » l'esprit de l'Antechrist [2]. »

CHAPITRE IX.

Que le signe de la naissance de Jésus-Christ est qu'il naîtrait d'une vierge un homme-Dieu, Fils de l'homme et Fils de Dieu.

Dans Isaïe : « Le Seigneur parla encore à Achaz, et » lui dit : Demandez un signe au Seigneur votre Dieu » en haut dans le ciel, ou en bas au fond de la terre. » Et Achaz répondit : Je n'en demanderai point et ne » tenterai point le Seigneur mon Dieu. Et Dieu dit : » Ecoutez donc, maison de David : Vous n'aurez pas » un léger combat contre les hommes, car c'est Dieu » même qui le donne. C'est pourquoi Dieu lui-même » vous donnera un signe. C'est qu'une Vierge con- » cevra dans son sein, et enfantera un fils, et vous » l'appelerez Emmanuel. Il mangera du beurre et du » miel, avant qu'il sache rejeter le mal et choisir le » bien [3]. » C'est cette postérité que Dieu avait prédit dans la Genèse devoir sortir de la femme, et fouler aux pieds la tête du diable : « Alors Dieu dit au ser- » pent : Parce que tu as fait cela, tu seras maudit sur » toutes les bêtes de la terre ; tu te traîneras sur ton » ventre, et la terre sera ta nourriture tout le temps

[1] Gal., IV, 4. — [2] Joan., IV. 2. — [3] Isaï., VII, 10.

» de la vie, de pouvoir, richesse, entre lui et la femme, » et celle-ci entre elle et la nature. Il épouse la vie, il » la féconde et la donne. »

CHAPITRE X.

Les mauvais livres deviennent bons, lorsqu'on sait en user comme il faut. Les meilleurs même sont pour nous des maux.

Dieu dit encore : « Il n'y a personne ainsi, qui ne pro- » nonce l'un des Noms[1] ; » l'un seulement de Dieu, de » Jacob, ou un homme sortant d'Israël[2] ; » la même fois ; « Il n'existe un homme de ce nom qui regarde » ses plaisirs mêmes, et qui n'oppose son pou- » voir et Dieu[3]. Dieu l'a tiré d'Égypte, et il » glorifie ses semblables à celle de la licorne. Il dévo- » rera ses ennemis, il brisera leurs os, et les percera » de ses flèches. Il s'est couché et reposé comme un » lion et comme un lionceau ; qui l'éveillera ? Ceux » qui vous béniront sont bénis, et ceux qui vous » maudiront sont maudits[4]. » Dans tout « l'appel » du Seigneur ne sur nous, » ni pourquoi il n'a pas cru » n'a voulu parler de bonnes nouvelles aux personnes » gnant ceux qui ont le cœur contrit, annoncer le » pardon aux captifs et la liberté aux prisonniers, pro- » clamer l'année favorable du Seigneur et le jour de » la récompense[5] ; » de là vient que dans l'Évangile l'ange Gabriel dit à Marie : « Le Saint-Esprit survien- » dra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira » de son ombre ; c'est pourquoi le saint qui naîtra de

[1] Gen. XLVIII, 20. — [2] Ibid. — [3] Nombr. XXIV, 17. — [4] Nombr. XXIV, 9. — [5] Isaï. LXI, 1.

» vous sera appelé le Fils de Dieu [1]. » Dans la première épître de saint Paul aux Corinthiens : « Le » premier homme vient du limon de la terre, et le » second homme vient du ciel. Tel qu'est celui qui » vient de la terre, tels sont aussi ceux qui viennent » de la terre ; et tel qu'est l'homme céleste, tels sont » aussi les hommes célestes. Comme donc nous avons » porté l'image de celui qui vient de la terre, por- » tons aussi l'image de celui qui vient du ciel [2]. «

CHAPITRE XI.

Que Jésus-Christ devait naître de la race de David selon la chair.

Au second des Rois : « Le Seigneur parla à Nathan » et lui dit : Allez, et dites à mon serviteur David : » Voici ce que dit le Seigneur : Vous ne me bâtirez » pas une maison pour y faire ma demeure. Mais » lorsque vos jours seront accomplis, et que vous » dormirez avec vos pères, je susciterai après vous » votre fils qui naîtra de votre semence, et j'établirai » son royaume. C'est lui qui m'édifiera une maison » pour ma gloire, et je rendrai son trône aussi du- » rable que les siècles. Je serai son père et il sera mon » fils, et sa maison sera florissante [a], et son royaume » demeurera éternellement en ma présence [3]. » Dans Isaïe : « Il sortira un rejeton du tronc de Jessé, et » une fleur s'élèvera de sa racine ; et l'esprit du Sei- » gneur reposera sur lui, l'esprit de sagesse et d'in-

[1] Luc., I, 35. — [2] I Cor., XV, 47.
[a] *Ou*, recevra la foi.
[3] I Paral., XVII, 3-11.

» telligence, l'esprit de conseil et de force, l'esprit » de science et de piété, et il sera rempli de l'esprit » de la crainte du Seigneur [1] » Au psaume cxxxi[e] : « Dieu a fait à David un serment véritable, et il ne le » révoquera point : Je mettrai sur mon trône du fruit » de votre ventre [2]. » Dans l'Évangile selon saint Luc : « L'ange lui dit : Ne craignez point, Marie, car vous » avez trouvé grâce devant Dieu. Vous concevrez » dans votre sein et enfanterez un fils, à qui vous » donnerez le nom de Jésus. Il sera grand, et on l'ap- » pellera le fils du Très-Haut. Le Seigneur Dieu lui » donnera le trône de David son père; il régnera éter- » nellement sur la maison de Jacob, et son règne » n'aura point de fin [3]. » Dans l'Apocalypse : « Je vis » aussi dans la main droite de Dieu qui était assis » sur le trône, un livre écrit dedans et dehors, scellé » de sept sceaux. Et je vis un ange fort et puissant qui » disait à haute voix : Qui est digne de prendre le li- » vre, et d'en ouvrir les sceaux? Mais personne, ni » dans le ciel, ni sur la terre, ni sous la terre, ne pou- » vait ouvrir le livre ni le regarder. Je pleurais donc » beaucoup de ce qu'il ne s'était trouvé personne » qui fût digne d'ouvrir le livre ni de le voir, lorsque » l'un des vieillards me dit : Ne pleurez point, voici » le lion de la tribu de Juda, le rejeton de David, » qui a obtenu par sa victoire le pouvoir d'ouvrir le » livre et d'en rompre les sept sceaux [4]. »

[1] Isaï., xi, 1. — [2] Ps. cxxxi, 11. — [3] Luc., i, 30. — [4] Apoc., v, 1.

CHAPITRE XII.

Que Jésus-Christ devait naître dans Bethléem.

Dans Michée : « Et vous, Bethléem, maison d'E-
» phrata, vous n'êtes pas trop petite pour être mise
» au nombre des villes de Juda qui fournissent des
» milliers d'hommes. De vous me sortira le prince
» d'Israël, et ses sorties sont dès le commencement
» et de toute éternité[1]. » Dans l'Évangile : « Jésus
» étant né dans Bethléem, ville de Juda, du temps
» du roi Hérode, des Mages vinrent d'Orient en Jé-
» rusalem, disant : Où est celui qui est né roi des
» Juifs ? Car nous avons vu son étoile en Orient, et
» sommes venus l'adorer[2]. »

CHAPITRE XIII.

Que le premier avénement de Jésus-Christ devait être humble.

Dans Isaïe : « Seigneur, qui a cru à ce qu'il nous
» a ouï dire? et à qui le bras du Seigneur a-t-il été
» découvert ? Nous avons parlé en sa présence comme
» des enfants, comme une racine dans une terre
» sèche. Il n'y a en lui ni figure ni beauté, et nous
» l'avons vu qu'il n'était pas reconnaissable[a]. Sa fi-
» gure n'a rien de beau et qui ne soit au-dessous

[1] Mich., v, 2. — [2] Matth., II, 1.
[a] *Ou,* qui n'avait ni figure ni beauté.

» des autres hommes. C'est un homme exposé aux » coups, et qui sait porter la faiblesse. On lui a » couvert le visage, il a été déshonoré, et l'on n'en » a fait aucun cas. C'est lui qui porte nos péchés et » qui souffre pour nous. Nous avons cru que c'était » pour ses offenses qu'il était ainsi accablé de dou- » leurs, de maux et de tourments; au lieu que c'est » pour nos crimes qu'il a été couvert de blessures, » et pour nos péchés qu'il est devenu faible. Il a été » châtié afin de nous procurer la paix, et ses plaies » sont notre guérison. Nous étions tous errants comme » des brebis égarées, tous les hommes étaient hors » du droit chemin. Et Dieu l'a livré à la mort pour » nos péchés; c'est pourquoi il n'a point ouvert la » bouche pour se plaindre des supplices qu'il endu- » rait[1]. » Dans le même prophète : « Je ne suis point » rebelle ni opiniâtre. J'ai présenté mon dos pour être » fouetté, et mes joues pour être souffleté. Je n'ai » point détourné mon visage des crachats sales et » infects, et Dieu a été mon support[2]. » Et encore : « Il ne criera point, et personne n'entendra sa voix » dans les rues. Il ne brisera point le roseau cassé, » et n'éteindra point la mèche qui fume encore, mais » il rendra un jugement équitable. Il se soutiendra » et ne succombera point sous la violence, qu'il » n'ait fait justice sur la terre : Et les nations croi- » ront en lui[3]. » Au psaume XXI[e] : « Pour moi je » suis un ver et non pas un homme, je suis l'op- » probre des hommes et le rebut du peuple. Tous » ceux qui me voyaient, me méprisaient. Ils ont mur- » muré entre leurs dents et branlé la tête. Il a es- » péré au Seigneur, ont-ils dit, qu'il le délivre; qu'il

[1] Isaï., LXIII, 1. — [2] *Ib.*, L, 5. — [3] *Ib.*, XLII, 3.

» le sauve, puisqu'il l'aime tant[1]. » Là même : « Ma » vigueur s'est desséchée comme de la terre cuite » au feu, et ma langue s'est attachée à mon palais[2]. » Dans Zacharie : « Et le Seigneur me montra Jésus ce » grand prêtre, qui était debout devant l'ange du Sei- » gneur, et le diable était à sa droite pour s'opposer » à lui. Jésus était vêtu d'habillements sales, et était » debout devant l'ange, qui dit à ceux qui assistaient » devant lui : Otez-lui ces vêtements sales, et le re- » vêtez d'une nouvelle robe, et qu'on lui mette une » mitre nette sur la tête; et puis il lui dit : Je vous » ai ôté vos iniquités[3]. » Saint Paul aux Philippiens : « Etant de même nature que Dieu, il n'a point cru » que ce fût pour lui une usurpation de demeurer » égal à Dieu. Cependant il s'est anéanti lui-même, » prenant la nature de serviteur et la ressemblance » des hommes, et comme il s'était revêtu de l'homme, » ayant été reconnu pour tel. Il s'est abaissé lui- » même, se rendant obéissant jusqu'à la mort, et » jusqu'à la mort de la croix. C'est pourquoi Dieu l'a » glorifié, et lui a donné le nom qui est au-dessus de » tous les noms, afin qu'au nom de Jésus tous flé- » chissent le genou, au ciel, sur la terre, aux enfers, » et que toute langue confesse que le Seigneur Jésus- » Christ est dans la gloire de Dieu le Père[4]. »

CHAPITRE XIV.

Que Jésus-Christ est le juste que les Juifs devaient faire mourir.

Dans la Sagesse de Salomon : « Dressons des em-

[1] Ps, XXI, 6. — [2] *Ib.*, 16. — [3] Zach., III, 1. — [4] Philip., 2, 6.

» bûches au juste, car il nous est incommode; il con-
» trôle nos actions, et nous reproche les péchés que
» nous commettons contre la loi. Il se vante d'avoir
» la science de Dieu, et s'appelle Fils de Dieu. Il
» semble qu'il ne soit fait que pour trouver à redire
» à ce que nous faisons. Sa vue même nous est à
» charge, parce que sa vie est différente de celle des
» autres, et qu'il ne se conduit pas de même. Il ne
» nous regarde que comme des discoureurs, et il s'é-
» loigne de notre manière d'agir comme d'une abo-
» mination. Il estime heureuse la fin des justes, et se
» glorifie d'avoir Dieu pour père. Voyons donc si ce
» qu'il dit est vrai, et sachons ce qui lui arrivera.
» Éprouvons-le par les affronts et les tourments, afin
» que nous jugions de sa douceur et connaissions sa
» patience. Condamnons-le à une mort infâme. Voilà
» ce qu'ils ont pensé; mais il se sont trompés, et leur
» malice les a aveuglés, et ils ont ignoré les secrets
» de Dieu [1]. » Dans Isaïe : « Voyez comment le juste
» meurt, et personne n'y pense. Les justes sont ôtés
» de ce monde, et nul n'y fait réflexion. Car le juste
» a été ôté de devant l'injustice, et sa sépulture sera
» en paix [2]. » C'est en vue de cela qu'il a été dit dans
l'Exode : « Vous ne ferez point mourir le juste et
» l'innocent [3]. » Et dans l'Evangile : « Judas, se re-
» pentant de ce qu'il avait fait, dit aux prêtres et
» aux anciens : J'ai péché en trahissant le sang inno-
» cent [4]. »

[1] Sag., II, 12. — [2] Isaï., LVII, 1. — [3] Exod., XXIII, 7. — [4] Matth., XXVII, 3.

CHAPITRE XV.

Qu'il est la brebis et l'agneau qui devait être égorgé; et du mystère de sa passion.

Dans Isaïe : « Il été conduit à la mort comme une » brebis qu'on mène à la boucherie, et il n'a point » ouvert la bouche non plus qu'un agneau qui de- » meure muet devant celui qui le tond. On l'a con- » damné à cause de sa bassesse; mais qui racontera » sa génération? Il sera ôté de ce monde, et il a été » mis à mort pour les péchés de mon peuple. Je don- » nerai en proie les méchants et les personnes puis- » santes qui l'ont fait mourir et l'ont mis au tom- » beau, parce qu'il n'a point commis de crime, ni usé » de supercheries. C'est pourquoi il dominera sur » plusieurs, et partagera les dépouilles des puissants, » à cause qu'il a été livré à la mort, et mis au rang » des scélérats; qu'il a porté les péchés de plusieurs, » et a été trahi pour leurs crimes[1]. » Dans Jérémie : « Seigneur, faites-le-moi entendre, et je le connaî- » trai; alors j'ai vu leurs desseins. J'ai été conduit à » la boucherie comme un innocent agneau; ils ont » conspiré contre moi, et ont dit : Venez, mettons » du bois dans son pain, ôtons-le de dessus la terre, » et abolissons sa mémoire[2]. » Dieu dit à Moïse dans l'Exode : « Que chacun prenne un agneau pour » chaque maison, qui soit sans défaut, entier, mâle, » et qui n'ait qu'un an, et un chevreau qui soit de » même. Tous les enfants d'Israël le tueront sur le

[1] Isaï., LIII, 7. — [2] Jer., XI, 18.

» soir, et prenant de son sang, en mettront sur les » deux poteaux et sur le seuil des maisons où ils le » mangeront. Et ils en mangeront, la nuit même, la » chair rôtie au feu, avec des pains sans levain et des » laitues sauvages. Vous n'en mangerez rien de cru, » ni de cuit en l'eau, mais seulement de rôti au feu. » Vous en mangerez aussi la tête avec les pieds et les » entrailles, et n'en réserverez rien pour le lende- » main, et ne romprez aucun de ses os. Ce qui sera » demeuré de reste jusqu'au lendemain sera brûlé. » Or, vous le mangerez de cette sorte : Vous aurez » les reins ceints, vos souliers à vos pieds, et un bâton » à la main, et vous le mangerez en diligence, car » c'est la Pâque du Seigneur[1]. » Dans l'Apocalypse : « Je vis au milieu du trône et des quatre animaux, » et au milieu des vieillards un agneau qui était » comme égorgé, et qui avait sept cornes et sept » yeux, qui sont les sept esprits de Dieu envoyés » par toute la terre. Et il vint prendre le livre de la » main droite de Dieu qui était assis sur le trône. Et » comme il l'eut pris, les quatre animaux et les vingt- » quatre vieillards se prosternèrent devant l'agneau, » ayant chacun des harpes et des coupes d'or pleines » de parfums, qui sont les prières des saints. Et ils » chantèrent un cantique nouveau, disant : Vous êtes » digne, Seigneur, de prendre le livre et d'en ouvrir » les sceaux, parce que vous avez été mis à mort, et » nous avez rachetés par votre sang, de toute tribu, » de toutes langues, de tout peuple et de toute na- » tion. Vous nous avez rendu le royaume de notre » Dieu, et avez fait des prêtres qui régneront sur la » terre[2]. » Dans l'Evangile : « Le lendemain Jean vit

[1] Exod., XII, 3. — [2] Apoc., V, 6.

» Jésus, qui venait à lui, et il dit : Voici l'Agneau de » Dieu, voici celui qui ôte les péchés du monde[1]. »

CHAPITRE XVI.

Que Jésus-Christ a été aussi appelé pierre.

Dans Isaïe : « Voici ce que dit le Seigneur : Je m'en » vas mettre dans les fondements de Sion une pierre » précieuse, choisie, grande, angulaire, illustre; et » celui qui croira en cette pierre ne sera point » confondu[2]. » Au psaume CXVII[e] : « La pierre que » ceux qui bâtissaient ont rejetée a été faite la » principale pierre de l'angle. C'est le Seigneur qui » l'a faite, et elle est admirable à nos yeux. C'est le » jour qu'a fait le Seigneur, réjouissons-nous en lui. » Seigneur! sauvez-nous donc, Seigneur! conduisez- » nous; béni soit celui qui vient au nom du Sei- » gneur[3]. » Dans Zacharie : « Je vas amener mon » serviteur, il se nomme Orient. Car c'est la pierre » que j'ai mise en la présence de Jésus; sur cette » seule pierre il y a sept yeux[4]. » Au Deutéronome : « Vous écrirez sur la pierre toute cette loi-ci fort clai- » rement[5]. » Dans Josué : « Il prit une grande pierre, » et la mit en la présence du Seigneur; et Josué dit » au peuple : Cette pierre sera un témoignage contre » vous, car elle a ouï toutes les choses que le Sei- » gneur a dites, toutes les choses qu'il vous a dites « aujourd'hui; et elle sera un témoignage contre vous

[1] Joan., I, 29. — [2] Isaï., XXVIII, 16. — [3] Ps. CXVII, 21. — [4] Zach. III, 8. — [5] Deut., XXVII, 8.

» dans les derniers temps, lorsque vous vous serez » éloignés de votre Dieu[1]. » Saint Pierre, aux Actes des Apôtres : « Princes du peuple et anciens d'Israël, » écoutez. Puisque vous nous demandez aujourd'hui, » au sujet de cet homme malade à qui nous avons » rendu la santé, au nom de qui il a été guéri; nous » vous déclarons à vous tous et à tout le peuple d'Is- » raël, que c'est au nom de Jésus-Christ de Nazareth » que vous avez crucifié, et que Dieu a ressuscité des » morts, et non d'aucun autre, que vous voyez mainte- » nant cet homme guéri. C'est cette pierre que vous, » architectes, avez rejetée, qui a été faite la princi- » pale pierre de l'angle. Car il n'y a point d'autre » nom sous le ciel qui ait été donné aux hommes » par lequel nous devions être sauvés[2]. » C'est cette pierre que dans la Genèse[3] Jacob met sous sa tête, parce que Jésus-Christ est la tête de l'homme; et sur laquelle s'étant endormi, il voit une échelle qui touchait au ciel, sur laquelle était assis le Seigneur, et par où les anges montaient et descendaient; et il consacra et oignit cette pierre en figure de Jésus-Christ. C'est cette pierre sur laquelle nous voyons dans l'Exode[4] que Moïse s'assit au haut de la montagne lorsque Josué combattait contre Amalech; et par le mystère de cette pierre et la stabilité de cette séance, Amalech fut surmonté par Josué, c'est-à-dire le diable vaincu par Jésus-Christ. C'est cette grande pierre dont il est parlé au premier livre des Rois[5] sur laquelle fut mise l'arche, quand les bœufs la ramenèrent sur un chariot après que les étrangers l'eurent renvoyée. C'est cette pierre dont David[6] frappa

[1] Jos., XXIV, 26. — [2] Act., IV, 8. — [3] Gen., XXVIII, 11. — [4] Ex., XVII, 12. — [5] I Rois, VI, 15. — [6] I Rois, XVII, 49.

Goliath au front et le tua, ce qui signifiait la défaite du diable et de ses suppôts, vaincu par cette partie de la tête qu'ils n'ont point marquée du signe de la croix, qui nous met en sûreté durant tout le cours de cette vie. Enfin c'est cette pierre que Samuël[1] posa après qu'Israël eut vaincu les étrangers, et qu'il appela Abennezer, c'est-à-dire pierre de secours.

CHAPITRE XVII.

Que cette pierre deviendrait ensuite une montagne qui remplirait toute la terre.

Dans Daniel : « Vous voyiez une statue extraordinairement haute, et terrible à voir, qui se tenait debout devant vous. Sa tête était d'or pur, son estomac et ses bras d'argent, son ventre et ses cuisses d'airain, et ses pieds partie de fer, partie de terre; jusqu'à ce qu'une pierre, se détachant d'une montagne sans que personne y mît la main, frappa la statue par ses pieds de fer et de terre et les mit en pièces. Alors le fer, l'argile, l'airain, l'argent et l'or de cette statue furent brisés aussi menu que de la paille dans l'aire, ou de la poussière en été, si bien que le vent les emporta sans qu'il en restât quoi que ce soit. Et la pierre qui avait frappé la statue devint une grande montagne, et remplit toute la terre[2]. »

[1] I Rois, VII, 12. — [2] Dan., II, 31.

CHAPITRE XVIII.

Que dans les derniers temps cette montagne serait découverte, et que les nations y viendraient, et tous les gens de bien y monteraient.

Dans Isaïe : « Aux derniers temps la montagne du » Seigneur sera exposée en vue, et la maison de Dieu » mise sur le sommet des montagnes et élevée sur les » collines. Toutes les nations viendront dessus, et » plusieurs s'y rendront et diront : Venez, montons » sur la montagne du Seigneur, et en la maison du » Dieu de Jacob, et il nous fera connaître sa voie et » nous y marcherons. Car la loi sortira de Sion, et » la parole du Seigneur de Jérusalem. Il jugera les » nations et reprendra plusieurs peuples, et ils rom- » pront leurs épées pour en faire des charrues, et » leurs lances pour en faire des faux, et ils ne s'exer- » ceront plus au combat [1]. » Au psaume XXIII^e^ : « Qui montera sur la montagne du Seigneur, ou » qui se présentera dans son lieu saint? Celui dont » les mœurs sont innocentes et le cœur pur, qui n'a » point juré inutilement, ni fait de faux serments » pour tromper son prochain. Celui-là sera béni » du Seigneur, et Dieu son Sauveur lui fera miséri- » corde. Ce sont ceux-là qui le cherchent, qui cher- » chent la face du Dieu de Jacob [2]. »

[1] Isaï., II, 2. — [2] Ps. XXIII, 3.

CHAPITRE XIX.

Que Jésus-Christ est un époux qui a pour épouse l'Église, de laquelle naîtraient des enfants spirituels.

Dans Joel : « Sonnez de la trompette dans Sion, » sanctifiez le jeûne, et publiez la guérison. Assemblez » le peuple, sanctifiez l'église, faites venir les vieil- » lards, amassez les enfants qui sont à la mamelle ; » que l'époux sorte de son lit, et l'épouse de sa cham- » bre nuptiale [1]. » Dans Jérémie : « J'ôterai des villes » de Juda et des carrefours de Jérusalem toutes sortes » de réjouissances, la voix de l'époux et de l'épouse [2]. » Au psaume XVIII^e^ : « Il est comme un époux qui » sort de sa chambre nuptiale. Il s'est avancé comme » un géant pour fournir sa carrière. Il part de l'un » des bouts des cieux, et continue sa course jusqu'à » l'autre bout, sans qu'il y ait personne qui ne sente » sa chaleur [3]. » Dans l'Apocalypse : « Venez, et je » vous montrerai la nouvelle épouse de l'Agneau. » Et il me mena en esprit sur une grande montagne, » où il me montra la ville sainte de Jérusalem qui » descendait du ciel couverte de la clarté de Dieu [4]. » Dans l'Evangile selon saint Jean : « Vous-mêmes m'ê- » tes témoins que j'ai dit à ceux qui m'ont été envoyés » de Jérusalem, que je ne suis point le Christ, mais » que j'ai été envoyé devant lui. Car celui à qui est » l'épouse est l'époux, au lieu que celui-là est l'ami » de l'époux, qui se tient debout et l'écoute, et qui » est ravi de l'entendre parler [5]. » Il y a une figure de

[1] Joël, II, 15. — [2] Jer., XVI, 9. — [3] Ps. XVIII, 5. — [4] Apoc., XXI, 9. — [5] Joan., III, 28.

cela dans Josué, lorsqu'on lui commanda de se déchausser, parce qu'il n'était pas l'époux. Car la loi était que quiconque ne se voudrait pas marier, déchausserait ses souliers, et que celui qui se devait marier serait chaussé [1]. « Il arriva que, comme Josué » était à Jéricho, il leva les yeux, et vit un homme qui » était debout devant lui et qui tenait une épée nue » à sa main; et Josué lui dit : Etes-vous des nôtres, » ou des ennemis? L'autre lui répondit : Je suis le » chef de l'armée du Seigneur qui viens vers vous. » Alors Josué se prosterna le visage contre terre, et » lui dit : Seigneur, que vous plaît-il commander à » votre serviteur? Otez, dit-il, vos souliers de vos pieds, » car le lieu où vous êtes est un lieu saint. » Moïse de même dans l'Exode reçoit commandement d'ôter ses souliers, parce qu'il n'était pas non plus l'époux [2]. « L'ange du Seigneur lui apparut comme une flamme » qui sortait du milieu d'un buisson, et il vit que le buis- » son brûlait et ne se consumait point. Moïse dit donc : » Il faut que je voie cette merveilleuse vision, pour- » quoi le buisson ne se consume pas. Mais le Seigneur » voyant qu'il s'approchait pour voir, il l'appela du » buisson, et lui dit : Moïse. Moïse répondit : Que vous » plaît-il? Ne vous approchez pas d'ici, lui dit Dieu, » que vous n'ayez ôté vos souliers de vos pieds, car » le lieu où vous êtes est une terre sainte. Puis il » ajouta : Je suis le Dieu de votre père, le Dieu d'A- » braham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob [2]. » Il est dit la même chose dans l'Évangile selon saint Jean : « Jean leur répondit : Pour moi, je baptise avec » l'eau, mais il y en a un parmi vous que vous ne » connaissez pas, et dont j'ai dit : Il y a un homme

[1] Jos., v, 13. — [2] Exod., III, 2.

» qui vient après moi, qui a été fait avant moi, et je » ne suis pas digne de délier les cordons de ses sou- » liers [1]. » Dans saint Luc : « Que vos reins soient » ceints, et vos lampes allumées ; et soyez comme des » serviteurs qui attendent que leur maître retourne » de la noce, afin que lorsqu'il viendra et frappera » à la porte, ils lui ouvrent. Heureux ces serviteurs- » là que le maître trouvera veillants à son arrivée [2]. » Dans l'Apocalypse : « Le Seigneur Dieu tout-puissant » règne : réjouissons-nous et rendons-lui gloire, parce » que les noces de l'Agneau sont venues, et que son » épouse s'est préparée à le recevoir [3]. »

CHAPITRE XX.

Que les Juifs mettraient Jésus-Christ en croix.

Dans Isaïe : « J'ai étendu tout le jour mes mains » à un peuple opiniâtre et rebelle, qui ne marche » point dans de bonnes voies, et qui suit ses mau- » vaises inclinations [4]. » Dans Jérémie : « Venez, met- » tons du bois dans son pain, et ôtons-le du monde [5]. » Au Deutéronome : « Votre vie sera pendue devant » vos yeux, et vous serez saisi de crainte nuit et » jour, et vous ne croirez point en votre vie [6]. » Au psaume XXI[e] : « Ils ont percé mes mains et mes » pieds, ils ont compté tous mes os. Ils m'ont re- » gardé et considéré, ils ont partagé entre eux mes » vêtements et jeté ma robe au sort. Mais vous, Sei-

[1] Joan., I, 26. — [2] Luc., XII, 35. — [3] Apoc., XIX, 6. — [4] Isaï., LXV, 2. — [5] Jer., XI, 19. — [6] Deut., XXVIII, 66.

» gneur, n'éloignez pas votre secours, hâtez-vous de » m'aider. Délivrez mon âme de l'épée, et mon uni- » que de la rage [a] du chien. Sauvez-moi de la gueule » du lion, et ma petitesse des cornes des licornes. » J'annoncerai votre nom à mes frères, je vous louerai » au milieu de l'église [1]. » Au psaume CXVIII[e] : « Percez de clous ma chair par votre crainte [2]. » Au psaume CXL[e] : « L'élevation de mes mains est » le sacrifice du soir [3]. » Duquel sacrifice Sopho- nias a dit : « Craignez en la présence de Dieu, » parce que son jour approche. Car le Seigneur a » préparé son sacrifice et sanctifié ses élus [4]. » Dans Zacharie : « Ils me verront moi qu'ils ont percé [5]. » Au psaume LXXXVII[e] : « Seigneur, j'ai crié vers » vous tout le jour, j'ai étendu mes mains vers » vous [6]. » Aux Nombres : « Dieu n'est point » pendu comme un homme, et ne souffre point les » affronts [b] comme le Fils de l'homme [7]. » D'où vient que Notre-Seigneur dit dans l'Évangile : « Comme » Moïse a élevé un serpent dans le désert, il faut » de même que le Fils de l'homme soit élevé, afin » que tous ceux qui croiront au Fils aient la vie » éternelle [8]. »

[a] De la patte.

[1] Ps. XXI, 18.—[2] Ps. CXVIII, 120. — [3] Ps. CXL, 2. — [4] Sophon., I, 7.—[5] Zach., XII, 10. — [6] Ps. LXXXVII, 10.

[b] Les menaces.

[7] Nomb., XXIII, 19. — [8] Joan., III, 14.

CHAPITRE XXI.

Que toute vertu et tout pouvoir est en la passion et au signe de la croix.

Dans Abacuc : « Sa puissance éclate dans les cieux, » et la terre est remplie de sa gloire. Sa splendeur » est aussi vive que la lumière, il aura des cornes en » ses mains. C'est là qu'est cachée sa force, et il y a » établi la puissance de son amour. La parole ira de- » vant lui, et s'avancera suivant ses démarches [1]. » Dans Isaïe[2] : « Un enfant nous est né, et un fils nous » a été donné, dont l'empire est sur ses épaules, et » il a été nommé l'ange du grand conseil [a]. » C'est par ce signe de croix qu'Amalech fut vaincu par Josué et par Moïse : « Moïse dit à Josué : Choisissez des » hommes pour combattre demain contre Amalech, » et moi je me tiendrai debout sur le haut de la col- » line, avec la verge de Dieu dans ma main. Et lorsque » Moïse levait les mains, Israël avait le dessus; mais » quand il les abaissait, Amalech était le plus fort. Or, » les mains de Moïse étaient pesantes, si bien qu'ils » prirent une pierre, et l'ayant mise sous lui, il s'assit » dessus; et Aaron et Ur lui soutenaient les mains » de part et d'autre. Ainsi les mains de Moïse demeu- » rèrent fermes jusqu'au coucher du soleil, et Josué » défit Amalech et toute son armée. Alors le Seigneur » dit à Moïse : Écrivez ceci dans le livre, afin que le » souvenir s'en conserve, et dites-le à Josué, car j'ef- » facerai la mémoire d'Amalech de dessous le ciel[3]. »

[1] Abac., III, 3. — [2] Isaï., IX, 6.
[a] Le messager de la grande pensée.
[3] Exod., XVII, 9.

CHAPITRE XXII.

Que tous ceux qui sont marqués au front du signe de la croix sont sauvés par la vertu de ce signe.

Dieu dit dans Ezéchiel : « Passez par le milieu de » Jérusalem, et vous mettrez un signe sur le front » de ceux qui gémissent des iniquités qui se commet- » tent parmi eux [1]. » Et au même lieu : « Allez, tuez, » et ne pardonnez à personne. N'ayez compassion ni » des vieillards, ni des jeunes hommes, ni des filles; » mettez à mort femmes et enfants, afin de les exter- » miner entièrement. Mais ne touchez à pas un de » ceux qui sont marqués du signe, et commencez par » mon sanctuaire [a]. » Dieu dit à Moïse dans l'Exode : « Le sang qui sera sur les maisons où vous serez » vous servira de signe; et quand je verrai le sang, je » passerai, et la plaie dont je frapperai l'Égypte ne » vous fera point de mal [2]. » Dans l'Apocalypse : « Je » regardai, et je vis l'agneau qui était sur la monta- » gne de Sion, et avec lui cent quarante-quatre mille » personnes qui avaient écrit sur le front son nom et » celui de son père [3]. » Dans le même livre : « Je suis » Alpha et Oméga, le premier et le dernier, le com- » mencement et la fin. Heureux ceux qui gardent ses » préceptes afin d'avoir droit sur l'arbre de vie [4]! »

[1] Ezech., IX, 4.
[a] *Ou*, au milieu d'eux.
[2] Exod., XII, 13. — [3] Apoc., XIV, 12. — [4] *Ib.*, XXII, 13.

CHAPITRE XXIII.

Qu'à la passion de Jésus-Christ il y aurait des ténèbres en plein midi.

Dans Amos : « En ce jour-là, dit le Seigneur, le » soleil se couchera à midi, et la lumière du jour sera » obscurcie. Je changerai vos jours de fêtes en deuil, » et tous vos chants de joie en lamentations [1]. » Dans Jérémie : « Celle qui enfante a été épouvantée, et son » âme comblée d'ennui. Le soleil s'est couché pour » elle au milieu du jour, elle est confuse et maudite. » Je ferai passer le reste au fil de l'épée à la vue de » leurs ennemis [2]. » Dans l'Évangile [3] : « Il y eut des » ténèbres sur toute la terre depuis la sixième heure » du jour jusqu'à la neuvième [a]. »

CHAPITRE XXIV.

Que Jésus-Christ ne serait point vaincu par la mort, ni ne demeurerait dans les enfers (dans le tombeau).

Au psaume XXIX[e] : « Seigneur, vous avez retiré » mon âme de l'enfer [4]. » Au psaume XV[e] : « Vous » ne laisserez point mon âme dans l'enfer, et vous » ne permettrez point que votre saint souffre la » corruption [5]. » Au psaume III[e] : « Je me suis en- » dormi, et j'ai dormi, et je suis ressuscité, parce

[1] Amos., VIII, 9. — [2] Jer., XV, 9. — [3] Matth., XXVII, 45.
[a] C'est-à-dire, depuis midi jusqu'à trois heures.
[4] Ps. XXIX, 3. — [5] Ps. XV, 10.

» que le Seigneur m'a secouru [1]. » Dans l'Evangile selon saint Jean : « Personne ne m'ôte la vie, mais » c'est de moi-même que je la quitte. J'ai pouvoir » de la quitter, et j'ai pouvoir de la reprendre. Car » c'est le commandement que j'ai reçu de mon » Père [2]. »

CHAPITRE XXV.

Que Jesus-Christ ressusciterait le troisième jour.

Dans Osée : « Il nous rendra la vie après deux jours ; » nous ressusciterons le troisième [3]. » Dans l'Exode : « Le Seigneur dit à Moïse : Descendez et rendez té- » moignage au peuple, et les sanctifiez aujourd'hui » et demain ; qu'ils lavent leurs robes et se tiennent » prêts pour après-demain, car le troisième jour le » Seigneur descendra sur le mont Sina [4]. » Dans l'Evangile : « Cette race méchante et adultère demande » un signe, et on ne lui en donnera point d'autre que » celui du prophète Jonas ; car, comme Jonas fut trois » jours et trois nuits dans le ventre de la baleine, » ainsi le Fils de l'homme sera trois jours et trois » nuits dans le cœur de la terre [5]. »

CHAPITRE XXVI.

Que Jesus-Christ, après sa resurrection, recevrait tout pouvoir du Père, et que ce pouvoir serait éternel.

Daniel : « Je voyais dans une vision de nuit comme

[1] Ps. III. 5. — [2] Joan., X. 18. — [3] Osee. VI. 3. — [4] Exod. XIX. 10. — [5] Matth., XII. 39.

» le Fils de l'homme qui venait dans les nuées du ciel ;
» et il vint jusqu'à l'Ancien des jours, et se tint en sa
» présence ; et ceux qui étaient autour de lui le lui
» offrirent ; et la puissance royale lui fut donnée, et
» tous les rois de la terre par nation, et tout ce qu'il
» y a d'illustre au monde pour le servir. Sa puissance
» est éternelle et ne lui sera point ôtée, et son royaume
» ne se détruira point [1]. » Dans Isaïe : « C'est mainte-
» nant que je me vas lever, dit le Seigneur ; c'est main-
» tenant que je serai honoré et glorifié ; c'est main-
» tenant que vous verrez, que vous comprendrez et
» que vous serez confus. La force de votre esprit sera
» inutile, et le feu vous consumera [2]. » Au psaume CIX[e] :
« Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous
» à ma droite, jusqu'à ce que je réduise vos ennemis
» à servir d'appui à vos pieds. Le Seigneur fera sor-
» tir de Sion le sceptre de votre puissance, et vous
» régnerez souverainement au milieu de vos enne-
» mis [3]. » Dans l'Apocalypse : « Je me retournai pour
» voir la voix qui me parlait, et je vis sept chan-
» deliers d'or, et au milieu de ces chandeliers un
» homme qui ressemblait au Fils de l'homme, vêtu
» d'une longue robe et ceint au-dessus des mamelles
» d'une ceinture d'or. Sa tête et ses cheveux étaient
» blancs comme la laine ou comme la neige, ses yeux
» ressemblaient à une flamme de feu, ses pieds étaient
» semblables à l'airain le plus pur sortant de la four-
» naise, et sa voix retentissait comme le bruit des
» eaux enflées. Il avait en sa main droite sept étoiles,
» et de sa bouche sortait une épée tranchante des
» deux côtés, et son visage était aussi brillant que le
» soleil dans sa plus grande force. Dès que je l'a-

[1] Dan., VII, 13. — [2] Isaï., XXXIII, 10. — [3] Ps. CIX, 1.

» perçus, je tombai comme mort à ses pieds; mais » il mit sa main droite sur moi, et me dit : Ne crai- » gnez point, je suis le premier et le dernier, et vi- » vant, de mort que j'étais; je vis pour jamais, et tiens » en mes mains les clefs de la mort et des enfers [1]. » Dans l'Evangile, Notre-Seigneur, après sa résurrection, dit à ses disciples : « Tout pouvoir m'a été donné » au ciel et en la terre. Allez donc, et instruisez toutes » les nations, les baptisant au nom du Père, et du » Fils, et du Saint-Esprit, et leur apprenant à obser- » ver sans exception toutes les choses que je vous ai » commandées [2]. »

CHAPITRE XXVII.

Qu'on ne saurait parvenir à Dieu le Père que par son Fils Jésus-Christ.

Dans l'Evangile : « Je suis la voie, la vérité et la » vie; personne ne vient au Père que par moi [3]. » Et encore : « Je suis la porte; si quelqu'un entre par » moi, il sera sauvé [4]. » Et : « Beaucoup de prophètes » et de justes ont souhaité de voir ce que vous voyez, » et ne l'ont pas vu; et d'entendre ce que vous en- » tendez, et ne l'ont pas entendu [5]. » Dans l'Evangile selon saint Jean : « Celui qui croit au Fils a la vie » éternelle. Celui qui n'obéit pas au Fils n'a point » la vie; mais la colère de Dieu demeurera sur lui [6]. » Saint Paul aux Ephésiens : « Etant venu, il a annoncé » la paix tant à vous qui étiez éloignés de Dieu, qu'à » ceux qui en étaient proches; car c'est par lui que

[1] Apoc., I, 12. — [2] Matth., XXVIII, 18. — [3] Joan., XIV, 6. — [4] *Ib.*, X, 9. — [5] Matth., XIII, 17. — [6] Joan., III, 36.

» les uns et les autres avons accès auprès du Père » en un même Esprit [1]. » Aux Romains : « Tous ont » péché et ont besoin de la gloire de Dieu [2]; or, ils » sont justifiés par son don et par sa grâce, par » la rédemption que Jésus-Christ leur a acquise [a]. » Dans l'Epître de l'apôtre saint Pierre : « Jésus-Christ » est mort une fois pour nos péchés, le juste pour » des injustes, afin de nous offrir à Dieu [3]. » Là même : « Il a aussi été prêché aux morts, afin qu'ils res- » suscitent [4]. » Dans l'épître de saint Jean : « Celui qui » nie le Fils n'a point le Père, et celui qui confesse » le Fils a le Fils et le Père [5]. »

CHAPITRE XXVIII.

Que Jésus-Christ doit venir juger le monde.

Dans Malachie : « Voici venir le jour du Seigneur, » allumé comme une fournaise ardente; tous les » étrangers et tous les méchants seront comme du » chaume, qu'il consumera quand il sera venu, dit le » Seigneur [6]. » Au psaume XLIX[e] : « Le Dieu des dieux, » le Seigneur a parlé et a appelé la terre. Depuis » l'Orient jusqu'à l'Occident, l'éclat de sa gloire sor- » tira de Sion. Dieu viendra visiblement; c'est notre » Dieu, et il ne se taira plus. Le feu brûlera tout » devant sa face, et on entendra autour de lui une » effroyable tempête. Il a appelé devant lui le ciel et

[1] Eph., II, 17. — [2] Rom., III, 23.

[a] C'est-à-dire, de sa grâce; car il n'y a rien de plus glorieux à Dieu que de faire grâce à des misérables.

[3] I Pierre, III, 18. — [4] *Ib.*, IV, 6. — [5] I Joan., II, 23. — [6] Malach., IV, 1.

» la terre pour faire la séparation de son peuple. » Assemblez-lui tous ses saints, tous ceux qui gardent » son alliance et ses sacrifices; et les cieux publie- » ront sa justice, et que c'est lui qui est le véritable » juge [1]. » Dans Isaïe : « Le Seigneur et le Dieu des » batailles s'avancera et terminera la guerre; il com- » mencera la mêlée, et criera d'une voix puissante à » ses ennemis : Je me suis tu jusqu'ici, mais me tai- » rai-je toujours [2]? » Au psaume LXVII[e] : « Que Dieu » se lève, et que ses ennemis soient dissipés; que » ceux qui le haïssent s'enfuient devant lui; qu'ils » s'évanouissent comme la fumée, et que les méchants » périssent en sa présence comme la cire fond devant » le feu. Que les justes, au contraire, se réjouissent » devant lui et soient comblés de joie. Célébrez les » louanges de Dieu, chantez des cantiques à sa gloire; » faites un chemin à celui qui monte vers le cou- » chant : son nom est Dieu. Ils seront tout troublés » devant lui, parce qu'il est le père des orphelins et » le juge des veuves. Dieu est dans le sanctuaire: » c'est Dieu qui fait demeurer dans une même mai- » son ceux qui sont bien d'accord ensemble, qui fait » sortir avec force ceux qui sont chargés de chaînes, » avec ceux qui le mettent en colère, qui demeurent » dans des tombeaux. Grand Dieu, quand vous mar- » chiez à la vue de votre peuple, quand vous passiez » dans le désert [3]. » Au psaume LXXXI[e] : « Levez-vous, » mon Dieu, jugez la terre; car vous ferez le dégât » dans toutes les nations [4]. » Dans l'Evangile, selon saint Matthieu : « Qu'y a-t-il de commun entre vous » et nous, fils de David? Pourquoi êtes-vous venu ici

[1] Ps. XLIX. 1. — [2] Isaï., XLII. 13. — [3] Ps. LXVII. 1. — [4] Ps. LXXXI. 8.

« nous punir avant le temps [1] ? » Selon saint Jean : « Le Père ne juge personne : mais il a donné tout » pouvoir de juger au Fils, afin que tous honorent » le Fils comme ils honorent le Père. Celui qui n'ho- » nore point le Fils, n'honore point le Père qui l'a en- » voyé [2]. » Dans la seconde Épître de saint Paul aux Corinthiens : « Il nous faut tous comparaître devant » le tribunal de Jésus-Christ, afin que chacun reçoive » la récompense de ce qu'il a fait de bien ou de mal » pendant qu'il était dans son corps [3]. »

CHAPITRE XXIX.

Que Jésus-Christ est le roi qui doit régner éternellement.

Dans Zacharie : « Dites à la fille de Sion : Voici Votre » roi qui vient à vous. Il est juste, il sauve, il est » doux ; et il est assis sur un âne sur qui on n'a point » encore monté [4]. » Dans Isaïe : « Qui vous annon- » cera que le feu est allumé ? Qui vous annoncera » ce lieu éternel ? Celui qui marche dans la jus- » tice, qui garde ses mains nettes de corruption, qui » bouche ses oreilles pour ne point entendre des ju- » gements de sang, et ferme ses yeux pour ne point » voir l'injustice, celui-là fera sa demeure dans une » haute roche de pierre vive et forte. On lui donnera » du pain, et son eau sera pure [5]. Vous verrez le roi » dans sa gloire [6]. » Dans Malachie : « Je suis un grand » roi, dit le Seigneur, et mon nom est illustre parmi » les nations [7]. » Au psaume II[e] : « Pour moi,

[1] Matth., VIII, 29. — [2] Joan., V, 22. — [3] II Cor., V, 10. — [4] Zach., IX, 9. Fidèle.
[5] Isaï., XXXIII, 14. — [6] Malach., I, 14.

» il m'a établi roi sur Sion sa montagne sainte, où
» j'annonce son empire [1]. » Au psaume XXI[e] :
» Toutes les extrémités de la terre se souvien-
» dront du Seigneur et se convertiront à lui; et
» toutes les nations se prosterneront devant vous pour
» vous adorer. Car c'est au Seigneur qu'il appartient
» de régner, et il dominera sur toutes les nations [2]. »
Au psaume XXIII[e] : « Princes, ouvrez [a] vos portes; por-
» tes éternelles, ouvrez-vous, [b] et le Roi de gloire
» entrera. Qui est ce Roi de gloire? C'est le Seigneur
» fort et puissant; c'est le Seigneur puissant dans la
» guerre. Princes, ouvrez vos portes; portes éternel-
» les, ouvrez-vous, et le Roi de gloire entrera. Qui est
» ce Roi de gloire? Le Roi de gloire, c'est le Seigneur
» des armées [3]. » Au psaume XLIV[e] : Mon cœur
» a répandu une bonne parole; je dis mes œu-
» vres au roi. Ma langue est comme la plume d'un
» écrivain qui écrit très-habilement. Vous êtes beau
» sur tous les enfants des hommes, la grâce est ré-
» pandue sur vos lèvres, c'est pourquoi Dieu vous
» a béni pour toute l'éternité. Ceignez votre épée
» sur votre cuisse, vous qui êtes si puissant. Faites
» réflexion sur votre beauté, et vous réglez là-dessus,
» et régnez par la vérité, par la douceur et par
» la justice [4]. » Au psaume V[e] : « Vous êtes mon
» roi et mon Dieu. Je vous prierai, Seigneur, et vous
» entendrez ma voix dès le matin. Dès le matin je
» me présenterai devant vous, et je vous con-
» templerai [5]. » Au psaume XCVI[e] : « Le Seigneur
» règne, que la terre se réjouisse, que toutes les
» îles ressentent de la joie [6]. » Au psaume XLIV[e] :

[1] Ps. II, 6. — [2] Ps. XXI, 28.
[a] *Ou* ôtez. — [b] *Ou* haussez-vous.
[3] Ps. XXIII, 7. — [4] Ps. XLIV, 1. — [5] Ps. V, 2. — [6] Ps. XCVI, 1.

« La reine s'est tenue à votre droite avec un ha-
« billement d'or, elle est parée de divers ornements
« Écoutez, ma fille, et voyez, et prêtez l'oreille; ou-
« bliez votre nation, et la maison de votre père. Car
« le roi est amoureux de votre beauté, parce que c'est
« lui qui est le Seigneur votre Dieu [1]. » Au psaume LXXIII[e] : « Dieu, qui est notre roi avant les siècles, a
« accompli l'ouvrage du salut du monde au milieu de
« la terre [2]. » Dans l'Évangile selon saint Matthieu : « Jésus étant né dans Bethléem, ville de la tribu de
« Juda, du temps du roi Hérode, des Mages vinrent
« d'Orient en Jérusalem, et dirent : Où est celui qui
« est né roi des Juifs? car nous avons vu son étoile
« en Orient, et nous sommes venus pour l'adorer [3]. »
Lui-même dit dans l'Évangile selon saint Jean : « Mon
« royaume n'est pas de ce monde. Si mon royaume
« était de ce monde, mes serviteurs se mettraient en
« devoir d'empêcher que je ne fusse livré aux Juifs;
« mais mon royaume n'est pas d'ici. Pilate lui dit :
« Vous êtes donc roi? Jésus lui répondit : Vous dites
« la vérité, je suis roi. C'est pour cela que je suis
« né, c'est pour cela que je suis venu au monde, afin
« de rendre témoignage à la vérité. Quiconque ap-
« partient à la vérité écoute ma voix [4]. »

CHAPITRE XXX.

Que Jésus-Christ est juge et roi.

Au psaume LXXI[e] : « Mon Dieu, donnez au roi

[1] Ps. XLIV, 11. — [2] Ps. LXXIII. 13. — [3] Matth., II, 1 — [4] Joan., XVIII, 36.

» votre puissance de juger, et au fils du roi votre » justice, pour juger votre peuple selon la jus- » tice [1]. » Dans l'Apocalypse : « Je vis ensuite le » ciel ouvert, et il parut un cheval blanc, et celui » qui était monté dessus s'appelait le fidèle et le vé- » ritable, qui juge justement, et qui combat. Ses » yeux étaient comme une flamme de feu; il y avait » sur sa tête plusieurs diadèmes, et il avait un nom » écrit que personne que lui ne connaît. Il était vêtu » d'une robe teinte de sang, et il s'appelle le Verbe » de Dieu. Les armées qui sont dans le ciel le suivaient » sur des chevaux blancs, vêtues d'un lin blanc et » pur. De sa bouche sortait une épée tranchante des » deux côtés, pour en frapper les nations, qu'il doit » gouverner avec une verge de fer; car c'est lui » qui foulera la cuve du vin de la colère du Dieu tout- » puissant. Il a aussi ce nom écrit sur son vêtement » et sur sa cuisse : le Roi des rois, et le Seigneur des » Seigneurs [2]. » Dans l'Évangile : « Quand le Fils de » l'homme viendra dans sa gloire accompagné de tous » les anges, il s'assiéra sur son trône, et toutes les » nations seront assemblées en sa présence. Il les » séparera les uns d'avec les autres, comme un berger » sépare les brebis d'avec les boucs, et il mettra les » brebis à sa droite, et les boucs à sa gauche. Alors » le roi dira à ceux qui seront à sa droite : Venez, vous » que mon Père a bénis, recevez le royaume qui vous » a été préparé dès le commencement du monde. Car » j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai » eu soif, et vous m'avez donné à boire; j'ai eu besoin » de logement, et vous m'avez logé; j'ai été nu, et vous » m'avez habillé; j'ai été malade, et vous m'avez as-

[1] Ps. LXXI, 1. — [2] Apoc., XIX, 11.

» sisté; j'ai été en prison, et vous m'êtes venus voir.
» Alors les justes lui diront : Seigneur, quand est-ce
» que nous vous avons vu avoir faim, et que nous
» vous avons donné à manger; ou avoir soif, et que
» nous vous avons donné à boire? Quand est-ce que
» nous vous avons vu sans logement, et que nous vous
» avons logé; ou sans habits, et que nous vous avons
» habillé? Et quand est-ce que nous vous avons vu
» malade ou en prison, et que nous vous sommes ve-
» nus visiter? Et le roi leur répondra : Je vous dis en
» vérité que lorsque vous avez fait toutes ces choses
» aux moindres de mes frères, c'est à moi que vous
» les avez faites. Puis il dira à ceux qui seront à sa
» gauche : Retirez-vous de moi, maudits, et allez au
» feu éternel que mon Père a préparé pour le diable
» et pour ses anges. Car j'ai eu faim, et vous ne m'a-
» vez point donné à manger; j'ai eu soif, et vous ne
» m'avez point donné à boire; j'ai eu besoin de lo-
» gement, et vous ne m'avez point logé; j'ai été nu,
» et vous ne m'avez point visité. Et les méchants lui
» diront aussi : Seigneur, quand est-ce que nous vous
» avons vu avoir faim ou soif, ou manquer de loge-
» ment et d'habits, ou être malade et en prison, et
» que nous ne vous avons point assisté? Et il leur
» répondra : Je vous dis en vérité qu'autant de fois
» que vous avez manqué à rendre ces assistances au
» moindre de ces petits, vous avez manqué à me
» les rendre à moi-même. Alors, ceux-ci iront dans
» les flammes éternelles, et les justes dans la vie éter-
» nelle [1]. »

[1] Matth., xxv, 31.

LIVRE III

DES TÉMOIGNAGES CONTRE LES JUIFS.

Préface.

CYPRIEN A SON FILS QUIRINUS.

La foi qui vous anime et le zèle que vous témoignez dans le service de Dieu, vous ont porté, mon très-cher fils, à désirer de moi pour votre instruction un résumé succinct, pris dans nos saintes Ecritures et rédigé par chapitres, des articles de notre morale chrétienne, afin que les personnes qui se consacrent au Seigneur, sans s'embarrasser de la lecture de quantité de longs ouvrages, ne laissent pas, par le moyen de cet abrégé, de connaître les préceptes célestes et les puissent retenir aisément. Plein d'affection pour vous, comme je le dois, j'ai exécuté votre désir, et me suis volontiers chargé de ce travail pour vous l'épargner à vous-même. J'ai donc recueilli comme je l'ai pu un certain nombre des oracles de notre divin Maître, d'autant plus utiles à ceux qui les liront qu'ils ne leur coûteront pas beaucoup de temps pour les connaître, et y revenir souvent. Je souhaite, mon très-cher fils, que vous jouissiez d'une parfaite santé.

TITRES DES CHAPITRES DU TROISIÈME LIVRE [a].

I. Faire des aumônes et de bonnes œuvres.

II. Lorsqu'on n'a pas le moyen de faire beaucoup d'aumônes et de charités, la volonté suffit.

III. Entretenir avec un soin religieux l'union et la charité fraternelle.

IV. Ne se glorifier de rien, puisque rien n'est à nous.

V. Conserver l'humilité et la paix en toutes choses.

VI. Que les gens de bien et les justes sont exposés à plus de souffrances, mais qu'ils doivent les supporter comme autant d'épreuves que Dieu leur envoie.

VII. Ne point contrister le Saint-Esprit que nous avons reçu.

VIII. Vaincre la colère, de peur qu'elle ne nous fasse pécher.

IX. Se supporter l'un l'autre comme frères.

X. Mettre en Dieu seul sa confiance et sa gloire.

XI. Après avoir reçu la foi et dépouillé le vieil homme, l'on ne doit penser qu'aux choses célestes et spirituelles, et ne plus s'occuper du monde à qui l'on a renoncé.

XII. Ne point jurer.

XIII. Ne point dire d'injures.

XIV. Ne jamais murmurer, mais bénir Dieu de tout ce qui arrive.

XV. Que Dieu nous tente pour nous éprouver.

XVI. Du bien du martyre.

XVII. Que les souffrances de cette vie sont moindres que la récompense qui nous est promise.

XVIII. Que rien ne doit passer avant l'amour que nous devons à Dieu et à Jésus-Christ.

XIX. Ne point faire notre volonté propre, mais celle de Dieu.

[a] Traduction de Lombert, d'après les Septantes.

XX. Que la crainte de Dieu est le fondement de l'espérance et de la foi.

XXI. Ne point juger témérairement d'autrui.

XXII. Pardonner les injures.

XXIII. Ne rendre point mal pour mal.

XXIV. Que l'on ne peut parvenir à Dieu que par Jésus-Christ.

XXV. Qu'on ne peut parvenir au royaume de Dieu sans être baptisé et régénéré.

XXVI. Que c'est peu d'être baptisé et de recevoir l'Eucharistie, si l'on ne fait de bonnes œuvres.

XXVII. Que l'on perd la grâce reçue au baptême, si l'on ne conserve son innocence.

XXVIII. Que l'Eglise ne peut pardonner à celui qui a péché contre Dieu.

XXIX. Il a été prédit qu'on aurait en haine le nom de chrétien.

XXX. Qu'il faut s'empresser de rendre à Dieu ce qu'on lui a voué.

XXXI. Que celui qui ne croit pas est déjà jugé.

XXXII. Avantages de la virginité et de la continence.

XXXIII. Ce n'est pas le Père qui juge, mais le Fils; et celui-là n'honore point le Père qui n'honore pas le Fils.

XXXIV. Qu'il n'est pas permis à un chrétien de vivre comme un païen.

XXXV. Dieu est patient, afin de nous donner le moyen de nous repentir de nos péchés et de nous corriger.

XXXVI. Qu'une femme ne se doit point parer mondainement.

XXXVII. Qu'un chrétien ne doit point être puni pour d'autre crime que parce qu'il est chrétien.

XXXVIII. Que le serviteur de Dieu doit mener une vie innocente, afin de ne point tomber entre les mains de la justice séculière.

XXXIX. Jésus-Christ nous a donné l'exemple de bien vivre.

XL. Ne point agir avec bruit pour se faire remarquer.

XLI. Ne point dire de paroles frivoles et bouffonnes.

XLII. La foi est utile à tout; et nous pouvons autant que nous croyons.

XLIII. Celui qui croit véritablement peut obtenir à l'heure même ce qu'il désire.

XLIV. Lorsque les chrétiens ont quelque différend, ils ne doivent point aller devant un juge païen.

XLV. L'espérance a en vue les biens à venir ; et conséquemment la foi doit attendre avec patience ce qui nous a été promis.

XLVI. Qu'une femme doit garder le silence dans l'église.

XLVII. C'est notre faute de ce que nous n'expérimentons pas l'assistance de Dieu en toutes nos afflictions.

XLVIII. Ne point prêter à usure.

XLIX. Aimer ses ennemis.

L. Ne point profaner le sacrement de la foi.

LI. Personne ne se doit glorifier quand il fait bien.

LII. Il dépend de notre libre arbitre de croire ou de ne pas croire.

LIII. Que l'on ne peut pénétrer les secrets de Dieu, et que notre foi doit donc être simple.

LIV. Que personne n'est exempt de péché.

LV. Qu'il faut plaire à Dieu et non aux hommes.

LVI. Dieu n'ignore rien de ce qui se fait.

LVII. Dieu châtie l'homme de bien, mais il le conserve.

LVIII. La mort ne doit affliger personne, puisqu'on y trouve le repos et l'assurance de la résurrection, au lieu que la vie est pleine de maux et de dangers.

LIX. Des idoles que les païens prennent pour des dieux.

LX. Contre la gourmandise.

LXI. Contre l'avarice.

LXII. Ne se point marier avec les païens.

LXIII. La fornication est un grand péché.

LXIV. Des choses charnelles qui donnent la mort, et des spirituelles qui mènent à la vie.

LXV. Tous les péchés sont effacés au baptême.

LXVI. Observer la conduite de Dieu dans les commandements de l'Église.

LXVII. Il a été prédit que la saine doctrine serait rejetée.

LXVIII. S'éloigner de ceux qui vivent mal.

LXIX. Le royaume de Dieu ne consiste pas dans la sagesse du monde, ni dans l'éloquence, mais dans la foi de la croix et la bonne vie.

LXX. Obéir à ses parents.

LXXI. Les pères ne doivent pas traiter rudement leurs enfants.

LXXII. Lorsque les serviteurs ont embrassé la foi, ils en doivent mieux servir leurs maîtres.

LXXIII. Leurs maîtres les doivent aussi traiter plus doucement.

LXXIV. Porter honneur aux veuves d'une probité reconnue.

LXXV. L'on doit prendre plus de soin des siens que des autres, surtout quand ils sont chrétiens.

LXXVI. Ne pas accuser témérairement des personnes âgées.

LXXVII. Reprendre publiquement celui qui fait mal.

LXXVIII. Ne se point entretenir avec les hérétiques.

LXXIX. Un homme innocent peut demander hardiment à Dieu ce qu'il lui plaira, et s'assurer de l'obtenir.

LXXX. Le démon n'a nul pouvoir sur l'homme, si Dieu ne le permet.

LXXXI. Payer promptement ceux qui travaillent pour nous.

LXXXII. Ne point faire le métier de devin.

LXXXIII. Ne se point friser.

LXXXIV. Ne pas couper sa barbe.

LXXXV. Se lever devant un évêque ou devant un prêtre.

LXXXVI. Ne faire point schisme, bien qu'on garde une même foi et une même tradition.

LXXXVII. Les fidèles doivent être simples et prudents.

LXXXVIII. Ne point surprendre son frère.

LXXXIX. La fin du monde viendra tout d'un coup.

XC. Une femme ne doit point quitter son mari; ou si elle le quitte, elle ne se doit point remarier.

XCI. Qu'on n'est tenté que selon ses forces.

XCII. Ne pas faire tout ce qui est permis.

XCIII. Il a été prédit qu'il y aurait des hérésies.

XCIV. Recevoir l'Eucharistie avec crainte et respect.

XCV. Hanter les bons, fuir les méchants.

XCVI. Ne se pas contenter de dire, mais faire.

XCVII. Se hâter d'embrasser la foi pour être sauvé.

XCVIII. Un catéchumène ne doit plus pécher.

XCIX. Le jugement se fera selon les temps, devant la loi par l'équité, depuis Moïse par la loi.

C. La grâce de Dieu doit être gratuite.

CI. Que le Saint-Esprit est souvent apparu en forme de feu.

CII. Les gens de bien doivent être bien aises qu'on les reprenne.

CIII. Ne pas trop parler.

CIV. Ne point mentir.

CV. Châtier souvent ses domestiques quand ils manquent à leur devoir.

CVI. Souffrir patiemment les injures, et en laisser la vengeance à Dieu.

CVII. Ne point médire.

CVIII. Ne point tendre de piége à son prochain.

CIX. Visiter les malades.

CX. Les délateurs sont maudits.

CXI. Dieu n'a point agréables les sacrifices des méchants.

CXII. Ceux qui sont plus puissants en ce monde seront plus sévèrement jugés.

CXIII. Défendre la veuve et l'orphelin.

CXIV. Faire pénitence tandis qu'on est encore dans le monde.

CXV. La flatterie est pernicieuse.

CXVI. Celui à qui plus de péchés ont été remis au baptême, doit aimer Dieu davantage.

CXVII. Que nous avons une rude guerre à soutenir contre le démon; c'est pourquoi nous devons demeurer fermes pour en pouvoir triompher.

CXVIII. L'Antechrist sera un homme.

CXIX. Le joug de la loi que nous avons secoué était pesant, mais le joug du Seigneur que nous avons reçu est léger.

CXX. Prier souvent.

CHAPITRE PREMIER.

Faire des aumônes et de bonnes œuvres.

Dans Isaïe : « Criez de toutes vos forces et ne vous » y épargnez point, faites retentir votre voix comme » une trompette, et déclarez à mon peuple ses pé- » chés, et à la maison de Jacob ses crimes. Ils me » cherchent tous les jours et désirent de connaître » mes voies, comme si c'était un peuple qui se con- » duisît comme il faut, et qui n'eût pas abandonné » la loi de Dieu. Ils demandent que je leur fasse jus- » tice, et veulent entrer en raison avec moi. Pourquoi » avons-nous jeûné, et vous n'y avez pas pris garde? » Pourquoi avons-nous humilié notre âme, sans que » vous vous en soyiez mis en peine? C'est qu'à même » temps que vous jeûnez, vous faites tout ce qu'il vous » plaît. Car ou vous maltraitez ceux qui vous sont sou- » mis, ou vous faites des querelles et des procès, ou vous » outragez votre prochain. Pourquoi jeûnez-vous pour » former aujourd'hui de vaines clameurs? Ce n'est » pas là le jeûne que je demande, de se matter tous » les jours par des austérités. Quand vous courbe- » riez votre tête comme du jonc, et que vous vous » couvririez de sac et de cendre, ce n'est pas encore là » le jeûne qui m'est agréable. Je ne demande point » qu'on jeûne de la sorte, dit le Seigneur : Rompez » les nœuds de l'injustice, cessez vos commerces usu- » raires, laissez en repos ceux que vous opprimez, » et ôtez de dessus eux les fardeaux injustes dont vous » les accablez. Rompez votre pain à celui qui a faim, » et retirez dans votre maison les pauvres qui n'ont

» point de retraite. Vêtez ceux qui sont nus, et ne » méprisez point ceux qui ont une même origine que » vous. Et alors votre lumière se lèvera comme celle » de l'aurore, et vos vêtements seront tout lumineux. » La justice marchera devant vous, et la gloire de » Dieu vous environnera. Alors Dieu vous exaucera » quand vous crierez vers lui; vous parlerez encore, » qu'il dira : Me voici [1]. » Dans Job : « J'ai délivré » les faibles de l'oppression des puissants, et j'ai se- » couru l'orphelin qui était sans support. Les veuves » m'ont donné mille bénédictions. J'étais l'œil des » aveugles, le pied des boiteux et le père des pau- » vres [2]. » Dans Tobie : « J'ai dit à Tobie mon fils : » Allez et amenez tous les pauvres de notre tribu que » vous trouverez, qui craignent Dieu de tout leur » cœur, afin qu'ils fassent bonne chère avec nous. » Je vous attends, mon fils, jusqu'à ce que vous re- » veniez [3]. » Au même livre : « Mon fils, ayez Dieu » dans le cœur tout le temps de votre vie, et prenez » bien garde de ne point violer ses commandements. » Ne cessez jamais de bien faire, et évitez le mal, et » Dieu aura égard à vos bonnes œuvres. Faites l'au- » mône de votre bien, et ne rebutez aucun pauvre; » cela sera cause que Dieu ne vous rebutera point » non plus. Faites du bien selon vos moyens. Si vous » avez beaucoup, donnez beaucoup; si vous avez peu, » ne laissez pas de donner de ce peu-là. Et ne crai- » gnez point quand vous faites l'aumône : vous vous » amassez un riche trésor pour le temps de la néces- » sité. Car l'aumône délivre de la mort, et empêche » qu'on n'aille en enfer. L'aumône est un don excellent » pour tous ceux qui la font dans la vue de Dieu [4]. »

[1] Isaï., LVIII, 1. — [2] Job, XXIX, 12. — [3] Tob, II, 2. — [4] *Ib.*, IV, 6.

Dans les Proverbes de Salomon : « Celui qui assiste » le pauvre, prête à Dieu à usure [1]. » Là même : « Celui qui donne aux pauvres, ne manquera jamais : » mais celui qui détourne ses yeux pour ne les point » voir, tombera dans une extrême pauvreté [2]. » Et encore : « Les péchés se purifient par les aumônes » et par la foi [3]. » Et : « Si votre ennemi a faim, don- » nez-lui à manger ; s'il a soif, donnez-lui à boire : » car de cette sorte vous amasserez des charbons de » feu sur sa tête [4]. » Dans le même Salomon : « Comme » l'eau éteint le feu, l'aumône efface les péchés [5]. » Dans les Proverbes : « Ne remettez point au lende- » main à donner ce que vous pouvez donner à » l'heure même, car vous ne savez pas ce qui arrivera » le lendemain [6]. » Au même livre : « Celui qui bou- » che ses oreilles pour ne point ouïr les cris du pau- » vre, criera lui-même à Dieu, et il ne sera point » écouté [7]. » Là même : « Celui qui vit bien et sans » reproche, laissera des enfants heureux après soi [8]. » Dans le même Salomon en l'Ecclésiastique : « Mon » fils, si vous avez de quoi, faites-vous du bien, et of- » frez de dignes oblations à Dieu. Souvenez-vous » que la mort ne tarde guère à venir [9]. » Au même livre : « Mettez votre aumône dans le sein du pauvre, » et elle priera pour vous, et vous garantira de » tout mal [10]. » Au psaume XXVI[e] il est dit que la charité du père sert même à ses enfants : « Je » suis bien vieux, mais je n'ai jamais vu un homme » de bien abandonné, ni ses enfants mendier » leur pain. Il donne et prête tous les jours, et » sa postérité sera bénie [11]. » Au psaume XL[e] :

[1] Prov., XIX, 17. — [2] *Ib.*, XXVIII, 27. — [3] *Ib.*, XV, 27. — [4] *Ib.*, XXV, 21. — [5] Eccl., III, 33. — [6] Prov., III, 28. — [7] *Ib.*, XXI, 13. — [8] *Ib.*, XX, 7. — [9] Eccl., XIV, 11. — [10] *Ib.*, XXIX, 15. — [11] Ps. XXXVI, 26.

« Heureux celui qui a soin du pauvre et de l'indigent! » Dieu le délivrera au mauvais jour [1]. » Au psaume CXI[e] : « Il a donné et distribué ses biens aux pau- » vres, sa justice demeurera éternellement [2]. » Dans Osée : « J'aime mieux la miséricorde que le sacrifice, » et la connaissance de Dieu que les holocaustes [3]. » » Dans l'Évangile selon saint Matthieu : « Heureux » ceux qui sont affamés, et altérés de la justice! » car ils seront rassasiés. Heureux ceux qui font mi- » séricorde! car ils recevront miséricorde [4]. » Dans le même Évangile : « Faites-vous des trésors dans » le ciel, où les vers ni la rouille ne les mangent » point, et où il n'y a point de voleurs qui les déter- » rent et les dérobent. Car où est votre trésor, là aussi » est votre cœur [5]. » Et : « Le royaume des cieux est » semblable à un marchand qui cherche de bonnes » perles, et qui en ayant trouvé une de grand prix, » va vendre tout ce qu'il a et l'achète [6]. » Au même Évangile il est dit que les moindres bonnes œuvres ne demeurent pas sans récompense : « Celui qui don- » nera seulement un verre d'eau froide à l'un de ces » plus petits, comme étant un de mes disciples, je » vous dis en vérité qu'il ne sera point privé de sa » récompense [7]. » Qu'il ne faut refuser l'aumône à personne, là-même : « Donnez à quiconque vous » demandera, et ne refusez point celui qui veut em- » prunter de vous [8]. » Et encore : « Si vous voulez » entrer en la vie, gardez les commandements. Quels » commandements? dit-il. Jésus lui dit : Vous ne tuerez » point; vous ne commettrez point d'adultère; vous » ne porterez point faux témoignage. Honorez votre

[1] Ps. XL, 1. — [2] *Ib.*, CXI, 8. — [3] Osée, VI, 6. — [4] Matth., V, 6. — [5] *Ib.*, VI, 11. — [6] *Ib.*, XIII, 45. — [7] *Ib.*, X, 42. — [8] *Ib.*, V, 42.

» père et votre mère, et aimez votre prochain comme » vous-même. Le jeune homme lui répondit : J'ai fait » tout cela, que me reste-t-il encore à faire? Jésus » lui dit : Si vous voulez être parfait, allez, vendez » tout ce que vous avez et donnez-le aux pauvres, et » vous aurez un trésor dans le ciel; puis venez, et » me suivez [1]. » Dans le même évangile : « Quand le » Fils de l'homme viendra dans sa majesté, accompa- » gné de tous ses anges, il s'assiéra sur son trône, » et toutes les nations seront assemblées en sa pré- » sence. Il les séparera les uns d'avec les autres, » comme un berger sépare les brebis d'avec les boucs, » et il mettra les brebis à sa droite, et les boucs à sa » gauche. Alors le Roi dira à ceux qui seront à sa » droite : Venez, vous que mon Père a bénis, recevez » le royaume qui vous a été préparé dès le com- » mencement du monde. Car j'ai eu faim, et vous » m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez » donné à boire; j'ai eu besoin de logement, et vous » m'avez logé; j'ai été nu, et vous m'avez habillé; » j'ai été malade, et vous m'avez assisté; j'ai été en » prison, et vous m'êtes venus voir. Alors les justes » lui diront : Seigneur, quand est-ce que nous vous » avons vu avoir faim, et que nous vous avons donné à » manger; ou avoir soif, et que nous vous avons donné » à boire? Quand est-ce que nous vous avons vu sans » logement, et que nous vous avons logé; ou sans » habits, et que nous vous avons habillé? Et quand » est-ce que nous vous avons vu malade ou en prison, » et que nous vous sommes venus visiter? Et le Roi » leur répondra : Je vous dis en vérité que lorsque » vous avez fait ces choses au moindre de mes frères,

[1] Matt., xix, 191.

» c'est à moi que vous les avez faites. Puis il dira à » ceux qui seront à sa gauche : Retirez-vous de moi, » maudits, et allez au feu éternel, que mon Père a » préparé pour le diable et ses anges. Car j'ai eu faim, » et vous ne m'avez point donné à manger; j'ai eu » soif, et vous ne m'avez point donné à boire; j'ai » eu besoin de logement, et vous ne m'avez point » logé; j'ai été nu, et vous ne m'avez point vêtu; » j'ai été malade et en prison, et vous ne m'avez point » visité. Et les méchants lui diront aussi : Seigneur, » quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim ou » soif, ou manquer de logement et d'habits, ou être » malade ou en prison, et que nous ne vous avons » point assisté? Et il leur répondra : Je vous dis en » vérité qu'autant de fois que vous avez manqué à » rendre ces assistances au moindre de ces petits, » vous avez manqué à me les rendre à moi-même. » Alors ceux-ci iront dans les flammes éternelles, et » les justes dans la vie éternelle [1]. » Dans l'Evangile selon saint Luc : « Vendez ce que vous avez, et le » donnez en aumône [2]. » Là même : « Celui qui a fait » le dedans, a fait aussi le dehors. Donnez l'aumône, » et toutes choses vous seront pures [3]. » Et encore : « Je donne la moitié de mon bien aux pauvres, et si » j'ai fait tort à quelqu'un, je lui en veux rendre quatre » fois autant. Sur quoi Jésus dit : Grâce a été faite » aujourd'hui à cette maison, parce que celui-ci est » aussi enfant d'Abraham [4]. » Dans la seconde Epître aux Corinthiens : » Que votre abondance supplée à » leur pauvreté, afin que votre pauvreté soit un jour » soulagée par leur abondance, et qu'ainsi tout soit

[1] Matth., xxv, 31. — [2] Luc., xii, 33. — [3] *Ib.*, xi, 40. — [4] *Ib.*, xix, 8.

» duit à l'égalité; comme il est écrit de la manne, » que celui qui en recueillait beaucoup n'en avait pas » plus que les autres, et que celui qui en recueillait » peu n'en avait pas moins [1]. » En la même Epître : « Celui qui sème peu moissonnera peu; et celui qui » sème abondamment moissonnera aussi abondamment. Ainsi, que chacun donne à sa volonté, et non » à regret ou par force ; car Dieu aime celui qui donne » avec joie [2]. » Là même : « Selon ce qui est écrit : » Il a donné et distribué son bien aux pauvres, sa » justice demeure éternellement. Or, Dieu, qui donne » la semence à celui qui sème, vous donnera le pain » dont vous avez besoin pour vivre, et multipliera la » semence de vos charités, et fera croître de plus en » plus les fruits de votre justice, afin que vous soyez » riches en tout [3]. » Et encore : « Ces aumônes dont » nous sommes les dispensateurs n'ont pas seulement » suppléé aux besoins des saints, mais elles ont encore attiré l'abondance sur ceux qui les ont faites, » par le moyen d'un grand nombre d'actions de grâces » qui en ont été rendues à Dieu [4]. » Dans l'Epître de saint Jean : « Comment celui qui étant riche et voyant » son frère dans le besoin, ferme ses entrailles à la » compassion, peut-il avoir l'amour de Dieu [5] ? » Dans l'Evangile selon saint Luc : « Lorsque vous donnez » à dîner ou à souper, ne conviez point vos amis, ni » vos parents, ni vos voisins, ni des personnes riches, » de peur qu'ils ne vous prient aussi à leur tour, et » que ce soit là toute la récompense que vous en re» ceviez. Mais lorsque vous faites bonne chère, faites » venir les pauvres, les estropiés, les aveugles et les

[1] II Cor., VIII, 14. — [2] *Ib.*, IX, 6. — *Ib.*, 9. — [4] *Ib.*, 12. — [5] I Joan., III, 17.

» boiteux, et vous serez heureux; car comme ils n'ont » pas le moyen de vous le rendre, on vous le rendra » au jour de la résurrection des justes [1]. »

CHAPITRE II.

Lorsqu'on n'a pas le moyen de faire beaucoup d'aumônes, la volonté suffit.

Dans la seconde Epître de saint Paul aux Corinthiens: « Lorsqu'on a une grande volonté de donner, Dieu » se contente de cela, ne demandant de chacun que » ce qu'il peut, et non ce qu'il ne peut pas. Ainsi je » n'entends pas que les autres soient soulagés et que » vous soyez foulés [2]. »

CHAPITRE III.

Entretenir avec un soin religieux l'union et la charité fraternelle.

Dans Malachie: « Un seul Dieu ne nous a-t-il pas » créés? N'avons-nous pas tous un seul Père? Pour- » quoi donc étant frères comme vous êtes, vous aban- » donnez-vous l'un l'autre [3]? » Dans l'Evangile selon saint Jean: « Je vous laisse la paix, je vous donne » ma paix [4]. » Au même Evangile: « Voici le com- » mandement que je vous donne, de vous aimer l'un » l'autre comme je vous ai aimés. L'amour ne peut

[1] Luc., XIV, 12. — [2] II Cor., VIII, 12. — [3] Malach., II, 10. — [4] Joan., XIV, 27.

» aller plus loin que de donner sa vie pour ses amis[1]. » Et encore : « Bienheureux les pacifiques, car ils se- » ront appelés enfants de Dieu[2]. » Et : « En vérité » je vous dis que si deux de vous sont bien d'accord » ensemble, quelque chose qu'ils demandent, mon » Père qui est au ciel le leur accordera. Car partout » où il s'en trouvera deux ou trois assemblés en mon » nom, je suis avec eux[3]. » Dans la première Epître aux Corinthiens : « Aussi, mes frères, je n'ai pu » vous parler comme à des personnes spirituelles, » mais comme à des gens qui sont encore charnels. » Je vous ai nourris de lait et non de viandes solides, » comme n'étant que des enfants en Jésus-Christ. » Car vous n'en étiez pas alors capables; et à présent » même vous ne l'êtes pas encore, parce que vous êtes » encore charnels. Car puisqu'il y a parmi vous des » jalousies, des querelles et des partialités, n'est-il » pas visible que vous êtes charnels, et qu'il y a en- » core bien de l'homme en vous[4] ? » Dans la même Epître : « Quand j'aurais assez de foi pour trans- » porter les montagnes, si je n'ai la charité, je ne » suis rien. Et quand j'aurais distribué tout mon bien » aux pauvres, et livré mon corps aux flammes, si » je n'ai la charité, tout cela m'est inutile. La cha- » rité est généreuse et douce. La charité n'est point » jalouse : elle n'agit point mal à propos ; elle ne s'en- » orgueillit point, ne se met point en colère, n'est point » soupçonneuse, ne se réjouit point de l'injustice, » mais de la vérité. Elle aime tout, croit tout, espère » tout, supporte tout. La charité ne périra jamais[5]. » Dans l'Epître aux Galates : « Vous aimerez votre pro- » chain comme vous-même. Mais si vous vous que-

[1] Joan., xv, 12. — [2] Matth., v, 9. — [3] *Ib.*, xviii, 19. — [4] I Cor., iii, 1. — [5] *Ib.*, xiii, 2.

» rellez et vous mangez l'un l'autre, prenez garde » que vous ne vous détruisiez l'un l'autre[1]. » Dans l'Epître de saint Jean : « C'est en cela que l'on con- » naît ceux qui sont enfants de Dieu, et ceux qui » sont enfants du diable. Tout homme qui n'est » point homme de bien n'appartient point à Dieu, » non plus que celui qui n'aime point son frère[2]. » Car celui qui n'aime point son frère est homicide; » et vous savez que nul homicide n'a la vie éternelle » demeurante en lui[3]. » Dans la même Epître : « Si » quelqu'un dit qu'il aime Dieu, et qu'il haïsse son » frère, c'est un menteur. Car comment celui qui » n'aime pas son frère qu'il voit, peut-il aimer Dieu » qu'il ne voit pas[4]? » Dans les Actes des Apôtres : « Toute la multitude de ceux qui croyaient n'agis- » saient que par une même âme et un même esprit; » il n'y avait point de différence parmi eux, et ils » n'avaient rien de propre, mais tout était en com- » mun[5]. » Dans l'Evangile selon saint Matthieu : » Lorsque vous faites votre offrande à l'autel, si » vous vous souvenez que votre frère a quelque » chose contre vous, laissez votre offrande devant » l'autel, et allez vous réconcilier avec votre frère, » et puis vous reviendrez offrir votre présent[6]. » Dans l'Epître de saint Jean : « Dieu est amour, et ainsi qui- » conque demeure en l'amour, demeure en Dieu, et » Dieu en lui[7]. » Dans la même Epître : « Celui qui » dit être dans la lumière, et hait son frère, est un » menteur, et il marche encore en ténèbres[8]. »

[1] Gal., v, 15. — [2] I Joan., III, 10. — [3] *Ib.*, 15. — [4] *Ib.*, IV, 20. — [5] Act., IV, 32. — [6] Matth., v, 23. — [7] I Joan., 4, 16. — [8] *Ib.*, II, 9.

CHAPITRE IV.

Ne se glorifier de rien, puisque rien n'st à nous.

Dans l'Evangile selon saint Jean : « Personne ne » peut rien avoir qu'il ne lui ait été donné du ciel[1]. » Dans la première Epître de saint Paul aux Corinthiens : « Qu'avez-vous que vous n'ayez reçu? Et si » vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifiez-vous » comme si vous ne l'aviez point reçu[2]? » Au premier des Rois : « Ne vous glorifiez point, et ne par- » lez point avantageusement de vous-mêmes; car le » Seigneur est le Dieu des sciences[3]. » Là même : « L'arc des forts a été brisé, et les faibles ont été » revêtus de force[4]. » Dans les Machabées : « Il est » juste de se soumettre à Dieu, et qu'un homme » mortel ne s'égale pas à lui[5]. » Dans les mêmes Machabées : « Ne craignez point les menaces d'un » homme pécheur, car sa gloire ne sera bientôt que » du fumier et des vers. Aujourd'hui il est grand, » et demain on ne le trouvera plus, parce qu'il est » retourné en la terre d'où il a été tiré, et ses des- » seins se sont évanouis[6]. »

CHAPITRE V.

Conserver l'humilité et la paix en toutes choses.

Dans Isaïe : « Voici ce que dit le Seigneur : Le ciel

[1] Joan., III, 27. — [2] I Cor., IV, 7. — [3] I Reg., II, 3. — [4] *Ib.*, 4. — [5] Machab., IX, 12. — [6] I Machab., II, 62.

» est mon trône, et la terre mon marche-pied. Quelle » demeure me construirez-vous, ou quel lieu pour » me reposer? Car ma main a fait toutes ces choses, » et elles sont toutes à moi. Et sur qui jetterai-je les » yeux sinon sur celui qui est humble et paisible, et » qui tremble à mes paroles[1]? » Dans l'Evangile selon saint Matthieu : « Bienheureux ceux qui sont » doux, car ils posséderont la terre[2]. » Dans l'Evangile selon saint Luc : « Celui qui sera le plus petit » parmi vous, sera le plus grand[3]. » Là même : « Celui qui s'élève sera humilié, et celui qui s'humilie » sera élevé[4]. » Dans l'Epître aux Romains : « Ne » vous élevez point, mais craignez. Car si Dieu n'a » pas épargné les branches naturelles, prenez garde » qu'il ne vous épargne point aussi[5]. » Au psaume XXXIII[e] : « Il sauvera les humbles[6]. » Aux Romains : « Rendez à chacun ce qui lui est dû; le tribut, à » qui vous devez le tribut; les impôts, à qui vous » devez les impôts; la crainte, à qui vous devez la » crainte; l'honneur, à qui vous devez l'honneur. Ne » demeurez redevables à personne que de l'amour » qu'on se doit toujours l'un à l'autre[7]. » Dans l'Evangile selon saint Matthieu : « Ils aiment les premières » places dans les festins, et les premières chaires dans » les synagogues; qu'on les salue dans les rues, et » qu'on les appelle maîtres. Mais pour vous, ne re- » cherchez point à être appelés maîtres, car vous n'a- » vez qu'un seul maître[8]. » Dans l'Evangile selon saint Jean : « Le serviteur n'est pas plus grand que le » maître, ni l'envoyé que celui qui l'a envoyé. Si » vous savez ces choses, vous serez heureux, pourvu

[1] Isaï., LXVI, 1. — [2] Matth., V, 4. — [3] Luc., IX, 48. — [4] *Ib.*, XIV, 11. — [5] Rom., XI, 20. — [6] Ps. XXXIII, 18. — [7] Rom., XIII, 7. — [8] Matth., XXIII, 6.

» que vous les pratiquiez[1]. » Au psaume LXXXI[e] : « Ren-
» dez justice au pauvre et à l'humble[2]. »

CHAPITRE VI.

Les gens de bien et les justes sont exposés à plus de souffrances; mais ils les doivent supporter comme autant d'épreuves que Dieu leur envoie.

Dans Salomon : « La fournaise éprouve les va-
» ses du potier, et l'affliction les gens de bien[3]. » Au psaume L[e] : « Le sacrifice que Dieu demande, c'est
» un esprit affligé ; Dieu ne méprisera point un
» cœur contrit et abattu[4]. » Au psaume XXXIII[e] : « Le
» Seigneur est proche de ceux qui ont le cœur affligé,
» et il sauvera les humbles. Les justes ont beau-
» coup d'afflictions, mais le Seigneur les délivrera
» de toutes[5]. » Dans Job : « Je suis sorti nu du ven-
» tre de ma mère, et je retournerai nu en terre.
» Le Seigneur me l'a donné, le Seigneur me l'a ôté,
» il n'est rien arrivé que par sa volonté, son nom
» soit béni. En toutes ces choses qui arrivèrent à
» Job, il ne dit rien qui offensât Dieu[6]. » Dans l'É-
vangile selon saint Matthieu : « Heureux ceux qui
» pleurent, car ils seront consolés[7]. » Dans l'Évangile
» selon saint Jean : « Je vous ai dit ceci, afin que
» vous trouviez la paix en moi. Car vous aurez des
» afflictions dans le monde; mais prenez courage,
» j'ai vaincu le monde[8]. » Dans la seconde épître
aux Corinthiens : « On m'a donné un aiguillon de la
» chair, un ange de Satan pour me souffleter, de peur

[1] Joan., XIII, 16. — [2] Ps. LXXXI, 3. — [3] Eccl., XXVII, 6. — [4] Ps., L, 18. — [5] Ps. XXXIII, 18. — [6] Job., I, 21. — [7] Matth., V, 5. — [8] Joan., XVI, 33.

» que je ne m'élevasse. C'est pourquoi j'ai prié trois » fois le Seigneur de l'éloigner de moi; mais il m'a » répondu : Ma grâce vous suffit, car la vertu se per- » fectionne dans la faiblesse[1]. » Aux Romains : « Nous » nous glorifions dans l'espérance de la gloire de Dieu; » et non-seulement cela, mais nous nous glorifions » encore des afflictions qui nous arrivent, sachant » que l'affliction produit la patience, la patience l'é- » preuve et l'épreuve l'espérance. Or, cette espé- » rance ne nous trompe point, parce que l'amour de » Dieu est répandu dans nos cœurs par le Saint-Es- » prit qui nous a été donné[2]. » Dans l'Évangile selon saint Matthieu : « Que la voie qui mène à la mort est » large et spacieuse, et que de gens y marchent! » Et au contraire, que la voie qui mène à la vie est » étroite, et qu'il y en a peu qui la trouvent[3]! » Dans Tobie : « Où sont maintenant vos bonnes œuvres? » Vous voyez ce que vous souffrez[4]. » Dans la Sagesse de Salomon : « Les gens de bien soupirent, tandis » que les méchants se réjouissent; mais ils se ré- » jouiront aussi lorsque les autres seront perdus[5]. »

CHAPITRE VII.

Ne point contrister le Saint-Esprit que nous avons reçu.

Aux Éphésiens : « Prenez garde de ne pas contris- » ter l'Esprit saint de Dieu, dont vous avez été mar- » qués pour le jour de la rédemption. Que toute ai- » greur, toute colère, toute indignation, toutes cla- » meurs et tout blasphème soient bannis parmi vous[6]. »

[1] II Cor., XII, 7. — [2] Rom., V, 2. — [3] Matth., VII, 13. — [4] Tob., XII, 16. — [5] Sagesse. — [6] Eph., IV, 30.

CHAPITRE VIII.

Vaincre la colère, de peur qu'elle ne nous fasse pécher.

Dans les Proverbes de Salomon : « Un homme pa-
» tient vaut mieux qu'un homme brave; et celui qui
» retient sa colère, que celui qui force des villes[1]. »
Au même livre : « L'imprudent fait éclater d'abord
» sa colère, mais le sage dissimule l'injure qu'il a re-
» çue[2]. » Aux Ephésiens : « Mettez-vous en colère,
» mais ne péchez point. Que le soleil ne se couche
» point sur votre colère[3]. » Dans l'Évangile selon
saint Matthieu : « Vous savez qu'il a été dit à vos
» pères : Vous ne tuerez point, et celui qui tuera,
» méritera d'être puni en jugement. Mais moi je
» vous dis que quiconque se mettra en colère contre
» son frère sans sujet, méritera d'être puni en juge-
» ment[4]. »

CHAPITRE IX.

Se supporter l'un l'autre comme frères.

Aux Galates : « Que chacun prenne garde à soi,
» de crainte d'être aussi tenté. Portez les fardeaux
» les uns des autres, et vous accomplirez la loi de Jé-
» sus-Christ[5]. »

[1] Prov., XVI, 32. — [2] *Ib.*, XII, 16. — [3] Eph., IV, 26. — [4] Matth., V, 21. — [5] Gal., IV, 1.

CHAPITRE X.

Mettre en Dieu seul sa confiance et sa gloire.

Dans Jérémie : « Que le sage ne se glorifie point » de sa sagesse, ni le fort de sa force, ni le riche de » ses richesses; mais que celui qui se glorifie se » glorifie de savoir et de connaître que je suis le » Seigneur qui fais miséricorde et justice sur la » terre, et qui y exerce mes jugements. Car c'est en » cela que je me plais, dit le Seigneur[1]. » Au psaume LX[e] : « J'espère en Dieu, je ne craindrai point ce » que l'homme me peut faire[2]. » Au LXI[e] : « Mon âme » ne sera soumise qu'à Dieu seul[3]. » Au psaume XCVII[e] : « Le Seigneur est mon protecteur; je ne craindrai » point ce que l'homme me pourra faire[4]. » Là même : « Il vaut mieux se confier au Seigneur qu'en l'homme. » Il vaut mieux espérer au Seigneur qu'aux princes[5]. » En Daniel : « Sidrac, Misac et Abdénago répondi- » rent au roi Nabuchodonosor : Roi, nous n'avons » que faire de vous répondre là-dessus. Car le Dieu » que nous servons nous peut tirer de la fournaise » ardente, et il nous délivrera de vos mains. Mais » quand il ne le ferait pas, sachez que nous ne vou- » lons point servir vos dieux, ni adorer la statue d'or » que vous avez fait dresser[6]. » Dans Jérémie : « Maudit soit l'homme qui met son espérance en » l'homme; et béni soit l'homme qui se confiera au

[1] Jer., IX, 23. — [2] Ps. LV, 11. — [3] Ps. LXI, 1. — [4] Ps. CXVII, 6. — [5] *Ib.*, 8. — [6] Dan., III, 16.

» Seigneur et espérera en son Dieu [1]. » Au Deutéronome : « Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et ne » servirez que lui seul [2]. » En l'Epître aux Romains : « Ils ont adoré et servi la créature après avoir aban- » donné le Créateur. C'est pourquoi Dieu les a li- » vrés à des passions honteuses [3]. » Dans saint Jean : « Celui qui est en vous est plus grand que celui qui » est dans le monde [4]. »

CHAPITRE XI.

Après avoir reçu la foi et dépouillé le vieil homme, l'on ne doit penser qu'aux choses célestes et spirituelles, et ne plus s'occuper du monde auquel on a renoncé.

Dans Isaïe : « Cherchez le Seigneur et invoquez-le » lorsque vous l'aurez trouvé. Et quand il se sera ap- » proché de vous, que l'impie quitte ses voies et le » méchant ses pensées ; qu'il se convertisse au Sei- » gneur, et il en recevra miséricorde, car il est très- » indulgent et pardonne volontiers [5]. » Dans Salomon : « J'ai vu tout ce qui se fait sous le soleil, et j'ai » reconnu que tout cela n'est que vanité [6]. » Dans l'Exode : « Voici comme vous le mangerez. Vous au- » rez les reins ceints et vos souliers à vos pieds, un » bâton à la main, et vous le mangerez en hâte, » parce que c'est la pâque du Seigneur [7]. » Dans l'Evangile selon saint Matthieu : « Ne soyez point en » peine, disant : Où trouverons-nous de quoi boire et » manger, et de quoi nous vêtir ? Car c'est ce que » font les païens. Mais votre Père sait bien que vous

[1] Jer., XVII, 5, 7. — [2] Deut., VI, 13. — [3] Rom., I, 25. — [4] I Joan., IV, 4. — [5] Isaï., LV, 6. — [6] Eccl., I, 14. — [7] Exod., XII, 11.

» avez besoin de toutes ces choses. Cherchez premiè-
» rement le royaume de Dieu et sa justice, et tout le
» reste vous sera donné par-dessus. Ne pensez point
» au lendemain, car le lendemain y pensera pour
» soi. A chaque jour suffit son mal [1]. » Dans l'Evangile selon saint Luc : « Quiconque après avoir mis la
» main à la charrue regarde derrière soi, n'est point
» propre pour le royaume de Dieu [2]. » En saint Matthieu : « Regardez les oiseaux du ciel, ils ne sèment
» ni ne moisonnent, ni n'amassent dans des gre-
» niers, et cependant votre Père céleste les nourrit.
» N'êtes-vous pas plus qu'eux [3] ? » En saint Luc :
« Que vos reins soient ceints et vos lampes allumées;
» et soyez comme des serviteurs qui attendent que
» leur maître retourne de la noce, afin que quand il
» viendra et frappera à la porte, ils lui ouvrent. Heu-
» reux ces serviteurs-là que le maître trouvera veil-
» lants à son arrivée [4]. » En saint Matthieu : « Les re-
» nards ont des tanières, et les oiseaux du ciel des nids
» pour se retirer; mais le Fils de l'homme n'a pas où
» reposer sa tête [5]. » En saint Luc : « Qui ne renonce
» pas à tout ce qu'il a, ne peut être mon disciple [6]. »
Dans la première Epître aux Corinthiens : « Vous n'êtes
» plus à vous, car vous avez été achetés bien chère-
» ment [7]. Glorifiez donc et portez Dieu dans votre
» corps. » Là même : « Le temps est court; ainsi, que
» ceux qui ont des femmes soient comme s'ils n'en
» avaient point; ceux qui pleurent, comme s'ils ne
» pleuraient point; ceux qui se réjouissent, comme
» s'ils ne se réjouissaient point; ceux qui achètent,
» comme s'ils n'achetaient point; ceux qui possè-

[1] Matth., VI, 31. — [2] Luc., IX, 62. — [3] Matth., VI, 26. — [4] Luc., XII, 35. — [5] Matth. VIII, 20. — [6] Luc., XIV, 33. — [7] I Cor., VI, 19.

» dent, comme s'ils ne possédaient point; et ceux » qui usent de ce monde, comme s'ils n'en usaient » point; car la figure de ce monde passe [1]. » En la même Epître : « Le premier homme vient du limon » de la terre, et le second homme vient du ciel. Tel » qu'est celui qui vient de la terre, tels sont aussi » ceux qui viennent de la terre; et tel qu'est l'homme » céleste, tels sont aussi les hommes célestes. Comme » donc nous avons porté l'image de celui qui vient » de la terre, portons aussi l'image de celui qui » vient du ciel [2]. » Dans l'Epître aux Philippiens : « Tous cherchent leurs propres intérêts, et non ceux » de Jésus-Christ [3]. » Et : « Leur fin sera la damna- » tion. Ils font leur Dieu de leur ventre, mettent » leur gloire dans ce qui les devrait faire rougir de » honte, et toutes leurs affections sont tournées vers » la terre. Mais pour nous, nous conversons déjà » dans le ciel, d'où nous attendons le Sauveur notre » Seigneur Jésus-Christ, qui transformera notre » corps vil et abject pour le rendre conforme à son » corps glorieux [4]. » Aux Galates : « Pour moi, à Dieu » ne plaise que je me glorifie d'autre chose que de la » croix de notre Seigneur Jésus-Christ, par qui le » monde m'est crucifié, et moi au monde [5]. » A Timothée : « Celui qui s'est enrôlé au service de Dieu, ne » s'embarrasse point des affaires séculières, afin de » pouvoir plaire à celui à qui il s'est donné. Celui qui » combat n'est point couronné s'il ne combat comme » il faut [6]. » Aux Colossiens : « Si vous êtes morts avec » Jésus-Christ aux premières instructions du monde, » pourquoi courez-vous après les vanités comme

[1] I Cor., VII, 29. — [2] *Ib.*, XV, 47. — [3] Philip., II, 21. — [4] *Ib.*, III, 19. — [5] Gal., VI, 14. — [6] II Tim., II, 4.

» si vous viviez encore dans le monde[1] ? » En la même Epître : « Si vous êtes ressuscités avec Jésus-Christ, » cherchez les choses d'en haut où Jésus-Christ est » assis à la droite de Dieu; goûtez les choses d'en » haut et non celles de la terre. Car vous êtes morts, » et votre vie est cachée avec Jésus-Christ en Dieu. » Mais lorsque Jésus-Christ votre vie viendra à pa- » raître, vous paraîtrez aussi avec lui dans la gloire[2]. » Aux Ephésiens : « Dépouillez le vieil homme dont » vous étiez revêtus autrefois, et qui se corrompt en » suivant ses passions qui le trompent. Renouvelez- » vous intérieurement et en esprit, et vous revêtez » de l'homme nouveau, qui a été établi selon Dieu » dans la justice, la sainteté et la vérité[3]. » Dans l'Epître de saint Pierre : « Abstenez-vous comme étran- » gers et voyageurs ici-bas des passions charnelles » qui font la guerre à l'âme. Conduisez-vous bien » avec les Gentils, afin que tandis qu'ils parlent mal » de vous, comme de méchants, les bonnes œuvres » qu'ils vous verront faire les obligent à louer Dieu[4]. » Dans l'Epître de saint Jean : « Celui qui dit qu'il de- » meure en Jésus-Christ, doit marcher comme Jé- » sus-Christ lui-même a marché[5]. » Là même : « N'ai- » mez point le monde ni les choses du monde. Si » quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est » point en lui; car tout ce qui est dans le monde » n'est que convoitise de la chair, convoitise des yeux, » et ambition [a] qui ne vient point du Père, mais de » la convoitise du monde. Or le monde passera, et ses » convoitises avec lui. Mais celui qui fait la volonté de » Dieu demeure éternellement comme Dieu même[6]. »

[1] Col., II, 20. — [2] *Ib.*, III, 1. — [3] Eph., IV, 22. — [4] I Petr., II, 11. — [5] I Joan., II, 6.

[a] Du siècle.

[6] I Joan., II, 15.

Dans la première Épître de saint Paul aux Corinthiens : « Purifiez-vous du vieux levain, afin d'être une pâte » nouvelle, comme des pains sans levain [a] ; car Jésus-» Christ, notre Agneau Pascal [b], a été immolé. Célé-» brons donc cette fête, non avec le vieux levain, ni » avec un levain de malice et de méchanceté, mais » en sincérité et en vérité, comme avec des pains sans » levain [1]. »

CHAPITRE XII.

Ne point jurer.

Dans Salomon : « Un grand jureur est un méchant » homme, et il tombera en une infinité de malheurs; » et ses parjures ne demeureront pas impunis [2]. » Dans l'Évangile selon saint Matthieu : « Je vous dis » de ne point jurer du tout ; mais contentez-vous de » dire : Cela est ou cela n'est pas [3]. » Dans l'Exode : « Vous ne prendrez point le nom du Seigneur votre » Dieu en vain [4]. »

CHAPITRE XIII.

Ne point dire d'injures.

Dans l'Exode : « Vous ne direz point d'injures, et » ne parlerez point mal du prince de votre peuple [5]. »

[a] Je suis le manuscrit de Rigaut.
[b] Notre Pâque.
[1] I Cor., v, 47. — [2] Eccl., XXIII, 12. — [3] Matth., v, 34. — [4] Exod., XX, 7. — [5] *Ib.*, XXII, 25.

Au psaume XXXIII[e] : « Voulez-vous vivre longtemps » et heureusement? Gardez votre langue de dire du » mal, et vos lèvres de toute parole trompeuse[1]. » Au Lévitique : « Le Seigneur dit à Moïse : Tirez hors du » camp le blasphémateur; et tous ceux qui l'ont ouï » mettront leurs mains sur sa tête, et tous les enfants » d'Israël le lapideront[2]. » Dans l'Epître de saint Paul aux Ephésiens : « Qu'aucun mauvais discours ne sorte » de votre bouche; mais qu'il n'en sorte que de bons, » qui édifient les fidèles et soient utiles à ceux qui les » entendent[3]. » Aux Romains : « Bénissez-les et ne » leur dites point d'injures[4]. » Dans l'Evangile selon saint Matthieu : « Celui qui dira à son frère : Vous » êtes un fou, méritera d'être condamné au feu de » l'enfer[5]. » Dans le même Evangile : « Je vous dé- » clare que les hommes rendront compte au jour du » jugement de toutes les paroles inutiles qu'ils au- » ront dites; car vous serez justifié ou condamné par » vos paroles[6]. »

CHAPITRE XIV.

Ne jamais murmurer, mais bénir Dieu de tout ce qui arrive.

Dans Job : « Maudis Dieu, et puis meurs. Mais lui, » la regardant, lui dit : Vous parlez comme une folle. » Si nous avons reçu les biens de la main de Dieu, » pourquoi n'en souffrirons-nous pas les maux? En » toutes ces choses qui arrivèrent à Job, il ne dit rien » qui offensât Dieu[7]. » Là même : « N'as-tu point

[1] Ps. XXXIII, 12. — [2] Lev., XXIV, 13. — [3] Eph., IV, 29. — [4] Rom., XII, 14. — [5] Matth., V, 22. — [6] *Ib.*, XII, 36. — [7] Job, II, 9.

» considéré mon serviteur Job? Car il n'a point son » semblable sur la terre; c'est un homme sans re- » proche, vrai serviteur de Dieu, et qui s'abstient » de tout mal [1]. » Au psaume xxxiiie : « Je bénirai le » Seigneur en tout temps; ses louanges seront tou- » jours en ma bouche [2]. » Aux Nombres : « Qu'ils » cessent de murmurer contre moi, et ils ne mour- » ront point [3]. » Aux Actes des apôtres : « Vers le » minuit, Paul et Silas se mirent en prière et ils » louaient Dieu, et les prisonniers les entendaient [4]. » Dans l'Epître de saint Paul aux Philippiens : « Faites » tout avec charité, sans murmurer ni disputer, afin » que vous soyez sans reproche et sans tache, comme » le doivent être des enfants de Dieu [5]. »

CHAPITRE XV.

Dieu nous tente pour nous éprouver.

Dans la Genèse : « Dieu tenta Abraham et lui dit : » Prenez votre fils unique, que vous aimez, Isaac, et » allez-vous-en en cette terre; et là vous me l'offrirez » en holocauste sur l'une des montagnes que je vous » montrerai [6]. » Au Deutéronome : « Le Seigneur » votre Dieu vous tente, pour voir si vous l'aimez » de tout votre cœur et de toute votre âme [7]. » Dans la Sagesse de Salomon : « Quoiqu'ils soient tour- » mentés devant les hommes, ils ne laissent pas d'être » remplis de l'espérance d'une immortalité glorieuse. » Pour quelques légères peines, ils recevront de

[1] Job, I, 8. — [2] Ps. XXXIII, 1. — [3] Nomb., XVII, 10. — [4] Act., XVI, 25. — [5] Philip., II, 14. — [6] Gen., XXII, 1. — [7] Deut., XIII, 3.

» grandes récompenses, parce que Dieu les a éprou-
» vés et trouvés dignes de lui. Il les a éprouvés
» comme l'or dans la fournaise et reçus comme un
» parfait sacrifice [a], et il songera à eux quand le
» temps sera venu. Ils jugeront les nations et domi-
» neront sur les peuples, et le Seigneur régnera éter-
» nellement en eux [1]. » Dans les Machabées : « Abra-
» ham n'a-t-il pas été trouvé fidèle dans la tentation,
» et sa foi ne lui a-t-elle pas été imputée à justice [2] ? »

CHAPITRE XVI.

Du bien du martyre.

Dans la Sagesse de Salomon : « Un martyr [b] fidèle
» délivre son âme des maux [3]. » Au même livre de
la Sagesse : « Alors les justes paraîtront hardiment
» devant ceux qui les ont tourmentés et qui leur ont
» ravi le fruit de leurs travaux. Ceux-ci, les voyant,
» seront saisis d'une horrible frayeur, et dans l'éton-
» nement d'une félicité si subite et si imprévue, ils
» diront en eux-mêmes avec larmes et avec douleur :
» Voilà ceux que nous méprisions autrefois et qui
» étaient le sujet de nos railleries. Insensés que nous
» sommes, nous pensions que leur vie fût une folie
» et que leur fin dût être sans honneur ; et mainte-
» nant les voilà parmi les enfants de Dieu et au
» nombre des saints. C'est donc ainsi que nous nous
» sommes égarés du chemin de la vérité. La lumière

[a] *Ou*, comme un holocauste.
[1] Sag., III, 4. — [2] I Mac., XXIV, 52.
[b] *Ou*, un témoin ; car c'est ce que veut dire martyr.
[3] Prov., XIV, 25.

» de la justice ne nous a point éclairés, et le soleil » ne s'est point levé pour nous. Nous nous sommes » lassés dans la voie d'iniquité et de perdition; nous » avons marché dans des chemins rudes et difficiles, » et avons ignoré celui du Seigneur. Que nous a » servi notre orgueil, et quel avantage retirons-nous » de cette vaine montre de nos richesses? Toutes » ces choses ont passé comme une ombre[1]. » Au » psaume cxxv[e] : « La mort des saints du Seigneur » lui est précieuse[2]. » Au psaume cxxv[e] : « Ceux qui » sèment en larmes recueilleront en joie. Ils pleu- » raient quand ils jetaient leur semence sur terre; » mais ils viendront avec allégresse chargés de leurs » gerbes[3]. » Dans l'Evangile selon saint Jean : « Celui » qui aime sa vie, la perdra; mais celui qui hait sa » vie en ce monde, la conservera pour la vie éter- » nelle[4]. » En saint Matthieu : « Lorsqu'ils vous livre- » ront, ne vous mettez point en peine de ce que vous » direz; car ce n'est pas vous qui parlez, mais c'est » l'esprit de votre Père qui parle en vous[5]. » En saint Jean : « Le temps viendra que qui vous fera mourir » croira faire service à Dieu; mais ils vous traiteront » de la sorte, parce qu'ils ne connaissent mon Père » ni moi[6]. » En saint Matthieu : « Heureux ceux qui » auront souffert persécution pour la justice; car le » royaume du ciel est à eux[7]. » Là même : « Ne crai- » gnez point ceux qui tuent le corps et ne peuvent » tuer l'âme; mais craignez plutôt celui qui peut » perdre le corps et l'âme dans l'enfer[8]. » Et encore : « Quiconque m'aura confessé devant les hommes, je » le confesserai aussi devant mon Père qui est aux

[1] Sagesse, v, 1. — [2] Ps. cxv, 5. — [3] Ps. cxxv, 6. — [4] Joan., xii, 25. — [5] Matth., x, 19. — [6] Joan., xvi, 2. — [7] Matth., v, 10. — [8] *Ib.*, x, 28.

» cieux ; et quiconque me renoncera devant les » hommes, je le renoncerai aussi devant mon Père » qui est aux cieux [1]. Mais celui-là sera sauvé qui » persévérera jusqu'à la fin [2]. » En saint Luc : « Vous » serez bien heureux lorsque les hommes vous haï- » ront, vous sépareront, vous chasseront et vous dé- » crieront comme des méchants à cause du Fils de » l'homme. Réjouissez-vous alors et soyez bien aises, » car une grande récompense vous attend au ciel [3]. » Là même : « Je vous dis en vérité que personne ne » quittera sa maison, ou son père et sa mère, ou ses » frères, ou sa femme, ou ses enfants, pour le royaume » de Dieu, qu'il n'en reçoive sept fois autant dès ce » monde, et dans l'autre la vie éternelle [4]. » Dans l'Apocalypse : « Comme il eut ouvert le cinquième » sceau, je vis sous l'autel de Dieu les âmes de ceux » qui avaient été mis à mort pour sa parole et pour » la confession de son nom ; et ils crièrent à haute » voix : Seigneur, qui êtes saint et véritable, jusqu'à » quand tarderez-vous à nous faire justice et à venger » notre sang sur ceux qui habitent sur la terre ? Alors » on leur donna à chacun une robe blanche, et on leur » dit de se tenir encore un peu en repos, jusqu'à ce » que le nombre des autres serviteurs de Dieu, leurs » frères, qui doivent souffrir la mort comme eux, soit » accompli [5]. » Là même : « Après cela, je vis une » grande multitude, que personne ne pouvait comp- » ter, de toute nation, de toute tribu, de tout peuple » et de toute langue, qui étaient debout devant le » trône et devant l'Agneau, vêtus de robes blanches » et tenant des palmes en leurs mains. Ils chantaient

[1] Matth., x, 32. — [2] *Ib.*, 22. — [3] Luc., vi, 22. — [4] *Ib.*, xviii, 29. — [5] Apoc., vi, 9.

» à haute voix : Gloire à notre Dieu qui est assis sur » le trône et à l'Agneau, de ce qu'ils nous ont sauvés. » Alors un des vieillards, s'adressant à moi, me dit : » Qui sont ceux qui sont vêtus de robes blanches, et » d'où sont-ils venus? Je lui répondis : Seigneur, » vous le savez. Et il me dit : Ce sont ceux qui sont » venus ici après avoir beaucoup souffert, et qui ont » lavé et blanchi leurs robes dans le sang de l'Agneau. » C'est pour cela qu'ils sont devant le trône de Dieu, » et qu'ils le servent nuit et jour dans son temple. » Et celui qui est assis sur le trône demeurera sur » eux. Ils n'auront plus ni faim ni soif, et le soleil » ni la chaleur ne les incommodera plus, parce que » l'Agneau, qui est au milieu du temple, les couvrira » et les conduira aux fontaines des eaux de la vie, et » Dieu essuiera toutes les larmes de leurs yeux [1]. » Au même livre : « Celui qui demeurera victorieux, » je lui donnerai à manger du fruit de l'arbre de vie » qui est dans le paradis de mon Dieu [2]. » Et encore : « Soyez fidèle jusqu'à la mort, et je vous donnerai » la couronne de vie [3]. Heureux ceux qui veilleront » et garderont bien leurs vêtements, de peur de mar- » cher nus et qu'on ne voie leur honte [4]. » En la se- conde épître à Timothée : « Je m'en vas bientôt être » sacrifié, et le temps de mon départ approche. J'ai » vaillamment combattu, j'ai fourni ma carrière, j'ai » gardé la foi ; il ne me reste plus que de recevoir la » couronne de justice, que le Seigneur, comme un juge » équitable, me rendra en ce jour-là, et non-seule- » ment à moi, mais encore à tous ceux qui désirent » son avénement [5]. » Aux Romains : « Nous sommes

[1] Apoc., VII, 9. — [2] *Ib.*, II, 7. — [3] *Ib.*, 10. — [4] *Ib.*, XVI, 15. — [5] II Tim., IV, 6.

» enfants de Dieu ; or, si nous sommes ses enfants, » nous sommes aussi ses héritiers et les cohéritiers » de Jésus-Christ, pourvu toutefois que nous souf- » frions avec lui, afin d'être glorifiés avec lui [1]. » Au psaume CXVIII[e] : « Heureux ceux dont les mœurs » sont pures et qui se conduisent selon la loi de » Dieu ; heureux ceux qui imitent ses souffrances [2]. »

CHAPITRE XVII.

Les souffrances de cette vie sont moindres que la récompense qui nous est promise.

Dans l'Epître de saint Paul aux Romains : « Les » souffrances de cette vie ne méritent pas d'être com- » parées à la gloire qui sera un jour découverte en » nous [3]. »

CHAPITRE XVIII.

Ne rien préférer à l'amour de Dieu et de Jésus-Christ.

Au Deutéronome : « Vous aimerez le Seigneur » votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme » et de toutes vos forces [4]. » Dans l'Evangile selon saint Matthieu : « Qui aime son père ou sa mère plus » que moi, n'est pas digne de moi ; et qui aime son » fils ou sa fille plus que moi, n'est pas non plus » digne de moi. Qui ne prend point sa croix pour me

[1] Rom., VIII, 16. — [2] Ps. CXVIII, 1. — [3] Rom., VIII, 18. — [4] Deut., VI, 5.

» suivre, n'est pas mon disciple[1]. » Dans l'Epître de saint Paul aux Romains : « Qui nous fera perdre » l'amour que nous avons pour Jésus-Christ? Sera-ce » les afflictions, ou les déplaisirs, ou la persécution, » ou la faim, ou la nudité, ou les périls, ou le fer? » ainsi qu'il est écrit : On nous égorge tous les jours » pour l'amour de vous, on nous regarde comme des » brebis destinées à la boucherie; mais nous surmon- » tons tous ces maux pour celui qui nous a aimés[2]. »

CHAPITRE XIX.

Ne point faire notre volonté propre, mais celle de Dieu.

Dans l'Evangile selon saint Jean : « Je ne suis pas » descendu du ciel pour faire ma volonté, mais pour » faire la volonté de celui qui m'a envoyé[3]. » En saint Matthieu : « Mon Père, si cela se peut, que ce calice » passe sans que je le boive, mais néanmoins que vo- » tre volonté soit faite, et non pas la mienne[4]. » En la prière de tous les jours : « Que votre volonté » soit faite en la terre comme au ciel[5]. » En saint Matthieu : « Tous ceux qui me disent : Seigneur, » Seigneur, n'entreront pas dans le royaume des » cieux, mais celui-là seulement qui fait la volonté » de mon Père qui est au ciel[6]. » En saint Luc : « Le » serviteur qui sait la volonté de son maître, et ne » la fait pas, sera bien battu[7]. » Dans l'Epître de saint Jean : « Celui qui fait la volonté de Dieu, de- » meure éternellement comme Dieu même[8]. »

[1] Matth., x, 37.—[2] Rom., viii, 35.—[3] Joan., vi, 38. — [4] Matth., xxvi, 39. — [5] *Ib.*, vi, 10. — [6] *Ib.*, vii, 21. — [7] Luc., xii, 47. — [8] I Joan., ii, 17.

CHAPITRE XX.

La crainte de Dieu est le fondement de l'espérance et de la foi.

Au psaume cx[e] : « La crainte du Seigneur est le » commencement de la sagesse[1]. » Dans la Sagesse de Salomon : « Le commencement de la sagesse, » c'est de craindre Dieu[2]. » Dans les Proverbes : « Heureux celui qui est toujours en crainte[3]. » Dans Isaïe : « Sur qui jetterai-je les yeux, sinon sur » celui qui est humble et paisible, et qui tremble à » mes paroles[4] ? » Dans la Genèse : « L'ange du Sei- » gneur l'appela du ciel, et lui dit : « Abraham, Abra- » ham. A quoi il repartit : Que vous plaît-il? Ne met- » tez pas, dit l'ange, votre main sur l'enfant, et ne » lui faites point de mal. Car maintenant je connais » que vous craignez votre Dieu, puisque vous n'avez » pas épargné votre fils bien-aimé pour l'amour de » moi[5]. » Au psaume II[e] : « Servez le Seigneur avec » crainte, et réjouissez-vous en lui en tremblant[6]. » Au psaume xxxiii[e] : « Craignez le Seigneur, vous tous » qui êtes ses saints ; car rien ne manque à ceux qui » le craignent[7]. » Au psaume xviii[e] : « La crainte du » Seigneur est pure, elle demeure éternellement[8]. »

[1] Ps. cx, 9. — [2] Eccl., I, 16. — [3] Prov., xxviii, 14. — [4] Isaï., lxvi, 2. — [5] Gen., xxii, 11. — [6] Ps. II, 11. — [7] Ps. xxxiii, 9. — [8] Ps. xviii, 10.

CHAPITRE XXI.

Ne point juger témérairement d'autrui.

Dans l'Evangile selon saint Luc[1] : « Ne jugez point, » de peur que vous ne soyez jugés; ne condamnez » point, de peur que vous ne soyez condamnés[1]. » Aux Romains : « Qui êtes-vous pour juger du servi- » teur d'autrui? S'il tombe ou qu'il demeure debout, » c'est pour son maître. Mais il demeurera debout, » parce que Dieu est puissant pour l'affermir[2]. » Et encore : « C'est pourquoi, qui que vous soyez qui » vous mêlez de juger, vous êtes inexcusable. Car en » condamnant les autres, vous vous condamnez vous- » même, puisque vous faites les mêmes choses que » vous condamnez. Vous donc qui condamnez ceux » qui font mal, et qui faites la même chose qu'eux, » pensez-vous pouvoir éviter le jugement de Dieu[3]? » Dans la première Epître de saint Paul aux Corinthiens : « Que celui qui croit être debout prenne » garde de ne point tomber[4]. » Et encore : « Si quel- » qu'un pense savoir quelque chose, il ne sait encore » rien comme il le doit savoir[5]. »

CHAPITRE XXII.

Pardonner les injures.

Dans l'Evangile, en la prière de tous les jours :

[1] Luc., VI, 37. — [2] Rom., XIV, 4. — [3] *Ib.*, II, 1. — [4] I Cor., X, 12. — [5] *Ib.*, VIII, 2.

« Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardon-
» nons à ceux qui nous ont offensés [1]. » En saint Marc :
« Lorsque vous vous présenterez pour prier, si vous
» avez quelque chose contre quelqu'un, pardonnez-
» lui, afin que votre Père qui est aux cieux vous par-
» donne aussi vos péchés ; car si vous ne pardonnez
» point, votre Père qui est aux cieux ne vous par-
» donnera point non plus vos offenses [2]. » Là même :
« Vous serez mesurés à la même mesure que vous
» aurez mesuré les autres [3]. »

CHAPITRE XXIII.

Ne rendre point mal pour mal.

Dans l'Epître de saint Paul aux Romains : « Ne
» rendez à personne mal pour mal [4]. » Là même :
« Ne vous laissez point vaincre par le mal, mais tâ-
» chez de vaincre le mal par le bien [5]. » Dans l'Apo-
calypse : « Il me dit aussi : Ne scellez point les pa-
» roles de prophétie que ce livre contient, car le
» temps approche que celui qui fait injustice, la fera
» encore ; que celui qui est souillé, se souillera en-
» core ; que celui qui fait bien, fera encore mieux,
» et que celui qui est saint, deviendra encore plus
» saint. Je m'en vas venir bientôt, et j'ai ma ré-
» compense avec moi pour rendre à chacun selon ses
» œuvres [6]. »

[1] Matth., VI, 12. — [2] Marc., XII, 15. — [3] *Ib.*, IV, 24. — [4] Rom., XII, 17. — [5] *Ib.*, 21. — [6] Apoc., XXII, 10.

CHAPITRE XXIV.

L'on ne peut parvenir à Dieu que par Jésus-Christ.

Dans l'Evangile selon saint Jean : « Je suis la voie, » la vérité et la vie ; personne ne vient au Père que » par moi[1]. » Là même : « Je suis la porte. Si quel- » qu'un entre par moi, il sera sauvé[2]. »

CHAPITRE XXV.

On ne peut parvenir au royaume des cieux sans être baptisé et régénéré.

Dans l'Evangile selon saint Jean : « Personne ne » peut entrer au royaume de Dieu, qu'il ne renaisse » de l'eau et de l'Esprit. Car ce qui est est né de la » chair, est chair ; et ce qui est né de l'Esprit, est » esprit[3]. » Là même : « Si vous ne mangez la chair » du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous » n'aurez point la vie en vous[4]. »

CHAPITRE XXVI.

C'est peu d'être baptisé et de recevoir l'Eucharistie, si l'on ne fait de bonnes œuvres.

Dans la première Epître de saint Paul aux Corin- thiens : « Ne savez-vous pas que quand on court dans

[1] *Joan.* XIV. 6. — [2] *Ib.*, X. 9. — [3] *Ib.*, III. 5. — [4] *Ib.*, VI. 53.

» la carrière, tous courent, mais qu'il n'y en a qu'un » qui remporte le prix? Courez donc en sorte que » vous le remportiez; car au lieu qu'ils ne courent » que pour gagner une couronne corruptible, nous » courons pour en recevoir une incorruptible[1]. » Dans l'Evangile selon saint Matthieu : « Tout arbre » qui n'apporte point de bon fruit, sera coupé et jeté » au feu[2]. » Là même : « Plusieurs me diront en ce » jour-là : Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas pro- » phétisé en votre nom? n'avons-nous pas chassé » les démons en votre nom? n'avons-nous pas fait de » grands miracles en votre nom? Mais je leur dirai : » Je ne vous ai jamais connus. Retirez-vous de moi, » ministres d'iniquité[3]. » Et encore : « Que votre lu- » mière luise devant les hommes, afin qu'ils voient » vos bonnes œuvres, et glorifient votre Père qui est » aux cieux[4]. » Saint Paul aux Philippiens : « Brillez » comme des astres dans le monde[5]. »

CHAPITRE XXVII.

L'on perd la grâce reçue au baptême, si l'on ne conserve pas son innocence.

Dans l'Evangile selon saint Jean : « Vous voilà guéri; » prenez garde de ne plus pécher, de peur qu'il ne » vous arrive pis[6]. » Dans la première Epître de saint Paul aux Corinthiens : « Ne savez-vous pas que vous êtes » le temple de Dieu, et que l'Esprit de Dieu habite en » vous? Dieu perdra celui qui profane son temple[7]. »

[1] I Cor., xi, 24. — [2] Matth., iii, 10. — [3] *Ib.*, vii, 22. — [4] *Ib.*, v, 16. — [5] Philip., ii, 15. — [6] Joan., v, 14. — [7] I Cor., iii, 16.

Aux Paralipomènes : « Le Seigneur est avec vous tant » que vous êtes avec lui ; mais si vous l'abandonnez, » il vous abandonnera[1]. »

CHAPITRE XXVIII.

L'Eglise ne peut pardonner à celui qui a péché contre Dieu.

Dans l'Evangile selon saint Matthieu : « Si quel- » qu'un parle contre le Fils de l'homme, il lui sera » pardonné ; mais s'il parle contre le Saint-Esprit, il » ne lui sera pardonné ni en ce monde ni en l'au- » tre[2]. » En saint Marc : « Tous les péchés des en- » fants des hommes et même les blasphèmes leur » pourront être pardonnés ; mais quiconque blas- » phémera contre le Saint-Esprit, on ne lui pardon- » nera point, mais il demeurera coupable d'un pé- » ché éternel[3]. » Au premier des Rois : « Si un » homme en offense un autre, les hommes peuvent » intercéder pour lui auprès de Dieu ; mais si un » homme offense Dieu, qui priera pour lui[4] ? »

CHAPITRE XXIX.

Il a été prédit qu'on aurait en haine le nom de Chrétien.

Dans l'Evangile selon saint Luc : « Vous serez » haïs de tout le monde à cause de mon nom[5]. » En saint Jean : « Si le monde vous hait, sachez qu'il

[1] II Paral., xv, 11. — [2] Matth., xii, 32. — [3] Marc., iii, 28. — [4] I Reg., ii, 25. — [5] Luc., xxi, 17.

» m'a haï avant vous. Si vous étiez du monde, le » monde aimerait ce qui serait à lui; mais parce que » vous n'êtes point du monde, et que je vous en ai » tirés, c'est pour cela que le monde vous hait. Sou- » venez-vous de ce que je vous ai dit, que le servi- » teur n'est pas plus grand que le maître. S'ils m'ont » persécuté, ils vous persécuteront aussi [1]. »

CHAPITRE XXX.

S'empresser de rendre à Dieu ce qu'on lui a voué.

Dans Salomon : « Lorsque vous avez fait un vœu » à Dieu, ne tardez point à le rendre [2]. » Au Deuté- ronome : « Quand vous aurez fait un vœu au Seigneur » votre Dieu, vous ne tarderez point à le rendre; car » le Seigneur votre Dieu le redemandera ponctuel- » lement; et si vous différez, cela vous sera imputé » à péché. Vous accomplirez ce qui sera une fois » sorti de votre bouche, et exécuterez ce que vous » aurez promis [3]. » Au psaume XLIX[e] : « Offrez à » Dieu un sacrifice de louanges, et rendez vos vœux » au Très-Haut. Et après cela invoquez-moi dans le » temps de votre affliction; je vous délivrerai, et » vous me glorifierez [4]. » Aux Actes des apôtres : « Comment Satan est-il entré dans votre cœur pour » vous faire mentir au Saint-Esprit, vu que vous » pouviez garder votre héritage? C'est à Dieu que » vous avez menti, et non pas aux hommes [5]. » Dans » Jérémie : « Maudit celui qui fait l'œuvre de Dieu » négligemment [6]. »

[1] Joan., xv, 18. — [2] Eccl., v, 3. — [3] Deut., XXIII. — [4] Ps. XLIX, 15. — [5] Act., v, 3. — [6] Jer., XLVIII, 10.

CHAPITRE XXXI.

Celui qui ne croit pas est déjà jugé.

Dans l'Evangile selon saint Jean : « Celui qui ne » croit pas est déjà jugé, parce qu'il ne croit pas au » nom du Fils unique de Dieu. Et la raison de cela, » c'est que la lumière est venue dans le monde, et » que les hommes ont mieux aimé les ténèbres que » la lumière[1]. » Au psaume 1[er] : « C'est pourquoi » les impies ne ressusciteront point pour être jugés, » ni les pécheurs en l'assemblée des justes[2]. »

CHAPITRE XXXII.

Avantages de la virginité et de la continence.

Dans la Genèse : « Je multiplierai vos peines et » vos souffrances; vous enfanterez avec douleur, et » vous serez soumise à votre mari, et il aura empire » sur vous[3]. » Dans l'Évangile selon saint Matthieu : « Tous ne comprennent pas cette parole, mais ceux- » là seulement à qui il a été donné de la comprendre : » Il y en a qui sont eunuques dès le ventre de leur » mère, et qui sont nés tels; il y en a que les hom- » mes ont fait eunuques par force; et il y en a qui » se sont rendus eunuques eux-mêmes à cause du » royaume des cieux. Qui peut comprendre cela le » comprenne[4]. » En saint Luc : « Les enfants de ce

[1] Joan., III, 18. — [2] Ps. I, 6. — [3] Gen., III, 16. — [4] Matth., XIX, 11.

» siècle engendrent et sont engendrés; mais ceux qui » mériteront d'avoir part au siècle à venir, et à la » résurrection des morts, ne se marieront point; car » ils ne pourront plus mourir, d'autant qu'ils devien- » dront égaux aux anges, comme étant enfants de » résurrection. Or, que les morts ressuscitent, Moïse » le déclare lorsqu'il rapporte que Dieu lui dit du » buisson : Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'I- » saac, et le Dieu de Jacob. Mais Dieu n'est point le » Dieu des morts, mais des vivants, car tous ces pa- » triarches-là vivent[1]. » Dans la première Epître de saint Paul aux Corinthiens : « Il est bon à un homme » de ne point toucher de femme. Toutefois pour évi- » ter la fornication : que l'homme vive avec sa femme, » et la femme avec son mari. Que le mari rende à sa » femme ce qu'il lui doit, et la femme ce qu'elle doit » à son mari. La femme n'est point maîtresse de son » corps, mais son mari; et le mari de même n'est » point maître de son corps, mais sa femme. Ne vous » refusez point l'un à l'autre ce devoir, si ce n'est » du consentement de l'un et de l'autre pour un » temps, afin de vaquer à l'oraison; mais après re- » tournez ensemble, de crainte que Satan ne se serve » de votre incontinence pour vous tenter. Or ce que » je vous dis ici est une condescendance et non un » commandement; car je serais bien aise que tout le » monde fût comme moi, mais chacun a son don par- » ticulier qu'il a reçu de Dieu, l'un d'une façon, » l'autre d'une autre[2]. » Là même : « Celui qui n'est » point marié ne pense qu'aux choses de Dieu et à lui » plaire; mais celui qui est marié pense aux choses » du monde et à plaire à sa femme. De même une

[1] Luc., xx, 34. — [2] I Cor., vii, 1.

» vierge et une femme qui n'est point mariée songe » aux choses de Dieu, et à se conserver pure de corps » et d'esprit; mais celle qui est mariée, songe aux » choses du monde et à plaire à son mari [1]. » Dans l'Exode, après que Moïse eut sanctifié le peuple pour le troisième jour selon l'ordre de Dieu, il ajoute : « Tenez-vous prêts, ces trois jours-ci vous n'appro- » cherez point de vos femmes [2]. » Au premier des Rois : « Le grand-prêtre répondit à David : « Je n'ai » point de pains communs, mais seulement un pain » consacré. Si ceux de votre suite se sont abstenus » de leurs femmes, ils en peuvent manger [3]. » Dans l'Apocalypse : « Ce sont ceux qui ne se sont point » souillés avec les femmes, parce qu'ils sont de- » meurés vierges; et ils suivent l'Agneau partout où » il va [4]. »

CHAPITRE XXXIII.

Ce n'est pas le Père qui juge, mais le Fils ; et celui-là n'honore point le Père qui n'honore pas le Fils.

Dans l'Évangile selon saint Jean : « Le Père ne » juge personne; mais il a donné tout pouvoir de » juger au Fils, afin que tous honorent le Fils comme » ils honorent le Père. Celui qui n'honore point le » Fils, n'honore point le Père qui l'a envoyé [5]. » Au psaume LXXI[e] : « Mon Dieu, donnez au roi votre » puissance de juger, et au fils du roi le pouvoir » d'exercer votre justice, afin qu'il juge votre peuple

[1] I Cor., VII, 32. — [2] Exod., XIX, 15. — [3] I Reg., XXI, 4. — [4] Apoc., XIV, 4. — [5] Joan., V, 22.

» selon l'équité[1]. » Dans la Genèse : « Le Seigneur » fit pleuvoir du soufre et du feu sur Sodome et » sur Gomorre[2]. »

CHAPITRE XXXIV.

Il n'est pas permis au Chrétien de vivre comme un païen.

Dans Jérémie : « Ne marchez point dans la voie » des Gentils[3]. » L'on voit aussi dans l'Apocalypse, qu'il se faut séparer des païens, de peur de se rendre complice de leurs crimes, et d'être châtié avec eux : « J'entendis du ciel une autre voix qui disait : » Mon peuple, sortez de Babylone, de peur que vous » ne preniez part à ses péchés, et que vous ne soyez » frappé des mêmes plaies. Car ses péchés sont mon- » tés jusqu'au ciel, et Dieu s'est souvenu de ses ini- » quités. C'est pourquoi il lui a rendu au double » tout ce qu'elle a fait; et dans la même coupe où » elle a donné à boire aux autres, il lui en a donné » à boire deux fois autant. Il a multiplié ses tour- » ments et ses douleurs à proportion de son orgueil » et de ses délices. Car elle dit en elle-même : Je suis » reine, et ne puis être veuve, et je ne verrai point » de deuil. C'est pourquoi les plaies, la mort, le deuil » et la famine viendront fondre sur elle en un même » jour ; et elle sera brûlée dans le feu, parce que le » Seigneur Dieu qui la condamnera est puissant. » Alors les rois de la terre qui se sont corrompus » avec elle, et qui ont vécu dans le crime, pleu- » reront et se lamenteront à cause d'elle[4]. » Dans

[1] Ps. LXXI, 1.—[2] Gen., XIX, 24.—[3] Jér., X, 2.—[4] Apoc., XVIII, 4.

Isaïe : « Sortez d'avec eux, vous qui portez les vases » du Seigneur[1]. »

CHAPITRE XXXV.

Dieu est patient, afin de nous donner le moyen de nous repentir de nos péchés et de nous corriger.

Dans l'Ecclésiastique de Salomon : « Ne dites point: » J'ai péché, que m'en est-il arrivé de mal? Car le » Très-Haut est un patient rétributeur[2]. » Dans l'Epître aux Romains : « Est-ce que vous méprisez » l'infinie bonté de Dieu, sa douceur et sa patience? » Ne savez-vous pas que la bonté de Dieu vous con- » vie à faire pénitence? Et maintenant par votre en- » durcissement et votre impénitence vous vous amas- » sez des supplices[a] pour le jour de la colère et de la » manifestation du juste jugement de Dieu, qui ren- » dra à chacun selon ses œuvres[3]. »

CHAPITRE XXXVI.

Une femme ne se doit point parer mondainement.

Dans l'Apocalypse : « L'un des sept anges qui avaient » les coupes me vint parler et me dit : Venez, je vous » vas montrer la condamnation de la grande courti- » sane, qui est assise sur beaucoup d'eaux, avec la-

[1] Isaï., LII, 11. — [2] Eccl., V, 4. — [3] Rom., II, 4.
[a] La colère; mais c'est la cause pour l'effet.

» quelle les rois de la terre se sont corrompus. Et je » vis une femme assise sur une bête : et cette femme » était vêtue de pourpre et d'écarlate, et parée d'or, » de perles et de pierreries, tenant en sa main un » vase d'or plein des abominations, des impuretés, et » des fornications de toute la terre [1]. » Dans l'Epître à Timothée : « Que les femmes se parent modeste- » ment et chastement : qu'elles n'aient point les che- » veux frisés, et ne portent point d'or ni de perles, » ni d'habits somptueux; mais qu'elles s'habillent » comme il est bienséant à des femmes qui témoi- » gnent leur chasteté par leur bonne conduite [2]. » Dans l'Epître de saint Pierre à ceux de Pont : « Que » les femmes ne se parent point au dehors de riches » ornements d'or, ou d'habits superbes, mais qu'elles » aient soin de parer leur cœur [3]. » Dans la Genèse : « Thamar se vêtit d'une belle robe, et se para; si bien » que Judas l'ayant aperçue, crut que c'était une » courtisane [4]. »

CHAPITRE XXXVII.

Un Chrétien ne doit point s'exposer à être puni pour d'autres crimes que parce qu'il est Chrétien.

Dans l'Epître de saint Pierre à ceux de Pont : « Que » personne de vous ne souffre comme larron, ou » comme homicide, ou comme malfaiteur, ou comme » séditieux, mais comme chrétien [5]. »

[1] Apoc., XVII, 1. — [2] I Tim., II, 9. — [3] I Petr., III, 3. — [4] Gen., XXXVIII, 14. — [5] I Petr., IV, 15.

CHAPITRE XXXVIII.

Un serviteur de Dieu doit mener une vie innocente, afin de ne point tomber entre les mains de la justice séculière.

Dans l'Epître de saint Paul aux Romains : « Voulez-vous ne point craindre les puissances? faites » bien, et elles seront cause qu'on vous louera[1]. »

CHAPITRE XXXIX.

Jésus-Christ nous a donné l'exemple de bien vivre.

Dans l'Epître de saint Pierre à ceux de Pont : « Jésus-Christ a souffert pour nous, vous laissant » l'exemple, afin que vous marchiez sur ses pas. Il » n'a point commis de péché, et aucune parole trompeuse n'est jamais sortie de sa bouche. Lorsqu'on » lui disait des injures, il n'en a point dit; lorsqu'on » le maltraitait, il ne menaçait point; mais il s'est » laissé livrer à un juge injuste[2]. » Saint Paul aux Philippiens : « Etant Dieu par sa nature, il n'a pas » cru que ce fût une usurpation à lui de demeurer » égal à Dieu. Cependant il s'est anéanti lui-même, » prenant la nature de serviteur et la ressemblance » des hommes, et comme il s'était revêtu de l'homme, » ayant été reconnu pour tel. Il s'est humilié, se rendant obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort » de la croix. C'est pourquoi Dieu l'a élevé, et lui a

[1] Rom., XIII, 3. — [2] I Petr., II, 21.

» donné un nom qui est au-dessus de tous les noms ;
» afin qu'au nom de Jésus tous fléchissent le genou
» au ciel, en terre et aux enfers, et que toute langue
» confesse que le Seigneur Jésus-Christ est dans la
» gloire de Dieu le Père[1]. » Dans l'Evangile selon saint Jean : « Si je vous ai lavé les pieds, moi qui
» suis votre Seigneur et votre maître, à plus forte
» raison devez-vous vous les laver les uns aux autres.
» Car je vous ai donné exemple, afin que vous fas-
» siez aux autres ce que je vous ai fait[2]. »

CHAPITRE XL.

Ne point agir avec bruit pour se faire remarquer.

Dans l'Evangile selon saint Matthieu : « Que votre
» main gauche ne sache pas ce que fait votre main
» droite, afin que votre aumône soit secrète; et votre
» Père qui voit ce qui est secret, vous le rendra[3]. »
Là même : « Lorsque vous faites l'aumône, ne son-
» nez point de la trompette, comme font les hypo-
» crites dans les synagogues et les places publiques,
» afin que les hommes les estiment. Je vous dis en
» vérité qu'ils ont déjà reçu leur récompense[4]. »

CHAPITRE XLI.

Ne point dire de paroles frivoles et bouffonnes.

Dans l'Epître de saint Paul aux Éphésiens : « Qu'on

[1] Philip., II, 6. — [2] Joan., XIII, 14. — [3] Matth., VI, 3. — [4] *Ib.*, 2.

» n'entende pas seulement nommer parmi vous les » paroles folles, bouffonnes et indiscrètes [1].

CHAPITRE XLII.

La foi est utile à tout, et nous pouvons autant que nous croyons.

Dans la Genèse : « Abraham crut Dieu, et sa foi lui » fut imputée à justice[2]. » Dans Isaïe : « Si vous ne » croyez, vous ne comprendrez point[3]. » Dans l'Evangile selon saint Matthieu : « Homme de peu de foi, » pourquoi avez-vous douté[4] ? » Là même : « Si vous » aviez de la foi comme un grain de moutarde, vous » diriez à cette montagne : Passe là, et elle y passe- » rait ; et rien ne vous serait impossible[5]. » En saint Marc : « Quoi que ce soit que vous demandiez à Dieu, » croyez que vous l'obtiendrez, et il vous sera ac- » cordé[6]. » Là même : « Tout est possible à celui qui » croit[7]. » Dans Abacuc : « Le juste vivra de ma » foi[8]. » En Daniel : « Ananias, Azarias et Michel, » croyant en Dieu, ont été délivrés de la fournaise » ardente[9]. »

CHAPITRE XLIII.

Celui qui croit véritablement peut obtenir à l'heure même ce qu'il désire.

Aux Actes des apôtres : « Voilà de l'eau, qu'est-ce » qui empêche que je ne sois baptisé ? Philippe lui

[1] Eph., v, 4. — [2] Gen., xv, 6. — [3] Isaï., vii, 9. — [4] Matth., xiv, 31. — [5] *Ib.*, xvii, 19. — [6] Marc., xi, 24. — [7] *Ib.*, ix, 22. — [8] Abac., ii, 4. — [9] Dan., iii, 95.

» répondit : Si vous croyez de tout votre cœur, vous » le pouvez être[1]. »

CHAPITRE XLIV.

Lorsque les Chrétiens ont quelque différend, ils ne doivent point aller devant un juge païen.

Dans la première Epître de saint Paul aux Corinthiens : « Comment s'en trouve-t-il parmi vous qui » ayant un différend avec quelqu'un de leurs frères, » osent le poursuivre devant des infidèles, au lieu » d'aller devant les saints? Ne savez-vous pas que » les saints doivent un jour juger le monde[2]? » Là même : « C'est déjà un péché à vous d'avoir des procès » l'un contre l'autre. Que ne souffrez-vous plutôt le » tort qu'on vous fait? Que ne souffrez-vous plutôt » qu'on prenne votre bien? Mais c'est vous-mêmes » qui faites tort aux autres, et qui leur prenez leur » bien, et c'est vos frères que vous traitez ainsi. Ne » savez-vous pas que les injustes ne posséderont point » le royaume de Dieu[3]. »

CHAPITRE XLV.

L'espérance a en vue les biens à venir; et conséquemment la foi doit attendre avec patience ce qui nous a été promis.

Dans l'Epître de saint Paul aux Romains : « Nous sommes sauvés par l'espérance. Or il n'y a

[1] Act., VIII, 36. — [2] I Cor., VI, 1. — [3] *Ib.*, 7.

» plus d'espérance quand on voit ce qu'on espérait » voir; car qui espère voir ce qu'il voit déjà? Si donc » nous espérons voir ce que nous ne voyons pas en- » core, c'est la patience qui nous le fait attendre[1]. »

CHAPITRE XLVI.

Une femme doit garder le silence dans l'église.

Dans la première Epître de saint Paul aux Corinthiens : « Que les femmes se taisent dans l'église, et » s'il y en a qui veulent s'instruire de quelque chose, » qu'elles le demandent chez elles à leur mari[2]. » A Timothée : « Que les femmes écoutent en silence et » avec soumission quand on les instruit. Je ne veux » point que les femmes enseignent, ni qu'elles pren- » nent autorité sur leurs maris, mais qu'elles demeu- » rent en silence. Car Adam a été formé le premier, » et Eve ensuite; et Adam n'a pas été abusé par le » serpent, mais bien la femme[3]. »

CHAPITRE XLVII.

C'est notre faute de ce que nous n'expérimentons pas l'assistance de Dieu en toutes nos afflictions.

Dans Osée : « Enfants d'Israël, écoutez ce que dit » le Seigneur; car il va juger les habitants de la terre, » parce qu'il n'y a sur la terre ni miséricorde, ni

[1] Rom., VIII, 24. — [2] I Cor., XIV, 34. — [3] I Tim., II, 11.

» vérité, ni connaissance de Dieu. Il n'y a qu'abomi-
» nation, mensonge, meurtres, voleries, adultères,
» sang de tous côtés. C'est pourquoi la terre va être
» désolée avec tous ses habitants, avec les bêtes de
» la campagne, avec les serpents de la terre, avec les
» oiseaux du ciel, et les poissons de la mer mourront,
» afin que personne ne prêche plus inutilement ce
» peuple [1]. » Dans Isaïe : « Est-ce que la main du Sei-
» gneur n'est pas assez puissante pour vous sauver,
» ou si c'est qu'il soit devenu sourd, qu'il ne vous
» entend pas? Mais c'est que vos péchés mettent une
» séparation entre Dieu et vous; et vos crimes sont
» cause qu'il détourne sa face pour n'avoir point pitié
» de vous. Car vos mains sont souillées de sang, et
» vos doigts commettent sans cesse des crimes. Vos
» lèvres ne profèrent que de méchantes paroles, et
» votre langue ne médite que l'injustice. Personne
» ne dit la vérité, et ne rend un jugement équitable.
» Ils mettent leur confiance en des choses vaines, et
» ne disent que des niaiseries. Ils conçoivent la dou-
» leur, et enfantent le crime [2]. » Dans Sophonias :
« Que toutes choses périssent de dessus la terre, dit
» le Seigneur, les hommes, les bêtes, les oiseaux du
» ciel, les poissons de la mer. J'exterminerai les mé-
» chants de dessus la face de la terre [3]. »

CHAPITRE XLVIII.

Ne point prêter à usure.

Psaume XIV[e] : « Celui qui ne donne point son
» argent à usure, et ne reçoit point de présents

[1] Osée, IV, 1. — [2] Isaï., LIX, 1. — [3] Sophon., I, 2.

» contre l'innocent, ne sera jamais ébranlé [1]. » Dans Ézéchiel : « L'homme de bien n'opprimera personne, » rendra le gage à son débiteur, ne fera point de ra- » pines, donnera son pain à celui qui a faim, cou- » vrira ceux qui sont nus, et ne mettra point son » argent à usure [2]. » Au Deutéronome : « Vous ne prê- » terez point à usure à votre frère, ni argent ni chose » à manger [3]. »

CHAPITRE XLIX.

Aimer ses ennemis.

Dans l'Evangile selon saint Luc : « Si vous n'aimez » que ceux qui vous aiment, quel gré vous en saura- » t-on? Les méchants aiment aussi ceux qui les ai- » ment [4]. » En saint Matthieu : « Aimez vos ennemis, » et priez pour ceux qui vous persécutent; afin que » vous soyez enfants de votre Père qui est aux cieux, » qui fait lever son soleil sur les bons et sur les mé- » chants, et pleuvoir sur les justes et sur les injus- » tes [5]. »

CHAPITRE L.

Ne point profaner le sacrement de la foi.

Dans les Proverbes de Salomon : « Ne dites rien » devant un fou, de peur qu'il ne se moque de vos

[1] Ps. XIV, 6. — [2] Ezech., XVIII, 7. — [3] Deut., XXIII, 19. — [4] Luc., VI, 32. — [5] Matth., V, 44.

» discours les mieux sensés [1]. » Dans l'Evangile selon saint Matthieu : « Ne donnez point les choses saintes » aux chiens, ni ne jetez vos perles devant les pour- » ceaux, de peur qu'ils ne les foulent aux pieds, et » que se jetant sur vous, ils ne vous déchirent [2]. »

CHAPITRE LI.

Personne ne se doit glorifier quand il fait bien.

Dans l'Ecclésiastique de Salomon : « Ne prenez » point vanité de ce que vous faites [3]. » Dans l'Evangile selon saint Luc : « Qui de vous ayant un servi- » teur qui laboure ses terres ou qui paît ses trou- » peaux, lui dit quand il revient des champs : Venez » vous mettre à table? Ne lui dit-il pas plutôt : Ap- » prêtez-moi à souper, et me servez à table, et après » que j'aurai bu et mangé, vous boirez et mangerez » aussi. Et sera-t-il obligé à ce serviteur parce qu'il » aura fait tout ce qu'il lui a ordonné? Vous donc, » de même, lorsque vous aurez accompli tout ce qui » vous est commandé, dites : Nous sommes des ser- » viteurs inutiles; nous avons fait ce que nous étions » obligés de faire [4]. »

CHAPITRE LII.

Il dépend de notre libre arbitre de croire ou de ne pas croire.

Au Deutéronome : « J'ai mis devant vous la vie et

[1] Pr., xxiii, 9.—[2] Matth., vii, 6.—[3] Eccl., x, 29.—[4] Luc., xvii, 7.

» la mort, le bien et le mal; choisissez donc la vie, » afin que vous viviez [1]. » Dans Isaïe : « Si vous vou- » lez m'écouter, vous mangerez les biens de la terre; » sinon l'épée vous exterminera; car c'est le Seigneur » qui parle [2]. » Dans l'Evangile selon saint Luc : « Le » royaume de Dieu est au dedans de vous [3]. »

CHAPITRE LIII.

L'on ne peut pénétrer les secrets de Dieu; c'est pourquoi notre foi doit être simple.

Dans la première Epître de saint Paul aux Corinthiens : « Nous ne voyons Dieu maintenant que » comme en un miroir et en énigmes; mais alors » nous le verrons face à face. Je ne connais mainte- » nant Dieu qu'imparfaitement; mais alors je le con- » naîtrai comme moi-même suis connu de lui [4]. » Dans la Sagesse de Salomon : « Cherchez-le en sim- » plicité de cœur [5]. » Dans le même Salomon : « Celui » qui marche simplement, marche hardiment [6]. » Dans son Ecclésiastique : « Ne cherchez point des » choses qui sont au-dessus de vous, et ne tâchez » point de pénétrer ce qui passe votre portée [7]. » Et encore : « Ne soyez point trop juste, et ne raisonnez » pas plus qu'il ne faut [8]. » Dans Isaïe : « Malheur à » ceux qui se croient bien subtils [9]. » Dans les Ma- chabées : « Daniel, à cause de sa simplicité, fut dé- » livré de la gueule des lions [10]. » Dans l'Epître de saint

[1] Deut., xxx, 19. — [2] Isaï., i, 19. — [3] Luc., xvii, 21. — [4] I Cor., xiii, 12. — [5] Sag., i, 1. — [6] Prov., x, 9. — [7] Eccl., iii, 22. — [8] *Ib.*, vii, 17. — [9] Isaï., xxix, 15. — [10] I Mac., ii, 60.

Paul aux Romains : « O profondeur des abîmes de la » sagesse et de la science de Dieu! que ses jugements » sont impénétrables et ses voies incompréhensibles! » Car, qui a connu les desseins de Dieu ou qui est » entré dans le secret de ses conseils? Qui lui a » donné quelque chose le premier pour en prétendre » récompense, puisque tout est de lui, par lui et en » lui? A lui soit gloire dans les siècles des siècles [1]. » A Timothée : « Fuyez les questions impertinentes et » inutiles, car elles ne font qu'engendrer des dis- » putes; et il ne faut pas qu'un serviteur de Dieu » s'amuse à contester, mais il doit être doux et pai- » sible avec tout le monde [2]. »

CHAPITRE LIV.

Personne n'est exempt de péché.

Dans Job : « Qui est exempt de souillures? Un en- » fant d'un jour n'en est pas exempt [3]. » Au psaume L[e] : « J'ai été formé dans l'iniquité, et ma mère m'a conçu » dans le péché [4]. » Dans l'Epître de saint Jean : « Si » nous disons que nous sommes sans péché, nous » nous trompons nous-mêmes, et la vérité n'est point » en nous [5]. »

CHAPITRE LV.

Plaire à Dieu et non aux hommes.

Au psaume LII[e] : « Ceux qui plaisent aux hommes

[1] Rom., XI, 33. — [2] II Tim., II, 23. — [3] Job, XXV. — [4] Ps. L, 6. — [5] I Joan., I, 8.

» ont été couverts de confusion, parce que Dieu n'a pas » tenu compte d'eux [1]. » Dans l'Epître de saint Paul aux Galates : « Si je voulais plaire aux hommes, je » ne serais pas serviteur de Jésus-Christ [2]. »

CHAPITRE LVI.

Dieu n'ignore rien de ce qui se fait.

Dans la Sagesse de Salomon : « Dieu contemple » partout les bons et les méchants [3]. » Dans Jérémie : « Je suis un Dieu proche, et non un Dieu éloigné. » Pensez-vous que, quand un homme se cacherait » dans un lieu très-secret, je ne le verrais pas? Ne » remplis-je pas le ciel et la terre, dit le Seigneur [4]? » Au premier des Rois : « L'homme voit le visage et » Dieu le cœur [5]. » Dans l'Apocalypse : « Et toutes » les Eglises sauront que c'est moi qui sonde les reins » et les cœurs, et je rendrai à chacun de vous selon » ses œuvres [6]. » Au psaume XVIII[e] : « Qui peut con- » naître toutes ses fautes? Purifiez-moi, Seigneur, » des péchés que je ne connais pas [7]. » Dans la se- conde épître de saint Paul aux Corinthiens : « Il nous » faut tous comparaître devant le tribunal de Jésus- » Christ, afin que chacun reçoive la récompense de » ce qu'il a fait de bien ou de mal tandis qu'il était » dans son corps [8]. »

[1] Ps. LII, 7. — [2] Gal., I, 10. — [3] Prov., XV, 3. — [4] Jer., XXIII, 23. — [5] I Reg. — [6] Apoc., II, 23. — [7] Ps. XVIII, 13. — [8] II Cor., V, 10.

CHAPITRE LVII.

Dieu châtie l'homme de bien, mais il le conserve.

Psaume CXVII[e] : « Le Seigneur m'a châtié rude-
» ment, mais il ne m'a pas abandonné à la mort [1]. »
Au psaume LXXXVIII[e] : « J'enverrai mes verges et mes
» fléaux sur eux, pour les punir de leurs crimes;
» mais je ne leur ôterai point ma miséricorde [2]. »
Dans Malachie : « Il s'assiéra comme on fait pour
» fondre et purifier l'or et l'argent, et il purifiera les
» enfants de Lévi [3]. » Dans l'Evangile : « Vous ne sor-
» tirez point de là que vous n'ayez payé jusqu'au
» dernier double [4]. »

CHAPITRE LVIII.

La mort ne doit affliger personne, puisqu'on y trouve le repos et l'assurance de la résurrection; au lieu que la vie est pleine de maux et de dangers.

Dans la Genèse : « Dieu dit à Adam : Parce que
» vous avez écouté votre femme, et mangé du fruit
» de l'arbre duquel seul je vous avais défendu de
» manger, la terre sera maudite pour vous. Vous
» mangerez avec peine et travail tout le temps de vo-
» tre vie ce qu'elle vous donnera. Elle vous produira
» des ronces et des épines, et vous mangerez l'herbe

[1] Ps. CXVII, 18. — [2] Ps. LXXXVIII, 23. — [3] Malach., III, 3. — [4] Matth., V, 26.

» des champs. Vous mangerez votre pain à la sueur » de votre visage jusqu'à ce que vous retourniez en » la terre d'où vous avez été pris. Car vous êtes terre, » et vous retournerez en terre[1]. » Là même : « Enoch » fut agréable à Dieu, et il ne parut plus, parce que » Dieu le transporta[2]. » Dans Isaïe : « Toute chair est » de l'herbe, et toute sa beauté comme la fleur de » l'herbe. L'herbe se sèche et la fleur tombe ; mais » la parole du Seigneur demeure éternellement[3]. » Dans Ezéchiel : « Ils disent : Nos os sont séchés, » notre espérance est perdue, nous sommes morts. » C'est pourquoi prophétisez et dites : Voici ce que » dit le Seigneur : Je m'en vas ouvrir vos tombeaux » et vous en faire sortir, et vous mener dans la terre » d'Israël. Je vous animerai de mon souffle, et vous » vivrez. Je vous mettrai en votre terre, et vous con- » naîtrez que c'est moi qui ai parlé ; et je ferai ce que » je dis, dit le Seigneur[4]. » Dans la Sagesse de Salo- mon : « Il a été ravi, de peur que la malice ne le » pervertît, car son âme était agréable à Dieu[5]. » Au psaume LXXXIII[e] : « Que vos demeures sont aimables, » Dieu des armées ! mon âme désire et se hâte d'arriver » en la maison du Seigneur[6]. » Dans l'Epître de saint Paul aux Thessaloniciens : « Nous sommes bien aises[7], » mes frères, de vous parler de ceux qui dorment[a], » afin que vous ne vous affligiez pas comme les autres » hommes qui n'ont point d'espérance ; car si nous » croyons que Jésus est mort et ressuscité, nous » devons croire aussi que Dieu amènera avec lui » ceux qui se sont endormis en lui[8]. » Dans la pre-

[1] Gen., III, 17. — [2] *Ib.*, V, 24. — [3] Isaï., XL, 6. — [4] Ezech., XXXVII, 11. — [5] Sag., IV, 11. — [6] Ps. LXXXIII, 1. — [7] I Thess., IV, 13.

[a] C'est-à-dire, qui sont morts.

mière Epître aux Corinthiens : « Fou que vous êtes, » ne voyez-vous pas que ce que vous semez en terre » n'a point de vie s'il ne meurt auparavant [1] ?' » Et encore : « Entre les étoiles, les unes sont plus écla- » tantes que les autres ; il en est de même de la ré- » surrection des morts. Le corps, comme une se- » mence, est mis en terre et se corrompt ; mais il » ressuscitera incorruptible. Il est mis difforme en » terre, et il ressuscitera glorieux. Il y est mis privé » de mouvement, et il ressuscitera plein de vigueur. » Lorsqu'on le met en terre, c'est un corps animal, » et il ressuscitera tout spirituel [2]. » Et : « Car il » faut que ce corps corruptible soit revêtu d'incor- » ruptibilité, et que ce corps mortel soit revêtu d'im- » mortalité. Et alors cette parole de l'Ecriture sera » accomplie : La mort a été détruite par le combat. » Mort, où est ton aiguillon ? où est ta résistance [3] ? » Dans l'Evangile selon saint Jean : « Mon Père, je » désire que ceux que vous m'avez donnés soient où » je serai, et qu'ils contemplent ma gloire, que vous » m'avez donnée avant la création du monde [4]. » En saint Luc : « Seigneur, laissez maintenant aller en » paix votre serviteur selon votre parole, puisque » mes yeux ont vu le Sauveur que vous nous don- » nez [5]. » En saint Jean : « Si vous m'aimiez, vous » seriez bien aises de ce que je vas trouver mon Père, » car mon Père est plus grand que moi [6]. »

[1] I Cor., xv, 36. — [2] *Ib.*, v, 41. — [3] *Ib.*, 53. — [4] Joan., xvii, 24. — [5] Luc., ii, 29. — [6] Joan., xiv, 28.

CHAPITRE LIX.

Des idoles, que les païens prennent pour des dieux.

Dans la Sagesse de Salomon : « Ils ont cru des » dieux toutes les idoles des nations, qui ne se peuvent » servir de leurs yeux pour voir, ni de leur nez pour » respirer, ni de leurs oreilles pour entendre, ni de » leurs mains pour toucher, ni de leurs pieds pour » marcher; car c'est un homme qui les a faites, et » un homme qui a reçu son esprit d'ailleurs. Or un » homme ne peut faire un dieu qui lui ressemble, » puisqu'étant mortel il ne saurait faire qu'un ou- » vrage mort; et il vaut mieux lui-même que ceux » qu'il adore, parce qu'au moins a-t-il vécu, ce qu'ils » n'ont jamais fait [1]. » Là même : « Ils n'ont point » reconnu l'ouvrier par ses ouvrages; mais ils ont » pris pour les dieux et les maîtres de la terre le feu, » ou le vent, ou l'air, ou les étoiles, ou la mer, ou le » soleil, ou la lune. Mais, s'ils se sont portés à cette » créance à cause de la beauté de ces créatures, qu'ils » considèrent combien le Seigneur de toutes ces » choses est plus beau qu'elles; ou, si c'est qu'ils » ont été surpris de leurs vertus et de leurs effets, » qu'ils comprennent que celui qui a fait de si grandes » choses est encore plus grand [2]. » Au psaume cxiii[e] : « Les idoles des nations ne sont que de l'or et de » l'argent, et l'ouvrage des mains des hommes. Ils » ont une bouche et ne parlent point; ils ont des » yeux et ne voient point; ils ont des oreilles et n'en-

[1] Sag., xv, 15. — [2] *Ib.*, xiii, 1.

» tendent rien, et il n'y a point de souffle dans leur » bouche [1]. Que ceux qui les font leur deviennent » semblables, et tous ceux qui mettent leur confiance » en eux [2]. » Au psaume xcv[e] : « Tous les dieux » des nations sont des démons ; mais c'est le Seigneur » qui a fait les cieux [3]. » Dans l'Exode : « Vous ne vous » ferez point de dieux d'or ni d'argent [4]. » Et encore : « Vous ne vous ferez point d'idole ni d'image de quoi » que ce soit [5]. »

CHAPITRE LX.

Contre la gourmandise.

Dans Isaïe : « Buvons, mangeons, car nous mour- » rons demain. Ce péché ne vous sera point pardonné » jusqu'à ce que vous mouriez [6]. » Dans l'Exode : « Le peuple s'assit pour boire et pour manger, et » après ils se levèrent pour danser [7]. » Saint Paul en la première aux Corinthiens : « Ce n'est pas la » viande qui nous rend agréables à Dieu. Si nous » mangeons, nous n'en aurons rien de plus devant » lui, ni rien de moins, si nous ne mangeons pas [8]. » Et encore : « Lorsque vous vous assemblez dans l'é- » glise pour manger, attendez-vous l'un l'autre. Si » quelqu'un a besoin de manger, qu'il mange chez » soi, afin que vous ne vous assembliez pas à votre » condamnation [9]. » Aux Romains : « Le royaume de » Dieu n'est point viande ni breuvage, mais justice,

[1] Ps. cxiii, 12. — [2] Ps. cxxxiv, 17. — [3] Ps. xcv, 5. — [4] Exod., xx, 23. — [5] *Ib.*, 4. — [6] Isaï., xxii, 15. — [7] Exod., xxxii, 6. — [8] I Cor., viii, 8. — [9] *Ib.*, xi, 33.

» paix et joie au Saint-Esprit [1]. » Dans l'Evangile selon saint Jean : « J'ai une nourriture que vous ne » connaissez pas. Ma nourriture est de faire la vo- » lonté de celui qui m'a envoyé et d'accomplir son » œuvre [2]. »

CHAPITRE LXI.

Contre l'avarice.

Dans l'Ecclésiaste de Salomon : « Celui qui aime » l'argent n'en sera jamais rassasié [3]. » Dans les Proverbes : « Celui qui cache son blé pour le vendre plus » cher est maudit du peuple; mais l'on bénit celui » qui en fait part aux autres [4]. » Dans Isaïe : « Mal- » heur à ceux qui joignent maison à maison, et hé- » ritage à héritage, et le volent à leur prochain! » Êtes-vous les seuls habitants de la terre [5]? » Dans Sophonias : « Ils bâtiront des maisons et n'y habi- » teront point, ils planteront des vignes et n'en boi- » ront point le vin, parce que le jour du Seigneur ap- » proche [6]. » Dans l'Evangile selon saint Luc : « Que » sert à un homme de gagner tout le monde, s'il se » perd lui-même [7]? » Et encore : « Fou que tu es, on » s'en va te redemander ton âme cette nuit, et pour » qui sera ce que tu as amassé [8]? » Et : « Souvenez- » vous que vous avez eu du bien pendant votre vie, » et que Lazare n'a eu que du mal. » Et mainte- » nant il est dans la joie [a], et vous dans les souf-

[1] Rom., XIV, 17. — [2] Joan., IV, 33. — [3] Eccl., V, 9. — [4] Prov., XI, 26. — [5] Isaï., V, 8. — [6] Soph., I, 13. — [7] Luc., IX, 25. — [8] *Ib.*, XII, 20.

[a] On le prie.

» frances [1]. » Aux Actes des apôtres : « Pierre lui » dit : Je n'ai ni or ni argent; mais ce que j'ai je » vous le donne. Au nom de Jésus-Christ de Naza- » reth, levez-vous et marchez. Et, le prenant par la » main droite, il le leva [2]. » Dans la première Epître à Timothée : « Nous n'avons rien apporté en ce » monde, et nous n'en pouvons non plus rien em- » porter. Ayant donc de quoi nous nourrir et nous » vêtir, contentons-nous de cela; car ceux qui » veulent devenir riches tombent dans la tentation » et dans le piége, et en beaucoup de désirs perni- » cieux qui précipitent les hommes dans la dam- » nation et dans la mort. Car l'avarice est la racine » de tous maux; et quelques-uns, s'y étant laissés » aller, ont fait naufrage dans la foi et se sont en- » gagés en une infinité de malheurs [3]. »

CHAPITRE LXII.

Ne se point marier avec les païens.

Dans Tobie : « Prenez une femme dans votre fa- » mille, et ne vous mariez point à une femme étran- » gère qui ne soit pas de votre tribu [4]. » Dans la Genèse, Abraham envoie son serviteur quérir Rebecca, qui était de sa famille, pour la faire épouser à son fils Isaac [5]. Dans Esdras, de même l'on voit que les Juifs, pour apaiser la colère de Dieu contre eux, quittèrent les femmes étrangères qu'ils avaient prises pendant leur captivité, avec les enfants qu'ils en avaient eus [6].

[1] Luc., XVI, 25. — [2] Act., III, 6. — [3] I Tim., VI, 7. — [4] Tobie. — [5] Gen., XXIV, 3. — [6] I Esdr., X.

Dans la première Epître de saint Paul aux Corinthiens : « Une femme est liée tant que son mari est » vivant; mais, quand il est mort, elle est dégagée, » et se peut marier à qui il lui plaît, pourvu que ce » soit selon les règles que le Seigneur a établies. Mais » elle sera plus heureuse si elle demeure veuve [1]. » Et encore : « Ne savez-vous pas que vos corps sont » les membres de Jésus-Christ? Oterai-je donc à » Jésus-Christ ses membres pour en faire les mem- » bres d'une prostituée? A Dieu ne plaise. Ne savez- » vous pas que celui qui se joint à une prostituée » devient un même corps avec elle? Car ils seront » deux en une même chair, dit l'Ecriture. Mais celui » qui s'unit au Seigneur devient un même esprit avec » lui [2]. » Dans la seconde aux Corinthiens : « Ne vous » alliez point aux païens; car que peut-il y avoir de » commun entre la justice et l'iniquité? quel com- » merce entre la lumière et les ténèbres [3]? » Au troisième livre des Rois, il est dit de Salomon : « Les » femmes étrangères le portèrent à adorer leurs » dieux [4]. »

CHAPITRE LXIII.

La fornication est un grand péché.

Saint Paul aux Corinthiens : « Tout autre péché » qu'un homme commette, il est hors du corps; mais » celui qui commet fornication pèche contre son » propre corps. Vous n'êtes pas à vous; car vous

[1] I Cor., VII, 39. — [2] *Ib.*, VI, 15. — [3] II Cor., VI, 14. — [4] III Reg., XI, 4.

» avez été achetés bien chèrement. Glorifiez donc et » portez Dieu dans votre corps[1]. »

CHAPITRE LXIV.

Des choses charnelles qui donnent la mort, et des spirituelles qui mènent à la vie.

Saint Paul aux Galates : « La chair convoite contre » l'esprit, et l'esprit contre la chair ; car ces deux » parties de l'homme se font la guerre, de sorte que » vous ne faites pas ce que vous voudriez. Or il est » aisé de connaître les œuvres de la chair, savoir : » l'adultère, la fornication, l'impureté, l'impudicité, » l'idolâtrie, les empoisonnements, les homicides, les » inimitiés, les disputes, les jalousies, les animosités, » les querelles, les piques, les divisions, les hérésies, » les envies, les ivrogneries, les débauches, et autres » choses semblables. Et je vous avertis que ceux » qui commettent ces crimes ne posséderont point le » royaume de Dieu. Les fruits de l'esprit, au contraire, » sont la charité, la joie, la paix, la constance, la » bonté, la foi, la douceur, la continence, la chasteté ; » car ceux qui sont à Jésus-Christ ont crucifié leur » chair avec ses passions et ses convoitises[2]. »

CHAPITRE LXV.

Tous les péchés sont effacés au baptême.

Dans la première Epître de saint Paul aux Corinthiens : « Ni les fornicateurs, ni les idolâtres, ni les

[1] I Cor., VI, 18. — [2] Galat., V, 17.

» efféminés, ni les sodomites, ni les voleurs, ni ceux » qui enlèvent par fraude le bien d'autrui, ni les » ivrognes, ni les médisants, ni les ravisseurs, ne » posséderont point le royaume de Dieu. C'est ce que » vous avez été autrefois; mais vous avez été lavés, » vous avez été sanctifiés au nom de notre Seigneur » Jésus-Christ et par l'esprit de notre Dieu[1]. »

CHAPITRE LXVI.

Observer la conduite de Dieu dans les commandements de l'Eglise.

Dans Jérémie : « Je vous donnerai des pasteurs qui » seront selon mon cœur, et ils paîtront mes brebis » avec sagesse et conduite[2]. » Dans les Proverbes de Salomon : « Mon fils, ne négligez point la conduite » que Dieu tient sur vous, et ne vous découragez » point lorsqu'il vous châtie; car celui que Dieu aime » il le châtie[3]. » Au psaume IIe : « Gardez la disci- » pline, de peur que le Seigneur ne se mette en co- » lère et que vous ne vous égariez du droit chemin. » Quand sa colère s'allumera tout d'un coup contre » vous, heureux tous ceux qui mettent leur confiance » en lui[4]! » Au psaume XLIXe : « Dieu dit au pécheur : » Pourquoi annoncez-vous ma loi et parlez-vous de » mes préceptes? vu que vous haïssez la discipline et » ne tenez compte de mes paroles[5]. » Dans la Sagesse de Salomon : « Celui qui rejette la discipline » est malheureux[6]. »

[1] I Cor., VI, 10. — [2] Jer., III, 15. — [3] Prov., III, 11. — [4] Ps. II, 12. — [5] Ps. XLIX, 17. — [6] Sag., III, 11.

CHAPITRE LXVII.

Il a été prédit que la saine doctrine serait rejetée.

Saint Paul en sa seconde à Timothée : « Il vien-
» dra un temps que les hommes ne pourront plus
» souffrir la saine doctrine, et qu'ils auront recours
» à une foule de docteurs qui flatteront leurs pas-
» sions et leur chatouilleront les oreilles. Ils aban-
» donneront la vérité pour écouter des contes et des
» fables [1]. »

CHAPITRE LXVIII.

S'éloigner de ceux qui vivent mal.

Saint Paul aux Thessaloniciens : « Nous vous com-
» mandons, au nom de Jésus-Christ, de vous éloigner
» de tous les fidèles qui ne se comportent pas bien
» et ne vivent pas selon ce qu'ils ont appris de nous [2]. »
Au psaume XLIX[e] : « Si vous voyez un voleur, vous
» courez avec lui, et vous vous associez avec les
» adultères [3]. »

CHAPITRE LXIX.

Le royaume de Dieu ne consiste pas dans la sagesse du monde, ni dans l'éloquence, mais dans la foi de la croix, et la bonne vie.

Dans la première Epître de saint Paul aux Corin-
thiens : « Jésus-Christ ne m'a pas envoyé prêcher

[1] II Tim., IV, 3. — [2] II Thess., III, 6. — [3] Ps. XLIX, 19.

» avec la science [a] de la parole, de peur d'anéantir la » croix du Sauveur. Car les discours de la croix sont » une folie pour ceux qui se perdent; mais pour ceux » qui sont sauvés, c'est la vertu de Dieu. Car il est » écrit : Je détruirai la sagesse des sages et rejetterai » la prudence des prudents. Où sont les sages? Où » sont les docteurs de la loi? Où sont les philosophes? » Dieu n'a-t-il pas convaincu de folie la sagesse de ce » monde? Car Dieu, voyant que les hommes ne s'é- » taient point servis de leur sagesse pour le recon- » naître dans les ouvrages de sa sagesse, il a trouvé » à propos de sauver, par la folie de la prédication, » ceux qui devaient croire en lui. Les Juifs demandent » des miracles, et les Gentils veulent des discours sa- » vants et éloquents; et, pour nous, nous prêchons » Jésus-Christ crucifié, qui est un scandale pour les » Juifs et une folie pour les Gentils, mais qui est la » vertu et la sagesse de Dieu pour les uns et pour » les autres quand ils sont appelés[1]. » Et encore : « Que personne ne s'y trompe. Si quelqu'un de vous » croit être sage, qu'il devienne fou selon le monde, » afin d'être sage; car la sagesse du monde est une » folie devant Dieu, suivant cette parole : Je surpren- » drai les sages par leurs propres finesses[2]. » Et ail- leurs : « Le Seigneur sait que les pensées des sages » sont folles. »

CHAPITRE LXX.

Obéir à ses parents.

Dans l'Epître de saint Paul aux Ephésiens : « Enfants,

[a] La sagesse mondaine.
[1] I Cor., I, 17. — [2] *Ib.*, III, 18.

» obéissez à vos parents, car cela est juste. Honorez » votre père et votre mère; car c'est là le premier » commandement auquel Dieu ait promis récompense; » afin, dit-il, que vous soyiez heureux, et viviez long- » temps sur la terre [1]. »

CHAPITRE LXXI.

Les pères ne doivent point traiter rudement leurs enfants.

Là même : « Et vous, parents, n'irritez point vos » enfants; mais ayez soin de les élever dans la crainte » de Dieu [2]. »

CHAPITRE LXXII.

Lorsque les serviteurs ont embrassé la foi, ils en doivent mieux servir leurs maîtres.

Dans l'Epître de saint Paul aux Ephésiens : « Ser- » viteurs, obéissez à vos maîtres [a] avec crainte et res- » pect, et avec simplicité, comme à Jésus-Christ même. » Ne les servez pas seulement lorsqu'ils ont l'œil sur » vous, comme si vous ne pensiez qu'à plaire aux » hommes, mais servez-les comme le doivent faire » des serviteurs de Dieu [3]. »

[1] Eph., VI, 1. — [2] *Ib.*, 4.
[a] Selon la chair.
[3] Eph., VI, 5.

CHAPITRE LXXIII.

Leurs maîtres les doivent aussi traiter plus doucement.

« Et vous, maîtres, usez-en de même à leur égard, » et ne les traitez point mal, sachant que vous avez » un maître dans le ciel qui est votre maître aussi » bien que le leur, et qui ne fait point acception » des personnes [1]. »

CHAPITRE LXXIV.

Porter honneur aux veuves d'une probité reconnue.

Dans la première Epître de saint Paul à Timothée : « Honorez les veuves qui sont vraiment veuves. Car » une veuve qui vit dans les délices, est morte toute » vivante qu'elle est [2]. » Et encore : « Laissez les » jeunes veuves, car lorsqu'elles ont une fois secoué » le joug de Jésus-Christ, elles se veulent marier; se » rendant ainsi coupables en violant la foi qu'elles » lui ont donnée [3]. »

CHAPITRE LXXV.

L'on doit prendre plus de soin des siens que des autres, surtout quand ils sont Chrétiens.

Dans la première à Timothée : « Celui qui n'a pas » soin des siens, et particulièrement de ceux de sa

[1] Eph., VI, 9. — [2] I Tim., V, 3. — [3] *Ib.*, 11.

» maison, renonce à la foi, et est pire qu'un infi-
» dèle [1]. » Dans Isaïe : « Lorsque vous voyez quel-
» qu'un qui n'a point d'habits, donnez-lui-en; et ne
» méprisez point ceux de votre famille [2]. » C'est d'eux qu'il est dit dans l'Evangile : « S'ils ont appelé le
» père de famille Beelzebut, que ne feront-ils point
» à ceux de sa maison [3]? »

CHAPITRE LXXVI.

Ne pas accuser témérairement des personnes âgées.

Dans la première à Timothée : « Ne recevez point
» d'accusation contre une personne âgée [4]. »

CHAPITRE LXXVII.

Reprendre publiquement celui qui fait mal.

Dans la première Epître de saint Paul à Timothée:
« Reprenez devant tout le monde ceux qui ont failli,
» afin que cela donne de la crainte aux autres [5]. »

CHAPITRE LXXVIII.

Ne se point entretenir avec les hérétiques.

A Tite : « Évitez l'hérétique après l'avoir averti
» une fois. Car un homme de cette sorte est perverti,

[1] I Tim., v, 8. — [2] Isaï., LVIII, 7. — [3] Matth., x, 25. — [4] I Tim., v, 19. — [5] *Ib.*, 20.

» il est criminel, et condamné par lui-même [1]. » Dans l'Epître de saint Jean : « Ils sont sortis d'avec nous, » mais ils n'étaient pas d'avec nous; car s'ils eussent » été d'avec nous, ils fussent demeurés avec nous [2]. » Dans la seconde à Timothée : « Leurs discours ga- » gnent comme un chancre [3]. »

CHAPITRE LXXIX.

Un homme innocent peut demander hardiment à Dieu ce qu'il lui plaira, et s'assurer de l'obtenir.

Dans l'Epître de saint Jean : « Si notre conscience » ne nous reproche rien, nous devons avoir grande » confiance en Dieu; et nous recevrons tout ce que » nous lui demanderons [4]. » Dans l'Evangile selon saint Matthieu : « Heureux ceux qui ont le cœur pur, » car ils verront Dieu [5] ! » Au psaume XXIII[e] : « Qui » montera sur la montagne du Seigneur, ou qui en- » trera dans son sanctuaire? Celui dont les mœurs » sont innocentes et le cœur pur [6]. »

CHAPITRE LXXX.

Le démon n'a nul pouvoir sur l'homme, si Dieu ne le permet.

Jésus-Christ, dans l'Evangile selon saint Jean, dit : « Vous n'auriez aucun pouvoir sur moi, s'il ne vous » avait été donné d'en haut [7]. » Au troisième des Rois : « Dieu suscita Satan contre Salomon [8]. » Nous voyons

[1] Tite, III, 10. — [2] I Joan., II, 19. — [3] II Tim., II, 17. — [4] I Joan., III, 21. — [5] Matth., V, 8. — [6] Ps. XXIII, 3. — [7] Joan., XIX, 11. — [8] III Reg., XI, 23.

de même dans Job [1] que le diable ne lui put faire aucun mal que Dieu ne lui eût permis. Et dans l'Evangile Notre-Seigneur permit à Judas de le trahir avant qu'il l'eût fait : « Ce que vous faites, lui dit-il, » faites-le vitement [2]. » Dans les Proverbes de Salomon : « Le cœur du roi est en la main de Dieu [3]. »

CHAPITRE LXXXI.

Payer promptement ceux qui travaillent pour nous.

Au Lévitique : « Vous ne retiendrez point jusqu'au » lendemain la récompense de celui qui a travaillé » pour vous [4]. »

CHAPITRE LXXXII.

Ne point faire le métier de devin.

Au Deutéronome : « Vous ne pronostiquerez point, » ni n'observerez le vol des oiseaux [5]. »

CHAPITRE LXXXIII.

Ne se point friser.

Au Lévitique : « Vous ne vous friserez point [6]. »

[1] Job. II, 6. — [2] Joan., XIII, 27. — [3] Prov., XXI, 1. — [4] Lev., XIX, 13. — [5] Deut., XVIII, 10. — [6] Lev., XIX, 27.

CHAPITRE LXXXIV.

Ne point se faire la barbe.

Au Lévitique : « Vous ne changerez point la forme » de votre barbe [1]. »

CHAPITRE LXXXV.

Se lever devant un évêque ou devant un prêtre.

« Vous vous lèverez devant l'ancien, et rendrez » honneur au prêtre [2]. »

CHAPITRE LXXXVI.

Ne faire point de schisme, bien qu'on garde une même foi et une même tradition.

Dans l'Ecclésiaste de Salomon : « Celui qui fend » du bois, sera en danger si le fer vient à tomber [3]. » Dans l'Exode : « Il sera mangé en une même maison, » et vous ne porterez point de sa chair dehors [4]. » Au psaume CXXXII[e] : « Quel bien et quel plaisir que » des frères demeurent ensemble [5] ! » Dans l'Evangile selon saint Matthieu : « Celui qui n'est point avec moi, » est contre moi; et celui qui ne recueille point avec

[1] Lev., XIX, 27. — [2] *Ib.*, 32. — [3] Eccl., X, 9. — [4] Exod., XII, 46. — [5] Ps. CXXXII, 1.

» moi, dissipe [1]. » Dans la première Epître de saint Paul aux Corinthiens : « Je vous conjure, mes frè-» res, au nom de notre Seigneur Jésus-Christ, de » tenir tous un même langage, et de ne point souf-» frir de schismes parmi vous, mais d'être bien unis » en un même esprit et dans les mêmes sentiments [2]. » Au psaume LXVII[e] : « C'est Dieu qui fait demeurer » en une même maison ceux qui sont bien d'accord » ensemble [3]. »

CHAPITRE LXXXVII.

Les fidèles doivent être simples et prudents.

Dans l'Evangile selon saint Matthieu « Soyez pru-» dents comme des serpents, et simples comme des » colombes [4]. » Et encore : « Vous êtes le sel de la » terre. Si le sel vient à s'affadir, avec quoi le salera-» t-on? Il n'est plus bon à rien qu'à être jeté, et foulé » aux pieds [5]. »

CHAPITRE LXXXVIII.

Ne point surprendre son frère.

Dans la première Epître de saint Paul aux Thessaloniciens : « Que personne ne tâche de surprendre » son frère dans les affaires qu'il a avec lui; car Dieu » vengera toutes les supercheries [6]. »

[1] Matth., XII, 30. — [2] I Cor., I, 10. — [3] Ps. LXVII, 6. — [4] Matth., X, 16. — [5] *Ib.*, V, 13. — [6] I Thess., IV, 6.

CHAPITRE LXXXIX.

La fin du monde viendra tout d'un coup.

L'Apôtre : « Le jour du Seigneur viendra comme » un voleur de nuit. Lorsqu'ils diront : Nous voilà » en paix et en assurance, la mort les surprendra » tout d'un coup [1]. » Aux Actes des apôtres : « Per- » sonne ne peut savoir le temps et les moments dont » le père s'est réservé la disposition [2]. »

CHAPITRE XC.

Une femme ne doit point quitter son mari ; ou si elle le quitte, elle ne se doit point remarier.

Saint Paul aux Corinthiens : « Pour ceux qui sont » mariés, ce n'est pas moi, mais le Seigneur qui com- » mande à la femme de ne se point séparer d'avec son » mari ; et, si elle s'en sépare, de ne point se remarier, » ou de se réconcilier avec son mari ; et au mari, de » même, de ne point quitter sa femme [3]. »

CHAPITRE XCI.

Qu'on n'est tenté que selon ses forces.

Dans la première Epître de saint Paul aux Corin- thiens : « Vous n'avez encore eu que des tentations

[1] I Thess., v, 2. — [2] Act., I, 7. — [3] I Cor., VII, 10.

» humaines. Dieu est fidèle, et il ne permettra pas » que vous soyez tentés au delà de vos forces; mais » en permettant la tentation, il vous donnera moyen » d'en sortir, afin que vous la puissiez supporter[1]. »

CHAPITRE XCII.

Ne pas faire tout ce qui est permis.

Saint Paul en la première Epître aux Corinthiens : « Tout m'est permis, mais tout n'est pas expédient. » Tout m'est permis, mais tout n'édifie pas[2]. »

CHAPITRE XCIII.

Il a été prédit qu'il y aurait des hérésies.

En la première Epître de saint Paul aux Corinthiens : « Il faut même qu'il y ait des hérésies, afin » que l'on reconnaisse ceux qui sont de bon aloi » parmi vous[3]. »

CHAPITRE XCIV.

Recevoir l'Eucharistie avec crainte et respect.

Au Lévitique : « Tout homme qui, étant impur, » mangera de la chair du sacrifice salutaire, offerte » au Seigneur, sera exterminé de son peuple[4]. » En

[1] I Cor., x, 13. — [2] *Ib.*, vi, 12. — [3] *Ib.*, xi, 19. — [4] Lev., vii, 20.

la première épître aux Corinthiens : « Quiconque » mangera le pain ou boira le calice du Seigneur in- » dignement, sera coupable de la profanation du corps » et du sang du Seigneur [1]. »

CHAPITRE XCV.

Hanter les bons, fuir les méchants.

Dans les Proverbes de Salomon : « N'amenez point » le méchant en la maison des gens de bien [2]. » En son Ecclésiastique : « Ayez des gens de bien à votre » table [3]. » Et encore : Un ami fidèle est un remède qui » donne la vie et l'immortalité [4]. » Là même : « Éloi- » gnez-vous d'un homme qui a pouvoir de faire mou- » rir, et vous n'aurez pas peur [5]. » Et : « Heureux » celui qui a trouvé un vrai ami et qui parle de la » vertu à qui l'écoute [6]. » Au même livre : « Fermez » d'épines vos oreilles, et n'écoutez point une mé- » chante langue [7]. » Au psaume XVII[e] : « Vous serez » homme de bien avec l'homme de bien, innocent » avec l'innocent, et méchant avec le méchant [8]. » En la première Epître de saint Paul aux Corinthiens [9] : « Les mauvais entretiens corrompent les bonnes » mœurs [a]. »

[1] I Cor., XI, 27. — [2] Prov. — [3] Eccl., IX, 22. — [4] *Ib.*, VI, 16. — [5] *Ib.*, IX, 18. — [6] *Ib.*, XXV, 12. — [7] *Ib.*, XXVIII, 28. — [8] Ps. XVII, 28. — [9] I Cor., XV, 33.

[a] *Ou,* les bonnes inclinations.

CHAPITRE XCVI.

Ne se pas contenter de dire, mais faire.

Dans l'Ecclésiastique de Salomon : « Ne soyez pas » prompt à parler et paresseux à faire[1]. » Saint Paul en la première aux Corinthiens : « Le royaume de » Dieu ne consiste pas dans les paroles, mais dans » les bonnes œuvres[2]. » Aux Romains : « Ce n'est » pas ceux qui écoutent la loi qui seront justes de- » vant Dieu, mais ceux qui la gardent[3]. » Dans l'Evangile selon saint Matthieu : « Celui qui fera et ensei- » gnera ainsi sera très-grand dans le royaume des » cieux[4]. » Là même : « Quiconque entend ma pa- » role et l'observe est semblable à un homme qui a » bâti sa maison sur la pierre. La pluie tombe, les » fleuves se débordent, les vents soufflent impétueu- » sement contre elle, et elle ne tombe point, parce » qu'elle est fondée sur la pierre. Mais celui qui » entend ma parole et ne la fait pas, est semblable à » un fou qui a bâti sa maison sur le sable. La pluie » tombe, les fleuves se débordent, les vents soufflent » impétueusement contre elle, et elle tombe par terre, » et sa ruine est grande[5]. »

CHAPITRE XCVII.

Se hâter d'embrasser la foi pour être sauvé.

Dans l'Ecclésiastique de Salomon : « Ne tardez » point à vous convertir au Seigneur, et ne remettez

[1] Eccl., IV, 34. — [2] I Cor., IV, 20. — [3] Rom., II, 13. — [4] Matth., V, 19. — [5] *Ib.*, VII, 24.

» point de jour en jour; car sa colère éclatera tout » d'un coup [1]. »

CHAPITRE XCVIII.

Un catéchumène ne doit plus pécher.

Dans l'Epître de saint Paul aux Romains : « Ceux » qui disent : Faisons du mal pendant que les biens » viennent, seront justement condamnés [2]. »

CHAPITRE XCIX.

Le jugement se fera selon les temps : devant la loi, par l'équité; depuis Moïse, par la loi.

Saint Paul aux Romains : « Tous ceux qui ont pé- » ché devant la loi périront sans être condamnés par » la loi, et tous ceux qui ont péché sous la loi seront » condamnés par la loi [3]. »

CHAPITRE C.

La grâce de Dieu doit être gratuite.

Aux Actes des apôtres : « Que votre argent périsse » avec vous, puisque vous croyez que la grâce de » Dieu se peut acquérir par argent [4]. » Dans l'Evangile : « Donnez gratuitement ce que vous avez reçu

[1] Eccl., v, 8. — [2] Rom., III, 8. — [3] *Ib.*, II, 12. — [4] Act., VIII, 20.

» gratuitement [1]. » En saint Jean : « Vous faites une » boutique de la maison de mon Père [2]. » Dans Isaïe : « Vous qui avez soif, allez à l'eau ; et tous tant que » vous êtes qui n'avez point d'argent, allez en acheter » et en boire pour rien [3]. » Dans l'Apocalypse : « Je suis » alpha et oméga, le commencement et la fin ; je don- » nerai gratuitement à boire de la source de l'eau de » la vie à celui qui a soif. Celui qui sera victorieux » possédera ces choses en héritage ; je serai son Dieu, » et il sera mon fils [4]. »

CHAPITRE CI.

Le Saint-Esprit est souvent apparu en forme de feu.

Dans l'Exode : « Toute la montagne de Sina fumait » à cause que Dieu était descendu dessus en feu [5]. » Aux Actes des apôtres : « On entendit tout d'un » coup un grand bruit du ciel, comme un vent im- » pétueux, qui remplit toute la maison où ils étaient » assis. En même temps ils virent paraître comme » des langues de feu qui se partagèrent et s'arrê- » tèrent sur chacun d'eux, et ils furent tous remplis » du Saint-Esprit [6]. » Dans tous les sacrifices que Dieu avait agréables, le feu descendait du ciel et con- sumait les choses offertes. Dans l'Exode : « L'ange » du Seigneur apparut du buisson en flamme de feu [7]. »

[1] Matth., x. — [2] Joan., II, 16. — [3] Isaï., LV, 1. — [4] Apoc., XXI, 6. — [5] Exod., XIX, 18. — [6] Act., II, 2. — [7] Exod., III, 2.

CHAPITRE CII.

Les gens de bien doivent être bien aises qu'on les reprenne.

Dans les Proverbes de Salomon : « Celui qui re-
» prend le méchant en sera haï. Reprenez le sage,
» et il vous aimera [1]. »

CHAPITRE CIII.

Ne pas trop parler.

Dans Salomon : « Vous aurez de la peine à vous
» garantir de pécher en parlant beaucoup, mais vous
» serez sage de ne parler guère [2]. »

CHAPITRE CIV.

Ne point mentir.

« Ceux qui mentent [a] sont en abomination au Sei-
» gneur [3]. »

CHAPITRE CV.

Châtier souvent ses domestiques quand ils manquent à leur devoir.

Dans Salomon : « Celui qui épargne la verge, hait
» son fils [4]. » Et encore : « Ne cessez point de châtier
» les enfants [5]. »

[1] Prov., IX, 8. — [2] *Ib.*, X, 19.
[a] Les lèvres mensongères.
[3] Prov., XII, 22. — [4] *Ib.*, XIII, 24. — [5] *Ib.*, XIX, 18.

CHAPITRE CVI.

Souffrir patiemment les injures, et en laisser la vengeance à Dieu.

« Ne dites point : Je me vengerai de mon ennemi, » mais attendez que le Seigneur vienne à votre aide.» Ailleurs : « La vengeance m'appartient, je la rendrai, » dit le Seigneur [1].» Dans Sophonias : « Attendez-moi, » dit le Seigneur, jusqu'au jour de ma résurrection » glorieuse. Car j'ai résolu d'assembler les peuples » et les rois, et de décharger ma colère sur eux [2]. »

CHAPITRE CVII.

Ne point médire.

Dans les Proverbes de Salomon : « N'aimez point » à médire, de peur que vous ne vous enorgueillis- » siez [3]. » Au psaume XLIX[e] : « Etant assis, vous » parliez mal de votre frère, et vous tendiez un piége » au fils de votre mère [4].» Dans l'Epître de saint Paul aux Colossiens, il est recommandé de ne mal parler de personne, et de n'être point querelleurs [5].

CHAPITRE CVIII.

Ne point tendre de piége à son prochain.

Dans les Proverbes de Salomon : « Celui qui creuse

[1] Deut., XXXII, 35. — [2] Sophon., III, 8. — [3] Prov., XIII, 13. — [4] Ps. XLIX, 21. — [5] Tite, III, 2.

» une fosse pour son prochain, tombera lui-même » dedans [1]. »

CHAPITRE CIX.

Visiter les malades.

Dans l'Ecclésiastique de Salomon : « N'ayez point » de peine à visiter les malades, car cela vous con- » firmera dans la charité [2]. » Dans l'Evangile : « J'ai » été malade, et vous m'avez visité; j'ai été en pri- » son, et vous m'êtes venu voir [3]. »

CHAPITRE CX.

Les délateurs sont maudits.

Dans l'Ecclésiastique de Salomon : « Un délateur » et un fourbe est maudit, parce qu'il trouble beau- » coup de gens qui sont en paix [4]. »

CHAPITRE CXI.

Dieu n'a point agréables les sacrifices des méchants.

« Le Très-Haut n'a point agréables les offrandes des » méchants [5]. »

[1] Prov., XXVI, 27. — [2] Eccl., VII, 39. — [3] Matth., XXV, 36. — [4] Eccl., 28, 15. — [5] *Ib.*, XXXIV, 23.

CHAPITRE CXII.

Ceux qui sont plus puissants en ce monde seront plus sévèrement jugés.

Dans Salomon : « Ceux qui commandent aux autres » seront jugés très-rigoureusement. Car l'on fera grâce » aux petits, mais les puissants seront puissamment » tourmentés [1]. » Au psaume IIe : « Rois, devenez donc » sages, corrigez-vous, vous qui jugez la terre [2]. »

CHAPITRE CXIII.

Défendre la veuve et l'orphelin.

Dans l'Ecclésiastique de Salomon : « Soyez le père » des orphelins, et le mari de leurs mères; et vous » deviendrez le fils du Très-Haut [3]. » Dans l'Exode : « Vous n'opprimerez point la veuve et l'orphelin. Car » si vous leur faites injustice et qu'ils crient vers » moi, je les écouterai, et ma colère s'allumera contre » vous, et je vous ferai périr par l'épée; vos femmes » deviendront veuves, et vos enfants orphelins [4]. » Dans Isaïe : « Rendez justice à l'orphelin, défendez » la veuve, et après cela venez, et voyons qui a tort » de vous ou de moi, dit le Seigneur [5]. » Dans Job : « J'ai défendu le pauvre contre l'oppression des puis- » sants; j'ai protégé l'orphelin qui n'avait point de

[1] Sag., VI, 6. — [2] Ps. II, 10. — [3] Eccl., IV, 10. — [4] Exod., XXII, 22. — [5] Isaï., I, 17.

» support, et la veuve m'a donné mille bénédictions [1]. »
Au psaume LXVII[e] : « Dieu est le père des orphelins, et
» le juge des veuves [2]. »

CHAPITRE CXIV.

Faire pénitence tandis qu'on est encore dans le monde.

Au psaume VI[e] : « Qui vous confessera ses péchés
» dans l'enfer [3]? » Au psaume XXIX[e] : « La poussière
» vous confessera-t-elle ses péchés [4]? » Dans Ezéchiel :
« J'aime mieux la pénitence du pécheur que sa mort [5]. »
Dans Jérémie : « Voici ce que dit le Seigneur : Celui
» qui tombe ne se relèvera-t-il point? et celui qui
» s'est détourné, ne reviendra-t-il point [6]? »

CHAPITRE CXV.

La flatterie est pernicieuse.

Dans Isaïe : « Ceux qui vous disent heureux vous
» trompent et vous égarent [7]. »

CHAPITRE CXVI.

Celui à qui plus de péchés ont été remis au baptême doit aimer Dieu davantage.

Dans l'Evangile selon saint Luc : « Celui à qui on

[1] Job, XXIX, 12. — [2] Ps. LXVII, 5. — [3] *Ib.*, VI, 5. — [4] *Ib.*, XXIX, 12. — [5] Ezech., XXXIII, 11. — [6] Jer., VIII, 4. — [7] Isaï., III, 12.

» remet plus de péchés, aime davantage; et celui à » qui on en remet moins, aime moins[1]. »

CHAPITRE CXVII.

Nous avons une rude guerre à soutenir contre le démon; c'est pourquoi nous devons demeurer fermes pour en pouvoir triompher.

Dans l'Epître de saint Paul aux Ephésiens : « Nous » n'avons pas à combattre contre des hommes de » chair et de sang, mais contre les puissances et les » princes de ce monde, et de ces ténèbres, contre les » esprits de malice répandus dans l'air. C'est pour- » quoi couvrez-vous des armes de Dieu, afin que » vous soyez en état de résister au jour très-mauvais, » et que, n'ayant rien omis pour votre défense, vous » demeuriez fermes et inébranlables. Que la vérité » de l'Evangile soit donc la ceinture de vos reins; » que la justice vous serve de cuirasse; que vos pieds » soient chaussés d'une chaussure spirituelle qui est » une disposition continuelle à maintenir l'Evangile » de paix; mais armez-vous surtout du bouclier de » la foi, pour pouvoir éteindre tous les traits enflam- » més du malin esprit, aussi bien que du casque salu- » taire et de l'épée spirituelle qui est la parole de » Dieu[2]. »

[1] Luc., VII, 47. — [2] Eph., VI, 13.

CHAPITRE CXVIII.

L'Antechrist sera un homme.

Dans Isaïe : « C'est cet homme qui trouble la terre, » ébranle les royaumes, et ne fait qu'un grand dé- » sert de tout le monde [1]. »

CHAPITRE CXIX.

Le joug de la loi que nous avons secoué était pesant, mais le joug du Seigneur que nous avons reçu est léger.

Au psaume IIe : « Pourquoi les nations se sont-elles » émues, et pourquoi les peuples ont-ils fait de vaines » entreprises ? Les rois de la terre se sont ligués, et » les princes ont conspiré contre le Seigneur et con- » tre son Christ. Rompons leurs liens, ont-ils dit, et » secouons leur joug [2]. » Dans l'Evangile selon saint Matthieu : « Venez à moi, vous tous qui êtes las et » surchargés, et je vous soulagerai. Portez mon joug, » et apprenez de moi que je suis doux et humble de » cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes. Car » mon joug est doux et mon fardeau léger [3]. » Aux Actes des apôtres : « Il a semblé bon au Saint-Esprit » et à nous de ne vous point imposer d'autres charges » que celles-ci, qui sont nécessaires ; savoir, de vous » abstenir de ce qui aura été offert aux idoles, du » sang des animaux et de la fornication ; et de ne » point faire à autrui ce que vous ne voudriez pas » qu'on vous fît [4]. »

[1] Isaï., XIV, 16. — [2] Ps. II, 1. — [3] Matth., XI, 28. — [4] Act., XV, 8.

CHAPITRE CXX.

Prier souvent.

Dans l'Epître de saint Paul aux Colossiens : « Soyez » assidus à prier, et veillez [1]. » Au psaume 1[er] : « Il met » tout son plaisir en la loi du Seigneur, et la médite » nuit et jour [2]. »

[1] Coloss., IV, 2. — [2] Ps. I, 2.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

Pages.

PRÉFACE. VII

NOTICE HISTORIQUE SUR SAINT CYPRIEN. XXV

TRAITÉS.

I. Comment les vierges doivent se conduire. . . 2

II. De ceux qui sont tombés durant la persécution. 26

III. De l'unité de l'Église catholique. 62

IV. De l'Oraison Dominicale. 90

V. Contre Démétrien 117

VI. De la vanité des idoles. 141

VII. De la mortalité ou de la peste. 153

VIII. De l'aumône. 174

IX. Des avantages de la patience. 200

X. De l'envie et de la jalousie 224

XI. Exhortation au martyre. 238

XII. Des deux espèces de martyres. 272

XIII. De la gloire du martyre. 318

XIV. Des spectacles 321

XV. De la règle et du mérite de la chasteté. . . . 333

XVI. Des témoignages contre les Juifs. 346